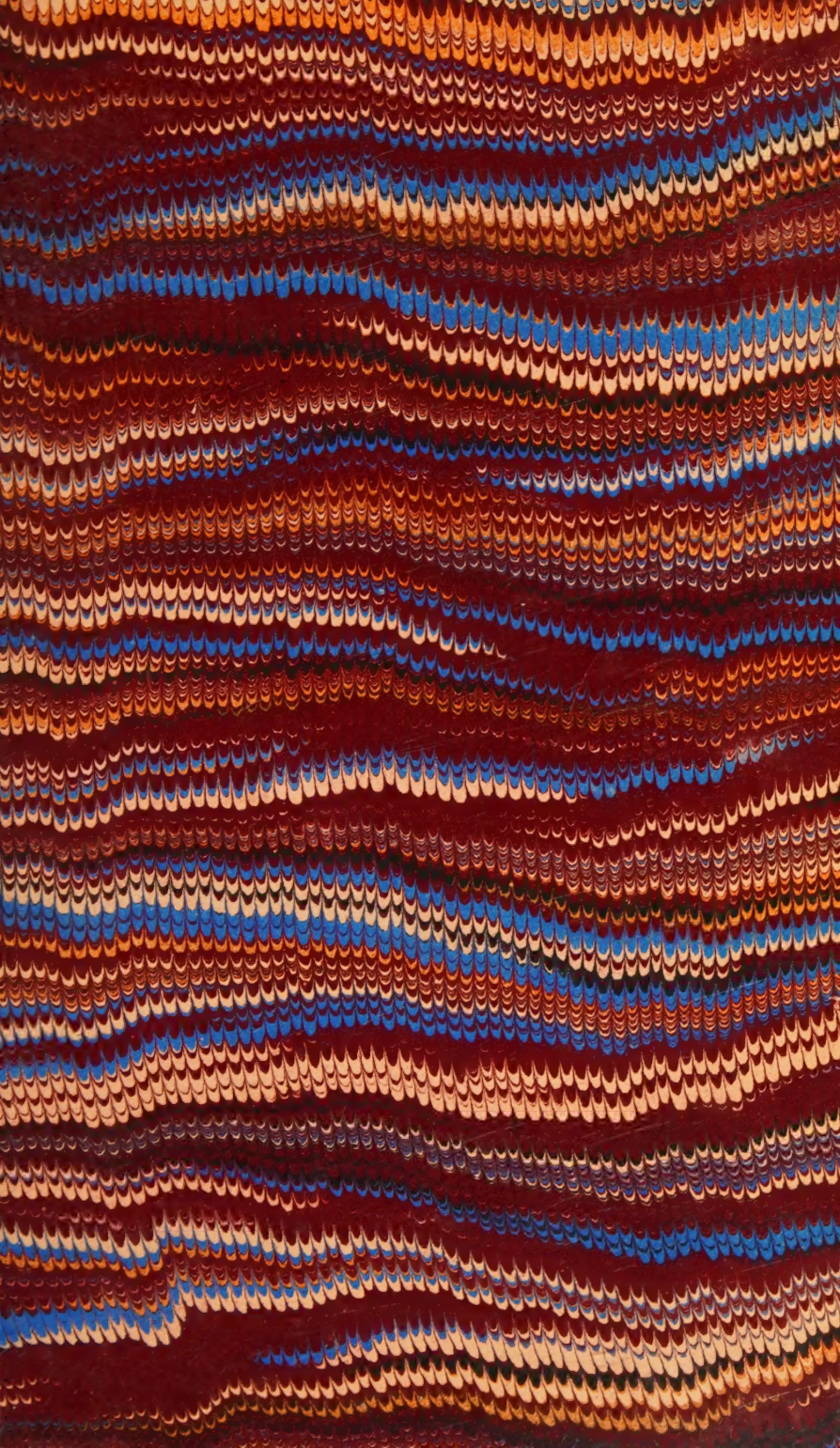
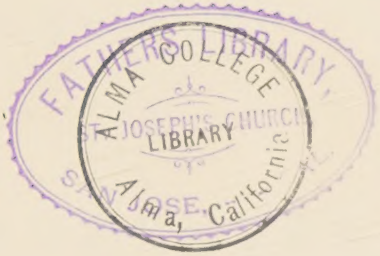
Ripon.



Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/histoiredupereri0000vari


FATHERS' LIBRARY
ALMA COLLEGE
ST. JOSEPH'S CHURCH
LIBRARY
SAN JOSE, CAL.
Alma, California

HISTOIRE

DU PÈRE

RIBADENEYRA

TYPOGRAPHIE MONNOYER FRÈRES, AU MANS

HISTOIRE

DU PÈRE

RIBADENEYRA

DISCIPLE DE SAINT IGNACE

PAR

LE P. J.-M. PRAT

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

ALMA COLLEGE
FATHERS LIBRARY
LIBRARY
ST. JOSEPH'S CHURCH
Alma, California
SAN JOSE

ALMA COLLEGE
060.97
LIBRARY
R356
Alma, California

PARIS

VICTOR PALMÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR

22, Rue Saint-Sulpice, 22

1862

6897

PRÉFACE

Le Père Ribadeneyra, dont nous retraçons la vie, est à peine connu parmi nous : son nom, dans l'esprit de ceux qui l'ignorent le moins, ne réveille que l'idée de la légende, ou quelques souvenirs d'une naïveté antique. Il occupa cependant, dans la société de son temps, une place assez distinguée pour en mériter une dans l'histoire.

Elevé dès son enfance à l'école de saint Ignace, il y développa des qualités et des vertus qui lui méritèrent non-seulement l'affection de l'illustre Fondateur, mais encore l'honneur de partager son autorité et celle de ses quatre premiers successeurs, c'est-à-dire des PP. Laynez, François de Borgia, Everard Mercurien et Claude Aquaviva. Pendant une existence de quatre-vingt-cinq ans, il se trouva mêlé dans les grandes choses et associé aux grands hommes qui signalèrent le premier âge de la Compagnie de Jésus.

La retraite, où il fut ensuite obligé d'abriter le reste de ses forces épuisées, ne le défendit pas contre la réputation qu'il avait acquise dans sa vie publique : il y fut accompagné de la vénération de ses confrères, et recherché par l'estime de Philippe II, du cardinal Gaspar de Quiroga, et d'autres nobles personnages, qui prenaient ses conseils sur les affaires de l'Etat comme sur celles de l'Église.

La nécessité de répondre à la confiance des uns et des

HISTOIRE

DU PÈRE

RIBADENEYRA

LIVRE PREMIER

ÉDUCATION ET RÉGENCE DE RIBADENEYRA

Dieu, attentif à la conservation de son Eglise, lui ménage sans cesse les secours qu'elle réclame. A mesure que les temps lui apportent de nouveaux dangers, il suscite à son tour des hommes d'élite qui, armés de sa puissance et animés de son esprit, prennent en main la défense de la vérité, ou organisent, contre l'erreur, des milices sacrées toujours prêtes à la combattre. Mais, disait Grégoire XIV, quoique ces diverses familles religieuses combattent toutes sous l'étendard de la croix, elles ont cependant reçu de leurs fondateurs, également inspirés d'en haut, et approuvés par le Saint-Siége, un but particulier et des moyens propres pour l'atteindre. C'est pourquoi, continue le même Pontife, il importe pour leur conservation et le bien de l'Église de maintenir dans leur intégrité leurs instituts respectifs (1).

Or, comme la Providence suscite les fondateurs de ces grandes institutions, de même aussi elle donne à d'autres hommes de son choix la mission, ou de les ramener, au besoin, à la

1 Bulle *Ecclesiæ Catholicæ*.

règle primitive, ou de maintenir au milieu d'elles l'esprit des fondateurs, autant de temps qu'il lui plaît de les laisser subsister pour le bien de l'Église.

Telle fut, croyons-nous, la mission que remplit, dans la Compagnie de Jésus, le Religieux dont nous écrivons l'histoire. Le Dieu qui la lui confia, lui fournit aussi les moyens de la remplir ; et Ribadeneyra se montra toujours fidèle à sa vocation. Élevé dès son enfance à l'école de saint Ignace, il pénétra dans les pensées, dans les intentions de ce grand homme. Il consacra plus tard ses qualités, ses forces, ses travaux, ses écrits, à les révéler aux autres, à établir ou à maintenir parmi ses frères l'esprit du saint Fondateur, le règne de son Institut. La fin de sa longue carrière ne fut pas même celle de sa mission, puisque ses œuvres la continuent encore.

Ces diverses circonstances, déroulées selon l'ordre des temps, forment le sujet de cet ouvrage.

Pierre de Ribadeneyra naquit à Tolède, le 1er novembre de l'an 1527, d'une famille plus noble qu'opulente. Son père, Alvaro Ortiz de Cisneros, était fils de Pierre-Gonzalez Cedillo, et petit-fils de Hernando Ortiz de Cisneros, que Ferdinand IV avait honoré du gouvernement de Tolède et d'importantes missions. Sa mère, de l'illustre maison des Villalobos, était encore plus distinguée par sa vertu que par sa naissance. Déjà mère de trois filles, elle promit de consacrer au culte de la Sainte Vierge le quatrième fruit de son mariage, si elle devenait aussi mère d'un fils. Ribadeneyra fut ainsi voué à Marie avant de voir le jour ; et plus tard, il regarda cette circonstance comme la source des faveurs signalées qu'il reçut souvent de l'auguste Mère de Dieu. On lui donna au baptême le nom de Pierre, qu'avait porté son aïeul paternel, et ensuite celui de Ribadeneyra, en mémoire de l'aïeule de sa mère, d'une des premières maisons de la Galice (1).

Fidèle à ses engagements, Catherine de Villalobos employa,

(1) Le P. La Palma, *Vida* (ms.) *del P. Pedro de Ribadeneyra*, cap. 1.

pour tourner vers l'état ecclésiastique les goûts et les inclinations de cet enfant, toutes ces saintes industries que la piété suggère aux mères chrétiennes. Avant même qu'il eût l'usage de la parole, elle le faisait mettre à genoux à côté d'elle, devant l'image de Jésus crucifié, ou aux pieds d'une statue de la Sainte Vierge, lui faisait joindre ses petites mains, l'accoutumait, par son exemple et par ses gestes, au respect pour les objets de dévotion. Souvent elle exposait à ses yeux les portraits des saints, la représentation des mystères de la religion, des cérémonies de l'Eglise, des combats des martyrs. Elle éloignait soigneusement de ses regards les objets qui auraient pu laisser dans sa jeune imagination, non-seulement des images peu chastes, mais encore des impressions différentes de celles qu'elle voulait y produire. Dès qu'il put articuler quelques mots, elle lui apprit à prononcer et à répéter souvent les noms sacrés de Jésus et de Marie, à leur adresser de petites prières, à former d'autres actes également religieux.

Pierre n'était point rebelle à de si saintes inspirations; mais d'un naturel bouillant, d'un esprit vif, d'un caractère vigoureux, il ne les suivait pas toujours avec le respect qu'on exigeait de lui. Quoique cette légèreté ne fût que la faute de l'âge, elle pouvait dégénérer en vice, si elle n'était point réprimée. Malheureusement Ribadeneyra venait de perdre, avec son père, l'autorité la plus capable de le corriger. Sa mère, restée seule chargée d'une éducation si difficile, associa à ses devoirs maternels des maîtres dignes de la seconder. Elle confia l'instruction de son fils à Cedillo et à Venegas, deux professeurs de grammaire qui s'étaient fait, à Tolède, une grande réputation par leur habileté et par une vertu sévère. Ils n'épargnèrent rien pour répondre à la confiance de cette pieuse mère. De son côté, Catherine de Villalobos appuyait, par ses avis et ses exhortations, les leçons de ces deux excellents maîtres (1). Tant de soins réunis n'auraient peut-être pas suffi pour dompter le

(1) Lopez, *Vida* (ms.) *del P. Pedro de Ribadeneyra*, cap. 1.

caractère de Ribadeneyra, si la Providence ne s'en était mêlée. Et comme cet enfant avait une foi vive, il n'était pas difficile de lui montrer les effets de la colère divine dans les fâcheux accidents qui lui arrivaient. Sa pétulance amenait souvent l'occasion de lui faire de semblables leçons. Un jour, il rencontra sur son chemin un mulet qui, échappé des mains de son maître, bondissait sans frein par les rues étroites de la ville. Tout le monde fuyait ou s'écartait pour le laisser passer. Ribadeneyra, à peine âgé de sept ans, osa essayer d'arrêter le fougueux animal qui, d'une ruade, lui fracassa la machoire et lui fit sauter plusieurs dents. Grâce à l'appareil et aux remèdes qu'on appliqua aussitôt sur la plaie, cet accident n'eut pas les suites qu'on devait craindre. Un de ses historiens remarque même que le petit téméraire recouvra les dents brisées et que ce furent les seules qu'il conserva dans sa vieillesse.

Une autre fois, au retour de l'école, Ribadeneyra demanda des friandises pour goûter. Toujours attentive à mortifier ses caprices, sa mère lui fit donner une autre nourriture. Mais il aima mieux se priver de goûter que d'accepter ce qu'on lui présentait, et il sortit aussitôt pour aller distraire son dépit sur une place voisine. Là, il trouva quelques compagnons de son âge, et se mêla à leurs amusements. Dans leurs mouvements inconsidérés, il reçut d'un de ses compagnons, nommé Denys Vasquez (1), une impulsion si violente qu'il alla heurter une pierre contre laquelle il se cassa la jambe droite. Catherine de Villalobos fut plus affligée de la désobéissance que des douleurs de son fils : « Ah! mon enfant, s'écria-t-elle en le voyant dans cet état, je ne redoutais pas moins de la part de la justice divine : voilà les fruits de votre désobéissance. » Ribadeneyra expia cruellement ce défaut. Pendant deux mois, il resta cloué sur un lit, en proie à d'atroces douleurs, la jambe liée entre deux planches. Ce repos forcé fut plus cruel pour lui que ses souffrances, mais il contribua beaucoup à réprimer

(1) Lopez, *ibid.*

l'extraordinaire vivacité de son naturel. Et, dans la suite, il exprimait au Seigneur sa reconnaissance plus encore pour cette faveur que pour sa guérison, qui lui permit de faire tant et de si longs voyages à pied pour le service de l'Eglise (1).

Denys Vasquez, cause de cet accident, suivit plus tard Ribadeneyra dans la Compagnie de Jésus; il y exerça aussi des emplois importants; mais il y porta cette rudesse de caractère qu'il manifestait jusque dans ses jeux enfantins, et qui, négligée par l'éducation maternelle, s'accommoda difficilement de l'esprit de famille. Son condisciple, devenu son confrère, fut obligé plus d'une fois, comme nous le verrons dans la suite, de prendre contre lui les intérêts de l'obéissance et de la charité. Tant il importe de corriger, dès l'enfance, les défauts de la nature!

Les accidents survenus à Ribadeneyra avaient un peu amorti la fougue de son naturel; il se remit aux études avec ardeur, mais il se livra aux amusements de son âge avec moins d'impétuosité. Il montra même, dans ses mouvements et dans ses démarches, assez de réserve pour que sa mère ne craignît plus de lui révéler la promesse qu'elle avait faite à la Sainte Vierge. « Mon fils, lui dit-elle, je vous portais encore dans mon sein quand je promis à la Sainte Vierge de vous consacrer au service des autels. Cependant ce vœu ne lie point votre liberté; vous pouvez choisir l'état que vous voudrez. Mais je vous déclare que je serais heureuse si vous teniez la parole que j'ai donnée à la Mère de Dieu. Quelle est votre intention à cet égard? » Ribadeneyra était encore trop jeune pour prendre une détermination; il le comprit lui-même; et afin de ne pas se créer des regrets pour l'avenir, il répondit: « Madame, je ne suis qu'un enfant; il n'est pas encore temps pour moi de choisir un état de vie; je verrai quand je serai plus grand. » Il avoue toutefois, dans ses *Confessions*, que dès lors l'état régulier avait pour lui de puissants attraits. Mais il ne pensait en ce moment qu'à poursuivre le cours de ses études.

(1) La Palma et Lopez, ll. cc.

A l'âge de dix ans, il connaissait bien les principes de sa langue maternelle, la parlait et l'écrivait d'une manière satisfaisante. Il fut ensuite appliqué aux études littéraires : des classes de grammaire, il passa successivement à celles d'humanité et de rhétorique, et obtint dans toutes des succès qui le placèrent toujours au premier rang de ses condisciples.

Il ne les avait pas encore terminées lorsque le cardinal Alexandre Farnèse arriva à Tolède, où se trouvait la cour, avec la mission de présenter à Charles-Quint les compliments de condoléance de Paul III, son oncle, sur la mort de l'impératrice Isabelle. L'illustre prélat prit son logement à l'hôtel du nonce, situé vis-à-vis de celui de la famille de Ribadeneyra (1). Cette dernière circonstance fournissait à notre jeune écolier l'occasion de pénétrer jusque dans les appartements du nonce, toutes les fois qu'il y était excité par sa curiosité, ou bien par l'envie qu'on avait de le voir. Il ne manqua point de profiter de cette liberté à l'arrivée du cardinal. Il osa même se mêler aux pages qui le servaient à table et s'associer à leurs fonctions, pour voir de plus près l'envoyé du Saint-Siége. Frappé des allures dégagées, de l'air vif et spirituel de cet enfant, Alexandre Farnèse conçut le désir de l'attacher à son service, et chargea le nonce d'obtenir le consentement de la mère de Ribadeneyra (2). La vertueuse veuve était peu touchée de l'honneur et des avantages qu'on promettait à son fils ; et sa tendresse n'aurait point cédé à des motifs si peu capables de la consoler d'une séparation si pénible ; mais elle espérait que, dans la compagnie d'un cardinal, et au sein de la ville éternelle, son fils contracterait plus facilement le goût de l'état ecclésiastique. Elle ne lui dissimula pas, en le quittant, que cette considération l'avait seule décidée à se séparer de lui.

(1) L'hôtel du nonce apostolique existe encore à Tolède, où il est appelé la *Vieja nunciatura*, pour le distinguer d'un hôtel plus récent bâti pour la même destination. Mais la maison de Ribadeneyra a été détruite et remplacée par une promenade publique plantée d'arbres.

(2) Lopez, *ibid.* La Palma, *ibid.*

« Mon fils, lui dit-elle, je vous ai offert au Seigneur avant votre naissance : vous avez donc été enfant de Dieu avant d'être le mien. Je lui ai promis de ne rien épargner pour vous rendre digne de la vocation à l'état ecclésiastique ; c'est dans ces vues que je vous ai élevé, que j'ai cultivé votre esprit et votre cœur, que je vous ai fait instruire dans les belles-lettres. Ne trompez pas, je vous prie, les espérances de votre mère. C'est la consolation qu'elle vous demande en vous quittant. »

Ribadeneyra, âgé seulement alors de treize ans, n'avait pas de si graves pensées. Le voyage de Rome flattait son humeur aventureuse : il rêvait aux nouveaux pays, aux nouveaux peuples qu'il allait voir, aux nouveaux plaisirs qu'il allait goûter, enfin à la liberté et peut-être aux honneurs dont il espérait jouir. Il partit gaîment vers la fin du mois de mai de l'an 1539. Les premiers jours de son voyage furent bien propres à l'affermir dans ses illusions. Guidiccioni, majordome du cardinal Farnèse, qui lui avait recommandé cet enfant, eut pour lui, pendant toute la route, des attentions et des prévenances paternelles. Objet de tant de complaisance, Ribadeneyra oubliait les douceurs de la patrie pour goûter les charmes du voyage. Il voyait dans l'avenir une perspective plus agréable encore, et ajoutait à son bonheur présent la pensée de celui qu'il s'attendait à trouver à Rome. Il devait en effet y trouver des plaisirs conformes à ses goûts : la maison du cardinal Farnèse offrait tout le luxe de la cour des rois ; des fêtes brillantes y attiraient souvent les seigneurs romains et les princes de l'Eglise ; toutes les pompes du grand monde s'étalaient alors dans de somptueux salons ; des pages nombreux, encore plus remarquables par les grâces naturelles que par la richesse de leurs costumes, voltigeaient à l'envi autour de leurs nobles maîtres, dont ils faisaient l'orgueil.

Le cardinal Farnèse, élevé dans les grandeurs, en avait conservé le goût, et il voulait que tout, autour de lui, rappelât à la fois sa naissance, ses dignités et sa qualité de neveu du Souverain-Pontife. Il faisait donner à ses pages des leçons

de belles-lettres, d'équitation et de gymnastique, d'escrime et de danse, afin que, dans les occasions d'éclat, ils se distinguassent parmi les autres, par leur esprit, leur adresse et leur agilité. Ces exercices plaisaient à Ribadeneyra; mais ils réveillèrent en lui une pétulance que l'éducation et les accidents avaient un peu amortie. On ne tarda pas à s'en apercevoir ; à toute occasion, il avait des querelles avec ses compagnons : il voulait tantôt venger l'honneur de son pays, tantôt soutenir celui de son maître, et tantôt défendre le sien. Cette disposition amenait quelquefois des rixes tumultueuses au milieu même des fêtes les plus brillantes. Le Pape Paul III donnait, dans son palais, une splendide soirée aux membres de la famille Farnèse. Tous s'y étaient rendus avec un nombreux cortége. Les pages, une torche allumée à la main, se tenaient auprès de leurs maîtres respectifs. Ribadeneyra occupait sa place auprès du cardinal Alexandre; mais comme ses fonctions n'absorbaient pas toute son attention, il s'aperçut qu'un jeune Espagnol, serviteur d'un autre maître, lui témoignait par ses gestes un mépris qui outrageait le cardinal et son page. Pour venger l'honneur de l'un et de l'autre, Ribadeneyra donna un bruyant soufflet au provocateur et lui déchargea sur la tête la torche enflammée qu'il tenait entre les mains. Il s'éleva aussitôt dans la salle un effroyable tumulte, que les deux rivaux prolongèrent longtemps par une animosité réciproque (1).

Une autre fois (c'était le 2 février de l'an 1540), Paul III distribuait, dans sa chapelle, des cierges bénits aux cardinaux et à leur suite. Tous allaient respectueusement recevoir ce précieux symbole, et baiser les pieds du vicaire de Jésus-Christ. Ribadeneyra s'avance à son tour avec ces allures vives et dégagées qu'il mettait dans toutes ses démarches, prend le cierge et baise les mains du Pontife, qui se contente de demander le nom du jeune indiscret.

Ces traits d'étourderie restèrent impunis; mais ils en présa-

(1) Lopez, cap. 2.

geaient d'autres qui ne devaient pas mériter la même grâce. Toujours porté aux excès par l'impétuosité de son naturel, Ribadeneyra ne pouvait s'arrêter aux termes d'une honnête liberté. Au bout de quatorze ou quinze mois, il ne se contenta plus de celle dont il jouissait dans sa condition de page. Il était à l'étroit à la cour du cardinal Farnèse ; il y éprouvait déjà des dégoûts et un ennui qui appelaient vaguement ailleurs ses vœux et ses projets. Il aurait sans doute couru à quelques nouvelles aventures, si la Providence, qui avait les regards fixés sur lui, ne l'eût enfin arrêté dans la voie des hasards.

Saint Ignace se trouvait alors à Rome avec plusieurs de ses compagnons pour solliciter auprès du Saint-Siége l'érection canonique de son Ordre. En attendant qu'ils eussent obtenu cette faveur, ils la méritaient chaque jour de plus en plus par l'exercice du ministère apostolique dans la ville. On les rencontrait partout où il y avait une bonne œuvre à faire, des pauvres à soulager, des pécheurs à convertir, des désordres à réformer : sur les places publiques, dans les hôpitaux, dans les prisons, dans les réduits de l'infortune, dans les églises, partout ils déployaient un zèle infatigable, une charité sans bornes, une patience inaltérable. Ils étaient plus admirables encore dans leur vie privée. Rentrés dans leur modeste demeure, il n'y trouvaient pour tout soulagement à leurs travaux que le pain de l'aumône et quelques aliments grossiers qu'ils avaient préparés de leurs mains, une planche ou quelques poignées de paille pour reposer leurs membres fatigués. Mais ils éprouvaient, au milieu des rigueurs de la pauvreté, toutes les douceurs de l'union fraternelle, et les consolations intérieures que donnent les sacrifices faits à Jésus-Christ. Tant de vertu et d'abnégation excitait l'admiration générale ; on s'étonnait que des hommes qui auraient pu jouir, dans les premières Universités de l'Europe, de tous les avantages de leur mérite et de leur science, ou de ceux de la fortune dans le monde, se condamnassent à de si grandes privations, à de si rudes travaux, à une vie si humble et si pauvre; mais on ne pouvait s'em-

pêcher de rendre hommage à l'esprit qui leur inspirait de tels sacrifices. Personne ne leur témoignait une plus profonde vénération que Pierre Ortiz, agent de Charles-Quint.

Pierre Ortiz, natif de Tolède, avait, comme tant d'autres de ses compatriotes, fait ses études à Paris, où il avait conquis, avec le degré de docteur, une grande réputation de savant. Ses mérites et son talent pour les négociations diplomatiques l'avaient signalé à Charles-Quint, son souverain, qui lui confia plusieurs missions difficiles dans différentes contrées de l'Europe. Il en remplissait une très-importante à Rome, lorsque le jeune Ribadeneyra y arriva en qualité de page du cardinal Alexandre Farnèse. Il était chargé de poursuivre auprès du Saint-Siége la cause de Catherine d'Aragon, si indignement répudiée par Henri VIII. Ortiz, qui avait connu saint Ignace à Paris, avait d'abord conçu contre lui d'injustes préjugés. Mais, témoin des vertus que l'homme de Dieu pratiquait à Rome, et des travaux qu'il y soutenait pour le salut des âmes, il lui voua une affection et une vénération qui ne se démentirent jamais. Il voulut même, comme il le disait, commencer sous une direction si habile une nouvelle vie, et se dépouiller de cet esprit du monde qui l'avait trop animé jusqu'alors. Ignace, secondant le désir du docteur, se rendit avec lui au Mont-Cassin, où il lui fit suivre, pendant plus d'un mois, les exercices spirituels. Ortiz en sortit différent de lui-même. Il aurait embrassé la vie religieuse si son saint directeur le lui avait conseillé. Il résolut du moins d'en suivre l'esprit dans toutes ses actions (1). De retour à Rome, il allait souvent chercher des motifs d'édification auprès d'Ignace et de ses compagnons. Mais bientôt la confiance de son souverain l'appela à la diète de Worms, où il se rendit avec le Père Le Fèvre, qu'il avait demandé au Pape pour compagnon et pour conseil. Avant de partir de Rome, il se préoccupa de la conduite de Ribadeneyra, son jeune compatriote, qui lui avait été recommandé par la pieuse Catherine de Villalobos. Il lui fit

(1) Ribadeneyra, *Vie de saint Ignace*, liv. II, chap. 12.

connaître le nom et la demeure de saint Ignace, l'exhortant à le voir souvent et à suivre les avis qu'il en recevrait (1). Mais Ribadeneyra redoutait les conseils sérieux. Il oublia même ceux d'Ortiz, dès que celui-ci fut sorti de Rome. La Providence se chargea de les lui rappeler. D'ailleurs la pieuse Catherine de Villalobos priait pour son fils; et la Sainte Vierge se souvenait que cet enfant lui avait été consacré avant même qu'il fût au monde.

Ribadeneyra ne trouvait plus dans les pompes de la cour des Farnèse la nouveauté qui enivre les jeunes imaginations. Ennuyé de ses fonctions, il s'y dérobait souvent pour chercher ailleurs des distractions. Un jour, le cardinal Alexandre était allé faire une promenade à la campagne ; Ribadeneyra, au lieu de le suivre, aima mieux aller se promener dans la ville. Il erra toute la journée, de monument en monument, de place en place, de rue en rue ; mais il n'y recueillit que des soucis. Comment se présenter devant son maître après s'être absenté de sa suite sans autorisation et sans raison ? Quel accueil en recevrait-il? Ne serait-il pas condamné à quelque châtiment ? Comment serait-il traité par ses compagnons? Telles furent les pensées qui agitèrent Ribadeneyra, lorsque la fin du jour l'avertit de rentrer. Dans cette pénible indécision, il continua à errer vaguement dans la ville, mais il suivait, sans le savoir, les pas de son ange gardien. Il s'arrêta enfin devant une modeste maison. C'était celle que lui avait indiquée Ortiz. Il se souvient alors d'Ignace de Loyola, ce saint prêtre espagnol que le docteur lui avait conseillé d'aller voir souvent. Or, ce saint prêtre, Ribadeneyra ne l'avait jamais vu. Comment osera-t-il maintenant aller lui demander des conseils, son intercession auprès du cardinal et peut-être l'hospitalité? Il hésite longtemps; enfin, privé de toute autre ressource, il fait le signe de la croix et frappe à la porte. Aussitôt la porte s'ouvre devant lui, et il est accueilli par un ecclésiastique d'un air vénérable,

(2) Lopez, cap. 2.

d'une figure à la fois douce et grave. Il lui fait connaître son nom, sa position, ses perplexités. Il n'avait pas encore fini de parler que le bon prêtre, souriant, l'embrasse avec une tendresse paternelle, le console, l'encourage et lui offre un refuge. C'était saint Ignace lui-même. Bientôt Ribadeneyra fut entouré des autres Pères, qui l'accueillirent avec la même bonté. Il se repentit alors d'avoir suivi si tard les avis de Pierre Ortiz ; car un peu plus de docilité lui aurait procuré plus tôt et plus longtemps la faveur dont il jouissait en ce moment. Un accueil si bienveillant ne le rassurait cependant pas sur celui qu'il s'attendait à recevoir de son maître. Saint Ignace le tira bientôt de cette inquiétude : dès le lendemain, il alla plaider la cause de son hôte auprès du cardinal Farnèse, son ami particulier, qui ne fit que rire de cette aventure, et permit au page indocile de venir reprendre ses fonctions auprès de sa personne. Mais déjà Ribadeneyra avait changé de pensée : il fut si ému de l'affabilité de saint Ignace et de ses compagnons, qu'il conçut le dessein de rester dans la société de ces graves personnages. Il voulut d'abord le communiquer à quelques savants de la ville, qu'il avait connus à la cour des Farnèse. Les uns traitèrent ce projet de caprice d'enfant ; les autres lui donnèrent mille raisons pour lui persuader qu'il ne devait pas y penser, au moins jusqu'à un âge plus avancé. Mais, soit que leur décision ne lui parût pas fondée, soit qu'il s'obstinât sans motif raisonné dans ses désirs, il résolut enfin de s'en ouvrir au Père Ignace, et de le prier de le recevoir au nombre de ses disciples.

Tout semblait lui présager un refus : il n'avait pas quatorze ans accomplis ; il ne soupçonnait pas même les obligations de la vie religieuse, beaucoup moins celles d'un Ordre qui n'avait pas encore de nom ; on pouvait croire que la pensée de l'embrasser ne lui avait été inspirée que par la nécessité d'éviter un châtiment et de trouver dans Rome un abri quelconque. La faute même dont il fuyait la peine trahissait un caractère entier, pétulant, rebelle à la discipline. Des considérations moins nombreuses et moins graves auraient suffi à une prudence ordi-

naire pour rejeter l'ouverture de Ribadeneyra. Mais la sagesse de saint Ignace voyait plus loin : d'un coup d'œil il avait jugé cet enfant; il avait pénétré toutes les ressources que cachait ce caractère; et il avait compris que c'était moins le hasard que la Providence qui le lui avait amené. Il l'admit donc dans sa Compagnie, le 18 septembre de l'an 1540, neuf jours avant qu'elle eût reçu de Paul III une existence canonique. Dès ce jour-là, Ribadeneyra prit rang parmi les dix ou douze novices que saint Ignace lui-même formait à la vie religieuse : les autres avaient été envoyés peu de temps auparavant à l'Université de Paris. « Nous étions logés, dit-il, fort étroitement et pauvrement, vis-à-vis de notre première chapelle, en une vieille maison de louage, toute ruinée, laquelle a été démolie depuis pour bâtir la nouvelle église (1). » Une habitation et une société si différentes de celle qu'il venait de quitter n'assombrirent ni son imagination, ni son caractère ; elles semblèrent au contraire donner à sa gaîté naturelle une expansion extraordinaire.

Ribadeneyra n'oublia pas, dans les transports de sa joie, d'annoncer cette nouvelle à sa mère. Loin de s'en affliger, la pieuse Catherine de Villalobos le félicita du parti qu'il avait pris. Elle ne connaissait pas, il est vrai, le nouvel institut; mais il lui suffisait de savoir que son fils s'était soumis à une règle religieuse, sous la conduite de saints personnages. Elle vit dès lors que la Sainte Vierge avait agréé l'offrande qu'elle lui avait faite de son fils, et la remercia de l'avoir admis au service des autels.

De son côté, Ribadeneyra n'oublia jamais qu'il devait sa vocation à la piété de sa mère; et, dans ses vieux jours, il en témoignait encore à Dieu sa reconnaissance en ces termes : « Que toutes vos créatures, ô mon Dieu, et surtout les anges, tous les saints du Ciel et de la terre, vous bénissent d'un bienfait si grand et si peu mérité. Je supplie particulièrement votre glorieuse Mère, ma très-douce souveraine, la Vierge Marie, de

1) *Vie du B. P. Ignace de Loyola*, etc., liv. III, cap. 1.

vous faire agréer mes actions de grâces, puisque ce fut à son intercession que vous me fîtes une telle faveur; car je crois fermement et je confesse avec reconnaissance qu'elle daigna agréer l'offrande que ma mère lui fit de moi, avant même qu'elle me mît au monde; que dès lors, touchée de la dévotion de ma mère, elle me prit sous sa protection. Dans l'espoir que je me consacrerais à votre service, ma mère consentit à me laisser partir pour Rome; tandis que je voguais vers les plaisirs d'une vie dissipée, elle vous adressait des prières pour moi; et vous, ô mon Dieu, qui les entendiez, vous me conduisiez, à mon insu, au port du salut. »

Saint Ignace voulait que tous ses enfants fussent des hommes crucifiés au monde; qu'ils se dépouillassent de leurs affections naturelles pour se revêtir de Jésus-Christ; que, selon les paroles de l'Apôtre, ils se montrassent les ministres de Dieu dans les travaux, les jeûnes, les veilles, dans la pratique d'une angélique chasteté, d'une charité sincère, dans l'usage de la science et l'amour de la vérité; qu'ils *combattissent à droite et à gauche avec les armes de la justice, dans la gloire ou la bassesse, dans l'infamie ou la bonne réputation, dans la prospérité ou l'adversité;* enfin, que sans cesse ils tendissent de tous leurs efforts vers leurs destinées éternelles, et inspirassent aux autres le même désir par tous les moyens que peut suggérer le zèle de la gloire de Dieu (1).

Mais, pour les amener à ce degré de perfection, il n'usait pas envers tous des mêmes moyens. Difficile dans le choix des sujets, il n'admettait que ceux en qui il reconnaissait des dispositions généreuses. Il consultait ensuite leur caractère, leur âge, leurs habitudes, la position qu'ils avaient occupée dans le monde, enfin toutes ces qualités nécessaires qui peuvent être ou des entraves pour l'âme, ou des auxiliaires dans le travail de sa perfection, selon que, bonnes ou mauvaises, elles sont ou encouragées ou extirpées. Sévère envers les uns, il était doux

(1) Ribadeneyra ap. Bartoli, *Histoire de saint Ignace*, t. II, p. 61.

envers les autres. Il fut d'une admirable longanimité à l'égard de Ribadeneyra. En effet, Ribadeneyra avait plus d'étourderie que de malice ; sa jeunesse ne lui avait pas encore permis de contracter de ces habitudes invétérées qui ne cèdent qu'à des remèdes énergiques, ou qui résistent à toute correction.

Plein d'ardeur, de droiture et de vigueur, il n'avait besoin, pour régler ces qualités, que des leçons de l'expérience et de celles d'un bon maître. D'ailleurs, le passage subit de la brillante cour du cardinal Farnèse à la vie pauvre, humble, pénitente d'Ignace et de ses compagnons, méritait bien quelques égards. Il était difficile que, en présence de ces hommes graves et mortifiés, Ribadeneyra, un enfant de quatorze ans, ne tournât pas quelquefois ses regards et ses désirs vers les fêtes et la société qu'il venait de quitter. Il nous apprend lui-même, dans ses *Confessions*, que plus d'une fois ces souvenirs excitèrent ses regrets. Mais la charité de saint Ignace eut encore plus d'attraits pour lui. L'homme de Dieu, qui considérait dans son jeune disciple plutôt ce qu'il serait un jour que ce qu'il était alors, le traitait avec une tendresse paternelle, s'amusait quelquefois de ses enfantillages, lui faisait remarquer ses défauts, et les reprenait toujours avec bonté. De son côté, Ribadeneyra, touché de la condescendance et de la sainteté d'Ignace, conçut pour lui une affection qui lui rendait aussi faciles que respectables les avis ou les ordres qu'il en recevait.

Lorsqu'il fut un peu accoutumé à la vie de communauté, saint Ignace entreprit de lui en inculquer l'esprit. D'ailleurs, Ribadeneyra n'avait pas encore fait sa première communion ; et il importait de le préparer à ce grand acte. Le saint le soumit donc, pendant quelques jours, aux exercices spirituels, dans lesquels il voulut lui-même le diriger. Grâce à sa prudence, à ses soins paternels, le jeune novice subit cette épreuve, si nouvelle pour lui, avec autant de bonne grâce que de profit. Il fit au P. Codure une confession générale de toute sa vie, et, le jour de Noël (1540), il reçut, pour la première fois, la communion de la main de saint Ignace.

Jusqu'à ce moment, on avait laissé à Ribadeneyra les vêtements qu'il avait apportés du siècle ; il prit alors l'habit religieux. Mais sa vivacité ne lui permit pas toujours d'en respecter la gravité. Il comprenait cependant que cette sainte livrée l'obligeait à des sacrifices et à des efforts pour se contenir ; et il en faisait en effet de très-grands, dès qu'il entendait les avertissements de son bien-aimé Père. Chargé quelquefois de balayer la maison, il faisait voler la poussière d'un bout à l'autre des corridors. Mais il recommençait son travail avec plus de patience à l'ordre de saint Ignace, qui lui commandait, en même temps, d'essuyer la poussière qu'il avait répandue partout. D'autres fois, il courait ou sautait par les escaliers, et le bruit de ses pas retentissait dans toute la maison. Averti de marcher, de monter ou de descendre avec plus de modestie, il se mit des entraves dans les jambes pour mieux obéir (1).

Comme les enfants de son âge, il avait de la peine, le matin, à s'arracher au sommeil, surtout dans la saison rigoureuse, et souvent il sacrifiait ses devoirs ou ses fonctions à la douceur du repos ; mais, en même temps, il se condamnait à des reproches. Pour les éviter, il résolut de se mettre le soir au lit tout habillé. Saint Ignace, étonné de son exactitude, lui fit avouer son stratagème, et lui défendit d'en user désormais (2).

Cependant ces traits d'espièglerie et d'autres semblables fatiguaient les Pères de la maison. Ils crurent qu'un caractère si pétulant ne pourrait jamais se plier à la gravité religieuse, et qu'il valait mieux le rendre au siècle que de le garder plus longtemps dans un état pour lequel il ne paraissait pas être né. Mais saint Ignace en jugeait bien autrement. « Jamais, dit Ribadeneyra en rappelant cette circonstance de sa vie, il ne mesurait le progrès qu'on fait en la vie spirituelle à certaine douceur de mœurs et facilité naturelle, qui paraît extérieurement en plusieurs : mais, distinguant fort sagement

(1) Lopez, cap. 3.
(2) Lopez, cap. 3.

et discrètement les instincts naturels des mouvements de la grâce, il disoit que celui-là profitoit le plus en vertu qui s'étudioit davantage à surmonter ses passions, et rompre ses mauvaises inclinations. Et pour ce, exhortant un jour d'une affection vraiment paternelle un des nôtres (Ribadeneyra lui-même), qui était encore fort jeune, et d'un naturel extrêmement bouillant : Croyez-moi, mon frère, lui faisoit-il, si vous pouvez une fois vous vaincre à bon escient, et retrancher ce qu'il y a de trop véhément en vous, vous acquerrez un plus haut degré de gloire en paradis, et vous y bâtirez une beaucoup plus riche et plus précieuse couronne que ne feront plusieurs autres, lesquels sont d'une complexion plus douce et plus traitable que vous. — Et, une autre fois, m'ayant appelé en sa chambre pour me parler de quelque affaire, vint le Père ministre, pour se plaindre à lui de ce frère duquel nous parlons, disant qu'il étoit mal mortifié, turbulent et fort difficile à manier. Le Père, se tournant vers lui : Tout doux, mon Père, tout doux, fit-il ; le mal de ce frère n'est pas si grand que vous penseriez bien. De vrai, il est remuant, comme vous dites, et peut-être encore plus que vous ne dites ; mais il y a plus de nature en son fait que de malice, et si veux-je bien que vous sachiez que, tout tel que vous le voyez, il a plus profité au service de Dieu en six mois, que tel et tel ont fait en deux ans. — Or il lui nomma deux frères, les plus paisibles et arrêtés qui fussent en toute la maison ; montrant bien par là comme il faisoit plus d'état et tenoit à plus grand mérite de vaincre la violence d'une nature âpre et revêche, que de suivre simplement l'inclination de celle qui de soi est douce, paisible et reposée (1).»

C'était par les mêmes considérations que saint Ignace accueillait tous ceux des Pères qui allaient se plaindre à lui de l'extrême pétulance du jeune novice, et le prier d'en délivrer la communauté. Il leur montrait, dans la bonne volonté de cet enfant et dans les efforts qu'il faisait pour se corriger de ses

(1) Ribadeneyra, *Vie de N. B. Père Ignace*, liv. v, ch. 10.

défauts, des dispositions à de plus grands sacrifices. Il les engageait à attendre que l'âge, l'expérience et la religion eussent mûri son jugement et dompté son caractère, leur promettant qu'alors la Compagnie recueillerait les fruits de la patience dont il leur donnait lui-même l'exemple.

Les événements justifièrent plus tard les prévisions de saint Ignace. En attendant, il usa à la fois envers Ribadeneyra d'une sévérité qui n'épargnait aucun de ses défauts, et d'une bonté qui l'encourageait, ou l'aidait à supporter les reproches, les pénitences et les corrections. Les plus petites circonstances fournissaient à cet habile maître l'occasion de diriger son disciple dans les voies spirituelles. Saint Ignace reçut un jour un convive de considération. Il ne pouvait lui offrir qu'un pauvre repas et des mets assez grossièrement apprêtés, car chacun des membres de la communauté était chargé tour à tour des fonctions de cuisinier. C'était le tour de Ribadeneyra. Aux mets ordinaires, il reçut ordre d'ajouter, en l'honneur du convive, un pâté aux œufs. Il y employa toute son habileté ; mais il ne parvint à faire qu'une croûte calcinée. Il était cependant content de son ouvrage, et il ne doutait pas que les convives n'éprouvassent la même satisfaction. Il le servit lui-même sur la table, dans l'espoir de recueillir des compliments. Il était bien loin de s'attendre à celui que lui fit le P. Ignace. «Comment, lui dit le saint, qui avait pénétré son intention, c'est vous, Pierre, qui avez fait ce pâté, et vous osez vous montrer! Retirez-vous d'ici.» Le jeune cuisinier disparut aussitôt, moins enchanté de son travail et détrompé sur son savoir-faire (1).

Un autre jour, saint Ignace lui fit cette question : « Pierre, savez-vous ce que c'est que d'être secrétaire?—Être secrétaire, reprit vivement Ribadeneyra, mais c'est être fidèle à garder les secrets.—Puisque vous l'entendez ainsi, ajouta saint Ignace, vous serez désormais mon secrétaire (2). » En effet, il lui

(1) Lopez, cap. 3.

(2) P. Alcazar, *Chrono-historia de la Compania de Jesus en la Provincia*

donnait souvent des lettres ou d'autres pièces à transcrire ; et il lui fournissait encore, dans cet emploi, les moyens de corriger ses défauts enfantins. Soit que le saint fût mécontent du travail de Ribadeneyra, soit qu'il voulût le paraître, il y trouvait presque toujours quelque chose à reprendre : tantôt il y avait des fautes d'orthographe ; tantôt les caractères étaient mal formés, tantôt les lignes n'étaient pas droites, tantôt l'écriture était inégale. Une fois même, saint Ignace prenant toutes ces copies d'un air de colère, les jeta par terre en s'écriant : « Cet étourdi ne fera donc jamais rien de bon ! » A ce reproche, le pauvre enfant se mit à pleurer et à se frapper sur les joues, comme pour se punir d'avoir mécontenté son bon Père. Il redoubla de soins et de bonne volonté (1).

Une autre fois, ayant reçu de saint Ignace de nombreuses pièces à copier, il crut que le surcroît de travail exigeait qu'il y consacrât le temps qu'il mettait à prendre, au réfectoire, le repas du matin, et qu'il pouvait déjeuner sans cesser d'écrire. Cet empressement n'aurait peut-être pas déplu à saint Ignace, s'il n'eût été la transgression d'une règle qui défendait de prendre ses repas hors du réfectoire ; et, pour apprendre à son jeune secrétaire qu'il aimait encore mieux la fidélité à la règle que son ardeur à copier, il le priva pour deux mois de la réfection du matin.

Saint Ignace fut encore plus sévère envers lui dans une autre circonstance. Comme Ribadeneyra se trouvait à table, en face d'un novice presque aussi jeune que lui, il lui montra du regard le Père ministre, qui vint en ce moment à traverser le réfectoire. Le saint s'en aperçut, et il les condamna tous les deux à ne prendre pour toute nourriture, pendant deux mois, qu'un peu de bouillon et du pain sec, et à faire ce maigre repas à la porte du réfectoire (2).

de Toledo. Part. I, pag. 24. — La Palma, *Vida de Pedro de Ribaneyra*, cap. 2.

(1) Lopez, cap. 3.

(2) Alcazar, *ibid.* — La Palma, *ibid.*

C'était par ces leçons, faites à propos, que cet habile maître corrigeait les défauts de son disciple, le formant aux vertus religieuses, et lui apprenant à apporter à ses actions plus de réflexion et moins d'impétuosité. Au reste, lorsque saint Ignace était lui-même l'objet des saillies de Ribadeneyra, il lui pardonnait plus volontiers. Il le prenait ordinairement pour compagnon quand il allait respirer l'air de la campagne, ou rendre quelque visite, ou vénérer un des sanctuaires de Rome, ou faire le catéchisme aux enfants. Alors, l'homme de Dieu s'entretenait familièrement avec lui ; il lui racontait des faits historiques, propres à l'intéresser et à le former, lui donnait des avis paternels, lui faisait part des fruits de sa longue et sainte expérience. C'est à ces communications intimes, comme nous le montrerons ailleurs, que nous devons la connaissance des plus beaux traits de la vie de saint Ignace.

De son côté, Ribadeneyra faisait au Père ses petites confidences, lui montrait le fond de son cœur, lui en exprimait les sentiments avec cet abandon que la bonté de l'homme de Dieu semblait provoquer. Quelquefois il communiquait aussi ses réflexions avec une ingénuité qui les faisait accepter volontiers.

Il avait remarqué, par exemple, que saint Ignace n'observait pas, dans ses catéchismes ou dans ses discours, toute l'élégance de la cour des Farnèse, et il ne craignit pas d'en avertir son bon Père. C'est lui-même qui nous apprend cette circonstance dans la Vie de saint Ignace. Nous le laissons parler ici par l'organe de son traducteur français, dont le vieux langage rend mieux que le style moderne le charme de sa narration : nous n'y changerons que l'orthographe :

« Et pour montrer, dit-il, comme les mouvements intérieurs, qu'il opéroit ordinairement en ses auditeurs, ne venoient point de son beau-dire, mais purement et simplement de cet esprit de ferveur que Dieu lui communiquoit, je mettrai ici une chose plaisante, laquelle m'arriva lors à ce propos, où il montra encore clairement son humilité. Il me faisoit d'ordinaire répéter publiquement à l'église les leçons du catéchisme

qu'il expliquoit ; car j'étois encore fort jeune pour lors. Or, comme je craignois que cette façon de parler grossière, de laquelle il usoit, n'empeschât aucunement le fruit de ses discours, et n'ennuyât enfin les auditeurs, il m'échappa de lui dire un jour qu'il me sembloit, sauf son meilleur avis, qu'il devoit s'étudier un peu plus qu'il ne faisoit à la langue, et mettre davantage de peine à coucher en beaux termes ce qu'il avoit à dire en public. — Ce n'est pas mal avisé, Pierre, dit-il, avec sa modestie et douceur accoutumée; de grâce, marquez un peu dorénavant toutes les fautes que je ferai en parlant italien, et puis avertissez-moi fidèlement de tout, afin que je m'en puisse corriger. Je le voulus faire le lendemain, et commençai à écrire tous les mots étrangers et impropres desquels il se servoit ; mais il me fallut bientôt quitter la plume, n'étant pas en moi de le pouvoir suivre en écrivant; car, de cent paroles qu'il disoit, il n'y en avoit pas deux qui fussent vraiment italiennes et nettes de mélange. Le jour ensuivant, il me demanda compte de ce que j'avois remarqué. Je lui dis librement ce qui m'étoit arrivé; et lui, d'un visage riant et gracieux : Pierre, fit-il, que fairons-nous donc à Dieu? — Comme s'il eût voulu dire : Le don des langues et la grâce de bien dire, ainsi que les autres talents et perfections, qui se trouvent parmi les hommes, viennent de Dieu ; s'il ne lui a pas plu m'en communiquer davantage que ce que vous voyez, pourquoi n'emploierais-je pas aussi volontiers à son saint service le peu qu'il m'a donné, comme s'il m'avoit fait l'homme le plus éloquent du monde ? »

L'ancien page du cardinal Farnèse était, on le voit, beaucoup moins facile que le public; mais, comme le public, il rendait hommage à l'éloquence du saint. « Ses discours, dit-il, n'étoient point autrement élaborés, ni son langage aucunement exquis ; mais, néanmoins, ses paroles, quoique grossières et mal agencées, étant d'ailleurs fort dévotes et prononcées avec un grand zèle et ferveur d'esprit, avoient une si grande force et efficace d'émouvoir les âmes pécheresses à

pénitence, qu'à la fin de son exhortation, la plupart de ses auditeurs, au lieu de s'en retourner en leur maison, s'alloient jeter, tous fondant en larmes, aux pieds de nos confesseurs, pour y décharger leurs consciences. Si que j'ai entendu quelquefois du Père Laynez, lequel confessoit pour lors en notre église, qu'il se trouvoit bien souvent des pénitents, lesquels avoient le cœur si serré de la douleur qu'ils sentoient d'avoir offensé Dieu, qu'ils demeuroient bien longtemps devant leur confesseur, sans pouvoir former une seule parole qui ne fût entrecoupée de sanglots. De quoi il ne se faut point étonner ; car, à voir le Père, pendant qu'il prêchoit en ce temps-là, vous eussiez dit proprement qu'il avoit quelque grand brasier dans son estomac, ainsi toutes ses paroles étoient ardentes et enflammées de l'amour de Dieu ; si bien que, jetées avec cette impétuosité d'esprit qui le poussoit, comme autant de flambeaux bien allumés, elles mettoient le feu de charité, et embrasoient enfin les cœurs des écoutants, voire les plus froids et glacés. Et qui plus est, non seulement ses paroles avoient cette énergie-là ; mais encore son regard et toute sa face étoit si ardente, que les âmes bien disposées s'enflammoient en le contemplant... Et ainsi il alla, continuant ses leçons du catéchisme et ses sermons à son ordinaire, persuadant ce qu'il disoit non par paroles de sagesse humaine, mais par la force de l'esprit de Dieu (1). »

Cependant saint Ignace n'entendait pas que le zèle de ses enfants restât dépourvu des ressources des sciences et des belles-lettres. Il leur a laissé, au contraire, sur ce point, des prescriptions aussi sages que sévères : il veut qu'au sortir du noviciat, ils entrent dans la carrière des études, et qu'ils s'efforcent de la parcourir avec succès. Il avait ces mesures tellement à cœur, que, jusqu'à ce que la Compagnie eût des maisons où les jeunes religieux pussent se livrer ensemble aux

(1) Ribadeneyra, *La Vie du B. P. Ignace de Loyola*, etc. (Arras, 1607, in-8°). Liv. III, chap. 2.

travaux littéraires, il les envoyait à quatre ou cinq cents lieues de Rome aux plus célèbres Universités de l'Europe.

Au XVI^e^ siècle, un voyage entrepris pour la science n'était point une chose nouvelle. C'était même un usage assez général parmi la jeunesse studieuse de tous les pays d'aller chercher, dans d'autres contrées, le complément d'une première éducation. Outre les connaissances qu'ambitionnaient ces jeunes talents, ils trouvaient encore, dans ces pérégrinations, l'avantage de prévenir, par l'observation, l'expérience de l'âge, d'étudier les hommes et les choses, les mœurs et les coutumes, la langue et l'histoire des nations qu'ils visitaient. Là, ils interrogeaient les bibliothèques et les écoles; ils liaient, avec les savants, des relations littéraires qu'ils entretenaient ensuite par une correspondance pleine d'urbanité, d'érudition, de goût et d'intérêt. Telle est l'origine de ces collections épistolaires, où nous voyons encore aujourd'hui le reflet le plus agréable et le plus vrai de la culture et de l'éclat des lettres au XVI^e^ siècle et au commencement du XVII^e^. Grâce à la langue latine, qui était celle des savants et des arts libéraux, un homme de lettres était de tous les pays : il trouvait partout des concitoyens; partout, malgré quelques suceptibilités individuelles, il était accueilli comme tel. Une nation mettait son amour-propre à s'approprier la gloire des savants les plus renommés, quelle que fût leur patrie : les Universités de Paris, de Louvain, de Bologne, etc., étaient fières des leçons de professeurs espagnols, portugais, italiens et allemands; des Français, des Belges occupaient avec honneur les chaires de celles d'Allemagne et de Portugal. Cet usage fut aussi adopté par saint Ignace pour les colléges de son Ordre. Déjà il avait obéi à celui d'acquérir, au prix de longs et pénibles voyages, la science qui lui était nécessaire; et c'était dans l'Université de Paris qu'il avait choisi ses premiers compagnons, que le même désir y avait amenés de différentes parties de l'Europe. C'était encore pour procurer à ses jeunes disciples les avantages de ces pérégrinations scientifiques, qu'il les distribuait dans

les Universités les plus célèbres, leur montrant, dans les sacrifices auxquels il les condamnait, le prix qu'il attachait à la culture de l'esprit.

Le temps était venu pour Ribadeneyra d'entrer dans cette carrière. Il n'avait encore suivi que les leçons de ses deux maîtres de Tolède et celles que recevaient les pages de la cour des Farnèse. A l'école de saint Ignace, il n'avait guère étudié que la vertu : quoiqu'il n'y eût pas acquis une maturité au-dessus de son âge, il y avait cependant puisé l'intelligence de la vie religieuse, le désir de marcher sur les traces des graves Pères avec lesquels il vivait, et une vertu assez généreuse pour pouvoir entreprendre un voyage si lointain et si pénible. Les voyages offraient alors des fatigues que l'industrie a, depuis lors, bien adoucies, et les disciples de saint Ignace, ne trouvant pas dans leur pauvreté les moyens de se les épargner ou de les diminuer, n'éprouvaient d'autre soulagement, sur leur route, que celui de la patience et de la résignation. « Or, voici, dit Ribadeneyra, l'ordre que tenoient les nôtres en ce temps-là en leurs voyages, quand le père Ignace les envoyoit d'un lieu en un autre : ils alloient tous à pied, habillés selon qu'il rencontroit; car la Compagnie n'usoit point encore de robe aucune, laquelle fût commune à tous : bien étoient d'ordinaire leurs accoutrements semblables en ce qu'ils étoient tous fort pauvres et usés. Ils vivoient d'aumônes, logeoient aux hôpitaux, quand ils en pouvoient trouver : que, s'il advenoit qu'il ne trouvassent ni hôpital pour s'abriter, ni aumône pour vivre, lors il leur étoit permis de se servir de quelque peu d'argent, qu'ils portoient expressément pour s'en servir en semblables nécessités, et non autrement. Ils prêchoient par les places publiques des lieux où ils passoient, selon que les temps, les occasions (et les usages du pays) le leur permettoient. Le but où ils visoient principalement en leurs exhortations et propos familiers, étoit d'exciter un chacun à fuir le péché et embrasser la vertu, et surtout à fréquenter la confession, la communion, l'oraison et autres semblables exercices de piété. Ils

ne manquoient jamais de prier Dieu à l'entrée et sortie des hôpitaux et autres logements où ils alloient s'héberger. Ceux qui n'étoient pas prêtres se communioient tous les dimanches, et quelquefois plus souvent. Ils s'entretenoient en une grande paix et union par ensemble, toujours joyeux et allègres, voire parmi leurs plus grands travaux, si affectionnés ils étoient à endurer quelque chose pour l'amour de Dieu. Ils avoient expresse ordonnance du Père de modérer leurs journées, en telle façon que le plus faible de tous marchât toujours le premier, et donnât la loi de cheminer aux autres; tellement que les plus robustes, s'accommodant du tout à celui qui étoit le plus débile, alloient à son pas, s'arrêtant quand il vouloit, et tout autant que bon lui sembloit. Et, parce qu'il n'y avoit point encore lors de colléges de la Compagnie où ils pussent loger en chemin, ni maisons aucunes, où ils fussent tellement connus, qu'ils pussent librement s'y retirer en cas de nécessité de maladie ou autrement, le Père avoit aussi ordonné, pour mêmes raisons, que, si quelqu'un d'eux tomboit malade durant le voyage, ses compagnons demeurassent tous, pour quelques jours, auprès de lui pour le secourir et pourvoir à sa santé; mais si le mal alloit à la longue, que lors celui d'entre eux lequel seroit jugé le plus propre pour le gouverner, demeurât avec lui, et que cependant les autres passassent outre, et continuassent leur chemin. (1) »

C'était dans ces conditions que Ribadeneyra devait se rendre de Rome à Paris. Il devait avoir pour ses compagnons de voyage six de ses confrères, parmi lesquels se trouvait Antoine Criminale, qui, le premier de la Compagnie, versa dans la suite son sang pour la foi. Cinq étaient envoyés à l'Université de Coïmbre; Ribadeneyra et Étienne Diaz, à l'Université de Paris (2). Ils n'avaient pour un si long voyage d'autres ressources que le pain de l'aumône, et une petite somme qui

(1) Ribadeneyra, *La Vie du B. P. Ignace de Loyola*, liv. III, cap. 5.

(2) Ribadeneyra, *La Vie du B. P. Ignace*, liv. III, chap. 19. — Lopez, *Vida del P. Pedro de Ribadeneyra*, cap. 4.

permettait à chacun d'eux de dépenser trois sous par jour, mais qu'ils avaient ordre de ménager pour des besoins imprévus.

La perspective des souffrances qu'il allait endurer n'effrayait point Ribadeneyra : il lui en coûtait beaucoup plus de s'éloigner de saint Ignace. Il avait du moins la certitude de lui plaire en obéissant, et cette pensée lui adoucit les regrets de la séparation. Ce fut au même sentiment qu'il fit aussi le sacrifice des adoucissements qu'on voulait lui procurer. Comme il n'avait encore que quinze ans et demi, ses compagnons, d'un âge un peu plus avancé, craignirent qu'il ne pût supporter les fatigues d'un si long voyage, et prièrent saint Ignace de lui permettre de le faire sur une modeste monture. Le saint, accoutumé à compter sur la Providence, voulait qu'elle eût aussi la confiance de ses enfants. Or, cette vertu, Ribadeneyra n'avait pas eu encore l'occasion de l'exercer, et il lui était avantageux de ne pas éviter la première qui se présentait. Saint Ignace répondit simplement à cette demande : Pierre fera ce voyage comme il voudra ; je le laisse libre ; mais s'il veut être mon fils, il le fera à pied comme les autres. » — « A ces paroles, dit Ribadeneyra dans ses *Confessions*, je compris la volonté divine : elles suffirent pour me déterminer à m'exposer à toutes les fatigues de la route, comme mes confrères, et à partir avec eux plein de confiance dans les prières de notre bienheureux Père, qui nous envoyait au nom du Seigneur. »

Nos pieux pèlerins partirent de Rome le 28 avril 1542. Ils avaient ordre de voyager de compagnie jusqu'à la ville d'Avignon, d'où ils devaient se rendre à leur destination respective. La Providence ne leur fit point défaut; mais elle ne les exempta pas des fatigues et des mortifications, par lesquelles saint Ignace avait voulu fortifier la vertu de tous, et donner, en particulier, au caractère de Ribadeneyra une énergie qu'il n'avait pas encore. En effet, Ribadeneyra eut la plus large part à ces épreuves. Le premier jour, après quelques heures

de marche, ses pieds s'enflèrent tellement, que ses compagnons, par égard pour lui, s'arrêtèrent à Viterbe, où ils logèrent à l'hôpital. Son état exigeait du repos; mais sa vivacité demandait du mouvement. A peine eut-il pris quelque soulagement, qu'il se mit à parcourir en curieux les différentes parties de l'hôpital. Il s'arrêta plus longtemps dans l'église : là, il examina les chapelles, les autels, les décorations. La chaire surtout attira sa curiosité : peu content de la voir, il voulut encore y monter pour savoir comment le prédicateur pouvait s'y trouver. Cependant le sacristain, ou par simplicité, ou par malice, crut que ce prédicateur n'attendait que des auditeurs. Il met la cloche en branle et annonce le sermon à toute volée. Ribadeneyra ne soupçonnait pas à quelle cérémonie on invitait les fidèles. Tandis qu'il examine de quelle manière le prédicateur peut parler du haut de cette chaire, les habitants de l'hôpital et les fidèles du voisinage entrent en foule dans l'église, et Ribadeneyra se trouve en présence d'un auditoire. Il s'aperçoit alors qu'on vient entendre un sermon, et qu'il usurpe la place du prédicateur. Il descend de la chaire; mais on lui dit qu'il est lui-même le prédicateur qu'on vient entendre. Un moment déconcerté, Ribadeneyra se rassure bientôt. Quelques jours auparavant, il avait, selon l'usage du noviciat, prêché dans le réfectoire de la maison de Rome un sermon sur le Saint-Sacrement. Il se mettait peu en peine de l'à-propos. Il se recueille un instant pour se rappeler ce discours, et le débite avec une assurance et une animation que ne promettait pas son premier embarras. Retiré dans sa cellule, il ne pensait qu'à se féliciter de n'être pas resté en chaire sans rien dire, lorsqu'un homme d'un âge avancé se présente à lui et le prie de l'écouter. « Monsieur, lui dit-il d'un ton pénétré, voilà bien des années que je m'éloigne du tribunal de la pénitence et de la sainte table; car j'ai à satisfaire ma vengeance sur un ennemi dont j'ai juré la perte. J'étais bien résolu de ne pas m'approcher des sacrements jusqu'à ce que j'eusse exécuté mon projet; mais votre sermon a excité dans

ma conscience des terreurs et des remords, auxquels je ne puis résister. Je veux, dès maintenant, me confesser et obtenir le pardon du crime que je méditais. » Le jeune prédicateur, ne pouvant lui rendre ce service, avertit le Père Santacruz, aux pieds duquel le pénitent déposa sa haine pour toujours. Jamais Ribadeneyra ne comprit mieux le sens de ces paroles de Jésus-Christ : *Spiritus ubi vult spirat*, l'Esprit de Dieu souffle où il veut. Il se félicita d'avoir été, pour ce pécheur, l'instrument de la grâce ; mais il se promit bien de ne plus travailler à l'aventure au salut des âmes (1).

Lorsqu'il eut réparé ses forces, il se remit en route avec ses compagnons. Tant qu'ils voyagèrent en Italie, ils pouvaient du moins se faire entendre des habitants, dont ils connaissaient les mœurs et la langue. Ils ne jouirent pas, en France, du même avantage. La difficulté de comprendre et de s'expliquer augmentait encore les inconvénients du voyage, et les condamnait quelquefois aux plus cruelles privations. Mais la Providence venait alors à leur secours. Ribadeneyra ne tarda pas à l'éprouver. Comme ils approchaient, lui et ses confrères, d'une ville, distante environ de neuf lieues d'Avignon, ils furent avertis, par le son de la cloche, qu'on allait célébrer le sacrifice de la messe. Ils se dirigèrent donc vers l'église. Ribadeneyra était exténué de fatigues, haletant, tout couvert de poussière et de sueur. A peine eut-il commencé sa prière, qu'il fut saisi d'un violent frisson : il lutta quelque temps contre le mal. Mais, au moment de l'élévation, il sent ses forces défaillir ; il s'affaisse sur lui-même, et tombe sans connaissance. On le porte aussitôt dans la sacristie. On fait, pendant près d'une heure, des efforts inutiles pour le ramener à la vie. Enfin, il recouvre le mouvement ; mais il conserve des symptômes qui le menacent d'une longue maladie. Cet accident causait de vives inquiétudes à ses compagnons : il les mettait dans la triste alternative ou d'abandonner cet enfant seul dans un

(1) Lopez, cap. 4.

pays étranger et avec peu de ressources, ou de s'arrêter pour avoir soin de lui, et de rester ainsi longtemps éloignés du but de leur voyage. Dans cette perplexité, ils eurent recours au Seigneur : ils lui demandèrent avec tant d'instance et de ferveur la santé du malade, que, dès le lendemain, Ribadeneyra, parfaitement rétabli, put faire un voyage de neuf lieues, et arriver sain et sauf à Avignon.

Là, nos voyageurs se séparèrent, après s'être témoignés, dans de tendres embrassements, le regret mutuel que leur causait la nécessité de se quitter. Cinq, sous la conduite du Père Santacruz, se dirigèrent vers l'Espagne, qu'il leur fallait traverser pour se rendre à Coïmbre ; Ribadeneyra et Diaz poursuivirent leur route vers la capitale de la France. Les uns et les autres devaient supporter encore bien des souffrances; mais les premiers, presque tous Espagnols, allaient entrer dans un pays dont ils connaissaient les mœurs et le langage, et où, par conséquent, il leur serait plus facile de pourvoir aux besoins du voyage. Les deux derniers, au contraire, avaient encore à franchir une distance de cent cinquante lieues, dans un pays où tout leur était étranger, la langue et les usages : ils étaient jeunes, sans expérience, dépourvus de secours humains et de ressources temporelles. Leur qualité d'Espagnols ajoutait un nouveau danger à leur position.

A cette époque, la France et l'Espagne, mécontentes l'une de l'autre, menaçaient de satisfaire, par les armes, leur mutuel ressentiment ; des bruits de guerre retentissaient de toute part et agitaient les esprits. Ribadeneyra et Diaz s'en aperçurent à Caderousse, leur première halte depuis leur départ d'Avignon. Là, tout ce qu'ils voyaient, tous les mots qu'ils pouvaient comprendre étaient autant de menaces pour leur nation. Il devenait donc très-dangereux pour eux d'être reconnus comme Espagnols, et il était difficile qu'ils ne le fussent pas dans le cours du voyage. Cette considération ébranla le courage d'Etienne Diaz. Il crut alors que si saint Ignace avait pu prévoir ces circonstances, il ne les

aurait pas envoyés à Paris; qu'ils agiraient même contre son intention, s'ils continuaient leur voyage à travers des périls si évidents; qu'il suffisait, pour la remplir, d'aller chercher, dans un pays plus sûr, l'instruction qu'il voulait leur procurer. Il proposa donc à son compagnon de revenir sur leurs pas, et de se rendre, comme les cinq autres, à l'Université de Coïmbre. Ribadeneyra ne se dissimulait point les périls que lui signalait Étienne Diaz; mais il ne partageait pas ses craintes, et il avait pour les ordres de saint Ignace un respect plus docile. Il lui répondit : « Si vous voulez aller à Coïmbre, allez-y. Pour moi, j'ai reçu de notre Père l'ordre de me rendre à Paris; j'irai à Paris, dût-il m'en coûter la vie. » Ces paroles fixèrent les irrésolutions d'Etienne Diaz; il prit aussi le parti d'obéir aveuglément à l'ordre de saint Ignace, malgré tous les dangers dont il croyait la route semée. Ils en rencontrèrent un à Lyon, auquel ils ne s'attendaient pas. Arrivés dans cette ville par un temps pluvieux, ils allèrent loger à l'hôpital, où ils reçurent les soulagements qu'exigeaient leurs fatigues. Le lendemain, ils se rendirent, dès le matin, à l'abbaye d'Ainay, dont le cardinal Gaddi, Florentin, était abbé commendataire (1). Ils suivaient tranquillement le cours du Rhône, lorsqu'ils entendirent crier derrière eux en italien : *A parte! a parte! presto! presto!* Le fleuve, grossi par les pluies des jours précédents, venait de rompre ses digues un peu au-dessus d'eux; et les eaux, débordées par ce passage, menaçaient

(1) L'abbaye d'Ainay, dont la chapelle, épargnée par les révolutions et restaurée par le zèle catholique, est devenue l'église paroissiale de Saint-Martin, était située au fond d'un vaste enclos, dans la partie méridionale de Lyon. Le Rhône et la Saône, que l'art a reculés de deux ou trois kilomètres, se réunissaient alors sous ses murs. A cette époque, les quais magnifiques, qui font aujourd'hui l'ornement et la sûreté de la ville, n'étaient pas encore élevés; et la distance qui séparait l'hôpital de l'abbaye, loin d'être, comme à présent, un des quartiers les plus populeux et les plus beaux de Lyon, était occupée ou par des marécages ou par les jardins et le parc de l'opulente abbaye. Ces remarques étaient nécessaires pour comprendre le récit de Ribadeneyra.

de les entraîner; mais, avertis à temps, ils purent échapper au danger. Ils continuèrent leur route avec leurs bienfaiteurs, qui, venant derrière eux, avaient vu le débordement, et s'étaient détournés du chemin. C'étaient des Italiens au service de l'abbaye, à laquelle ils portaient des provisions. Là, nos deux voyageurs trouvèrent, avec une généreuse hospitalité, l'avantage de parler et d'entendre une langue qui leur était familière; car cette abbaye était habitée par des religieux, presque tous Italiens. Après y avoir séjourné deux ou trois jours, pour réparer leurs forces, ils poursuivirent leur route vers Paris, et ils y arrivèrent sains et saufs le 20 du mois de juin 1542, après deux mois d'un pénible voyage.

Ils descendirent au collége des Lombards, où logeaient déjà d'autres jeunes religieux de leur Ordre, sous la direction du Père Jérôme Domenech. Accueillis avec toutes les démonstrations de la charité la plus affectueuse, ils oublièrent bientôt, au milieu de leurs confrères, les fatigues et les périls qu'ils venaient d'essuyer. Leur arrivée portait à seize le nombre des étudiants qui suivaient alors, par l'ordre de saint Ignace, les cours de l'Université. Parmi eux, se trouvaient huit Espagnols et un Flamand; les autres étaient Portugais ou Italiens. Tous, fidèles à l'intention du saint fondateur, rivalisaient de ferveur dans la pratique de la piété et dans l'application à l'étude. D'ailleurs ils étaient dirigés par un homme, dont la sainte vie remettait continuellement sous leurs yeux celle de leur Père vénéré.

Jérôme Domenech, issu d'une noble famille de Valence, en Espagne, était venu, dans sa jeunesse, comme tant d'autres de ses compatriotes, satisfaire à Paris son amour pour la science. Il y avait connu saint Ignace et ses premiers compagnons; mais alors il s'était contenté de les admirer. Un peu plus tard, il retrouva saint François Xavier à Bologne, où l'avait conduit l'ambition qui l'avait amené à Paris. Résolu de retourner en France, il passa par la ville de Parme, où Le Fèvre et Laynez exerçaient le ministère apostolique. A leur persuasion, il s'arrêta quelques jours pour faire,

sous leur direction, les exercices spirituels. Il sortit tout changé de cette retraite. Au lieu de poursuivre sa route, il se consacra au service de Dieu dans la Compagnie de Jésus. Il s'y distingua bientôt par un zèle et des succès qui lui méritèrent les éloges et la confiance de saint Ignace. C'est pourquoi le saint fondateur le nomma supérieur des jeunes religieux qu'il envoyait à l'Université de Paris (1). Il remplissait cet emploi, lorsque Ribadeneyra et Étienne Diaz vinrent se joindre à leurs confrères du Collége des Lombards (2). Peu de temps après, Etienne Diaz se sépara de leur société pour embrasser l'état militaire. Mais il ne tarda pas à subir le châtiment dû à son infidélité : appelé en duel par un compagnon d'armes, il mourut des suites des blessures qu'il avait reçues (3).

Quant à Ribadeneyra, il se mit résolûment à partager les exercices de ses nouveaux condisciples. Comme eux il fréquenta le collége de Sainte-Barbe, où saint Ignace, Pierre Le Fèvre et François Xavier avaient fait en partie leurs études; et ce souvenir ne servait pas peu à stimuler son ardeur. Il s'y livrait tout entier depuis un mois, quand la guerre, dont les bruits l'avaient menacé pendant le voyage, vint à éclater entre la France et l'Empire. François Ier ordonna à tous les sujets de Charles-Quint de vider ses États dans trois jours, sous peine de la vie. L'Université de Paris fit tous ses efforts pour exempter ses élèves d'un décret si sévère : elle allégua ses priviléges, son honneur, l'intérêt des belles-lettres, les avantages de la capitale; tout fut inutile : le roi resta inexorable. Force fut à Ribadeneyra d'entreprendre un second voyage avant qu'il fût bien remis des fatigues du premier. Il eut pour compagnons de sa fuite François et Antoine Strada, André

(1) Lettre de Ribadeneyra au P. Boldo sur la mort du P. Domenech, de Madrid, 6 février 1593. Mss. de l'Acad. d'hist., à Madrid. Pap. var., t. 102, n° 56.

(2) Nous avons donné quelques détails sur cette petite communauté dans l'ouvrage intitulé : *Maldonat et l'Université de Paris au* XVIe *siècle*, page 24.

(3) Ribadeneyra, *Dialogos*, etc. *Dialogo* 1, *Exemplo* 5.

Oviedo, qui devint plus tard patriarche d'Éthiopie, Emilien de Loyola, neveu de saint Ignace, Jacques Espech ou Spech, espagnols comme lui, le P. Laurent Delz, flamand, et un jeune castillan, qui aspirait à partager leur genre de vie (1). Une distance d'environ quarante lieues les séparait des frontières de la Flandre, où ils devaient se rendre. Les hostilités étaient ouvertes; il y avait dans tout le pays qu'ils avaient à parcourir un grand mouvement de troupes, qui se rendaient sur le théâtre de la guerre, ou sur les confins du royaume. Le voyage, d'ailleurs si long et si pénible, leur offrait donc encore de graves dangers. Mais l'ordre du roi était précis: il fallait se hâter d'y obéir.

Ils se recommandèrent aux soins de la Providence, et se mirent en route à pied, le 24 juillet, chargés de quelques pauvres hardes, de leurs livres de classe et de leurs cahiers. Le P. Domenech, leur supérieur, les consolait par sa charité, les animait surtout par sa confiance en Dieu. Il ne leur fallait rien moins que cette vertu pour soutenir leur courage au milieu de tant d'épreuves. Des bandes de brigands, qui profitaient de la confusion générale pour exercer leur coupable industrie, les arrêtèrent plus d'une fois pour les dépouiller. Mais n'ayant rien trouvé sur eux qui pût les enrichir, ils se contentèrent d'en faire l'objet de leur risée, et de les renvoyer couverts d'avanies. Nos voyageurs rencontrèrent aussi un détachement de troupes, dont le chef voulait les retenir prisonniers de guerre; mais il leur rendit la liberté après que le P. Domenech lui eut prouvé que le terme fixé par le décret royal n'était pas encore expiré. Le gouverneur d'Amiens fut encore plus dur à leur égard; il se rendit aux mêmes raisons, mais il chargea ces étrangers d'injures et de menaces. Ils n'avaient pas, comme dans d'autres temps, les ressources des hôpitaux ou des maisons religieuses; d'ailleurs, forcés de faire en trois jours plus de quarante lieues à pied,

1) Ribadeneyra, *Confessions* et *Lettre sur la mort du P. Domenech.*

ils n'auraient pas même pu jouir de l'hospitalité. Ils étaient obligés d'acheter à la hâte, avec leurs faibles ressources, quelques morceaux de pain et de s'en nourrir sans s'arrêter. Ribadeneyra, déjà exercé à la marche par un voyage de plus de trois cents lieues, fit celui-ci avec beaucoup d'ardeur; mais arrivé à Arras, première place de la domination espagnole de ce côté, il tomba de fatigue et resta plusieurs heures dans un état de prostration qui donna de vives inquiétudes à ses confrères. Tout était en désordre dans cette ville; la déclaration de guerre, le voisinage de l'ennemi mettait tout le monde en mouvement: on se préparait à la défense générale; on pourvoyait aux intérêts domestiques. Arras n'offrait donc pas à nos voyageurs un séjour tranquille, et l'exiguïté de leurs ressources ne leur permettait pas de s'y arrêter. Ils en partirent dès que Ribadeneyra eut recouvré ses forces, et prirent le chemin de Bruxelles, où ils arrivèrent le 28 juillet, quatre jours après leur départ de Paris.

De Bruxelles ils devaient se rendre à Louvain pour y continuer leurs études, mais cette ville était alors menacée par les bandes que Martin van Rossem, partisan de la France, promenait avec le ravage dans tout le Brabant. Le P. Domenech retint sa petite colonie à Bruxelles, jusqu'à ce que des jours meilleurs lui permissent de la transplanter à Louvain. Il trouva dans la charité des religieux de saint François les moyens de subsister que sa pauvreté lui refusait, et d'attendre le temps du départ. Enfin les nombreux élèves de l'Université de Louvain, devenus intrépides soldats en présence du péril, profitèrent d'un moment de trêve pour fondre sur les bandes qui environnaient la ville, et les attaquèrent avec tant de résolution qu'ils les prirent au dépourvu et les mirent en fuite. Louvain, délivré de leur présence, put alors ouvrir ses portes (1). Nos voyageurs s'empressèrent de s'y rendre. Ils y arrivèrent

(1) Valer. Andr. Desselius, *Fasti academici Studii generalis Lovaniensis* (Lovanii, 1650), p. 360-361.

le 5 du mois d'août, mais ils n'y trouvèrent point le calme nécessaire à l'étude : les habitants de la ville, les ecclésiastiques, les religieux, les étudiants de l'Université, organisés en escadrons au moment du danger, n'avaient pas encore rompu leurs rangs. Ce ne fut que quelques jours après qu'ils déposèrent les armes pour rentrer dans leurs habitudes et retourner à leurs occupations ordinaires. Alors seulement nos pieux pèlerins purent suivre des leçons qu'ils étaient allés chercher si loin.

Celles qu'ils devaient recevoir méritaient peut-être de pareils sacrifices : l'Université de Louvain, depuis longtemps célèbre par ses facultés de droit et de théologie, possédait encore à cette époque, dans son collége des Trois-Langues, une des meilleures écoles littéraires de l'Europe. A la vérité, une rivalité peu généreuse, une vieille routine, des préjugés d'éducation, des intérêts privés, avaient d'abord suscité de sérieux obstacles à l'institution de Jérôme de Busleiden (1); mais elle triompha de toutes ces passions par la patience pleine de dignité de ses régents, et par la supériorité de son enseignement. La réputation qu'elle s'acquit, surtout dans le XVI^e^ siècle, lui mérita la reconnaissance de l'Université de Louvain, qui, en effet, jouit dès lors de la gloire littéraire dont brillaient les chaires de latin, de grec et d'hébreu du collége de Busleiden. Ce fut une réputation si légitime, plus encore que la proximité des lieux, qui engagea le P. Domenech à conduire à Louvain sa petite communauté du collége des Lombards.

Lorsqu'ils y arrivèrent, l'institution de Busleiden, ouverte en 1518, avait conquis un ascendant qu'on ne pouvait plus éviter ; par son influence elle avait introduit les réformes les

(1) « Quosdam, disait Erasme en parlant des adversaires du collége des Trois-Langues, impellit ingenii stoliditas, quosdam amor quæstûs, nonnullos livor; sunt qui subserviunt alienæ voluntati.» (*Epist.*, tom. I, pag. 909, édit. de Leyde, 1702). Cité par M. Félix Nève dans son savant et judicieux *Mémoire sur le Collége des Trois-Langues, à Louvain*, auquel nous empruntons presque tout ce que nous disons ici de l'Université de Louvain. Chap. 3 et passim.

plus salutaires, les meilleures méthodes dans l'enseignement des autres colléges, ou des pédagogies du Faucon, du Lis, du Porc et du Château (1). Dans tous l'esprit chrétien présidait aux leçons : on apprenait les règles de la grammaire dans les ouvrages de Clénard, d'Amerot et de Despautère. On demandait les règles du bon goût aux auteurs de Rome et de la Grèce, qui en sont les modèles les plus parfaits et les plus sûrs. A ce titre, Cicéron, César et Virgile, Isocrate, Xénophon, Plutarque, Démosthène et les tragiques grecs tenaient la première place dans les explications des professeurs (2). C'était en particulier l'usage que suivaient Pierre Nannius, son suppléant Juste Velsius et Rutger Rescius : les deux premiers, dans la chaire de langue latine, l'autre, dans ses leçons de littérature grecque (3), quand Ribadeneyra et ses compagnons se mêlèrent aux étudiants de l'Université.

A Louvain, comme à Paris, ils suivaient assidûment les leçons publiques, puis ils se réunissaient ensemble pour les répéter, les commenter, se communiquer leurs réflexions, se proposer et résoudre leurs difficultés mutuelles. D'autres fois, mettant en pratique les conseils du maître, ils s'exerçaient à des compositions grecques ou latines, dans lesquelles ils prenaient à tâche d'imiter les grands modèles dont on leur avait expliqué le sens et montré les beautés. Les petits travaux de l'un, soumis à l'examen des autres, essuyaient des critiques d'autant plus sérieuses qu'elles étaient plus fraternelles ; c'était par ces exercices, renouvelés chaque jour, que ces jeunes religieux, sous la direction d'un supérieur, s'assuraient le bénéfice des savantes leçons qu'ils suivaient, et hâtaient leurs progrès dans les lettres.

Modèles d'application pour les étudiants de l'Université, ils

(1) Voir, sur ces établissements, Valère André, *Fasti academici Studii gener.* Lovan., p. 250 à 270.

(2) Voir le *Mém. sur le Coll. des Trois-Langues*, par M. Félix Nève, chap. IX et X.

(3) M. Félix Nève, *ibid.*, pag. 131 et suiv., 202 et suiv.

leur donnaient encore de touchants exemples de vertu. Tous les dimanches, on les voyait s'approcher ensemble et avec la même ferveur de la table sainte; et ce spectacle, si nouveau pour cette jeunesse, attirait sur eux l'admiration générale. Ces jours-là, plusieurs de leurs condisciples se rendaient à l'église, d'abord pour être témoins de leur piété, ensuite pour les imiter et partager leurs saintes pratiques. Heureux d'une impulsion si salutaire, le P. Domenech, pour la seconder, voulut que ses jeunes confrères allassent désormais faire la communion dans l'église des Pères Chartreux qui, plus retirée, plus tranquille, offrait aux étudiants plus de calme et de liberté.

C'était peu pour eux de présenter à la jeunesse des écoles des exemples si édifiants, ils s'efforcèrent encore de la porter par leurs discours à la pratique de toutes les vertus. Ils obtinrent dans cet apostolat précoce des succès qui auraient honoré le ministère et consolé le zèle de vieux missionnaires. Ribadeneyra, entre autres, ouvrit, par l'aménité de son caractère et par l'ardeur de sa piété, la carrière de la perfection religieuse à plusieurs étudiants de l'Université. Mais Dieu permit qu'il essuyât, peu de mois après, des tentations qui faillirent le faire sortir lui-même de la voie où il faisait entrer les autres.

Agé seulement de seize ans, Ribadeneyra n'avait pas encore atteint ce degré de vertu où l'âme chrétienne se plaît dans les sacrifices, ni dépouillé ces affections naturelles qui la rattachent à la terre : il avait une foi vive ; sa piété participait de l'ardeur de son caractère ; mais elle n'avait point encore passé par ces épreuves qui, en la détachant de la nature, l'élèvent jusqu'à l'héroïsme, et le moment de les subir était venu pour lui. Condamné tous les jours à partager l'extrême pauvreté de ses confrères, à mendier souvent avec eux son pain quotidien, à porter sur lui les livrées de la misère, à vivre dans un état continuel d'humiliation, il se prit à regretter une existence moins humble et moins pénible, et tomba dans une mélancolie à laquelle son caractère était jusqu'alors resté inaccessible. Souvent

il se soustrayait aux regards de ses confrères pour pleurer en liberté. Sa douleur était d'autant plus amère qu'il ne pouvait lui-même s'en expliquer la cause, et qu'il n'osait communiquer ses chagrins à personne. Mais le P. Domenech les comprit. Il employa toutes les ressources de sa charité pour ramener la paix dans ce cœur affligé : il lui prodiguait les témoignages d'une tendresse paternelle, lui procurait toutes les consolations, tous les soulagements qu'il pouvait trouver, l'encourageait par de saintes réflexions. Tant de soins tiraient de temps en temps Ribadeneyra de sa profonde tristesse ; mais il ne tardait pas à y retomber.

Sur ces entrefaites, le P. Domenech fut appelé à Rome par saint Ignace. Quoiqu'il n'eût pas reçu l'ordre d'emmener avec lui Ribadeneyra, il crut devoir lui offrir ce voyage, parce qu'il le regardait comme le seul moyen de l'arracher à une tristesse qui pouvait devenir funeste à sa vocation. Il lui demanda donc s'il ne serait pas bien aise d'aller retrouver saint Ignace à Rome. Au nom de saint Ignace et à la pensée de le revoir, Ribadeneyra ouvrit son cœur à la joie ; il sortit de sa mélancolie, pour ne plus se préoccuper que de son départ.

« Au milieu d'une si horrible tempête, dit-il dans ses *Confessions*, il ne fallait rien moins que l'habileté d'un pilote aussi expérimenté pour défendre mon frêle esquif contre les flots, et me préserver d'un naufrage inévitable. Vous avez permis cette tempête, ô mon Dieu ! pour me montrer ma faiblesse, confondre mon orgueil, et m'apprendre que je ne puis rien sans vous, que je dois m'abandonner à votre providence paternelle. En même temps que vous m'éprouviez, vous me prépariez dans votre serviteur, notre bienheureux Père, le guide et le pilote qui devait m'arracher au danger. » Ribadeneyra ne prévoyait pas tous ces avantages, lorsqu'il partit de Louvain : il ne pensait qu'au bonheur de revoir *son bon Père.* Mais ce bonheur devait bien lui coûter. On était à la fin du mois de janvier ; l'hiver était rigoureux ; la guerre acharnée que se faisaient François Ier et Charles-Quint ne permettait pas

de traverser la France; il était donc nécessaire de se rendre à Rome par l'Allemagne et par le Tyrol, et de franchir une partie de la chaîne des Alpes. On allait entrer dans le temps du carême, et l'obligation du maigre, dont on ne savait pas alors se dispenser, ajouterait encore de nouveaux inconvénients à ceux d'une extrême pauvreté. Que de souffrances, que de peines, que de dangers n'offraient pas de pareilles circonstances, pendant un voyage de plus de quatre cents lieues! Ribadeneyra ne s'en rendait pas compte. Rome et saint Ignace absorbaient toutes ses pensées. Dans ces dispositions, il partit gaiement avec les Pères Jérôme Domenech et Laurent Delz, au commencement du mois de février et du carême de l'an 1543. Pour éviter le duché de Clèves, dont le souverain était allié de la France, ils furent obligés de faire un long détour, et de prendre leur route par le duché de Luxembourg, pays qui alors n'offrait aux voyageurs que des terres à peu près désertes, des chemins mal tracés, difficiles, quelquefois impraticables. La pluie les accueillit presque à leur départ; ils continuèrent néanmoins leur route. Après avoir marché toute la journée, ils s'arrêtèrent dans un village; mais, n'y ayant trouvé ni maison religieuse, ni hôpital, ni hôtellerie, où ils pussent loger, ils allèrent chercher l'hospitalité plus loin. Ils la reçurent dans une chaumière voisine; mais telle que la leur promettait un si pauvre séjour. Les habitants, paysans honnêtes, n'eurent à leur offrir qu'un peu de pain noir et dur pour nourriture, et pour lit une poignée de paille sur la terre nue. Quoique Ribadeneyra eût perdu, dans la pratique de la pauvreté, la délicatesse qu'il avait contractée à la cour des Farnèse, il lui fut toutefois impossible de surmonter son dégoût, et de jouir de la charité de ses hôtes. Le lendemain, il reprit sa route, sans avoir pu ni manger ni dormir. Le Père Domenech attendait et recherchait avec impatience l'occasion de lui procurer quelque soulagement. Malheureusement, ils eurent à traverser un pays montagneux et presque désert, où ils ne trouvèrent ni maisons, ni habitants. Cependant Ribadeneyra

ne se sentait plus la force de continuer le voyage. Comme l'occasion qu'on cherchait ne se présentait jamais, il tombait à terre, criant d'une voix lamentable : « Je meurs de faim. » Encouragé par le Père Domenech, il recueillait ses forces, se relevait, marchait à grands pas devant les autres, jusqu'à ce que, épuisé de fatigue, il s'étendît de nouveau par terre, se plaignant encore de la faim qui le dévorait. Enfin, ils parvinrent à une ferme tenue par des religieux Cisterciens. Ils y prirent, avec un peu de nourriture, assez de force pour arriver, vers le soir, à une petite ville voisine où il y avait un hôpital. Ils trouvèrent assez ordinairement cette ressource ou celle des maisons religieuses et des hôtelleries, une fois qu'ils furent entrés en Allemagne. Ils rencontrèrent à Mayence une hospitalité à laquelle ils étaient loin de s'attendre. Le Père Le Fèvre soutenait alors dans cette ville les intérêts de la religion catholique. Il recevait, dans d'éclatants succès, la récompense de ses travaux; mais, de toutes les consolations que le Seigneur lui ménageait au milieu de ses peines, la plus douce fut l'arrivée inattendue de ses trois confrères. Il les accueillit avec l'effusion de cette charité fraternelle, qui distinguait les compagnons de saint Ignace. Il avait connu à Rome le jeune Ribadeneyra. En le revoyant pâle, défait, harassé de fatigue, il ne put retenir ses larmes. Il voulut lui-même lui laver les pieds et lui donner tous les soins que réclamait son état. Il les retint tous les trois pendant quatre jours auprès de lui : ses amis, avertis de l'arrivée de ces trois hôtes, fournirent à sa charité les moyens de leur faire oublier leurs fatigues et de réparer leurs forces. Il proposa à Ribadeneyra d'attendre à Mayence une saison plus favorable pour faire le voyage de Rome. Mais Ribadeneyra avait hâte de revoir son bienheureux Père : il lui semblait qu'il ne pouvait pas acheter ce bonheur trop cher, et que l'espoir d'en jouir bientôt lui donnerait le courage de vaincre toutes les difficultés de la route. Le Père Le Fèvre se contenta donc de lui procurer un petit manteau pour le garantir contre la rigueur du froid, et

joignit à cette aumône quelques avis paternels : il lui recommanda surtout de ne faire aucune chose, quelque bonne qu'elle lui parût, sans l'ordre ou le consentement de l'obéissance; de ne consulter que la gloire de Dieu, jamais ses intérêts propres, dans ses rapports avec le prochain; d'offrir à Notre-Seigneur ses joies et ses peines. Ensuite il le laissa partir, mais à regret, avec les Pères Jérôme Domenech et Laurent Delz : il les embrassa tous avec une touchante tendresse; et, après avoir appelé sur eux les bénédictions du Ciel, il les quitta, visiblement ému des difficultés qu'ils allaient essuyer. Ils n'en rencontrèrent aucune de bien sérieuse jusqu'à la ville d'Ulm, si ce n'est les incommodités inséparables d'un voyage fait à pied, dans un pays inconnu, sans autres ressources que celles de la charité publique, inconvénients auxquels ils étaient déjà accoutumés. Mais le reste de la route jusqu'à Trente, où ils se rendaient, leur offrit des périls extrêmes. Ils devaient traverser les montagnes du Tyrol, pays toujours d'un accès difficile et impraticable dans la saison où l'on se trouvait. Le temps ne les engageait pas à s'enfoncer dans ce dangereux passage; cependant l'espoir de le franchir heureusement, la nécessité de hâter leur arrivée pour abréger les épreuves de la misère, leur confiance en Dieu, élevèrent leur courage jusqu'à la témérité. Ils surmontèrent d'abord tous les obstacles; mais, à mesure qu'ils avançaient, le chemin devenait plus difficile, le temps plus rigoureux; bientôt la neige tomba si épaisse, que le ciel en était obscurci; un vent glacial la faisait tourbillonner dans les airs, et l'amoncelait sur les pas de nos voyageurs. La route disparut à leurs regards. Ils essayèrent de s'en frayer une à travers les rochers et les ravins. Ils s'arrêtèrent sur les bords d'un précipice : couverts de neige, transis de froid, ils n'osaient ni avancer, ni revenir sur leurs pas. Le Père Domenech, qui avait les pieds ensanglantés, les jambes enflées, souffrait plus que ses compagnons; mais son sort le touchait moins que celui du jeune Ribadeneyra : le voyant devant lui,

tout tremblotant, le visage livide, les traits contractés, il fixait sur lui ses yeux pleins de larmes, considérait ses souffrances avec une profonde tristesse, et laissait, de temps en temps, échapper de son cœur ce cri déchirant : Pauvre enfant ! Sa douleur augmentait encore à la vue de ces lieux affreux, où il ne voyait pour eux qu'un tombeau. Cependant, ranimant sa confiance en Dieu, il excita celle de ses compagnons ; il pria le Père Laurent Delz de faire une suprême tentative, d'aller chercher les traces de la route, tandis que lui et Ribadeneyra invoqueraient le secours du Seigneur. Ce secours ne leur manqua pas : une demi-heure après, le Père Laurent parut sur la cime d'un rocher, les invitant du geste et de la voix à monter jusqu'à lui. Il avait découvert, non loin de là, le chemin qu'ils avaient perdu. Ils y rentrèrent aussitôt, et le suivirent avec l'ardeur que leur donnait l'horreur des lieux où ils avaient vu la mort de si près (1).

Ils arrivèrent à Trente dans un état qui réclamait les soins de la charité. On les leur accorda généreusement à l'hôpital. Ils y passèrent quelques jours pour refaire leurs forces ; puis ils prirent la route de Venise. Là, ils rencontrèrent le Père Laynez, qui leur fit l'accueil et leur rendit tous les services qu'ils avaient reçus à Mayence du P. Pierre Le Fèvre. Il voulait aussi retenir auprès de lui Ribadeneyra, pour le conduire lui-même plus tard à Rome ; mais Ribadeneyra était impatient de revoir saint Ignace. Il partit avec ses deux compagnons pour Ravenne. A mesure qu'il approchait du but de son voyage, il semblait reprendre un nouveau courage et de nouvelles forces. Mais le Père Domenech perdit les siennes : dans le voyage, il avait négligé ses plaies et sa santé pour ne se préoccuper que de ses compagnons. Les dangers auxquels il les avait si souvent vus exposés, leurs fatigues, leurs souffrances avaient ajouté aux siennes des peines morales, qui avaient achevé de l'épuiser. Arrivé à Ravenne, il fut obligé de céder au mal, et de s'arrêter

(1) Ribadeneyra, *Confessions* et *Lettre sur la mort du P. Domenech.*

opur le guérir. Malheureusement il ne trouva point de place à l'hospice, et il n'avait pas assez de ressources pécuniaires pour prendre un logement dans une hôtellerie. Dans cette extrême nécessité, il fut convenu entre lui et ses compagnons que le Père Laurent resterait pour avoir soin de lui, et que Ribadeneyra irait chercher à Rome les moyens de couvrir les dépenses qu'entraînerait cette maladie.

Ribadeneyra avait pour le Père Domenech autant de respect que d'affection; il accepta volontiers cette mission, qui, d'ailleurs, le conduirait plus tôt auprès de saint Ignace. Il devait franchir une distance d'environ trente-six lieues, et il n'avait pour faire ce voyage que son ardeur et sa bonne volonté. D'un autre côté, il craignait de laisser trop longtemps sans secours le Père Domenech, s'il mendiait, sur sa route, sa subsistance quotidienne. Son premier soin, avant de partir de Ravenne, fut de vendre, sur la place publique, le petit manteau que lui avait donné le Père Le Fèvre ; et les deux livres qu'il en retira, unies aux petites aumônes qu'il recueillit, suffirent aux frais de son voyage. Il se mit en route, voyageant de jour sur terre, et sur mer pendant la nuit. Il arriva ainsi à Sinigaglia, après avoir salué ou traversé les villes de Rimini, Pesaro et Fano. Il avait tellement ménagé sa petite fortune, qu'il s'était souvent privé du nécessaire, pour la faire durer jusqu'au terme de son voyage. Mais ses forces ne purent suffire ni à ses fatigues, ni à son courage; et elles lui firent enfin défaut. Obligé de suspendre sa marche, il se reprocha alors de n'avoir pas eu assez de confiance en Celui qui fournit leur nourriture aux oiseaux du ciel; et, comptant sur la Providence, il fit à Sinigaglia une dépense d'un réal, environ trente centimes de notre monnaie, pour un repas, qui fut pour lui un véritable festin. Ses forces ainsi réparées, il partit pour Ancône. Sur la route, il rencontra quatre de ses confrères, le Père Christophe Mendoza, espagnol, et trois jeunes régents italiens, qui allaient fonder le collége de Padoue, le premier que la Compagnie de Jésus ouvrit en Italie. Ils faisaient aussi leur voyage à pied, et

n'avaient que les ressources nécessaires pour subvenir aux besoins de leur vie. Cependant ils étaient mieux pourvus que leur jeune confrère; et, aux autres témoignages de la charité fraternelle, ils purent ajouter une aumône de deux réaux, « récompense, dit Ribadeneyra, de l'acte de confiance que j'avais fait à Sinigaglia. » Désormais, à l'abri du besoin, il poursuivit sa route avec une ardeur qui faillit lui être funeste. Arrivé à Lorette, il s'empressa d'aller entendre la messe à la *Santa Casa*. Il s'était à peine mis en prière, qu'il tomba en défaillance. Les secours qu'on lui donna le firent revenir à lui; mais ils ne lui rendirent pas la force de continuer son voyage. Il la demanda à la Sainte Vierge. Prosterné devant son image, il lui adressa cette prière : « O ma bonne mère, vous savez que, dès avant ma naissance, je vous ai été consacré. C'est pourquoi je viens, avec confiance, implorer votre secours. Je voyage pour votre service et pour celui de votre divin Fils; donnez-moi donc, je vous en conjure, la force de poursuivre ma route; et que votre protection m'accompagne partout. » Il trouva dans cette prière les forces qu'il demandait. Il se releva plein de vigueur, et se rendit à Tolentino. Là, il rencontra le Père Alphonse Salmeron, et, un peu plus loin, le Père Paschase Broet, qui évangélisaient ces populations. L'un et l'autre, ayant appris de lui la cause pour laquelle il voyageait avec tant de hâte, lui donnèrent une aumône presque égale à celle du Père Mendoza. Ribadeneyra se vit alors dans un état de fortune au-dessus de ses besoins. Il put même subvenir à ceux d'un pauvre voyageur, avec lequel il fit le reste de la route. Il parvint à Rome le 20 avril 1543, avec un superflu de quinze sous. Il était si pâle, si défait, que ceux de la maison ne reconnaissaient plus en lui le jeune novice qu'ils avaient vu, environ un an auparavant, si gai, si expansif, si florissant de santé. Saint Ignace revêtait, en ce moment, les ornements sacrés pour célébrer la sainte messe. Ribadeneyra n'attendit pas qu'il montât à l'autel. Il alla de suite se jeter à ses pieds, et recevoir sa bénédiction. Le saint se hâta de le relever, le

pressa sur son cœur, lui demandant avec sollicitude des informations sur sa santé et sur celle de ses compagnons. Quand Ribadeneyra eut maîtrisé son émotion, il lui parla du sort du Père Jérôme Domenech, que la maladie retenait en route. Aussitôt saint Ignace mande le procureur de la maison, lui ordonne de recueillir tout l'argent qu'il pourra trouver, dût la communauté jeûner ce jour-là, et de l'envoyer, sans retard, au P. Jérôme Domenech. Le Procureur put réunir une somme de 80 livres, et le Père Elpidio Ugoletti, chargé de la porter, partit aussitôt pour Ravenne. Mais la Providence avait déjà pourvu à tout. Le Père Domenech, rendu miraculeusement à la santé, s'était mis en route pour Rome. A Ancône, il rencontra les Pères Alphonse Salmeron et Paschase Broet, qui, informés de son sort par Ribadeneyra, accouraient à son secours. Ils avaient recueilli pour lui quelques aumônes, qu'ils lui donnèrent, et le mirent ainsi en état de faire commodément le reste de la route. Il parvint à Rome, où la vue et la société de saint Ignace lui rendirent bientôt les forces qu'il n'avait pas encore recouvrées.

Ribadeneyra jouissait enfin du bonheur après lequel il avait si ardemment soupiré : la société de saint Ignace avait pour lui d'autant plus de charmes qu'il en avait été plus longtemps privé, et qu'elle lui avait coûté de plus rudes travaux. Les agréments de son caractère s'épanouissaient de jour en jour sous les regards de son Père bien-aimé, la joie de son âme rayonnait de nouveau sur son front, et lui rendait cette gaieté expansive que les fatigues et la tristesse avaient quelque temps étouffée en lui. Il se comparait lui-même à un navigateur qui, échappé au naufrage, contemplait dans le lointain les vagues furieuses et les écueils qui avaient si souvent menacé sa vie et son navire, et goûtait, dans le souvenir de tant de dangers, le bonheur d'en être sorti. Mais, quoique dans le port, Ribadeneyra n'était point à l'abri des tempêtes : il s'en éleva bientôt une dans son cœur qui faillit le rejeter et l'engloutir dans la mer du monde.

La vie spirituelle a aussi ses jours d'épreuves et d'angoisses. Dieu semble quelquefois se retirer d'une âme qui veut être à lui tout entière, soit pour lui faire mieux sentir le besoin qu'elle a de lui, soit pour la détacher de plus en plus des affections humaines. Livrée alors à elle-même, elle s'agite dans ses illusions, s'évanouit dans ses pensées, se précipite dans des voies que la grâce ne lui a point ouvertes, s'égare, s'épouvante, se forge des chimères, poursuit des fantômes, se consume en regrets, en plaintes, en désirs; elle ne voudrait pas s'éloigner de Dieu, mais elle voudrait le rencontrer là où il n'est pas ; elle se cherche elle-même et a peur de se trouver ; les satisfactions qui la tentent, cessent d'en être dès qu'elle en jouit; elle passe impétueusement de détermination en détermination, de déception en déception; elle roule mille projets à la fois; tous lui sourient, excepté celui qu'elle exécute; enfin, mécontente de tout, plus encore d'elle-même, elle tombe dans l'abattement et s'abandonne à une tristesse dont elle ne s'explique pas la cause; elle gémit, s'afflige et se désole. Si en ce moment un rayon de la divine lumière vient à luire sur elle, elle sort de sa tristesse, s'adresse au Seigneur et lui confesse avec amour qu'elle ne peut rien sans son secours; que, hors de sa volonté sainte, il n'y a qu'erreur, ténèbres et douleur. C'était pour l'amener à ce repentir et à cet aveu que Dieu l'avait un instant délaissée. Il ne tint pas une autre conduite à l'égard de Ribadeneyra.

Doué d'un caractère capable des plus grands sacrifices, Ribadeneyra en avait déjà fait de bien pénibles; mais ils annonçaient plutôt la force que sa vertu acquerrait un jour que celle qu'elle avait alors. Son affection filiale pour saint Ignace absorbait celle qu'il devait à Dieu, et lui faisait perdre de vue les motifs surnaturels de l'état régulier. Ce sentiment avait suffi pour le soutenir dans les plus rudes circonstances, mais il ne lui suffisait point pour arriver à la perfection religieuse. Dieu, qui voulait l'y conduire, le soumit alors aux épreuves qu'il envoie à ceux de ses serviteurs dont l'intention n'est pas assez pure à ses yeux.

Ribadeneyra perdit tout d'un coup sa gaîté naturelle ; une sombre tristesse se répandit sur son front, naguère si serein, si épanoui ; la société de ses confrères lui devint insupportable; mais personne ne lui était plus odieux que saint Ignace; il le regardait, dit-il, comme un démon en peinture (*un demonio pintado*) ; il l'évitait avec soin ou le fuyait avec horreur, et lui qui avait fait 300 ou 400 lieues pour venir le trouver, il aurait voulu en faire davantage pour s'éloigner de lui. Il lui reprochait amèrement dans son cœur les fatigues qu'il avait essuyées pour lui obéir, ou pour jouir de sa présence. Il lui faisait un crime de ce qu'il avait autrefois admiré en lui; il accusait ses intentions; il blâmait ses actions, ses mortifications, même ses vertus. Les leçons qu'il en avait reçues, les paroles, les avis qu'il avait recueillis de sa bouche, il les regardait comme de graves injures. Il se souvenait avec ressentiment que saint Ignace l'avait humilié devant un convive étranger; que, dans une circonstance, il lui avait dit : « Cet enfant ne fera jamais rien de bon ; » et une autre fois : « Si vous ne vous corrigez pas, ne vous attendez pas à être admis dans la Compagnie. » Ces propos et d'autres semblables, qui avaient été si salutaires à Ribadeneyra, n'étaient plus pour lui que des motifs de plaintes et d'aversion. Toujours présents à sa mémoire, ils pénétraient en poison subtil dans son cœur, et y entretenaient un profond mécontentement. Il se demandait comment, si jeune encore, il pourrait traîner sa vie dans une pareille condition ; comment il pourrait porter jusqu'au terme de sa carrière un joug si pesant. Dans cet état de trouble et d'agitation, il conçut le projet de quitter pour toujours saint Ignace et sa Société. Il se disait, pour se rassurer, que, n'ayant point fait de vœu, il était libre dans ses déterminations, et maître de choisir un état; que d'ailleurs il pourrait entrer dans un autre Ordre, celui de saint Dominique ou de saint François par exemple.

Ces mouvements intérieurs étaient encore secondés par une impulsion étrangère. Quelques-uns de ses parents ou de ses

amis, qui se trouvaient à Rome, le pressèrent plusieurs fois de sortir d'une maison où il se trouvait si mal à l'aise, et de chercher ailleurs une vie plus douce; ce fut le parti auquel s'arrêta Ribadeneyra. Il le cacha d'abord à saint Ignace. Cependant, soit que ce secret lui pesât comme un remords, soit qu'il voulût sortir avec honneur et non comme un fugitif, il vainquit sa répugnance et résolut de manifester son intention à son supérieur. Il se rendit donc auprès de lui et lui déclara brusquement qu'il ne voulait plus vivre dans sa Société; que, pour de justes motifs qu'il énonça, il était décidé à le quitter. Saint Ignace entendit ce discours sans émotion, sans étonnement; il répondit froidement : que cette affaire demandait réflexion; qu'elle n'était pas assez mûrie; qu'il fallait y penser encore. Ribadeneyra, content d'avoir déchargé son cœur d'un secret si pesant, ne répliqua point; il se retira, un peu surpris de l'indifférence avec laquelle saint Ignace avait accueilli sa proposition.

L'homme de Dieu, en effet, n'avait pas attendu cette ouverture pour connaître le projet que Ribadeneyra roulait dans son esprit : il l'avait deviné à cette sombre tristesse qui éloignait le pauvre novice de la conversation de ses confrères. Toutefois, il ne changea pas de dispositions à son égard : il lui témoignait même plus de bonté qu'auparavant; il tâchait de le rencontrer souvent; il l'abordait avec une bienveillance paternelle, et, comme s'il n'eût pas soupçonné son intention, il lui laissait la faculté de sortir et d'aller où il voulait. Ribadeneyra était assez généreux pour ne pas abuser de tant de confiance. Il en fut touché, mais pas au point de revenir sur sa résolution. Au contraire, comme s'il eût craint qu'elle ne lui échappât, il la signifia de nouveau à saint Ignace avec une vivacité qui semblait provoquer un refus ou un consentement irrité. Saint Ignace, toujours égal, toujours impassible, n'accorda ni l'un ni l'autre. Il savait que la passion se roidit contre la contradiction, qu'elle y puise une nouvelle force, qu'elle passe alors de l'antipathie à la haine, du mécontentement

à la colère, qu'elle veut désormais avec une aveugle obstination ce que d'abord elle ne demandait que par caprice. Saint Ignace se garda bien de jeter Ribadeneyra dans un pareil état ; il lui répondit simplement et avec une désespérante tranquillité qu'il ne s'opposait pas à son projet, mais qu'avant de l'exécuter il devait en écrire à ses parents, qui le prendraient pour un vagabond et un échappé de monastère, s'il arrivait en Espagne sans les avoir prévenus. Cette condition forçait le novice à une attente de deux mois ; cependant il la trouva raisonnable et s'y résigna sans beaucoup de peine.

Ribadeneyra n'avait pas la rancune assez profonde pour la conserver si longtemps ; mais il eut le malheur de rencontrer autour de lui un mauvais génie qui l'entretint dans ces funestes dispositions. Il y avait alors dans la communauté un de ces hommes sournois qui savent cacher sous les dehors d'une modestie étudiée un cœur plein d'orgueil, se parent des apparences d'une vertu qu'ils ne pratiquent point intérieurement, règlent leurs affections sur celles que l'on a pour eux, et non sur les prescriptions ou les conseils de l'Evangile, portent un air mortifié, quoiqu'ils flattent leurs petites passions, blâment ceux qui pratiquent une vertu moins farouche et plus sincère, se scandalisent de tout, des personnes et des choses, et répandent secrètement autour d'eux leur mécontentement ou leur mauvais esprit.

Tel était l'homme dont nous voulons parler. Ribadeneyra, frappé de ces dehors sévères, dans lesquels sa franchise avait vu les marques d'une vertu profonde, avait conçu pour lui tant de vénération qu'il lui avait confié la direction de sa conscience. Depuis qu'il ne voulait plus prendre les avis de saint Ignace, il crut qu'il ne pouvait pas en recevoir de plus sages que ceux d'un si *vertueux* prêtre. Il lui soumit donc son projet. L'infidèle directeur, au lieu de l'éclairer et de lui montrer les embûches que lui tendait l'ennemi du salut, l'affermit dans sa résolution et l'engagea à profiter, pour l'accomplir, du moment où les galères de Gênes allaient prochainement faire

voile pour l'Espagne. Ribadeneyra aurait peut-être suivi ce perfide conseil, si Dieu, touché des prières et des larmes de saint Ignace, n'avait eu pitié de lui. Il lui envoya une grave maladie qui le força de différer l'exécution de son projet. Ribadeneyra ne reconnut pas alors le bienfait du Ciel; il le regarda comme un accident inopportun et ne l'accepta qu'avec dépit. Loin de renoncer à ses premières pensées, il exprimait souvent le regret de ne pouvoir pas s'y abandonner. Quand saint Ignace allait le voir pour le consoler ou le servir, il le recevait avec une insolence qui aurait découragé une charité moins sage et moins sincère. Le saint lui répondait toujours avec une douceur inaltérable; il semblait ne pas s'apercevoir de cette mauvaise humeur, ou l'attribuait à la violence du mal. Le malade recevait aussi quelquefois la visite de son directeur, ou plutôt celle d'un esprit tentateur, puisque ce malheureux voyait moins son pénitent pour le consoler que pour l'affermir dans son dessein. Mais Dieu, qui scrute les reins et les cœurs, permit qu'il succombât lui-même à la tentation qu'il tâchait de fortifier dans l'âme de l'innocent novice. Un jour le perfide alla trouver le malade et lui annonça qu'il était chassé de la maison. — Chassé de la maison ! reprit vivement Ribadeneyra, et pourquoi? — Pourquoi? répondit l'autre, ajoutant une imposture à une mauvaise action, parce que, malgré votre intention, je ne vous ai pas refusé l'absolution. Je vais donc sortir, et je vous conseille de ne pas attendre qu'on vous renvoie. — Il n'en fait pas d'autres, s'écria Ribadeneyra, en parlant de saint Ignace; il me poursuit jusque dans ceux que je vénère. Il punit, il ne peut pas même souffrir ceux qui me portent quelque intérêt. Oui, c'est à cause de moi qu'il se débarrasse d'un homme si vénérable ! — Pendant ce soliloque, le faux directeur était sorti de la chambre du malade. Saint Ignace y rentra bientôt après. — Comment, lui dit brusquement Ribadeneyra hors de lui-même, vous chassez ce saint homme ! vous le chassez parce qu'il ne m'a pas refusé l'absolution? Ce n'est pas juste; non, ce n'est pas juste! — Saint

Ignace reçut cette explosion de reproches avec une tranquillité qui déconcerta son interlocuteur. Quand celui-ci eut fini de parler : « Mon enfant, lui dit-il, je ne vous comprends pas ; que dites-vous? de qui parlez-vous? — Mais oui, reprit Ribadeneyra d'un ton un peu radouci, vous chassez le Père à qui je me confesse, et vous le renvoyez, parce que, bien que je lui aie avoué le projet que je vous ai déclaré, il ne me refuse pas l'absolution ; je le sais : il me l'a dit lui-même. — Saint Ignace, indigné de l'abus qu'on faisait de la candeur du jeune novice, ne dédaigna pas de descendre à des explications pour le détromper : « Mon enfant, répliqua-t-il, on vous a induit en erreur. Jamais il ne s'est agi de vous entre ce Père et moi ; jamais je ne lui ai parlé de vous, et il ne m'en a jamais rien dit. Loin de le chasser, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour le retenir ; j'ai voulu l'empêcher de faire un faux pas; il n'a pas voulu m'écouter; il sort malgré moi. » A cette explication, Ribadeneyra, qui ne pouvait souffrir la dissimulation, éclata contre l'imposteur en termes d'indignation, regrettant amèrement de lui avoir donné son estime et sa confiance. Plus tard, cependant, il lui accorda sa compassion. Ce malheureux, ayant quitté l'état où Dieu l'avait appelé, erra quelque temps hors de la religion ; puis il entra dans l'ordre des Minimes, d'où il sortit pour mener une vie vagabonde. Enfin, réduit à une honteuse misère, il trouva un refuge dans l'hôpital des Espagnols, à Rome. Ribadeneyra, en qualité de novice de la Compagnie, y allait quelquefois consoler les pauvres ou servir les malades. Il y rencontra son infidèle conseiller en proie aux souffrances et aux remords. Il s'efforça de lui montrer dans les uns et les autres la miséricorde divine, qui, en lui faisant comprendre ses péchés, lui fournissait encore l'occasion de les expier. Il lui parla avec tant d'éloquence sur la nécessité d'offrir à Dieu ses souffrances, et de l'apaiser par une sincère pénitence, qu'il parvint à exciter en lui les sentiments d'une véritable contrition, et à le préparer, par une confession de toute sa vie, à la réception du Viatique et de l'Extrême-Onction. Ainsi,

muni des secours de l'Eglise, cet infortuné ne tarda pas à paraître devant Dieu. Il dut peut-être son salut à celui qu'il avait tenté de perdre (1).

Avant d'opérer cette conversion, Ribadeneyra avait lutté longtemps contre sa funeste résolution. Mais l'apostasie et la dissimulation de son infidèle directeur l'avaient disposé à recevoir des conseils. Dès qu'il fut délivré de sa maladie, saint Ignace lui proposa de faire, pendant huit jours, les Exercices spirituels, et de bien examiner devant sa conscience ce que Dieu demandait de lui. Cette proposition rencontra d'abord dans le novice une répugnance que le saint n'entreprit pas alors de surmonter. Il revint bientôt à la charge. Comme Ribadeneyra faisait encore quelques difficultés, l'homme de Dieu, prenant un ton grave, lui adressa, sur son obstination, quelques paroles courtes mais fortes et profondes. « A ces mots, dit Ribadeneyra, je fus attéré : je me mis à crier comme hors de moi-même : Je les ferai, mon Père, je les ferai : Yo los haré, Padre, yo los haré. »

Il les fit en effet, et avec tout le succès qu'en attendait saint Ignace. Pendant huit jours, il médita sur la fin de l'homme, sur les tristes suites du péché, sur la vie de Jésus-Christ, sur les souffrances de sa Passion, sur le bonheur auquel il conduit ceux qui le suivent, et consulta dans la prière la volonté du Seigneur. Il fit une confession générale de toutes ses fautes. Dans les dispositions où il le trouva, saint Ignace ne lui fit pas une longue exhortation : il se contenta de lui dire d'un ton pénétré : « Je vous en prie, mon enfant, ne soyez pas ingrat envers le Seigneur qui vous a accordé tant de grâces. » Ces paroles suffirent pour affermir à jamais Ribadeneyra dans ses résolutions. Il lui sembla qu'elles sortaient de la bouche du Seigneur, et elles ne cessèrent, pendant tout le reste de sa vie, de retentir dans son cœur. Il s'approcha de la table sainte sous

(1) La Palma, cap. 6; Lopez, cap. 5; Ribadeneyra, *Dialogos*, *Dialog.* 1, *Exemplo* 6.

une si heureuse impression ; et, après avoir promis à son Dieu qu'il ne sortirait jamais de la Compagnie, il alla renouveler la même promesse aux pieds de saint Ignace.

Non seulement Ribadeneyra tint sa promesse, mais il ne lui vint même pas une seule fois, dans sa longue carrière, la pensée de la trahir. Dès lors, il retrouva dans son cœur tous les sentiments qu'il avait eus auparavant pour son bon Père; mais, cette fois, son affection fut plus pure : il aimait, dans saint Ignace, plus encore ses vertus que ses qualités naturelles; il le regardait moins comme son supérieur et son père, que comme un ange et le ministre dont Dieu s'était servi pour le sauver. « Et que dirai-je, ô mon Dieu, s'écriait-il plus tard, au souvenir de ses épreuves, que dirai-je de la douceur, de la suavité avec laquelle me traita ce saint homme, oubliant ma mauvaise humeur, les chagrins et les peines que je lui avais donnés pour ne se souvenir que des larmes que je lui avais coûté, et surtout du sang que vous avez répandu pour moi? Ah ! ce bienheureux Père, comme votre serviteur fidèle, vous l'aviez animé, ô mon Dieu, de vos propres sentiments ; vous lui aviez donné cette douceur, cet amour paternel, avec lequel vous pardonnez à ceux qui tournent leur cœur vers vous , avec lequel vous oubliez et vous couvrez du voile de votre clémence les péchés qu'ils ont commis, sans leur en faire un reproche, sans vous détourner d'eux. C'était ainsi que cet angélique médecin guérissait les maladies spirituelles de ses enfants : il n'en conservait ni ressentiment, ni souvenir. »

Ribadeneyra nous a laissé, dans ses *Confessions*, un long récit de cette époque de sa vie ; il aimait encore à la raconter à ses confrères. Ces souvenirs entretenaient, à la fois, son humilité et sa reconnaissance envers Dieu et saint Ignace. Il espérait de plus qu'ils serviraient aux autres d'exemple et d'avertissement, qu'ils apprendraient aux Pères spirituels comment ils doivent se comporter envers ceux qui éprouvent des tentations ; aux commençants, avec quelle sincérité ils doivent ouvrir leurs cœurs à leurs supérieurs. « Il faut, ajou-

tait-il, que tous s'attachent tellement à leur vocation, que si un personnage, quelque grave, quelque saint, quelque savant qu'il parût être, venait à leur dire qu'ils peuvent s'en écarter, ou la suivre mollement, ils devraient le regarder comme un ministre de Satan, et se souvenir de ces paroles de l'Apôtre : *Sed licet nos aut angelus de cœlo evangelizet vobis præterquam quod evangelizavimus vobis, anathema sit;* car ils doivent moins de déférence à l'autorité d'un homme quelconque, quelque grave et saint qu'il paraisse, que de soumission au jugement de leur supérieur, à la voix du Ciel qui les appela, et à l'inspiration surnaturelle qu'ils suivirent quand ils se donnèrent à Dieu. »

Ribadeneyra appuyait d'autant plus sur ces leçons qu'il avait été plus frappé du sort de son malheureux directeur, et d'une autre défection qui l'affligea peu de temps après. Car, tandis que Ribadeneyra, encore novice, sortait si heureusement d'une tentation si violente, Laurent Delz, son compagnon de voyage, déjà prêtre, et dans la vigueur de l'âge, cédait à des caprices d'imagination. Il s'était fait de la vertu un tel idéal, qu'il ne la reconnaissait nulle part. Il se l'était figurée nécessairement austère, dure, solitaire, sauvage. Elle devait, d'après lui, se manifester par des macérations, des pénitences excessives, par des prières vocales prolongées, des aspirations étouffées, de profonds soupirs vers le ciel, s'interdire la société des humains, les innocentes récréations qui soulagent l'esprit, les joies pures qui dilatent le cœur, tous les exercices légitimes propres à entretenir les forces corporelles, et jusqu'à ces rapports fraternels qui font le charme des communautés. Saint Ignace n'entendait pas la vertu de cette manière : il s'efforça de montrer à cet homme abusé que la vertu, telle que Jésus-Christ l'a enseignée et pratiquée, est douce, aimable, compatissante ; que, loin de resserrer le cœur où elle siége, elle l'ouvre à toutes les bonnes inspirations, à tous les sentiments généreux, à la charité pour tous; qu'elle commande le sacrifice des passions,

surtout celui de l'amour-propre ; qu'elle ne blâme pas avec amertume tout ce qui l'entoure ; qu'elle sait se mêler au monde, non pour en partager les frivolités ou les vices, qu'elle condamne, mais pour l'attirer à Dieu, et lui persuader la pratique de ses devoirs. Delz rejeta des avis si éclairés ; il crut même qu'il ne pouvait pas rester plus longtemps dans un Institut qui prescrit le genre de vertu conseillé par saint Ignace. Il retourna en arrière et rentra dans son pays. Mais ses travers de dévotion l'entraînèrent dans des travers d'esprit : quelque temps après il perdit la raison, que l'obéissance lui aurait peut-être conservée (1).

Ribadeneyra, qui nous apprend la défection de cet infortuné, se montrait beaucoup plus sage que lui : docile aux avis de saint Ignace, il avançait avec joie et à grands pas dans les voies qu'il lui avait tracées. Il prit alors l'engagement formel d'entrer dans la Compagnie si on daignait l'y recevoir.

Cependant saint Ignace ne se hâta pas de l'admettre aux trois vœux de religion : il attendit qu'il eût surmonté les difficultés que Dieu lui réservait encore. Car, en se réjouissant avec lui de sa victoire, il lui avait prédit que sa fidélité serait soumise pendant deux ans encore à de pénibles épreuves ; qu'il serait atteint de deux graves maladies et subirait des infirmités douloureuses, mais que Dieu le traiterait ainsi dans sa miséricorde, soit pour lui fournir les moyens d'expier ses fautes passées, soit pour lui demander, dans une patience exemplaire, les marques de son amour et de sa résignation à la volonté céleste, soit enfin pour mortifier en lui les passions que l'âge aurait pu lui apporter.

En effet, Ribadeneyra contracta bientôt une nouvelle maladie qui le retint longtemps sur un lit de douleur. Il n'en releva que pour tomber dans une troisième non moins cruelle. Dans l'intervalle de l'une à l'autre, il lui vint aux jambes et aux reins des tumeurs aussi incommodes que douloureuses :

(1) Ribadeneyra, *Dialogos. Dialog.* 1 *Exemplo* 8.

il souffrit tout avec une patience qui, en augmentant ses mérites, sembla satisfaire l'intention du Seigneur.

D'ailleurs, il avait rencontré dans un de ses confrères un ange de consolation. Le jeune Diego Salmeron, novice comme lui, et frère du P. Alphonse, demanda et obtint la permission de l'assister dans ses diverses maladies. Il se voua à cette œuvre de charité avec un zèle, un soin, une constance qui prévenait tous les besoins du malade et calmait toutes ses douleurs. Sans cesse auprès de lui, il le servait, le consolait, l'encourageait. Quand il n'était pas occupé à combattre par ses attentions la violence du mal, il tâchait de distraire Ribadeneyra par des récits à la fois édifiants et agréables, lui faisait des lectures intéressantes, récitait fréquemment avec lui quelques courtes prières; enfin il employait, pour le soulager, toutes ces ingénieuses industries que la charité sait inventer. Grâce à tant de soins et à sa propre vertu, Ribadeneyra put traverser, à la satisfaction de Dieu et des hommes, les épreuves que saint Ignace lui avait prédites.

Ce fut au bout de ces deux ans qu'il fut admis aux trois vœux de religion. Le 30 septembre de l'an 1545, il se rendit, à la suite de saint Ignace, à la basilique de Saint Paul, où il devait les prononcer. C'était là que, dans une chapelle qu'on voit encore, le saint Fondateur, nommé malgré lui Général de son Ordre, avait émis, quatre ans auparavant, sa profession solennelle et reçu les vœux de six de ses premiers compagnons. Ribadeneyra assistait à cette cérémonie; il nous en a laissé une description qui trahit l'émotion dont il fut alors pénétré; il fut particulièrement touché de la ferveur avec laquelle ces saints personnages se vouèrent au service de Jésus-Christ, et de l'admirable charité qu'ils se témoignèrent mutuellement, lorsque, après avoir rendu grâces au Dieu qui avait daigné agréer leurs engagements, ils se relevèrent du pieds des autels, les yeux pleins de larmes de joie, et se promirent, dans de tendres embrassements, une union inaltérable, une inviolable fidélité à l'Institut auquel Dieu les avait appelés d'une manière

si extraordinaire et de pays si différents. « Grande à la vérité, ajoute Ribadeneyra, et du tout singulière fut la dévotion et contentement d'esprit qu'ils sentirent tous six, ce jour-là ; mais la consolation que reçut le P. Jean Codure en son particulier étoit bien si vive et si extraordinaire, qu'il n'étoit pas en lui de la retenir au dedans de soi, et empêcher qu'elle ne se montrât au dehors. Je dirai ce que j'en vis lors moi-même ; car nous étions allés presque tous à Saint-Paul, ce jour-là, pour assister à cette première profession de nos Pères. Au retour, mon compagnon et moi, nous ouymes presque tout le long du chemin ce bon Père, lequel alloit un peu devant nous avec le P. Laynez, jetant de si grands soupirs vers le ciel, et des élancements de cœur à Dieu si véhéments, qu'il sembloit que sa poitrine se dût fendre pour donner passage à son âme (1). »

Le souvenir de scènes si touchantes et de si beaux exemples entretenait dans le cœur de Ribadeneyra l'impression qu'il en avait reçue. Il la conservait encore tout entière, lorsque, le 30 septembre de l'an 1545, il alla, accompagné de son vénéré Père, renouveler une si belle cérémonie dans le même sanctuaire. Là, saint Ignace célébra le sacrifice de la messe ; et, au moment de la communion, Ribadeneyra, s'agenouillant sur les marches de l'autel, prononça avec une émotion qu'il ne put pas toujours maîtriser, les trois vœux de religion selon la formule suivante :

« Ayant plu à la divine Majesté d'ouvrir les yeux de mon âme pour me faire connoître l'état auquel elle m'appeloit, pour son plus grand service et sa gloire, et pour le salut de mon âme, le mercredi 5 septembre de l'an 1543, je me déterminai à suivre Jésus-Christ Notre-Seigneur, non-seulement quant à la pauvreté et à la chasteté, mais encore quant à l'obéissance, combattant dans la Compagnie de notre Sauveur Jésus-Christ, si ladite Compagnie vouloit m'admettre, quelque indigne que j'en sois, me soumettant aussi à y faire tous mes vœux, toutes

(1) *Vie du B. P. Ignace de Loyola*, etc., liv. III, chap. I.

les fois et aussi souvent que le P. Ignace le jugerait à propos ; c'est pourquoi maintenant, par la seule grâce et miséricorde de Dieu, me sentant déterminé beaucoup plus fortement encore que la première fois, et afin que l'ennemi de notre nature ne s'efforce plus dorénavant, par son astuce et ses tromperies, de me détourner de cette sainte résolution, je fais vœu à Dieu Notre-Seigneur et Créateur, en présence de notre sainte Mère, de tous les Anges, les Archanges, des très-glorieux Apôtres saint Pierre et saint Paul, mes patrons, et du glorieux saint Jérôme, dont on fait aujourd'hui la fête, et de tous les autres esprits bienheureux, de pauvreté et de chasteté perpétuelles, et d'être de la Compagnie de Jésus, notre Créateur et Seigneur, après avoir terminé mes études, si la Compagnie, malgré mon indignité, veut me recevoir ; j'entends par le vœu de pauvreté, renoncer à tous les droits que j'ai ou que je puis avoir sur des biens ou facultés temporelles, toutes les fois et aussi souvent qu'il me sera ordonné par la Compagnie ou par celui qui en sera le supérieur; c'est pourquoi je prends à témoins tous les esprits célestes, les priant de demander à la souveraine et éternelle bonté de Dieu Notre-Seigneur de me donner sa très-sainte grâce pour conserver et accomplir par mes œuvres la promesse que je fais à présent, et de la tenir à jamais.

« En foi de quoi je signe de ma main la présente formule. Moi Pierre de Ribadeneyra j'ai écrit et souscrit la présente de ma propre main (1). »

Cette formule, différente dans sa teneur, de celle dont on se sert aujourd'hui dans la Compagnie pour l'émission des vœux simples, paraît avoir été faite pour la circonstance où elle fut prononcée. Saint Ignace qui, sans doute, l'avait dictée à son jeune disciple, voulait que les vœux simples liassent à la Compagnie ceux qui les émettaient, mais il n'entendait pas qu'ils engageassent irrévocablement la Compagnie à leur égard. C'est

(1) Trad. sur l'origin. conservé avec d'autres papiers de Ribadeneyra dans les arch. de la *Province* d'Espagne, à Madrid.

pourquoi, dans la formule définitivement adoptée, on ajoute aux trois vœux ordinaires, la *promesse*, ou un quatrième vœu *d'entrer dans cette Compagnie*. C'est aussi la raison pour laquelle, dans la formule rédigée pour Ribadeneyra, il n'exprima formellement que les deux vœux de chasteté et de pauvreté perpétuelles; mais le vœu d'obéissance était compris dans celui d'appartenir pour toujours à la Compagnie; c'est-à-dire qu'en attendant que l'Ordre prît envers lui des engagements réciproques en l'admettant aux derniers vœux, il s'engageait seul à vivre dans la Compagnie, conformément à ses constitutions, et à remplir les conditions qui devaient le conduire aux vœux solennels.

Sa promesse était si sincère qu'il aurait voulu qu'on avançât le temps où son titre d'enfant de la Compagnie ne souffrirait plus aucune restriction. Il songea même à renoncer aux études, pour servir Dieu dans une obscurité qui le préserverait des dangers de la science et d'emplois plus éclatants. Quoique jeune encore, Ribadeneyra avait déjà acquis une longue expérience : son séjour à la cour des Farnèse l'avait dégoûté des vanités du monde; il n'avait pas trouvé plus de bonheur à l'université de Louvain; ses courses à travers l'Europe lui avaient fait perdre le goût des aventures; ses peines intérieures, sa lutte pénible contre sa vocation, lui avaient inspiré une extrême défiance de lui-même, la trahison de son perfide directeur lui avait appris à se méfier des autres; il avait compris dans de douloureuses maladies combien la vie est fragile. Toutes ces épreuves lui avaient expliqué les leçons que saint Ignace lui faisait sur la nécessité de ne s'attacher qu'à Dieu, de ne vivre que pour lui, de ne chercher que sa gloire, et de se mépriser soi-même. Il s'était si bien pénétré de cette doctrine, qu'il ne voulait plus se livrer qu'à l'étude de l'humilité. Ce fut dans ce sentiment qu'il pria saint Ignace de le retirer des études pour le laisser vivre dans la condition des Frères coadjuteurs.

L'homme de Dieu, heureux d'avoir amené son jeune disciple à ce degré de perfection, loua sa demande et l'affermit dans

des sentiments si religieux. Mais il lui montra que l'humilité, nécessaire partout et toujours, peut se pratiquer dans tous les états où la Providence nous place ; que si l'obscurité la favorise, elle n'est pas exclue du grand jour ; qu'on peut se trouver soi-même dans des emplois humbles, comme on peut se fuir ou s'éviter dans des ministères plus relevés ; qu'il importe, dans toutes les conditions, de faire la volonté de Dieu, et de se regarder comme indigne de le servir.

D'ailleurs, saint Ignace n'avait garde d'arracher aux études un talent qui s'y était montré si propre, et de priver l'Église des services qu'elle pourrait en recevoir un jour. Depuis son retour de Louvain, Ribadeneyra n'avait pas tout à fait négligé ses études ; mais il ne les avait continuées ni avec assez de méthode ni avec assez d'assiduité pour se dispenser de les poursuivre. Saint Ignace voulut donc qu'il les reprît au point où il les avait laissées Cette fois du moins il ne fut pas obligé de l'envoyer à Paris. Deux ans auparavant, André Lipomani, frère du célèbre évêque de Vérone, de ce nom, avait ouvert sa maison, à Padoue, aux jeunes religieux que saint Ignace voudrait envoyer à cette Université, en attendant que le Pape et le Sénat de Venise eussent approuvé la donation, qu'il voulait faire à la Compagnie, de son prieuré de la Magdeleine. Jean Polanco et André Frusius, qui suivaient alors, par l'ordre de saint Ignace, les cours de théologie, profitèrent les premiers de cette hospitalité ; ils la partagèrent bientôt avec Etienne Baroelho, qui avait ordre de s'y arrêter, à son retour de Portugal, et Jérôme Otello, brillant élève de l'Université, qui de condisciple de Frusius et de Polanco, avait voulu devenir leur confrère. L'année suivante, quatre ou cinq autres vinrent à la suite du P. Christophe de Mendoza, se joindre à eux, et donner à cette communauté la forme d'un collége, le premier que la Compagnie ouvrit en Italie (1). Le nouvel établissement était à peine organisé, lorsque Ribadeneyra reçut de saint Ignace

(1) Orland., *Hist. Soc. J.* Part. I, liv. III, nº 57. Lib. IV, nº 16. Lib. V, nº 11.

l'ordre d'aller poursuivre à Padoue ses études littéraires. Il partit de Rome le 8 octobre de l'an 1545, sous la conduite du P. Elpidio Ugoletti, avec le jeune Diego Salmeron, frère du P. Alphonse. Le 23 du même mois, ils arrivèrent à Padoue, où ils se réunirent à ceux de leurs confrères que saint Ignace y avait envoyés dans le même but (1). Tous étaient bien résolus de seconder par leurs efforts l'intention de leur commun Père, et d'emprunter aux lettres humaines toutes les ressources qu'elles pourraient leur fournir pour la gloire de Dieu.

Mais Diego Salmeron ne put pas satisfaire son ardeur : il fut attaqué, presque en arrivant, de la maladie dont il mourut. Ribadeneyra voulut alors lui rendre tous les services qu'il en avait reçus dans une semblable circonstance. Le jour et la nuit, il lui prodigua les soins les plus tendres ; mais sa charité ne put arrêter les progrès du mal. Diego y succomba le 1er novembre, laissant à tous avec le regret de sa perte l'exemple d'une patience inaltérable et d'une vie sans tache.

Ribadeneyra regrettait en lui un modèle plus encore qu'un ami. Le jeune Diego était une de ces natures privilégiées qui, jamais flétries par le souffle du vice, rayonnent toujours des charmes de la piété; une angélique candeur embellissait tous ses traits; la pureté de son âme brillait sur son front; des paroles du Ciel sortaient avec douceur de ses chastes lèvres. Sa présence seule inspirait de bonnes pensées. Affable envers ses Frères, il les regardait tous comme ses modèles ; il était plein d'égards, de déférence pour eux, et se montrait toujours prêt à les servir. Sa charité n'admettait ni distinction, ni préférence, si ce n'est qu'il en donnait les témoignages les plus empressés à ceux qui lui en donnaient le moins de la leur. D'une humilité égale à sa charité, il ne se plaignait jamais de personne, quelque tort qu'on pût avoir envers lui. Dans ce cas, il se regardait comme le coupable, et se montrait prêt à demander pardon.

(1) Id., Liv. v, nº 16. — Lopez, *Vida del P. de Ribadeneyra*, cap. 6.

C'était cette vertu si pure, si humble, qui le rendait cher à tous ses frères. Ribadeneyra en particulier étudiait tous les exemples d'une si belle vie pour les faire passer dans sa conduite. Aussi personne ne lui accorda-t-il des regrets plus vifs et plus sincères.

Il l'apprécia plus encore lorsque, peu de temps après, il fut témoin de la chute d'un élève qui avait longtemps semblé rivaliser de vertu avec Diego Salmeron. Ce jeune homme d'une douceur charmante, d'un naturel paisible, avait tous les dehors d'une modestie rare. Il se livrait même sincèrement aux attraits de la piété. Mais comme il ne lui avait coûté aucun effort pour acquérir la vertu, il n'en faisait aucun pour la conserver. Il arriva de là qu'au jour du combat son âme se trouva sans énergie, et succomba à la première épreuve. Quelques mots de louange flattèrent agréablement ses oreilles ; la vanité pénétra dans son cœur. Bientôt plein de lui-même, il se crut au-dessus des autres ; il devint pour tous un objet de patience ; mais tous devinrent pour lui des objets de mépris. Il se sépara d'eux et rentra dans le monde. On ne tarda pas à apprendre qu'il était mort d'une maladie honteuse.

Attentif à tourner au profit de son âme tous les exemples dont il était témoin, Ribadeneyra se demanda pourquoi deux jeunes religieux doués de qualités à peu près semblables, appliqués aux mêmes travaux, vivant sous la même règle et dans la même société, avaient eu cependant une fin si différente. Il en trouva la cause dans l'humilité de l'un et dans l'amour-propre de l'autre ; et il fit à ce propos des réflexions qu'il retraça plus tard dans un écrit qui nous est parvenu. « Un naturel doux et aimable, dit-il, est une précieuse qualité dans ceux qui vivent en communauté ; mais pour être bon religieux, il ne suffit pas d'avoir un naturel facile ; ce n'est qu'une aptitude à la vertu ; ce n'est pas la vertu même. On voit de ces naturels qui, tandis qu'ils n'ont aucune épreuve à subir, semblent être parfaitement vertueux. Aussitôt que le vent des tentations vient à souffler, cette fleur de vertu, auparavant si belle,

se dessèche, se flétrit et tombe. Je préfère un religieux d'un naturel rude et revêche, s'il a un vrai désir de se mortifier, et s'il fait des efforts pour se corriger, à un autre d'un naturel tranquille et aimable, s'il n'a ni assez de bonne volonté, ni assez d'énergie pour se surmonter; parce que le premier, à force de lutter contre lui-même, acquiert enfin la véritable vertu, tandis que le second suit nonchalamment une impulsion quelconque, s'abandonne aux circonstances, et ne sait pas même faire un effort pour se relever quand il tombe. » Il conclut de ces réflexions qu'il est nécessaire pour les supérieurs de ne pas juger de la vertu d'un sujet par la douceur de son caractère, au grand danger de le diriger dans de fausses routes, et il leur rappelle à ce propos l'admirable discernement avec lequel saint Ignace savait distinguer les mouvements de la nature des mouvements de la grâce (1).

Saint Ignace avait donné une preuve de cette merveilleuse prudence dans sa conduite à l'égard de Ribadeneyra ; et il appartenait à celui-ci de rendre cet hommage à son bienheureux Père. Il faisait plus encore, il justifiait, par son ardeur pour le bien, les soins et la patience dont il avait été l'objet de la part de l'homme de Dieu. C'était pour obéir à la même impulsion qu'il demandait à la science les moyens de procurer la gloire de Dieu. A Padoue, il s'appliqua avec ses compagnons à l'étude des belles-lettres ; mais bientôt il se distingua parmi eux par l'éclat et la rapidité de ses progrès. Dans ses *Confessions* il bénit Dieu de lui avoir donné en cette circonstance une santé robuste, une volonté énergique, une heureuse mémoire, et un talent facile. En effet, quelle que fût l'ardeur de ses confrères, de quelque talent qu'ils fussent doués, il les devança tous dans cette carrière. Ils s'étonnaient eux-mêmes de la facilité avec laquelle il pénétrait dans les secrets des littératures antiques, en saisissait les beautés, savait se les approprier et en faire l'usage le plus heureux, soit dans des compositions en prose, soit dans ses pièces de

(1) *Dialogos. Dialog.* II, *Exemplo* 11.

poésie. Saint Ignace se faisait rendre un compte exact des progrès de ses enfants réunis à Padoue. Il apprit ceux de Ribadeneyra avec une joie égale à l'affection qu'il lui portait. Il savait que le docteur Ortiz, qui avait connu cet enfant à Rome, avait pour lui les mêmes sentiments, et il ne douta pas que ces nouvelles ne lui procurassent le même plaisir. Il les lui donna dans une lettre datée de Rome, le 17 février 1546 : « Je n'ai rien à ajouter, lui disait-il, en parlant du P. Le Fèvre, si ce n'est que Pierre de Ribadeneyra, qui étudie à Padoue, donne de lui une haute opinion par sa conduite et par ses progrès dans les lettres. Je crois que, s'il vit, ce sera un grand et véritable serviteur de Dieu Notre-Seigneur (1). »

Ribadeneyra fournit, en effet, une longue carrière, et jamais il ne cessa de justifier les espérances du saint. En attendant il continua à mériter de si honorables éloges par la ferveur de sa piété, et par son application aux travaux littéraires. Préoccupé de l'intention qu'avait saint Ignace en livrant ses jeunes disciples à l'étude, Ribadeneyra faisait tous ses efforts pour la remplir. Non-seulement il apportait une scrupuleuse attention aux leçons du professeur et aux devoirs qu'il imposait, mais encore tout le temps libre que lui laissait son étonnante aptitude, il le consacrait à lire, à méditer les grands modèles, à faire des exercices plus fréquents ou des compositions plus soignées. Souvent il envoyait à saint Ignace les fruits de son application, comme autant de témoignages de sa bonne volonté, ou bien au P. Polanco, secrétaire général de la Compagnie, dont il réclamait les corrections et les avis.

Il ne pouvait pas s'adresser à un juge plus éclairé. Polanco, sorti fort jeune de Burgos, sa patrie, était allé étudier les belles-lettres à l'Université de Paris. Là, il avait suivi les savantes leçons du Collége-Royal, alors très florissant, et il s'était approprié les richesses des littératures grecque et romaine. Il

(1) Alcazar, *Chrono-historia de la Compania de Jesus en la Provincia de Toledo*, part. I, pag. 66. — *Epist. S. Ignatii* (Bononiæ, 1804, in-4°), p. 23.

se rendit ensuite à Rome où il exerça les fonctions de notaire apostolique. Pendant ce temps-là, il fut invité par François Torrès, son compatriote et son ami, à faire avec lui les Exercices spirituels de saint Ignace, sous la direction du P. Laynez. Ils les firent l'un et l'autre avec tant de fruit qu'ils entrèrent ensemble dans la Compagnie en 1541. Ils partagèrent avec Ribadeneyra les épreuves du noviciat. Outre cette charité mutuelle qui lie tous les membres d'une même communauté, Polanco conçut pour cet enfant une affection particulière qu'il lui conserva toute sa vie, et à laquelle Ribadeneyra répondit constamment par une confiance sans bornes. Au bout d'un an, l'obéissance les sépara : Ribadeneyra, comme nous l'avons vu, fut envoyé à Paris pour y suivre les cours de l'Université, Polanco à Padoue, pour y compléter ses études théologiques. Mais ils se retrouvèrent dans cette dernière ville, lorsque Ribadeneyra fut amené, par une série de circonstances que nos lecteurs connaissent, à y reprendre le cours de ses études interrompues. S'ils n'y séjournèrent pas longtemps ensemble, ils purent du moins relier ces rapports de bienveillance et d'affection qu'ils avaient contractés au noviciat. Ribadeneyra ne craignit pas de les entretenir avec Polanco, lors même que celui-ci, devenu secrétaire général de la Compagnie, semblait devoir être absorbé par de si importantes fonctions.

C'est dans sa correspondance que nous trouvons ces secrets de famille. Nous nous contenterons d'en extraire ici une lettre qui nous fournit à la fois un témoignage des attentions filiales de Ribadeneyra, et une preuve de ses succès dans la langue de Cicéron.

(1) « Pierre de Ribadeneyra au révérend Père en Jésus-Christ Jean Polanco, salut.

« Je voudrais, mon cher Père, pour ma consolation et mon

(1) « Reverendo in Christo Patri Joanni Polanco Petrus a Ribadeneyra S. D.

« Etsi nihil unquam optabilius mihi fuit aut gratius, charissime Pater,

bonheur, entretenir avec vous une correspondance suivie; je me dédommagerais ainsi des entretiens intimes que nous avions ensemble, et vous donnerais dans mes lettres quelque témoignage, ou plutôt une ombre de l'affection profonde que mon cœur vous conservera toujours; je trouverais de plus dans ce commerce l'avantage de m'exercer et de vous soumettre les essais de mon inexpérience. Mais je sais que de graves affaires se disputent votre temps, et que vous n'entendez pas volontiers le vain bruit de phrases sonores; il n'entre donc point dans mon intention de vous écrire souvent, pour que vous ne perdiez pas, à lire mes lettres, un temps que d'autres soins réclament, et que vous consacrez à de si grandes et si graves affaires, d'autant plus qu'il ne peut rien sortir de ma plume qui ne blesse la savante délicatesse de vos oreilles par la futilité du fond et par l'incorrection du style. D'ailleurs, comme je ne vous écris, de temps en temps, que pour vous demander vos avis ou vos critiques et en faire mon profit, vos nombreuses et sérieuses occupations ne vous permettent plus de me rendre un service que vous m'avez plus d'une fois rendu. Frappé de ces considérations, j'étais bien résolu de ne plus rien vous envoyer, soit pour m'épargner une peine inutile, soit pour ne

quam litteris ultro citroque mittendis colloquii consuetudinisque nostræ speciem aliquam referre, meæque in te benevolentiæ, quæ non vulgaris perpetuo animo insidebit meo, particulam quamdam scriptis, ceu umbram exprimere, atque explicare, cum præsertim mihi et exercitationis causa, et meæ ignorantiæ tibi perspiciendæ facultas præbeatur. Cum te tamen tot tantisque negotiis districtum esse cognoscam, minimeque inani verborum strepitu delectari pro certo habeam, non est consilium sæpius ad te scribere, ne tempus aliis necessarium, magnis gravibusque rebus constitutum atque dicatum, nequicquam meis legendis consumas, cum nihil a me profectum præcipue esse possit, quod non et futilitate rerum et putida verborum compositione tuas teretes eruditasque aures offendat. Huc accedit quod cùm ego in hoc solum aliquid interdum scribam ut emendari a te expolirique possit, indeque emolumenti aliquid mihi accedat, tu variis seriisque rebus distentus mihi hanc operam (ut jam reipsa non semel atque iterum sum expertus), dare nequeas. Quibus causis adductus statueram equidem nihil posthac scribere, ne et mihi frustrà mitterem, et tibi onus

pas vous distraire par mes bagatelles. La voix du P. Elpidio, mon supérieur, a pu seule vaincre une résolution que j'étais bien décidé à garder : il m'a ordonné de vous transmettre sans retard un hymne que j'ai fait sur la fête de l'Épiphanie. Il ne m'était pas permis d'opposer la moindre résistance à une volonté à laquelle il est de notre devoir d'obéir avec autant de promptitude que de fidélité. Je vous envoie donc cette pièce, et vous conjure de la recevoir avec votre bienveillance ordinaire. Si je vous importune, prenez-vous en au P. Elpidio qui, ainsi que je viens de le dire, m'a forcé de vous fatiguer par mon verbiage.

« Si vous daignez retoucher mes vers et me les renvoyer corrigés, je ne me repentirai point de vous avoir causé cet ennui ; votre condescendance et votre charité extrêmes m'exciteront, au contraire, à cultiver et à exercer de plus en plus mon style. Je vous fais grâce pour aujourd'hui d'un discours, sans élégance et sans grâce, que j'ai fait ces jours derniers ; il est un peu long, et il vous faudrait pour le lire plus de temps que ne vous en laissent vos occupations. Je m'aperçois aussi que ma lettre est déjà trop longue.

meæ nugæ afferrent. Verum hoc meum consilium animoque infixam deliberationem una Patris mei Elpidii vox frangere potuit. Qui quem hymnum in Apparitionem Domini feceram ad te transmitti ilico imperavit ; cujus ad nutum cum omnes promptos accinctosque nos esse deceat, resistere omnino aut leviter repugnare non licuit. Mitto igitur ad te, et ut pro tua humanitate læto excipias animo etiam atque etiam oro. Et hoc quidquid est Patri Elpidio adscribendum puta, qui me (ut supra dixi) ut incompositis verbis te obtunderem compulit atque coegit.

« Quod si stylo usus fueris et mihi hæc carmina elimata remiseris, tunc vero me hoc tibi exhibuisse negotium haudquaquam pœnitebit, potiusque me ad stylum in dies magis magisque exercendum colendumque tua et comitate summa, et singulari charitate provocabis. Orationem rudem et incultam proximis diebus a me confectam tibi in præsentia mittere supersedeo ; est enim longiuscula fortasse quam otium tuum patiatur ; simul et vereor ne nimium epistolarum fasciculus excrescat.

« Adieu, mon Père, je me recommande instamment à vos prières, à celles du P. de Sainte-Croix, de nos autres Pères et de tous nos Frères.

« De Padoue, le 13 janvier 1548.

« Votre tout petit serviteur en Notre-Seigneur,

« PIERRE DE RIBADENEYRA. »

« Vous pourrez apprendre suffisamment, par les lettres du P. Elpidio à nos Pères de Rome, où en sont mes études. »

Cette lettre ne nous fournit pas seulement une preuve de l'application et des succès de Ribadeneyra dans les humanités; elle nous offre de plus un nouvel exemple de l'abandon et de la confiance filiale, avec laquelle de jeunes étudiants soumettaient aux plus graves personnages de la Compagnie les fruits de leurs labeurs surérogatoires. Nous avons vu, dans l'histoire de Maldonat, que ce grand homme ne dédaignait pas de répondre aux épîtres latines ou grecques que lui adressaient des régents de classes de grammaire, ni de corriger leurs essais littéraires. Saint Ignace lui-même, qui connaissait si bien le prix du temps, ne croyait pas le perdre en honorant de sa présence les exercices du Collége Romain ou du Collége Germanique. Bien plus, il exigeait des recteurs ou des provinciaux des détails très-circonstanciés sur les progrès que

« Vale, meque tuis, D. S. Crucis cæterorumque Patrum et Fratrum orationibus vehementer commendatum habe.

« Datum Patavio, Idibus januarii 1548.

« Tuus in Domino servulus,

« PETRUS A RIBADENEYRA. »

« De studiorum meorum ratione ex litteris D. Elpidii ad Patres nostros abunde intelligere poteris. »

Cette lettre était adressée : Al molto in Chr° P. M° D. Giovanni Polanco della Compagnia de Giesu osserv^mo.

In Roma.

(Arch. du Jésus, à Rome.)

faisaient dans les lettres ou dans les sciences les étudiants de la Compagnie; et lorsqu'il envoyait des régents dans quelque collége, il leur faisait souvent subir, en sa présence, un sérieux examen, exigeant toujours qu'ils fussent capables non-seulement de remplir leur emploi, mais d'enseigner encore dans une faculté supérieure.

On s'étonnera peut-être que ces jeunes talents recherchassent avec tant d'empressement les encouragements de ces graves personnages, et que ceux-ci les leur donnassent avec tant de condescendance. Mais il y avait dans ces rapports, d'ailleurs si touchants, quelque chose de plus qu'une émulation d'écoliers d'un côté, et de l'autre, qu'un acte de complaisance. Les uns et les autres ne bornaient pas leurs vues à apprendre à parler ou à écrire avec élégance ; ils obéissaient tous à des pensées plus élevées. La Compagnie de Jésus, obligée par sa vocation de faire face à des hérésies orgueilleuses, à une littérature irréligieuse, devait s'emparer des armes de ses adversaires, et les manier au profit et à la gloire de l'Eglise. C'est pourquoi saint Ignace avait soin que ses disciples, après qu'ils auraient jeté de solides fondements dans la vertu, ornassent leur intelligence de tous les avantages des belles-lettres et des sciences. Déjà, il leur avait imposé les prescriptions suivantes, qu'il consacra bientôt après dans ses Constitutions :

« Le but des études, dans la Compagnie, est d'aider le prochain à connaître, à aimer Dieu, et à faire son salut. Que ceux qui y sont appliqués se fortifient dans les langues anciennes, dont l'usage est aujourd'hui plus nécessaire que jamais ; qu'ils s'adonnent aux belles-lettres, puis à la théologie, la reine de toutes les sciences, celle à laquelle les autres doivent servir. Et, afin qu'ils fassent plus de progrès dans ces diverses branches des connaissances humaines, qu'ils s'efforcent, avant tout, d'y apporter un cœur libre de toute passion, une intention droite, ne cherchant dans les études que la gloire de Dieu et l'utilité des âmes, et que, dans leurs prières, ils

demandent souvent au Seigneur la grâce d'y avoir des succès pour mieux atteindre cette fin. En outre, qu'ils se persuadent que, pendant le cours de leurs études, ils ne peuvent rien faire de plus agréable à Dieu que de le parcourir dans cette résolution. »

Tel était l'esprit de saint Ignace. C'est dans ces paroles qu'il faut chercher la cause de la sainte ardeur que ses jeunes disciples apportaient à l'étude des langues savantes, des littératures antiques et des sciences, et de l'intérêt que leur montraient les Pères, qui, ayant fourni la carrière des études, en connaissaient mieux l'importance. Or, cet esprit de saint Ignace, Ribadeneyra l'avait puisé à sa source, et les Pères, auxquels il s'adressait, en étaient tous pénétrés. De là, cette affection vraiment paternelle, par laquelle ils répondaient à la déférence de sa piété filiale.

Les PP. Laynez et Le Jay lui en donnèrent, en ce temps-là, de nouvelles marques. Ces deux religieux exerçaient alors le ministère apostolique à Venise. Ils invitèrent leur jeune confrère à aller, pendant les vacances, se délasser dans cette ville des fatigues de l'étude. Ribadeneyra trouva auprès d'eux le bonheur auquel il s'était attendu : leurs bontés pour lui, le spectacle de leurs vertus, la sainte gaîté de leurs entretiens, la sagesse de leurs conseils, les exemples de leur zèle : tout charmait son repos. Mais il courut avec eux un danger, qui faillit le priver pour toujours de ces avantages. Invité par Laynez et Le Jay à les accompagner chez le nonce, à Mura, quartier situé à l'autre extrémité de la ville, il descendit avec eux dans la gondole qui devait les y transporter. Bientôt le vent, déjà fort à leur départ, devint plus violent. De vigoureux rameurs luttaient vainement contre les vagues ; la frêle embarcation se remplissait d'eau, tandis que, jouet de la rafale, elle tournait sur elle-même, et menaçait, à chaque instant, de s'engloutir. Laynez et Le Jay crurent que leur dernière heure était venue ; et déjà ils se préparaient, par des actes de contrition, à paraître devant Dieu. « Pour moi, dit Ribadeneyra,

j'étais parfaitement tranquille; j'avais devant moi deux saints, et je ne pouvais pas douter que Dieu, en leur faveur, ne nous sauvât de ce péril. » Sa confiance ne fut point trompée : les rameurs, profitant d'un moment de calme, eurent bientôt poussé la gondole jusqu'au terme du voyage.

Quelques jours après, Ribadeneyra se sépara de ses deux vénérables hôtes pour aller reprendre, à Padoue, le cours de ses études. Il poursuivit toujours avec la même ardeur et les mêmes succès celui des belles-lettres, auquel succéda, au bout d'un an, celui de philosophie. La quatrième année de son séjour à Padoue fut consacrée à la théologie. Ribadeneyra l'étudiait depuis dix mois, lorsqu'il reçut de saint Ignace l'ordre de se rendre à Rome.

Il partit donc de Padoue vers la fin du mois d'août 1549, accompagné de deux novices, qui obéissaient au même ordre. Ils arrivèrent à Florence le 1er septembre. Le voyage avait tellement épuisé les forces de Ribadeneyra, qu'il n'en eut pas assez pour continuer sa route. Il tomba même dans un état de défaillance qui exigea les secours de l'art. Il eut le bonheur de les recevoir d'un médecin, qui, à une rare habileté, joignait une charité plus grande encore. Cet homme de bien donna un asile au malade, ainsi qu'à ses deux compagnons, dans sa propre maison, et lui prodigua tous ses soins avec une sollicitude que partageait aussi sa pieuse épouse. Ribadeneyra recouvra, dans une si généreuse hospitalité et dans la conversation de ses deux confrères, les forces qu'il avait perdues. Seize jours après, il quitta cet asile de la charité, bénissant la Providence qui le lui avait préparé, et ceux qui s'en étaient montrés de si fidèles ministres.

« Nous partîmes de Florence, dit-il, le 17 septembre, et, le 23, nous arrivâmes à Rome, où nous fûmes acueillis par saint Ignace avec cette douce charité, que vous lui aviez donnée, ô mon Dieu, pour tous ses enfants, et surtout pour moi. » Là, Ribadeneyra apprit qu'il devait être adjoint aux Pères que le saint Fondateur envoyait à Palerme. Voici à quelle occasion.

Le P. Jérôme Domenech, que nous avons laissé à Rome, y avait exercé le ministère apostolique, pendant deux ans, avec un zèle et des succès qui avaient excité l'admiration de saint Ignace lui-même. Habile surtout à diriger les âmes dans les voies de la vertu, il en avait amené un grand nombre, par le moyen des Exercices spirituels, à la pratique de la perfection chrétienne. Parmi ses conquêtes, nous devons mentionner celle de l'illustre Jérôme Nadal, qui, à Paris, avait résisté à l'invitation de saint Ignace.

En 1546, Domenech avait reçu du saint Fondateur la mission d'établir et d'organiser, à Bologne, le collége que demandait instamment la population. Pendant son séjour dans cette ville il avait donné les Exercices spirituels à Annibal Codret et à Benoît Palmio, qui entrèrent ensemble dans la Compagnie, où ils se distinguèrent également par leurs talents et leurs éloquentes prédications. Bientôt rappelé à Rome, Domenech fut accordé par saint Ignace aux instances de don Juan de Vega, vice-roi de Sicile, et d'Eléonore, son épouse, qui voulaient confier à un Père de la Compagnie la direction de leur conscience.

Domenech ne borna pas son zèle à ce ministère; il l'exerça aussi dans la ville de Palerme, dans les hôpitaux, dans les prisons, partout où le réclamaient les besoins de la religion. Honoré de l'estime, de l'affection et des faveurs du vice-roi, il ne s'en prévalut que pour le bien du peuple. Il fit remettre en vigueur le décret d'Innocent III, qui ordonnait aux médecins de ne pas exercer leur profession auprès des malades avant que ceux-ci eussent reçu la visite des ministres de la religion; il recueillit les orphelins pauvres de l'un et de l'autre sexe dans des établissements qu'il leur avait destinés. Il procura des secours pécuniaires à plusieurs détenus pour dettes, et obtint pour les plus obérés le temps et la faculté de pouvoir se libérer par les fruits du travail, que devait leur fournir et payer le gouvernement. Il introduisit dans les maisons d'éducation l'usage du catéchisme, qui y était encore inconnu;

et il rédigea lui-même un excellent abrégé de la doctrine chrétienne, qui fut adopté dans toute la province. Il ramena, dans plusieurs couvents d'hommes et de femmes, le règne de la discipline. Il abolit la coupable habitude de se promener dans les églises, rétablit la dignité du culte, la fréquentation des sacrements. Enfin, il ne négligea rien de ce qui pouvait contribuer au bien des âmes et à l'honneur de la religion.

Il rendit les mêmes services à d'autres villes, et particulièrement à Messine, qui, reconnaissante de tant de bienfaits, fonda, pour la Compagnie, un établissement capable de perpétuer les fruits du zèle du P. Domenech.

Sur ces entrefaites, le cardinal Alexandre Farnèse, archevêque de Monreale, en Sicile, retenu à Rome par d'autres devoirs, chargea le P. Laynez d'aller visiter son diocèse, et d'y opérer toutes les réformes qu'il jugerait utiles. Le prélat eut lieu d'être satisfait de son choix : Laynez parcourut, en apôtre, le diocèse de Monreale. L'ardeur de sa charité, la douceur de ses manières, la sagesse de ses démarches disposèrent tous les cœurs à recevoir la réforme qu'il voulait opérer : il l'introduisit sans peine parmi le clergé, dans les maisons religieuses, rétablit partout la discipline, et corrigea des abus invétérés. De scandaleuses dissensions régnaient depuis trop longtemps entre le chapitre de la métropole et les religieux du monastère de Saint-Séverin ; Laynez parvint à les éteindre. Il dressa pour eux des règlements qui, pleinement approuvés par le cardinal Farnèse, furent observés avec respect par les les uns et les autres.

Après avoir terminé sa mission, il retourna à Palerme, où il avait déjà prêché le carême avant de se rendre à Monreale. A la prière du vice-roi, il s'y arrêta quelque temps, soit pour achever le bien qu'il avait commencé, soit pour s'associer aux œuvres du P. Domenech, et leur donner une stabilité qui pût en assurer tout le fruit aux habitants. La ville de Palerme, touchée du dévouement des deux hommes apostoliques, offrit, à son tour, un collége à la Compagnie. Don Juan de Vega

et toutes les autorités firent parvenir des vœux si légitimes à saint Ignace, et jusqu'au Souverain Pontife, qui les accueillirent avec faveur. Palerme, capitale de la Sicile, exerçait sur l'île entière une influence qui pouvait être avantageuse ou funeste, selon qu'elle était religieuse ou déréglée. Cette considération, plus encore que la demande réitérée des magistrats, engagea saint Ignace à accepter le collége que réclamait cette grande cité, et à le pourvoir d'hommes capables de seconder son choix. Ils étaient tous de nations différentes, mais tellement unis par les liens de la charité, qu'on les aurait pris pour les enfants d'une même famille. C'étaient les P. Nicolas de Lannoy, flamand, qui devait gouverner, en qualité de recteur, le nouvel établissement et y enseigner la théologie; Paul Achilli, italien, nommé ministre de la maison et professeur de philosophie; Pierre de Ribadeneya, espagnol, non encore prêtre; Jean Roger, français, Michel Botello, portugais; Juvénal Botero, piémontais; Pierre Venusto, de la Valteline, destinés au chaires de rhétorique, d'humanités et de grammaire. Ribadeneyra exerçait encore la charge de modérateur des études. Tous étaient dignes du choix de saint Ignace, et ils ne tardèrent pas à le montrer.

Arrivés à Palerme dans le mois d'octobre 1549, ils y ouvrirent les classes, le 25 novembre, avec une grande solennité. Ce jour-là, le vice-roi, environné de sa cour, les magistrats et tout ce que la ville avait de plus distingué, se rendirent à l'église de Saint-François, pour assister à la cérémonie d'inauguration. Le P. Laynez, qui avait sur la nouvelle communauté la haute direction, prononça un magnifique discours sur l'alliance de la religion et des sciences. Sa parole grave, majestueuse, éloquente, telle qu'on l'admira au concile de Trente, fut accueillie par son brillant auditoire avec autant de respect que de sympathie; mais ce succès rendait la tâche plus lourde à ceux qui devaient parler après lui. Ribadeneyra lui succéda le premier : après midi, il prononça, devant le même auditoire, un discours latin, qui, sans faire oublier celui de

Laynez, mérita cependant, par des qualités diverses, les unanimes applaudissements de l'assemblée. Il expliqua le but tout apostolique de la Compagnie dans l'enseignement des lettres et des sciences. Il fit ensuite avec une délicatesse exquise l'éloge du vice-roi, des magistrats de Palerme, de cette cité, de toute la Sicile, ajoutant que les professeurs du nouveau collége, fiers de si honorables suffrages, sauraient les reconnaître et les justifier par leurs efforts. Les auditeurs ne demandèrent pas d'autre garantie de ces promesses que le discours du jeune orateur : tous louèrent la pureté de son langage, l'éclat et la solidité de ses pensées, la grâce et la modestie de son débit (1).

Loin de diminuer dans l'estime publique, Ribadeneyra ne fit que s'y affermir pendant les trois ans qu'il occupa, dans ce collége, la chaire de rhétorique. Chaque année, lorsque la fin des vacances ramenait le renouvellement des études, c'était lui qui prononçait le discours d'inauguration ; et toujours il dépassait les promesses ou les espérances qu'avait données son coup d'essai.

Il s'attira de plus la vénération de la ville par son zèle soit dans les prédications qu'il faisait dans l'église de Saint-Antoine, soit dans les hôpitaux ou dans les prisons ; car c'était par ces actes de zèle et de charité que Ribadeneyra et ses confrères se délassaient des fatigues de l'enseignement. Un d'entre eux nous a laissé, sur une vie si bien employée, quelques rapports de famille, que nous croyons devoir recueillir ici. Saint Ignace les sollicitait ; et nos lecteurs ne s'étonneront pas de les trouver dans la vie du plus cher de ses disciples.

Le 3 janvier de l'an 1551, le P. Roger, collègue de Ribadeneyra, écrivait à saint Ignace une lettre conçue en ces termes :

(1) Aguilera, *Hist. Prov. Siculæ S. J.*, lib. I, cap. 2, nº 10.

« Mon révérend Père en Jésus-Christ,

« Que la grâce et la paix de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit toujours dans nos cœurs. Ainsi soit-il.

« La sainte obéissance m'a ordonné de vous rendre compte de ce que Dieu a daigné opérer ici, pendant ces quatre derniers mois, par le ministère de nos Frères et Pères bien-aimés en Jésus-Christ. Personne en effet n'a plus de loisir pour remplir cette commission que moi, à qui de petites occupations laissent le temps de remarquer la vertu et les travaux des autres.

« Je commence par nos classes : nous les rouvrîmes solennellement le 18 octobre, sous les heureux auspices de saint Luc, après avoir assigné à nos élèves celles que leur force et leurs progrès leur permettaient de suivre. Ce jour-là, le maître Ribadeneyra prononça un discours latin dont l'éloquence obtint les applaudissements de l'illustre assemblée, c'est-à-dire du Grand-Inquisiteur, du gouverneur et des magistrats de la ville, d'un grand nombre de nobles personnages, de beaucoup de supérieurs de communautés, d'une foule d'étudiants et d'autres auditeurs qui avaient afflué à cette fête littéraire. Ensuite, quelques-uns de nos élèves, choisis parmi les plus capables, débitèrent avec grâce en l'honneur du Grand-Inquisiteur, du gouverneur et des magistrats de la ville, des pièces de vers que, par ordre du supérieur, j'avais composées pour la circonstance. Enfin, un enfant, fils d'un des magistrats, prononça de manière à ravir tous les assistants, un petit discours dans lequel il rendait grâce à l'assemblée et priait les magistrats de favoriser nos écoles. Dès le lendemain, les professeurs commencèrent leurs cours respectifs, et ils les continuent depuis lors avec toute la vigilance possible ; mais ils ne s'appliquent pas moins à former à la vertu et aux bonnes mœurs les cœurs de leurs élèves qu'à orner leur esprit des connaissances littéraires. Vous savez cela, mon révérend Père, c'est pourquoi je ne m'étendrai pas davantage là-dessus.....

« Maître Ribadeneyra continue ses prédications dans l'église de Saint-Antoine, où il réunit un concours de jour en jour plus nombreux, non-seulement des gens du peuple, mais encore des hommes les plus graves et les plus haut placés; il les captive tous également par la chaleur de son éloquence et l'abondance de sa doctrine. Nous remarquons qu'il grandit de plus en plus dans l'estime publique. A ces prédications ordinaires, il a ajouté, pendant l'Avent, des instructions religieuses, qu'il a faites tous les dimanches et tous les jours de fêtes ou de vacances.

« De son côté, maître Michel Botello, outre ses sermons ordinaires, adresse une instruction, tous les premiers samedis, aux femmes de mauvaise réputation, et tous les premiers dimanches de chaque mois aux dames de la ville. Il en fait d'autres dans le couvent appelé l'Abbaye-Neuve, et les religieuses avouent qu'elles en tirent un fruit merveilleux. L'un et l'autre persévèrent dans ce ministère sans nuire aux occupations de l'enseignement. On a aussi entrepris des instructions dans divers monastères de religieux.

« Pour moi (quoique je n'aie pas plus d'aptitude pour cet emploi que pour les autres), j'ai prêché au Refuge dont la communauté aurait été considérablement augmentée par les femmes que maître Michel a converties avec le secours de la grâce, si des ressources suffisantes avaient permis de recevoir toutes celles qui se présentaient.

« Quelques-uns de nos confrères (entre autres Pierre Ribadeneyra) visitent les hôpitaux pour consoler les malades, et les porter à Dieu par de pieux entretiens, afin que, dans l'impuissance de guérir leurs infirmités corporelles, ils puissent du moins guérir les plaies de leurs âmes. »

L'auteur de la lettre s'étend ici sur les travaux du P. Paul Achilli, et sur les fruits qu'opéraient tous les Pères par la confession; puis il ajoute que, touchés des leçons et des exemples de leurs maîtres, les élèves demandaient en grand nombre à

vivre sous la même règle, ou entraient dans d'autres Ordres religieux (1).

Ribadeneyra ne pouvait pas encore exercer le ministère de la confession; mais ses prédications poussaient toujours les fidèles à la pratique fréquente des sacrements. Bientôt sa réputation s'étendit dans toute la Sicile, et les principales cités de l'île sollicitaient à l'envi le bonheur de l'entendre.

Mais saint Ignace, instruit du succès d'un religieux qu'il avait formé avec tant d'amour à la vie spirituelle, réclama son concours pour une œuvre plus importante. Il venait de fonder à Rome le Collége Germanique, une de ces nombreuses créations dont son génie a doté l'Église; et il voulait que l'inauguration des classes dans cet établissement fût digne de sa destination. Ce fut pour cette cérémonie que Ribadeneyra reçut l'ordre de retourner à Rome.

Il partit de Palerme le 26 septembre 1552. Le trajet entre cette ville et Naples n'est pas long, mais il était alors fort dangereux à cause des pirates qui infestaient ces parages. Ribadeneyra se crut redevable aux prières de saint Ignace d'avoir échappé à un péril, que la veille encore tant d'autres passagers n'avaient pu éviter. Il attribuait à la même intercession le bonheur de ne pas rester victime d'un accident, où il devait, sans un secours providentiel, perdre la vie. Arrivé vers la fin du jour à Valineto, village situé à huit lieues de Rome, il s'y arrêta pour y passer la nuit. On lui donna un logement à un second étage, où conduisait un escalier très-rapide. Après avoir réparé ses forces et récité ses prières, il voulut descendre pour préparer son départ, qu'il devait effectuer dès le lendemain avant l'aurore. Comme tout était dans une obscurité profonde, le pied lui manqua dès la première marche, et il roula jusqu'au rez-de-chaussée. On accourut au bruit de sa chute; on le trouva sans mouvement. Mais il revint

(1) Lettre du P. Roger à saint Ignace, datée de Palerme, le 2 janv. 1551. Arch. de la Prov. d'Espagne, à Madrid.

bientôt à lui, et le repos de la nuit lui suffit, sinon pour guérir des contusions qu'il s'était faites, du moins pour se remettre d'une si violente secousse. Le lendemain il se fit transporter à Rome, au grand étonnement des habitants de l'hôtellerie, qui regardèrent comme un prodige qu'il ne se fût pas brisé les membres. Mais il souffrit longtemps des suites de sa chute.

La nouvelle de cet accident le précéda à Rome. Aussi, quand il y arriva, saint Ignace, inquiet sur son sort, alla au-devant de lui et le reçut avec autant de joie que s'il avait été rendu à la vie. Grâce aux soins que lui fit donner son bon Père, Ribadeneyra eut bientôt recouvré toutes ses forces. Il ne tarda pas à les consacrer à la mission qui lui était confiée.

Le 28 octobre 1552, eut lieu l'inauguration du Collége Germanique. Cet établissement répondait à un des plus pressants besoins de l'Église. L'Allemagne avait été le berceau des hérésies du XVI^e^ siècle; elle était encore le théâtre de leurs fureurs. Saint Ignace y avait envoyé quelques-uns de ses disciples, qui, par des prodiges de zèle et de dévouement, étaient parvenus à préserver de l'erreur plusieurs provinces de ce noble pays, et à ramener à l'Église une foule de dévoyés, même des villes entières (1). Mais pour donner aux succès de ces apôtres

(1) C'est ce qui a fait dire à un écrivain protestant d'Allemagne : « Nous, Allemands, nous devons rattacher à ce succès une considération particulière. La doctrine théologique de la Papauté n'avait presque plus de croyants chez nous. Les Jésuites vinrent pour la rétablir. Qu'étaient les Jésuites, lorsqu'ils arrivèrent chez nous? Des Espagnols, des Italiens, des Néerlandais : on ignora pendant longtemps le nom de leur Ordre : on les appelait des prêtres espagnols. Ils occupèrent les chaires et trouvèrent des élèves qui embrassaient leurs doctrines. Ils n'ont rien reçu des Allemands; leur doctrine et leur constitution étaient achevées et formulées avant qu'ils n'apparussent chez nous. Nous pouvons donc considérer les progrès de leur Institut chez nous comme une nouvelle intervention de l'Europe romaine dans l'Europe germanique. Ils nous vainquirent sur le sol allemand; ils nous arrachèrent une partie de notre patrie. » (Ranke, *Hist. de la Papauté, pendant les* XVI^e^ *et* XVII^e^ *siècles*, trad. par M. Haiber. Paris, Débécourt, 1838. 4 v. in-8°, tom. III, p. 44.)

une stabilité qui pût les perpétuer, il fallait former à l'Allemagne un clergé digne, par ses mœurs, de servir de modèle aux fidèles, et capable par sa science de les éclairer, de les arracher ou de les soustraire à l'hérésie. Or, le moyen le plus sûr d'amener un pareil résultat, c'était de fonder à Rome un séminaire, où des jeunes gens choisis viendraient d'Allemagne étudier comme à sa source, et pour ainsi dire sous les yeux du vicaire de Jésus-Christ, la plus pure doctrine de l'Église. Ils retourneraient ensuite, revêtus du caractère sacerdotal, dans leur patrie, où ils exerceraient dans les divers degrés de la hiérarchie le ministère pastoral, répandraient autour d'eux la connaissance des vérités catholiques, combattraient les erreurs opposées, maintiendraient parmi ces peuples les pratiques et l'esprit de l'Église, et les rattacheraient au centre de l'unité, dont l'hérésie s'efforçait de les séparer. Tel fut en peu de mots le plan que conçut saint Ignace. Le cardinal Morone, son admirateur et son ami, embrassa d'autant plus volontiers ce projet, que pendant sa légation en Allemagne il avait vu de plus près les maux de cette Église. Grâce à sa puissante intervention, Jules III et tous les cardinaux fournirent les moyens d'exécuter une entreprise si utile, et dès le 28 octobre de l'an 1552, on put inaugurer le Collége Germanique (1).

Dans le discours qu'il prononça à cette occasion dans l'église de Saint-Eustache, en présence d'un grand nombre de cardinaux, de prélats et de seigneurs romains, Ribadeneyra développa les circonstances que nous venons de mentionner, et fit ressortir avec autant d'éloquence que de vérité les avantages que, dans un avenir peu éloigné, la religion retirerait de cette grande œuvre. La nombreuse et brillante assistance bénit le Seigneur de l'avoir inspirée à saint Ignace : tous s'applaudirent d'y avoir contribué par leurs largesses.

Ce ne fut pas le seul service que Ribadeneyra rendit au

1 Cordara, *Collegii Germanici et Hungarici Historia*, lib. I, cap. 1.

Collége Germanique : il y fut attaché comme modérateur des études et professeur de rhétorique; et pendant trois ans il y exerça cette double charge à la satisfaction générale.

Pour donner plus d'autorité à ses fonctions, plus de latitude et d'efficacité à son zèle, saint Ignace voulut le faire élever au sacerdoce. Mais Ribadeneyra avait une si haute idée de cette dignité et une si basse opinion de lui-même, qu'il ne pouvait se résoudre à accéder aux vœux de son supérieur. D'ailleurs, il avait conservé la pensée de rester dans la condition des Coadjuteurs temporels ; or il perdait jusqu'à l'espoir de la réaliser en revêtant le caractère sacré du sacerdoce. Il lutta pendant un an contre les invitations réitérées qu'on lui faisait. Enfin saint Ignace ne crut pas devoir céder plus longtemps à un sentiment d'humilité qui, très-louable en lui-même, pouvait cependant priver Ribadeneyra de grandes grâces, et la religion des succès de son ministère. Il lui ordonna donc un jour de se disposer à recevoir la prêtrise.

L'ordre était précis : l'humilité ne pouvait pas le décliner sans déroger à l'obéissance. Ribadeneyra s'y résigna : tombant aussitôt aux pieds de son vénéré Père, il le pria de lui donner avec sa bénédiction la force et le courage dont il avait besoin. Saint Ignace, les mains et les regards élevés vers le ciel, en fit alors descendre les bénédictions sur lui : « Que la Sainte-Trinité, dit-il, le Père, le Fils et le Saint-Esprit vous bénissent ; je vous donne aussi ma bénédiction, si elle peut vous être utile. » Puis il lui présenta sa main à baiser, faveur qu'il n'accorda jamais à d'autres qu'à lui.

Rassuré par la bénédiction du serviteur de Dieu, Ribadeneyra se sépara pour quelques jours de la société des hommes, pour ne communiquer qu'avec Dieu et se préparer ainsi aux ordres sacrés. Il les reçut, *extra tempora*, en trois jours consécutifs, les 6, 7, 8 décembre de l'an 1553, à l'âge de vingt-six ans. Il rentra ensuite dans la retraite pour se préparer à sa première messe, qu'il célébra la nuit de Noël, à Sainte-Marie-Majeure, dans la chapelle du *Præsepe*.

Ainsi s'accomplit la promesse que la pieuse Catherine de Villalobos avait faite à la Sainte Vierge. Au bonheur qu'il éprouva de l'avoir remplie, Ribadeneyra comprit celui que causerait à sa mère une nouvelle qui avait toujours été l'objet de ses vœux les plus ardents. Il s'empressa donc de lui apprendre, par la lettre suivante, qu'il avait ratifié l'engagement qu'elle avait pris envers la Mère de Dieu :

« Madame, je rends grâces à Notre-Seigneur et à sa très-sainte et très-glorieuse Mère, qui ont accompli en moi, leur serviteur inutile, le désir que vous avez toujours eu de me voir élevé au sacerdoce. Je reçus le sous-diaconat le jour de la fête de saint Nicolas ; le diaconat, le jour de la fête de saint Ambroise, et la prêtrise, le jour même de la fête de l'Immaculée Conception de la Reine du ciel. Cette dernière circonstance me remplit d'une grande consolation, parce qu'elle m'inspire la confiance que Marie daignera présenter à son divin Fils le nouveau prêtre que vous lui aviez promis avant de me mettre au monde, et qui a tenu votre promesse le jour où l'Église célèbre la mémoire de celui où elle fut conçue sans péché ; qu'elle m'obtiendra la grâce d'être préservé de tout péché à l'avenir, et le pardon de tous les péchés que j'ai commis jusqu'à ce jour. Et afin de vous donner un nouveau motif de consolation et de reconnaissance envers Notre-Seigneur et sa Mère Immaculée, pour les bienfaits que nous en recevons continuellement, je vous apprendrai que, moyennant la grâce de Dieu, je dirai ma première messe le jour même de la Noël, à Sainte-Marie-Majeure, dans la chapelle où se trouve la crèche qui servit de berceau à l'Enfant-Jésus, lorsque sa très-sainte Mère le mit au monde dans l'étable de Bethléem, et dont il est parlé dans ce passage de l'Évangile : *Et reclinavit eum in præsepio, eo quod non erat ei locus in diversorio.* Cette chapelle se trouve dans l'église de Notre-Dame. J'ai obtenu la faveur d'y célébrer ma première messe, dans laquelle j'aurai soin, comme dans les suivantes, de recommander à l'Enfant-Jésus et à la Vierge Mère, ma mère, mes sœurs, mes neveux,

mes cousins, tous mes parents, qui se recommandent si affectueusement à moi. Plaise à la Très-Sainte Trinité, Père, Fils, et Saint-Esprit, de recevoir de mes mains l'adorable et souverain sacrifice que moi, son indigne ministre, je lui offrirai, ainsi que celui que je lui fais dès maintenant de mon corps et de mon âme, pour qu'il lui soit agréable. Daigne la Mère de miséricorde, refuge des pécheurs, me présenter, cette nuit-là même, aux pieds de son doux et aimable Fils, intercéder auprès de lui pour son nouveau et misérable ministre, afin que, comme il daigna, cette nuit, naître réellement au monde, il daigne aussi naître spirituellement dans mon cœur indigne, et qu'il proportionne ses grâces à la dignité dont il m'a revêtu, de sorte que je sois non-seulement prêtre, mais un bon et saint prêtre. Je vous supplie donc, Madame, par l'amour que vous me portez en Jésus-Christ, et par celui que vous devez à Dieu, de m'aider à le remercier pour les grands et continuels bienfaits que je reçois de sa bonté, sans les avoir mérités, et de faire dire quelquefois à mon intention, la messe du Saint-Esprit et celle de la Sainte Vierge, pour m'obtenir la grâce, dont je suis si dépourvu et dont j'ai tant besoin pour bien exercer l'office qu'il m'a donné.

« Recommandez-moi particulièrement à ma sœur, religieuse de Saint-Clément, à mes tantes, religieuses de Sainte-Claire et de la Conception et dans d'autres monastères; que ces chastes épouses de l'Agneau me recommandent toutes au doux et aimable Jésus; qu'elles lui demandent pour son ingrat et indigne serviteur ce qu'il ne mérite pas. Que ces âmes virginales m'obtiennent de la Vierge Immaculée, par leurs célestes ardeurs, par leurs douces larmes, par leurs ferventes prières, par leurs désirs embrasés, la dévotion, la pureté, l'humilité, pour que je puisse dignement la servir. Je suis sûr que vous me donnerez une nouvelle marque de votre amour dans l'empressement avec lequel vous me procurerez les faveurs que je sollicite; et que vous m'aiderez d'autant plus à remercier la Sainte Vierge de

cette nouvelle grâce, qu'elle vous est propre, puisqu'elle a été faite à votre fils...

« De Rome, la veille de la Noël, 1552.

« Votre fils indigne en Jésus-Christ,

« Pierre de RIBADENEYRA.

« Depuis que ces lignes sont écrites, j'ai dit ma première messe au moment et au lieu indiqués ci-dessus. Vous dire avec quelle consolation et quelle joie spirituelle serait chose difficile...

« Plaise à la divine miséricorde de me faire la grâce de savoir apprécier tant de faveurs et de les reconnaître par ma fidélité à en profiter. Vous, Madame, prêtez-moi le secours de vos prières, et sollicitez encore pour moi celles des autres, puisque tous ces bienfaits vous sont communs avec moi.

« De Rome, le 31 décembre de l'an 1553 (1). »

Une nouvelle si heureuse et des sentiments d'une piété si profonde mirent le comble aux vœux de Catherine de Villalobos; mais Dieu lui réservait encore dans son fils des consolations qui devaient les dépasser.

(1) Lopez, *Recueil de pièces diverses relatives à la vie du P. Ribadeneyra*, ms. in-fol. (Biblioth.] du Grand-Séminaire d'Aire.)

HISTOIRE

DU PÈRE

RIBADENEYRA

LIVRE SECOND

MISSIONS REMPLIES PAR RIBADENEYRA

Depuis que Ribadeneyra s'était lié au service de Dieu par les trois vœux de religion, il avait paru différent de lui-même : son caractère avait perdu, dans les travaux, les fatigues et les maladies, sa pétulance naturelle, mais il y avait acquis une énergie indomptable. L'expérience, la méditation et l'étude avaient ajouté à la vivacité de son esprit une maturité de jugement qui avait prévenu celle de l'âge. Sa vertu, purifiée par les tentations, et éclairée par les leçons de saint Ignace, ne souffrait plus de défaillances. Enfin le caractère sacerdotal sembla mettre le sceau à une si heureuse transformation. Dès lors, répondant aux espérances et aux promesses de saint Ignace, il déploya dans sa conduite les qualités d'un sage et les vertus d'un saint. Aussi, le verrons-nous désormais, environné de la confiance de ses supérieurs, partager leur

sollicitude et leur autorité dans les charges les plus élevées, comme dans les plus grandes affaires de l'Ordre.

Saint Ignace, le premier, devait donner au mérite de son disciple ces éclatants témoignages. En attendant, il le maintint à la tête des classes du Collége Romain ; et le Père Ribadeneyra, heureux d'exécuter la volonté d'un Père si aimé, sans cesser de jouir de sa présence, s'efforçait en tout de le satisfaire et de l'imiter. Les soins de son emploi n'absorbaient pas tellement son temps qu'il ne pût en consacrer une partie à des études théologiques ou à l'exercice du ministère apostolique. Les succès que Dieu accordait à ses travaux le soutenaient dans ses fatigues. D'ailleurs, dit-il dans ses *Confessions*, il travaillait sous les regards de S. Ignace, et ce bonheur lui adoucissait toutes ses peines.

Au bout de trois ans, Ribadeneyra dut sacrifier ce bonheur au devoir d'aller exécuter, loin de Rome, les dernières volontés de son bon Père. Le saint fondateur avait terminé ses Constitutions, et le Saint-Siége les avait munies de son approbation. Rien n'empêchait plus de les mettre en pleine vigueur dans toute la Compagnie. Les Pères les plus capables de les interpréter reçurent la mission de les signifier à leurs confrères dans les diverses parties du monde. Ribadeneyra fut chargé d'aller les promulguer en Belgique. A la vérité, il n'avait pas pour lui l'autorité de l'âge ; mais personne n'avait pénétré plus avant dans la pensée de saint Ignace ; personne aussi n'était plus capable de l'interpréter.

Il était plus difficile, pour Ribadeneyra, d'exécuter l'autre partie de ses instructions. Philippe II, à qui Charles-Quint, son père, venait de céder une partie de ses immenses Etats, se trouvait alors en Belgique. Or saint Ignace chargea son jeune disciple de demander à ce prince l'autorisation, pour la Compagnie, de s'établir dans ce pays, d'y fonder librement des maisons et des colléges, et d'y exercer, partout où on les demanderait, ses divers ministères, conformément à l'esprit de son Institut.

Cette demande devait rencontrer bien des obstacles dans la position que les passions avaient faite à la Compagnie à Louvain. Nous n'entrerons pas ici dans le détail de ces fâcheuses circonstances; mais nous ne pouvons nous dispenser de les rappeler pour ne pas laisser ignorer à nos lecteurs l'importance et la difficulté de la mission confiée à Ribadeneyra.

Depuis qu'il avait quitté la Belgique, en 1543, la petite réunion dont il avait fait partie avait reçu de nouveaux membres, et étendu la sphère de son action. François Strada, étudiant de 24 ans, mais doué d'un talent, d'une éloquence et d'une maturité au-dessus de son âge, avait entrepris de cultiver les âmes par les Exercices spirituels de saint Ignace. Le chancelier de l'Université, Ruard Tapper, un des premiers, daigna les faire, pendant huit ou dix jours, sous la direction du jeune religieux. Son exemple engagea un saint et savant prêtre, nommé Cornelius Wishaven, à suivre la même direction. Il en profita si bien qu'il embrassa la règle de François Strada, et que, par le même moyen, il en attira un grand nombre d'autres à sa suite.

Saint Ignace, qui n'avait pas encore été informé des succès de ses enfants de Louvain, mais qui savait à quelle pauvreté ils étaient condamnés, leur envoya l'ordre de se rendre au Collége-des-Arts de Coïmbre, que Jean III venait de donner à la Compagnie. Peu de temps après, le Père Le Fèvre, chargé d'une autre mission en Portugal, arriva de Cologne à Louvain, pour emmener avec lui ceux de ses confrères qui ne seraient pas encore partis. Mais les vents contraires avaient forcé les premiers à différer leur départ; la même cause et une fièvre opiniâtre retinrent longtemps le Père Le Fèvre à Louvain. Il sanctifia son séjour dans cette ville, encore moins par sa patience que par son zèle. Quoique l'état de sa santé ne lui permît pas d'exercer le ministère apostolique, sa réputation attirait chaque jour auprès de lui d'illustres visiteurs, qui lui demandaient ou des règles de conduite, ou la faveur de faire, sous sa direction, les Exercices spirituels de saint Ignace. Ce que Le Fèvre

ne pouvait point faire par lui-même au sein de l'Université, il le fit par François Strada. Le jeune religieux avait pour lui toutes les ressources de l'art oratoire : une voix sonore, une élocution facile, un extérieur agréable, une parfaite connaissance de la langue de Cicéron, une imagination brillante, un cœur sensible et pieux; il ne lui manquait qu'une étude approfondie de la théologie. Mais Le Fèvre suppléait à ce défaut : il lui traçait le plan de ses discours, lui indiquait les vérités qu'il devait traiter, les preuves sur lesquelles il devait les appuyer, les pensées qu'il avait à développer. Strada revêtait un si riche fonds de toute la beauté de son langage, l'animait de la chaleur de son zèle et de son cœur, et le débitait avec tout l'art d'un orateur accompli. Aussi voyait-on se presser autour de sa chaire les docteurs de l'Université et leurs élèves, les Ordres religieux et le clergé de la ville (1).

Tout jusqu'alors souriait à la petite colonie de saint Ignace; mais les choses ne tardèrent pas à changer de face. Le Fèvre reçut de Rome l'ordre de retourner à Cologne pour soutenir cette Église, que la défection d'Herman, son premier pasteur, menaçait d'entraîner dans l'hérésie, et de renvoyer en Portugal ses jeunes confrères. Cette nouvelle mit en émoi la ville de Louvain. Plusieurs étudiants de l'Université, qui avaient pris la résolution d'entrer dans la Compagnie, se hâtèrent alors de l'accomplir. Dix-neuf des plus distingués d'entre eux se présentèrent au Père Le Fèvre. L'homme de Dieu, pour ne pas blesser les docteurs, n'en reçut que neuf, différant l'admission des autres à une époque plus éloignée; c'en était encore trop pour le repos de ses frères.

A peine fut-il parti pour Cologne, que des plaintes amères éclatèrent contre le Père Cornelius Wishaven, qui le remplaçait. Les parents redemandaient leurs fils; des professeurs se plaignaient qu'on leur avait enlevé, avec l'élite de leurs élèves, la gloire de leurs classes; tous s'en prenaient au Père Cornelius. On l'évitait comme un homme dangereux, lui dont on

(1) Orlandin. *P. Petri Fabri Vit.*, lib. I, cap. 14.

avait jusqu'alors loué la sainteté : on éloignait de lui la jeunesse des écoles ; on gardait à vue les élèves qui témoignaient pour lui quelque sympathie. Tant de malédictions et de mesures vexatoires n'aboutissaient qu'à exciter et à fortifier les vocations. Adrien Adriani, Antoine Vinckius, Pierre Gillon, Nicolas de Gaude, tous lauréats distingués, embrassèrent alors le parti et la règle de Wishaven. Cet orage ne cessa qu'au retour de Le Fèvre, qui, après avoir rempli sa mission à Cologne, revint à Louvain pour se rendre de là en Portugal. Le court séjour qu'il fit dans cette ville suffit pour ramener le calme dans les esprits ; et lorsqu'il partit pour Anvers, où il devait s'embarquer, il eut la consolation de voir la tranquillité rendue à ses confrères. Cependant il ne crut pas devoir presser leur départ, pour ne pas soulever de nouvelles plaintes. Cette mesure fut bientôt confirmée par saint Ignace, lequel, informé de l'état des choses, ordonna à ceux de ses enfants qui n'étaient pas encore partis pour le Portugal de poursuivre leurs études à Louvain.

Ceux-ci, rassurés par la lettre de leur commun Père, se réunirent, des différents logis qu'ils avaient jusqu'alors habités séparément, dans une même maison, où ils se constituèrent en communauté, et firent profession ouverte de leur Institut Wishaven, leur supérieur, fut peu de temps après appelé à Rome, et remplacé d'abord par Pierre Gillon, ensuite par Adrien Adriani, homme d'une admirable sainteté de vie, et d'une affabilité qui lui gagnait tous les cœurs. Son administration augmenta sa communauté et attira sur elle la protection de nobles personnages, tels que Louis de Blois, abbé de Liessies, en Hainaut ; Ruard Tapper, chancelier de l'Université ; Jean Hassel, docteur en théologie. Par leur conseil, Adriani hasarda une supplique auprès de Marie, reine de Hongrie et gouvernante des Pays-Bas, à l'effet de demander l'établissement légal de la Compagnie. Mais cette princesse, prévenue par des bruits calomnieux contre le nouvel Ordre ne crut pas devoir accéder à cette demande.

Ce refus affligea moins le P. Adriani qu'un événement qui le suivit de près. Un étudiant en philosophie, l'honneur de sa classe, vint à solliciter la faveur d'être admis dans la petite communauté. Le supérieur, qui prévoyait ce qui arriva, fit des difficultés, excusant son refus sur les circonstances. Le jeune postulant résolut alors d'aller demander au père Kessel la grâce que la prudence ne permettait pas au P. Adriani de lui accorder. Il se rendit donc secrètement à Cologne, où il fut enfin exaucé. Sa disparition excita contre les Jésuites de Louvain les colères de ses parents et de ses maîtres. Adriani fut traduit devant les tribunaux et jeté en prison. Son innocence fut bientôt reconnue; mais la calomnie ne s'acharna pas moins à le diffamer. Il la désarma cependant par sa patience : et, lorsque l'effervescence de la passion se fut calmée, les coupables, honteux de leurs excès, s'en renvoyèrent mutuellement la responsabilité. Le Seigneur, qui n'humilie ses serviteurs que pour les glorifier, ménageait au P. Adriani une réparation encore plus éclatante. Ruard Tapper, chargé par saint Ignace de recevoir les vœux solennels de ce saint religieux (1551), le traita, dans cette occasion, avec une vénération, qu'il inspira, par une éloquente apologie, aux nombreux assistants accourus à cette cérémonie. Et le recteur de l'Université, s'associant aux sentiments de l'illustre chancelier, s'éleva, avec toute l'autorité de son nom et de sa charge, contre les détracteurs d'un homme dont la vertu méritait le respect de tous, et contre ceux qui empêchaient les jeunes gens de se mettre sous sa conduite et sous sa règle. De son côté, l'évêque de Liége, dont Louvain dépendait alors, le vengea, par une sentence publique, de toutes les imputations de ses calomniateurs.

De si honorables témoignages firent taire la jalousie, et justifièrent la vénération générale du peuple pour l'accusé. Le P. Adriani aurait peut-être continué à en jouir, mais il aurait cessé de la mériter, si, content de cette satisfaction solennelle, il eût renfermé son zèle dans son cœur, ou s'il

se fût borné à l'exhaler dans la prière, de crainte de blesser d'injustes susceptibilités. Ce n'était pas ainsi qu'il entendait sa vocation. Il savait que son devoir était de procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes par d'autres moyens que la prière, et il se mit à le remplir avec sa prudence ordinaire, mais sans faiblesse. Invité par le docteur Pierre Curtius, curé de Saint Pierre, à exercer son ministère dans cette église, la première de la ville, il y déploya son zèle, soit au tribunal de la pénitence, soit du haut de la chaire, soit dans l'instruction de l'enfance. Il semble que ses succès auraient dû réjouir le cœur des ministres de la religion. Plusieurs en effet bénirent le Seigneur du bien qu'Adriani opérait dans les âmes; mais il s'en trouva d'autres, comme les faiblesses de la nature nous condamneront toujours à en rencontrer, qui s'efforcèrent d'empêcher le bien qu'ils ne faisaient pas eux-mêmes. Quelques ecclésiastiques, importunés de l'affluence des fidèles qui se pressaient autour de la chaire, et surtout du confessionnal du serviteur de Dieu, défendirent de concert à leurs paroissiens de lui confier les secrets et la direction de leurs consciences. Il y en eut même,—pourquoi craindrions-nous de le dire, puisque l'histoire l'a déjà divulgué?—qui exigèrent de leurs pénitents ou de leurs pénitentes la garantie du serment. En même temps parut une brochure anonyme, où l'on révélait, d'une manière vague et sans citer aucun nom, d'étranges abus que certains confesseurs faisaient de leur ministère. La Faculté de théologie s'émut de cette publication mystérieuse. Après une enquête rigoureuse, elle découvrit à la fois que les faits n'étaient point controuvés, et que les accusateurs étaient eux-mêmes les coupables. Une sentence solennelle vengea de nouveau l'innocence d'Adriani et de ses confrères. Ruard Tapper, un des plus actifs dans cette affaire, fit en outre une sévère remontrance à ceux qu'importunait le zèle de ces religieux, et leur adressa ce reproche trop mérité : qu'ils mettaient plus d'ardeur à empêcher les âmes de retourner à Dieu que de zèle à les convertir.

Au reste, tant de menées et de calomnies ne trompaient point l'opinion publique : chaque jour des fidèles de tous les rangs, de toutes les conditions, allaient demander aux Pères la voie du salut, et faisaient sous leur direction les Exercices spirituels de saint Ignace. Louis de Blois lui-même, depuis vingt ans abbé de Liessies, dont il poursuivait la réforme, ne dédaigna pas, en 1553, de puiser à cette école de perfection les leçons qu'il donnait aux autres (1). Un exemple si éclatant et celui de Ruard Tapper inspirèrent tant à la plupart des professeurs, qu'à un grand nombre d'étudiants, la pensée de retremper leur vertu dans les Exercices spirituels, et plusieurs n'en sortaient que pour entrer dans quelques monastères, ou dans l'Ordre de saint Ignace. On nomme parmi ces derniers François Coster qui alla subir à Rome les épreuves du noviciat, Theodoric Gerardi et Theodoric Canisius, frère de l'illustre théologien de ce nom.

Un zèle si actif et si constant, des succès si heureux, des fruits de salut si abondants, répandaient partout le nom du

(1) Trois ans auparavant, le vénérable Louis de Blois avait recouru à ce moyen pour hâter ou affermir la réforme dans l'abbaye de Liessies. A sa prière, le P. Ursmar Goisson y était allé diriger, dans les exercices d'une retraite, les jeunes religieux sur qui le saint abbé fondait tout l'espoir de sa réforme. C'est lui-même qui nous l'apprend dans la lettre suivante adressée au P. Adriani.

JHESUS,

« Gratiam habeo, Domine mi, caritati vestræ quod me dignata sit commendare precibus Institutoris et superioris vestri. Hoc mihi optatissimum et ingens beneficium est. Spero enim Dominum Deum, propter illum et vestras orationes, mihi propitium futurum. Puto D. Ursmarum per litteras indicasse Exercitia quædam tradita esse nostris juvenibus. Utinam hoc factum fuisset ante annos XX ! Ita enim cum senioribus multo melius forte ageretur. Laudamus benignissimum Deum qui per vos istam rationem nos docuit. Ex eâ et ipsius Dei honor et salus animarum, uti confido, consequetur. D. Ursmarus modo abest a monasterio, rediturus ante quatuor dies. Bene valete in Domino Jesu. Lætiis, postridie animarum. » (ap. Bolland. Januar., t. I, p. 443.)

nouvel Ordre et le recommandaient à l'estime des peuples. Des étudiants d'autres universités, des hommes distingués par leur science comme par leurs vertus, accouraient à Louvain pour voir de leurs yeux ce que racontait la renommée; et plusieurs d'entre eux, peu contents d'admirer une vie si apostolique, résolurent de s'y associer. Ainsi Quintin Ciarlart, chanoine de Tournay, qui était par son zèle et par sa charité l'apôtre et le père de sa patrie, fit alors avec Antoine Bouclet, son collègue et son coopérateur, le voyage de Louvain exprès pour connaître le P. Adriani. Ils furent si satisfaits des entretiens qu'ils eurent avec lui, que dès ce moment ils arrêtèrent le projet d'embrasser l'Institut de saint Ignace. Ils partirent presque aussitôt pour Rome, où ils reçurent du saint Fondateur lui-même la grâce qu'ils demandaient. Ils ne tardèrent pas à montrer qu'ils en étaient dignes : ils se plièrent si facilement, dit un biographe, aux habitudes de la vie régulière qu'on aurait dit qu'ils n'en avaient pas eu d'autres depuis leur enfance; ils entrèrent si bien dans l'esprit de saint Ignace qu'ils semblaient le reproduire dans leur conduite, dans leurs sentiments et dans leurs paroles. Aussi l'homme de Dieu ne craignit-il pas de confier au P. Quintin, encore novice, le gouvernement du Collége Romain (1). Mais des nouvelles venues de Flandre le forcèrent, l'année suivante, de le renvoyer à Tournay avec le P. Bouclet, pour aider le P. Bernard Olivier dans les combats qu'il livrait à l'hérésie et aux mauvaises mœurs. Le P. Quintin reçut cette mission avec autant de respect que l'ordre qui l'avait placé à la tête du Collége Romain. Avant d'en sortir, il réunit ses subordonnés pour leur faire ses dernières recommandations. Il les résuma toutes dans les trois suivantes, qui comprenaient en effet le secret de leur perfection religieuse. « D'abord, pratiquez saintement l'obéissance; ensuite, ayez pour le P. Ignace une haute estime et une vénération profonde; enfin, continuez jusqu'à la mort à demander à Dieu,

(1) Math. Tanner, *Soc. Jesu Apostolor. imitat.*, p. 52 et seqq.

dans vos prières, qu'il vous donne le véritable esprit de la Compagnie (1). » Le P. Quintin avait déjà expliqué, par ses exemples, des avis si substantiels. Il continua à les développer par son zèle, lorsqu'il eut été associé aux travaux du P. Bernard Olivier.

Le P. Bernard Olivier, que nous verrons bientôt agir de concert avec Ribadeneyra à Louvain et à Bruxelles, ne s'était point préparé à sa vocation par les mêmes exercices que le P. Quintin Ciarlart. Dans sa jeunesse, il avait fait à Louvain de fortes études littéraires, mais emporté par l'effervescence de son âge, il avait renoncé à la carrière ecclésiastique, à laquelle son père l'avait destiné, pour mener par le monde une vie indépendante de toute contrainte, comme de toute autorité. Son père, indigné de sa résolution, le laissa partir en le menaçant de ne lui fournir aucun secours, quand même il tomberait dans la plus extrême misère. « Qu'à cela ne tienne, répondit légèrement Bernard; mais je ferai en sorte de ne pas venir mendier à votre porte. » Il partit pour Rome, muni de quelques secours pécuniaires que sa mère lui avait procurés. Là, il offrit ses services à un notaire qui, en les acceptant, lui fournit des moyens de subsistance.

Comme il avait une belle main, de l'intelligence et de la probité, son maître le prit tellement en affection qu'il lui fit espérer son héritage avec la main de sa fille unique. Pour comble de bonheur, Bernard fit triompher, peu de temps après, la cause des Pères Franciscains contre un cardinal-évêque, qui avait attaqué leurs priviléges. L'honneur que lui fit cette affaire engagea le notaire à remplir ses promesses. Mais Dieu avait d'autres vues : Bernard fut attaqué d'une grave maladie. Dans cet état il fut visité par un de ces disciples de saint Ignace, qui allaient à la recherche des pauvres et des

(2) Primum obedientiam religiosissime colerent; deinde Patrem Ignatium plurimi facerent; postremo usque ad mortem insisterent in orationibus ab Deo ut verum sibi Societatis spiritum largiretur. (Orlandin., *Hist. Soc. Jesu*, part. I, lib. XVI, nº 35.)

malades pour les consoler et les soulager. Les entretiens, la charité de ce religieux et la maladie lui firent faire des réflexions qui ne lui étaient pas encore tombées dans l'esprit. Enfin il forma le projet, s'il recouvrait la santé, de renoncer aux espérances du siècle pour mieux s'assurer celles de la religion. Il guérit en effet, et aussitôt il alla prier saint Ignace de l'admettre au nombre de ses disciples. Saint Ignace ne précipitait jamais rien : il éprouva la vocation du postulant, le laissant, pendant quelques jours, entre l'espoir d'être reçu et la crainte d'être refusé. Mais Bernard, impatienté de ce délai, se présente un jour à l'habitation du saint, et déclare résolûment au portier qu'il n'en sortira plus. La vigueur de caractère plaisait à saint Ignace. A ce trait, il jugea de celui du postulant et il l'admit au noviciat. Bernard répondit si bien à cette faveur que, quelques mois après, le saint le fit promouvoir aux ordres sacrés. Ensuite, pour se donner le temps et les occasions de compléter son éducation religieuse, il le chargea des fonctions de ministre dans la maison qu'il gouvernait. Il lui donna souvent de rudes leçons ; Bernard les reçut avec une obéissance et une abnégation qui lui méritèrent le gouvernement du Collége Romain. Mais sa santé ne lui permit pas de l'exercer longtemps. Comme le climat de Sicile, où il fut envoyé, ne le rétablissait point, il fut renvoyé dans sa patrie. Arrivé à Auson, il se rendit à la maison paternelle. Ayant rencontré son père sur le seuil de la porte, il lui demanda, sans se faire connaître, l'aumône et l'hospitalité. Mais on lui répondit sèchement que cette maison ne recevait point de vagabond tel que lui. Bernard ne se déconcerta pas : il dit au bon vieillard qu'il connaissait celui de ses enfants qui courait le monde, et qu'il pourrait lui en donner des nouvelles. Alors on le pria d'entrer. Il se mit à raconter tout ce qui lui était arrivé depuis son départ. Cependant son père, qui l'écoutait avec émotion, et promenait sur sa personne des regards incertains, reconnaît enfin son fils, que la maladie et la fatigue avaient défiguré, et se jetant à son cou : « Mais c'est Bernard! »

s'écrie-t-il en pleurant de joie. Nous ne raconterons pas la scène qui se passa alors : on peut s'imaginer le bonheur de toute la famille.

L'aventure fit du bruit dans le pays : bientôt on accourut de tout côté, pour féliciter le père et le fils. Mais Bernard commença, dès ce moment, l'apostolat qu'il devait exercer dans sa patrie (1). Il s'y livrait avec autant d'énergie que de succès, lorsque les affaires de son Ordre le forcèrent de se rendre à Bruxelles et à Louvain, soit qu'il y fût appelé par le P. Adriani, soit qu'il y fût envoyé par saint Ignace, pour y préparer la mission de Ribadeneyra.

Déjà les nobles amis de la Compagnie avaient pris sa cause en main; et l'on peut dire que s'ils ne l'avaient pas gagnée, ils en avaient du moins facilité le triomphe. La gouvernante des Pays-Bas, pressée par le roi Ferdinand, son frère, par le cardinal Polus, par le P. Dominique Soto, de l'ordre de Saint-Dominique, et par d'autres grands personnages, avait cru se délivrer de leurs sollicitations en renvoyant cette affaire à l'Université de Louvain, qu'elle supposait animée contre la Compagnie d'un esprit de rivalité. Peut-être ne se trompait-elle pas; mais, dans cette circonstance, l'Université ne consulta que la justice, et se prononça en faveur des suppliants (2). La cause était donc gagnée, si les docteurs eussent décidé en dernier ressort. Malheureusement la gouvernante appela de leur sentence à la politique. Il y avait dans son Conseil un homme qui, par son habileté, ses talents et son caractère, exerçait sur elle un ascendant qu'elle subissait toujours. Le fameux Viglius de Zwichem n'était pas précisément hostile aux intérêts de la religion; mais il avait coutume de les subordonner à la raison d'Etat, et, sous ce prétexte, il faisait souvent adopter des mesures dont la religion avait à se plaindre, ou rejeter celles qu'elle réclamait. L'affaire en question

(1) Math. Tanner, *Soc. Jesu Apostolor. imitatrix*, p. 54 et seqq.
(2) *Imago primi sæculi Soc. J.*, p. 730 et seqq.

était de ce genre. Ceux qui la poursuivaient comprirent bien qu'elle lui serait enfin soumise, et que le plus sûr moyen d'en assurer la réussite, c'était de la lui faire goûter. Telle fut la mission que se donna Louis de Blois. La grandeur de sa naissance, sa qualité d'ancien page de Charles-Quint, ses talents, ses vertus, ses travaux pour le bien de l'Eglise et le rétablissement de la discipline régulière, son zèle contre l'hérésie, sa réputation, donnaient à ce vénérable religieux le droit de prendre la parole dans une cause si intimement liée aux intérêts de la religion, et de la défendre devant les grands du monde, qui pouvaient être appelés à la juger. Son historien met cet événement parmi les principaux de sa vie ; il cite la lettre que Louis de Blois écrivit alors à Viglius, président du Conseil privé de la gouvernante, non seulement, dit-il, pour honorer la mémoire de son héros, mais encore pour rappeler aux Pères de la Compagnie de Jésus ce qu'ils doivent à ce grand serviteur de Dieu ; aux enfants de saint Benoît, son affection pour cet Ordre naissant ; à tous, la charité qui unissait, dès ce temps-là, ces deux familles religieuses (1). Nous prenons volontiers la part qui nous revient dans l'intention du pieux biographe, et nous lui empruntons ce document avec d'autant

(1) Neque satis Blosio fuit caritatis suæ zelo a veritate fidei alienos, aut seductos a dæmone complecti; sed eodem etiam ardore quamlibet pietatis promovendæ et christianæ reipublicæ juvandæ occasionem arripiebat. Eam ob causam ut in Belgium Societas Jesu reciperetur allaboravit : eidem favit pro viribus, et impetitam calumniis, pœneque oppressam ejus innocentiam tutatus est, gravi scripta ad Viglium Zuichemum Præsidem tunc Consilii secretioris epistola, quam hic placuit e gallico fideliter versam adscribere ; ut qui hæc legent Societatis Jesu Patres meminerint quid Blosio nostro debeant, quosque præcipue adjutores olim habuerint : nostri vero eosdem pergant Patres veluti strenuos contra hostes fidei commilitones propugnare, fovere, promovere Blosiana, id est fideli et religiosa caritate : cæteri autem intelligant quanta sit rectorum ac proborum ingeniorum semper consensio, quando adhuc recentem pœneque infantem hanc sodalitatem tam facile Ordinum antiquissimus defendendam sibi ornandamque susceperit, sola sibi virtute commendatam. (Ap. Bolland. Act. SS., t. I, p. 452, 7 januar.)

plus de reconnaissance, qu'il nous fait mieux pressentir les difficultés que devait rencontrer Ribadeneyra.

Louis de Blois dit d'abord à Viglius que, dans un repas où ils se trouvaient tous les deux, la conversation tomba et roula longtemps sur les Pères de la Compagnie de Jésus; qu'il aurait voulu avoir un entretien avec lui pour l'éclairer plus particulièrement sur ce qui concernait ce nouvel Ordre; mais que, n'en ayant pas trouvé l'occasion, il a jugé à propos de lui en écrire. Puis il continue en ces termes :

« Il y a longtemps, Monsieur, qu'une étroite amitié m'unit à maître Adriani, supérieur des scolastiques de la Compagnie de Jésus à Louvain, et à d'autres membres de la même Compagnie; je puis donc dire que ce religieux est un véritable serviteur et ami de Dieu. Il est évident pour moi que cet Ordre a été, dans ces derniers temps, suscité de Dieu dans l'Eglise pour le salut d'un grand nombre ; à la vérité il a, non-seulement dans le peuple, mais encore dans le clergé et dans l'état religieux, des ennemis qui s'efforcent de le déprimer et de lui nuire, mais Dieu, par son moyen, opère de grandes choses en Espagne, en Portugal, en Italie, dans les Indes, et dans d'autres pays du monde. Le nonce apostolique me fit le plus grand éloge de ces Pères lorsque j'allai le visiter à Halle; il m'exprima la grande estime qu'il leur portait, et m'engagea à vivre familièrement avec eux. Qui ne connaît les fruits que leur présence a produits à Louvain? Le docteur Ruard, chancelier de l'Université, homme d'une prudence, d'une probité, d'une vertu consommée, peut les attester mieux que personne. Il est cependant des hommes qui, ou par ignorance ou par malice, interprètent mal ce que font ces religieux avec tant de zèle et d'utilité pour les âmes. Mais les œuvres de Dieu excitent ordinairement l'envie dès leur début; et nous voyons dans l'histoire que les Ordres de saint François et de saint Dominique n'en furent point exempts. Du reste, ce n'est pas d'hier, c'est depuis sept ou huit ans, que la Compagnie fait ses preuves; c'est assez pour

rassurer les hommes vertueux et prudents, et dissiper leurs craintes sur les inconvénients qui pourraient arriver. »

Ici, Louis de Blois explique à Viglius la nature et le but des priviléges accordés par le Saint-Siége à la Compagnie ; il lui montre que, loin de nuire au bon ordre, ils le favorisent au contraire, en assurant à l'Institut les moyens d'opérer le bien. Puis, après lui avoir rappelé l'estime dont le Souverain Pontife et la plupart des princes catholiques entouraient l'Ordre de saint Ignace, et les heureux résultats de leur protection : « Plût à Dieu, s'écrie-t-il, que ces Pères pussent établir des colléges en Belgique, comme ils en fondent dans les autres contrées du monde chrétien ! J'ai la confiance qu'ils contribueraient beaucoup au maintien du culte de Dieu et au salut des âmes ; mais je crains que nous ne soyons pas encore dignes de ce bienfait du Seigneur. Dans le cas où leur cause serait portée à l'Empereur ou à la reine, ou agitée dans le Conseil, je suis sûr, Monsieur, que vous feriez une chose agréable à Dieu si vous ne vous y opposiez pas. Celui qui tient à l'intégrité de sa conscience ne doit point entraver cette entreprise, s'il ne veut combattre contre Dieu qu'il prétend servir. Les jugements de Dieu sont impénétrables à la raison ; il ne faut donc pas les soumettre à nos vues humaines. Voilà, Monsieur, ce que j'ai cru devoir vous exposer, poussé par le seul amour de la vérité et de la gloire de Dieu. Je désire que vous l'acceptiez avec bienveillance ; et je prie Dieu très-bon et tout-puissant de vous conserver en bonne santé.

« Votre humble serviteur,

Louis de Blois, abbé de Liessies (1). »

Cette cause, en effet, fut portée au Conseil ; mais non à celui de la gouvernante. L'abdication de Charles-Quint mit fin à l'administration de Marie d'Autriche, en amenant le règne de

(1) Ap. Bolland., tom. I, p. 453.

Philippe II. Ce prince avait déjà donné à la Compagnie des preuves de bienveillance qui en faisaient espérer d'autres. A la première nouvelle de son avénement au trône, saint Ignace comprit qu'il était temps pour lui d'intervenir dans une affaire jusqu'à ce moment abandonnée aux soins de ses enfants ou de ses amis. Ce fut alors qu'il chargea Ribadeneyra de l'aller traiter en son nom. Mais il ne se faisait point illusion sur les difficultés de cette mission : il savait ce qui s'était passé à Louvain ; il connaissait les dispositions hostiles, ou du moins peu favorables, de quelques ministres du nouveau gouvernement. C'est pourquoi il traça avec beaucoup de précision la ligne de conduite qu'aurait à suivre le jeune négociateur, et lui donna les instructions les plus détaillées sur les difficultés des circonstances et sur les moyens de les vaincre.

Après s'être assuré de l'état des esprits à la cour, et des chances de succès que cette affaire pouvait y avoir, Ribadeneyra devait aller attendre à Louvain le temps favorable pour soumettre sa proposition au monarque. Là, il travaillerait avec ses confrères au bien spirituel de l'Université ; il ferait en latin des conférences religieuses aux élèves, pour les amener aux pratiques de la piété, ou pour les y affermir. Le bruit de ses prédications porterait son nom jusqu'aux oreilles de Philippe II : on l'appellerait à la cour, et, lorsqu'il aurait par ses discours gagné l'estime du prince et des grands, il entamerait la négociation dont il était chargé.

De pareilles instructions jetèrent Ribadeneyra dans la stupéfaction : il avait à peine atteint sa vingt-neuvième année ; depuis l'âge de treize ans il n'avait fréquenté que des communautés religieuses ; il ne connaissait point le style de la cour ; il n'avait à celle de Philippe II ni connaissance ni protecteur ; on l'avertissait même qu'il y trouverait une opposition formidable. La marche qu'on lui indiquait pour la surmonter lui paraissait encore plus incompréhensible : prêcher en latin au sein de l'Université de Louvain, était-ce donc le moyen

de se faire connaître à la cour? Etait-il capable, lui, d'acquérir, par ses discours latins, une réputation assez brillante pour attirer sur lui l'attention d'un si puissant prince?

Ribadeneyra se confondait dans ces réflexions : il ne comprenait pas qu'on eût pensé à lui confier une pareille mission. Cependant il savait que la sagesse de saint Ignace n'était jamais en défaut. Il crut sans doute que Dieu voulait accorder des miracles à son serviteur, et il se résigna aveuglément à en être l'instrument.

Plein de confiance dans les prières et les mérites de son Père vénéré, il partit de Rome le 22 octobre de l'an 1555. Hors de l'Italie, il suivit à peu près la même route qu'il avait prise pour retourner de Louvain, huit ans auparavant; mais il la fit cette fois dans des conditions moins incommodes. Il eut cependant bien des fatigues et même des dangers à essuyer en traversant les Alpes et l'Allemagne, dans une saison si rigoureuse. Il arriva du moins sain et sauf à Bruxelles, au commencement du mois de décembre. Il ne tarda pas à s'apercevoir que le temps n'était pas encore venu de traiter à la cour l'affaire dont il était chargé. Il alla donc, d'après ses instructions, l'attendre à Louvain, où il entra le 7 du même mois.

Il nous dira lui-même quelles furent ses premières préoccupations et ses premières démarches. Voici comment il les expose à saint Ignace, dans une lettre datée de Bruxelles, le 11 décembre :

« Mon Très-Révérend Père en Jésus-Christ,

« Que la grâce infinie et l'amour éternel de Jésus-Christ nous soit à jamais en aide. Amen.

« Samedi passé, 7 de ce mois, nous arrivâmes à Louvain, avec la grâce de Notre-Seigneur, le Frère Giraldo et moi, en bonne santé, quoique un peu fatigués du voyage, pendant lequel Dieu, Notre-Seigneur, toujours bon et miséricordieux

envers nous, parce que nous accomplissions les ordres de Votre Paternité, nous a traités en enfants gâtés : nous avons eu un temps magnifique, de belles routes, et une bonne compagnie quand il nous la fallait; nous avons échappé à beaucoup de dangers, à de très-fâcheuses rencontres. Que le Seigneur, à qui nous devons ces bienfaits, soit à jamais béni et loué.

« A Louvain, nous avons éprouvé beaucoup de consolations dans la société de nos confrères, surtout du Père Bernard Olivier, qui nous attendait avec impatience. Le dimanche suivant, il prêcha en français, et avec beaucoup de grâce, devant un nombreux auditoire, dans l'église de Saint-Michel; j'assistai à son sermon, dont je fus très-satisfait. Le même jour, j'allai entendre un discours latin d'un personnage important; mais je n'en rapportai d'autre impression, sinon qu'il fallait beaucoup de patience pour y retourner une seconde fois. Du reste, il y a dans cette ville tant de dévotion, tant de prédicateurs et de sermons, qu'il y a lieu de s'en étonner et d'en bénir en même temps Notre-Seigneur. Dimanche passé, fête de l'Immaculée Conception de Notre-Dame, cinq ou six cents personnes au moins s'approchèrent de la table sainte, seulement dans l'église principale; les prédicateurs les plus renommés prêchèrent plus de trente sermons en flamand, en français et en latin. Aussi me dit-on qu'il sera moins surprenant désormais de m'entendre prêcher en latin que du temps de Strada, parce que personne alors ne prêchait dans cette langue. Mais je compte surtout sur Notre-Seigneur, qui nous aidera et nous accordera la grâce de remplir dignement la mission qu'il nous a donnée par l'organe de Votre Paternité.

« Hier, nous conférâmes avec maître Bernard et maître Adrien des ordres que m'a donnés Votre Paternité; et nous convînmes que maître Adrien agirait auprès du recteur de l'Université, qui est plein de bienveillance pour la Compagnie, et auprès d'autres amis, pour que je sois invité à prêcher;

d'où il résultera, je pense, que je prêcherai dimanche prochain, parce que le recteur lui-même doit prêcher le dimanche suivant. On m'a dit aussi que les Espagnols qui suivent les cours de l'Université de Louvain désirent que je prêche dans notre langue. Si on me fait cette invitation, je ne m'y refuserai pas, soit pour m'exercer à prêcher en castillan, soit parce que, de cette manière, il me sera plus facile d'attirer l'attention des Espagnols qui sont à Bruxelles.

« A Louvain, le P. maître Bernard me dit que le seigneur Pierre de Zarate était d'avis que nous ne fissions aucune tentative jusqu'à ce que l'Empereur fût parti, et que le P. Araoz, ou un autre Père d'Espagne, fût arrivé ici. Mais considérant que l'époque du départ de l'Empereur n'était pas encore déterminée, et que, pour commencer mes prédications à Louvain, ou pour chercher une maison à Bruxelles, il y avait quelque inconvénient à attendre, je crus que nous devions suivre l'ordre de Votre Paternité; et ainsi nous tombâmes d'accord, maître Bernard, maître Adrien et moi, que je devais revenir avec maître Bernard à Bruxelles pour soumettre la chose aux seigneurs Pierre de Zarate et Alexis Fontana, voir avec eux quel parti il fallait prendre, retourner ensuite à Louvain, et y exécuter ce dont nous serions convenus. Hier donc, dans la soirée, nous revînmes à Bruxelles. Nous étant rendus aussitôt auprès du seigneur Alexis Fontana, nous lui demandâmes principalement trois choses : 1° s'il était vrai que l'Empereur dût retourner en Espagne; 2° s'il pensait que le roi d'Angleterre (1) se rendrait dans ce royaume; 3° comment nous pourrions nous y prendre pour remplir les intentions de Votre Paternité, comme pour avoir une église et y prêcher, attendu que cette ville est dans la juridiction de l'évêque de Cambrai.

« A la première question, il répondit qu'il croyait que le

(1) Titre que prenait Philippe II depuis son mariage avec Marie d'Angleterre.

départ de l'Empereur aurait lieu, et que ce prince avait même dit qu'il comptait célébrer en Espagne la fête de Noël, mais que cependant on ne connaissait pas l'époque précise, qu'on en parlait moins depuis quelque temps, que la reine d'Angleterre avait contremandé la flotte qu'elle avait fait préparer pour accompagner l'Empereur, etc.

« Il nous dit, en second lieu, qu'on pensait que le Roi irait en Angleterre, mais qu'il n'y séjournerait pas longtemps, parce que, ayant déjà à gouverner la Flandre, il ne pouvait pas s'en absenter de sitôt. Comme il était tard, il ne nous répondit pas sur la troisième question ; mais il nous dit que, pour la traiter avec plus de poids et de maturité, nous nous réunirions le lendemain matin, lui, le seigneur Zarate, le P. maître Bernard et moi. Nous ne sommes pas encore retournés chez lui.

« Pour moi, comme je l'ai dit à maître Bernard, je ne crains pas beaucoup la reine Marie, parce qu'elle n'a plus de pouvoir, qu'elle n'en exerce aucun, que toute la puissance est entre les mains du roi d'Angleterre, que les décrets et les ordres se donnent en son nom...

« Hier, les occupations du seigneur Alexis Fontana ne nous permirent pas de le voir ; mais, ce matin, nous nous sommes réunis. Les seigneurs Zarate et Fontana pensent qu'il n'est pas encore temps d'entamer la négociation de notre affaire, beaucoup moins de demander un établissement et l'autorisation de prêcher ; car, bien que le Roi gouverne la Flandre, tant que l'Empereur, son père, sera ici, il ne pourra disposer de rien sans son avis, et rien ne se fait sans l'Empereur. Et quant à l'autorisation de prêcher, ils craignent l'évêque de Cambrai, et plus encore la reine, qui peut beaucoup sur l'esprit de l'Empereur.

« On tient pour très-certain que, dans peu de jours, ce prince donnera l'Espagne et la Sicile à Philippe, son fils, comme il lui a déjà donné la Flandre; qu'alors le Roi, se voyant maître de tout, disposera des affaires comme il l'en-

tendra, et nous pourrons plus facilement tenter ce que nous désirons pour la gloire de Dieu Notre-Seigneur.

« Nous avons donc conclu que nous retournerions à Louvain, maître Bernard et moi, et que, quand il en serait temps, ces seigneurs nous avertiraient. Nous partons tout à l'heure pour cette ville, avec l'espoir de ne pas y perdre notre temps. Nous serons exacts à informer Votre Paternité de tout ce que nous y ferons. En attendant, nous la prions de nous recommander à Dieu dans ses oraisons et dans ses saints sacrifices, afin que Notre-Seigneur nous accorde la grâce d'être de dignes ouvriers dans sa vigne, et de faire la volonté de Votre Paternité, c'est-à-dire celle de Dieu, puisqu'elle n'en a pas d'autre. Nous prions aussi Votre Paternité de nous faire écrire et nous avertir de tout ce qu'elle veut que nous fassions, nous donnant les instructions qu'il nous faut pour éviter, autant qu'il nous sera possible, avec la grâce du Seigneur, les fausses démarches dans l'exécution de ce qui nous sera commandé.

« Il me semble qu'il y a beaucoup de mouvement à la cour, et qu'on y agite des affaires fort graves, en sorte que, jusqu'à ce que nous recevions d'autres ordres de Votre Paternité, le mieux sera de nous en tenir à mes instructions, d'après lesquelles nous devons suivre la direction de nos amis qui connaissent bien le vent et les intrigues de la cour.

« Nous nous recommandons également aux prières des PP. Laynez, Polanco, Madrid et de tous les autres.

« De Bruxelles, le 11 décembre 1555.

« De Votre Paternité,

« Le fils indigne en Notre-Seigneur,

« Pierre de Ribadeneyra (1). »

De retour à Louvain, le premier soin de Ribadeneyra fut de promulguer les Constitutions, et de les expliquer à ses

(1) Arch. du Jésus, à Rome.

confrères. Pour donner à sa mission toute l'autorité qu'elle requérait, il leur présenta d'abord, au nom de saint Ignace, une lettre de créance conçue en ces termes :

« Ignace de Loyola, Préposé Général de la Compagnie de Jésus, aux Frères bien-aimés de la même Compagnie, qui sont à Louvain, à Cologne, à Tournay, et dans toute la Germanie inférieure, salut éternel en Notre-Seigneur.

« Comme il est nécessaire que les membres du corps de notre Compagnie soient d'autant plus animés du même esprit, et plus fidèles à conformer leur conduite à la direction de notre Institut, que, dispersés en divers pays, ils sont plus éloignés les uns des autres, et comme notre cher Frère en Jésus-Christ, Pierre de Ribadeneyra, connaît bien notre intention touchant les Constitutions, ainsi que les usages établis dans notre Compagnie pour la gloire de Dieu, notre profit spirituel et celui du prochain, nous avons jugé à propos de l'envoyer vers vous pour notre mutuelle consolation, et pour resserrer notre union, afin que, de même que nous recevons de notre vocation un même esprit qui nous conduit tous à la même fin, celle de la gloire de Dieu et du salut des âmes, de même aussi nous prenions les mêmes moyens, et nous gardions une conduite uniforme autant qu'il nous sera possible. C'est pourquoi vous le recevrez avec amour et charité, et vous lui ajouterez une foi entière dans tout ce qu'il vous dira en notre nom sur nos Constitutions, nos statuts, et sur les autres choses.

« Portez-vous bien en Notre-Seigneur, et recommandez-nous à la divine bonté dans vos prières et vos saints sacrifices.

« De Rome, le 20 octobre 1555 (1). »

(1) Trad. sur l'original espagnol conservé par le P. L. de La Palma, dans sa *Vida* (ms.) *del P. de Ribadeneyra*, et publiée par le P. Genelli parmi les pièces justificatives de son livre *Das Leben des heiligen Ignatius von Loyola*. (Innsbruk, 1848, in-8°, p. 506.)

Il ne fallait pas aux Jésuites de Louvain une si puissante recommandation pour bien accueillir l'envoyé de saint Ignace et tout ce qu'il leur apportait de sa part. Ils reçurent avec un profond respect les Constitutions, et ils en firent scrupuleusement la règle de leur conduite, en se conformant aux commentaires de Ribadeneyra. Au reste, pendant son séjour parmi eux, il les leur expliqua mieux encore par ses exemples que par ses paroles : il ne cessa de leur offrir, dans sa personne, un parfait modèle de cette charité fraternelle, de ce recueillement intérieur, de cet esprit de famille, enfin de toutes les vertus que saint Ignace voulait voir régner dans son Institut.

Ribadeneyra ne fut pas moins exemplaire dans l'exercice du ministère apostolique. Il avait reçu, comme nous l'avons déjà dit, l'ordre de faire des instructions latines aux étudiants de l'Université. La difficulté pour lui n'était pas de prêcher dans cette langue, puisqu'il la parlait avec une pureté exquise et une rare élégance, ni de se faire entendre à des auditeurs qui vivaient, pour ainsi dire, dans l'atmosphère du Latium. D'ailleurs, depuis que le P. Strada avait créé ou relevé à Louvain les conférences latines, il s'était toujours trouvé des orateurs qui avaient pris à tâche de ne pas les laisser tomber en désuétude : au moment même où Ribadeneyra pensait à en faire, Adrien Amerot, un des plus illustres professeurs du Collége des Trois-Langues, prêchait, chaque dimanche, des sermons latins devant le clergé, dans la chapelle des Augustins (1). Nous pourrions ajouter que l'affluence considérable d'étudiants de différentes nations à Louvain, les habitudes et les formes scolastiques qu'ils portaient partout avec eux, le long et continuel contact de la ville avec l'Université avaient accoutumé la population à un certain latin, qui n'était pas celui des humanistes, sans doute, mais qui rendait cependant leurs discours accessibles aux habitants les moins

(1) M. Félix Nève, *Mémoire sur le Collége des Trois-Langues*, pag. 210.

lettrés (1). Ribadeneyra n'avait donc point à craindre de ne pas être compris, beaucoup moins d'être embarrassé. Mais, inconnu à Louvain, comment pouvait-il dresser sa chaire au milieu de cette savante école? D'un autre côté, lui convenait-il de se donner cette mission, et d'aller offrir au recteur des discours latins, comme s'il n'y eut pas eu, dans l'Université, des hommes plus accrédités que lui pour en faire? Ces considérations avaient fortement préoccupé Ribadeneyra, dès les premiers jours de son arrivée; et nous avons vu qu'il avait traité, avec ses confrères, des moyens d'amener une invitation qui lui aurait épargné une démarche en apparence trop présomptueuse. Ces moyens, il les cherchait encore, lorsque le recteur de l'Université, qui avait peut-être entendu parler de l'inauguration encore récente du Collége Germanique, et des autres circonstances où Ribadeneyra avait montré un véritable talent oratoire, vint de lui-même l'inviter à reprendre les conférences latines, ouvertes d'une manière si brillante par le P. François Strada. A ces avances plus désirées qu'attendues, Ribadeneyra comprit que saint Ignace l'aidait de ses prières; et il espéra que, puisque son bienheureux Père lui avait facilité les voies à ce ministère, il lui obtiendrait aussi le succès.

En effet, le succès fut si complet qu'il passa les espérances de Ribadeneyra; et nous, qui allons le rapporter, nous tenterions peut-être la crédulité de nos lecteurs, si nous n'empruntions les paroles d'un témoin oculaire. Voici donc la lettre que le vénérable P. Olivier écrivit, à cette occasion, à saint Ignace :

(1) C'est un fait qu'avait constaté Juan Calvete de Estrella dans sa Description du voyage fait en 1549 par Philippe II dans les provinces belges : Per toda la villa se habla mucho latin, aun en las casas de los officiales; de manera que ellos y algunas mugeres lo entienden. (Cité par M. Félix Nève, *ibid.*, p. 116.)

« Mon Révérend Père en Jésus-Christ,

« Que la grâce et la paix de Notre-Seigneur soient toujours avec nous tous. Ainsi soit-il.

« Comme le P. Pierre de Ribadeneyra vous a informé de l'état de nos affaires, il ne me reste plus qu'à vous parler de nos prédications. Il a prêché trois fois en latin dans l'église de Saint-Michel, c'est-à-dire le troisième et le quatrième dimanche de l'Avent, et le jour de la fête de Noël : la grâce de son débit, l'étendue de sa doctrine et la chaleur de son éloquence ont causé une satisfaction, ou plutôt une admiration générale. Dès la première fois, il se fit, autour de sa chaire, un concours tel que jamais sermon latin n'en avait attiré un pareil ; cependant l'affluence, l'attention et l'admiration des auditeurs furent encore plus grandes à la seconde et à la troisième fois. J'avais suivi les prédications de maître François Strada, qui, vous le savez, mon Révérend Père, attirait un concours d'autant plus étonnant que les sermons latins n'étaient pas encore en usage. Et quoique depuis lors ils soient devenus si communs, que, pendant l'Avent, il s'en fait jusqu'à trois chaque dimanche, cependant je n'ai jamais vu l'auditoire de maître Strada aussi nombreux, ni la satisfaction du public aussi vive. Les vieux prédicateurs eux-mêmes se montrent les plus empressés à entendre les sermons du P. Ribadeneyra ; et, depuis qu'il a commencé à prêcher, il n'y en a pas un qui ait eu le courage de monter en chaire. Un docteur fameux, nommé Amerot, qui prêchait aussi en latin avec beaucoup d'éclat, ne manque jamais d'aller l'entendre à la tête de ses disciples. Il est même venu, toujours accompagné de ce cortége, rendre une visite solennelle à notre prédicateur.

« Un respectable religieux espagnol, de l'Ordre de saint Dominique, faisait un jour un sermon, une heure avant que le P. Ribadeneyra commençât le sien dans une autre église. En le finissant, il fit l'éloge des prédications latines de son

collègue, et, sur son invitation, tous ses auditeurs allèrent avec lui entendre le P. Ribadeneyra. Depuis lors, le même religieux et beaucoup d'autres de différents Ordres, et plusieurs seigneurs espagnols, sont venus le visiter chez nous, et lui offrir leurs services. Père plus admirable et aussi plus admiré que je ne pourrais dire ! Un théologien est venu deux ou trois fois, de la part de la Faculté, nous demander une copie de ses sermons; d'autres désirent qu'on les livre à l'impression. Il en est qui me prient très-instamment de leur expliquer, dans un écrit particulier, l'art avec lequel il compose et débite ses discours. Enfin, plusieurs l'observent avec la plus grande attention, dans le désir et l'intention de l'imiter (1). »

Dans une autre lettre, écrite quelques jours après au même saint, le P. Bernard Olivier ajoutait à ceux que nous venons de reproduire, de nouveaux témoignages de l'admiration du public pour les prédications de Ribadeneyra. « Sa réputation, disait-il, est au-dessus de ce que je pourrais dire, et elle va toujours croissant; nous en avons eu, ces jours derniers, une nouvelle preuve. Le supérieur, ou, comme on dit ici, le régent du Faucon, invita le Père à sa table, où se trouvèrent aussi les principaux maîtres de ce collége. Tous s'estimaient heureux de pouvoir échanger quelques paroles avec Sa Révérence, de telle sorte que si quelqu'un d'eux voulait l'entretenir à part, les autres se plaignaient, disant qu'ils entendaient que ce plaisir fût commun à tous, et non le privilége d'un seul. En un mot, on lui donna tant de marques d'honneur, de bienveillance et d'amitié, que le P. de Ribadeneyra et maître Adrien, son compagnon, en furent étonnés. Le même régent alla jusqu'à offrir de recevoir *gratis* tous les jeunes étudiants que nous voudrions envoyer aux écoles de Louvain, ajoutant qu'il ne croirait pas nous faire une grâce, mais qu'il croirait plutôt

(1) Lettre autog. du P. Bernard Olivier à saint Ignace, datée de Louvain, le 27 décembre 1555. (Arch. de la *Prov.* d'Espagne, à Madrid.)—Orlandin., *Hist. Soc. Jesu*, part. I, lib. XVI, nº 27.)

recevoir de nous une très-grande faveur. Il voulut même donner à maître Ribadeneyra la clef du collége et celle de ses appartements, afin qu'il pût aller le visiter quand et aussi souvent qu'il le voudrait. Après le souper, presque tous les maîtres le reconduisirent chez nous à la lueur des torches, qu'ils portaient à la main, et le prièrent très-instamment de vouloir bien continuer ses prédications latines.

« Aujourd'hui, j'ai reçu la visite d'un bachelier en théologie, qui, se trouvant absent de Louvain, n'a pu entendre aucune des prédications de maître Pierre de Ribadeneyra. Il en avait d'autant plus de regret qu'on les lui avait plus vantées : il me disait que tout le monde s'en préoccupait dans l'Université, qu'il n'y avait pas jusqu'au plus petit écolier qui n'en parlât avec enthousiasme, et que tous les savants le louaient *etiam usque ad miraculum*. Il m'a conjuré de lui procurer au moins la copie de trois de ses discours (1). »

Ces triomphes auraient peu satisfait Ribadeneyra s'ils n'avaient été accompagnés des fruits de salut qu'il voulait opérer : ses auditeurs, captivés par les charmes de sa parole, mais encore plus convaincus par la force de son éloquence, faisaient généralement passer ses enseignements dans leur conduite ou dans leurs habitudes privées ; et l'illustre Ruard Tapper remercia plus d'une fois l'orateur des résultats de ses prédications.

Elles amenèrent encore celui que saint Ignace avait prévu ou prédit. La renommée porta jusqu'à Bruxelles le nom de Ribadeneyra avec le bruit de ses succès. Les grands de la cour témoignèrent le désir de l'entendre ; et, comme le comte de Zarate entretenait des rapports d'amitié avec quelques Pères de Louvain, le premier secrétaire de l'Empereur le chargea, au nom de tous, de leur procurer la satisfaction qu'ils demandaient. Ribadeneyra fut donc invité à se rendre à Bruxelles. Il s'y attendait, puisque saint Ignace le lui avait

(1) Orig. Arch. de la *Province* d'Espagne, à Madrid.

prédit ; mais il était bien loin de se promettre les applaudissements qu'il y reçut. Nous les laisserons encore raconter au P. Bernard, qui en informa saint Ignace en ces termes :

« La réputation du P. de Ribadeneyra a été si grande à Louvain, que plusieurs seigneurs de la cour l'ont fait instamment solliciter de venir prêcher en espagnol à Bruxelles. Il a fallu se rendre à leurs pieux désirs, d'autant plus qu'un gentilhomme de nos amis, Pierre de Zarate, n'avait pu s'empêcher, pour obéir aux instances du premier secrétaire de l'Empereur et d'autres nobles personnages, de s'engager à le faire venir à Bruxelles. Il y prêcha donc, le jour des Rois, dans une des principales églises où les Espagnols ont l'habitude de se rendre. Les plus grands seigneurs de la cour, tels que Erasso Vargas, Gonzalo Perez, le maître d'hôtel du roi, tout le Conseil de Sa Majesté, et beaucoup d'autres, s'y trouvèrent en si grand nombre, que, si nous en croyons le même Zarate, l'évêque de Trieste, le principal prédicateur et le plus fameux de cette cour, n'eut jamais un si nombreux ni un si brillant auditoire. Tous furent vivement satisfaits du fond, de la forme du discours, du débit, de l'action et de la dignité du prédicateur. Le confesseur du Roi, qui assistait aussi à ce sermon, ne pouvait assez louer la doctrine du Père, dans laquelle, disait-il, il ne trouvait rien à reprendre. Les seigneurs Zarate et Alexis Fontana s'arrêtèrent, quelque temps, après la prédication, pour se communiquer leurs impressions ; et ils nous dirent que tous en avaient été charmés et très-édifiés. Or, le seigneur Zarate avait été, auparavant, dans une crainte mortelle que le Père Ribadeneyra ne satisfît pas à l'attente générale : il nous avait fait entendre, à plusieurs reprises, qu'il y avait nécessité pour lui de bien se préparer, car, disait-il avec anxiété, il aurait affaire à des oreilles très-délicates, etc. Mais il fut tellement rassuré ensuite, qu'il me dit que tout, dans ce discours, était digne d'éloge. C'est aussi le témoignage que nous ont rendu ces seigneurs, dans la visite que nous leur avons faite au nom de Votre Paternité. Le P. de Ribadeneyra

a reçu de leur part mille marques d'estime et de bienveillance.

« Que le Dieu qui rend éloquentes les langues des enfants soit béni de tout! Que Votre Paternité, pour l'amour de Notre-Seigneur, nous recommande à sa divine miséricorde, afin que notre ingratitude, et surtout mes péchés, ne paralysent pas en nous l'effet de ses célestes dons.

« De Louvain, le 11 janvier 1556.

« De votre Révérende Paternité,

« Le serviteur inutile,

« Bernard (1). »

La satisfaction générale que produisit le discours de Ribadeneyra lui ouvrit l'accès du trône, et lui fit un grand nombre d'amis parmi les seigneurs de la cour. Le comte de Figueroa y Cordova, plus tard duc de Feria, le plus puissant d'entre eux, se déclara pour lui. Il lui offrit même un logement dans son hôtel, le traita avec une bonté toute paternelle, le dirigea dans toutes ses démarches, et poursuivit constamment sa cause avec autant de sollicitude que si elle lui eût été personnelle (2).

(1) Arch. du Jésus, à Rome, et Arch. de la *Prov.* d'Espagne, à Madrid.

(2) Ribadeneyra, dans ses *Confessions* et dans la Dédicace de la IIe partie de *La Fleur des Saints*, à Dona Ivana Dormer, Duquesa di Feria. Son témoignage est confirmé par un témoin oculaire, Don Lopez d'Alvarado, qui, le 10 novembre 1556, écrivait de Pise, où il s'était rendu en quittant la cour : « Quant à la bonté, à la sollicitude, à la vertu et à la vie exemplaire du P. maître Ribadeneyra, il vaut mieux n'en rien dire que de parler seulement en passant d'un si beau sujet. Le Roi l'a pris en affection ainsi que Ruy Gomez et tous les autres seigneurs du Conseil. Pour le comte de Feria et Don Alonso de Aguilar, son frère, ils ne peuvent s'en passer, même pour une heure. »

« Della bontà, religione, sollicitudine et buono esempio del P. M. Ribadeneyra, *melius est tacere quam de re eximia pauca dicere.* Il Re nostro signore l'ama molto, et Ruy Gomez con gli altri del Consiglio ; ma il cont

Ribadeneyra ne douta point que ce ne fût là le guide que le Ciel, à la prière de saint Ignace, lui avait destiné à la cour. Plein de confiance en son illustre protecteur, il lui exposa dans tous ses détails l'objet de sa mission. Il lui fit connaître l'origine, le but, l'esprit, l'institut, les succès de la Compagnie, lui fournissant, avec ses explications, des moyens de défense contre les contradicteurs, qui sans doute se rencontreraient dans le Conseil du roi. Enfin, il lui soumit la demande de saint Ignace et les motifs qu'il avait de la faire.

Le comte de Figueroa n'était pas étranger à la Compagnie. Déjà son frère, le P. Antoine de Cordoue, y était entré et il l'honorait par ses éminentes vertus; et sa mère, la marquise de Priego, s'en était déclarée la patronne en Espagne. Il était donc préparé par des traditions de famille à la favoriser de tout son pouvoir; mais il en fit une affaire de justice et de religion, lorsque Ribadeneyra lui eut mieux fait connaître l'Institut. Dès ce moment, il se préoccupa des moyens de l'établir en Belgique, et d'écarter tous les obstacles qui pourraient lui en fermer l'entrée (1). Ces obstacles étaient redoutables; et il ne fallait rien moins qu'un si généreux dévouement pour les renverser.

Les vertus et les grandes qualités du comte de Figueroa lui avaient acquis toute la confiance de Philippe II; mais, aussi prudent que son souverain, il savait compter avec les circonstances; dans l'intérêt même des affaires dont il se chargeait, il avait soin de ne pas heurter des susceptibilités et des passions qui pouvaient s'en offenser, de les user par sa longanimité, ou par la force même des choses. Quoiqu'il eût à cœur la cause de Ribadeneyra, il ne précipita rien pour la faire triompher ; mais il la poursuivit avec autant de vigueur que de sagesse, quand il lui parut qu'il était temps de la traiter.

di Feria et Don Alonso de Aguilar, suo fratello, l'hora che non lo veggono non stanno in se. » (Lettre insérée dans le recueil de celles de Ribadeneyra. Archives du Jésus, à Rome.)

(1) Ribadeneyra, *ibid.*

Son premier soin fut de ménager au jeune négociateur l'occasion de présenter ses lettres de créance à Philippe II.

Admis par la médiation de son noble ami à l'audience du roi, Ribadeneyra lui présenta la lettre suivante, de la part de saint Ignace :

« Que la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ daigne combler Votre Majesté de ses célestes dons.

« Ayant appris la renonciation que Sa Majesté l'Empereur, notre maître, a faite, en faveur de Votre Majesté, de ses domaines de la Basse-Allemagne et de ses autres Etats de ce côté, nous tous, ses serviteurs, nous en avons reçu une grande consolation dans Notre-Seigneur, à cause du saint exemple que l'Empereur a donné dans cette occasion, et parce que nous espérons que, sous le gouvernement de Votre Majesté, la bonté divine sera bien servie dans ces mêmes Etats ; c'est ce que nous lui demandons continuellement dans nos pauvres prières et dans nos saints sacrifices. D'ailleurs notre devoir et nos vœux nous pressent de seconder Votre Majesté, non-seulement en ceci, mais dans tout ce que pourra notre faiblesse. Or nous sommes persuadés qu'il serait du service de Notre-Seigneur et de celui de Votre Majesté que quelques membres de de notre petite Compagnie, flamands d'origine et de langue, fissent valoir le talent que Dieu leur a donné, dans vos provinces des Pays-Bas, plus exposées que les autres, à cause de leur voisinage et de leurs relations avec l'Allemagne, à recevoir les erreurs, au détriment de la gloire de Dieu et du service de Votre Majesté. J'ai donc jugé à propos en Notre-Seigneur d'envoyer maître Ribadeneyra, qui remettra cette lettre à Votre Majesté, et lui exposera les raisons que nous avons de penser ainsi ; afin que, si Votre Majesté juge que la chose soit du service de Dieu et du sien, elle daigne prendre sous sa protection cette petite Compagnie dans ces contrées, comme il lui a plu de le faire ailleurs (1), et lui accorder la

(1) Dès l'an 1554, Philippe avait écrit des lettres pressantes aux cardi-

faculté d'y établir des colléges où elle puisse, comme dans les autres royaumes et Etats de Votre Majesté, employer au salut des âmes le petit talent qu'elle a reçu de Notre-Seigneur. Elle pourra ainsi offrir à Votre Majesté, dans un pays qui en a tant besoin, les services qu'elle lui doit pour la gloire de Dieu, notre Créateur et Seigneur, et pour le bien des peuples confiés par sa providence à la conduite de Votre Majesté ; elle entendra tout ceci plus en détail de maître Ribadeneyra, à qui je la prie d'accorder la même foi et confiance qu'elle m'accorderait à moi-même.

« Je termine en suppliant Notre-Seigneur de nous combler de ses grâces.

« De Rome, le 23 octobre 1555 (1). »

A cette lettre, Ribadeneyra ajouta quelques explications courtes, mais précises, sur l'Institut de la Compagnie, sur son but, sur les avantages que l'Eglise en retirait dans les autres contrées. Philippe II entendit avec bonté les explications de l'envoyé de saint Ignace, lui promit d'y avoir égard et de lui donner une réponse.

Cette réponse devait se faire attendre longtemps. Philippe II ne faisait que d'arriver au trône : jeune encore, entouré de préventions, presque étranger dans un Etat qu'il était appelé à gouverner, il lui importait de ne pas exciter des mécontentements dès les premiers jours, et d'attendre, pour assumer la responsabilité de ses décisions, d'avoir pris un ascendant absolu sur les seigneurs du pays, qui pouvaient les contrarier (2). Aussi avait-il soin de n'en former aucune sans

naux de Saint-Jacques, de Sainte-Croix, de la Cueva, et au Pape lui-même, pour leur recommander la Compagnie, et en particulier le collége de Gandie. (Ap. Bolland. *Mens. Jul.*, t. VII, p. 494.)

(1) Le texte espagnol de cette lettre, conservée par le P. La Palma, a déjà été édité par le P. Genelli (ouvrage cité p. 505). On en trouve une traduction latine dans l'*Imago primi sæculi Soc. J.*, p. 737, et parmi les lettres de saint Ignace, recueillies par Menchaca. (Lib. IV, ep. xxv.)

(2) Luis Cabrera de Cordoba, *Felippe II, Rey de Espana*, lib. I, cap. 8.

l'avoir soumise aux délibérations de son Conseil. Or, le célèbre Viglius de Zwichem, qui s'était déjà montré hostile à la Compagnie, exerçait dans le Conseil du nouveau monarque l'influence qu'il avait eue dans celui de la gouvernante. Toujours préoccupé de la raison d'Etat, il avait et inspirait de la défiance contre un Ordre qui professait un entier dévouement au Souverain-Pontife ; et dans un moment où l'Espagne faisait la guerre à Paul IV, ce motif pouvait être péremptoire.

Pour prévenir cette objection, ou pour exposer sa demande avec une précision qui ne laissât aucun lieu aux divagations, Ribadeneyra rédigea, sans doute d'après l'avis du comte de Figueroa, un mémoire dans lequel, exposant le but et la fin de l'Institut, il montrait qu'il était complétement étranger à la politique, et que l'intention de saint Ignace n'avait pour objet que la gloire de Dieu et le bien spirituel des âmes (1). Cette pièce, restée jusqu'à ce jour dans l'obscurité d'un dépôt d'archives, a dans l'histoire que nous écrivons une importance qui nous fait un devoir de la citer. Elle est ainsi conçue :

SIRE,

« Pour obéir à la mission que m'a confiée notre Père, maître Ignace, j'ose déposer aux pieds de Votre Majesté ses très-humbles hommages et ceux de toute la Compagnie, et lui exprimer, avec le désir de servir Votre Majesté, l'amour que Dieu a daigné nous donner pour sa gloire et pour le salut des âmes. L'institut de notre Compagnie fait une loi à tous ceux qui l'embrassent, non-seulement d'avoir à cœur leur propre perfection, mais encore de se dévouer au service du prochain. Chacun de nous doit donc, selon le talent que le ciel lui a donné

(1) Cette supplique, dont nous devons la communication au P. Louis de Backer, se conserve parmi les mss. de la bibliothèque de Bourgogne à Bruxelles. Elle est rédigée en espagnol et en style de chancellerie. Nous en avons fidèlement respecté le sens ; mais nous avons cru devoir couper les phrases, pour ne pas leur laisser dans cette traduction la longueur démesurée qu'elles ont dans le texte.

s'employer au salut des autres, qu'ils soient chrétiens, ou hérétiques, ou infidèles. Mais la science est nécessaire à ceux qui veulent instruire et enseigner les peuples. C'est pourquoi il faut que notre Compagnie fonde des colléges (et des colléges rentés, afin que l'obligation de pourvoir aux besoins de la vie ne nuise point aux études), dans lesquels ceux de ses membres qui ne sont pas encore assez avancés dans les sciences nécessaires à leur vocation viennent les apprendre, après s'être exclusivement livrés, pendant deux ans, aux exercices de la vie spirituelle. D'un autre côté, une expérience de chaque jour montre combien il est difficile à ceux qui ont vieilli dans le vice et les mauvaises mœurs, de se défaire de leurs habitudes invétérées et de revenir à Dieu, et par conséquent combien il importe à la chrétienté, à la société tout entière qu'une bonne éducation soit donnée à l'enfance, dans un âge où, encore flexible, elle reçoit facilement l'impression de la discipline. Mais comme on rencontre trop peu de maîtres qui joignent la vertu à la science, l'exemple aux leçons, la Compagnie, obéissant à l'esprit de Notre-Seigneur Jésus-Christ, n'a pas dédaigné de s'abaisser, à cause du grand bien qui peut en résulter, à l'emploi d'instruire les enfants et les jeunes gens. Elle regarde même comme un de ses principaux devoirs d'ouvrir, non-seulement aux siens, mais encore à ceux du dehors, des colléges où ils puissent apprendre gratuitement, avec les vertus et les connaissances nécessaires à un chrétien, les sciences humaines depuis les rudiments de la grammaire jusqu'aux facultés les plus élevées, plus ou moins selon les ressources que peuvent offrir ces divers colléges. Elle en a fondé en Espagne, en Portugal, en Italie, en Allemagne, et partout ses établissements ont répondu par de grands avantages à la faveur des peuples, comme le prouvent les succès et les progrès que Notre-Seigneur a accordés en peu de temps à une œuvre dont il semble avoir fait la sienne.

« Témoin des heureux résultats de cette manière d'enseigner, notre Père, maître Ignace, voudrait aussi en faire jouir la Flandre. Déjà les hérésies ont pénétré dans cette partie de vos

États; elles y ont répandu leurs erreurs et gagné bien des adhérents, qui transmettront leurs sentiments à leur postérité. D'ailleurs, Notre-Seigneur a daigné appeler à la Compagnie des hommes vertueux et savants de ce pays, et des jeunes gens de grande espérance, dont il pourra un jour se servir pour sa gloire dans leur propre patrie. Il a donc semblé à notre Père qu'il lui resterait toujours quelque chose à faire pour le salut des âmes et le service de Votre Majesté, si au moins il ne lui témoignait pas le désir de la servir, et ne lui offrait pas le concours de cette petite Compagnie, pour toutes les parties de ses États, mais surtout pour la Flandre, qui en a un plus grand besoin. A cette considération est venue se joindre l'autorité de plusieurs grands personnages, zélés pour l'honneur de Dieu et le service de Votre Majesté, tels que les Inquisiteurs et autres qui, bien informés de la grandeur du mal, savent aussi quel bien y a opéré, avec la grâce divine, le ministère de quelques-uns des nôtres, et pressent notre Père d'envoyer d'autres ouvriers dans ce pays, avec la mission d'unir leurs efforts à ceux de leurs confrères, pour défendre la religion catholique combattue sur tant de points et par tant d'ennemis. En outre, on s'est plaint que des jeunes gens de talent et des hommes qui auraient pu servir l'Église dans leur pays, se soient rendus en Italie pour entrer dans la Compagnie ; ils n'avaient cependant pas d'autre moyen de suivre leur vocation, puisqu'il n'y a en Flandre ni collége ni autre maison de la Compagnie où ils pussent se retirer. L'évêque de Cambrai nous a même refusé la permission de travailler au salut des âmes dans son diocèse, sous prétexte que notre Ordre, bien qu'approuvé par le Saint-Siége, n'a pas été reçu en Flandre par Votre Majesté. D'autres pourraient alléguer la même raison, si Votre Majesté ne daignait pas déclarer sa volonté.

« Voilà, Sire, les motifs qui ont engagé notre Père, maître Ignace, à m'envoyer auprès de Votre Majesté pour la supplier de vouloir bien favoriser de sa protection notre Compagnie dans cette partie de ses États, comme elle a daigné le faire dans

les autres, et lui permettre d'y établir des colléges; c'est-à-dire que si une ville, un seigneur, un particulier voulait, dans l'intention de servir Dieu Notre-Seigneur, laisser à cette Compagnie une maison, un collége, une fondation pour ceux d'entre nous qui enseigneraient la jeunesse, ou se prépareraient par l'étude à travailler au salut des âmes et au bien de vos peuples, il lui soit permis de le faire en toute liberté. Nous ne prétendons point venir contre la volonté des populations, nous demandons seulement qu'elles soient favorisées et exaucées, si elles nous appellent.

« Une semblable supplique fut déjà présentée à la sérénissime reine Marie, et la Faculté de théologie de Louvain, chargée par elle d'examiner nos bulles et nos priviléges, lui répondit que tout, dans notre Institut, était bon et utile à ses États. Toutefois, Sa Majesté, prévenue par des personnes qui ne connaissaient pas la Compagnie, ne crut pas devoir l'agréer. Mais Votre Majesté connaît l'amour que Dieu nous a donné pour son service : elle a déjà daigné recevoir avec une clémence et une bonté royale notre Institut dans ses autres royaumes, où il a obtenu pour le bien des âmes le résultat qu'on en espérait. Animée du zèle ardent qu'elle a reçu du Seigneur, Votre Majesté maintient notre sainte foi dans les pays où elle est florissante, et la rétablit dans ceux d'où elle avait été bannie, comme Elle l'a montré dans l'heureux et glorieux retour de l'Angleterre à la religion catholique. Encouragé par ces considérations, notre Père, maître Ignace, met sa confiance en Votre Majesté, maintenant que Dieu Notre-Seigneur a soumis à son sceptre, avec le plus puissant empire du monde, une si grande partie de son Église, et que tous les bons tiennent les yeux fixés sur Votre Majesté, de laquelle ils attendent de nouvelles preuves de son zèle magnanime pour les choses de la religion, et il supplie Votre Majesté, dans l'espoir de la servir en servant Dieu Notre-Seigneur dans ses États, de daigner lui accorder la faveur qu'il a déjà obtenue pour d'autres contrées. Outre le service que Votre Majesté rendra

au Seigneur, et le nouveau bienfait qu'elle accordera à ses peuples, dont le salut est en partie entre ses mains, son exemple entraînera les autres princes et les prélats de ce pays, qui attendent la décision de Votre Majesté comme de leur chef, pour approuver ce qu'Elle aura jugé à propos d'approuver. Du reste, Votre Majesté prendra la détermination qui lui paraîtra la meilleure, et notre Père, maître Ignace, attendra sa réponse avec confiance, content d'avoir rempli, par cette supplique, ce qu'il doit à sa conscience et à Votre Majesté. »

Ce mémoire, présenté à Philippe II par le comte de Figueroa, fut accueilli avec la même faveur que la lettre de saint Ignace. Mais les embarras du commencement d'un nouveau règne, les dispositions hostiles de quelques conseillers influents, faisaient différer de jour en jour la conclusion de l'affaire. Une longue indisposition du roi vint encore s'ajouter à tant d'obstacles pour la renvoyer à une époque indéterminée.

Ribadeneyra profita de cette dernière circonstance pour aller reprendre à Louvain les conférences latines qu'il y avait faites avec tant d'éclat. De son côté, le P. Bernard alla partager à Tournay les travaux apostoliques des PP. Quintin Ciarlart et Antoine Bouclet. L'un et l'autre obtinrent des succès qui durent bien les soulager des ennuis de leur négociation. « Les fruits qu'ont produits les sermons de maître Bernard, écrivait Ribadeneyra à saint Ignace, Votre Paternité les lira dans la lettre ci-jointe, que j'ai reçue de lui. Je l'ai montrée au nonce de Sa Sainteté, au comte de Feria, au duc de Medina-Cœli, à Don Alonso de Aguilar, et à d'autres seigneurs de la cour, amis de la Compagnie, qui en ont été très-édifiés. »

Le P. Bernard termina tant de travaux par une mort plus édifiante encore. Tandis qu'il les accomplissait à Tournay et dans les contrées voisines, la peste sévit dans cette ville avec une fureur qui n'épargnait personne. Le P. Quintin le premier se dévoua au service des malades ; mais il tomba bientôt lui-même victime de sa charité. Le P. Bernard accourut à la première nouvelle de la maladie de son saint collaborateur, et le

remplaça auprès des pestiférés. Attaqué à son tour du fléau, il y succomba le 22 août 1556, malgré les soins que lui prodiguèrent les Pères Chartreux.

Quelque temps auparavant, saint Ignace, informé par Ribadeneyra des succès de ses enfants à Tournay, à Louvain et à Cologne, avait formé de ces différentes maisons, une nouvelle province sous le nom de *Germanie inférieure*, dont il avait confié le gouvernement au P. Bernard Olivier. Mais la mort ne laissa pas même à cet homme apostolique le temps de connaître une commission qu'il lui était si glorieux d'avoir méritée.

Cependant Ribadeneyra attendait à Louvain l'occasion d'accomplir la sienne. Pendant ce temps-là, il continuait ses conférences latines avec un succès toujours croissant. « Quant à moi, ajoutait-il dans sa lettre, après avoir rappelé les travaux du P. Bernard Olivier, j'ai prêché à Louvain deux fois, le jour de la fête du Saint-Sacrement et le dimanche suivant, devant mon auditoire ordinaire, ou plutôt devant un auditoire plus nombreux que jamais, et formé des principaux personnages de l'Université. J'espère dans le Seigneur que mes discours auront opéré un grand bien. Du moins on m'a dit que le dernier surtout suffisait pour dix ans, et que désormais personne n'osera blâmer les fidèles qui s'approchent fréquemment de la sainte table, et qu'un bon nombre de mes auditeurs avaient pris la résolution de se confesser et de communier tous les huit jours. Que l'auteur de tout bien en soit béni. *Amen.*

« On est venu me prier d'enseigner aux théologiens la manière de prêcher, et d'imprimer mes sermons, dont on se promettait une grande utilité. Je répondis ce que je jugeai à propos dans le Seigneur. Je vois bien, mon Révérend Père, que si je continuais à prêcher quelques jours de suite à Louvain, mes discours, vu la bonne nature et la docilité de ce peuple, produiraient un grand bien, si ma misère ne s'y opposait pas. Mais comme ma négociation, si importante pour le service de Dieu, me force de rester habituellement à Bruxelles, et me per-

met à peine de m'en échapper de temps en temps, l'impression de mes prédications s'affaiblit peu à peu, et devient enfin insensible, quoiqu'on me dise que les étudiants ont retiré un grand profit du peu que je leur ai dit. Que le Seigneur en soit loué.

« A Louvain, il y a plusieurs Espagnols fort savants, qui ont conçu pour la Compagnie une telle affection qu'ils pensent à y entrer. En effet, ils conviennent d'autant plus à notre Institut qu'ils ont parcouru tout le cours des études et qu'ils ont une instruction aussi variée que solide. Un d'entre eux surtout, nommé maître Ledesma, est d'un mérite étonnant : il a dans ses cartons plusieurs ouvrages prêts à être imprimés. Il m'a dit qu'il était déterminé à entrer dans la Compagnie, et qu'il ne sera heureux que lorsqu'il aura exécuté son projet. En attendant, il se recommande aux prières de Votre Paternité, pour laquelle il a une si haute estime qu'il ne cesse de rendre grâces à Dieu, me dit-il, d'avoir envoyé au monde un tel homme. Je vous dis ceci parce qu'il m'a prié de vous l'écrire de sa part (1). »

Ribadeneyra nous rappelle ici la vocation de Ledesma ; mais il nous laisse à peine soupçonner qu'il eut part à cette glorieuse conquête. Nous ne serons pas aussi réservé que lui ; nous devons à nos lecteurs des détails que nous savons d'ailleurs sur un des plus intéressants épisodes de son séjour à Louvain.

Né à Cuellar, en Espagne, Diego de Ledesma avait eu, dès son enfance, un goût irrésistible pour les sciences. Dès qu'il eut appris les belles-lettres et la philosophie dans l'université d'Alcala, il alla poursuivre ses études à Paris. Quatre ou cinq ans lui suffirent pour absorber en quelque sorte l'enseignement de cette université. La réputation qu'avaient faite au Collége des Trois-Langues à Louvain les savantes leçons de Conrad Goclenius et que soutenaient dignement celles de Pierre Nan-

(1) Lettre autogr. du 21 juin 1556. (Arch. du Jésus, à Rome.)

nius, de Rescius, d'Amerot, et d'autres grands humanistes, vint alors piquer sa curiosité, et il alla demander à Louvain de nouvelles connaissances. L'Université, après l'avoir reçu comme étudiant, fut bientôt fière de le compter parmi ses maîtres. Ledesma était déjà l'honneur de cette savante école, lorsqu'il fit la connaissance des religieux de la Compagnie de Jésus qui complétaient leurs études, ou qui exerçaient dans la ville le ministère apostolique. Témoin de leur zèle, de leur modestie, de leur vie mortifiée, de la douceur et de la sainteté de leurs entretiens, il conçut pour eux une estime qui lui en inspira une très-grande pour leur règle. Il s'informa de l'origine de leur Ordre, de ses progrès, de ses travaux. Tout ce qu'il en apprit le confirma dans ses sentiments pour ces religieux : il leur rendait de fréquentes visites, et prenait souvent part à leurs récréations ; il secondait avec empressement les études de ceux d'entre eux qui suivaient les cours de l'Université, assistait souvent à leurs exercices littéraires, les aidait de ses lumières et de son expérience ; enfin, il leur témoignait de toutes manières l'estime et l'affection qu'il avait pour eux.

Sur ces entrefaites arriva le P. de Ribadeneyra. Ledesma ne tarda pas à savoir que c'était un envoyé de saint Ignace. Il se rendit aussitôt auprès de lui ; et après les premiers compliments d'usage, il se mit à lui faire mille questions sur le Fondateur de la Compagnie. Il ne pouvait pas puiser ses informations à une source plus sûre. Ribadeneyra les lui donna, comme il est facile de le croire, avec tout l'amour qu'il portait à son bienheureux Père. Rien cependant n'étonna plus Ledesma que les Constitutions que Ribadeneyra était chargé de promulguer parmi ses confrères de Belgique. A la vue de cette œuvre de génie, de sagesse et de foi, il fut rempli d'une admiration qu'il ne pouvait dissimuler à personne. Il bénissait Dieu d'avoir envoyé au monde un tel homme, et de l'avoir fait naître lui-même dans le siècle et le pays dont ce grand saint faisait la gloire. Ces sentiments réveillèrent dans Ledesma la pensée encore vague de se ranger parmi les disciples de saint

Ignace. Les premiers discours de Ribadeneyra l'affermirent dans ce dessein. Deux choses l'arrêtaient encore : il avait entrepris un grand travail d'ensemble sur les sciences philosophiques et théologiques, et il croyait que, dépendant d'une volonté étrangère, il n'aurait peut-être ni le temps ni le pouvoir de le terminer. Ensuite il craignait de ne pas égaler, même par ses efforts, la sainteté de son nouvel état. Ces motifs combattaient sa résolution et le jetaient dans une pénible anxiété. Pour y apporter quelque soulagement, il rendait aux Pères des visites encore plus fréquentes; il faisait passer plusieurs de leurs règles dans sa conduite. Mais rien ne calmait son inquiétude. La voix de Dieu, qui ne voulait pas qu'il restât sur le seuil de la religion, retentissait sans cesse dans son cœur. Enfin, les discours que prononça Ribadeneyra, la seconde fois qu'il se rendit de Bruxelles à Louvain, firent sur Ledesma une impression à laquelle il ne put résister. Un jour, après l'avoir entendu, il alla le trouver et lui exposer le trouble dont son âme était agitée. « Croyez-vous, lui demanda-t-il ensuite, que si j'entre dans la Compagnie, j'y trouverai le repos qui me fuit? — Dieu seul, répondit Ribadeneyra, peut connaître l'avenir, et ce n'est pas à moi qu'il appartient de vous le révéler ; mais si j'en juge par mon expérience et par celle de mes Frères, j'ai la confiance que Dieu, dans sa bonté, vous accordera cette faveur. » A ces mots, Ledesma, comme s'il eût reçu une promesse du ciel, s'écrie d'une voix émue : « Me voici, mon Père, me voici, je me livre à vous ; je suis des vôtres. » Ribadeneyra crut devoir modérer l'expansion trop vive des sentiments du docteur, et lui persuada de ne pas prendre conseil de son émotion dans une affaire si grave. Le lendemain, Ledesma se présenta de nouveau. « D'où vous venait donc, lui demanda Ribadeneyra, le mouvement si subit que vous m'avez exprimé hier? » — Subit! mon Père, reprit vivement Ledesma; il y a près de sept ans que je le contenais dans mon cœur. » Puis il se mit à raconter la lutte que depuis si longtemps il soutenait contre l'inspiration divine. Ribadeneyra, convaincu de la sin-

cérité de sa vocation, le consola alors par des promesses, qu'il remplit quelque temps après en l'admettant à la Compagnie. En attendant, Ledesma poursuivit, à Louvain, ses travaux scientifiques, plus uni que jamais aux disciples de saint Ignace, qu'il regardait déjà comme ses confrères (1).

Ribadeneyra aurait voulu se rendre de Louvain à Liége où l'appelaient les vœux de toute la ville ; mais sa négociation réclamait sa présence à Bruxelles. Il y trouva une lettre de saint Ignace qui l'envoyait au secours des catholiques de Cologne. Hermann de Wied, archevêque de cette ville, avait résisté aux envahissements de l'hérésie tant qu'il avait suivi les conseils et l'impulsion de l'illustre Gropper; mais esprit faible et borné, caractère inconstant et léger, il s'était ensuite laissé circonvenir par Bucer et Mélanchton, qui trouvèrent en lui un auxiliaire complaisant. Excommunié et déposé par Paul III, il se retira dans son comté de Wied, où il mourut en 1552. Malheureusement les nouvelles erreurs qu'il avait semées ou laissé répandre parmi son peuple ne disparurent pas avec lui : malgré la guerre que leur déclara Adolphe de Schauembourg, son successeur, elles conservèrent toujours dans Cologne un grand nombre d'adhérents.

Le P. Léonard Kessel et trois ou quatre de ses confrères secondaient le zèle du vertueux prélat ; mais, occupés tout entiers à combattre le mal, ils ne pouvaient pas établir le bien ; et leurs efforts tournés contre l'influence de cette puissante cabale ne suffisaient pas aux besoins spirituels de la population. C'est pourquoi les principaux d'entre les catholiques prièrent saint Ignace d'envoyer à Cologne d'autres ouvriers qui pussent y fonder des œuvres solides en faveur des fidèles, et surtout de l'enfance. Le saint prit une si juste demande en considération ; mais comme il ne pouvait y satisfaire de suite, il se hâta du moins de renforcer la mission qu'il entretenait dans cette cité. Ce fut alors qu'il écrivit à Ribadeneyra la lettre suivante :

(1) Nieremberg, *Varones illustres*, etc., t. I, p. 330.

« On nous fait de Cologne de vives instances pour que nous y envoyions des hommes qui, par la prédication et l'enseignement de l'Ecriture-Sainte ou des belles-lettres, contribuent au bien général de ce peuple. A la vérité, il persévère dans la religion catholique ; mais il y en a beaucoup qui sèment la mauvaise doctrine, et peu qui propagent la bonne. On nous écrit même qu'il ne se fait à Cologne aucune leçon de théologie. Je pense dès maintenant à y réunir assez de monde pour y commencer le collége qu'on veut y fonder. En attendant que j'y pourvoie, je désire que, trois ou quatre jours après que vous aurez reçu cette lettre, vous vous rendiez à Cologne, à moins que Sa Majesté, ou le comte Ruy Gomez ne vous ordonne autre chose, et que vous vous occupiez à y faire des conférences en latin, ou des leçons sur l'Ecriture-Sainte, selon que l'exigera le bien commun de cette ville. Comme maître Polanco vous écrira sur d'autres choses, je n'ajoute rien de plus, si ce n'est que je me recommande à vos prières. Que Jésus-Christ Notre-Seigneur nous donne à tous sa grâce, pour que nous comprenions toujours et que nous accomplissions entièrement sa sainte volonté.

« De Rome, le 3 avril 1556 (1). »

(1) Traduite sur le texte espagnol conservé par le P. La Palma dans la *Vida* (ms.) *del P. Ribadeneyra* (lib. II, cap. 9) et reproduit intégralement par le P. Genelli (*Das Leben des heiligen Ignatius von Loyola* (p. 504 et seq.)

Le P. Genelli conclut de cette lettre trois choses : 1° que Ribadeneyra fut envoyé à Cologne, et non à Louvain ; 2° que le collége de Cologne fut établi en 1556, et non au commencement de l'année suivante ; 3° que le P. Orlandino s'est trompé sur ces deux points.

Nous pourrions qualifier sévèrement ces trois assertions ; nous aimons mieux nous borner à en montrer la fausseté. La première est déjà réfutée par les documents que nous avons produits jusqu'ici sur la mission de Ribadeneyra à Louvain, et par le récit abrégé qu'il en fait dans ses *Confessions*, où il ne dit pas un mot de son voyage à Cologne. Nous ne faisons point un reproche au P. Genelli de ne pas avoir connu ces pièces ; mais était-il prudent de les contredire d'après un document incomplet et isolé ? D'ailleurs ne suffisait-il pas de le lire attentivement pour voir qu'il suppose que Ribadeneyra avait déjà soumis au roi l'objet de sa mission,

Cette mission devait retenir Ribadeneyra loin de Bruxelles plus longtemps que ne le permettait l'état de sa négociation. Le comte Ruy Gomez l'obligea de la différer. Quand lui fut-il donné de la remplir? Nos mémoires ne nous l'apprennent pas; mais nous savons que le 21 juin (1556) il poursuivait encore à Bruxelles sa négociation. A cette époque, il écrivait à saint Ignace :

« Jusqu'à présent je n'ai pu me rendre à Liége, ni à Cologne; mais j'irai, s'il plaît à Dieu, le plus tôt qu'il me sera possible.

« Depuis mon retour (de Louvain) à Bruxelles, je me suis longuement entretenu de notre affaire avec Don Ruy Gomez, qui l'a prise à cœur. Il s'est décidé à présenter un autre

puisqu'il lui est recommandé de ne se rendre à Cologne qu'avec le consentement de Sa Majesté ou du comte Ruy Gomez? Le P. Orlandino, qui raconte les faits dans l'ordre indiqué par Ribadeneyra, est donc irréprehensible.

En second lieu, la lettre de saint Ignace ne parle de la fondation du collége de Cologne que comme d'un projet; elle ne dit point que ce projet ait été alors exécuté. On pourrait présumer, quand même Orlandino ne le dirait pas, qu'un projet de cette importance ne dut recevoir son entière exécution que plusieurs mois après. Encore une fois l'historien de la Compagnie est resté ici dans son exactitude ordinaire.

Le P. Orlandino n'avançait rien légèrement; et quand il se décidait à raconter un fait, c'est qu'il l'avait bien examiné. « Et quidem, dit le P. Lancicius (*De Præstantia Instituti Soc. Jesu*, cap. 1, n° 14), dum jussu P. Claudii Præpositi Generalis, pro prima Historiæ Societatis parte, per sex annos colligerem materiam a P. Nicolao Orlandino, cui datus eram adjutor, latine compositam, summæ fidei integritatis viro et accurato, ac, ut ita dicam, scrupuloso minimarum rerum nostrarum historicarum indagatore et examinatore, ne quid ex nostra officina dubium vel incertum prodiret; ideoque multa præclara omisimus, etsi non putaremus falsa vel dubia, tantum quod non haberemus tam certos veritatis valde probabilis testes omni exceptione majores, sicut habuimus de rebus aliis à nobis vulgatis. » L'écrivain qui a tant de respect pour la vérité historique mérite, ce nous semble, la confiance des lecteurs; et quand la critique ose aborder un livre comme celui du P. Orlandino, une des histoires les plus sérieuses qu'on ait jamais écrites, elle doit se méfier d'elle-même.

mémoire au Roi; et Sa Majesté l'a reçu avec tant de bienveillance qu'elle l'a fait mettre dans un coffret où il ne dépose que les choses les plus secrètes et les plus pressées. Hier, le comte de Feria et Ruy Gomez lui en parlèrent encore; il leur répondit qu'il ne tarderait pas à l'expédier. Que Votre Paternité veuille bien la recommander et la faire recommander à Dieu, jusqu'à ce qu'elle soit terminée. J'espère qu'elle pourra se conclure vers le 10 ou 12 juillet, époque de l'arrivée de la reine de Bohême, pour laquelle nous avons une lettre de la main du P. François (de Borgia) et une autre lettre autographe de la princesse de Portugal, sa sœur. Je ne doute pas qu'elles ne nous soient l'une et l'autre d'un grand secours.

« Le peu de temps que nous laisse cette négociation, nous l'employons à confesser, à traiter avec des gentilshommes et des seigneurs de la cour, des questions de religion, à donner à plusieurs d'entre eux des informations sur notre manière de vivre et sur l'Institut de la Compagnie, chose qui était vraiment bien nécessaire, et dont Notre-Seigneur, je crois, tirera sa gloire (1). »

Il était, en effet, bien nécessaire que Ribadeneyra donnât sur sa cause des explications complètes à ceux qui la prenaient en main : ses adversaires nourrissaient contre elle des préjugés qui auraient peut-être égaré la justice du roi, et ses défenseurs ne pouvaient les dissiper que par un exposé lumineux de l'état de la question. Ribadeneyra ne se proposait pas d'autre but : il savait qu'une cause est d'autant mieux décidée qu'elle est mieux éclaircie ; c'est pourquoi il n'épargnait rien pour la débarrasser des préventions, ou fausses ou calomnieuses, dont l'entourait l'ignorance ou la malice.

Les adversaires de Ribadeneyra répandaient contre la Compagnie toutes les calomnies inventées par le protestantisme : ils recueillaient avec avidité et s'empressaient de propager les pamphlets qu'enfantaient les mauvaises presses de l'Europe :

(1) Arch. du Jésus, à Rome.

ou les faux bruits que faisait courir l'imposture. Viglius ne s'abaissait pas à cette haine vulgaire et abjecte qui emploie, pour se satisfaire, des moyens si honteux ; mais il ne faisait pas moins les affaires des ennemis de la Compagnie : son opposition était d'autant plus redoutable qu'elle était grave et appuyée sur des prétextes spécieux. D'après lui, l'établissement qu'on demandait dérogeait par ses priviléges à la juridiction des évêques; il détournerait les aumônes que la charité publique distribuait aux pauvres et aux Ordres mendiants; il empiéterait sur les droits des curés, et absorberait peut-être la confiance des fidèles. A tous ces prétextes que lui inspiraient des susceptibilités étrangères, il ajoutait encore des raisons d'État, également spécieuses, mais plus sincères.

Aux unes et aux autres Ribadeneyra donnait des réponses sans réplique. « Pourquoi, disait-il, verrait-on avec peine que la Compagnie use de priviléges, ou d'un pouvoir qu'elle a reçus du Vicaire de Jésus-Christ? Tout pouvoir dans la république chrétienne vient de Jésus-Christ; et c'est le Souverain-Pontife qui l'accorde : si les évêques reçoivent de lui leur juridiction, les Ordres religieux en général, et la Compagnie en particulier, tiennent aussi de lui leurs priviléges. Pourquoi donc des droits émanés de la même autorité ne seraient-ils pas également légitimes? Pourquoi voudrait-on augmenter les uns au détriment des autres? On nous reproche jusqu'à nos travaux, malgré le motif surnaturel qui nous les inspire. La liberté de les exercer dans ce pays nous apportera sans doute, comme ailleurs, des chagrins, des ennuis, des déboires, des inquiétudes, des difficultés, en un mot, toute sorte de peines; pourquoi nous y condamnons-nous si ce n'est pour partager le fardeau de l'apostolat avec ceux qui en sont chargés, pour les seconder dans l'accomplissement de leur difficile mission? L'Eglise est aujourd'hui attaquée par d'innombrables ennemis; les pasteurs ne suffisent pas pour les repousser, et l'on s'indigne si des auxiliaires, envoyés par le Pasteur suprême, leur prêtent leurs efforts et leur vie pour sauver des âmes que Jésus-Christ a rachetées de

son sang! Non, il n'est pas juste de repousser ceux que le Saint-Siége envoie, de condamner une institution qu'il a approuvée, confirmée. Qu'on suive du regard la Compagnie dans les autres contrées ; et l'on verra que partout où elle va, avec la bénédiction et l'approbation du Saint-Siége, elle y exerce le ministère apostolique avec le consentement et à la satisfaction des premiers pasteurs (1). »

Ces explications et d'autres semblables, toutes conformes aux instructions que le P. Polanco avait récemment envoyées à Ribadeneyra, n'éclairèrent pas des adversaires déterminés à faire prévaloir leurs préjugés ; mais elles fournirent contre eux de puissants arguments aux illustres personnages qui appuyaient la cause de la Compagnie. La lutte fut longue et animée. La décision qu'on attendait le 10 ou 12 juillet, n'était pas encore portée à la fin de ce mois. On craignait même de l'attendre encore longtemps, lorsque le 3 du mois d'août, contre l'attente des uns et des autres, Philippe II accorda l'autorisation demandée, avec la promesse de fournir des secours pécuniaires pour les établissements que la Compagnie fonderait en Belgique. A la vérité, soit que ce prince n'eût pas échappé tout à fait à l'influence des adversaires de Ribadeneyra, soit qu'il voulût leur adoucir le chagrin de leur défaite, il mit quelques restrictions à cette faveur ; mais il les leva dans la suite, lorsqu'il fut mieux éclairé, ou qu'il n'eut plus de raison pour les maintenir.

Ribadeneyra n'avait jamais désespéré de l'issue de cette affaire, puisqu'il savait que saint Ignace la recommandait à Dieu. Cependant les difficultés qu'il avait essuyées l'avaient tenu, pendant sept mois, dans une anxiété qui lui rendit le succès plus agréable ; il était surtout heureux, d'avoir répondu, par un si important service, à la confiance de son bon Père, et de pouvoir, en lui donnant cette nouvelle, lui causer une vive satisfaction. Il s'empressa donc de la lui apprendre ;

(1) Orlandin., *Hist. Soc. J.*, part. I, lib. XVI, nos 31-32.

mais sa lettre n'était pas encore arrivée à Rome, quand il en reçut une du P. Polanco, qui lui annonçait que saint Ignace avait cessé de vivre, le 31 juillet 1556 (1). Quelque consolants que fussent les détails d'une si belle mort, Ribadeneyra eut besoin de toute sa foi pour surmonter sa douleur et se consoler d'une perte si cruelle.

« Mon Révérend Père, disait-il dans sa réponse au Père Polanco, je viens de lire la lettre qui nous apporte de Rome la nouvelle de la mort du P. Maître Ignace, aussi heureuse pour lui que déplorable pour nous. Votre Révérence peut s'imaginer dans quelle stupeur m'a jeté cette nouvelle, et quelle blessure elle a faite à mon cœur. Mais enfin, en levant les yeux vers ce bon Père, qui avait toutes mes affections, et de lui jusqu'à la divine Providence, vers laquelle, pendant sa vie, il fixa constamment ses regards, je comprends que j'ai plus de motifs de consolation que d'affliction. Car je sais que la Compagnie est principalement fondée sur Jésus-Christ, et non sur notre Père Ignace. Jésus-Christ, qui l'avait formé pour ses desseins, s'était servi de son concours pour élever et achever ce grand édifice : il peut encore nous en susciter un, ou plusieurs autres, qui, sans être des Ignace, seront du moins égaux au besoin que nous en avons. J'aime à me rappeler ici l'exemple de Jean Hurtado, qui, sur la fin de sa vie, faisait remarquer que Notre-Seigneur avait privé, en un même jour, son Église, à peine fondée, de saint Pierre et de saint Paul, les deux plus fermes colonnes sur lesquelles elle paraissait appuyée.

« Je me rappelle aussi, avec consolation, l'espérance qu'avait notre bienheureux Père, qu'après lui la Compagnie se perfectionnerait encore, et qu'elle verrait, parmi ses enfants, des hommes plus animés de l'esprit de Dieu, plus enflammés du désir du souverain bien. Je ne doute point que le Seigneur,

(1) La lettre originale du P. Polanco, que nous avons trouvée dans les archives du R. P. Provincial d'Espagne, parmi quelques papiers de Ribadeneyra, était datée de Rome et du 6 août 1556.

qui nous l'avait donné pour modèle, ne l'ait retiré auprès de lui pour qu'il y soit notre intercesseur. Mais je sens mon cœur se fendre à la pensée que je n'ai pas mérité la grâce de me trouver présent à sa sainte et glorieuse mort. Hélas ! me convenait-il d'assister à la mort de celui dont j'ai si mal imité la vie ! Oh ! mon bienheureux Père Ignace (oui, je vous appelle *mon* Père, car, bien que le Père de toute la Compagnie, vous étiez particulièrement *le mien*, puisque vous m'aviez engendré en Jésus-Christ), je suis certain que, du séjour de la gloire, vous m'accorderez votre esprit; et, parce que vous jouissez du bonheur éternel, vous ne serez ni moins bon, ni moins prompt à secourir votre enfant, qui, resté seul et relégué loin de vous dans ce monde, a d'autant plus besoin de vos faveurs, qu'il est désormais privé de votre présence. *Obsecro, Domine, fiat in me duplex spiritus Eliæ servi tui!* Excusez, mon Père, le désordre de mes pensées : je parle à tort et à travers ; mais je ne puis résister aux élans de mon cœur (1).»

L'espérance qui soulageait la douleur de Ribadeneyra ne tarda pas à se réaliser. Le Seigneur, en privant la Compagnie du grand homme dont il s'était servi pour la fonder, lui donna un chef capable d'affermir son ouvrage. Ignace lui-même avait laissé au P. Diego Laynez le gouvernement provisoire de son Ordre ; et son choix fut confirmé plus tard par la première Congrégation générale. Ce fut Laynez qui reçut l'heureuse nouvelle que Ribadeneyra avait envoyée au saint Fondateur. Il voulut féliciter, de vive voix, le jeune négociateur du succès de sa mission, et l'employer encore dans les graves circonstances où la mort de saint Ignace avait placé l'Institut. Il le rappela donc à Rome. Ribadeneyra partit de Bruxelles le 25 novembre 1556, accompagné de François Girardo et de Diego de Ledesma, qui devait compléter, à Rome, les épreuves du noviciat. Ils prirent leur route par l'Allemagne, où ils

(1) Datée de Gand, le 2 septembre 1556, et citée par le P. Bartoli, *Hist. della Comp. di Gesù, dell'Italia* lib. III, cap. 17.

eurent à subir toutes les rigueurs de la saison, et d'autres dangers, dont la Providence les délivra toujours. Ils en coururent un plus grand encore en Italie. A cette époque, l'Espagne faisait la guerre à Paul IV, et ses armées inondaient les terres de l'Eglise. D'un autre côté, les troupes du duc de Guise, accourues au secours du Pape, s'étaient emparées de Sienne, et parcouraient tout le pays d'alentour. Or, nos voyageurs ne pouvaient poursuivre leur route sans tomber au pouvoir de tant de partis ennemis. Leur double qualité d'Espagnols et de religieux les rendait également odieux aux uns et aux autres. Comme religieux, ils pouvaient encourir la vengeance de leurs compatriotes, qui, armés contre le Pape, fermaient toutes les avenues de Rome. Comme Espagnols, ils avaient à redouter de mauvais traitements, et peut-être quelque chose de pire, de la part des soldats français, s'ils tombaient entre leurs mains. Frappé de ces considérations, Ribadeneyra soumit ses craintes à la duchesse de Toscane et à Don Louis de Tolède, son frère, qui lui conseillèrent de ne pas s'engager dans un pays semé de tant de périls, et d'attendre à Florence des temps plus favorables. Ribadeneyra craignait moins pour lui que pour ses deux compagnons. Il essaya de prendre pour eux le conseil de la duchesse, tandis qu'il courrait seul les hasards du voyage. Mais ses compagnons partageaient sa confiance dans le mérite de l'obéissance et dans la protection de saint Ignace : ils voulurent s'associer à son courage. Ils partirent donc tous ensemble de Florence, le 25 janvier 1557, prirent leur route par Pérouse, et arrivèrent à Rome le 5 février, sans avoir rencontré aucun des dangers qu'il leur semblait humainement impossible d'éviter.

Ils trouvèrent à Rome une confusion qui troublait toutes les affaires, et permettait à peine l'exercice du ministère apostolique. Le voisinage des troupes espagnoles, commandées par le duc d'Albe, la nécessité de la défense y préoccupaient vivement les esprits. Philippe II, pour s'assurer les avantages de la campagne, s'efforça de priver le Pape du secours

du duc François de Guise, qui valait à lui seul une armée. Il lança sur le nord de la France de nombreuses légions, qui investirent la ville de Saint-Quentin. Henri II ramassa à la hâte tout ce qu'il avait de forces disponibles, et les envoya au secours de la place assiégée. Malheureusement la précipitation de la défense en empêcha le succès, et causa la défaite de l'armée française. Mais le duc de Guise accourut d'Italie avec la promptitude de la foudre, répara, par des prodiges de valeur et des succès inouïs, les pertes et l'honneur de la la France. Paul IV, laissé à la merci du duc d'Albe, fut obligé de conclure la paix avec lui, le 8 septembre de l'an 1557. Le commandant espagnol se rendit ensuite à Rome, prêta foi et hommage au Souverain-Pontife, et lui demanda pardon au nom de Philippe, son souverain, qui plus tard restitua ce que ses généraux avaient pris sur les Etats pontificaux. Paul IV, à son tour, reçut Philippe dans ses bonnes grâces, et cet acte mit fin à un différend qui, depuis trop longtemps, affligeait la chrétienté.

Le Pape s'efforça aussi de ramener la paix entre Henri II et Philippe II. Le cardinal Trivulzi fut chargé d'aller la négocier à la cour de France. Le cardinal-neveu, Charles Caraffa, envoyé à Bruxelles avec la même mission, était encore chargé de féliciter Philippe II de sa soumission au Saint-Siége. Paul IV voulut que le P. Salmeron suivît le légat pour l'aider de ses conseils et de son concours ; et le P. Laynez donna pour compagnon au P. Salmeron le P. Ribadeneyra, qui, déjà connu dans le pays et à la cour, pouvait l'aider lui-même dans les affaires relatives à la Compagnie.

Ribadeneyra fit donc, pour la troisième fois, le voyage de Belgique. Il partit de Rome avec le P. Salmeron le 16 octobre de l'an 1557. Ils se dirigèrent vers l'Allemagne, qu'ils traversèrent à cheval. Arrivés à Strasbourg, ils furent avertis que quatre cents reîtres devaient passer, d'un moment à l'autre, pour se mettre au service de la France, et que, s'ils les rencontraient, ils couraient risque de la vie. Mais nos voya-

geurs étaient pressés ; ils poursuivirent leur route. A une lieue de Strasbourg, ils se trouvèrent en présence des reîtres et d'un danger inévitable. L'audace de Ribadeneyra les tira d'un si mauvais pas : affectant une assurance entière, il s'avança vers les chefs de la troupe avec une aimable désinvolture, les salua comme des camarades, et leur adressa, en allemand, quelques paroles enjouées, auxquelles les reîtres répondirent de la même manière, sans soupçonner qu'ils avaient affaire à des Jésuites (1).

Non loin de là, ils échappèrent encore, par une protection visible de la Providence, à une bande de voleurs, qui, avertis de leur passage, les attendaient pour les détrousser, et peut-être pour leur ôter la vie. Enfin, ils arrivèrent sains et saufs à Bruxelles, le 2 décembre 1557.

Le cardinal Caraffa y entra le 17 du même mois. Reçu en audience solennelle par Philippe II, il lui présenta toutes les personnes de sa suite, lui indiquant leurs noms, leur rang, leurs qualités, leurs services. Quand vint le tour de Ribadeneyra, le roi n'attendit pas que le cardinal déclinât son nom et ses qualités : « Oh ! pour vous, dit-il en le voyant, je vous connais, Père Ribadeneyra. » Et il rappela, d'une manière très-flatteuse, les souvenirs que le jeune religieux avait laissés à la cour de Bruxelles.

Le cardinal Caraffa ne put amener la paix entre la France et l'Espagne ; mais il y disposa Philippe, et donna aux négociations une tournure qui aboutit au traité de paix signé à Cateau-Cambrésis, le 3 avril 1559. Le légat put du moins porter à Paul IV l'espoir d'un résultat si désiré : dès le mois de mars 1558, il partit en poste pour Rome, où sa suite se rendit à petites journées. Le P. Salmeron s'était déjà mis en route lorsque, sur le chemin de Bruxelles à Louvain, il reçut à la jambe droite une grave blessure du cheval d'un de ses com-

(1) Ribadeneyra, dans ses *Confessions*, et le P. La Palma, dans la *Vida* (ms.) *del P. Ribadeneyra*, lib. II, cap. 1.

pagnons, qui ne pouvait le gouverner. Il fut obligé de s'arrêter à Louvain, mais pas assez longtemps pour guérir. Dès qu'il se sentit soulagé, il voulut reprendre son voyage. A peine eut-il fait quelques lieues, qu'une douloureuse inflammation se déclara à la plaie, et le força de s'arrêter à Liége, où il reçut une généreuse hospitalité chez l'archidiacre de cette église, qu'il avait connu au Concile de Trente.

A cette nouvelle, Ribadeneyra accourut de Louvain à Liége pour donner ses soins et ses consolations au P. Salmeron. Il s'aperçut, en y arrivant, que les remèdes qu'on appliquait sur la plaie étaient plus propres à l'envenimer qu'à la guérir. Il s'y était formé une énorme tumeur, qui menaçait le malade de la gangrène. Pour la prévenir, Ribadeneyra persuada au chirurgien de ménager, par des incisions, une libre issue aux humeurs, et il prévint ainsi les suites fâcheuses du traitement suivi jusqu'alors. Cependant Salmeron dut attendre encore longtemps le moment de reprendre sa route. Du moins, l'industrieuse charité de Ribadeneyra lui procura des secours, des soulagements, des distractions, qui lui adoucirent son mal, et en amenèrent enfin la guérison complète. Les moments qu'il ne passait pas au chevet du malade, il les consacrait au ministère apostolique.

Aux instances du chapitre de la Cathédrale, il fit en latin, dans cette église, un cours de conférences religieuses, qui furent suivies avec autant d'empressement que de fruit par tous les hommes instruits de la ville. Il ne les termina que lorsque les devoirs de la charité fraternelle ne le retinrent plus à Liége. Grâce à sa vigilance et à ses soins, le P. Salmeron, rendu à la santé après quelques semaines de patience, put enfin reprendre la route de Rome.

Quant à Ribadeneyra, il avait reçu du P. Laynez une mission qui le retint encore plusieurs mois en Belgique. Aux termes de ses instructions, il devait poursuivre l'ampliation des facultés qu'il avait obtenues l'année précédente. Il conservait toujours à la cour le même protecteur, le duc de Feria ; mais

il y retrouvait aussi les mêmes adversaires ; et ceux-ci étaient d'autant plus opposés à ses nouvelles demandes, qu'ils avaient plus vainement combattu la première.

En présence d'une opposition si formidable, Ribadeneyra crut que le temps n'était pas encore venu de renouer les négociations dont il était chargé, et qu'il l'attendrait plus utilement à Rome qu'à Bruxelles. Mais avant de prendre une détermination, il la soumit à la décision du noble ami dont les avis l'avaient jusqu'alors si sagement dirigé à la cour. Le duc de Feria se trouvait en ce moment auprès de la reine d'Angleterre, à Greenwich, où il s'occupait, de concert avec cette princesse et le cardinal Polus, des moyens d'affermir dans le royaume la religion catholique, qu'elle avait replacée sur le trône. Ce fut de cette ville qu'il fit au P. Ribadeneyra la réponse suivante :

« Mon révérend Père ,

« Votre lettre du 17 de ce mois me fut remise hier au soir. J'y réponds de suite, puisque vous me demandez une prompte réponse.

« D'abord, je vous dis et vous répète que vous ne devez point penser pour le moment à quitter la cour. Lors même que le Roi viendrait ici, attendez, pour prendre un parti, que je vous avertisse. Car il me paraît important que la Compagnie soit représentée par un de ses membres à la cour, jusqu'à ce que l'on se soit occupé, dans une réunion générale, des difficultés que le diable oppose à tout ce qui est bon.

« J'ai informé mon frère que jusqu'à présent je n'ai pu décider ni la reine, ni le cardinal, à appeler ici les Pères de la Compagnie, qui sont tels, à mon avis, que les demande le bien de ce royaume. Si nous n'obtenons cela par le moyen du cardinal (Polus), son arrivée ici n'aura eu aucun résultat sérieux. En tout cas, je tiendrai la main à cette affaire, tant que je ne désespérerai pas du cardinal. C'est un digne homme, mais trop modéré, et je ne crois pas que la modération, quoiqu'on

la compare à la tempérance, conduise au paradis. Pierre de Zarate dira la même chose, et Martin Ruiz ne le contredira pas. Je vous tiendrai au courant de cette affaire.

« Ne perdez pas la lettre que le roi des Romains écrivit au Roi touchant le Collége de Rome : de mon côté, je conserverai la mienne. Ces sortes de pièces ne servent à rien, si on n'en use pas à propos.

« J'ai imaginé un certain projet qui pourrait être avantageux s'il réussissait : veuillez bien le recommander à Dieu dès maintenant ; je vous le communiquerai quand nous nous reverrons. Il ne convient pas de le tenter jusqu'à ce que je sois auprès de Sa Majesté. S'il vous semblait que vous perdez votre temps dans cette Babylone, détrompez-vous ; et si vous ne pouvez prendre cela sur vous, achetez deux livres de patience dans la boutique de Pierre de Zarate.

« Je recommande la même recette au P. François : j'ai expliqué l'affaire de son frère au Roi, et j'ai fait, pour obéir à ce qu'il me disait dans sa lettre, tout ce que j'ai cru pouvoir faire. Je suis bien fâché du départ du P. Salmeron : que Dieu soit avec lui et avec sa compagnie (la suite du cardinal Caraffa) qui, cette fois, n'est pas celle de Jésus.

« Veuillez bien transmettre la lettre ci-jointe au P. Laynez. Je lui écris que vous ne pouvez point, dans ce moment, sortir de la cour ; c'est ma conviction. Je lui répète aussi ce que je vous ai dit, et avec la même résolution, parce que, dans les affaires que j'entreprends dans une bonne intention, et que je poursuis de bon cœur, j'aime qu'on me laisse libre ; autrement elles m'échappent des mains .

« Que Notre-Seigneur conserve Votre Révérence aussi longtemps que le désire son tout dévoué,

« Don GOMEZ (1). »

De Greenwich, 22 mars 1558.

(1) Lopez, *Recueil de pièces relatives à la vie de Ribadeneyra.*

Ribadeneyra suivit le conseil d'un ami si zélé pour sa cause. Il attendit à Bruxelles le retour du duc de Feria et l'occasion de travailler avec lui à lever les obstacles que leur opposaient leurs adversaires. D'ailleurs des difficultés d'un autre genre y rendaient sa présence nécessaire.

Une renommée mensongère remplissait alors la cour de Bruxelles des bruits calomnieux répandus en Espagne contre la Compagnie, et servait trop bien le mauvais vouloir de ses ennemis. Tandis que saint François de Borgia exerçait, auprès de ses confrères d'Espagne, sa charge de commissaire, une rivalité jalouse s'efforçait d'obscurcir, par des accusations absurdes, la gloire que répandaient sur son Ordre les vertus de cet illustre religieux. Voici l'occasion qu'elle saisit.

Parmi les seigneurs et les soldats d'Allemagne qui avaient suivi Charles-Quint en Espagne, plusieurs étaient imbus des erreurs de Luther; ils les propagèrent d'abord sourdement autour d'eux; et bientôt leurs partisans furent si nombreux, que le secret devint impossible. Les Pères de la Compagnie de Jésus et d'autres zélés ministres de la religion, jetèrent le cri d'alarme. L'Inquisition s'émut, et porta plusieurs sentences, qui firent rentrer l'hérésie dans l'ombre. Mais le soupçon plana sur les innocents comme sur les coupables : on croyait voir des luthériens partout ; on se méfiait de tous. Des hommes perfides, plus menacés que les autres, profitèrent de cette disposition des esprits pour détourner sur les Pères de la Compagnie l'attention de l'autorité ecclésiastique : ils répandirent, parmi le peuple, le bruit que les Théatins (c'était le nom qu'ils donnaient aux Jésuites) étaient des luthériens cachés, qui profitaient de la confiance qu'on leur donnait pour propager leur funeste doctrine. Des religieux, animés par d'autres sentiments que ceux de la justice et de la charité, se firent les promoteurs de ces calomnies, et ne craignirent pas de les débiter du haut de la chaire. Bientôt, un cri général de réprobation s'éleva contre les accusés dans les diverses provinces du royaume : il ne fallut rien moins que l'autorité des Inqui-

siteurs et des plus saints personnages d'Espagne, tels que Jean d'Avila, Louis de Grenade, saint François de Borgia, pour contrebalancer la calomnie. Or, ces bruits retentissaient jusqu'à la cour de Bruxelles, et les adversaires de la Compagnie ne manquaient pas de s'en prévaloir pour entraver la négociation de Ribadeneyra.

Saint François de Borgia, informé par Laynez de l'affaire qui se traitait à Bruxelles, avait prévu qu'elle rencontrerait un obstacle sérieux dans ces accusations, quoique absurdes. Il adressa donc à Ribadeneyra une lettre où il lui donnait, avec les détails de toute cette perfide intrigue, les moyens de la déjouer à la cour. « Il se passe ici, mon cher Père, lui disait-il, des choses déplorables; mais le Seigneur, dont le nom soit à jamais béni, a commencé à y porter remède. On a découvert beaucoup de luthériens parmi des hommes que nous soupçonnions le moins de l'être. Il y en a parmi eux de très-marquants; et de jour en jour on s'aperçoit que les racines de ce mal sont plus profondes et plus étendues qu'on ne pensait. Plusieurs parties de la Castille et d'autres encore en sont infectées. Les temps, mon Père, sont dignes de nos larmes, car les calamités de l'Eglise sont bien grandes. Que le Seigneur, qui seul le peut, daigne y remédier! Votre Révérence en apprendra les particularités par une autre voie; je me contenterai de vous dire ici que, dans ces tristes circonstances, la Compagnie a payé son tribut au bien public, et que les officiers de la sainte Inquisition reconnaissent qu'elle leur a prêté un puissant concours. C'est un témoignage qu'ils lui rendent avec les marques d'une vive satisfaction. Cependant, il s'est trouvé des hommes qui n'ont pas craint de répandre en Castille, dans d'autres provinces et même à la cour, le bruit que les Théatins (c'est le nom qu'on nous donne) étaient les auteurs de ces pernicieuses doctrines; que j'ai été arrêté; que plusieurs de nos confrères ont été chargés de fers; qu'un autre a été pendu; qu'on nous emprisonne ici, qu'on nous brûle ailleurs, etc. Tels sont les bruits qu'on sème par le monde contre nous. Pour nous, mon cher

Père, *Et ecce vivimus ;* nous rendons grâces à Notre-Seigneur qui daigne nous admettre au partage de ses persécutions, et nous donner l'occasion de les souffrir sans les avoir méritées. Espérons qu'il nous fera aussi la grâce de tirer de ces épreuves des avantages spirituels, et que sa bonté, comme elle a coutume de le faire, donnera par ces moyens un nouveau crédit et une plus grande influence à la Compagnie. Recommandons-nous donc à Notre-Seigneur (1). »

Ces renseignements, si propres par eux-mêmes à confondre la calomnie, recevaient une nouvelle autorité de celui qui les écrivait. Le nom de François de Borgia n'était prononcé qu'avec respect à la cour. Le souvenir de son sacrifice encore récent l'avait élevé dans l'opinion au-dessus de toutes les grandeurs qu'il avait dédaignées. Or, accuser un tel homme d'être descendu des marches du trône pour prendre rang dans une obscure société de luthériens, c'était vraiment trop exiger de la crédulité publique. La calomnie portait son remède dans ses excès. Aussi excita-t-elle l'indignation du duc de Feria lorsque Ribadeneyra lui eut remis la lettre de l'homme de Dieu ; et il ne lui fut pas difficile de communiquer les mêmes sentiments aux autres membres du Conseil. Mais ses adversaires s'attachèrent d'autant plus à la raison d'État que celle de religion devenait plus vaine. Ils avouèrent qu'il était ridicule d'accuser d'hérésie un Ordre qui comptait des hommes tels que le duc de Gandie, et qui faisait une guerre ouverte aux hérétiques.

Ribadeneyra leur en donnait de nouvelles preuves dans les effets de son zèle. Tout le temps que lui laissait sa mission il le consacrait au salut des âmes. Dès son arrivée, il avait repris à Bruxelles les instructions qu'il avait interrompues, quelques mois auparavant, pour se rendre aux ordres de ses supérieurs ; et les habitants, heureux de retrouver une voix qui leur était si chère, montraient le même empressement à l'entendre. Cepen-

(1) Ribadeneyra, *Vida del P. Francisco de Borja*, lib. II, cap. 19.

dant l'université de Louvain se souvenait toujours des charmes et des fruits de l'éloquence de Ribadeneyra : elle en réclamait souvent les bienfaits, et l'orateur ne trompait ni les désirs, ni l'attente de cette illustre école.

Pendant qu'il employait ainsi au bien des âmes son temps et ses efforts, on apprit à Bruxelles que Marie, reine d'Angleterre, était en proie à une maladie qui menaçait de la conduire au tombeau. Philippe II, retenu par les préoccupations de la guerre, renvoya auprès de cette princesse le duc de Feria. Il fallut accorder à ce seigneur le P. de Ribadeneyra, dont il avait besoin, disait-il, pour préserver sa suite des dangers de l'hérésie. Ils partirent ensemble pour Londres, au commencement de novembre 1558; mais il n'y arrivèrent que pour assister aux derniers moments de Marie, qui mourut le 17 du même mois. Néanmoins les intérêts de Philippe II retinrent le duc en Angleterre jusqu'au mois de mars de l'année suivante. L'hypocrisie dont Elisabeth couvrait ses dispositions et ses premiers actes lui permettait ce séjour. Ribadeneyra, de son côté, en profita, non-seulement pour éloigner l'hérésie de la maison de son noble ami, mais pour la combattre en toute occasion, dans la ville de Londres. Il ouvrait ainsi la mission où tant de ses héroïques confrères devaient, plus tard, cueillir la palme du martyre. Si de violents maux d'estomac le forcèrent un instant de suspendre ses luttes contre l'erreur, ils ne l'empêchèrent point de lui arracher bien des partisans par ses entretiens privés. Son zèle n'essuya pas d'autres épreuves, car Elisabeth n'avait pas encore déchaîné sa haine contre les catholiques (1).

De retour à Bruxelles, le 17 mars 1559, il y trouva un ordre du P. Laynez qui le rappelait à Rome. Il se hâta de terminer les affaires qu'il lui restait encore à traiter à la cour; et le 21 avril, il put se mettre en route pour l'Italie. Comme la paix avait

(1) Ribadeneyra, dans la Dédicace de la 2e partie de *La Fleur des Saints*, à la duchesse de Feria.

été conclue à Cateau-Cambrésis, le 3 du même mois, entre Philippe II et Henri II, il traversa la France jusqu'à Marseille, où il s'embarqua pour Cività-Vecchia.

Arrivé à Rome, le 10 juin 1559, il y reçut de ses supérieurs l'accueil que méritaient ses travaux et ses succès. Le P. Laynez, nommé Général de la Compagnie, le 2 juillet de l'année précédente, avait hérité de saint Ignace une affection paternelle pour Ribadeneyra. Il n'avait oublié ni les soins dont le saint Fondateur avait entouré son enfance, ni les espérances qu'il avait conçues de lui. A ces souvenirs se joignait celui de la tendresse filiale qu'avait eue Ribadeneyra pour saint Ignace, et de l'inaltérable dévouement par lequel il avait déjà justifié une si honorable prédilection. Or, pour le P. Laynez, avoir été aimé de saint Ignace, avoir répondu à son affection paternelle par une affection filiale et par les preuves d'un zèle infatigable, étaient les plus puissants titres à son amour et à son estime. Il croyait honorer son vénéré Père en honorant ceux qui avaient joui de son estime, et lui témoigner encore son affection en aimant ceux qu'il avait aimés. D'ailleurs, animé lui-même de l'esprit de ce grand homme, il était heureux de le retrouver dans d'autres; et c'était parmi ceux-là qu'il choisissait ses conseillers. Aussi n'eut-il point de confident plus intime que Ribadeneyra. Jamais il ne traitait une affaire sans en avoir conféré avec lui; il lui communiquait toute sa correspondance, le chargeait souvent des réponses, l'admettait à tous ses secrets. Le soir, pour se délasser des soucis du gouvernement et des fatigues de la journée, il avait avec lui des entretiens qui se prolongeaient bien avant dans la nuit. Et comme on lui représentait que ses veilles pouvaient nuire à sa santé: Oh, non! répondait-il, le P. Ribadeneyra me soulage; il ne me fatigue jamais. Là, dans des épanchements mutuels, ils bénissaient la mémoire chérie de leur bienheureux Père; ils se rappelaient ses vertus, ses qualités, ses actions, ses paroles; ils se révélaient l'un à l'autre les impressions qu'avait produites sur eux le spectacle d'une vie si admirable. Ils s'entendaient sur les

moyens de maintenir son esprit dans la Compagnie; et déterminaient des mesures dans ce but. Loin de dégénérer en familiarité, ces confidences augmentaient encore l'estime et l'affection réciproques qu'ils se portaient. Ribadeneyra retrouvait son bienheureux Père dans son successeur; et Laynez reconnaissait dans Ribadeneyra l'enfant chéri, le digne disciple de saint Ignace.

En effet, Ribadeneyra justifiait de plus en plus par l'activité de son zèle l'affectueuse estime de ses supérieurs. A peine se fut-il reposé des fatigues de son long voyage qu'il reprit dans Rome les fonctions du ministère apostolique. Quoique chargé de la surintendance, comme on disait alors, du Collége-Germanique, il trouvait encore assez de temps pour faire de fréquentes visites aux malades des hôpitaux et aux prisonniers, donner aux uns et aux autres les consolations ou les instructions que réclamait leur état, annoncer souvent la parole de Dieu dans les différentes églises de la ville, et pour répondre à la confiance des nombreux pénitents qui voulaient lui confesser les secrets de leurs consciences.

Ces travaux et d'autres encore lui acquéraient de nouveaux titres à la faveur qu'on lui destinait depuis longtemps. Saint Ignace, avant de mourir, l'avait inscrit sur la liste de ceux qu'il voulait admettre à la profession. Il n'eut pas le temps de recevoir lui-même les derniers vœux de son cher disciple; mais le P. Laynez différa d'autant moins de remplir la volonté de l'homme de Dieu qu'elle était plus conforme à la sienne. Il signifia donc à Ribadeneyra qu'il eût à se préparer à cette grande action.

L'humble religieux reçut cet avis, comme toutes les distinctions qu'on lui accordait, avec une excessive répugnance. « Trois raisons principales, nous dit-il dans ses *Confessions*, m'engageaient à refuser une telle dignité. D'abord, j'en étais réellement indigne devant Dieu, à cause de mes imperfections et de mes misères; et je reconnaissais que je n'avais pas les qualités requises pour ce degré, surtout dans un temps où il

s'accordait à peu de monde. En second lieu, il me semblait que je rendais service à la Compagnie, parce que, en différant ma profession, j'apprenais à d'autres, moins anciens que moi dans l'Ordre, à ne pas se plaindre si on la leur faisait attendre. Enfin (et c'était le principal motif de mon refus), je craignais que, devenu profès, on ne m'imposât la charge de supérieur, ce que je redoutais infiniment, non par vertu, ni par humilité, mais par timidité; car, élevé dès mon enfance sous les yeux de saint Ignace et du P. Laynez, j'avais été témoin de ce qu'ils avaient fait pour repousser la charge de Général, et pour la déposer, après avoir été forcés de l'accepter; souvent je les avais entendus gémir et se plaindre amoureusement à Notre-Seigneur de la violence qu'on faisait, disaient-ils, à leur faiblesse. »

Appuyé sur ces raisons, Ribadeneyra lutta contre cette faveur aussi longtemps qu'il le put sans désobéir. Mais Laynez, persuadé que sa répugnance ne céderait qu'à un commandement exprès, lui ordonna formellement, après un an d'attente, de se préparer à la profession solennelle. Ribadeneyra craignait encore plus de désobéir que de se charger d'une dignité au-dessus de ses mérites. Il se soumit humblement à la volonté de son supérieur. Il le pria seulement de lui permettre de faire un pèlerinage à Notre-Dame-de-Lorette, pour implorer, dans une si grave circonstance, le secours de l'auguste Mère de Dieu. En lui accordant cette faveur, le P. Laynez lui confia le soin de visiter, en son nom, les colléges de Lorette, de Pérouse, d'Ameria, qui se trouvaient sur sa route. Ribadeneyra exécuta son pieux dessein et les intentions de son supérieur, avec un égal empressement. De retour à Rome, il y prononça, le 3 novembre 1560, ses vœux solennels, avec une émotion qu'il ne put pas toujours maîtriser, mais à la satisfaction générale de tous ses confrères.

HISTOIRE

DU PÈRE

RIBADENEYRA

LIVRE TROISIÈME

EMPLOIS EXERCÉS PAR RIBADENEYRA

Les craintes qu'avait inspirées à Ribadeneyra sa profession solennelle ne tardèrent pas à se réaliser ; mais la vertu qui l'avait forcé de s'y résigner lui donna aussi le courage d'en subir les suites. Depuis lors, jusqu'en 1574, époque où ses infirmités le rendirent à la vie privée, il exerça, dans son Ordre, des charges aussi importantes que difficiles. Le jour même qu'il prononça les vœux solennels, le P. Laynez lui confia le gouvernement de la *Province* de Toscane, récemment érigée.

Le P. Ribadeneyra était déjà parti pour Gênes, où ses nouvelles fonctions réclamaient sa présence, lorsqu'il fut appelé, comme profès et comme Provincial, à donner son avis sur une question qui préoccupait vivement la Compagnie tout entière. Nous en dirons ici, d'après lui, ce qu'exige notre sujet.

Le P. Laynez, élu Général de la Compagnie dans la Congré-

gation de 1558, ne s'était résigné à cette charge qu'avec une excessive répugnance. Il se croyait indigne de succéder au grand Ignace, et encore plus incapable de le remplacer. En vain l'œuvre du saint Fondateur prospérait entre ses mains ; en vain la Compagnie, sous son habile direction, prenait dans l'univers de merveilleux développements; il nourrissait toujours la pensée de déposer un fardeau trop pesant, disait-il, pour ses faibles épaules. D'ailleurs, plein de vénération pour les vicaires de Jésus-Christ, il respectait non-seulement leurs ordres, mais encore leurs simples désirs. Or, Paul IV, mort au mois d'août de l'an 1559, avait prononcé, touchant certains points de l'Institut de saint Ignace, quelques paroles qu'il n'avait pas retirées avant de mourir ; et quoiqu'elles n'eussent aucune force contre les constitutions de ses prédécesseurs, qu'il n'avait révoquées ni de vive voix, ni par de semblables documents, elles fournissaient un point d'appui à l'humilité du P. Laynez.

Paul IV, on le sait, n'étant encore qu'évêque de Rieti, ou Théate, avait fondé avec saint Gaétan de Thiene, sous le nom de Théatins, un Ordre de Clercs réguliers, auxquels saint Ignace, pour de très-saintes et très-justes considérations, avait respectueusement refusé de s'associer. Soit que Paul IV n'eût pas oublié le refus essuyé par l'évêque de Rieti, soit qu'il fût persuadé de la supériorité des Constitutions de son Ordre, il eut la pensée de modifier, d'après elles, plusieurs points de l'Institut qu'Ignace de Loyola avait fondé à son tour, et que le Saint-Siége avait plusieurs fois approuvé et confirmé par des bulles spéciales. Cette pensée, il ne la manifesta pas du vivant de saint Ignace : il témoigna même à son Ordre une grande bienveillance. Mais lorsque le saint Fondateur eut cessé de vivre, et que la première Congrégation générale fut appelée à lui donner un successeur et à confirmer, selon sa volonté, ses Constitutions, Paul IV entreprit d'exécuter son projet. Il le fit dans un moment d'irritation qui ne donnait pas l'espoir qu'il reviendrait sur sa détermination. Car la guerre entre le Saint-

Siége et Philippe II empêchant les profès espagnols de se rendre à Rome, la Congrégation restait suspendue. Quelques-uns proposèrent alors de la tenir en Espagne. Ce propos fut rapporté au Pape par des langues malveillantes, qui ajoutèrent que c'était pour les Pères un prétexte pour se soustraire à l'autorité du Saint-Siége. Dans les dispositions où se trouvait le Pontife, ils n'eurent pas de peine à le lui persuader. Laynez, Vicaire Général, repoussa, il est vrai, des insinuations si perfides ; il protesta de son dévouement personnel et de celui de tous ses confrères au Souverain-Pontife ; mais il paraît qu'il fut moins heureux à dissiper ces fâcheuses impressions que d'autres ne l'avaient été à les produire. Il est certain du moins que Paul IV exigea que les Jésuites fussent soumis aux offices du chœur, comme les autres réguliers, et que leur Général ne fût élu, comme celui des Théatins, que pour un temps déterminé. Il garda toutefois son secret, dans l'espoir peut-être que la Congrégation ferait d'elle-même ce qu'il avait dans l'intention. Mais la Congrégation ayant maintenu par un décret particulier les constitutions de la Compagnie, telles qu'elles étaient sorties de la main de saint Ignace, il chargea le cardinal Trani de déclarer sa volonté aux Pères assemblés, et la manifesta lui-même d'une manière assez vive aux PP. Laynez et Salmeron, qui allaient le supplier de retirer l'ordre que le cardinal Trani avait porté à la Congrégation.

Laynez ne gouvernait la Compagnie que depuis un an, lorsque Paul IV mourut. Sa position était régularisée par cet événement même, car ce Pontife n'ayant manifesté sa volonté ni par bulle, ni par bref, ni par rescrit, mais seulement de vive voix, sa volonté avait disparu avec lui, et il ne restait plus que la volonté de ses prédécesseurs, formellement exprimée dans leurs constitutions apostoliques. C'était l'avis des cardinaux et des plus savants théologiens de Rome. C'était aussi celui de Ribadeneyra, qui s'efforça de le faire prévaloir auprès de son supérieur. Mais le P. Laynez, qui aurait été de la même opinion si elle avait concerné tout autre, répugnait à l'adopter pour

lui-même: le souvenir de saint Ignace écrasait son humilité ; il craignait de nuire à une œuvre que ce grand homme avait si bien organisée, et il avait hâte de la remettre entre des mains qu'il croyait plus habiles et plus dignes que les siennes. C'est pourquoi il s'arrêtait volontiers à l'ordre du dernier Pape. Il prit même la résolution de convoquer pour 1561 la Congrégation qui devrait lui donner un successeur. Mais son confesseur lui déclara qu'il mettait cette détermination sur sa conscience, s'il la prenait sans l'avis et le consentement des Assistants que la Compagnie lui avait donnés pour conseillers. Les PP. Assistants furent de l'avis de tout le monde, et lui prouvèrent que sa charge, la Compagnie, les constitutions apostoliques l'obligeaient à le suivre. « Ces représentations, dit Ribadeneyra, ne suffirent pas pour calmer le bon Père, car il croyait toujours qu'il servirait mieux la Compagnie en remettant à un autre le gouvernement, et en donnant à tous l'exemple de l'obéissance. Cependant, avant d'exécuter ou d'abandonner sa détermination, il voulut connaître l'avis général de la Compagnie : il ordonna donc, de la part de la sainte obéissance, aux Provinciaux et aux profès de lui dire, dans des billets séparés, et sans s'être consultés, ce qu'ils pensaient sur ce point. Un seul, le P. François Adorno, moins par conviction que par respect pour son vénérable supérieur, n'osa pas contredire ses humbles désirs. Mais tous les autres furent d'un avis contraire, et ils l'exprimèrent en des termes qui durent faire repentir l'humilité du P. Laynez de l'avoir provoqué » (1). Ribadeneyra sut allier dans le sien son tendre amour pour l'œuvre de saint Ignace à un profond respect pour les vertus de son supérieur. En voici la teneur :

Jésus.

Notre Père nous ordonne de mettre par écrit notre sentiment sur la question de savoir si Sa Paternité doit continuer à

(1) Ribadeneyra, *Vida del P. Laynez*, lib. II, cap. 14.

exercer la charge qu'il a, ou faire élire un nouveau Général. Or, après avoir mûrement pesé *coram Domino* les raisons pour et contre, je suis d'avis qu'il ne se fasse aucune innovation, et qu'il importe beaucoup à la Compagnie qu'on n'en parle plus dans son sein; mais qu'elle continue à être gouvernée par celui que Notre-Seigneur lui a donné pour supérieur, conformément à ses Constitutions. Du moins, la démonstration qu'a faite Sa Paternité a eu l'avantage de la faire connaître à ceux qui ne la connaissaient pas encore, et de donner un exemple d'humilité dont nous devrons faire notre profit, nous et ceux qui viendront après nous. *Ita sentio coràm Domino.*

Pierre de Ribadeneyra (1).

Le P. Laynez fut plus affligé que satisfait de l'unanimité de suffrages si honorables pour lui. Ils contrariaient le plus ardent de ses vœux, et son humilité lui montrait toujours une issue dans les paroles de Paul IV. Pour lui ôter ce dernier refuge, les Pères Assistants supplièrent Pie IV, successeur de Paul IV, de délivrer leur supérieur de toute inquiétude et de lui ôter par l'expression de sa volonté la pensée de se démettre du Généralat.

Jesus,

(1) Manda N. Padre que escrivamos nuestros pareceres acerca del continuar Su Paternidad el cargo que tiene, o eligir nuevo General. El mio, vistas y pesadas *coram Domino* las razones por una parte y por la otra, es que no se haga mudanza ninguna, y que a la Compania cumple mucho que no se hable mas en ello, sinoque la rija el que Dios N. S. le ha dado por superior conforme a sus Constituciones; aunque esta demostracion que Su Paternidad ha hecho hasta agora aya sido provechosa, para que los que no le conocian tanto mas le conozcan, y todos los presentes y venideros nos ayudemos de este exemplo. *Ita sentio coram Domino.*

Genuæ, 21 martii 1561.

Pedro de Ribadeneyra.

(Copié sur la minute autographe. Arch. de la *Province* d'Espagne, à Madrid.)

Le Pontife répondit que les constitutions apostoliques étaient pour l'humble Général la loi qu'il devait suivre, mais que, pour surabondance de droit, il révoquait formellement tout ce que Paul IV avait pu dire de contraire. En même temps il releva par les plus grands éloges la vertu du P. Laynez. Peu de jours après, il lui donna une preuve éclatante de son estime en le nommant théologien du Saint-Siége au Concile de Trente, et en l'associant à la mission que le cardinal Hippolyte d'Este allait remplir, à Paris, auprès de Catherine de Médicis.

De son côté, Ribadeneyra avait déjà commencé la visite de la Province de Toscane, dont Laynez lui avait donné le gouvernement; et c'était de Gênes, comme nous l'avons vu, qu'il avait envoyé son avis à son supérieur.

La *Province* de Toscane, qui devint plus tard, avec quelques modifications, la *Province* romaine, ne comprenait alors que les colléges de Gênes, de Florence, de Sienne, de Montepulciano, de Pérouse, de Macerata et de Lorette ; car la maison professe de Rome, le Collége-Romain, ceux de Tivoli et de Frascati relevaient immédiatement du P. Général. Ribadeneyra était parti de Rome pour sa mission, le 30 décembre 1560. Il se rendit d'abord à Gênes, où il arriva le 8 janvier de l'année suivante. Il y fit un séjour de cinq mois, afin de pourvoir de là à l'organisation et au gouvernement général de la *Province*. Il parcourut ensuite toutes les maisons dont elle se composait, pour y compléter son œuvre.

Sa correspondance n'offre, sur cette époque de sa vie, aucun fait digne de l'histoire ; mais les détails dans lesquels il entre sur les mesures domestiques que lui commandaient ses fonctions et les circonstances, nous apprennent avec quel soin il établissait dans toutes les maisons de sa juridiction une rigoureuse discipline, les observances religieuses, l'esprit de zèle et de piété, enfin le règne de l'Institut.

Il fortifiait lui-même ses prescriptions par l'exemple de sa vie : toujours le premier aux œuvres de zèle, il confessait, prê-

chait, assistait les malades, visitait les pauvres et les prisonniers, comme s'il n'eût pas eu d'autres fonctions à remplir.

Tandis que Ribadeneyra exerçait sa charge dans le collége de Pérouse, il lui arriva une aventure dont il nous a conservé le souvenir et que nous jugeons utile de rappeler ici. Non loin de cette ville, aux pieds d'une montagne et sur les rives du Tibre, se trouvait, dans une délicieuse solitude, un monastère de religieux Camaldules, connu sous le nom de la Frate.(1) C'était là que le P. Paul Justinien, mort peu d'années auparavant, avait, par ses réformes et ses exemples, ramené les jours et l'esprit de saint Romuald. Cette communauté conservait encore toute la ferveur qu'avait su lui inspirer ce grand serviteur de Dieu. Elle était gouvernée par un autre Justinien, surnommé le Grand, dans son Ordre, et encore plus remarquable par ses vertus que par la noblesse de sa naissance. Continuellement occupé à prier Dieu dans sa cellule, ou bien à le louer avec ses frères, il maintenait la réputation de sainteté qu'avait faite à ce monastère son illustre prédécesseur (2). Les nouvelles du monde n'allaient jamais le distraire dans ses pieux exercices; il ne s'intéressait qu'à celles qui concernaient la religion; il partageait également les joies et les douleurs de l'Eglise; et comme il n'avait pas été appelé à combattre pour elle, il élevait continuellement les bras vers le ciel, pour les succès des hommes apostoliques.

Ses vertus échappèrent au silence du désert; le bruit s'en répandit au loin; et elles attirèrent à La Frate de nombreux pèlerins, qui désiraient voir l'homme de Dieu, ou du moins, vénérer les lieux qu'il sanctifiait par sa présence. Ribadeneyra voulut, à son tour, rendre hommage à la sainteté de Dom Justinien : il se rendit à La Frate avec le Père recteur du collége de Pérouse, et, déclinant son nom et ses titres, il demanda à voir le Père Prieur. Le vénérable vieillard ne se prêtait pas

(1) Mittarelli, *Annal. Camaldul.*, lib. LXXI, nº 12; tom. VIII, p. 39 et 46.
(2) Mittarelli, *Annal. Camaldul.*, tom. VIII, p. 120 et seq.

volontiers à de tels désirs ; mais, dès qu'il sut que les deux voyageurs étaient disciples d'Ignace de Loyola, il s'empressa de venir lui-même à leur rencontre. Après les avoir embrassés avec la plus tendre affection, il les introduisit dans sa cellule ; et, sans leur donner le temps de lui faire aucune demande, il se mit à leur parler du vénérable P. Ignace. Il l'avait connu à Rome, disait-il; il avait eu avec lui des rapports intimes, et il avait pu, dans ces fréquents entretiens, juger de la profonde vertu de ce grand serviteur de Dieu.

« C'est de lui, ajouta-t-il, que j'appris le but et tout le plan de votre Institut. Dès lors, je connus parfaitement votre Compagnie ; je me réjouis dans le Seigneur des avantages qu'elle apportait et qu'elle promettait à l'Eglise. Aujourd'hui encore, une de mes plus douces consolations, c'est de penser à elle ; c'est d'entendre les merveilles que Notre-Seigneur opère par ses enfants parmi les hérétiques, comme dans les pays infidèles. Tant de grandes choses m'en font espérer de plus grandes encore : elle n'est qu'à son début; que sera-ce donc quand elle sera dans toute sa force? Ma confiance est d'autant plus sûre, que l'esprit de Dieu a visiblement présidé à l'établissement de votre sainte Compagnie ; qu'elle est fondée non sur les illusions ou les transports d'un zèle inconsidéré, ni sur les caprices d'une imagination ardente, mais sur une sagesse vraiment divine. Aussi, tous les jours je prie Dieu de maintenir et de faire prospérer l'œuvre de votre vénérable Fondateur, de bénir vos travaux; c'est un devoir que je me suis imposé, et je me ferais un scrupule d'y manquer. Pour vous, mes Pères, je vous en supplie par Notre-Seigneur, dont vous portez le nom, par ce saint homme qui est votre Père, et qui fut mon ami, reconnaissez la grâce et l'excellence de votre vocation ; vous serez aussi des saints, si vous êtes fidèles à l'esprit de votre vénérable Fondateur. Dans son intention comme en réalité, vous formez une milice toujours armée pour le service de l'Eglise. Combattez donc bravement les combats du Seigneur; il est avec vous ; il soutiendra votre courage, il couron-

nera vos efforts. Sans doute, vous aurez en présence de terribles ennemis ; vous aurez à soutenir contre eux des luttes de géants ; vous faites la guerre à tout ce qui est mauvais : tout ce qu'il y a de mauvais dans le monde s'élèvera contre vous; mais les entreprises héroïques sont dans la nature de votre Institut, et Jésus-Christ, qui vous a appelés à combattre sous sa bannière, vous revêtira de la force qui le fit triompher sur le Calvaire. Enfin, mes Pères, souvenez-vous que vous êtes les enfants d'un saint, qui, dans son grand cœur, embrassait tous les besoins de l'Eglise ; il vous suffira d'être dignes de lui pour être des saints, des apôtres. »

Ces paroles furent accompagnées d'une émotion que ce respectable vieillard trahit souvent par des larmes. « Pour moi, dit Ribadeneyra, je ne pus retenir les miennes, tandis que cet homme de Dieu nous rappelait, avec une affection si paternelle, le nom de notre bienheureux Père, la sagesse de son Institut, les travaux de la Compagnie. Je sentis tout le bonheur de ma vocation, quand j'entendis un si saint personnage l'apprécier avec tant de justesse. »

Dom Justinien s'entretint longtemps avec ses deux hôtes sur les travaux, sur les succès, sur les épreuves de la Compagnie. Il prenait à tout ce qu'il en apprenait un intérêt qui ne démentait pas les premiers élans de son cœur. Si Ribadeneyra et son compagnon s'étaient rendus à ses invitations, ils auraient passé plusieurs jours dans cette pieuse solitude ; mais les devoirs de leurs charges les rappelaient à Pérouse. Comme ils étaient sur le point de partir, on leur présenta un moine de la maison, dont la vie était une leçon pour ces religieux qu'une vertu inquiète promène d'Institut en Institut. C'est pour eux que Ribadeneyra eut soin d'en recueillir les détails.

Antoine Viti (ainsi s'appelait ce religieux) était entré assez jeune dans la Compagnie de Jésus. Pendant douze ans, il exerça, dans les colléges de Sicile, de Rome et de Lorette, les fonctions de professeur ; et, lorsqu'il eut été élevé à la prêtrise, il y ajouta celles du ministère sacerdotal. Dans toutes

ces circonstances, il montra une piété moins forte qu'affectueuse. Pour la satisfaire, il se retirait souvent à l'écart, se privait des récréations communes. Peu à peu, s'abandonnant à son attrait pour la solitude, il prit en dégoût les emplois que l'autorité lui confiait; le temps qu'il y consacrait lui paraissait perdu pour la prière; comme si une œuvre, faite par obéissance et pour Dieu, n'était pas une prière. Mais l'illusion ou l'amour-propre ne lui permettait pas de s'apercevoir qu'il cédait moins aux attraits de la piété qu'aux charmes d'une vie molle; qu'il cherchait moins le loisir de prier Dieu, qu'il ne fuyait la peine de le servir. Cette inclination prit sur lui tant d'empire, qu'elle le fit sortir de sa vocation. S'imaginant qu'il trouverait, dans le désert, la vie tranquille vers laquelle il soupirait, il se rendit à un monastère de Camaldules, situé dans le voisinage de Lorette. Le supérieur qui gouvernait cette maison était un homme expérimenté dans les voies de la perfection. Après avoir laissé le postulant lui exprimer ses goûts, ses désirs, ses intentions, il lui répondit gravement, et en peu de mots : « Mon ami, si vous n'avez pas trouvé assez de sainteté dans la Compagnie de Jésus, nous ne pouvons pas vous en offrir davantage. Vous pouvez aller chercher ailleurs une société qui vous convienne mieux que la nôtre; mais je vous avertis que vous n'en trouverez pas de plus sainte que celle dont vous êtes sorti, et que vous vous dégoûterez de toutes les autres. » Ainsi éconduit, Antoine Viti alla frapper à la porte du monastère de la Frate. Il y reçut d'abord le même accueil qu'à celui de Lorette; mais il fit tant d'instances, et les accompagna d'une telle abondance de larmes, que le vénérable Justinien se laissa toucher, et l'admit dans sa communauté. « En y entrant, dit Ribadeneyra, Viti crut entrer dans le paradis; et il s'y conduisit d'abord comme un ange. » Il n'avait pas encore dévié d'une vie si édifiante, quand il fut présenté à ses deux anciens confrères. « Il vint à nous, ajoute Ribadeneyra, en compagnie des autres moines; et, en présence de cette assemblée, je lui parlai en ces termes : Je me console grandement, P. Frère

Modeste (c'était le nom qu'on lui avait donné) de voir Votre Révérence parmi tant de serviteurs de Dieu qui sanctifient cette solitude. Je me réjouis de tout mon cœur de ce qu'elle est enfin au comble de ses vœux. Je la prie seulement de se souvenir qu'elle les a autrefois formés, qu'elle doit désormais montrer, par sa constance et sa persévérance, qu'ils étaient inspirés, non par la légèreté de la nature, mais par l'esprit de Dieu. Le démon est habile à tromper ; prenez bien garde, mon Père, qu'il ne tourne vos désirs vers un genre de vie plus parfait, et qu'à la fin il ne vous fasse trop regretter celui que vous avez quitté. Vous aurez ici le loisir d'étancher votre soif de contemplations ; mais il faudra bien aussi que vous joigniez l'office de Marthe à celui de Marie ; montrez alors, comme toujours, que du moins vous avez appris chez nous à obéir. Mais, encore une fois, prenez bien garde aux embûches de l'ennemi ; tenez ferme contre l'inconstance naturelle, afin que ces respectables Pères ne se repentent pas de vous avoir reçu dans leur sainte société, et que nous autres, nous nous consolions de votre sortie par la satisfaction que vous leur donnerez. Nous offrirons à Dieu nos faibles prières, pour qu'il vous accorde cette grâce ; Votre Révérence nous accordera les siennes, et cet échange de prières entretiendra parmi nous la charité fraternelle. »

Si le Frère Modeste comprit les avis de Ribadeneyra, il ne tarda pas à les oublier. Au bout de quelque temps, il s'ennuya de la vie des Camaldules, et en alla chercher une autre plus conforme à ses goûts, ou à l'idéal qu'il se faisait de la perfection religieuse ; il crut l'avoir trouvée, à Pérouse, dans un monastère de l'Ordre de saint Benoît. Mais il ne put pas même y achever le temps du noviciat. Il courut à Rome, et se réfugia au couvent de Saint-Etienne-le-Rond, de l'Ordre des Ermites de saint Paul. Il fut encore moins content de cette communauté, et il en sortit deux ou trois mois après, pour aller se présenter à une autre, qui ne le satisfit pas davantage. Enfin, il changea si souvent d'habit et de règles, qu'il ne fut

plus possible de le suivre dans ses tentatives vagabondes. Ribadeneyra le perdit de vue ; mais il ne doutait pas que cet infortuné n'eût trouvé dans le siècle quelque fin déplorable (1). Quoi qu'il en soit, il se servait souvent de cet exemple pour prévenir les autres contre de semblables illusions. Il usa toujours de son autorité ou de son influence pour former ses confrères à cette vertu qui, fondée sur un amour réel de Jésus-Christ, cherche les sacrifices au lieu de les fuir, qui n'aspire après quelques jours de repos que pour faire un retour sur elle-même, et ranimer, dans un redoublement de ferveur, l'énergie qu'elle réserve à la gloire de Dieu.

C'était la leçon que Ribadeneyra avait surtout coutume de faire dans toutes les maisons de la *Province* de Toscane dont il était chargé. Il en avait interrompu momentanément la visite pour faire l'excursion que nous venons de raconter. Il la reprit ensuite, et se rendit de Pérouse à Lorette ; mais un ordre de son supérieur le rappela tout à coup à Rome. Le P. Laynez, chargé d'accompagner le cardinal de Ferrare, que Pie IV envoyait en France pour y prévenir un concile national, voulut, avant de partir, confier sa charge à des hommes capables de l'exercer. Son choix tomba sur le P. Alphonse Salmeron. Il lui adjoignit le P. de Ribadeneyra, qui, tout en conservant le gouvernement de la Province de Toscane, devait partager avec lui, sinon la même autorité, du moins les soins de l'administration générale de la Compagnie.

A la même époque, saint François de Borgia, mandé d'Espagne à Rome par le Souverain-Pontife, se rendait à un ordre si respectable. Il arriva à Notre-Dame-de-Lorette, accompagné des PP. Pierre de Saavedra et Gaspard Hernandez, vers la fin du mois d'août de l'an 1561. Ribadeneyra faisait alors la visite du collége de cette ville. Il reçut le saint avec toute la vénération qu'il lui avait vouée, avant même de l'avoir connu. Et comme le moment de son départ coïncidait avec celui de l'illus-

(1) *Dialogos. Dial.* 1. *Exempl.* 62.

tre religieux, il l'accompagna jusqu'à Rome, où ils entrèrent le 7 du mois suivant.

Tandis que saint François de Borgia traitait avec le Saint-Père les affaires pour lesquelles il avait été appelé, Ribadeneyra gérait, avec le P. Salmeron, celles de la Compagnie. Mais l'estime générale, que lui avait acquise, dans son Ordre, la prédilection de saint Ignace, lui attirait, de toutes parts, une correspondance qui ajoutait de nouveaux soins à ceux de sa charge. Dans une intimité si honorable, il avait pu mieux que tout autre puiser l'esprit de la Compagnie à sa source. Or, c'était surtout son expérience qu'invoquaient ses confrères, désireux de se conformer aux intentions du saint Fondateur. Ribadeneyra, qui avait reporté sur l'Institut toute son affection pour son bon Père, s'empressait de satisfaire des vœux si conformes aux siens.

Les événements le délivrèrent bientôt de la charge qui l'enchaînait à Rome. Le concile général, si longtemps interrompu, allait enfin reprendre ses travaux à Trente. Laynez et Salmeron eurent ordre d'y remplir, comme dans les sessions précédentes, les fonctions de théologiens du Souverain-Pontife. Le premier s'y rendit de France, par l'Allemagne, sans retourner à Rome ; le second se hâta de le rejoindre, après avoir déposé sa charge de Vicaire-Général entre les mains de François de Borgia. En même temps, Laynez, résolu de former en Espagne une nouvelle province, avait confié au P. Jérôme Domenech le soin de celle qui devait être démembrée de l'autre ; et le Père Ribadeneyra fut chargé d'aller gouverner celle de Sicile, à la place du P. Domenech.

Arrivé à Messine le 1er mars 1562, il partit presque aussitôt pour Palerme, où il parvint peu de jours après. Quoique le trajet ne fût pas long, il offrait néanmoins alors des dangers de plus d'une sorte. Et Ribadeneyra, qui ne manque jamais de bénir Dieu de la protection sensible qu'il en recevait dans tous ses voyages, le remercie de l'avoir délivré, dans cette circonstance, d'un des plus grands de sa vie. » Nous n'étions

plus, dit-il, qu'à neuf milles de Palerme, lorsque nous tombâmes entre les mains d'une bande de brigands ; ils s'emparèrent de nous, et nous traînèrent dans un bois, assez loin du chemin ; ils lièrent les mains au messager qui faisait route avec moi, et se mirent en devoir de maltraiter mon compagnon, ainsi que les voyageurs qui s'étaient joints à nous. Quant à moi, ils me rendirent la politesse que je leur avait témoignée Je profitai de leurs dispositions à mon égard, pour délivrer les autres des violences qu'ils souffraient : je leur abandonnai quelques pièces de monnaie qu'on m'avait données pour de bonnes œuvres, ne croyant pas pouvoir mieux les employer ; je délivrai ainsi mes compagnons de voyage, et un pauvre jeune homme que ces malfaiteurs tenaient, depuis le matin, attaché à un arbre. » A cette rançon, Ribadeneyra eut soin d'ajouter une aumône spirituelle.

En remerciant ces malheureux des égards qu'ils avaient eus pour lui, il ajouta qu'il ne pouvait pas mieux leur témoigner sa reconnaissance, qu'en les priant de quitter un métier qui compromettait à la fois leur honneur, leur vie et leur salut éternel. Car ils pouvaient, d'un jour à l'autre, être vaincus par la force publique ; et, s'ils persévéraient dans une condition si criminelle, ils s'exposaient à ne trouver grâce ni devant la justice des hommes, ni devant celle de Dieu. Ribadeneyra parlait à des hommes attachés à ce honteux genre de vie par une habitude invétérée et par des serments mutuels. Ils ne furent sensibles qu'aux bons procédés du religieux. Ils le renvoyèrent de la même manière ; mais ils se repentirent bientôt de ne pas l'avoir écouté. Quelques mois après, ils furent tous saisis par les agents de la police, et pendus au lieu même où ils avaient rejeté de si sages conseils.

Quant à Ribadeneyra, il parvint à Palerme le 16 mars 1562. On n'avait point oublié, dans cette ville, les brillants débuts par lesquels il avait inauguré, près de quinze ans auparavant, les classes du collége. On avait appris, depuis lors, les diverses missions qu'avait remplies le jeune professeur, et salué avec

orgueil les succès qui les avaient accompagnées. Ribadeneyra reçut donc à Palerme l'accueil le plus honorable.

Sans s'arrêter à des démonstrations qui auraient pu flatter un cœur moins humble que le sien, il se mit aussitôt à faire l'œuvre du Seigneur et parmi les fidèles de la ville et parmi ses confrères. Il donna aux premiers tout le temps que lui laissait son emploi : il leur annonçait très-souvent la parole de Dieu, entendait, au confessionnal, les secrets de leurs consciences, portait des consolations dans les hôpitaux et les prisons, enfin il exerçait, envers tous, ces actes de zèle et de charité qui signalent toujours le ministère d'un homme apostolique.

Mais ces œuvres, quoique très-pieuses, ne pouvaient être pour lui que surérogatoires. Sa charge exigeait ses principaux soins, et ce fut, en effet, à ses confrères qu'il les consacra. D'abord au collége de Palerme, puis dans les autres maisons de la *Province*, il entendit les confidences filiales de chacun d'eux, leur donna les avis, les consolations, la direction particulière que leurs cœurs réclamaient. Il leur révéla à tous les sentiments de celui de saint Ignace, le sens de ses règles, l'intelligence de son Institut. Il leur expliqua leurs devoirs, leur montra les moyens et la nécessité de les remplir, et s'efforça de les animer de l'esprit de leur saint Fondateur. Pour les mieux affermir dans ces dispositions, il établit, ou du moins il mit, un des premiers, en usage une pratique, qui devint, dès lors, générale dans toute la Compagnie : il ordonna à tous ceux qui n'avaient pas encore émis les derniers vœux, une retraite de trois jours, pendant laquelle il entendit leur confession générale ; le quatrième jour, les ayant réunis dans la chapelle domestique, il célébra le saint sacrifice de la messe, et, au moment de la communion, tous s'avancèrent aux pieds des autels pour renouveler leurs vœux entre ses mains (1). Cette touchante cérémonie se fait encore tous les six mois dans la Compagnie, à laquelle plusieurs congrégations religieuses l'ont sagement empruntée.

(1) Lopez, cap. 8.

C'était par ces moyens et par d'autres semblables que le P. Ribadeneyra maintenait, dans les maisons de sa Province, l'esprit de ferveur, de zèle et de charité. Son exemple, comme partout ailleurs, donnait une nouvelle efficacité à ses paroles et à ses règlements. La tendresse qu'il avait pour chacun de ses confrères ajoutait les sentiments d'une affection filiale à ceux du respect qu'inspiraient ses vertus. On l'honorait comme un supérieur, on l'aimait comme un ami et un père. Au dehors, la loyauté de son caractère, l'honnêteté de ses procédés, ses manières affables, sa bonté, son zèle lui gagnaient tous les cœurs ; partout il était accueilli avec les témoignages de l'estime publique. Mais personne ne lui en donnait de plus touchants que le duc de Medina-Celi, vice-roi de Sicile. Ce noble seigneur avait en Ribadeneyra une telle confiance, qu'il lui donna la direction de toutes les institutions pieuses, de toutes les œuvres de charité fondées, dans le royaume, en faveur de la religion et des pauvres (1). Il l'admettait dans son intimité, lui communiquait ses affaires personnelles, et même celles de sa charge, prenait ses avis sur les unes et sur les autres, lui soumettait ses doutes, et consacrait à des entretiens familiers avec lui ses moments de loisir. L'amitié du vice-roi pour Ribadeneyra était si connue, que celui-ci devint l'intermédiaire ordinaire que les Siciliens employaient auprès de celui-là. Mais le vertueux religieux ne voulait user de son crédit que pour le bien de l'Eglise, ou pour les intérêts spirituels des peuples.

Cependant Ribadeneyra n'oubliait pas, au milieu des témoignages du respect et de l'affection de ses frères, et des faveurs des grands, la responsabilité qui pesait sur lui. Il redoutait autant les honneurs que les devoirs de sa charge ; et il n'aspirait qu'après le moment où il serait délivré des uns et des autres.

(1) « El virey s'ha mostrato holgarse con mi venida, y luego me ha cargado del cuydado del officio de la charidad, que es de la sobreintendencia de todas las obras pias del reyno. » (Lett. au P. Salmeron, du 15 avril 1562. Arch. du Jésus, à Rome.)

Il crut que ce moment était arrivé lorsque, des circonstances imprévues ayant empêché le partage de la Province de Castille, le P. Domenech fut obligé de retourner d'Espagne en Sicile. Ribadeneyra écrivit alors au P. Général pour lui représenter qu'avec l'arrivée du P. Domenech cessait la nécessité qui lui avait fait imposer la charge de Provincial, et le prier de la remettre à celui qui l'avait déjà si bien remplie. Laynez accéda aux demandes de Ribadeneyra. Mais le vice-roi réclama à son tour : il représenta au P. Général combien était utile en Sicile pour la religion et la Compagnie la présence de Ribadeneyra, et qu'il serait lui-même privé d'un soutien si on le rappelait à Rome. Pour accorder tous les intérêts et donner, à des vœux si divers et si respectables, une égale satisfaction, Laynez laissa la charge de Provincial au P. Domenech et donna celle de *Commissaire* en Sicile au P. de Ribadeneyra (1).

Unis depuis vingt-deux ans par les liens de la plus étroite amitié, par une communauté de sentiments de piété filiale envers saint Ignace, qui les avait également aimés et élevés, par la même affection pour la Compagnie, et par le même zèle pour la gloire de Dieu, Domenech et Ribadeneyra réunirent aussi leurs efforts, leurs lumières, les fruits de leur expérience, mirent dans leurs vues, dans leurs projets, une entente, une conformité, qui en assuraient le succès. Ils parcoururent ensemble les différentes maisons de la *Province* et arrêtèrent partout les mesures les plus sages pour maintenir le règne de l'Institut, déjà établi, et pour procurer à leurs confrères tous les avantages spirituels de leur état. Ils continuèrent, sur les Constitutions promulguées depuis peu d'années, les instructions qu'ils avaient commencées auparavant. Ils les interprétaient mieux encore par les exemples d'humilité, d'abnégation, qu'offrait habituellement leur conduite. Des préceptes ainsi expliqués ne sont pas difficiles à comprendre ; et on les pratique sans peine quand il ne faut qu'imiter ceux qui les publient. Ce fut ce qui arriva dans les maisons

(1) Lopez, cap. 8.

que parcoururent les deux vénérables disciples de saint Ignace : leur présence, leurs leçons, le spectacle de leur sainte vie excitaient partout une ferveur, une charité, qui étaient leur consolation et la récompense de leurs peines.

Il aurait manqué quelque chose à leurs mérites, s'ils n'y avaient pas ajouté celui de la patience dans les persécutions : il semble que les œuvres de Dieu doivent être marquées de ce sceau, et les PP. Ribadeneyra et Domenech les faisaient trop bien pour en être privés. Ils souffrirent donc d'injustes contradictions dans l'exercice de leur emploi, et elles leur furent d'autant plus sensibles qu'elles leur vinrent de la part de ceux dont ils ne devaient attendre que des encouragements. La première épreuve remonte au temps où Ribadeneyra portait seul le gouvernement de la Province de Sicile. Elle ne lui fut point personnelle ; mais comme il dut intervenir pour la faire cesser, il ne put remplir son devoir sans la partager avec ceux qui en étaient les victimes. C'est une de ces tristes circonstances qu'un historien est quelquefois condamné à rencontrer dans le cours de son sujet ; il voudrait pouvoir les dissimuler ; mais il ne doit pas plus tromper ses lecteurs par son silence que par ses assertions. D'ailleurs l'innocence a des droits qu'il ne peut sans crime sacrifier à la calomnie ; et les excès du vice méritent la honte de la publicité. Si la honte retombe sur des personnes qu'un état honorable semblait devoir en préserver, elle s'attache seulement à leur mémoire ; leur profession en reste dégagée, et la justice est satisfaite. C'est, croyons-nous, ce qui résultera du récit que nous allons faire.

L'Eglise métropolitaine de Monreale, en Sicile, avait pour titulaire le cardinal Alexandre Farnèse. Mais, retenu à Rome par les affaires publiques, l'illustre prélat était obligé de confier à d'autres ses fonctions pastorales. Nous avons déjà vu, dans la première partie de cet ouvrage, que le P. Laynez, à sa prière, avait parcouru en apôtre le diocèse de Monreale, qu'il avait opéré d'importantes réformes dans plusieurs maisons religieuses, et rétabli parmi le clergé l'empire des lois discipli-

naires de l'Eglise. Mais, depuis lors, son œuvre avait été en partie détruite par celui qui aurait dû la maintenir. Le cardinal Farnèse avait cru se donner un suffragant capable de le remplacer, et, selon le langage de l'Ecriture, il avait introduit un loup dans la bergerie. Soit que cet homme ne fût pas connu quand il obtint cette charge, soit qu'il cessât de la mériter après l'avoir obtenue, il devint bientôt le scandale de la vertu. On ne le vit que trop dans la circonstance qui nous force de parler de lui.

Il y avait à Monreale une religieuse nommée Ventimiglia, que l'ambition de devenir abbesse avait fait entrer dans un couvent. Elle parvint en effet au comble de ses vœux, mais cette satisfaction fut son premier châtiment. On n'entre point dans la carrière de la perfection par la porte du vice; et le Dieu qui scrute les reins et les cœurs abandonne souvent, à leur mauvaise intention, les âmes qui ne font semblant de le chercher que pour se trouver elles-mêmes. Ventimiglia, devenue abbesse, se prévalut d'abord de sa charge pour se dispenser de l'observation de ses règles; elle entretint ensuite des rapports fréquents avec le monde; elle en introduisit les frivolités dans sa maison; enfin, de chute en chute, elle tomba dans des crimes infâmes. Ses désordres indignaient toute la ville : le suffragant seul semblait ne pas s'en apercevoir; il se laissa même emporter à toute la colère d'un complice contre les Pères du collége, lorsque ces religieux le prièrent respectueusement de faire cesser un si déplorable scandale. Cette malheureuse fut dénoncée à Rome; le cardinal Farnèse, après une enquête sévère, la fit déposer juridiquement de sa charge, et condamner aux peines canoniques qu'elle avait méritées. Le suffragant, irrité d'une sentence qu'il aurait dû lui-même provoquer, s'agita aussitôt pour la faire annuler. « Ni le Ciel, ni la terre, écrivait Ribadeneyra à saint François de Borgia, ni la crainte de Dieu, ni celle des hommes, n'ont pu l'empêcher de prendre tous les moyens pour rétablir dans sa charge celle qui, par ordre du cardinal, en avait été dépossédée, à cause de la honte

de sa conduite et de sa vie criminelle. Il y a mis tant de passion qu'il n'a pas craint de se faire un parti de tout ce qu'il y a de plus décrié dans la ville, et de s'en servir pour parvenir à ses fins, ou insulter et maltraiter ceux qui soutenaient contre lui l'honneur de la maison de Dieu (1). » A ce titre, les Pères du collége eurent la plus large part à sa haine. Il la manifesta par des excès qu'on ne croirait pas, si l'autorité de Ribadeneyra, qui les fit enfin cesser, ne nous en garantissait la triste réalité. Le 23 décembre, il écrivait à saint François la lettre suivante :

JHS.

« Mon révérend Père en Jésus-Christ.

« Pax Christi, etc.

« Il vient de se passer à Monreale une chose dont le bruit arrivera sans doute aux oreilles de Votre Révérence, ou à celles de l'illustrissime cardinal Farnèse. Comme on pourrait vous la raconter tout autrement qu'elle n'a eu lieu, j'ai cru devoir exposer à Votre Révérence le fait dans toute sa vérité, afin que, dans l'occasion, elle puisse en informer Sa Seigneurie illustrissime. Votre Révérence saura donc que depuis longtemps le suffragant de Monreale se montre fort opposé à la Compagnie et à tous ceux qui fréquentent ou qui favorisent notre collége. La cause en est connue : nos Pères, dans l'affaire de la Ventimiglia, et en d'autres circonstances, ont préféré l'honneur de Dieu et du cardinal au désir de lui plaire. La passion du chef passe facilement dans les membres; c'est pourquoi tous les intimes et les confidents du suffragant se sont coalisés avec lui contre le collége. Mais, grâce à Dieu, le collége jouit d'une si bonne réputation, et nos Pères donnent une telle édification, ils font tant de bien à Monréale par leurs continuelles prédications, par la confession, par l'administration du sacrement

(1) Lettre du 24 août 1562. — Archives du Jésus, à Rome.

de l'eucharistie, par l'instruction de l'enfance, la visite des malades et des prisonniers, et par les autres ministères de la Compagnie, qu'ils défient les calomnies de leurs ennemis. Voyant donc qu'ils ne pouvaient rien de ce côté, ces derniers s'attaquent aux personnes qui se confessent à nous, et qui s'efforcent de vivre plus chrétiennement, plus pieusement que les autres; d'où il arrive que plusieurs s'éloignent de nos confessionnaux et de notre église, pour ne pas être bafoués et montrés au doigt par les partisans du suffragant, qui sont généralement reconnus et tenus pour des gens de mauvaise vie. Or, on fit dernièrement à Monreale une pasquinade, en forme de chanson, contre une respectable dame, modèle de gravité et de vertu. Parce qu'elle porte l'habit du tiers-ordre de saint François, et que les supérieurs des Pères Capucins lui ont donné le pouvoir d'en revêtir d'autres, on l'appelle la ministresse. Cette chanson, où le nom de la Compagnie se trouve mêlé, est infâme. Elle a pour auteur un certain Dom Paul, moine défroqué du monastère de Saint-Benoît de Monreale, calomniateur de profession, déréglé dans ses mœurs, et, s'il faut en croire le bruit public, intime et confident du suffragant. On se mit à chanter cette rapsodie dans les rues de la ville. J'en fus aussitôt averti; mais pensant que tout ce bruit tomberait de lui-même, quand on aurait chanté deux ou trois fois, je crus, pour ne point faire d'éclat, devoir dissimuler pendant un mois. Cependant, loin de cesser, ce dévergondage s'étendait de plus en plus: hommes et femmes, grands et petits, apprenaient cette chanson par cœur; tout le monde la chantait par la ville, souvent avec accompagnement de guitare, m'a-t-on dit; on allait même l'exécuter devant la porte de cette pauvre et vertueuse dame, au grand danger de porter son mari à quelque extrémité pour faire cesser un tel affront. D'ailleurs, ni la présence du vice-roi, qui se trouve momentanément à Monreale, ni celle de l'archidiacre, serviteur du cardinal Farnèse, n'ont été capables de suspendre ce scandale; et si on ne respecte pas leur présence, on peut juger de ce que la licence se permettra en leur absence. D'un

autre côté, nos Pères avaient averti plusieurs fois, mais toujours en vain, le suffragant, des persécutions que les siens faisaient souffrir aux gens de bien. Frappé de ces considérations, je recommandai cette affaire au Seigneur, et après en avoir délibéré avec nos Pères, nous fûmes tous d'avis que je devais, en conscience, remédier à un tel scandale, puisque je pouvais l'arrêter d'un seul mot. C'est en effet ce que je fis : je racontai simplement à Son Excellence ce qui se passait, sans accuser, sans récriminer. Il n'en fallut pas davantage : le vice-roi, comprenant tout l'odieux de cette conduite, prescrivit de rigoureuses informations, à la suite desquelles il fit saisir le moine défroqué et un de ses enfants qui le secondait dans ce métier, et jeter tous les deux dans les prisons de Palerme, où ils sont encore. Depuis lors on n'a plus entendu chanter cette rapsodie, tout est rentré dans l'ordre ; les honnêtes gens ont été soulagés, et les méchants, réprimés.

« Pour moi, je n'ai point fait de nouvelles instances auprès du vice-roi, pour l'engager à donner une plus ample satisfaction à la justice, dans la pensée que j'avais assez fait pour celle de ma conscience, pour l'honneur de la religion, du cardinal, du collége, et de cette pauvre dame (qui ne souffrait que parce qu'elle était vertueuse, pour la consolation des gens de bien, et pour le châtiment du coupable et de ses complices. Je n'ai rien voulu dire de mon entreprise à l'archidiacre, serviteur du cardinal, jusqu'à ce qu'elle fût exécutée ; car d'après les lettres de son maître, qu'il m'avait montrées, et d'après ce qu'il m'avait dit lui-même, je savais qu'il n'y pouvait rien, et que, pour remédier à un tel abus, il fallait plus d'autorité qu'il n'en avait. C'est ce qu'il m'a lui-même confirmé. Il a ajouté que j'avais très-bien fait, et qu'il n'aurait pas si bien réussi. Voilà, mon Révérend Père, le fait dans toute sa vérité. Votre Révérence et le cardinal peuvent regarder comme faux tout ce qu'on leur dira de contraire ; il n'est pas autrement que je viens de le raconter. Veuillez bien en prévenir Sa Seigneurie illustris-

sime, si vous le jugez à propos. Je me recommande instamment à vos saintes prières.

« De Palerme, le 23 septembre 1562.

« De Votre Révérence,

« Le serviteur en Jésus-Christ,

« Pierre DE RIBADENEYRA (1). »

Quelque temps après, Ribadeneyra rendit aux fidèles de Palerme le service qu'il avait rendu à ceux de Monreale. Dans cette première ville, vivait un de ces moines qui, rebelles à l'esprit de leurs règles et de leurs saints fondateurs, remplacent dans leurs cœurs les sentiments de la charité par ceux de la jalousie, aiment mieux empêcher le bien que de l'opérer ou que de le laisser faire, regardent des coopérateurs comme des concurrents, les traitent en rivaux, les déconsidèrent aux yeux du peuple, pour établir leur propre réputation sur le discrédit des autres. Tel était celui dont nous parlons. Trop plein de lui-même pour chercher la gloire de Dieu, il ne put pas supporter que Ribadeneyra la procurât dans Palerme, et il s'efforça de l'arrêter dans les succès de son zèle. Neveu de l'archevêque, il crut que cette parenté, et peut-être plus encore l'absence de son oncle, lui promettait l'impunité. Il osa plusieurs fois attaquer du haut de la chaire et le P. Ribadeneyra et son Ordre tout entier, débiter contre eux des calomnies aussi indignes d'un cœur sacerdotal que du lieu où elles retentissaient. Un abus si étrange de la chaire de vérité appelait sur le coupable un châtiment sévère. Les Pères du collége et tous les gens de bien étaient même d'avis qu'on le forçât à faire à la Compagnie une réparation publique dans l'église où il l'avait insultée. Mais Ribadeneyra ne voulait pas donner au peuple l'occasion de croire que d'autres prêtres portaient dans leurs cœurs les

(1) Arch. du Jésus, à Rome.

sentiments de haine et de jalousie que cet infidèle prédicateur nourrissait dans le sien, ou qu'ils ne savaient répondre à la calomnie que par la vengeance. Il n'exigea donc, contre le coupable, d'autre justice que celle du mépris public.

Mais ce malheureux y fut insensible. Peu content de s'emporter contre Ribadeneyra et ses confrères, il prêcha aussi contre leur doctrine : il blâma la fréquentation des sacrements, la dévotion à la sainte Vierge, toutes les saintes pratiques que les Pères conseillaient; il alla jusqu'à soutenir que les laïques ne pouvaient pas en conscience s'approcher des sacrements hors du temps prescrit par l'Eglise. Dès lors, c'était plus encore l'intérêt de la religion que celui de la Compagnie qui était en jeu, et Ribadeneyra, toujours porté à pardonner des injures personnelles, ne souffrait jamais les outrages faits à la piété. Il dénonça donc à l'Inquisition des prédications si scandaleuses. On fit le procès à cet indigne religieux; il fut convaincu et condamné à rétracter publiquement ce qu'il avait débité en chaire contre la fréquentation des sacrements et les autres pratiques, si utilement recommandées par les Pères du collége. L'archevêque de Palerme, informé, à son retour, des excès de son neveu, ajouta à la sentence de l'Inquisition une punition sévère que le coupable dut subir dans un couvent de son Ordre.

Un scandale plus affreux encore vint affliger, presque en même temps, Ribadeneyra et ses confrères. Nous voulons parler de l'assassinat, ou plutôt du martyre du P. Pierre Venusti.

Venusti, Tyrolien de naissance, avait été reçu dans la Compagnie, et formé à la vie religieuse par saint Ignace lui-même. Digne disciple d'un tel maître, il se distingua toujours par une éminente vertu. Il en donna des marques éclatantes à Padoue, où il étudia la théologie, et plus encore à Palerme, où il fut envoyé avec Ribadeneyra, pour y enseigner une classe de grammaire. Mais, comme ses confrères, il consacrait à l'exercice du ministère apostolique tout le temps que lui laissaient ses fonctions de professeur. Il y obtint de tels succès, que le

vice-roi et l'archevêque de Palerme jetèrent les yeux sur lui pour établir la réforme dans des communautés de religieuses, qui s'obstinaient à la rejeter. Par sa douceur, sa charité, son zèle et par la force de ses raisons, il remplit en peu de jours cette mission à la grande satisfaction de ceux qui la lui avaient confiée.

Cependant, Pierre de Lune et Isabelle de Vega, son épouse, ayant fondé un collége à Bivona, une de leurs terres, ils en donnèrent la direction au P. Venusti, que les supérieurs accordèrent à leurs instances. Ils se promettaient que sa présence ferait à la fois la gloire de l'établissement et le bonheur du pays. Venusti dépassa leurs espérances : il les dirigea l'un et l'autre dans les voies de la perfection, et mit dans leur cour un ordre, un esprit de piété, qu'on aurait admirés dans un cloître. Comme il était obligé de les suivre tantôt dans leur terre de Calatabellota, tantôt dans celle d'Isciacca, il y exerçait son zèle comme à Bivona, et partout il détruisait des abus, des désordres qui affligeaient l'Eglise autant que le duc et la duchesse. Il enseignait aux enfants et aux ignorants les éléments de la religion, donnait aux ecclésiastiques des leçons de théologie morale, et rappelait les pasteurs comme les ouailles aux devoirs respectifs de leur état. Son occupation la plus douce, comme la plus ordinaire, était de secourir les pauvres, les orphelins, les veuves, les prisonniers, les malades, tout ce qui était faible ou malheureux ; et le duc et la duchesse ne refusaient jamais rien aux demandes journalières de sa charité. Aussi les pauvres et les malheureux l'accueillaient-ils partout avec les témoignages de la plus touchante reconnaissance (1).

Telle était, en peu de mots, la vie que menait le P. Venusti, lorsqu'elle lui fut arrachée par un infâme assassin. Cet homme se nommait Ruggiero Valenti. C'était un prêtre qui, sous des

(1) Ribadeneyra, *Epistola de vita et morte P. Venusti.* (Arch. de la Prov. d'Espagne, à Madrid.)

dehors assez convenables, cachait une profonde dissimulation et de honteux penchants. Le P. Pierre Venusti, trompé par les promesses et les protestations de ce malheureux, ou touché de sa misère, lui obtint la place de chapelain du duc de Bivona. Mais Ruggiero ne sut pas tellement se dissimuler dans cet emploi qu'il ne laissât entrevoir ses sentiments et ses vices; peu à peu il s'abandonna à des excès qui forcèrent le duc de le congédier. Il alla de nouveau se jeter aux pieds du P. Venusti, lui exprima son repentir en termes énergiques, lui promit de faire oublier le passé par une conduite irréprochable, si on voulait le rétablir dans ses fonctions. Grâce à l'intercession du charitable religieux, ses fonctions lui furent rendues; mais il ne tarda pas à s'en montrer encore plus indigne qu'auparavant. Il fut donc renvoyé, après avoir subi quelques jours de prison. Le P. Venusti l'ayant rencontré lui reprocha avec sa douceur ordinaire le scandale de sa conduite : en lui rappelant les châtiments que déjà elle lui avait attirés de la part des hommes, il s'efforça de lui faire craindre ceux qu'elle pourrait lui attirer de la part de Dieu, et l'exhorta instamment à les prévenir par une sincère pénitence. Des paroles si charitables, et des menaces plus sévères de la part du duc et du vicaire de l'évêque, allumèrent dans ce mauvais cœur une haine implacable. Il la dissimula jusqu'au moment de l'assouvir. Le 19 octobre 1564, le P. Venusti était allé visiter une petite propriété du collége, dans le voisinage de Bivona. Ruggiero, l'ayant appris, s'arma d'une hache et se mit en embuscade auprès d'un pont que l'homme de Dieu devait traverser à son retour. Comme il le vit arriver sur une modeste monture, occupé à dire des prières, il s'avança vers lui, et prenant cet air de contrition qu'il savait si bien feindre, il lui adressa quelques doucereuses paroles pour le faire arrêter. Tandis que le Père l'écoute avec bonté, il brandit sa hache avec fureur et la décharge trois fois sur la tête de sa victime, qu'il laisse noyée dans son sang. Venusti respirait encore lorsque survinrent des passants, qui lui demandèrent

s'il connaissait son meurtrier. « Oui, répondit-il d'une voix expirante ; mais, qui que ce soit, ne le poursuivez pas ; que Dieu lui pardonne, comme je lui pardonne. » Cet acte de charité fut son dernier soupir (1).

Ses confrères n'eurent pas d'autres sentiments à l'égard du coupable : tandis que la contrée, toute émue d'un si horrible attentat, appelait sur l'assassin la vengeance des lois, et que l'autorité ordonnait contre lui les plus sévères perquisitions, le Père recteur du collége de Calatabellota courut demander sa grâce au vice-roi. De leur côté, les PP. Domenech et Ribadeneyra se hâtèrent, à la première nouvelle du crime, d'aller joindre leurs instances à celle du Père recteur pour obtenir le pardon de ce malheureux. Le prince restait inflexible : « J'aurai beau fermer les yeux sur ce crime, disait-il, le sang du juste Abel demandera toujours justice. » — « Oui, seigneur, reprit Ribadeneyra ; mais le sang de Jésus-Christ ne cessera de crier pardon et miséricorde. » Ces paroles et ces démarches excitèrent l'admiration du vice-roi, mais elles ne désarmèrent pas sa colère (2). Pour s'y soustraire, Ruggiero Valenti erra quelque temps de réduit en réduit. Enfin traqué partout par les agents de la justice, il se vit contraint de se réfugier dans le collége même des Jésuites. Il y fut accueilli et caché pendant deux jours par les frères de sa victime, malgré les peines terribles dont le gouverneur menaçait ceux qui tenteraient de soustraire le coupable aux perquisitions de la justice. Puis ils lui fournirent les moyens d'aller abriter ses jours dans un pays étranger, où il pleura son crime, le reste de sa vie, et l'expia par une continuelle pénitence.

Le P. Laynez, informé par Ribadeneyra, de la mort du P. Venusti, et de la fuite de l'assassin, versa des larmes sur le premier, mais il approuva la charité que les Pères de Bivona

(1) Ribadeneyra, dans la lettre citée plus haut et dans la *Vida del P. Laynez*, lib. III, cap. 9. — Bartoli, *Degli uomini e de' fatti della Comp. Gesù*, lib. III, p. 241 et seqq.

(2) Bartoli, *ibid.*

avaient déployée envers le second. Il exprima tout à la fois ses regrets et sa satisfaction dans une lettre adressée au P. Ribadeneyra, qui avait si bien suivi l'esprit de la Compagnie (1).

Cette lettre fut peut-être la dernière qu'écrivit le P. Laynez : peu de jours après, c'est-à-dire, le 19 janvier 1565, il termina, à l'âge de 53 ans, sa glorieuse et sainte carrière. Cet événement mettait fin à la mission de Ribadeneyra, et amenait les Congrégations particulières, dans lesquelles chaque province devait élire ses représentants à la Congrégation générale, chargée de donner un successeur au P. Laynez. La Province de Sicile ne manqua pas, dans cette circonstance, de témoigner au P. Ribadeneyra l'estime et la reconnaissance qu'il lui avait inspirées. Quoiqu'il fût alors absent, elle le chargea, à l'unanimité, de la représenter avec le P. Domenech à la Congrégation générale, lui donnant pour suppléant le P. Faraone, si le défaut des formes ordinaires faisait annuler son choix.

L'élection de Ribadeneyra devint en effet l'objet d'une délibération, mais elle ne donna lieu à aucun débat : on s'accorda à confirmer le choix de la *Province* de Sicile, à condition que cet exemple exceptionnel ne pourrait être invoqué dans la suite, et à recevoir le P. Charles Faraone en qualité de Procureur (2).

(1) Bartoli, *ibid.*

(2) Quia P. Petrus Ribadeneyra absens, et cum jam ex Provincia Siciliæ excessisset, a Provinciali Congregatione electus fuerat ad electionem Generalis; et, si is non admitteretur, P. Carolus Pharao substituebatur; prout constitit ex lectis litteris Congregationis Provincialis Siciliæ; proposuit Pater Vicarius an dictus P. Petrus admittendus esset, supplendusque defectus electionis ejus, an P. Carolus admitti deberet. Decrevit autem Congregatio pluribus suffragiis P. Petrum admittendum ex æquitate vel epikeia quadam, supplendo defectum electionis, et ne in exemplum aliorum id transiret, aliqui monuerunt. P. vero Carolus in Procuratorem admissus est, prout Congregatio Provincialis petebat. Et statim vocatus est P. Petrus, et suo loco in Congregatione sedit et sententiam dixit. (*Inst. Soc. Jesu* (Pragæ, 1757), tom. I, pag. 483.)

Ribadeneyra, parti de Palerme le 25 avril, était arrivé à Rome, le 8 du mois de mai. La Congrégation générale s'ouvrit le 28 du mois suivant. Quelques jours auparavant, S. François de Borgia, craignant que sa charge de Vicaire-Général et le souvenir de son ancienne grandeur n'attirassent sur lui l'attention des électeurs, conçut le dessein de renoncer publiquement aux suffrages et de si bien déclarer aux Pères réunis ce qu'il appelait ses mauvaises qualités, qu'ils perdissent la pensée de l'élire, s'ils l'avaient jamais eue. Mais, avant d'exécuter son projet, il voulut le communiquer aux deux hommes en qui il avait le plus de confiance. Il manda donc auprès de lui Salmeron et Ribadeneyra, et leur exposa son doute en ces termes :

« Qu'il me vienne en pensée de pouvoir être élu Général, c'est une chose digne de risée, puisque je n'ai aucune des qualités qu'exige cette charge, et que tant de serviteurs de Dieu, dans notre Congrégation, en sont aussi riches que j'en suis dépourvu, et sont par conséquent aussi dignes de cette charge que je la mérite peu. J'ai peur cependant que, pour me faire expier mes péchés, Dieu ne permette que ces Pères s'aveuglent et se trompent sur mon compte, comme se sont déjà trompés et aveuglés ceux qui m'ont nommé Vicaire-Général. Je crains aussi que les vains titres et les bagatelles du monde, auxquelles j'ai renoncé, ne fassent illusion à quelques-uns d'entre eux et ne les engagent à m'imposer ce fardeau. Or je reconnais avec évidence, et en toute sincérité devant Dieu, que je n'ai pas les forces physiques, beaucoup moins les forces spirituelles nécessaires pour le porter. Il n'y a pas au monde un homme plus incapable, plus indigne de cette charge que moi. Je suis dans le doute si je dois m'expliquer sur ce point aux Pères de la Congrégation, leur exposer le véritable état de mon âme, et, prosterné à leurs pieds, leur demander en grâce qu'ils ne se déshonorent pas en faisant tomber leur choix sur un sujet aussi indigne que moi, au grand préjudice du service de Dieu et de la Compagnie, ou s'il est plus sûr de me taire. Voilà, mes révérends Pères, le doute qui m'agite. Veuillez bien me dire votre avis. »

Salmeron et Ribadeneyra avaient sur ce point une opinion toute formée. Mais ils ne voulurent pas l'émettre de suite, pour ne pas laisser croire au saint qu'elle avait été irréfléchie. Ils se bornèrent donc à répondre que le doute était trop grave pour le résoudre sans y avoir mûrement pensé; qu'ils ne pouvaient donner leur avis que le lendemain, et qu'en attendant il fallait recommander la chose au Seigneur.

Il ne s'agissait pour Salmeron et Ribadeneyra que de trouver les moyens de vaincre l'humilité du saint. Ils n'auraient fait que l'effrayer davantage, s'ils avaient tenté de lui persuader qu'il devait se résigner à la volonté générale, manifestée par le scrutin. Il leur parut plus sûr d'abonder dans son sens, et de lui montrer que le danger n'était pas là où il le voyait. Le lendemain donc, ils se présentèrent à saint François de Borgia, et lui firent cette réponse :

« Mon Révérend Père, nous avons sérieusement pensé au doute que Votre Révérence nous a fait, hier, l'honneur de nous proposer; et voici l'avis auquel nous avons cru devoir nous arrêter : il nous semble qu'il est plus sûr, pour vous, de ne rien dire à la Congrégation sur ce sujet; car, si vous lui soumettiez vos craintes, vous donneriez aux uns une pensée qu'ils n'ont peut-être pas, celle de vous élire; et vous laisseriez croire aux autres — de quoi n'est pas capable le cœur humain! — que vous vous reconnaissez des qualités dignes de cette charge, puisque vous témoigneriez la crainte qu'on ne vous l'imposât. En tous cas, vous donneriez ou vous sembleriez vouloir donner de vous une opinion avantageuse, et tout le monde se tromperait sur votre intention. »

Cette observation fut décisive : l'homme de Dieu se désista de son dessein; mais, dans le discours par lequel il ouvrit l'assemblée, il insista d'autant plus sur les qualités du Général de la Compagnie, qu'il s'en croyait plus dépourvu (1). Et il

(1) Ribadeneyra, *Vida del P. Francisco de Borja*, lib. III, cap. 1. — Nieremberg, *Vida del B. F. de Borja*, lib. III, cap. 2. — Cienfuegos, *Vida del grande S. Francisco de Borja*, lib. V, § 2.

était bien sûr d'avoir mis entre ce portrait et le sien une telle différence que personne ne serait tenté de prendre l'un pour l'autre.

Cependant les électeurs s'y trompèrent : tous le nommèrent Général de la Compagnie, et ils refusèrent constamment de se rendre à ses vœux, lorsque, revenu de la stupeur où l'avait jeté cette nomination, il les suppliait en grâce de le décharger d'un fardeau qui était, disait-il, au-dessus de ses forces. Il trouva du moins quelque consolation dans le choix des hommes éminents que la Congrégation lui donna pour Assistants : ce furent le P. Benoît Palmio, pour l'Italie et la Sicile; le P. Everard Mercurien, pour la France et l'Allemagne; le P. Jacques Miron, pour le Portugal, le Brésil et les Indes. Le P. Antoine Araoz, quoique absent, fut nommé Assistant pour l'Espagne (1).

Le P. Ribadeneyra, heureux d'avoir échappé, cette fois, à l'Assistance d'Espagne, dont on l'avait menacé, s'empressa de témoigner sa satisfaction à celui qui en avait été chargé, et de le prier de n'opposer aucun prétexte au choix des électeurs. « Mon révérend et bien cher Père, écrivit-il au P. Antoine Araoz, je vous ai déjà exprimé, dans une autre lettre, la joie que Notre-Seigneur a ménagée à tous les Pères ici présents dans la bonne et sainte élection qui s'est faite du P. François pour Général de la Compagnie. Il n'y a manqué, pour la rendre complète, que la consolation de la partager avec vous. Mais je viens vous dire aujourd'hui que Notre-Seigneur a mis le comble à notre bonheur, et ajouté une nouvelle faveur à la première, en nous inspirant de nommer Votre Révérence à l'Assistance d'Espagne, avec un accord qui montre celui qui règne dans la Compagnie, et que *credentium est cor unum et anima una*. Que les anges bénissent le Seigneur dans le ciel, que les hommes le bénissent sur la terre! Amen. Je laisse à des historiens plus habiles et moins occupés que moi le soin de vous raconter en

(1) *Instit. Soc. J.* (Pragæ, 1757), t. I, p. 492 et seq.

détail ce qui s'est passé dans cette circonstance ; je ne veux vous parler que de la joie et de la consolation que m'a causée cette élection, quoique tous aient éprouvé les mêmes sentiments. J'espère donc dans le Seigneur que cette nomination sera aussi avantageuse à la gloire divine qu'au bien de la Compagnie, notre Mère. Car, quoique le Seigneur lui ait donné un excellent pilote, elle est néanmoins si répandue, elle est battue de tant de vagues et de si furieuses tempêtes, et, d'un autre côté, la pêche est si abondante, qu'il faut qu'elle *appelle à son aide ceux qui sont dans une autre barque.* A plus forte raison, ceux qui sont dans la même, et y tiennent les premières places, doivent consacrer à son service toute la vigueur de leur reconnaissance, de leur zèle et de leurs talents. Aussi, mon cher Père, nous attendons tous votre arrivée avec une telle impatience, que les heures nous paraissent des jours. Or, vous le savez, *spes quæ differtur affligit animam.*

« Venez donc à Rome ; vous y trouverez notre Père Général, qui, plein d'affection et d'estime pour vous, compte sur le secours de vos conseils, de votre prudence et de votre dévouement à la Compagnie, pour supporter la pesante croix dont il est chargé.

« Vous y pourrez vénérer les reliques de notre bien-aimé Père Ignace, Père de toute la Compagnie, et le vôtre en particulier : restes sacrés qui entretiennent dans cette maison, notre première mère, le souvenir, l'odeur des vertus et l'esprit de ce vénéré Père, pour la consolation, la joie et la force de ceux qui l'habitent.

« Enfin, à Rome, vous trouverez et Sa Sainteté, auprès de qui vous pourrez, par vos négociations, servir la Majesté divine, et le chef de toute la Compagnie, avec qui vous donnerez, par une sage direction, à tous les membres, la vie, le mouvement, l'impulsion dont ils ont besoin. Ce qui vous sera d'autant plus facile que, loin d'avoir à lutter avec le jugement et la volonté du chef, vous n'aurez qu'à le seconder dans l'exécution de ce qui est sagement conçu et ardemment désiré. La Compagnie, satisfaite, se réjouira dans le Seigneur, en voyant que ses

prescriptions sont respectées, et ses intentions fidèlement remplies. Vous édifierez ceux du dehors en leur apprenant, par votre conduite, qu'un bon religieux n'a rien de plus à cœur que d'aider et servir sa religion.

« Je m'étends trop longuement pour vous dire ce que vous savez si bien. Mon affection pour vous et le désir que j'ai de vous voir ici m'inspirent cette liberté; mais je ne suis point fâché de l'avoir prise; et je suis certain qu'à l'heure de notre mort, nous nous applaudirons, vous, mon Père, d'avoir fait ce que je vous dis, et moi, de vous l'avoir rappelé, quoique sans nécessité. Je m'arrête ici dans l'espoir que nous nous verrons bientôt, s'il plaît à Dieu; je voudrais seulement pouvoir vous envoyer le cœur de chacun des membres de la Congrégation pour vous y faire lire leurs sentiments. Que Notre-Seigneur nous fasse la grâce de le connaître et de le servir. Amen. *Ora pro me, Pater charissime.*

« De Rome, le 30 juillet 1565 (1). »

Une lettre si pressante n'aurait pas suffi au P. Antoine Araoz pour l'engager à accepter la charge d'Assistant, si l'obéissance ne la lui avait imposée. Il se disposait à partir pour Rome, et déjà il était en route, lorsque Philippe II lui intima l'ordre de rester en Espagne pour son service. Le Père en référa aussitôt à son supérieur, se montrant disposé à passer outre, si l'obéissance lui en faisait un devoir. Mais le Souverain Pontife et le P. Général crurent devoir condescendre à la volonté du roi d'Espagne. Le P. Araoz continua donc à gouverner le collége de Valladolid, où se trouvait alors la cour, et le P. Jérôme Nadal prit sa place à l'Assistance d'Espagne, que Ribadeneyra avait occupée jusqu'alors (2).

Toutefois Ribadeneyra n'échappa point aux dignités. il

(1) Alcazar, *Chrono-Historia de la Compañia de Jesus en la Provincia de Toledo*, part. II, pag. 98 et seq.

(2) *Ibid.*

reçut, avec le titre de surintendant du Collége Romain, le soin de lui rendre toute son importance et son ancienne splendeur. Comme il opposait à cet honneur sa prétendue incapacité et ses défauts : « Mon cher Père, lui dit en souriant saint François de Borgia, puisque vous avez voulu que je fusse Général de la Compagnie, vous m'aiderez à porter ce fardeau. Je me décharge donc sur vous du soin du Collége Romain. » Ribadeneyra ne savait ni rester en deçà, ni aller au delà des prescriptions de la règle. Content d'avoir exposé ses raisons, et évité ainsi les dangers de la témérité, il se soumit avec résignation à la volonté de son supérieur (1).

Le Collége Romain, on le sait, avait été destiné, dans la pensée de saint Ignace, à être en quelque sorte le séminaire commun de toute la Compagnie. Ce projet, comme tous ceux que formait ce grand homme, était fécond en heureux résultats. D'abord il offrait l'avantage de réunir, des différentes parties du monde, sous une même discipline, les jeunes religieux dans lesquels la Compagnie voyait son espoir et son avenir, de leur donner à tous un même esprit, des habitudes uniformes, une doctrine commune, et par conséquent de maintenir parmi eux cette charité fraternelle, cet amour de famille, si nécessaire dans une société dispersée, pour la gloire de Dieu, sur toute la surface du globe (2). Ensuite, il permettait à l'Ordre de rassembler, dans une même école, ses professeurs les plus savants, les plus habiles, et de mettre leurs lumières réunies au service de ces jeunes talents, qui trouvaient en outre, dans leur grand nombre, cette majesté solennelle de l'enseignement, cet amour de l'étude stimulé par l'exemple, cette ardeur dans les disputes scolastiques, cette surexcitation des facultés intellectuelles, cette vigueur d'esprit, cette abondance de leçons, d'explications, de conseils, et bien d'autres avantages que ne leur offraient pas des classes

(1) Cristobal Lopez, *Vida del P. Pedro de Ribadeneyra*, cap. 9 (ms.)
(2) Bartoli, *Degli uomini e de' fatti della Compagnia di Gesù*, lib. v, c. 9.

moins fréquentées. Un tel projet ne pouvait recevoir son exécution qu'à Rome, c'est-à-dire au centre de la catholicité, au siége même du gouvernement de la Compagnie. Car là, plus que partout ailleurs, les étudiants puisaient à la fois, dans leur source la plus pure, et l'esprit de leur mère commune, et la doctrine de la Compagnie, la même que celle de l'Église, qu'ils devaient ensuite répandre autour d'eux dans les pays où les enverrait l'obéissance.

Formé sur ce plan, le Collége Romain avait reçu plus de trois cents élèves envoyés des différentes parties de l'Europe, entretenus aux frais de leurs Provinces respectives. L'Espagne seule, riche en savantes universités, n'avait pas complétement adhéré à ce projet; mais elle avait fourni au Collége Romain ses plus illustres professeurs, et elle resta longtemps encore en possession de ce privilége. D'autres nations, telles que l'Allemagne et la France, trouvèrent des obstacles insurmontables dans les troubles politiques et religieux dont elles étaient agitées. D'ailleurs, toutes ouvrirent des colléges, qui exigeaient le concours de plusieurs des étudiants destinés au Collége Romain, et offraient aux autres, soit dans le nombre des élèves, soit dans la force des études, de semblables avantages. Ainsi, le Portugal avait son Université de Coïmbre; l'Allemagne, celle de Dilingue; la France, son Collége de Clermont à Paris. En outre, l'émigration d'une si nombreuse jeunesse entraînait des dépenses auxquelles les Provinces ne pouvaient pas toujours suffire. Tant de difficultés empêchèrent le complet développement du vaste plan de saint Ignace. Il fallut en amoindrir les proportions, et assurer des revenus au Collége Romain pour l'entretien des jeunes gens d'élite qu'y enverrait chaque Province; ce qui n'empêcha pas cet établissement de devenir, dès les premiers jours, une des plus nombreuses et des plus illustres écoles du monde.

A l'époque où le P. Ribadeneyra reçut de saint François de Borgia la surintendance du Collége Romain, deux cent vingt-sept jeunes étudiants de la Compagnie y suivaient, avec une

foule d'élèves externes, les leçons des plus grands maîtres, tels que Diego de Ledesma et François Tolet.

Les surintendants étaient supérieurs aux recteurs; mais ils paraissaient peu dans le gouvernement extérieur des maisons. Ils avaient été établis pour veiller à la bonne administration, à l'observance de la discipline religieuse, pour maintenir des rapports d'une charité mutuelle entre les supérieurs et les inférieurs, servir de guides aux premiers et de pères ou de juges aux seconds. Cette charge, utile au commencement de la Compagnie, l'était beaucoup moins depuis que les Constitutions, promulguées dans les diverses Provinces de l'Ordre, avaient donné à tous les règles précises de la conduite qu'ils devaient tenir, chacun dans sa sphère respective. Aussi fut-elle supprimée en principe dans la seconde Congrégation générale (1). Saint François de Borgia crut devoir toutefois la maintenir encore quelque temps dans les colléges de Rome, qui relevaient immédiatement de son autorité, moins pour le besoin qu'ils en avaient, que pour se décharger sur d'autres des soins particuliers qu'il ne pouvait pas leur donner. Les PP. Wismar Goisson, Polanco et Ribadeneyra furent nommés à cette charge: le premier, dans le Séminaire Romain; le second, dans le Collége Germanique, et le troisième, comme nous l'avons déjà dit, dans le Collége Romain (2).

Ribadeneyra n'acceptait les emplois qu'avec une répugnance extraordinaire; mais lorsque l'obéissance les lui imposait, il les exerçait avec toute la vigueur et l'application que donne la conscience du devoir. Il le montra une fois de plus dans l'exercice de la surintendance du Collége Romain. Il débuta dans ses fonctions par des leçons et des exemples d'une admirable humilité. Le 1er novembre, fête de tous les saints, il réunit sa nombreuse communauté, et il lui fit une longue et solide exhortation sur la nécessité, pour tous, de marcher

(1) Sacchini, *Hist. Soc. J.*, part. III, lib. 1, nº 44. — *Instit. Soc. J.*, tom. I, pag. 501.

(2) Sacchini, *Hist. Soc. J.* part. III, lib. 1, nº 52.

dignement dans la voie de leur vocation, c'est-à-dire de s'adonner sans réserve à la pratique des vertus qu'elle commande, surtout à cette abnégation, sans laquelle il n'y a point de zèle véritable, point de dévouement à la gloire de Dieu. Il était si pénétré de ce qu'il disait que, plus d'une fois, il dut céder à son émotion, et qu'il la fit partager à ses auditeurs.

A midi, il voulut servir lui-même ses frères à table. Mais le soir, à souper, il leur donna un spectacle encore plus touchant. Tous venaient de prendre place, lorsqu'il entra au réfectoire, enveloppé de son manteau, et alla se mettre à genoux au milieu de la salle. Là, en posture de suppliant, il s'accusa humblement et à haute voix de n'avoir pas répondu à la grâce de sa vocation, depuis tant d'années que Dieu la lui avait accordée, et se recommanda aux prières de la communauté. Puis il se mit à parcourir les rangs, baisant humblement les pieds à chacun de ses frères. Enfin, s'étant remis à genoux au milieu du réfectoire, il laissa tomber le manteau qui lui couvrait les épaules, s'infligea une longue flagellation, et ne se retira qu'après s'être déchiré la chair (1).

Des leçons si pieuses, appuyées de tels exemples, augmentèrent dans tous la vénération qu'ils avaient déjà pour lui, et le désir de s'abandonner à sa direction. Aussi Ribadeneyra fut-il admirablement secondé dans sa charge par les dispositions de ceux-là même sur qui il l'exerçait. Aucun cependan ne lui prêta un plus puissant concours que Diego de Ledesma, ce savant docteur de Louvain, qu'il avait lui-même admis à la Compagnie. Depuis son arrivée à Rome, en 1557, sa réputa tion de science et de vertu avait résisté à toutes les épreuves. Laynez, alors Vicaire-Général de la Compagnie, auquel Ribadeneyra l'avait présenté, avait jugé en le voyant qu'on ne lui avait rien dit de trop de son mérite. Mais, soit qu'il voulût mesurer toute l'étendue de ce génie, soit pour se conformer aux règles de la prudence et à un usage reçu dans la Compagnie,

(1) Sacchini *Hist. Soc. J.*, part. III, lib. I, n° 52.

il lui fit subir, en sa présence, et pendant huit jours, un examen sur toutes les branches des connaissances humaines, depuis la grammaire jusqu'à la théologie. Ledesma parla sur toutes ces sciences en maître consommé : on eût dit qu'il avait fait de chacune d'elles l'étude de toute sa vie. Laynez, qui s'y entendait, conçut pour lui une admiration qu'il ne dissimulait pas. Comme il s'entretenait un jour avec Ribadeneyra des professeurs qui faisaient la gloire du Collége Romain, il rendait volontiers à chacun les hommages qu'il méritait; il semblait néanmoins préférer à tous le P. Ledesma : « Oui, disait-il, un tel est très-savant, un tel ne l'est pas moins; mais quel homme que ce Père Ledesma! (1) » Et cependant les chaires du Collége Romain étaient alors occupées par des maîtres tels que Emmanuel Sa, Mariana, Clavius, François Tolet.

Ledesma, de son côté, avait conçu pour Laynez une estime encore plus grande que celle qu'il lui avait inspirée : il ne lui suffisait pas de l'élever au-dessus des plus savants hommes de son temps; il le comparait même aux Pères de l'Église. « Pendant le voyage que nous fîmes ensemble de Belgique à Rome, dit Ribadeneyra, le P. Ledesma me répétait souvent qu'il aurait voulu vivre du temps de saint Augustin, ou de quelque autre de ces grands et saints docteurs de l'Église, pour pouvoir traiter avec eux et s'éclairer de leurs lumières. Mais lorsqu'il eut connu et fréquenté le P. Laynez, il me dit que Dieu Notre-Seigneur avait exaucé ses vœux, et qu'il ne lui restait plus rien à désirer (2).» Nous ne savons ce qui honore le plus Ledesma, ou du jugement qu'il portait de Laynez, ou de l'estime que Laynez avait pour lui; quoi qu'il en soit, il ne cessa de la mériter par son enseignement. Associé aux professeurs du Collége Romain, il justifia bientôt la préférence que Laynez avait semblé lui donner. C'est encore de Ribadeneyra que nous l'apprenons : « Les professeurs du Collége Romain

(1) Ribadeneyra, *Vida del. P. Diego Laynez*, cap. 9.
(2) Ribadeneyra, *ibid.*

eux-mêmes, dit-il, me disaient qu'ils étaient les maîtres de leurs disciples; mais que le P. Ledesma était le maître des maîtres (1) »

Une si haute opinion, justifiée par tant de science et de talent, lui fit confier, avec une chaire de théologie, la direction générale des études dans le Collége Romain. Il y remplissait cet emploi, lorsque Ribadeneyra y exerçait la surintendance. Animés l'un et l'autre d'un même esprit, d'un amour égal pour la Compagnie, ils agissaient dans les mêmes vues, et réunissaient leurs efforts pour assurer à la Compagnie en particulier et à l'Église en général les avantages que saint Ignace s'était promis du Collége Romain. Leur soin principal fut de diriger les études dans la voie que le saint Fondateur avait indiquée, et de les maintenir au moins à la hauteur où les avaient élevées des savants du premier ordre. Ce fut la règle que suivit constamment le P. Ledesma dans l'exercice de ses attributions : appuyé de l'autorité du surintendant, il exigeait des professeurs de philosophie et de théologie une obéissance ponctuelle aux prescriptions de l'Institut relatives à leurs classes. Il voulait qu'ils avançassent toujours dans les profondeurs des sciences divines à la suite de saint Thomas, qu'ils professassent pour l'ange de l'école un souverain respect; et que, si par hasard ils étaient quelquefois obligés de s'écarter de lui, pour ne pas s'éloigner de l'opinion commune des théologiens, ils le fissent de manière à sauvegarder l'autorité du saint docteur, soit en l'excusant, soit en l'expliquant, soit en donnant à sa pensée une interprétation bienveillante. Il ne craignait pas d'employer les réprimandes et les autres moyens que sa charge lui mettait entre les mains, pour faire rentrer dans cette réserve ceux qui en seraient sortis.

Il ne souffrait pas davantage qu'on traitât avec mépris ou avec légèreté les auteurs scolastiques, ni qu'on flétrît d'aucun titre malveillant leurs noms ou leur doctrine quand il fallait la combattre.

(1) Ribadeneyra, *ibid.*

Quant aux opinions nouvelles, il ne les entendait qu'avec une extrême défiance, lors même qu'elles offraient une certaine probabilité, et il ne permettait aux maîtres de s'en occuper qu'après les avoir mûrement examinées. Un jour, un des professeurs lui en ayant présenté une de ce genre, qui avait pour elle de nombreux et graves auteurs, il ne voulut point l'admettre. Comme le Père recteur lui demandait la raison de son refus, il se mit, pour toute réponse, à déduire les conséquences de cette thèse, et, de l'une à l'autre, il arriva jusqu'à la seizième, qui était une proposition condamnée par quelques conciles (1). Or, il craignait toujours que des opinions nouvelles ne recelassent un pareil danger; il aurait désiré, pour le prévenir, les signaler toutes au discernement des maîtres; mais pouvait-il circonscrire le champ des opinions dans des limites déterminées? Il résolut du moins, de concert avec Ribadeneyra, d'élaguer de l'enseignement du Collége Romain les moins sûres et les plus aventureuses, et dans une réunion de professeurs, convoquée par le surintendant et présidée par saint François de Borgia, il fut convenu que certaines propositions, que l'historien de la Compagnie ne précise pas, seraient rayées du programme, et que d'autres n'y seraient point admises (2).

Ledesma et Ribadeneyra n'auraient rempli leur tâche qu'à demi, si, contents de garantir l'enseignement théologique contre les témérités de la raison, ils n'avaient fait respecter, dans les leçons, son caractère divin, et ménagé aux cœurs la chaleur de la lumière qu'il répand dans l'esprit. C'est le but que saint Ignace prescrit aux professeurs de la Compagnie; or, les PP. Ledesma et Ribadeneyra attachaient trop d'importance aux prescriptions de ce grand homme, pour ne pas les exécuter. C'était au surintendant à veiller à l'observation de cette règle; mais il n'eut qu'à applaudir à la sainte sollicitude

(1) Ribadeneyra, *ibid.*

(2) Sacchini, *Hist. Soc. J.*, part. III, lib. I, n° 58.

du directeur des études. Ledesma, en effet, suivait si bien la pensée de saint Ignace qu'il avait fait des classes du Collége Romain autant d'écoles de vertu. A son exemple, et sous sa direction, les professeurs de théologie avaient soin, dans leurs leçons, d'appuyer les dogmes catholiques sur des preuves claires, précises, plus solides qu'abondantes; de présenter les objections contraires sans ambages comme sans amplification, chacune à son tour, et non dans leur ensemble; de les combattre l'une après l'autre; de ne passer à une seconde qu'après avoir pulvérisé la première; en sorte que, isolées les unes des autres, elles étaient réduites à leur propre faiblesse et dépourvues de l'illusion qu'elles auraient empruntée de leur accumulation. La vérité à son tour ne disparaissait pas derrière un amas illusoire de difficultés médiocres, et elle ne laissait subsister dans l'esprit aucune trace des impressions que les objections ainsi réunies auraient pu y produire. C'était par ce moyen que, selon l'intention de leur directeur, les maîtres préparaient à la vérité la voie des cœurs de leurs disciples : ils n'avaient pas de peine à la leur faire aimer, une fois qu'ils l'avaient débarrassée de ces légers nuages, et qu'ils l'avaient fait briller à leurs yeux de tout son éclat.

Ledesma maintenait cet esprit apostolique dans toutes les parties de l'enseignement du Collége Romain. Il ne dédaigna même pas d'abaisser son génie jusqu'à la portée des enfants : il composa pour eux en latin, (selon la sage et habile coutume de ce temps-là), un ouvrage élémentaire, où il mêla si bien les leçons de la religion aux règles de la grammaire latine qu'on ne pouvait pas apprendre les unes sans se pénétrer des autres. Il composa aussi, toujours dans le même but, un catéchisme à l'usage des enfants, et un autre beaucoup plus volumineux et plus savant à l'usage de ceux qui leur enseignent la doctrine chrétienne. Enfin, il n'épargnait aucun des moyens que lui suggérait son zèle, et que sa charge lui mettait entre les mains, pour obtenir de l'enseignement des lettres et des sciences le résultat spirituel demandé par saint Ignace.

Mais parce que les prescriptions les plus saintes ne sont appliquées que par ceux qui les comprennent, et que la pratique personnelle surtout en donne l'intelligence, le P. Ledesma, toujours encouragé et appuyé par le surintendant, apportait une attention spéciale aux intérêts spirituels des maîtres; il distribuait si bien leur temps et leurs travaux que les exercices de la classe ne nuisaient point à ceux de la règle; ou plutôt il mêlait si bien les uns avec les autres que l'esprit de piété inspirait ou purifiait l'amour de l'étude. Lorsque de jeunes religieux venaient pour la première fois partager, sous sa direction, les travaux de l'enseignement, il s'efforçait de leur épargner la surprise qu'aurait pu causer à leur vertu, encore inexpérimentée, le passage de la vie paisible du noviciat aux préoccupations des études; il confiait leur conduite à quelqu'un des Pères les plus graves de la maison qui, pendant longtemps, leur distribuait en particulier des secours spirituels. Mais il voulait que tous, les anciens comme les nouveaux, ne s'écartassent point, dans les récréations, des sujets de conversation indiqués dans le catalogue du P. Nadal, adopté par la Compagnie; c'est-à-dire qu'ils s'abstinssent de ces entretiens bruyants et frivoles dont une vie oisive semble avoir besoin pour s'oublier; qu'ils cherchassent les délassements de l'esprit et le soulagement des cœurs dans les conversations religieuses si propres à les leur donner.

Au reste, Ledesma offrait à tous dans sa conduite un modèle accompli. On admirait en lui les contrastes les plus touchants: une science immense et une humilité profonde; un magnifique talent, un esprit vif, pénétrant, et une simplicité d'enfant dans les pratiques de la piété; une activité incessante et une patience inaltérable; un zèle sévère et une entière abnégation de son propre jugement. Aussi inspirait-il à ses confrères une vénération qui lui épargnait ordinairement l'exercice de son autorité (1).

(1) Sacchini, *Hist. Soc. J.*, part. IV, lib. III, nº 15 et seqq.

Tel était le concours que recevait Ribadeneyra de celui dont il avait été le premier guide dans la carrière religieuse. Ledesma continua à rendre d'importants services au Collége Romain jusqu'à l'an 1575. A cette époque, le jubilé attirait à Rome une foule immense de pèlerins, et donnait aux confesseurs un surcroît d'occupations, qui réclamait des coopérateurs. Les religieux de la Compagnie, employés à la Pénitencerie, ne pouvaient à la fois résoudre les cas de conscience, pour la plupart très-compliqués, qu'on portait sans cesse à leur tribunal, et satisfaire à l'empressement d'innombrables pénitents. Les supérieurs, pour leur donner le temps de remplir ce ministère, les déchargèrent momentanément de leurs premières fonctions, et les confièrent exclusivement au P. Ledesma. C'était encore trop pour un seul homme : Ledesma, écrasé de fatigue, contracta dans cet emploi la maladie dont il devait bientôt mourir. On se flatta d'abord qu'un repos absolu et prolongé suffirait pour refaire une santé si précieuse ; mais le malade ne partageait ni cet espoir ni ces vœux. Il déclara nettement qu'il ne relèverait pas de cette maladie, et que d'ailleurs il était plus content d'aller de suite à sa céleste patrie que de prolonger son exil de quelques années. « Mais, mon Père, lui dit son supérieur, vous devriez désirer de vivre, même le demander à Dieu pour continuer à servir les pèlerins. — Ma tâche est remplie, répondit Ledesma; le jubilé touche à sa fin; les pèlerins rentrent dans leurs pays. — Et les ouvrages que vous avez déjà tant avancés, reprit le supérieur, voudriez-vous les laisser imparfaits ? « Qu'importe ? répliqua Ledesma; le P. Layuez, saint Thomas, et tant d'autres ne laissèrent-ils pas aussi des ouvrages imparfaits? » Les progrès du mal n'accomplirent que trop tôt les saints désirs du malade. Sur sa demande on lui apporta les derniers secours de la religion ; il les reçut avec des sentiments de piété qu'il ne put pas renfermer dans son cœur. Dans l'effusion de sa charité, il adressait au Seigneur des cantiques de louanges et d'actions de grâces ; il invoquait les ardeurs des saints, de tous les

esprits célestes pour le remercier dignement de ses bienfaits. Enfin, consumé par le mal, il recommanda son âme au Père Ignace, qu'il avait toujours vénéré comme un saint, quoique l'Église ne l'eût pas encore placé sur les autels, et rendit le dernier soupir le 19 novembre de l'an 1575 (1).

Le P. Ribadeneyra ne fut pas témoin de cet événement: longtemps auparavant la confiance des supérieurs avait ajouté à ses fonctions de surintendant du Collége Romain de nouvelles attributions, qui le forcèrent de porter ses soins dans d'autres maisons, où nous allons maintenant le suivre.

En 1567, saint François de Borgia, pour suffire au gouvernement de la Compagnie, qui prenait chaque jour de nouveaux développements, étendit la juridiction du Provincial de Toscane sur les maisons de Rome et des alentours, excepté la maison-professe, dont le Général est toujours resté premier supérieur. Dès lors, la Province de Toscane prit le nom de Province Romaine. Le P. Christophe Rodriguez en conserva le gouvernement; mais, comme l'étendue de sa juridiction l'obligeait à de longues absences, le P. Ribadeneyra fut chargé de diriger, avec le titre de surintendant, toutes les maisons de Rome, c'est-à-dire le Collége Romain, le Collége Germanique, le Séminaire Romain. Les novices transportés de la maison-professe au domicile que l'évêque de Tivoli et Jeanne d'Aragon, épouse d'Ascagne Colonna, leur avaient donné sur le mont Quirinal, formèrent alors une communauté particulière, qui fut aussi comprise dans la surintendance de Ribadeneyra.

Ces maisons renfermaient ensemble environ huit cents personnes. Le P. de Ribadeneyra étendit à toutes les soins qu'il avait déployés dans le Collége Romain. Le noviciat surtout appela son attention. Outre une organisation nouvelle, qui laisse toujours quelque chose à régler, il voyait dans la maison de Saint-André l'espérance de la Compagnie, et il jugeait important d'y établir, dès les premiers jours, l'esprit de saint Ignace.

(1) Sacchini, *Hist. Soc. J.*, part. IV, lib. III, nº 15. — Ribadeneyra, l. c.

Il fut admirablement secondé dans sa pieuse sollicitude par les PP. Alphonse Ruiz et Jules Fazzio, capables l'un et l'autre, par leur expérience et leurs vertus, de diriger dans les voies de la perfection les religieux qui se disposaient à y entrer. Ajoutons que les novices étaient bien dignes des leçons de tels maîtres. Réunis, dès la première année, au nombre de cent trente à Saint-André, ils semblaient tous se disputer l'honneur de suivre de plus près l'angélique Stanislas Kostka qui, au prix des plus grands sacrifices, était récemment venu se réfugier dans leurs rangs. Parmi eux on distinguait Claude Aquaviva, qui devait plus tard gouverner la Compagnie avec tant de sagesse et de fermeté; ce François Turrianus qu'on avait admiré au Concile de Trente, et qui, à l'âge de 60 ans, alla chercher dans cette sainte maison un abri contre l'importunité de sa réputation. De semblables motifs amenèrent bientôt au milieu d'eux Stanislas Warsevitz, un des seigneurs de la cour de Pologne, et le premier historien de saint Stanislas Kostka, dont il avait partagé les exercices; Skarga, déjà un des plus grands orateurs de son temps, et dans la suite l'apôtre de la Pologne, et le fléau de l'hérésie dans ce royaume; Rodolphe Aquaviva, qui alla plus tard exercer et témoigner par l'effusion de son sang, dans les Indes, le zèle qu'il avait puisé à cette sainte école.

Ribadeneyra ne prévoyait peut-être pas l'avenir de ces illustres religieux; mais il n'épargnait aucun des moyens qui devaient les y préparer. Dans les entretiens privés qu'il accordait à chacun d'eux, il écoutait avec bonté leurs confidences, leurs doutes ou leurs peines de conscience; il éclairait les uns, encourageait ou affermissait les autres; donnait à tous des instructions et des règles de conduite également sages et sûres, leur découvrait les secrets de la perfection religieuse, leur en aplanissait les voies, ouvrait leur âme aux sentiments les plus généreux de la vertu et du zèle évangélique; il leur inculquait surtout cet esprit d'abnégation sans laquelle le religieux n'est entre les mains du Seigneur qu'un instrument rebelle. Ces

sages leçons, il les développait encore dans des conférences publiques. Il en faisait aussi l'objet de ses entretiens dans les récréations communes; mais alors il les présentait sous la forme plus attrayante du récit; il en faisait voir l'application dans la vie de saint Ignace, dans celle de ses premiers coopérateurs. Ses auditeurs, excités autant par l'intérêt de si beaux exemples que par le désir de les imiter, lui faisaient mille questions sur les vertus et les œuvres de saint Ignace et des grands personnages qu'il avait associés à son entreprise. Skarga, à qui nous empruntons une partie de ces détails (1), nous apprend qu'il était un des plus empressés à interroger les souvenirs de Ribadeneyra, et il se félicite d'avoir été, pour ainsi dire, à l'école du saint Fondateur par l'intermédiaire de son fidèle disciple, « de cet homme, dit-il, d'une si vaste science et d'une si grande vertu. » Nous croyons que les rapports entre Skarga et Ribadeneyra ne se bornèrent pas à ces conversations communes à tous; mais qu'ils se communiquèrent aussi leurs idées et leurs vues sur les moyens de procurer le bien des âmes, et sur l'esprit intime de l'Institut. Du moins, on peut remarquer dans la suite de leur vie quelques entreprises qui semblent avoir été moins le résultat des circonstances que celui d'un concert ou d'un accord entre eux.

Skarga partit de Rome pour la Pologne en 1571; trois ans après, Ribadeneyra, comme nous le verrons bientôt, sortait de la même ville pour se rendre en Espagne. Le premier terminait sa carrière apostolique le 27 septembre de l'an 1612; un an auparavant, le second avait terminé la sienne à Madrid. L'un et l'autre laissaient, outre le souvenir de leurs grandes actions, des ouvrages destinés à perpétuer le bien qu'ils avaient opéré pendant leur vie. Or, parmi leurs écrits quelques-uns sont conçus et exécutés sur le même plan : ainsi Skarga écrivit en polonais ses *Vies choisies des Saints*; Ribadeneyra publia en espagnol sa *Fleur des Saints*; tous les deux expriment

(1) *Vies des Saints*, 13 novembre.

la même intention, celle de fournir aux fidèles, pour chaque jour du mois, les exemples d'un des héros de l'Église militante; ils complétèrent leurs ouvrages respectifs, déjà parvenus à plusieurs éditions, par les Vies de ceux de leurs confrères qu'ils eurent la consolation de voir élever sur les autels. Ribadeneyra et Skarga composèrent encore, chacun dans sa langue maternelle, une explication et une défense de l'Institut; des traités sur les devoirs des princes et des peuples, avec les seules différences qu'exigeaient celles des pays où vivaient les auteurs. Ces rapprochements, que nous pourrions appuyer de beaucoup d'autres, suffisent pour justifier notre remarque. Mais que les écrits analogues de ces deux hommes, aussi grands serviteurs de Dieu qu'habiles écrivains, aient été concertés, ou non, ils furent les fruits d'une même pensée, d'un même esprit, celui que Ribadeneyra faisait régner parmi les novices de Saint-André. Si Skarga, d'un âge plus avancé, fut plus capable d'apprécier la sainte direction du disciple de saint Ignace et d'en tirer un plus large profit, les autres ne s'y abandonnaient pas avec moins d'empressement et de docilité.

De si douces consolations étaient bien capables, ce semble, d'alléger au P. de Ribadeneyra le poids de la surintendance. Cependant il exerçait cette charge avec d'autant plus de répugnance qu'elle lui faisait plus d'honneur. Aussi eut-il soin de saisir la première occasion qui se présenta de la faire abolir.

La *surintendance*, comme nous l'avons déjà vu, avait été supprimée dans la dernière Congrégation générale. On ne l'avait conservée qu'en faveur des maisons où le P. Général la jugerait encore utile. Mais les raisons qui avaient amené cette exception avaient cessé d'exister, depuis que ces maisons étaient entrées dans la Province de Toscane, devenue Province romaine. A la vérité, la vaste étendue de la juridiction du supérieur, chargé de la gouverner, semblait demander qu'on maintînt cette exception à Rome, tandis qu'il remplissait au loin les devoirs de son emploi. Mais cette nécessité avait cédé en partie à l'organisation hiérarchique définitivement établie

dans l'administration ; et dès lors, elle pouvait occasionner des conflits de juridiction entre les supérieurs et le surintendant. Ces considérations favorisaient le désir de Ribadeneyra : il les fit valoir avec force dans la première Congrégation des Procureurs, où il assista en 1568, comme député de la Province romaine, et secrétaire de l'assemblée. Il fut appuyé par la plupart des assistants, surtout par le P. François Tolet, surintendant particulier du Collége Germanique. Les fonctions de la surintendance furent donc décidément supprimées (1). Mais saint François de Borgia voulut que Ribadeneyra continuât à mettre au service de ses frères son expérience et les leçons qu'il avait puisées à l'école de saint Ignace, et lui donna la haute inspection sur toutes les maisons de Rome, à l'exception de la maison-professe. Il ne tarda pas à lui confier une mission encore plus importante ; nous dirons à quelle occasion, après avoir fait les observations qu'elle exige.

Saint Ignace fonda la Compagnie de Jésus sur le modèle du Collége des Apôtres : il lui donna pour but, dit Ribadeneyra (2), la perfection de ses membres par la pratique des conseils évangéliques ; et le salut du prochain, par l'exercice du ministère apostolique. Ceux dont elle se compose doivent donc unir la vie de prière à la vie d'action. Or, l'une et l'autre procèdent de la charité ; c'est elle qui élève vers Dieu tous les sentiments, toutes les aspirations du cœur, qui inspire, anime et soutient le zèle. C'est pourquoi les règles tracées par saint Ignace se réduisent toutes à la loi de charité. Il se serait même contenté de la proposer à ses enfants, si les ordres du Vicaire de Jésus-Christ, les sollicitations de ses premiers disciples, l'exemple des autres fondateurs et la raison ne l'avaient engagé à élever, sur cette base, l'œuvre monumentale de son Institut ; et, afin que ses disciples ne l'oublient pas, il la leur rappelle sans cesse : il veut que ce soit elle qui règle leurs rapports entre

(1) Sacchini, *Hist. Soc. J.*, part. III, lib. IV, nos 124, 127, 157.

(2) *Tratado en el qual se da razon del Instituto de la Comp. de Jesus*, cap. prelim.

eux ; qui les lie ensemble, comme elle les unit à Dieu ; qui commande dans les supérieurs, qui obéisse dans les subordonnés, qui les excite tous au bien de la religion, au salut des âmes, et leur suggère les moyens de le procurer ; en un mot, que la charité anime leurs sentiments, leurs pensées, leurs actions, leurs démarches, leurs entreprises, toute leur conduite, toute leur vie. Voilà, en peu de mots, l'esprit de saint Ignace et de son Institut.

Les successeurs du saint Fondateur, chargés de maintenir cet esprit dans la Compagnie, remplirent toujours leur devoir avec une admirable sollicitude. Dès qu'une exception à cette loi de charité leur était signalée dans un particulier, dans une maison ou dans une province, ils prenaient, pour la faire disparaître, tous les moyens que leur charge mettait à leur disposition. Tantôt ils admonestaient en secret; tantôt ils donnaient des avis généraux; tantôt ils signalaient à la vigilance des supérieurs, quelquefois à l'attention de tous, les germes d'un abus, l'intrusion d'une coutume peu conforme à l'esprit de la Compagnie, ou de quelques autres défauts, qui, sans faire des coupables, pouvaient néanmoins s'écarter de la pensée de saint Ignace, ou des prescriptions disciplinaires de l'Institut. Il nous a été donné de parcourir les registres des chefs de l'Ordre ; nous avons lu, dans divers dépôts d'archives, en Espagne et en France, leurs correspondances avec les supérieurs, ou provinciaux ou locaux, de la Compagnie, et nous avons éprouvé un profond sentiment d'admiration à la vue de tant de vigilance, de soins, de zèle, de moyens, pour maintenir l'Institut dans toute son intégrité, pour prévenir ou corriger des abus, et jusqu'aux plus légères infractions à la discipline, ou même aux usages reçus dans l'Ordre. Nous avons compris alors, mieux que jamais, pourquoi l'Institut de saint Ignace a pu traverser toutes les vicissitudes que l'on sait, sans subir ni altération ni changement ; c'est que jamais la vigilance des supérieurs n'a laissé s'implanter dans la Compagnie des abus qui appelassent une réforme. Il s'est néanmoins rencontré

des esprits assez mal disposés pour puiser, même dans ces monuments d'une vigilance peut-être sans exemple, des sujets de calomnies contre la Compagnie de Jésus : ils ont vu des désordres là où il n'y avait que d'efficaces efforts pour les empêcher de s'introduire, pour les repousser ou pour les exclure; de ces expressions qu'emploie le zèle dans de pareilles circonstances, ils ont conclu que, peu de temps après la mort de saint Ignace, les abus se précipitèrent dans son Ordre, comme si, par exemple, de ces paroles de saint Paul : *Omnes quæ sua sunt quærunt, non quæ Jesu Christi*, on devait conclure que, dès le temps de cet apôtre, il n'y avait que corruption dans l'Eglise. Une communauté, une société n'est pas corrompue parce qu'il y a des défauts ou des vices dans quelques-uns de ses membres; mais elle le serait bientôt, si, à la première apparition de ces abus, les supérieurs ne jetaient pas le cri d'alarme, s'ils négligeaient de les châtier et de les détruire. Or, c'est ce que se proposaient saint Paul et tous les Pères de l'Eglise, lorsque, dans l'ardeur de leur zèle, ils adressaient à une communauté entière, à toute la chrétienté, des reproches que quelques-uns avaient seuls mérités. Or, les Généraux de la Compagnie n'ont agi ni autrement, ni dans un autre esprit : ils ont toujours conjuré le danger à la première nouvelle qu'ils en ont eue; jamais ils n'ont attendu que les abus fussent enracinés pour les arracher.

L'histoire que nous écrivons nous en offre un premier exemple dans la conduite de saint François de Borgia. De son temps, il se manifestait, dans le gouvernement de quelques maisons, certains symptômes d'un esprit différent de celui de l'Institut : l'autorité revêtait des formes dont la sévérité troublait et déconcertait l'obéissance; les rapports entre les supérieurs et les subordonnés perdaient de cette douceur qu'ils avaient eue jusqu'alors; la charité, sans en être exclue, n'y présidait pas seule, comme auparavant; quelquefois elle était supplantée par l'esprit, beaucoup moins aimable, de l'administration. Ces symptômes ne tardèrent pas à être signalés au chef de la

Compagnie : et les Pères députés à la Congrégation des Procureurs apportèrent, de leurs provinces respectives, les observations de leurs mandataires. Ribadeneyra, représentant de la Province romaine, y ajouta les siennes, appuya celles des autres, et, comme secrétaire de la Congrégation, il eut une large part aux moyens qu'on y arrêta de concert, pour dissiper ces légers nuages. Ce fut alors que saint François de Borgia écrivit son encyclique *sur les moyens de conserver l'esprit de la Compagnie*. Rien de plus simple, rien de plus édifiant que cette lettre : elle contient les avis d'un père à ses enfants ; et ces avis roulent sur des choses qui, ailleurs, passent inaperçues, à force d'être communes. Et cependant nos ennemis, depuis Palafox jusqu'à Gioberti, y ont vu la condamnation de la Compagnie, tant est juste le reproche que Jésus-Christ leur adresse dans la personne des Pharisiens : *Quid autem vides festucam in oculo fratris tui, trabem autem quæ in oculo tuo est, non consideras* (1) ? Ils prétendent que, dès le temps de François de Borgia, la Compagnie avait dégénéré de son premier esprit ; et ils en trouvent la preuve dans les avis mêmes du saint Général. Nous venons de dire jusqu'où pourrait conduire un pareil système d'interprétation, appliquée non-seulement aux autres sociétés religieuses, mais encore aux écrits des Apôtres, des Pères et des docteurs de l'Eglise. Dans le cas présent, il est d'autant plus odieux que rien ne le justifie. Que se propose donc saint François de Borgia ? De signaler peut-être les besoins d'une réforme générale dans son Ordre, et de mettre la main à l'œuvre ? On le dirait à entendre ces Pharisiens modernes. Mais non : l'homme de Dieu veut seulement appeler l'attention des supérieurs en particulier, et de tous ses enfants en général, sur les moyens de conserver parmi eux l'esprit de l'Institut, ou de persévérer dans les voies tracées par saint Ignace ; il veut détruire, jusque dans leurs racines, les causes qui, dans quelques maisons, ont refroidi la charité.

(1) Luc, 6-41.

Il avoue, en commençant, qu'il a appris avec bonheur, par les députés de toutes les Provinces, les succès de la Compagnie et les résultats de ses travaux pour la gloire de Dieu; mais il craint que le semeur de zizanie, à la vue même de ces succès, ne s'efforce de les arrêter ou de les paralyser. C'est pourquoi, il juge à propos de donner à toute la Compagnie quelques avis sur les piéges que pourrait leur tendre l'homme ennemi. Ces avis ne lui paraissent pas nécessaires pour le moment; mais il les donne d'avance pour prévenir la nécessité même de les donner. Et d'abord, il recommande d'observer, dans l'admission des sujets, l'esprit de l'Institut, c'est-à-dire d'avoir moins égard à leurs talents, à leur naissance, à d'autres dons naturels, qu'à leur disposition à la vertu; de les former ensuite, dans le noviciat, à l'abnégation de soi-même; et de ne les tirer de cette vie d'épreuves que lorsqu'ils auront fait dans cette vertu des progrès qui garantissent leur avenir. Car des religieux, ainsi formés, ne s'enorgueilliront pas de leurs succès dans leurs études ou dans l'enseignement, ou dans le ministère apostolique, lorsqu'ils y seront appliqués; toujours humbles, ils recevront avec respect les ordres des supérieurs; ils accepteront avec reconnaissance les emplois qui leur seront confiés; ils ne convoiteront pas une charge plus élevée; ils ne s'irriteront de rien; ils souffriront tout avec résignation; ils ne blesseront personne; ils aimeront tous leurs confrères; et ainsi une charité parfaite, une paix inaltérable régneront parmi eux. Dans la suite de sa lettre, le saint indique les moyens d'avancer dans cette voie; il les réduit tous à l'imitation de saint Ignace, et à l'observation exacte de ce qu'il a laissé écrit, dans ses Constitutions, sur la nécessité de se tenir uni à Dieu par la méditation et la prière, sur la mortification du cœur, l'obéissance et la pauvreté. A ces prescriptions déjà si vénérables, saint François de Borgia ajoute des observations qui en font ressortir la sagesse, et montrent combien elles sont propres à maintenir le cœur dans la paix du Seigneur, à

resserrer les liens de la charité fraternelle, à assurer à tous les avantages d'une société dont Jésus-Christ est l'âme.

Telle est la substance de la lettre que saint François de Borgia écrivit à la Compagnie, au mois d'avril de l'an 1569. On voit qu'il s'agissait moins de réformer des abus généraux, que d'en étouffer les germes dans quelques maisons. Mais ces symptômes suffisaient pour exciter sa sollicitude, et, à ce propos, rappeler tous les membres de la Compagnie à l'esprit de leur Institut. Il aurait voulu, dit-il, en finissant, parcourir toutes les Provinces de l'Ordre, et porter lui-même à chacun de ses frères les avis qu'il leur envoyait par écrit, si les occupations de sa charge et ses infirmités le lui avaient permis; il se fit du moins remplacer par les hommes qui avaient pénétré plus avant dans la pensée de saint Ignace, et à qui une longue expérience, une vertu consommée donnaient assez d'autorité pour l'interpréter aux autres.

Tous ces titres recommandaient à sa confiance le P. Pierre de Ribadeneyra : il le nomma donc Visiteur de la Province de Lombardie,[5] tandis que, par son ordre, le P. Everard Mercurien, les vénérables Bustamante et Jean Xuarès allaient remplir la même mission, le premier en France, les deux autres en Espagne. Nous ne savons si le choix de saint François de Borgia suppose plus de mérite dans le P. de Ribadeneyra que l'honneur de le partager avec des hommes qui avaient inspiré du respect même à saint Ignace; mais ce qui l'honore surtout, c'est d'avoir justifié la confiance et dépassé les espérances du saint Général. Les lettres qu'il lui écrivit alors, et que nous possédons encore, témoignent toutes d'une profonde connaissance de l'Institut, d'une prudence consommée, d'une grande habileté, enfin d'une rare aptitude au gouvernement. Nous y voyons ce mélange de charité et d'énergie que saint Ignace recommande aux supérieurs de son Ordre ; les mesures sages et fermes que prenait partout Ribadeneyra, pour arriver au but de sa mission ; les moyens de douceur ou de sévérité qu'il employait selon les circonstances; les mutations qu'il opérait

dans le personnel de la Province, et les raisons qui les rendaient opportunes; les prescriptions qu'il laissait, après lui, dans toutes nos maisons. L'histoire n'entre pas dans le détail d'une administration domestique : c'est assez pour elle d'en constater la sagesse et le succès; mais elle ne saurait envelopper dans le même silence les rapports qu'amena la mission de Ribadeneyra entre lui et saint Charles Borromée. Il est d'autant plus utile de les rappeler ici qu'ils nous fournissent naturellement l'occasion de venger la mémoire de l'illustre cardinal d'un outrage qu'on a osé lui faire.

Les ennemis de la Compagnie de Jésus se sont souvent fait justice à eux-mêmes. Nous ne pouvons leur refuser ce témoignage. Ils ont senti qu'ils ne jouissaient pas, auprès des honnêtes gens, d'une assez bonne réputation pour nuire à celle de la Compagnie de Jésus : ils ont donc ajouté le sacrilége au mensonge, et prêté leur haine à de saints personnages qui ne la connurent jamais. Nous avons déjà vu qu'ils ont tâché de s'associer saint François de Borgia. Ici, nous les voyons se mettre à l'abri du grand nom de Charles Borromée. Toute la vie du saint cardinal est pleine des rapports intimes qu'il entretint avec des membres de la Compagnie. Giussano et Oltrocchi, ses deux historiens les mieux informés, les rapportent à chaque page de leurs ouvrages. Nous renvoyons à ces deux auteurs ceux qui voudraient en lire les détails : nous nous éloignerions trop de notre sujet, si nous les rapportions. Il nous suffit de dire qu'on ne trouve pas, dans tout le cours de sa vie, un jour où il n'ait honoré la Compagnie des marques de son estime et de son affection. Il la lui conserva même après l'imprudente conduite du P. Mazzarini, qui fut désavoué et châtié par ses supérieurs. N'importe, les hommes dont nous parlons veulent que le saint archevêque ait eu de l'aversion pour la Compagnie de Jésus, et qu'il en ait demandé la réforme, quoiqu'il se servît d'elle pour réformer d'autres Congrégations religieuses. Il est vrai que la plupart d'entre eux ne font remonter cette prétendue antipathie qu'à l'an 1566, trois ans avant que

Ribadeneyra fût envoyé en Lombardie, en qualité de Visiteur. Ils appuient leur assertion sur un certain recueil de lettres du saint, publié à Lugano en 1762 et 1763, par un prêtre défroqué, nommé Agnelli, sous les auspices d'Almada, chargé d'affaires du Portugal, et créature de Pombal, dont on connaît l'animosité contre la Compagnie de Jésus. C'est dire que ces lettres ne nous sont point parvenues dans leur intégrité, et que la sincérité de cette publication n'est pas moins suspecte que l'impartialité des éditeurs : ce qui suffit pour lui enlever toute autorité. Il nous serait facile de l'infirmer par bien d'autres raisons, ou d'expliquer certains passages de ces lettres, si notre sujet le demandait. D'ailleurs, nous ne ferions que répéter ce qui a été déjà si bien dit par d'autres, dont les ouvrages ne souffrent pas de réplique (1). Nous nous contenterons d'y ajouter quelques détails relatifs à notre sujet, et tirés de la correspondance de Ribadeneyra.

Ribadeneyra, nommé Visiteur de la Compagnie en Lombardie, partit pour sa mission vers les premiers jours du mois d'avril de l'an 1569. Il arriva à Milan, au moment où saint Charles Borromée luttait contre la formidable opposition que le chapitre de Sainte-Marie della Scala faisait à sa juridiction, et contre les difficultés non moins grandes que rencontraient ses essais de réforme. Dans ces pénibles circonstances, il s'aidait de la coopération de plusieurs religieux de la Compagnie de Jésus et d'autres Ordres établis dans la ville. Il avait d'abord trouvé un concours tel qu'il le désirait dans le zèle actif et prudent du P. Paez. Mais la nécessité obligea les supé-

(1) On peut consulter sur ce point l'ouvrage intitulé : *L'Esprit des Magistrats philosophes*, pag. 185 et suiv. — *Esame e risposta alle lettere di S. Carlo*, stampate in Lugano. Cosmopoli, 1765. — Les réponses du Promoteur de la foi, dans la cause de Palafox, à l'avocat Blasi : *Summarium objectionale*, part. I, tom. V, pag. 216 et seqq. (Ex Typog. Rev. Cam. Apost., 1788, in-fol.). — *Gli Accusatori e i Defensori dei Gesuiti.* Estratto del Cattolico, di Lugano. — Mais surtout l'excellent travail intitulé : *Risposta a Vincenzo Gioberti sopra le lettere di S. Carlo Borromeo.* (Milano, 1830. In-18.) Par le P. Boero.

rieurs de cet homme apostolique de le nommer à d'autres fonctions. Le saint archevêque regretta vivement l'absence d'un si digne coopérateur. Toutefois, il fut dédommagé de la perte du P. Paez par le P. Leonetto Clavonio, qui lui succéda dans le même ministère ; et la première affaire qu'il traita avec le Visiteur fut le maintien de ce Père dans le diocèse de Milan. Ribadeneyra entra volontiers dans les vues de saint Charles, et il s'empressa de les faire partager à saint François de Borgia. « Le cardinal de Milan, lui écrivait-il le 25 mai 1569, insiste beaucoup pour qu'on lui laisse le P. Recteur, qui le seconde puissamment dans la visite et la réforme de son diocèse. Le P. Provincial et moi nous sommes d'avis qu'on accède à ses désirs, soit parce qu'un refus pourrait le blesser, soit à cause des faveurs qu'il accorde à la Compagnie. D'ailleurs le départ du P. Paez lui a fait tant de peine qu'il convient de donner cette compensation à ses regrets (1). » Ces motifs étaient trop justes pour qu'ils ne fussent pas écoutés : le P. Leonetto continua longtemps encore à rendre à saint Charles Borromée les services qui le lui rendaient si cher.

Mais l'affaire la plus grave que le Visiteur eut à traiter avec le saint prélat fut celle du séminaire de Milan. Giussano nous apprend que le clergé de Milan était dans un état déplorable, et que saint Charles mettait tous ses soins à le réformer ou à le composer de ministres dignes de leurs sublimes fonctions (2). Dans cette intention, il offrit à la Compagnie la direction et l'enseignement de son principal séminaire. Les supérieurs, qui étaient si empressés à seconder l'homme de Dieu dans les emplois même les plus difficiles, refusèrent d'abord de se charger de celui-là. Ils cédèrent enfin à de nouvelles instances et se résignèrent à accepter la direction de cet établissement, à condition qu'ils le remettraient entre d'autres mains, dès que, dans le clergé, il y en aurait d'assez habiles pour les remplacer.

(1) Arch. du Jésus, à Rome.

(2) *Vita de S. Carlo Borromeo*, lib. II, cap. 5 et passim.

Ce qu'ils avaient prévu ne tarda pas d'arriver : les adversaires du saint cardinal se mirent dès lors à décharger sur la Compagnie la haine qu'ils portaient à leur premier pasteur. Cette tactique leur paraissait d'autant plus habile qu'elle ôtait à leur opposition aux intentions du saint le caractère d'une rébellion, et qu'elle leur permettait d'attaquer jusque dans sa source, sous un autre prétexte, la réformation qu'ils redoutaient. Tel est le procédé de la passion : n'osant pas avouer l'iniquité de son but, elle invente des prétextes pour l'atteindre sans en encourir la honte. Elle n'agit pas autrement dans la circonstance qui nous occupe : le séminaire de Milan allait devenir, sous la direction des religieux choisis par saint Charles, une pépinière d'excellents prêtres qui, élevés aux emplois les plus importants, et répandus dans l'ancien clergé, y propageraient par leur exemple, leur doctrine et leur influence, cet esprit de zèle et de piété tant recommandé par le Concile de Trente. Mais ceux qui avaient jusqu'alors vécu dans les abus virent là un danger, qu'ils s'efforcèrent de conjurer. Pour renverser l'institution, ils s'attaquèrent à ceux qui la dirigeaient. Ils amoncelèrent sur eux des nuages de calomnie, et soulevèrent un orage qui devenait de mois en mois plus menaçant. Ormanetto, vicaire général du diocèse, avertit saint Charles, qui se trouvait encore à Rome, d'un si furieux déchaînement, le priant de ne pas s'en effrayer et de maintenir son œuvre. « Pour ce qui concerne la direction de mon séminaire, lui répondit aussitôt le saint archevêque, ne craignez pas que je l'enlève aux Pères Jésuites : je connais trop l'aptitude, la patience, le talent qu'ils déploient dans cette charge. Si le clergé m'écrit dans ce sens, je sais ce que j'ai à lui répondre. Du reste, je ne m'étonne pas que le démon ait armé, à Milan, ses suppôts contre ces bons Pères ; puisque ici à Rome il s'est rencontré des hommes qui, pour les éloigner aussi du gouvernement du séminaire, ont répandu contre eux des calomnies qui ont retenti jusqu'en Allemagne ; en sorte que le Saint-Père a été obligé d'envoyer des brefs dans ces régions et particulièrement à l'Empereur, pour

défendre leur innocence, comme vous verrez par la copie que je vous transmets. De votre côté, consolez ces Pères, afin que, sans faire attention à toutes ces vaines rumeurs, ils continuent à apporter à leur emploi les soins et la sollicitude que j'attends d'eux (1). »

La violence avait mal servi les projets des adversaires de saint Charles : elle avait même mis à découvert l'intention qu'il leur importait de cacher : ils recoururent donc à une tactique plus perfide. Feignant d'entrer dans les vues du saint archevêque, ils applaudirent à l'institution du séminaire, mais ils prétendirent qu'il était imprudent d'en confier la direction à des réguliers, parce que leur présence et peut-être leurs suggestions pouvaient inspirer aux élèves la pensée d'embrasser leur règle, au grand danger de priver le diocèse de Milan des ministres dont il avait un si grand besoin. Ces insinuations étaient assez propres à faire impression sur le cœur du premier pasteur d'une Eglise, qui ne se consolait de sa désolation présente que par les espérances que lui donnait l'institution du séminaire. Cependant saint Charles n'en fut pas d'abord ému : au contraire, lorsque, de retour à Milan, en 1566, il put juger par lui-même des succès et de la piété des jeunes lévites du sanctuaire, il s'applaudit de les avoir confiés à de tels maîtres. Mais les ennemis de la Compagnie, auxquels la jalousie avait associé quelques religieux d'un Ordre différent, lui exagérèrent si souvent et si longtemps ce prétendu danger que le bon prélat fut enfin ébranlé. Il était encore sous l'impression de ces perfides insinuations, lorsque deux élèves du séminaire témoignèrent le désir d'embrasser l'Institut de saint Ignace. Il manifesta alors aux Pères les craintes et les soupçons qu'on lui avait suggérés ; mais il ne leur fut pas difficile de prouver que la détermination de ces deux élèves avait été spontanée, qu'il n'était jamais sorti de la bouche de leurs maîtres un mot qui eût pu la leur suggérer. Le saint archevêque en fut

(1) Caus. Palafox, *Summar. Object.*, part. I, tom. V, pag. 219.

convaincu; mais il lui resta toujours une certaine crainte que d'autres jeunes lévites ne suivissent cet exemple. Partagé entre le sentiment des besoins extrêmes de son diocèse et son affection pour les Pères, il ne savait à quel parti s'arrêter : d'un côté, il était satisfait et reconnaissant de la sainte éducation que les séminaristes recevaient; de l'autre, il craignait que cette éducation même ne leur inspirât le désir de la vie religieuse, qu'elle ne les éloignât par conséquent du ministère pastoral. Cette perspective le fatiguait d'autant plus, que les chanoines de Sainte-Marie-della-Scala et d'autres membres de son clergé avaient renouvelé l'opposition scandaleuse qu'ils avaient déjà faite à ses droits comme à ses saintes intentions. Malgré ces perplexités, peut-être à cause d'elles, il prodiguait aux Pères les marques de son estime et de son affection : il allait quelquefois s'asseoir à leur table, et converser paternellement avec eux. Le 5 juillet 1569, il bénissait avec la plus grande solennité, en présence de toutes les autorités de la ville, du P. Provincial et du P. Ribadeneyra, la première pierre du magnifique temple de San-Fedele, qu'il fit construire en grande partie à ses frais pour la Compagnie. Un autre jour, il leur offrait la direction d'une maison de providence que la comtesse de Guastalla avait fondée en faveur des jeunes filles nobles. En toute occasion, il montrait aux Pères et à tout le monde que ses appréhensions n'avaient ni altéré ni modifié son estime pour eux. Il la témoignait surtout au P. Ribadeneyra, qui représentait en Lombardie le supérieur général de la Compagnie : il traitait souvent avec lui non-seulement des affaires de l'Ordre, mais encore de celles du diocèse, et en particulier de celles du séminaire. Le Visiteur, pour le soulager, lui offrit de la part de saint François de Borgia, à qui il en avait écrit, de ne recevoir, sans sa permission expresse, aucun sujet de son séminaire. Cette condition pouvait bien calmer l'inquiétude du bon prélat, mais non sa piété, car il n'aurait pas voulu, même pour subvenir aux besoins de son Église, fermer la carrière religieuse à ceux que Dieu y appelait. Le P. Ribadeneyra et le

P. Provincial profitèrent de cette disposition pour renouveler au cardinal la prière, qu'ils lui avaient déjà faite, de délivrer la Compagnie d'une charge si lourde et de la remettre à des prêtres séculiers.

Le saint ne s'empressa pas d'adhérer à cette proposition : il eut besoin de plus d'un mois de réflexion pour se familiariser avec la pensée de priver son séminaire d'une direction qui remplissait si bien ses intentions. Enfin Louis Moneta, alors son confesseur, et deux Barnabites firent taire ses scrupules, et le décidèrent à accepter la démission que les Pères lui offraient depuis si longtemps.

Le P. Ribadeneyra avait terminé sa mission : il devait retourner à Rome, vers les premiers jours de janvier 1570, pour en rendre compte à son supérieur. La veille de son départ, le saint archevêque manda le P. Leonetto Clavonio, et lui déclara qu'il accédait aux instances de la Compagnie ; qu'il pensait à la décharger de la direction du séminaire. Mais cette résolution pesait plus encore à son cœur de saint et de père que l'incertitude qui l'avait précédée. Pour soulager sa peine, il ajouta à sa déclaration des témoignages multipliés de sa reconnaissance et de son estime : ainsi, il voulait que les Pères ouvrissent de suite le collége qu'il avait transféré de San-Vito à San-Fedele, afin qu'il pût y envoyer la jeunesse de son séminaire et des autres institutions de la ville : il promettait de leur fonder à la fois une maison professe et un noviciat, et de leur donner encore une plus large part aux entreprises comme aux efforts de son zèle, afin que tout le monde comprît bien que le changement apporté dans le gouvernement de son séminaire n'en supposait aucun dans son affection pour les Pères.

« A mon retour, dit le P. Leonetto, qui nous apprend tous ces détails dans une lettre adressée à saint François de Borgia, le 11 janvier 1570, je fis part au P. Visiteur et au P. Provincial de la détermination du cardinal. Nous rendîmes tous à Dieu d'unanimes actions de grâces de ce que Sa Seigneurie illustrissime nous délivrait enfin de la charge de ce bienheureux

séminaire, qui nous avait causé tant de peines, de soucis et de déboires.

« Le lendemain, après le départ du P. Visiteur et du P. Provincial pour Gênes, je me rendis de nouveau chez Monseigneur le cardinal pour lui exposer le résultat de notre délibération. Je lui dis qu'en nous déchargeant du séminaire Sa Seigneurie nous avait rendu un très-grand service, dont la Compagnie lui serait à jamais reconnaissante ; et que, quant à la manière d'opérer ce changement de direction, nous nous en remettions entièrement à sa sagesse, puisque nous savions par expérience combien elle avait à cœur l'honneur de la Compagnie. »

Saint François de Borgia donna son approbation à la détermination du P. Ribadeneyra et du P. Provincial, comme à la réponse du P. Leonetto Clavonio. Mais saint Charles aurait peut-être mieux aimé un refus : il ne pouvait se décider ni à révoquer ni à exécuter sa résolution. Continuellement pressé par les ennemis de la Compagnie, qui s'efforçaient par toute sorte de suggestions calomnieuses de lui inspirer de la défiance contre les directeurs du séminaire, et par les Pères qui le conjuraient sans cesse d'exécuter sa résolution, il lutta pendant sept ou huit ans contre les uns et les autres. Il semblait ne trouver de soulagement que dans les marques de confiance et d'affection qu'il donnait aux Pères. Il admit le P. Leonetto dans son conseil et le chargea des plus graves affaires de son Église. Il fonda un noviciat de la Compagnie à Arona, dans la maison de ses aïeux, et le dota de ses biens. L'Ordre des Humiliés ayant été supprimé par saint Pie V, à la suite du sacrilége attentat d'un de ces religieux contre notre saint archevêque, il fit donner à la Compagnie quelques-uns de leurs bénéfices et la commende de Sainte-Marie de Brera, pour la fondation d'une Université, où seraient enseignées toutes les sciences, depuis la théologie jusqu'aux éléments de la grammaire. Dès que les classes furent ouvertes, il s'empressa d'y envoyer les élèves de son séminaire ; et il eut lieu de s'en applaudir.

« Car, dit Giussano, son historien, le collége de Brera a été une des plus utiles créations qu'il ait faites : son clergé a trouvé tant de ressources pour l'étude dans ces cours de toutes les sciences, qu'une fois sorti de cette ignorance générale, dont nous avons parlé, il a offert ensuite et offre chaque jour en grand nombre des hommes savants, en sorte qu'il est maintenant facile de pourvoir les collégiales de bons théologiens, et nommer aux bénéfices-cures des sujets qui seraient même dignes de l'épiscopat; enfin l'Eglise n'est plus en peine de trouver des hommes de science et d'érudition qui puissent la servir dans tous ses besoins et dans toutes les occasions (1). »

De pareils succès donnèrent une nouvelle force aux instances des Pères : le saint archevêque, assuré de l'instruction de son clergé, eut moins de peine à les décharger du gouvernement de son séminaire. Mais, pour leur substituer des directeurs capables de les remplacer, il réunit autour de lui des ecclésiastiques d'élite, en forma une Congrégation qui, soumise directement à sa juridiction, devait lui fournir, quand il le voudrait, et selon les occasions, non-seulement des directeurs de séminaires, mais encore des curés et des vicaires. Telle fut l'origine de la Congrégation des Oblats.

Du reste, il ne laissa pas ignorer qu'il n'avait pris cette détermination qu'à la sollicitation des premiers directeurs. « Il y a deux ans, écrivait-il en 1579, à Mgr Speciano, son chargé d'affaires à Rome, que, de concert avec les Pères de la Compagnie de Jésus, qui me faisaient, pour cela, les plus vives instances, j'ai transféré l'administration de mon séminaire à des prêtres de ma juridiction (2). »

Ribadeneyra ne fut pas témoin de la solution de cette affaire; du moins, il l'avait décidée ou préparée pendant son séjour à Milan. De retour à Rome, le 1er avril 1570, il attendait, pour récompense de ses fatigues, qu'on le laisserait confondu dans

(1) Giussano, *Vita di S. Carlo Borrom.*, lib. III, cap. 1.
(2) Oltrocchi, *In Notis*, lib. II, cap. 5.

les rangs de ses frères. Il le demanda instamment aux supérieurs ; mais les succès même de sa mission plaidèrent contre lui. Saint François de Borgia voulait que les maisons de Rome servissent de modèles à toutes celles de la Compagnie : il importait donc qu'elles fussent animées de cet esprit de saint Ignace, qu'il désirait voir régner dans l'Ordre tout entier ; et comme personne n'était plus capable d'assurer ce résultat que le fidèle disciple du saint Fondateur, il lui confia la haute inspection sur les colléges et le noviciat de Rome. Ribadeneyra se résigna à cette charge, et la remplit avec autant de soin que si elle avait été de son choix ou de son goût.

Mais il ne tarda pas à tomber dans une maladie, qui fut plus puissante que toutes ses raisons auprès de son supérieur. Il essuyait une crise affreuse, lorsqu'il reçut un jour la visite de saint François de Borgia. « Voyez, mon révérend Père, lui dit-il, si je suis dans un état à pouvoir porter le fardeau que m'a imposé Votre Paternité. — N'y pensez plus, mon cher Père, répondit le saint; vous en êtes déchargé. » Ces paroles causèrent au malade un si grand soulagement, que, dès lors, il se trouva mieux, et qu'en peu de jours il recouvra sa première santé (1).

Malheureusement pour Ribadeneyra, son inclination à vivre dans l'obscurité rencontrait les plus sérieux obstacles dans sa qualité de disciple chéri de saint Ignace, dans son expérience et dans ses talents. Deux mois après, le Souverain Pontife, résolu de former une ligue entre les princes chrétiens contre les Musulmans, chargea le cardinal Bonelli, plus connu sous le nom de cardinal Alexandrin, d'aller traiter cette importante affaire aux cours d'Espagne, de Portugal et de France, et le cardinal Commendon de remplir la même mission auprès de l'Empereur et du roi de Pologne. Il donna pour compagnon à celui-ci le P. François Tolet, et au premier, saint François de Borgia, qui, par son nom, par sa sagesse, par ses vertus, pouvait

(1) Ribadeneyra, *Soliloq.*

si bien le servir. La volonté du Saint-Père ne souffrait pas de refus; et l'obéissance du saint Général ne savait pas en faire. Il se mit aussitôt à prendre les mesures qui devaient assurer, pendant son absence, le bon gouvernement de la Compagnie. Il donna ses pouvoirs au P. Jérôme Nadal, qui les exerça sous le titre de Vicaire-Général. Il prit à sa suite le P. Polanco, son secrétaire, ainsi que le P. Miron, Assistant d'Espagne et de Portugal, dont il confia la charge au P. Ribadeneyra (1).

Ribadeneyra mit dans cet emploi l'intelligence et le dévouement qu'il apportait à toutes ses entreprises. La faiblesse de sa santé réclamait souvent du repos; mais l'énergie de sa volonté lui donnait assez de forces pour remplir ses fonctions. Il les exerça sans interruption pendant tout le temps que dura la mission du Père Général. Saint François de Borgia parcourut avec le cardinal Alexandrin les cours d'Espagne et de Portugal, laissant partout les preuves de sa sagesse et de sa vertu dans les négociations qu'il y traitait. Il vint de là, toujours à la suite de ce prélat, traiter les mêmes affaires à la cour de France, où il reçut, de la part du roi, un accueil digne de son ancienne grandeur. Mais, sentant que ses forces s'affaiblissaient de jour en jour, il se hâta de reprendre la route d'Italie, pour avoir la consolation, disait-il, de terminer sa vie à Notre-Dame-de-Lorette, ou bien à Rome. Ce désir lui fit refuser l'hospitalité du duc de Ferrare, qui ne voulait pas qu'il exposât une santé si délabrée aux fatigues du voyage. Arrivé à Lorette, l'homme de Dieu se sentit encore assez de forces pour

(1) Le P. Sacchini (*Hist. Soc. J.*, part. III, lib. VI, n° 12) dit qu'au départ de Miron, le P. Nadal unit au titre de Vicaire-Général celui d'Assistant d'Espagne, et que le P. Everard Mercurien, Assistant des provinces du Nord, ajouta à ses attributions l'Assistance du Portugal. Mais nous préférons le témoignage de Ribadeneyra, qui était mieux informé que tout autre sur ces faits. Or, il dit positivement dans ses *Confessions* qu'il fut alors nommé Assistant d'Espagne et de Portugal : « Yo en este tiempo servia a la Compañia de Asistente de las Provincias de España y de la de Portugal. »

faire en litière le voyage de Rome. Il put y arriver en effet, mais ce fut pour jouir presque aussitôt de la grâce qu'il avait demandée à Dieu, celle d'y mourir. Et, comme s'il n'eût eu plus de vœu à former sur la terre, il récita en entrant dans cette ville, avec autant de joie que de piété, le cantique du saint vieillard Siméon. Porté à la maison professe, il ne s'y occupa plus que du Dieu dont il allait bientôt jouir. Il termina saintement sa carrière le 30 septembre de l'an 1572.

La Congrégation générale, qui devait donner un successeur à saint François de Borgia, se réunit à Rome le 21 avril de l'année suivante. Ribadeneyra y siégea en qualité d'Assistant d'Espagne et de Portugal, ou, selon le rapport de Christoval Lopez, un de ses historiens, comme député de la Province romaine. Il se passa, dans cette circonstance, des événements dont les conséquences atteignirent plus tard Ribadeneyra lui-même; nous devons donc les rappeler ici en peu de mots pour éclaircir la suite des faits, et prévenir la nécessité de retourner sur nos pas.

Tandis que la Compagnie recevait en Italie, en France, en Allemagne, et ailleurs, des sujets qui, encore jeunes, devaient passer de longues années dans les études ou dans l'enseignement, pour y acquérir les qualités exigées par saint Ignace dans les profès de son Ordre, l'Espagne lui fournissait en plus grand nombre l'élite de ses savantes universités, des docteurs déjà célèbres, des hommes honorés des dignités ecclésiastiques, exercés au maniement des affaires, versés dans la science des hommes, et recommandables par une longue expérience des choses. Les uns y avaient été attirés par l'exemple de Tolet (1); les autres, par celui de saint François de Borgia; plusieurs y avaient été envoyés par le vénérable Jean d'Avila; un plus grand nombre avaient cédé à la voix de Dieu, que de grands prédicateurs avaient fait retentir dans les universités (2). Presque tous apportaient, en y entrant, les

(1) Voir *Maldonat et l'Université de Paris au* XVI^e^ *siècle*, liv. I, chap. 1.
(2) *Ibid.*

qualités que les premiers n'acquéraient qu'au bout de longues années d'études et d'épreuves. A la vérité, ils conservaient dans le caractère une roideur, et dans leurs vertus une sévérité, une rudesse, qui contrastaient avec la douceur et la charité évangélique que donnait l'éducation de la Compagnie; mais leur âge, leur expérience, leur mérite attiraient souvent sur eux le choix des premiers supérieurs : on leur confiait le gouvernement des maisons ou des Provinces ; on les dispersait dans les contrées qui ne pouvaient pas encore offrir des sujets pour les mêmes charges. Il arriva de là qu'à la Congrégation générale dont nous parlons, des Pères d'Espagne y représentaient non-seulement les Provinces de leur nation, mais encore plusieurs autres qu'ils gouvernaient, ou dont ils avaient reçu leur mandat. Sur quarante-sept électeurs, vingt-sept parlaient la même langue, et vingt-quatre voix réunies sur un seul sujet suffisaient pour l'élever à la première dignité de l'Ordre.

Cette considération effrayait peu les électeurs ; car, en général, les députés espagnols apportaient autant de titres et aussi peu de prétentions à cette éminente charge que ceux des autres nations qui en étaient les plus dignes. Seulement les députés du Portugal craignaient que le P. Polanco, s'il devenait Général, ne rejetât certaines dispositions qu'ils jugeaient nécessaires au bien particulier de leur Province. D'autres auraient désiré qu'on exclût nommément deux ou trois membres, issus de Maures ou de Juifs convertis, de peur que le mépris qui, en Espagne, s'attachait publiquement à cette race, ne retombât sur le chef de la Compagnie.

De son côté, Grégoire XIII, informé de la disproportion qu'il y avait dans le nombre des voix des diverses nations, témoigna la volonté que les vingt-sept voix de la même langue fussent simplement actives. Comme les PP. Polanco et Salmeron, à qui le Saint-Père s'était ouvert, le conjuraient de laisser aux suffrages la liberté ordinaire, il répondit que c'était précisément pour la leur assurer qu'il exigeait cette mesure. « N'y en a-t-il pas d'autres parmi vous, ajouta le Pontife, qui soient

capables de remplir cette dignité? Quelles sont, par exemple, les qualités qui manquent au P. Everard Mercurien, pour être un excellent général? Et tant d'autres que je pourrais nommer?» Puis il donna sa bénédiction aux deux religieux, et les congédia avec ces paroles : « Allez, et faites ce qui est de votre devoir. »

Le lendemain, dès le matin, les Pères se réunirent pour procéder à l'élection. Déjà le P. Possevin prononçait le discours usité dans cette occasion, lorsque le cardinal de Como vint avertir l'assemblée que Sa Sainteté, dans l'intérêt de la Compagnie et par affection pour elle, persistait dans la déclaration qu'elle avait faite, la veille, aux PP. Polanco et Salmeron.

Ribadeneyra, témoin oculaire, nous apprend que cette déclaration jeta les esprits dans la stupeur ; et nous le croyons sans peine, car elle les mettait dans l'alternative ou de déplaire au Souverain Pontife, ou de limiter la liberté des suffrages, au préjudice d'une nation qui avait si bien mérité de la Compagnie. On sursit donc à l'élection, pour délibérer sur les moyens d'éviter deux écueils également dangereux.

Un des députés du Portugal, qui avait témoigné le moins de confiance à l'égard de Polanco, le P. Léon Henriquez, homme d'ailleurs aussi recommandable par ses vertus que par sa science, fut chargé avec quatre Pères électeurs, dont aucun n'appartenait à l'Espagne, d'aller conjurer le Souverain-Pontife de revenir sur une détermination qui gênait la conscience et la liberté des électeurs, et faisait aux Provinces d'Espagne une injure qu'elles étaient bien loin d'avoir méritée. Léon Henriquez remplit sa mission avec tant de zèle et d'éloquence que le Saint-Père leva l'exclusion qu'il avait mise.

A cette nouvelle, les Pères reprirent avec joie le cours de l'élection ; et le 23 avril 1573, ils nommèrent chef suprême de la Compagnie le P. Everard Mercurien, Belge de naissance, un des plus dignes et des plus capables d'exercer une telle charge (1).

(1) Ribadeneyra, *Tratado* (ms.) *de las Persecuciones de la Compañia de Jesus*, cap. 37.

Les difficultés qu'on venait de traverser avaient montré à la fois et la nécessité et le moyen de les prévenir. D'ailleurs les Provinces pouvaient désormais se suffire, et confier à leurs propres sujets les emplois qu'avaient jusqu'alors remplis des confrères étrangers. Le P. Everard jugea donc à propos que les Pères rentrassent dans leur patrie respective. Il comprit dans cette mesure la plupart des Pères d'Espagne qui occupaient des charges en Italie.

Il voulut néanmoins faire une exception en faveur de Ribadeneyra, qui, élève chéri de saint Ignace, pouvait puissamment l'aider, par ses conseils et son concours, à affermir dans l'Ordre l'esprit du saint Fondateur. Il pensa à l'associer au gouvernement de la Compagnie; mais son intention et ses vœux rencontrèrent dans la santé délabrée, autant que dans l'humilité de ce vénérable religieux, un obstacle insurmontable. Il le déchargea de toute occupation et le retint à Rome dans l'espoir qu'il rétablirait ses forces et que la Compagnie pourrait encore jouir de ses services. Malheureusement la santé de Ribadeneyra, au lieu de se refaire, allait toujours s'affaiblissant. Les médecins déclarèrent même que leur art était insuffisant pour la rétablir, et que l'air natal était le seul remède qui restait au malade. Le P. Everard fut d'autant plus affligé de cette décision qu'il avait pour Ribadeneyra une plus haute estime. Il hésita longtemps à la suivre : tantôt il pensait l'envoyer à Tivoli; tantôt il inclinait à l'accorder aux vœux de la Province de Sicile, qui demandait instamment cette faveur; mais il ne pouvait se décider à le renvoyer en Espagne. Cependant, craignant que son estime et son affection ne fussent fatales à Ribadeneyra, il lui exposa ses doutes et lui laissa le soin de les résoudre.

« Mon très-révérend Père, répondit le fidèle disciple de saint Ignace, je suis parfaitement indifférent sur ce point : je

(1) Bartoli, *Degli Uomini e de'Fatti della Compagnia di Gesù*, lib. IV, cap. 13.

n'ai qu'une inclination, celle de me soumettre à l'obéissance en tout et pour tout. Par la grâce de Dieu, je n'ai pas tenu jusqu'à présent une autre conduite, et je n'ai point de raison pour en changer. J'agirais ainsi envers notre bienheureux Père Ignace, s'il vivait encore; il n'est pas juste que je me comporte autrement à l'égard de Votre Paternité, puisque, comme notre bienheureux Père, vous êtes, pour les enfants de la Compagnie, le ministre et le vicaire du Seigneur. J'ai toujours conseillé aux autres cette règle de conduite; et je ne veux pas me démentir aujourd'hui. D'ailleurs je ne me suis jamais repenti de l'avoir suivie, tandis que d'autres se sont repentis de l'avoir abandonnée. »

Cette réponse ne fit que confirmer le P. Everard dans son estime pour Ribadeneyra et dans le désir de le retenir à Rome. D'un autre côté, les médecins le pressaient de l'envoyer en Espagne, s'il ne voulait pas être cause et témoin de sa mort. Dans sa perplexité, il s'adressa au Seigneur et le conjura de lui faire connaître le parti qu'il devait prendre. Après plusieurs jours de prières, il eut la certitude que la gloire de Dieu et le bien de la Compagnie exigeaient que Ribadeneyra fût envoyé en Espagne, où il trouverait de fréquentes occasions de procurer l'une et l'autre. L'ayant donc mandé auprès de lui, il lui dit avec une émotion sensible qu'il ne pouvait plus le retenir à Rome, et que, pour obéir à Dieu autant qu'aux exigences de sa santé, il était contraint de l'envoyer dans sa patrie. Ribadeneyra entendit cette décision sans joie, comme sans regret; car, toujours fidèle à l'esprit de saint Ignace, il ne tenait pas plus à prolonger sa vie en Espagne, qu'à terminer prochainement ses jours en Italie. Il avait cependant bien des motifs à alléguer contre ce voyage : élevé dès son enfance, en Italie, il y avait contracté des mœurs, des goûts, des habitudes, qui le feraient regarder comme un étranger dans son propre pays. Il devait s'y rendre, non pour partager les travaux de ses confrères, mais pour recevoir leurs services; et cette condition lui semblait peu propre à lui attirer ces marques d'affection qu'il

avait reçues de saint Ignace, de ses successeurs, et de tous les Pères avec lesquels il avait vécu à Rome ou ailleurs. En quittant Rome, il s'éloignait des lieux qu'avait sanctifiés la présence de son bien-aimé Père, et qui lui rappelaient les plus doux souvenirs de sa vie. Le P. Everard comprenait quelle amertume ces considérations devaient répandre dans le cœur de Ribadeneyra. Pour la lui adoucir, autant que pour soulager la peine qu'il éprouvait lui-même, il lui permit de choisir en Espagne le séjour qui lui offrirait plus d'avantages et d'attraits : il voulut même que, exempt de l'autorité locale, il ne relevât que du supérieur de la *Province*. Et afin que personne ne pût lui contester cette faculté, il lui remit des lettres patentes conçues en ces termes :

« Everard Mercurien, préposé Général de la Compagnie de Jésus, aux Provinciaux et Recteurs de notre Compagnie, en quelque partie de l'Espagne qu'ils se trouvent, salut éternel dans le Seigneur.

« Attendu que notre première obligation est d'avoir soin de ceux qui ont travaillé avec zèle et fidélité dans la vigne du Seigneur, et que le P. Pierre de Ribadeneyra surtout a bien mérité de la Compagnie par ses vertus, comme par les grands travaux qu'il a supportés pour elle, nous voulons, maintenant que, par les conseils des médecins, il se rend en Espagne pour y rétablir sa santé, que, dans quelque collége dont il jugera le séjour plus favorable à sa santé, vous le receviez et traitiez avec cette charité que chacun doit à un frère si cher et si ancien dans la Compagnie. En foi de quoi nous lui avons donné les présentes lettres signées de notre main, et scellées du sceau de la Compagnie.

« De Rome, le 13 juin de l'an 1574 (1). »

(1) Alcazar, *Chrono-historia de la Provincia de Toledo*, part. II, p. 450. — Le texte original de cette pièce se conserve, avec d'autres papiers de Ribadeneyra, dans les Archives de la *Province d'Espagne*.

Ces faveurs et ces recommandations prouvaient l'estime du P. Général pour Ribadeneyra, mais elles ne le consolaient point de l'obligation de se séparer de lui. Il le montra bien lorsque, l'embrassant pour la dernière fois, il lui exprima par ses larmes les plus tendres adieux. Ribadeneyra, de son côté, ne put, malgré la générosité de son sacrifice, s'arracher sans une profonde émotion aux lieux où il avait joui si longtemps de la société de saint Ignace, et de tant de grands serviteurs de Dieu, formés à la même école. Il partit de Rome, le 18 juin 1574, et se dirigea vers la ville de Gênes, où il devait s'embarquer pour l'Espagne. Il fut obligé d'y attendre, quatre mois entiers, le moment du départ. Enfin, le 8 novembre, il monta sur les galères de la république, et débarqua, le 14 du même mois, à la Torre-de-Magri, sur les côtes de la Catalogne, à vingt-sept lieues au nord de Barcelone, où il parvint peu de jours après.

Depuis cette époque jusqu'à sa mort, le P. Ribadeneyra ne fut plus mêlé au gouvernement des affaires de son Ordre. Mais l'autorité qu'il s'y était acquise l'accompagna dans la vie privée : plus d'une fois il fut obligé, aux dépens de son repos, de la mettre au service de la Compagnie, dans les circonstances critiques où la placèrent, en Espagne, des aberrations déplorables, et de puissantes rivalités. En même temps, il la servait avec non moins de zèle et de succès par ses travaux littéraires : les écrits sortis alors de sa plume fixèrent parmi ses frères ces traditions domestiques qui les dirigent encore dans la pratique de leur Institut. C'était cette double mission, comme il le dit lui-même, que le Ciel lui destinait lorsqu'il détermina le P. Everard Mercurien à l'envoyer en Espagne. Nous verrons dans la suite de cet ouvrage avec quelle fidélité Ribadeneyra sut la remplir.

HISTOIRE

DU PÈRE

RIBADENEYRA

LIVRE QUATRIÈME

RETOUR DE RIBADENEYRA EN ESPAGNE. — SES VERTUS ET SES RELATIONS SOCIALES.

Quoique Ribadeneyra eût quitté l'Espagne depuis plus de trente-cinq ans, son nom n'y était point resté inconnu : on y avait appris les touchantes relations qu'il avait eues avec saint Ignace, la confiance dont l'avaient honoré les PP. Laynez, François de Borgia et Everard Mercurien, les travaux qu'il avait supportés, les missions et les charges qu'il avait remplies ; en un mot, on savait qu'il avait sacrifié sa santé au service de la Compagnie, et qu'il venait chercher dans sa patrie un repos si chèrement acheté. De si glorieux titres auraient bien suffi pour exciter la charité fraternelle à l'égard de Ribadeneyra, quand même ses vertus et ses belles qualités ne l'auraient pas recommandé à l'affection et au respect de tous. Aussi reçut-il à Barcelone l'accueil le plus tendre, et, au

milieu des prévenances dont il se vit dès lors entouré, il s'aperçut qu'il n'avait quitté des frères que pour en retrouver d'autres.

Il s'arrêta dans cette ville, moins pour se remettre des fatigues de la traversée que pour y suivre les traces du passage de saint Ignace. Il visita Manrèse et arrosa de ses larmes des lieux si souvent témoins des mortifications et des célestes ardeurs de son bien-aimé Père. Ses confrères accordèrent à ses instances un lambeau du pauvre vêtement que l'homme de Dieu avait laissé à Barcelone en partant pour Jérusalem, et depuis lors, il porta toujours sur lui un objet si précieux (1).

Après avoir donné cette satisfaction à sa piété, et quelques jours aux empressements de la charité fraternelle, Ribadeneyra se disposa à porter à sa mère les consolations qu'elle réclamait depuis si longtemps. Lorsqu'il la quitta, dès son enfance, pour suivre le cardinal Farnèse, il ne s'était pas encore rendu compte des douces impressions que produit dans un cœur bien né le souvenir d'une mère absente. Mais il ne tarda pas à l'éprouver quand il fut loin de sa patrie. Les premières illusions qui avaient d'abord enivré sa jeune imagination se dissipèrent bientôt : l'éducation qu'il recevait au palais des Farnèse ne suppléait point par son éclat à la tendresse maternelle ; et il regrettait d'autant plus celle dont il avait été l'objet qu'il la retrouvait moins dans le cérémonial, la contrainte et la servitude de la cour. Quand l'ennui le força d'en sortir, il n'aurait pas demandé un refuge à saint Ignace, s'il lui avait été aussi facile d'aller se consoler de ses déceptions dans les bras de sa mère. Il en retrouva du moins la tendresse dans les bontés de l'homme de Dieu : il apprit même de lui que son affection filiale n'égalait pas encore ses obligations.

En effet, Ribadeneyra n'avait eu jusqu'alors, pour sa mère, que cette affection naturelle, qui est la première qualité d'un bon

(1) Lopez, cap. 10.

cœur : il n'avait pas compris toute la reconnaissance que lui commandait le soin qu'elle avait eu de l'élever dans la crainte de Dieu, dans ces principes de religion, qui sont à la fois la règle et la fin de la vie de l'homme. Mais dès qu'il eut connu, à l'école de saint Ignace, le prix d'une éducation si pieuse, il conçut pour sa mère une reconnaissance égale au motif surnaturel qui la lui inspirait. Il aimait alors à se rappeler les bons exemples, les avis salutaires qu'elle lui avait donnés ; et il bénissait Dieu d'avoir reçu le jour d'une mère qui avait mis tant de soin à le former à la vie chrétienne.

De son côté, Catherine de Villalobos avait puisé dans sa vertu le courage de supporter l'éloignement de son fils : dans l'espoir qu'il accomplirait à Rome la promesse qu'elle avait faite à la sainte Vierge, et que, par une offrande volontaire de lui-même au Seigneur, il ratifierait celle qu'elle en avait faite avant de le mettre au monde, elle imposait silence à sa tendresse maternelle. Elle suivait avec anxiété toutes les démarches de son fils, comptant pour ainsi dire les pas qui le rapprochaient de la carrière ecclésiastique. Elle ne se rassura que lorsqu'elle eut appris que la Providence l'avait conduit dans la société de saint Ignace ; et quand il eut donné des preuves de sa persévérance dans l'état religieux, elle sentit sa tendresse pour lui s'accroître du bonheur de le voir répondre si fidèlement à ses vœux et à ses soins. Depuis lors, il s'établit entre eux un fréquent échange de lettres, dans lesquelles ils exprimaient, en termes aussi tendres que chrétiens, l'affection et la reconnaissance qu'ils avaient, le fils pour une mère qui lui avait inspiré des sentiments si religieux, la mère pour un fils qui avait si bien répondu à sa pieuse sollicitude. L'un et l'autre, peu contents de se transmettre au loin les témoignages de leur amour mutuel, auraient voulu qu'une heureuse occasion leur permît de se les communiquer de vive voix ; ils se consolaient des regrets d'une si longue absence par l'espoir que Dieu les réunirait un jour. Cette résignation coûtait assez au cœur de Ribadeneyra pour qu'elle ne fût pas sans mérite

devant Dieu; mais habitué par l'esprit de sa règle à préférer les conseils de l'Évangile aux consolations humaines, il lui était devenu moins difficile de les sacrifier toutes à la volonté divine.

La piété de Catherine de Villalobos, au contraire, subissait facilement les illusions de la tendresse maternelle : elle s'abandonnait d'autant plus à l'envie de revoir son fils qu'elle la croyait fondée sur des motifs chrétiens; et souvent elle l'exprimait dans ses lettres avec une vivacité que Ribadeneyra, en sa qualité de religieux, était obligé de modérer par des considérations surnaturelles. Leur correspondance nous en fournit de nombreuses preuves parmi lesquelles nous choisirons les principales. Nous trouvons la première dans la réponse que Ribadeneyra fit à sa mère, vers la fin de l'an 1552. Catherine de Villalobos avait espéré que, de Palerme, où il enseignait la rhétorique, Ribadeneyra serait envoyé, comme elle l'avait souhaité, dans un des colléges de la Compagnie en Espagne, où elle pourrait enfin jouir de la présence d'un fils si tendrement aimé. Mais Ribadeneyra fut appelé de Palerme au Collége-Germanique à Rome. Sa mère, trompée dans son attente, écrivit en même temps à son fils, pour lui exprimer ses regrets, et à saint Ignace, pour le prier de ne pas la faire languir trop longtemps dans ses désirs. Cependant, en mère chrétienne, elle ajoutait avec une pénible résignation qu'elle ne voudrait pas contredire les desseins de Dieu sur son fils.

Dans la réponse qu'il fit à ces deux lettres, Ribadeneyra, inspiré par son cœur et par sa vertu, sut très-bien allier l'expression de l'amour filial au langage de la religion, le respect d'un fils à la sainte liberté du religieux.

« Madame, lui disait-il, que l'amour de Jésus-Christ Notre-Seigneur soit toujours et croisse dans nos cœurs; que sa très-sainte grâce les éclaire et les console.

« Au mois d'avril dernier, je vous adressai, par notre révérend Père Jérôme Nadal, commissaire général de la Compagnie de Jésus en Espagne, une longue lettre où je vous

informais de l'état de ma santé, de mon retour à Rome et de la cause qui m'y a ramené. Depuis lors, j'ai reçu la vôtre, du 25 juillet, et une autre pour notre Père maître Ignace de Loyola, dans lesquelles, comme bonne et vertueuse mère, vous exprimez l'extrême désir de revoir votre fils, de le voir prêtre, afin d'en rendre grâces à Dieu. Ce désir, c'est votre cœur de mère qui le forme; mais votre vertu le modère, puisque enfin elle en abandonne l'accomplissement au Seigneur, dont elle adore avant tout la volonté.

« Que son saint nom soit béni et loué de toutes ses créatures pour les bienfaits qu'il ne cesse de m'accorder. Un des plus grands qu'il m'ait départis, Madame, c'est de m'avoir donné une mère qui a pour moi une tendresse si vive, et d'ailleurs une si grande piété qu'elle soumet sa tendresse à la volonté de Dieu, et qu'elle aime encore mieux être privée de la consolation de voir son fils, que de le priver lui-même de la perfection qu'il doit à Dieu et à l'obéissance.

« Cependant, pour répondre au désir que vous exprimez dans votre lettre, d'être informée plus particulièrement de ce que je fais et de l'espérance que je pourrais vous donner de me revoir en Espagne, je vous dirai que notre Père, toujours plein pour moi d'une affection que je ne mérite pas, m'a rappelé à Rome de la Sicile, où je me trouvais. Comme Sa Paternité a fondé ici un collége, auquel il veut donner, avec un enseignement complet de toutes les sciences et des professeurs distingués, une haute importance et une grande réputation, elle a cru que j'y serais mieux placé pour achever les études que j'ai depuis si longtemps commencées, et que mes infirmités ou mes autres occupations m'ont jusqu'à présent empêché de terminer. Je suis donc venu ici; le collége est déjà ouvert, et les études y sont en pleine vigueur. Les chaires de latin, de grec, d'hébreu, de logique, de philosophie, de mathématiques, de théologie scolastique, de théologie positive, y sont occupées par des professeurs du premier mérite. Parmi eux se trouve le P. docteur Olave, recommandable par ses vertus et sa science,

autrefois aumônier de l'Empereur. Il a laissé sa place et toutes les vaines dignités qu'il pouvait se promettre, pour entrer dans notre Compagnie, au grand étonnement du monde.

« Ainsi, Madame, je suis maintenant au fort de mes études, que je pourrais oublier si je les abandonnais pour quelque temps. Or, vous ne voulez certainement pas que je renonce à ce que je puis acquérir pour le service du Seigneur. Il faudra donc, au moins jusqu'à ce que je les ai terminées, modérer le désir de me revoir, et recueillir, pendant mon absence, les mérites de la résignation. D'ailleurs les chemins ne sont sûrs ni sur terre ni sur mer, comme vous me le faites observer dans votre lettre ; et quand votre désir (que je partage) ne rencontrerait pas d'autre obstacle, celui-là, qui n'est pas le seul, suffirait bien pour nous engager à la patience.

« Mettez donc toute votre confiance dans la divine bonté de Jésus-Christ. Si son service et sa gloire demandent que je retourne en Espagne, il saura bien trouver les moyens de m'y faire aller. Si vous ne vous accommodiez pas de ce qui plaît à sa divine Majesté, vous manqueriez à vos devoirs envers Dieu, aux intérêts de votre âme, à l'opinion que j'ai toujours eue, que j'ai encore, de la sincérité, de la générosité avec laquelle vous servez Notre-Seigneur. Je crois bien que la nature réclame ses droits et tourmente beaucoup votre pauvre cœur; mais Dieu nous a donné son esprit pour vaincre la chair et le sang; c'est pour cela que le Verbe s'est fait chair : il a voulu se revêtir de notre nature pour nous associer à la sienne, nous animer de son esprit, nous revêtir de lui-même, selon l'expression de saint Paul, qui entend par là une véritable et parfaite imitation de Jésus-Christ. Or, nous suivons le conseil du saint Apôtre lorsque nous sacrifions à l'amour de Dieu la sensualité et les appétits de la nature.

« Oh, Madame ! si nous désirions aussi vivement de voir Dieu dans le ciel que les hommes sur la terre ; si nous soupirions autant après le créateur qu'après les créatures ; si nous désirions autant participer au festin des Anges, que nous

asseoir à la même table avec nos parents, je suis certain que mon esprit se raviverait, qu'il s'enflammerait plus encore dans le feu de l'amour divin qu'il ne s'attiédit et ne se refroidit dans des affections terrestres. Voilà ce qui doit nous préoccuper ; voilà surtout ce qui nous importe, puisque de là dépend notre vie ou notre mort éternelle.

« Je ne saurais vous donner le bonheur du ciel ; la joie que pourra vous causer ma présence durera peu ; les richesses, les honneurs, les grandeurs du monde passent avec lui, et nous échappent aussitôt que nous les tenons ; il n'y a rien de plus vain que cela, si ce n'est le soin de se le procurer. Dieu seul est stable, infini, éternel. Si donc nous mettons notre espérance et notre joie dans des choses passagères, nous serons bientôt privés des unes et des autres ; mais si nous cherchons le bonheur dans Dieu, il ne nous manquera pas plus que Dieu lui-même.

« Efforçons-nous donc, Madame, de trouver Dieu, puisque tout notre bien est en lui ; vivons de telle sorte dans ce monde que nous puissions nous voir au moins dans la céleste Jérusalem, dans la compagnie des anges et des bienheureux. Que ce soit là l'objet de notre sollicitude et de nos soupirs ; répandons devant le Seigneur nos larmes et nos prières ; disons-lui avec le saint roi David : *Quàm dilecta tabernacula tua, Domine, Deus virtutum ! concupiscit et deficit anima mea in atria Domini. Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum, ità desiderat anima mea ad te, Deus. Sitivit anima mea ad Deum fortem, vivum. Quando veniam et apparebo ante faciem Dei mei ?* Et encore : *Fuerunt mihi lacrymæ meæ panes die ac nocte, dùm dicitur mihi quotidiè : Ubi est Deus tuus ?* Souvent il exhale les mêmes accents de douleur dans ses Psaumes et ses Cantiques, où il nous donne des modèles de prières. Saint Paul s'écriait aussi : *Cupio dissolvi et esse cum Christo.* Tels furent, au reste, les sentiments de tous les saints qui, connaissant la brièveté de cette vie, ou, pour parler plus juste, de cette mort,

surent s'en détacher, et mettre toutes leurs espérances en Dieu, qui est la véritable et éternelle vie.

« Ainsi, Madame, désirons de voir Dieu, puisque tout notre bonheur consiste à le voir ; mais pour que nous puissions jouir de ce bonheur, nous devons purifier nos cœurs ; car Dieu est une lumière très-pure, source très-limpide de toute pureté ; il ne se laisse voir qu'à ceux qui tiennent purs et limpides les yeux de l'âme. C'est pourquoi il nous dit lui-même : *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt.* Or, nous nous purifierons en unissant, par l'affection, notre cœur à Dieu ; en en retranchant tout ce qui n'est pas Dieu.

« Il faut donc que notre âme s'unisse à Dieu pour qu'elle soit pure et sans tache ; nous devons mettre en lui nos espérances, notre amour, nos affections, nos désirs. De cette manière, nous respirerons sur la terre, mais nous vivrons dans le ciel ; nous participerons, pour ainsi dire, à la nature de Dieu, ou nous serons transformés en lui ; car c'est le propre de l'amour de transformer celui qui aime dans l'objet qu'il aime. Aussi, saint Augustin dit-il que celui qui aime la terre s'incline vers la terre, que celui qui aime le ciel se dresse vers le ciel, que celui qui aime Dieu est transformé en Dieu par l'amour. C'est le sens de ces paroles de saint Paul : *Qui adhæret Domino, unus spiritus est.* C'était l'excellence de cette union de l'âme avec Dieu qui faisait le bonheur du saint roi David lorsqu'il disait : *Mihi autem adhærere Deo bonum est.*

« Mais, si nous prétendons à tant de noblesse, il faut purifier notre âme, c'est-à-dire l'unir à Dieu par nos affections, la dégager de tout ce qui n'est pas Dieu. De quelle manière, Madame, arriverons-nous à cette dignité ? Il faut la désirer ardemment, la demander instamment à Notre-Seigneur, puisqu'elle ne peut être que l'effet de sa grâce, qu'une faveur de sa clémence et de sa bonté envers ceux à qui il lui plaît de la faire, ou qui tâchent de se rendre dignes de la recevoir. Pour donner à ce désir plus de force, et à nos prières plus de ferveur, le moyen le plus efficace c'est de se confesser et de communier

souvent; car, de même qu'on apprend à écrire en écrivant, à jouer d'un instrument en en jouant, à chanter en chantant, à broder en brodant : de même aussi, en purifiant notre conscience par la pratique fréquente de la confession, nous en acquérons la pureté, et en l'unissant souvent par l'amour à Notre-Seigneur Jésus-Christ dans la très-sainte communion, nous parvenons à cette parfaite union dans laquelle consiste tout notre bien. C'est pourquoi je vous supplie (comme je l'ai déjà fait) de toute l'ardeur de mon âme, de vous confesser très-souvent, de goûter dans la fréquentation de la table sainte la douceur et la suavité du Seigneur. Ce ne serait pas trop de nourrir, tous les huit jours, notre âme de cette manne céleste, puisque chaque jour et plusieurs fois le jour nous donnons sa nourriture à notre corps. Vivez donc avec le Seigneur, Madame ; exposez à sa divine bonté toutes les affections dont vous me parlez ; consolez-vous en lui, et reposez-vous sur lui de tout ce qui me concerne. Comme il est impossible que le feu n'échauffe pas, que la lumière n'éclaire point : de même aussi, et plus encore, il est impossible que Jésus-Christ Notre-Seigneur, feu divin, soleil de justice, n'embrase et n'éclaire pas nos cœurs tièdes et ténébreux ; que, source de toute consolation, il ne console pas les affligés qui, ne comptant point sur eux-mêmes, mettent en lui toute leur consolation et toute leur confiance..... » (1).

Des sentiments si pieux ne modérèrent pas le désir de Catherine de Villalobos ; ils lui montrèrent du moins que son fils était sur la voie du sacerdoce. En effet, environ un an après, Ribadeneyra put lui apprendre qu'il avait été revêtu du caractère sacré de la prêtrise. Nous avons vu ailleurs en quels termes il lui annonça cette nouvelle. Sa lettre remplissait un des vœux les plus ardents de sa mère, mais elle lui donna de nouveaux droits à sa tendresse et de nouveaux motifs au désir qu'elle avait de le revoir. Elle ne manqua pas de les faire

(1) Lopez, *Recueil de pièces relatives à la vie du P. Ribadeneyra.*

valoir auprès de lui dans une lettre très-affectueuse. Ribadeneyra sembla les reconnaître, et répondit à sa mère, le 26 octobre 1554, qu'il désirait, de son côté, satisfaire des vœux si légitimes, mais qu'il fallait laisser à Dieu le soin de leur donner cette mutuelle consolation, si elle était conforme à sa sainte volonté.

Il paraît que Catherine de Villalobos prit un désir si saintement exprimé pour une promesse formelle ; et elle s'empressa d'envoyer à son fils les témoignages de sa satisfaction. Mais Ribadeneyra rétablit le vrai sens de sa réponse dans une lettre du 15 octobre 1557, où il disait à sa mère qu'il désirait ardemment la voir grande servante de Dieu ; et lui rappelait à ce propos les paroles de saint Paul sur les vertus et les devoirs d'une veuve chrétienne.

Cependant, quelque temps après, il chargea un de ses intimes amis de le représenter auprès d'une mère si tendre et de lui exprimer toute l'affection, dont il lui donnait lui-même une preuve dans la lettre suivante :

« JÉSUS.

« Que la grâce et l'amour éternel de Jésus-Christ Notre-Seigneur soient à jamais dans nos cœurs. *Amen.*

« Madame, je vous écrivis de Rome pour vous avertir en même temps que j'y étais retourné et que j'en partais de nouveau pour la Flandre. Depuis lors je n'ai reçu de vous aucune lettre.

« Celle-ci sera d'autant plus courte qu'elle vous sera remise par un de mes plus intimes amis, le docteur Juan Perez, historiographe et chapelain de Sa Majesté, qui accompagne l'archevêque de Tolède. Je l'ai prié de vous visiter et de vous donner sur moi, sur l'état de ma santé, sur mes occupations, sur tout ce que vous voulez savoir de votre fils, les informations les plus amples. Il est au courant de tout; il ne vous laissera rien ignorer. Il m'a promis de faire tout ce que j'aurais fait moi-

même pour vous plaire en Notre-Seigneur, si j'avais été présent. Figurez-vous, en le voyant, que je suis à Tolède, et que mon ami est votre fils, puisqu'il est porté autant que moi à vous servir, et plus encore, s'il était possible. Si vous désirez m'écrire, donnez-lui vos lettres; il me les fera parvenir quelque part que je sois. Vous pourriez aussi me les adresser sous le couvert de Diego de Vargas, secrétaire du Roi, ou de doña Maria de Acuña, son épouse, qui me les adresseront où je serai.

« Je n'ajoute rien, sinon que je désire vivement apprendre de vous comment vous allez, où vous êtes, ce que vous faites, si vous employez les jours qui vous restent au service de Dieu Notre-Seigneur, si vous vous préparez à bien mourir par le fréquent usage de la confession et de la communion, par la pratique exacte des devoirs d'une veuve chrétienne, qui sont de pleurer sans cesse l'absence de l'époux de nos âmes, et de soupirer après Jésus-Christ. Tenons-nous sur nos gardes, Madame, de manière que quand il nous appellera à l'improviste, il nous trouve prêts, et que nous entrions avec lui dans la salle du festin nuptial; autrement la porte nous en serait fermée pour jamais...

« De Bruxelles, 25 mai 1558 (1). »

Mais personne ne pouvait remplacer Ribadeneyra auprès de sa mère; il fut obligé de lui rendre l'espoir qu'il lui avait donné. Il lui écrivit de Londres, le 23 octobre de la même année, « qu'il espérait qu'elle serait satisfaite dès cette vie; qu'il partageait le même désir, si le service de Dieu le demandait; et que, dans ce cas, il avait confiance que le Seigneur leur fournirait tôt ou tard l'occasion de le satisfaire. »

En attendant que cette occasion se présentât, Catherine de

1) Lopez, *Recueil de pièces relatives à la vie du P. Ribadeneyra.*

Villalobos désira, du moins, d'avoir sous les yeux le portrait de son fils, et elle le pria de le lui envoyer. « Je n'ai pas tellement perdu l'espoir de vous revoir dans ce monde, lui répondit Ribadeneyra, qu'il soit nécessaire de vous envoyer mon portrait : nous n'avons qu'un portrait à faire, celui de Jésus-Christ dans nos cœurs. »

C'était par de semblables considérations que Ribadeneyra s'efforçait de purifier le désir que lui manifestait sa mère ; mais en même temps, pour ne pas désespérer sa tendresse, il la tenait toujours en attente de le revoir, tout en en subordonnant le temps et l'occasion à la volonté divine. Cette occasion, l'état de sa santé devait l'amener plus tard. Dès l'an 1560, il ressentit sérieusement les suites de ses excessives fatigues : des maux de tête et d'estomac commencèrent alors cette longue série de souffrances qui l'affligèrent plus ou moins douloureusement le reste de ses jours. Quatre ans après, les médecins jugeaient déjà qu'il ne pourrait trouver de soulagement que dans l'air natal (1). Il comprit, à cette décision, quoique vaguement exprimée, que le besoin de soutenir ses forces serait l'occasion que Dieu lui ménagerait, et que le plaisir mutuel qu'ils éprouveraient, lui et sa mère, de se revoir, ne serait pas exempt du mérite de la mortification. Dieu lui destinait une épreuve plus terrible encore. Ribadeneyra était loin de la prévoir, mais il montrait une vertu capable de la supporter, lorsque, le 10 juin 1570, il écrivait à sa mère :

(1) Lettre écrite de Rome, le 12 octobre 1564, à son frère Alphonse de Villalobos. — Dans la correspondance de Ribadeneyra nous trouvons plusieurs lettres adressées à *mi señor y charissimo en Jesu-Christo Hermano Alonso de Villalobos*. Ni le P. La Palma ni le F. Christoval Lopez ne nous apprennent que Ribadeneyra eût un frère puîné, et il n'en dit rien lui-même dans ses *Confessions*. Ce n'est que dans sa correspondance avec sa famille que nous découvrons cette circonstance. Nous y voyons en même temps quelle affection il portait à son frère, avec quelle sollicitude il s'informait de ses intérêts, surtout de sa conduite, de ses progrès dans la vertu, et lui recommandait un profond respect, un dévouement sans bornes pour leur commune mère.

« Quant à mon retour en Espagne, que vous désirez si ardemment, je sais ce que je dois à une mère qui me donna plus que la vie en m'élevant dans la crainte de Dieu, et qui, je le sais, est plus heureuse de me voir au service de Dieu que le monde entier à mon service; je désirerais infiniment pouvoir reconnaître dignement, si cela se pouvait, tout ce que je dois à une telle mère, lui procurer, pour la gloire de Dieu, toute la satisfaction qu'elle mérite. Mais Dieu me retient impérieusement ici pour son plus grand service; j'espère dans sa miséricorde que, lorsqu'il lui plaira, il me fournira, sans que je m'en mêle, l'occasion de satisfaire vos vœux et les miens. Pour ce qui me concerne, je puis vous assurer en toute vérité que, si Notre-Seigneur le veut, je retournerai volontiers en Espagne, et que je ne reculerai devant aucune fatigue, quand il s'agira de son service et de votre consolation. C'est beaucoup dire, vous pouvez le croire, car, comme je crains d'être inutile à cause des infirmités qui m'assiégent, et presque étranger dans un pays que j'ai quitté depuis si longtemps, mon inclination ne me reporte point vers l'Espagne, à moins que l'obéissance ne m'y envoie. Puisque l'obéissance a pu tirer, quand on y pensait le moins, le P. Avellaneda du gouvernement du collége de Séville pour l'envoyer en Allemagne, il ne serait pas étonnant qu'elle me tirât tout à coup du Collége Romain pour me transplanter à Séville, et me donner l'occasion de vous voir et de vous servir. Que Notre-Seigneur arrange tout de manière que nous ne cessions jamais de faire sa sainte volonté... (1). »

Enfin, le Seigneur manifesta sa volonté : nous avons vu comment, après l'avoir connue dans la prière, le P. Everard Mercurien se résigna, en 1574, à se séparer du disciple chéri de saint Ignace, pour lequel les médecins réclamaient absolument l'influence de l'air natal. Ribadeneyra se hâta d'annoncer cette décision à sa mère, dans une lettre où il lui disait

(1) Lopez, *Recueil de pièces relatives à la vie de Ribadeneyra.*

en même temps combien il serait heureux de lui présenter lui-même les témoignages respectueux de son affection et de sa reconnaissance.

Depuis le jour où elle avait appris que son fils avait été promu au sacerdoce, Catherine de Villalobos n'avait pas reçu de plus douce nouvelle. Elle sortait enfin d'une incertitude et d'une attente également ennuyeuses ; elle ne formait plus qu'un vœu sur la terre, et ce vœu allait être accompli : elle allait enfin revoir son fils après une absence de plus de trente-cinq ans. Mais le Seigneur en avait disposé autrement : il lui demanda le sacrifice de cette consolation, pour augmenter, sans doute, la récompense que sa miséricorde lui réservait dans le ciel. Après quelques jours de maladie, Catherine de Villalobos, résignée à la volonté divine, mourut en l'adorant, dans les sentiments d'une foi vive et d'une angélique piété. Elle expirait à Séville lorsque son fils mettait le pied sur le sol de sa patrie.

Ribadeneyra apprit cette fatale nouvelle à Barcelone, au moment où il se préparait à porter à sa mère la consolation après laquelle elle avait soupiré toute sa vie. Il ne put commander à ses larmes ; mais humblement soumis à la volonté de Dieu, il adora ses jugements, et le bénit d'avoir accordé à sa mère la grâce d'une sainte mort (1).

Cet événement, loin de le dispenser d'aller dans sa famille, le força, au contraire, de s'y rendre pour arranger des affaires dont sa mère lui avait laissé le soin. Mais, avant de remplir une mission si délicate, il voulut visiter d'autres maisons de son Ordre et faire connaissance avec les confrères dont il devait désormais partager les exercices. Il partit de Barcelone pour Saragosse, et de là pour Madrid, où il arriva le 21 décembre 1574. Il y fut accueilli avec autant d'honneur que de joie, non-seulement par les Pères du collége, mais encore par les seigneurs de la cour qu'il avait connus, les uns en

(1) Lopez, *Vida del P. Ribadeneyra*, cap. 10.

Sicile et en Italie, les autres en Belgique. Au bout de quelques jours, Ribadeneyra, s'arrachant à des démonstrations si flatteuses, se rendit à Tolède où il comptait fixer son séjour. L'accueil que lui firent le P. Manuel Lopez et tous les Pères de la maison était bien propre à le fixer dans cette résolution. Il jouit, pendant huit ou neuf mois, d'une si douce hospitalité. Il avait craint d'abord, comme il le disait lui-même, d'être un objet de scandale pour ses frères, à cause de la nécessité où le mettaient ses infirmités de ne pas se conformer en tout à la règle. Mais au contraire, on voyait avec édification les privations auxquelles il se condamnait pour se rapprocher le plus qu'il lui était possible de la vie commune. Les Pères de la Province partagèrent les sentiments de ceux de Tolède lorsque, réunis en Congrégation, le 6 octobre de l'an 1575, ils furent témoins des vertus de ce vénérable religieux, de sa patience dans ses maux, de ses aimables qualités dans la conversation, de sa sagesse dans les conseils; et tous lui prodiguèrent, en se séparant de lui, les témoignages de l'estime qu'il leur avait inspirée (1).

Peu de jours après, Ribadeneyra donna de nouvelles preuves de sa résignation à la volonté divine, dans une cruelle recrudescence de ses maux. Il fut attaqué d'une fièvre pernicieuse qui le conduisit jusqu'aux bords de la tombe. La maladie céda enfin à l'action des remèdes, ou plutôt à la protection de la Providence, qui le réservait à d'autres travaux. Dès qu'il eut recouvré assez de forces pour tenter un petit voyage, il se rendit, sur le conseil des médecins, aux pressantes invitations des Pères de Valladolid et de Ségovie, qui disputaient à ceux de Tolède le plaisir de le soigner pendant sa convalescence. En effet, Ribadeneyra retrouva d'abord à Valladolid, puis à Ségovie, les forces qu'il avait perdues (2). De retour à Tolède, vers la fin de l'automne, il n'en sortit qu'au printemps de

(1) Lopez, cap. 11.
(2) Lopez, cap. 11.

l'année suivante pour aller à Séville mettre ordre aux affaires que sa mère, en mourant, avait abandonnées à sa prudence.

Des intérêts compliqués et également exigeants lui rendaient cette mission aussi pénible que difficile : son beau-frère, Garcia Sanchez de Robles, semblait puiser dans ses grandes richesses le désir de les augmenter encore, et il n'était pas disposé, dans cette circonstance, à se montrer généreux envers des compétiteurs plus faibles que lui. D'un autre côté, la justice faisait un devoir à Ribadeneyra de soutenir les droits de ses sœurs et d'autres proches parents. Il trouva, dans sa prudence et sa vertu, les moyens de concilier ces intérêts divers, de respecter les droits de tous sans mécontenter personne, et de maintenir la paix dans sa famille.

A peine eut-il terminé cette affaire, qu'il se hâta d'aller se dédommager, parmi ses frères, des ennuis qu'elle lui avait causés (1). Il établit d'abord son séjour à Tolède, qu'il quitta, vers l'an 1584, pour le fixer à Madrid, qui fournissait à ses travaux littéraires des ressources plus abondantes, et où sa présence était plus utile aux affaires de son Ordre. Là, il choisit pour logement un des appartements les plus élevés de la maison, afin que la difficulté d'y pénétrer modérât l'indiscrétion des visiteurs. Il l'appelait *Jesus del Monte*, du nom que portait la campagne du collége d'Alcala. Il sut en effet se ménager, au milieu de la capitale, la paix de la solitude. Aussi, pour lui, descendre de sa chambre ou y remonter, c'était faire un voyage : « Allons à Madrid. — Retournons à *Jesus del Monte*, » disait-il alors.

Cependant le nom de *Jesus del Monte* ne rendait pas à Ribadeneyra tous les soulagements que cette campagne offrait à sa santé. Et plus d'une fois, sur l'invitation des Pères d'Alcala, il alla y chercher un abri réel contre le tumulte de la capitale, s'y remettre de ses fatigues, ou de quelque maladie. Il nous a laissé lui-même, de ce délicieux séjour, une description qui

(1) Lopez, *Vida* (ms.) *del P. Ribaden.*, cap. 11.

nous explique le plaisir qu'il y goûtait. C'était un antique ermitage, situé à l'est d'Alcala, dans une contrée appelée Loranca. Le P. Manuel Lopez, qui en avait fait l'acquisition, en 1555, y avait construit une chapelle sur les ruines de l'ancienne, et des bâtiments assez vastes pour loger une communauté de quatre-vingts religieux. C'était là que les professeurs et les jeunes scolastiques du collége d'Alcala allaient, pendant les vacances et les jours de congé, se distraire des préoccupations de l'étude ou de l'enseignement (1). Leurs délassements étaient souvent partagés par de vénérables Pères, qui, après avoir parcouru la même carrière, avaient passé leur vie ou épuisé leurs forces soit dans les travaux de l'étude, soit dans l'exercice du ministère apostolique, soit dans les soucis du gouvernement. Plus d'une fois, on vit réuni à *Jesus del Monte* tout ce que la chaire, la littérature, la science et la religion avaient de plus distingué en Espagne : Ribadeneyra y rencontrait le P. Juan Ramirez, un des plus illustres prédicateurs de son temps; les PP. Alonso Deza et Gabriel Vasquez, oracles de la théologie; le P. Cyprien Suarez et le P. Louis de Lacerda, deux des plus grands humanistes du XVI^e^ siècle ; le P. Louis Dupont, si connu par ses œuvres spirituelles; le P. Louis La Palma, non moins remarquable par ses écrits, un des plus fidèles interprètes des Exercices et de l'Institut de saint Ignace; le P. Juan Mariana, le premier de nos historiens modernes et le rival des anciens ; enfin d'autres Pères qui avaient acquis dans divers emplois une réputation non moins méritée. Les uns et les autres trouvaient à Jesus del Monte, outre les charmes d'une société d'élite, tous les avantages que réclamaient leurs études, ou leur santé, ou leur grand âge.

Cette campagne s'élevait parmi des bosquets d'oliviers sur un côteau, que défendaient contre le vent du nord des collines plus hautes et couvertes de vignes. A l'orient et à l'occident, la nature étalait à la fois ses horreurs et ses beautés sur deux chaînes

(1) Alcazar, *Chrono-historia de la Provincia de Toledo*, tom. II, p. 355.

de rochers qui se déroulaient au loin, sans se relier, comme pour ménager aux regards un horizon étendu. Du pied de la terrasse, qui servait de base à la maison de campagne, descendait en pente douce un vallon solitaire, que l'art avait changé en un délicieux jardin. Des mains industrieuses y avaient habilement distribué diverses allées, dont les unes, plus larges, se prolongeaient en ligne droite sous de grands arbres, et les autres, plus rétrécies, serpentaient à travers des massifs et des bosquets ; elles y avaient aussi planté, à l'abri de rideaux de frênes, de hêtres et de peupliers, un verger aussi fécond que varié, et forcé les ondes limpides d'une source abondante de répandre la fraîcheur et la fertilité dans toutes les parties du paysage.

C'était dans ce séjour, plus commode que splendide, que ses pieux habitants, sous un ciel serein, dans un agréable climat, au milieu d'une atmosphère toujours pure, goûtaient le calme dont ils avaient besoin. Les uns s'y reposaient de leurs travaux passés, ou en préparaient de nouveaux; les autres y refaisaient une santé délabrée; plusieurs y coulaient dans la paix les derniers jours d'une vie consacrée au service de Dieu. On les voyait tantôt seuls errer dans les allées, un livre ou le rosaire à la main, ou se livrer, sous des ombrages solitaires, à de profondes méditations; tantôt assis tous ensemble sur un tapis de gazon, goûter dans une intime communication de pensées, de sentiments et de souvenirs, les douceurs de l'union fraternelle. Quelquefois, rangés autour de Ribadeneyra, ils écoutaient avec une sainte avidité ce qu'il leur racontait de la vie de leur commun Père, ou des premiers temps de la Compagnie. Sa vertu et le glorieux privilége d'avoir été le disciple chéri de saint Ignace le rendaient respectable à tous, même aux plus anciens, autant que ses belles qualités le leur rendaient aimable.

Aussi toutes les maisons de la Province s'enviaient-elles le plaisir de le posséder : nous avons vu dans les débris de leurs correspondances domestiques, conservés dans diverses

bibliothèques d'Espagne, qu'il était souvent obligé de satisfaire des vœux si légitimes. On le voyait assister tantôt aux fêtes littéraires de différents colléges, tantôt aux pieux exercices du noviciat de Villarejo.

Nous le rencontrons encore, à l'âge de près de quatre-vingts ans, au collége d'Alcala ; et son passage, qui était toujours marqué par des manifestations de bonheur, fut encore signalé cette fois par des bénédictions particulières. Un jour, Ribadeneyra vit entrer dans sa chambre un novice dont le front soucieux trahissait des peines intérieures. L'accueil paternel qu'il lui fit l'encouragea à les lui exposer et à lui en demander le remède. Ce jeune religieux avait déjà subi pendant plus de deux ans les épreuves du noviciat ; et loin de l'admettre aux trois vœux de religion, on pensait à lui différer encore cette faveur, et même à la lui refuser. Il l'avait cependant méritée par sa conduite ; mais sa santé semblait devoir se refuser aux travaux de l'apostolat, même au régime d'une communauté. Le P. Ribadeneyra, touché de ses confidences et de son affliction, lui fit quelques questions pour connaître le fond de son cœur et la nature de son talent ; puis il le renvoya plein d'espoir et de joie. Les informations des supérieurs ne modifièrent point les favorables impressions qu'il avait emportées de cet entretien. Il n'eut pas de peine à les leur communiquer ; et peu de jours après, son protégé faisait entre ses mains les trois vœux simples de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, avec la promesse obligatoire de les observer dans la Compagnie de Jésus. Le novice sembla trouver dans cette consécration un principe de santé : il parcourut, sans s'arrêter et avec succès, la longue carrière des études. Devenu le P. Gonzalez Galindo, il se fit une brillante réputation en Espagne par l'éclat de son enseignement à Alcala et à Madrid, par son éloquence dans les premières chaires du royaume, par les savants ouvrages qu'il écrivit. Il mourut à l'âge de soixante-douze ans, laissant à la Compagnie, où il en avait

passé quarante-six, la gloire de son nom et l'exemple d'une sainte vie (1).

Ribadeneyra ne rencontrait pas, dans tous ses voyages, l'occasion de rendre de pareils services, mais partout il justifiait l'estime et la vénération de ses frères. Survivant du premier âge de la Compagnie, il faisait admirer en lui l'esprit et les vertus qui avaient présidé à sa fondation. Une démarche grave, un front serein, un air de recueillement et de bonté, une douce affabilité, des manières prévenantes, une conversation spirituelle et intéressante, une charité toujours empressée, une régularité parfaite, une vertu suave, le plus tendre amour pour son état, toute sa personne enfin rappelait l'école de saint Ignace et la première génération de la Compagnie. Il se croyait d'autant plus obligé de servir à tous de modèle, que, formé par le saint Fondateur et témoin de ses actions, il était aussi resté comme le dépositaire de ses pensées. A ces titres, il aimait surtout à donner à ses frères l'exemple de l'obéissance. Il avait toujours fait de cette vertu le fondement de sa perfection, comme saint Ignace en avait fait le fondement de son Institut. Pour la mieux observer, il aurait voulu être toujours au-dessous de tout le monde; et ce n'avait été que par un héroïsme d'obéissance qu'il avait subi les charges que lui avaient confiées les supérieurs. Lorsque, dans sa retraite, il en fut enfin délivré, il témoigna par sa scrupuleuse fidélité à toutes les règles, par sa prompte soumission aux ordres de l'autorité, combien il était heureux d'obéir. Quoiqu'il fût maître de son temps et libre d'en disposer comme il l'enten-

(1) *Supplement. Scriptorum Provinc. Toletan. S. J.* (Ms. in-fol. conservé dans les Arch. de la *Prov.* d'Espagne), au mot *Petrus Gonzalez Galindo*. Dans ce ms. on lui attribue un discours sur le culte des hosties miraculeuses d'Alcala; deux panégyriques ou oraisons funèbres du cardinal Ximenès; un ouvrage en 2 vol. in-fol. intitulé : *Problemata sacra*.

Il existe encore, parmi les mss. de la Bibliothèque royale de Madrid, un travail inédit du même auteur, intitulé : *Avisos que da el Pedro Gonzalez Galindo a el P. Francisco Aguado en el cargo de ser Confesor del Conde Duque* (Olivarès).

dait. il n'entreprenait jamais rien sans l'avoir soumis aux supérieurs. Quand ils voyaient quelque difficulté dans les projets qu'il leur communiquait, il leur demandait la permission de leur donner des explications, et il ne le faisait qu'après avoir, selon l'esprit de la règle, consulté le Seigneur dans la prière. Il aurait mieux aimé ne rien écrire que de publier un livre, ou de travailler sur un plan qui n'aurait pas eu la pleine approbation de ses supérieurs (1).

Ribadeneyra portait un égal amour à la pauvreté religieuse. Il s'était accoutumé, dès son enfance, à en souffrir toutes les rigueurs; et depuis lors, loin de se dédommager de si terribles épreuves, il ne cessa de se complaire dans les privations, dans la pratique la plus austère de cette vertu. Il était plus jaloux d'en porter les livrées et d'en sentir les effets, que ne le sont les grands du siècle de se parer d'un luxe fastueux et de jouir des douceurs de la vie. Ni ces infirmités, ni son grand âge ne lui paraissaient des motifs suffisants pour demander des exemptions, des préférences ou des adoucissements. Il ne voulait de distinction ni dans son habitation, ni dans ses vêtements, ni dans sa nourriture. Dans cet esprit de pauvreté, il répugnait aux objets neufs, et faisait durer le plus longtemps qu'il le pouvait ceux qui étaient à son usage. Ainsi il conserva pendant soixante ans le même chapelet, quoiqu'il l'eût très-souvent entre les mains, et il porta pendant quarante ans le même manteau de grosse toile; tous ses vêtements accusaient le même esprit de pauvreté. Le duc de l'Infantado ne le voyant jamais couvert que d'habits vieux ou rapiécés, voulut lui en faire faire de plus convenables, disait-il, à son grand mérite et aux besoins de sa santé. Les supérieurs prièrent Ribadeneyra d'accepter l'offre de ce seigneur, qu'un refus aurait pu offenser. Il l'accepta, pour obéir, à titre d'aumône. Mais comme le drap dont on voulait le revêtir était plus convenable à la magnificence du donateur qu'à la condition d'un religieux, il pria, à son

(1) La Palma, lib. II, cap. 11.

tour, ses supérieurs de le dispenser de l'humiliation de traîner, dans le séjour de la pauvreté, les livrées d'un grand seigneur. Le duc de l'Infantado dut borner sa générosité à une soutane de serge et à un manteau d'une étoffe non moins grossière (1).

Ribadeneyra montrait moins de complaisance encore envers les amis du dehors, qui lui offraient des soulagements nécessaires à sa santé. Et lorsque ceux-ci lui envoyaient, pendant ses maladies, quelques mets recherchés, il les faisait distribuer aux pauvres, ou à ceux qu'il croyait plus malades que lui. Personne cependant n'avait une santé plus délabrée que la sienne.

Les maladies auxquelles nous l'avons vu souvent en proie le suivirent dans sa cellule, renforcées des infirmités de son âge. Mais, dit le P. La Palma, Dieu Notre-Seigneur, qui réclamait de lui de nouveaux services pour le bien de son Église, lui ménageait des soulagements et assez de forces pour qu'il pût les rendre ; en sorte que, sans le priver du mérite des souffrances, il lui fournissait encore les moyens d'y ajouter celui d'un zèle efficace. Le P. Ribadeneyra, se conformant aux vues de la Providence, prenait avec une admirable patience les maladies qu'elle lui envoyait. Il ne refusait point les remèdes que lui offraient la charité fraternelle ou l'art des médecins ; mais il ne s'inquiétait pas plus de sa santé que de ses maladies. Il avait toujours présente à la mémoire cette règle de saint Ignace, que, de même qu'une trop grande sollicitude pour la santé du corps est blâmable, de même aussi le soin de conserver et d'entretenir les forces pour le service de Dieu est louable. A ce propos, il assurait que saint Ignace se préoccupait beaucoup de la santé de ses disciples, surtout de ceux qui travaillaient au bien des âmes, parce que, disait-il, de la santé d'un ouvrier évangélique dépend très-souvent le salut éternel d'un grand nombre. Celui donc qui est tout entier voué au service de Dieu et au salut des

(1) La Palma, lib. II, cap. 5. — Lopez, cap. 11.

âmes est redevable de sa santé à Dieu et au prochain, surtout quand les moyens de la conserver favorisent plutôt la mortification que la sensualité (1).

Ribadeneyra, fidèle à l'intention de son bienheureux Père, associait toujours au soin de sa santé la pratique de la mortification. A part les remèdes, plus capables de rebuter que de flatter le goût, il ne prenait rien de particulier pour son entretien; il n'usait jamais que de l'ordinaire de la communauté; et encore prenait-il à ses repas une si petite quantité de nourriture, qu'on s'étonnait qu'elle pût le soutenir. Lorsque l'obéissance le forçait d'accepter les invitations de quelques grands seigneurs, il ne prenait à leurs tables que ce qu'il aurait pris à celle de la communauté.

Du reste, dans les maladies, il ne consultait jamais ces goûts capricieux qu'elles ont coutume d'engendrer, et qui déconcertent souvent la charité même la plus industrieuse. Comme il ne demandait point de remède de son choix, il ne refusait jamais ceux que lui prescrivaient les médecins ou les infirmiers. Les plus violents accès du mal ne lui arrachaient jamais une parole d'impatience ou de plainte : toujours doux, patient, résigné, il n'avait à la bouche que des bénédictions pour le Seigneur, et des paroles de reconnaissance pour ceux qui le servaient. Un jour qu'il était en proie à de cruelles douleurs, le Père ministre lui demandait avec anxiété ce qu'il pourrait lui donner pour le soulager. « Rien, mon Père, lui répondit-il en souriant; cela passera, s'il plaît à Dieu; en attendant, nous prendrons une dose de patience (2). »

Les supérieurs avaient exclusivement attaché au service de Ribadeneyra un frère coadjuteur, nommé Christoval Lopez, religieux doué de bonnes qualités et de toutes les vertus de son état. Depuis le mois de janvier 1577, jusqu'au mois de septembre 1611, époque de la mort de Ribadeneyra, il lui servit non-seulement de compagnon et d'infirmier, mais encore

(1) La Palma, lib. II, cap. 2.—La Palma, *ibid.*

de secrétaire, de collaborateur, et, quand il le fallait, d'homme d'affaires. Il remplissait toutes ces fonctions avec une intelligence, une affection et une habileté qui soulageaient beaucoup le bon vieillard dans ses souffrances, comme dans ses occupations. Il savait que Ribadeneyra avait été le disciple bien-aimé de saint Ignace, qu'il avait contracté ses maladies au service de l'Eglise et de la Compagnie; et il puisait dans ces considérations une vénération profonde pour le serviteur de Dieu, un dévouement sans bornes à son service. De plus, il était témoin de ses vertus, des efforts que faisait encore son zèle pour continuer à servir, par son influence ou par ses écrits, la religion et la Compagnie, et il croyait à son tour servir l'une et l'autre en soignant une santé qui leur était si utile (1). Aussi avait-il pour elle une sollicitude qui aurait satisfait un malade plus exigeant. Ribadeneyra, de son côté, avait dans le frère Lopez une telle confiance qu'il déférait à ses avis, même à ses reproches, avec une docilité de novice, et qu'il lui abandonnait le soin de ses manuscrits, comme de l'impression de ses ouvrages (2).

Au reste, Ribadeneyra témoignait la même déférence à tous ses frères: quoiqu'environné de leur respect, il les traitait tous avec autant de considération que s'ils eussent eu sur lui quelque autorité. Toutes les fois que l'état de sa santé le lui permettait, il se mêlait à leurs récréations, dont il faisait les délices par le charme de sa conversation. Jamais il ne s'érigeait en maître; il apportait le plus vif intérêt à tout ce que disaient les autres. Loin de blesser qui que ce fût par des traits d'esprit, ou par des signes de ressentiment, il prodiguait à tous des marques de politesse; il trouvait toujours des mots aimables

(1) Lopez, *Vida del P. Ribadeneyra.* Aviso al piadoso lector.

(2) Après la mort de Ribadeneyra, Lopez entreprit de révéler ce qu'il avait vu ou appris d'une si belle vie. Il mit en ordre ses souvenirs; et si son livre n'a pas vu le jour, quoiqu'il ne fût pas indigne de la publicité, il a du moins fourni des faits curieux et édifiants à ceux qui ont entrepris la même tâche. Nous y avons largement puisé pour accomplir la nôtre. Il nous a aussi laissé, sur la vie de Ribadeneyra, un recueil de pièces qui ne nous a pas été moins utile.

pour chacun; tantôt il applaudissait aux succès de l'un; tantôt il louait et encourageait les entreprises de l'autre. Quand même il n'aurait pas eu à louer en eux des actions ou des qualités, il lui suffisait qu'ils fussent ses frères pour leur témoigner des égards.

Lorsqu'il apprenait la mort de quelques membres de la Compagnie, il s'empressait de se faire raconter des traits de leur vie; ou bien il lisait avec amour les lettres qui, en annonçant de semblables nouvelles, édifiaient par des détails propres à en adoucir l'amertume. Lui-même, s'il avait connu ceux dont on regrettait la perte, il s'étendait avec complaisance sur ce qu'il savait de leurs vertus et de leurs travaux. Ces marques d'intérêt ne suffisaient ni à son cœur ni à son amour pour son état, quand les défunts avaient présenté, à un haut degré, dans leur vie religieuse ou dans la carrière de l'apostolat, les vertus et les qualités que recommande l'Institut. Alors il avait soin que la connaissance de leurs exemples se répandît non-seulement dans toutes les maisons de sa *Province*, mais encore dans les *Provinces* étrangères. Nous avons lu plusieurs des lettres qu'il écrivit dans des cas semblables : toutes sont pleines du bonheur que lui cause le souvenir d'une vie sainte, et du désir d'en propager l'exemple. Nous sortirions de notre sujet si nous voulions les rapporter ici; mais nous ne le remplirions pas si nous passions sous silence celle que lui suggéra la mort du P. Jérôme Domenech, dont la vie avait été si intimement liée avec la sienne.

Le P. Domenech, disciple de saint Ignace, s'était toujours montré digne d'un tel maître. Épuisé par les fatigues qu'il avait supportées en Sicile, pour le bien de l'Église, il était retourné à Valence, sa patrie, où, après avoir gouverné quelques années le collége de cette ville, il termina, le 20 décembre 1592, par une sainte mort, sa laborieuse et sainte carrière. C'était une perte pour son Ordre tout entier, qu'il avait illustré par ses vertus et ses travaux apostoliques, et propagé dans plusieurs contrées de l'Italie. C'en était une surtout pour

Ribadeneyra, qui, d'abord objet de la charité du P. Domenech, puis son collaborateur et son collègue, l'avait toujours confondu avec saint Ignace dans son respect, sa reconnaissance et son affection. Aussi eut-il besoin de toute sa résignation à la volonté divine pour maîtriser ses regrets. Sa consolation fut alors de rendre à une mémoire si chère les hommages de sa vénération et de sa reconnaissance, et d'exciter les mêmes sentiments dans les autres. Comme le P. Boldo, recteur du collége de Valence, lui avait envoyé une relation détaillée de la dernière maladie et de la mort du P. Domenech, il lui adressa une lettre, qu'il destinait au public, et où il s'étendait avec complaisance sur les travaux et les vertus de ce saint religieux. Il rappelle surtout l'admirable dévouement qu'il avait pour ses frères, la sagesse et le zèle non moins étonnant qu'il déployait dans tous les emplois qu'on lui confiait; les grandes œuvres qu'avait opérées sa charité en Sicile, où il avait ouvert des asiles à toutes les infortunes; enfin les exemples de vertus qu'il léguait à la Compagnie.

« Voilà, dit-il en terminant, ce que je puis dire en général de la vie et du mérite de notre bon P. Jérôme Domenech. Si je voulais entrer dans les nombreux et importants détails d'une carrière si bien remplie, il me faudrait plus de temps que je n'en ai. Du moins, mon Révérend Père, veuillez bien faire recueillir à Valence les souvenirs qu'il y a laissés, et qui finiraient par s'effacer, si l'on attendait plus longtemps. Que le Seigneur nous donne le secours de sa grâce pour marcher sur les traces d'un si saint religieux, et pour être d'aussi dignes enfants de la Compagnie qu'il le fut lui-même. Je prie instamment Votre Révérence, ainsi que mes Pères et mes Frères de votre maison, de la demander surtout pour moi dans leurs prières, afin que, sortant, au bout de tant d'années d'une vie stérile, de la tiédeur que vous me connaissez, je commence enfin tout de bon à servir le Seigneur (1). »

(1) Datée de Madrid, le 6 févr. 1593 — Autog. Biblioth. de l'Acad. roy. d'Histoire, de Madrid. *Papel. varios*, tom. CII, nº 56.

C'était par ces témoignages de charité fraternelle que Ribadeneyra se consolait de la mort de ceux qu'il avait tant aimés pendant leur vie ; car, bien que tous n'eussent pas à sa vénération et à sa reconnaissance les mêmes droits que le P. Domenech, il n'en excluait aucun de son affection.

Il aimait surtout à la témoigner aux Frères coadjuteurs. Comme s'il eût voulu se dédommager, par ses rapports avec eux, du refus qu'on lui avait fait de le comprendre dans leur degré, il recherchait leur conversation, s'enquérait avec un touchant intérêt des offices qu'ils remplissaient, de leurs exercices de piété, de leurs dévotions particulières, et il leur apprenait dans quel esprit ils devaient s'acquitter des uns et des autres. Il les encourageait dans leurs travaux, les consolait dans leurs épreuves, partageait même quelquefois leurs fonctions, leur montrant, par son exemple ainsi que par ses leçons, comment on sanctifie les travaux corporels par la prière et la pureté d'intention (1).

Mais ses préférences étaient pour les malades : dans les fréquentes visites qu'il leur rendait, il s'efforçait de les égayer, ou de leur adoucir leurs souffrances, soit par des récits intéressants, soit par de pieuses lectures, soit par ses services ; enfin, il avait pour eux tous les soins, toutes les attentions que sait inventer une charité ingénieuse.

Il faisait aussi l'accueil le plus cordial à ceux de ses confrères étrangers qui passaient par la maison qu'il habitait. Il leur épargnait, par ses prévenances, tous ces petits embarras que crée ordinairement, à des voyageurs, l'ignorance des usages, des habitudes, de la localité. Quand ils étaient appelés à Tolède ou à Madrid par des affaires nécessaires, il s'empressait de leur offrir ses services. A la vérité, il n'aimait pas que des religieux se mêlassent d'affaires temporelles : il était même sur ce point d'une sévérité qui pouvait paraître excessive; et plus d'une fois il fit, à ce propos, des observations que lui

(1) La Palma, lib. II, cap. 3.

permettait l'autorité de son nom, et qu'expliquait son amour pour l'Institut. Mais l'organisation des Missions, l'administration des bénéfices, ou des fondations, la direction d'établissements d'utilité publique, touchaient par tant d'endroits aux lois et aux intérêts de l'Etat, que ceux qui étaient chargés des affaires temporelles des colléges ou des autres maisons de la Compagnie, se voyaient ordinairement obligés d'entrer en relations avec divers bureaux du gouvernement, et souvent d'aller défendre ou poursuivre à la Cour les intérêts qui leur étaient confiés. Dans ces cas, Ribadeneyra leur donnait les conseils et la direction dont ils avaient besoin ; quand sa santé pouvait y suffire, il partageait leur sollicitude, leurs peines, leurs démarches. Il se réjouissait de leurs succès ; ou bien, il s'affligeait avec eux, toujours avec résignation, si leurs négociations n'étaient pas heureuses. Leurs affaires étaient les siennes, puisqu'elles concernaient la Compagnie ; de là, le vif intérêt qu'il y prenait (1).

Quant à ceux qui avaient cessé d'être ses frères en religion, il plaignait d'autant plus leur sort qu'il savait mieux apprécier le bonheur de sa vocation. Mais, à l'exemple de saint Ignace, il ne consentait jamais à entretenir avec eux des relations d'amitié, et il n'approuvait pas les religieux qui en agissaient autrement. Seulement il donnait à ces infortunés de fréquents témoignages de compassion dans ses prières (2).

Quoique moins réservé avec ses parents, Ribadeneyra ne leur prodiguait cependant ni ses moments ni ses lettres. Il ne leur écrivait ou ne les voyait que pour les consoler lorsque Dieu les frappait dans leur santé, dans leur fortune, ou dans ce qu'ils avaient de plus cher. Alors il élevait leurs pensées vers le ciel, leur montrait dans ces épreuves l'intention paternelle de la Providence et leur apprenait à l'adorer. C'était le service qu'il rendait assez souvent à Isabelle de Ribadeneyra,

(1) La Palma, lib. II, cap. 6.
(2) La Palma, lib. II, cap. 6.

sa sœur, religieuse du couvent de Saint-Clément à Tolède. Comme des maladies presque continuelles et des peines intérieures non moins pénibles mettaient souvent sa patience à l'épreuve, elle recourait, pour la soutenir, aux avis et aux consolations de son frère. Ribadeneyra ne les lui refusait point; il lui accordait même les témoignages de cette commisération qu'inspirent toujours aux cœurs sensibles les souffrances d'autrui; mais, en homme de Dieu, il ne lui apportait jamais d'autres consolations que celles de la religion : il la rappelait tantôt à Béthléem ou à Nazareth, tantôt au jardin des Olives, tantôt au Calvaire, lui mettait devant les yeux les exemples et les leçons de Notre-Seigneur, et soulageait ses douleurs par le sublime spectacle de celles du Rédempteur.

Il est plus facile de proportionner les consolations aux douleurs, qu'au besoin ou au désir qu'en ont ceux qui souffrent. Isabelle, soulagée par celles de son frère, lui en demandait sans cesse de nouvelles; mais Ribadeneyra aurait craint de trop céder à la nature, s'il lui avait plus accordé que n'exigeait de lui la charité. Il faisait attendre ses conseils ; et cinq ou six lettres pressantes pouvaient à peine obtenir de lui une réponse. Cependant, loin d'emprunter ces formes dures qu'on prête si arbitrairement à la vertu, il conservait, même dans ses refus, la suavité qui faisait le caractère de la sienne : « Je sais, écrivait-il alors à sa sœur, que vous vous étonnez d'un silence que n'ont pu me faire rompre les nombreuses lettres que j'ai reçues de vous; mais il vous suffit de savoir que je vous recommande chaque jour à Notre-Seigneur, que je prends à vos peines intérieures une part aussi vive que si vous me les racontiez, mais que, ne pouvant y porter remède, je prie Dieu de vous consoler. D'ailleurs, il m'est impossible d'entretenir avec vous une active correspondance : je suis résolu de n'écrire que les lettres qu'exigera de moi une nécessité absolue. »

Une autre fois, il écrivait à la même : « Si vous mesurez l'intérêt que je vous porte, ainsi qu'à Doña Marie, votre sœur, sur

les lettres que je vous adresse, vous pourrez dire qu'il est bien médiocre, et peu digne d'un frère. Mais si vous preniez la mesure plus sûre du désir que j'ai de votre bien, des fréquentes prières que je fais pour vous au Seigneur, et de la volonté qu'il m'inspire de vous rendre, dans une occasion donnée, les services que me permet mon état, vous diriez certainement que je corresponds à l'affection que vous me portez, quelque grande qu'elle soit. Je suis vieux, cassé et occupé à écrire ou à faire imprimer, pour le service de Notre-Seigneur, quelques petites élucubrations qui me fatiguent beaucoup ; et une occupation si pénible, si assujettissante, si continuelle, ne souffre pas que j'écrive beaucoup de lettres (à moins que ce ne soit pour quelque affaire pressante), même à des personnes de ma famille comme vous. La fin de mes jours n'est pas éloignée ; vous trouverez bon, s'il vous plaît, que je n'arrive pas, les mains vides, au bout de ma carrière (1). »

Dans une autre circonstance, il envoya à sa sœur, en réponse aux nombreuses lettres qu'il en avait reçues, son *Traité de la Tribulation*, avec un billet conçu en ces termes : « Vous vous plaignez de moi, parce que vous croyez que je vous oublie ; mais vous vous trompez, car je pense à vous dans toutes mes pauvres prières. Mes indispositions croissent avec les années, et mes occupations aussi ; en sorte que je suis obligé de laisser de côté ce qui n'est qu'agréable. Cependant, pour m'entretenir longuement avec vous, et suppléer à toutes les réponses que je ne vous ai pas faites, je vous envoie ce *Traité de la Tribulation*, dans l'espoir qu'il vous sera utile. Imaginez-vous, en le lisant, que nous nous entretenons ensemble, et vous y goûterez le plaisir que vous avez la bonté de trouver dans la lecture de mes lettres. Que Notre-Seigneur vous console et vous protége : que l'Esprit-Saint vous éclaire, afin que vous connaissiez qu'il n'y a, dans cette vie, d'autre bonheur que celui de souffrir et de

(1) Autogr. Bibl. de la Academ. de la Historia, de Madrid. *Collec. Salazar*, tom. CXXIX, nº 48.

mourir sur la croix. Accusez-moi réception de cet envoi; et si vous ne pouvez pas prier beaucoup pour moi, offrez du moins au Seigneur quelques-unes des douleurs et des souffrances que vous supportez; consolez-vous dans la pensée qu'elles dureront peu, qu'après le travail viendra le repos, après la douleur, la joie, et après la croix, la gloire du ciel. Que Dieu, dans sa miséricorde, nous la donne, et vous conserve toujours dans sa grâce, comme je le désire et le lui demande.

« De Madrid, le 5 avril 1590 (1). »

Il ne lui aurait pas été impossible d'entretenir la correspondance qu'on lui demandait avec tant d'instances, et, ce semble, pour de si bonnes raisons, si, moins avare de son temps, il eût voulu dérober quelques moments à ses études et à ses exercices de piété: mais il ne pouvait se résigner à ce sacrifice; et c'est pourquoi, dans une lettre, datée de Jesus-del-Monte, il disait à sa nièce : « Je n'écris point à votre père ni à mesdames mes cousines, car j'ai entre les mains des occupations plus importantes, et je dois penser à faire, du peu de temps qui me reste, le meilleur usage possible. D'ailleurs, je n'oublie pas de vous recommander à Dieu, comme je le dois. Ici je vis en assez bonne santé parmi des anges. J'y trouve tous les moyens de me sanctifier : Dieu veuille que je sache en profiter (2) ! »

C'était toujours pour obéir à sa piété que Ribadeneyra cédait aux légitimes sentiments de la nature; et aux longues et fréquentes lettres qu'il recevait de sa parenté, il ne faisait, de temps en temps, que des réponses comme celles que nous venons de citer.

Ce même esprit de piété obligeait aussi Ribadeneyra à se prêter quelquefois aux désirs des personnes pieuses qui recouraient à ses lumières; mais alors il se gardait bien de reculer les limites du temps que la charité lui traçait. Il était encore plus souvent consulté tantôt par les directeurs des âmes, qui

(1) Lopez, *Recueil*, etc.
(2) La Palma, lib. II, cap. 13.

le prenaient pour guide dans l'exercice de cet important ministère, tantôt par des chrétiens du siècle, qui lui demandaient une règle de conduite; d'autres voulaient asseoir leur jugement sur son avis touchant des dévotions nouvelles, et certaines réputations de sainteté qui alors étonnaient ou troublaient les esprits. Ribadeneyra donnait aux uns et aux autres des conseils que l'expérience ne manquait jamais de justifier.

De toutes les leçons qu'il avait puisées à l'école de saint Ignace, aucune peut-être ne lui était restée plus profondément gravée dans l'esprit que cette faculté de distinguer, dans les âmes, les illusions des passions, de l'action de la grâce. Tout ce qu'il avait vu et entendu, sur ce point, de ce grand maître de la vie spirituelle, lui servait de règle dans de semblables circonstances. Il aimait à ce propos à raconter des traits, qu'il a consignés dans ses livres, et qui nous font connaître à la fois la source et la mesure de son discernement.

« Le principal soin du P. Ignace, disait-il, étoit de nourrir et conserver en la Compagnie un esprit de dévotion et mortification qui fût vrai et solide, et non-seulement apparent à l'extérieur; et la règle la plus assurée qu'il eût pour juger de la dévotion d'un religieux étoit de voir l'avancement qu'il faisoit en la mortification et abnégation de soi-même, témoin ce que je m'en vais dire. » Il raconte ensuite qu'un Père de l'Ordre de Saint-Dominique vint un jour consulter saint Ignace, son ami intime, sur une religieuse de Bologne, qui avait des extases, des visions, et les signes sensibles de la Passion du Sauveur, mais qui, au milieu de tant de faveurs, se montrait docile aux ordres de l'autorité. « Ayant fini son discours, poursuit Ribadeneyra : Que vous semble de ceci, mon Père, dit-il au P. Ignace? car de moi, je n'ose le réprouver, ni aussi du tout l'approuver. — Je vous dirai, répond le Père, qu'en tout ce que vous venez de raconter de cette religieuse, il n'y a rien où je trouve moins de danger qu'en cette obéissance prompte. » — Et n'y eut pas moyen de lui en faire dire davantage pour lors. Depuis, ce religieux

s'étant retiré, je prie le Père de s'élargir un peu sur cette réponse, et nous dire librement ce qu'il jugeoit de tout cela. « Que voulez-vous que je vous dise, Pierre? fit-il : il est bien au pouvoir de Dieu de communiquer, quand il lui plaît, si grande abondance de grâces à une âme, qu'elles redondent même au corps, et se fassent voir au dehors ; mais cela advient fort rarement, et encore à quelques saints du tout signalés. Au contraire, c'est une chose toute ordinaire à l'esprit de mensonge, ne pouvant pas opérer en l'âme, sur laquelle il n'a aucune puissance, de faire paraître ès-corps certaines choses qui semblent admirables, pour tromper les âmes simples et curieuses. De quoi il m'apporta plusieurs exemples, lesquels j'avois vus moi-même autrefois. Et de fait, nous avons entendu depuis que toute la dévotion de cette religieuse s'en est allée en fumée, et a eu une très-mauvaise fin. »

« Voici une autre histoire presque semblable. L'an (si je ne me trompe) 1541, Martin de Sainte-Croix, pour lors novice de notre Compagnie, et depuis recteur du Collége de Coïmbre, louant un jour au Père, en ma présence, une certaine religieuse de Cordoue en Espagne, nommée Magdeleine de la Croix, laquelle étoit en grande réputation de sainteté en ces quartiers-là, disoit qu'il n'y avoit rien de plus sage, ni de plus saint au monde. Et ne pensez pas que j'en parle par ouï-dire, faisoit ce novice, car je l'ai vue et lui ai souvent parlé moi-même, et si vous puis-je bien assurer que j'y ai trouvé mille fois plus de bien et de vertu qu'on ne m'en avoit jamais dit. — Eh quoi, mon frère, fit le Père, fondez-vous donc la sainteté d'une personne religieuse sur des apparences extérieures si mal assurées et du tout incertaines? Nous ne faisons pas ainsi dans la Compagnie ; car on y mesure la sainteté à l'aune des vertus vraiment solides et parfaites, et non à ces ombres vaines. — Puis, lui faisant une bonne réprimande sur cette légèreté, il lui enjoignit de déposer entièrement le trop d'opinion qu'il avoit de cette femme, laquelle montra bientôt par effet que toute sa dévotion n'étoit que parade et ostentation. Car peu d'années

après, Dieu haussant le masque des hypocrisies et impostures par le moyen desquelles elle alloit trompant le monde, sous prétexte de certaines révélations qu'elle disoit avoir reçues du ciel, jusques à vouloir même prédire les choses futures, elle fut mise à l'Inquisition, où elle fut enfin châtiée selon ses démérites.

« Il me souvient encore, à propos de ces dévotions extraordinaires, qu'il reprit un jour bien âprement certain Père des nôtres, de ce que parlant à un novice de choses qui n'étoient pas propres de notre Institut, entre autres il lui avoit fort hautement loué la dévotion d'une certaine personne, disant qu'elle se trouvoit souvent ravie en esprit durant son oraison, et recevoit en ce ravissement de fort extraordinaires révélations de Dieu, comme si en cela eût consisté le point de la perfection religieuse. Persuasion que le Père a toujours estimée très-dangereuse, nommément à ceux qui ne font que d'entrer en la vie spirituelle, lesquels ont l'âme merveilleusement susceptible de semblables impressions, qui ne sont pas moins difficiles à ôter par après, qu'est l'odeur première qu'un vaisseau a tirée de quelque forte liqueur (1). »

Voilà les leçons que Ribadeneyra avait reçues de saint Ignace sur le discernement des esprits. Ces souvenirs et ces exemples, interprétés par l'admirable droiture de son jugement, étaient pour lui une règle dont il ne s'écartait jamais. A la vérité, il était bien éloigné de cette incrédulité qui rejette tout sans examen, qui contesterait même, si elle l'osait, les miracles de l'Evangile ; mais il ne l'était pas moins de cette extrême crédulité qui s'attache à toutes les illusions. Il y a des esprits faciles, des âmes naïves qui s'épanouissent au récit de certaines visions, ou de certaines révélations ; qui vouent leur admiration à des vertus d'une apparence éclatante, se font, pour ainsi dire, les apôtres de ces poétiques réputations, et mettent à les célébrer plus de soin qu'ils n'en mettent à pratiquer l'humilité et la charité. Ribadeneyra n'avait pas de ces enthou-

(1) Ribaden., *Vie du B. P. Ignace*, lib. v, cap. 10.

siasmes. Une réputation de sainteté l'éblouissait d'autant moins qu'elle était plus brillante. Il se méfiait de ceux qui s'en faisaient une par des moyens de dévotion. Autant il estimait et respectait une vertu enveloppée dans son humilité, autant il suspectait celle qui se nourrissait des hommages des hommes. Les événements se chargeaient de lui donner raison.

Tandis qu'il séjournait à Madrid, un homme de guerre, nommé Michel de Beamonte y Piedrola, avait quitté le métier des armes pour essayer de la profession de prophète : il prétendait découvrir les choses les plus secrètes, prédire les événements futurs, faire des horoscopes, annoncer d'avance la bonne ou la mauvaise fortune des particuliers, et les calamités publiques. Un air mortifié, une figure exténuée, un accoutrement misérable, des actes publics de religion, de longues prières, donnaient à ses rêveries une certaine autorité qui séduisait beaucoup de monde, même à la cour de Philippe II. Ribadeneyra ne partageait point cette crédulité. On le pressait de visiter, comme faisaient tant d'autres, Michel Piedrola ; et celui-ci, qui désirait entrer en relation avec lui, employa, pour se satisfaire, l'entremise de plusieurs personnes de considération ; Ribadeneyra ne voulut jamais le voir ni lui parler. Il s'occupa quelquefois de lui, mais ce fut pour détromper ceux qu'il avait séduits. Ayant appris que Piedrola avait l'approbation du conseil de la couronne, il écrivit aussitôt à Don Garcia de Loaysa, conseiller du roi et plus tard archevêque de Tolède, une lettre aussi forte que savante, dans laquelle il lui montrait : 1° qu'il n'appartient pas aux hommes de lois et d'affaires de juger des prophéties ; 2° quels sont les caractères des véritables prophéties ; 3° que les prédictions de Piedrola n'offraient pas ces caractères (1).

Piedrola s'était fait aussi des amis parmi les Inquisiteurs. C'était habile ; mais cette précaution ne le défendit pas contre la clairvoyance de Ribadeneyra. Appelé par une affaire impor-

(1) Lopez, *Recueil de pièces*, etc.

tante chez un d'entre eux, le Père rencontra Piedrola au moment où il sortait de l'audience. Il ne put s'empêcher d'en témoigner sa surprise au prélat : « Si j'étais à la place de Votre Seigneurie, lui dit-il, je n'accorderais pas l'entrée de ma maison à Piedrola, dont elle sera peut-être bientôt le juge ; car la lumière se fera enfin sur les errements de cet homme. » L'Inquisiteur prit l'avis au sérieux : il ne vit plus le prétendu prophète que le jour où il fut appelé à le juger et à le condamner comme visionnaire (1).

Vers le même temps, on parlait beaucoup d'une religieuse de Portugal, nommée en religion Marie de la Visitation. C'était, disait-on, une sainte à miracles; elle avait des ravissements, des extases; elle s'élevait à la contemplation la plus sublime; enfin elle portait sur son corps les stigmates de la Passion. La religieuse n'était point fâchée de tout ce bruit; elle y contribuait même par la facilité avec laquelle elle recevait les curieux que sa réputation attirait auprès d'elle, par la complaisance avec laquelle elle parlait de ses extases et montrait ses stigmates, ou en prenait l'empreinte sur des morceaux de papier, que les dévots répandaient de tous côtés, et dont des industriels même faisaient commerce. Ribadeneyra, informé de ces circonstances, n'y vit point les marques de la véritable sainteté : il eut pitié de la religieuse et de ses admirateurs. Il ne s'éleva point contre elle, par respect pour de grands et vertueux personnages que ces apparences avaient trompés. Mais il ne leur donna jamais le moindre signe d'approbation. « Je ne veux blâmer, disait-il, ni les visions ni les stigmates de Marie de la Visitation ; mais certainement, si elles viennent de Dieu, elle en fait un abus qui l'en rend indigne. » Comme on lui présentait un jour un de ces morceaux de papier qui portaient l'empreinte des stigmates de cette religieuse, et quelques mots d'explication : « Mon Dieu, dit-il, en faisant sur lui le signe de la croix, est-il possible, est-il possible qu'on prenne pour des marques de sainteté des extases et des

(1) La Palma, lib. II, cap. 8.

plaies dont cette personne semble faire ostentation! » Puis se tournant vers son compagnon : « Achetez ce papier, lui dit-il : ce sera un jour une pièce à ma décharge. » En effet, on découvrit que toutes ces prétendues marques de sainteté n'étaient que des ruses sacrilèges, employées par cette malheureuse pour attirer sur elle les regards et l'estime du monde. Dieu lui fit cependant la grâce de se reconnaître et d'accepter, en expiation de sa vaniteuse fourberie, la longue et dure pénitence à laquelle elle fut condamnée par l'Inquisition (1).

Ces traits de sagesse justifiaient trop bien la confiance de ceux qui consultaient Ribadeneyra sur des matières de dévotion, pour qu'il eût le droit de se plaindre de leur importunité. Mais, bref et lumineux dans ses avis, il savait toujours concilier les devoirs de la charité avec ses goûts d'étude et de retraite.

La réputation de Ribadeneyra ne lui permettait pas de borner ses relations à ses confrères ou à quelques personnes pieuses ; elle le forçait encore de les étendre aux plus hauts rangs de la société. Mais il savait alors les abréger et les restreindre. Il avait coutume de dire que la fréquentation des grands entraîne trois inconvénients : le premier, d'être gênante ; le second, d'être peu avantageuse ; et le troisième, d'être dangereuse. « Car, ajoutait-il, elle est plus propre à nous attirer à eux, qu'à les gagner à nous ; c'est-à-dire qu'ils nous rendent plus facilement mauvais religieux, que nous n'en faisons de bons chrétiens (2). »

Pénétré de ces maximes, Ribadeneyra ne fréquentait pas volontiers la société des hommes du monde. On le rencontrait moins souvent dans les palais des grands, qu'on ne voyait, dans sa cellule, des seigneurs qui désiraient jouir du spectacle de ses vertus, ou de ses entretiens et de ses lumières. Encore se montrait-il aussi peu empressé à recevoir leurs visites qu'à leur en faire. Un jour, il subit celle du baron d'Ecchemberg,

(1) La Palma, lib. II, cap. 8. — *Sentencia contra Maria de la Visitacion de Lisboa.* Ms. Biblioth. de la Academ. de la Hist. de Madrid. *Collec. Salazar, Est.* 12, gr. 8, n° 452.

(2) La Palma, lib. II, cap. 3.

ambassadeur de l'archiduc Ferdinand, depuis empereur, sous le nom de Ferdinand II. Ce seigneur lui dit que, devant bientôt retourner en Allemagne, il ne voulait point partir sans avoir reçu sa bénédiction. Comme Ribadeneyra paraissait ne pas comprendre ce langage, le P. Recteur, présent à cet entretien, lui exprima en termes formels le pieux désir de l'ambassadeur, et l'invitation de s'y rendre. En ce moment, l'ambassadeur tomba à genoux; le P. Ribadeneyra en fit autant, et faisant sur lui-même le signe de la croix : « Monseigneur, dit-il au baron, que Dieu nous bénisse, vous et moi. »

Il arrivait souvent que de nobles personnages voulaient lui demander la même faveur. Il les recevait, si l'obéissance et les convenances le lui commandaient, mais il ne leur accordait pas une plus large satisfaction. D'autres lui offraient leurs services et se montraient heureux de pouvoir lui en rendre. Il ne les acceptait jamais pour lui; il n'y recourait qu'en faveur des pauvres, ou pour le bien de la religion. Les visites qu'il leur rendait alors étaient toujours fort courtes et pleines de réserve.

Qu'on ne croie pas cependant que son cœur fût fermé à la reconnaissance. Au contraire, il avait coutume de dire que qui n'est pas reconnaissant envers les hommes, ne l'est pas non plus envers Dieu. Fidèle à cette maxime, il se confondait en actions de grâces pour le moindre service qu'il reçût, ou qu'on rendît à son Ordre. Il gardait un perpétuel souvenir de tous les bienfaits; et ses bienfaiteurs particuliers, comme ceux de la Compagnie, avaient une part spéciale à ses prières. Il les regardait comme les ministres de la Providence; aussi mêlait-il toujours leurs noms dans les actions de grâces qu'il rendait à la bonté divine. Dans sa vieillesse, il aimait à rappeler le généreux concours que lui avaient autrefois prêté le duc de Feria en Belgique, Don Juan de Vega et le duc de Medina-Celi en Sicile. Il amenait souvent la conversation sur leurs vertus, leurs qualités et leurs actions, et alors il ne tarissait pas sur leurs louanges (1).

(1) La Palma, lib. II, cap. 5.

Sa reconnaissance éclatait surtout dans les malheurs ou les revers de fortune qu'essuyaient ses bienfaiteurs : alors il leur prodiguait les visites dont il était si avare en d'autres temps, il leur donnait toutes les consolations que son bon cœur pouvait lui suggérer; et, s'il le fallait, il y ajoutait les secours temporels, qu'il ne craignait pas de demander pour eux. Lorsque ses bienfaiteurs ainsi affligés étaient trop éloignés pour qu'il pût les visiter, il leur exprimait, dans de longues et fréquentes lettres, dont plusieurs sont parvenues jusqu'à nous, ses regrets sincères et les consolations de la religion. Nous n'en citerons qu'une, pour donner un exemple des accents que savait prendre sa douleur, et des motifs qu'il puisait dans son cœur ou dans sa piété pour soulager la douleur des autres.

Le Grand-Maître de Montesa, qui honorait Ribadeneyra de son amitié et de ses bienfaits, venait de perdre toutes ses espérances avec le marquis de Navarrès, son fils unique. Cette perte lui était d'autant plus sensible que ce jeune seigneur était doué des qualités les plus aimables, qu'il était mort subitement, loin de son père, et presque au lendemain d'une brillante alliance, qui unissait deux grandes maisons et promettait d'en perpétuer le nom.

A cette nouvelle, le premier soin de Ribadeneyra fut de recourir à la prière et d'envoyer à son noble ami les consolations qu'il y avait trouvées :

« Monseigneur,

« Je viens de dire la messe et d'offrir au Père Éternel le sacrifice du précieux sang de son Fils pour le fils dont vous pleurez la perte : je l'ai conjuré de donner à l'âme du fils le repos du ciel, et au père des jours sereins et la consolation dont il a besoin, et de m'inspirer ce que je dois dire dans cette lettre pour apaiser vos regrets. Car, pour moi, je suis si affligé, tellement abattu de cette triste nouvelle, que je ne trouve point de termes convenables pour la déplorer; que, pour

calmer votre juste douleur, je ne sais faire autre chose que de supplier le Dieu qui nous frappe de guérir lui-même la plaie qu'il nous a faite, car lui seul le peut. Je ne prétends point vous donner, Monseigneur, une consolation dont j'ai besoin, et que d'ailleurs je ne suis point capable d'égaler à votre affliction; je veux seulement me consoler moi-même par les considérations que m'a suggérées un événement si imprévu et si triste, et par les pensées qui se sont présentées à moi lorsque je m'en affligeais devant le Seigneur. J'y trouve un certain soulagement, que vous partagerez peut-être avec moi.

« Je vois le fils unique de mon noble ami, d'une beauté ravissante, florissant de santé, dans la force de l'âge, nouvel époux, pas encore père, pourvu récemment d'une commende par l'estime du Roi, qui lui promettait bien d'autres faveurs, loin de son vénérable père, dont il était l'unique consolation, l'unique soutien, succomber en peu de jours aux coups de la mort, comme la fleur qu'emporte le tourbillon. A ce spectacle, je reconnais la vérité de ces paroles de l'Esprit-Saint. *Omnis caro fœnum. — Manè sicut herba transeat; manè floreat et transeat, vesperè decidat, induret et arescat.* Qui ne serait ému de cet exemple! qui ne s'attendrirait sur le sort de cette aimable victime de la mort! qui ne partagerait la douleur de son père! qui ne pleurerait avec sa mère! qui ne s'attristerait de la solitude à laquelle son absence réduit sa maison! *O fallaces hominum spes, fragilemque fortunam et inanes nostras contentiones, quæ in ipso spatio sæpè franguntur et corruunt et antè in ipso cursu obruuntur quàm portum conspicere potuerint* ! Telles étaient les plaintes que la fragilité des choses humaines arrachait à l'orateur romain, quoique payen. Mais j'aime encore mieux ces paroles d'un auteur chrétien : *Morimur dùm vivimus semper, et tunc tantùm desinimus mori, cùm desinimus vivere morti, quia nihil aliud est vita mortalis nisi mors vivens.* Or, si notre vie, à cause de sa condition mortelle, est une mort continue, si toute notre existence n'est que l'agonie qui amène la mort, ne vaut-il pas mieux mourir pour vivre tout

de bon, que de vivre pour nous débattre dans les étreintes de la mort? surtout depuis que la mort de notre Vie sur la croix nous donne le droit de défier, avec saint Paul, la mort elle-même : *Ubi est, mors, victoria tua? ubi est, mors, stimulus tuus?* A la vérité, celui qui meurt jeune excite plus de regrets que celui qui meurt dans un âge avancé, parce qu'il donne des espérances qu'on a déjà recueillies de celui-ci ; mais il y a peu de distance dans l'espace que parcourent l'un et l'autre pour arriver au tombeau. Que sont quelques années de plus dans le cours d'une vie si courte, surtout si nous la comparons à l'éternité? *Quid enim est hoc ipsum diù, in quo est aliquid extremum?*

« Et puis, qui sait mieux ce qui nous convient que le Seigneur, maître du temps et de la vie? Quelquefois il abrége les jours d'un jeune homme, *ne malitia mutet intellectum ejus*, comme nous pouvons croire qu'il a fait à l'égard du marquis de Navarrès, qu'il a voulu soustraire non-seulement aux travaux et aux vicissitudes de cette vie, mais encore au danger du péché. Hélas! beaucoup échappèrent pour leur malheur à des maladies mortelles, et trouvèrent dans le recouvrement de la santé l'occasion et le temps de tuer leur âme par des péchés mortels, qu'ils n'auraient point commis. L'histoire ne nous en offre que trop d'exemples. Qui sait ce qui serait arrivé à notre cher marquis? Et si Dieu s'est si hâté de le retirer du milieu des iniquités de ce monde, n'est-ce point parce que son âme lui était agréable? Cette pensée me soulage. Je ne trouve pas une consolation moins grande dans la considération du monde qu'il laisse, et des périls qui auraient nécessairement traversé sa carrière. Or, puisque l'amour ne désire que le bien de celui qu'on aime, félicitons-nous au moins du bien de notre cher défunt, et espérons que le Dieu de miséricorde, lui appliquant le prix du sang de l'agneau sans tache, lui aura pardonné les fautes de sa jeunesse, qu'il lui a déjà donné, ou qu'il lui prépare une place dans le repos éternel; car enfin, quoique la mort l'ait frappé si subitement, elle lui a cependant laissé le

temps de recevoir les derniers secours de la religion. Un jour, et peut-être plus tôt que nous ne pensons, nous le retrouverons dans cet heureux séjour, où nous ne le perdrons jamais de vue.

« Je trouve un autre motif de consolation, Monseigneur, dans la haute idée que j'ai de votre vertu et du courage qu'elle vous donne. Sans doute la nature vous fait regretter de ne pas vous être trouvé à Madrid, au moment où votre fils y mourait, pour lui donner une dernière bénédiction; mais la raison vous dit que Dieu, dans sa miséricorde, a permis cette circonstance pour épargner au marquis le spectacle de la douleur de son père, qui d'ailleurs était remplacé auprès de lui par un cousin dévoué.

« Maintenant, Monseigneur, sans cesser d'éprouver une douleur si légitime, vous en soumettrez le sentiment à votre foi, et, adorant les intentions du Seigneur, vous direz : La main de Dieu s'est appesantie sur moi; en frappant le fils, il a blessé le père; la mort de mon fils n'a pas été un châtiment pour lui, mais elle est un avertissement, une épreuve pour moi. J'ai été précédé dans la tombe par celui à qui j'avais donné la vie; j'ai perdu mon successeur, pour qui je veillais, je travaillais, je vivais, je respirais, pour qui je rêvais des richesses, des honneurs; tous ces soins sont devenus inutiles depuis qu'ils restent sans objet. Si Dieu me donne un petit-fils, je le ferai héritier de ma maison; sinon, que la volonté de Dieu soit faite : il est le maître de tout ce que j'ai : *sive vivimus, sive morimur, Domini sumus*. Que nous reste-t-il à faire, sinon à nous efforcer de plaire à Dieu? Il nous a attendus; il nous a laissé le temps de faire pénitence; et ce nouveau coup de sa volonté vient m'avertir de mes devoirs dans un temps où l'âge, l'expérience, la réflexion, le désenchantement du monde, le besoin de la tranquillité, le désir de servir Dieu, disposent mon cœur à recevoir et à pratiquer une telle leçon. Je trouve de la consolation dans cette pensée, et dans la considération que Dieu a coutume de guérir d'une main la plaie qu'il fait de l'autre, de donner le courage de supporter les épreuves qu'il

nous envoie : *Facit cum tentatione proventum ut possimus sustinere.*

« Je comprends aujourd'hui mieux que jamais, Monseigneur, tout ce que Dieu demande de vous, car jamais il ne vous avait envoyé une épreuve aussi terrible, et j'ai la confiance que sa bontéproportionnera ses divines consolations à votre douleur. Tous les motifs de résignation que les auteurs apportent dans des cas semblables, et que vous connaissez, ne sont rien en comparaison de ceux que fournit la religion. Elle ne veut pas que nous nous abandonnions à l'affliction comme ceux qui, avec l'objet qu'ils pleurent, ont perdu toute espérance : elle nous fait dire avec le saint homme Job : *Dominus dedit, Dominus abstulit; sit nomen Domini benedictum!* Elle nous apprend que le sacrifice le plus agréable que nous puissions offrir au Seigneur, c'est de nous résigner en tout et toujours à sa volonté, de ne vouloir que ce qu'il veut, en dépit des réclamations de la nature, de la chair et du sang.

« Cette lettre se ressent du désordre de ma douleur; le désir de vous procurer quelque consolation ne m'a permis ni de guider ni de modérer ma plume; mais vous n'aurez égard qu'à mon intention. En finissant, je ne vous inviterai pas, comme saint Jérôme, à monter sur une montagne d'où vous puissiez considérer le spectacle lamentable de toutes les misères de ce monde; mais allez aux collines éternelles, et là, à la vue du bonheur sans fin que Dieu nous prépare, vous comprendrez qu'il vous a frappé en père, que tout ce qui est ici-bas n'est que poussière, et que les peines que nous y souffrons, quelque dures qu'elles soient, ne sont rien, dès qu'elles nous conduisent au bonheur du ciel.

« Que Dieu soit toujours avec vous ; qu'il vous donne le soulagement et la consolation que je vous désire et que je lui demande.

« De *Jesus-del-Monte*, 4 octobre 1588 (1). »

(1) Lopez, *Recueil de pièces relatives à la vie de Ribadeneyra.*

C'était par de semblables motifs, toujours adaptés aux circonstances, que Ribadeneyra consolait le grand amiral d'Aragon, le duc de Feria, la duchesse de l'Infantado, la duchesse d'Arcos, la marquise de Mondejar, le comte de Saldaña, D. Juan de Mendoza, et d'autres grands personnages qui pleuraient la mort d'une épouse, d'un époux, d'un fils, d'un frère. Les lettres qu'il leur écrivit alors portent toutes l'empreinte d'un cœur reconnaissant et d'une profonde piété (1).

Ribadeneyra n'était pas plus insensible à l'amitié qu'à la reconnaissance : quoiqu'il ne recherchât pas celle des grands, il savait cependant répondre, par une fidélité à toute épreuve, aux témoignages qu'on lui en donnait. Un seigneur de la cour avait conçu une haine aussi injuste qu'implacable contre un autre moins puissant que lui. Celui-ci, homme modeste et vertueux, entretenait avec Ribadeneyra des rapports d'amitié. Or ce grand seigneur aurait voulu que tout le monde s'associât à sa vengeance : il fit au saint religieux un crime de ces relations, dont la piété était le principal objet. Ribadeneyra était incapable d'une lâcheté, et il aurait cru en commettre une, s'il avait cédé à d'injustes rancunes. Il continua à recevoir son vertueux ami. Le courtisan s'irrita contre lui, et il le menaça de le faire partir de Tolède, où il résidait encore, s'il ne rompait tout rapport avec son ennemi. Ces menaces souvent réitérées ne firent point fléchir l'amitié de Ribadeneyra. On écrivit enfin au P. Général des lettres contre lui, pleines de calomnies et d'accusations fausses. Dans de pareilles occasions, le P. Aquaviva entendait toujours l'accusé avant de prendre un parti. Mais, dans cette circonstance, une semblable précaution lui parut inutile : il connaissait si bien la prudence de Ribadeneyra, il avait une telle confiance en lui, qu'il aurait cru s'associer à ces injustes accusations s'il les avait seulement écoutées. Il se contenta donc de lui renvoyer les lettres accusatrices, en laissant à sa sagesse ordinaire le soin d'en user comme il l'entendrait.

(1) Lopez, *ibid.*

Comme l'auteur de ces lettres accusait Ribadeneyra de prendre plaisir à le braver, celui-ci se borna à éviter dans ses rapports avec l'innocent tout ce qui aurait ressemblé à des bravades, qui étaient bien loin de son intention. Il fut plus généreux encore : s'il avait voulu se venger, il n'aurait eu qu'à manifester des démarches si déloyales ; mais il n'était pas plus accessible à la lâcheté de la vengeance qu'à celle de la trahison : il respecta la réputation de celui qui s'était efforcé de noircir la sienne, et il ne se souvint de sa conduite que pour le recommander à Dieu (1).

Au reste, Ribadeneyra se constituait toujours et partout le défenseur de la charité. Il ne souffrait même pas, dans les conversations où il se trouvait, qu'on tînt, sur les absents, des propos défavorables et malveillants. Alors il détournait habilement le discours, ou bien il excusait les fautes et les défauts qu'on signalait ; et si cela ne suffisait pas pour imposer silence aux médisants, il leur faisait une leçon de charité. Il la soutenait d'ailleurs par son exemple ; non-seulement il ne blessait personne dans ses entretiens, il poussait encore les précautions jusqu'à épargner les susceptibilités de ses interlocuteurs. Habile à deviner leurs facultés, leurs goûts, leur talent, leurs connaissances, il s'accommodait à leur portée, pour ne point les humilier par des marques de supériorité. Il évitait plus soigneusement encore de paraître mécontent de leurs entretiens ou de leurs procédés. Quand de si honnêtes attentions ne pouvaient prévenir des injures, il n'y répondait que par des paroles obligeantes : il essuyait avec une douceur inaltérable les emportements de la colère et les reproches les plus injustes.

Mais on lui donnait rarement l'occasion de faire ces actes de résignation : il était obligé au contraire de défendre son humilité contre le respect et l'honneur qui l'accueillaient partout. Comme il n'ambitionnait point les faveurs des grands, il ne paraissait jamais dans leurs palais pour les solliciter. On

(1) La Palma, lib. II, cap. 4.

ne pouvait voir en lui que l'homme de Dieu. Ses entretiens roulaient constamment sur des sujets de piété, quand ils n'étaient pas déterminés par les affaires qu'on lui soumettait, ou qu'il avait à traiter, et encore avait-il coutume alors de les considérer sous le point de vue de la religion.

Dans tous les cas, il déployait une prudence consommée. On le croira sans peine si l'on se souvient que le jugement sain et solide, qu'il avait reçu de la nature, s'était développé à l'école d'une des plus fortes têtes du XVI^e^ siècle, et exercé, pendant une carrière de plus de cinquante ans, au milieu de négociations épineuses, d'emplois importants, dans différentes contrées de l'Europe et dans un fréquent contact avec tout ce que son Ordre, l'Église, la littérature et la diplomatie avaient de plus illustre. Il ne se prononçait jamais sur les choses ou sur les personnes qu'après avoir acquis, des unes et des autres, une connaissance complète. Ses avis étaient toujours si justes, si précis, si bien motivés, qu'ils portaient la lumière dans les questions les plus embrouillées, et la conviction dans les esprits. Il avait toute la discrétion d'un homme d'État, mais sa vertu et sa loyauté ne pouvaient s'accommoder des artifices qu'emploie trop souvent la diplomatie : comme il ne cherchait que les intérêts de la justice et de la religion, il en faisait imperturbablement la règle de ses jugements, ainsi que l'objet de ses démarches (1).

Ces qualités lui donnaient, auprès des puissants du monde, une autorité surprenante et le courage plus grand encore de leur dire des vérités, que d'autres ne leur auraient peut-être pas fait entendre impunément. « Ou ils m'écouteront, disait-il à ce propos, ou ils ne m'écouteront pas : s'ils m'écoutent, je leur aurai rendu au moins quelque service ; s'ils ne m'écoutent pas, je serai dispensé de les revoir. » C'était le seul inconvénient qu'il y voyait; or ce n'était point assez pour ébranler un caractère aussi indépendant, et un zèle aussi ardent pour la justice. Toutes les fois qu'il voyait l'innocence sacrifiée, la religion

(1) La Palma, lib. II, cap. 8.

méconnue, les peuples opprimés, il plaidait leur cause jusqu'aux pieds du trône, où il rappelait au roi et à ses ministres l'obligation de les respecter et de les défendre. Ainsi, lorsque, en 1588, les tempêtes eurent détruit la flotte formidable que Philippe II avait armée contre l'Angleterre, Ribadeneyra ne s'en prit ni aux vents, ni aux flots : en homme de Dieu, il vit dans ce désastre l'effet de la colère divine, et il ne craignit pas de signaler les causes qui avaient pu la provoquer. Dans une lettre adressée à un seigneur de la cour, favori et confident du roi, il lui en indiqua plusieurs, en le priant de les communiquer à Sa Majesté, s'il les trouvait fondées. « Et d'abord, disait-il, que de familles dans ce royaume, surtout en Andalousie, ont été opprimées par les ministres du Roi, qui, sous prétexte de justice, les ont dépouillées de leur subsistance, ont emprisonné leurs fils, sans vouloir ni les entendre ni les indemniser, uniquement parce qu'ils osaient soutenir leurs droits et leur cause?

« Ensuite, que Sa Majesté considère si elle a de justes raisons pour maintenir sur pied cette innombrable armée, dont l'entretien écrase le pays.

« Que Sa Majesté examine encore si, dans ses négociations relatives à l'Angleterre, elle a plus tenu compte de la sûreté de ses États que de la gloire de Dieu, et si, pour ne pas irriter la reine Elisabeth, elle n'a pas abandonné à sa merci les catholiques que cette princesse persécute avec tant de cruauté.

« En quatrième lieu, que Sa Majesté se préoccupe davantage du soin de faire cesser les scandales publics, surtout ceux des grands, qu'il lui est si facile de réprimer, qu'il peut arrêter par la seule expression de sa volonté ; et qu'elle sache qu'elle aura, un jour, à rendre compte non-seulement de ce qu'elle aura fait, mais de ce qu'elle aurait pu faire, si elle l'avait voulu.

« De plus, a-t-elle bien considéré s'il lui était permis de s'immiscer dans le gouvernement des communautés ou des

congrégations religieuses, et d'y mettre le trouble sous prétexte de les réformer, comme on fait encore aujourd'hui?

« Enfin, ce qui fait la force d'un État, ce n'est point l'abondance de l'or et de l'argent : c'est une population nombreuse, morale et vigoureuse, qui fournit toujours des citoyens dévoués, et, pendant la guerre, de braves et robustes soldats; or cette population est, pour ainsi dire, décimée, épuisée par de continuelles levées, par des entreprises incessantes... » (1)

Nous ne savons si ces observations parvinrent aux oreilles de Philippe II, mais la sainte résignation avec laquelle il apprit la perte de sa flotte, nous assure qu'il était capable de les comprendre, et que les serviteurs de Dieu, en les lui soumettant, ne présumaient pas trop de sa religion.

Deux ans après, les secours en hommes et en argent que Philippe II envoyait aux catholiques français, ligués ensemble pour la défense de leur foi, et la nécessité d'entretenir des troupes contre les rebelles des Pays-Bas, et en Espagne, contre les séditieux de l'Aragon, le forcèrent de recourir aux moyens de subvenir à tant de dépenses. Il ne voulut pas imposer de nouvelles contributions, pour ne pas mécontenter ses peuples, déjà surchargés d'impôts : il aima mieux faire un appel à leur générosité, et leur demander à titre de dons volontaires les sommes dont il avait besoin. Et comme le P. Sicilia, de la Compagnie de Jésus, s'était acquis, par ses vertus et par ses prédications, le respect des peuples, il fut chargé par les ministres du roi de seconder, à Madrid, les intentions de Sa Majesté. Or, Ribadeneyra vit dans ces mesures deux graves inconvénients : d'abord, elles imposaient au peuple une nouvelle charge ; car, sous quelque titre que l'impôt fût perçu, ce n'était pas moins une charge ; ensuite elles pouvaient rendre odieux le P. Sicilia et son Ordre, et paralyser le bien qu'il avait fait jusqu'alors. Ces craintes étaient fondées, et Ribadeneyra n'était pas assez indifférent à la cause du peuple pour les renfermer

(1) La Palma, lib. II, cap. 10.

dans son cœur. Il les exposa donc au Président de Castille dans une lettre conçue en ces termes :

« A son Excellence Don Rodrigo Vazquez de Arce, Président de Castille, le P. Pierre de Ribadeneyra, de la Compagnie de Jésus.

« Votre Seigneurie sait sans doute combien je suis éloigné des affaires, et qu'une des causes qui me retiennent à Madrid, c'est que je puis y vivre comme si j'étais à la campagne. Mais on a beau s'éloigner des affaires, il n'est pas possible que, lorsqu'elles regardent la gloire de Dieu, le service de Sa Majesté, les intérêts du peuple, et le bien particulier d'un Ordre régulier, elles ne soient connues et embrassées par un religieux, qui veut et doit satisfaire à toutes ces obligations. C'est pour m'acquitter de ce devoir que j'écris cette lettre à Votre Seigneurie.

« L'emprunt que le P. Sicilia demande au nom du Roi, suit son cours, malgré les répugnances assez générales, me dit-on, qu'il rencontre partout. Je n'examine pas s'il est opportun, ou hors de propos : puisque Sa Majesté l'a ordonné, il est à croire qu'elle aura tout considéré auparavant. Je veux dire seulement qu'on peut errer dans le mode de le percevoir, et dénaturer cette bonne œuvre, en oubliant cette parole de l'Esprit-Saint : *Juste quod justum est exequeris.* Si c'est un emprunt, qu'on observe les conditions auxquelles on le demande. Si c'est un don gratuit, il faut, pour que vous puissiez en jouir en conscience, qu'il soit spontané, libre, et non obtenu par les menaces et la contrainte, ni par les sollicitations armées, que Votre Seigneurie n'ignore pas. De plus, on l'exige de pauvres pères de familles, que les dettes et les enfants dont ils sont chargés mettent plus en état de demander l'aumône que de faire des dons à Sa Majesté. On devrait exempter ceux qui se trouvent dans une telle nécessité; ou, si l'on craint les conséquences d'une exemption pure et simple, qu'on admette au moins leurs excuses sans difficultés; et cette modération unie

à la persuasion où nous sommes tous que le Roi ne veut ni violenter ni pressurer ses sujets, et qu'il ne s'irritera point contre ceux qui ne lui rendent pas ce service, parce qu'il n'est pas en leur pouvoir, rendra moins odieux et moins dur ce nouveau genre d'impôt, qui, outre qu'il est inouï en Castille, a encore le tort de se lever dans un temps où le royaume a tant d'autres charges. Par ces moyens de douceur, les esprits se calmeront; ils répugneront moins à ce tribut; et si on le lève avec un peu moins de profit pour le Trésor, on sera du moins délivré des inquiétudes et des embarras qu'il cause. Voilà ce qui, dans cette affaire, concerne le service de Dieu, celui de Sa Majesté et le bien du royaume.

« Quant à ce qui nous regarde, cette affaire rend la Compagnie odieuse dans tout le royaume, et prive ce collége de ses ressources ordinaires, c'est-à-dire de celles de la charité publique; car tous ceux à qui déplaît la commission du P. Sicilia, font expier à son Ordre le service qu'il rend à Sa Majesté, et, pour se venger, ils nous refusent la subsistance qu'ils nous accordaient auparavant.

« On aurait évité en partie cet inconvénient, si des religieux d'autres Ordres avaient partagé avec le P. Sicilia la commission qu'il remplit à Madrid. De cette manière, l'odieux ne serait pas retombé tout entier sur la Compagnie, qui, plus jeune, plus persécutée, faussement accusée d'être plus entreprenante, doit aussi agir avec plus de réserve, et prévenir les occasions de plaintes et de murmures.

« Vous occupez, Seigneur, la première place auprès de Sa Majesté; je connais votre zèle pour son service et votre bienveillance pour nous; c'est pourquoi je vous soumets ces observations, afin que vous daigniez les prendre en considération et choisir ensuite le parti que vous jugerez plus à propos. Je n'ai parlé avec tant de franchise que parce que je remplissais un devoir. Et afin de ne rien garder sur la conscience, je veux ajouter ici une chose que je n'aurais pas dite dans une autre occasion. Il me semble que si, au lieu d'inventer de nouveaux

moyens de faire de l'argent, on avait soin de dépenser utilement et à propos celui que l'on a, d'empêcher les malversations d'agents infidèles, le gouvernement de Sa Majesté serait moins dans la gêne, et les peuples seraient plus à leur aise. Je crains que, si on n'en vient là, nous ne tombions dans de grands embarras, car nos finances s'épuisent, et nos besoins croissent chaque jour. Nous ne sommes pas près d'en finir (à moins que ce ne soit par un miracle), avec la France, les Pays-Bas et l'Angleterre, si on ne prend pas d'autres mesures. Et puisque nous voyons les maux et les pertes que nous souffrons, il serait bien, sans s'arrêter à des causes purement humaines, d'en chercher d'autres dans un ordre de choses plus élevé, de les examiner devant Dieu, et d'y pourvoir autant qu'on le pourra. Pour moi, je crois qu'une des principales causes de nos maux et du désordre ruineux de nos finances, c'est celle que saint Grégoire signalait, en ces termes, à l'Impératrice Constance :

« Si les énormes impôts qu'on lève en Sicile profitent si peu, c'est peut-être parce qu'on ne les perçoit pas avec justice. Que Vos Seigneuries Sérénissimes la fassent donc observer. L'État, je le sais, en sera peut-être moins riche, mais il en sera plus fort. Que si l'État trouve moins de secours dans des impôts moins considérables, il vaut mieux, pour vous, compromettre notre condition temporelle que de vous exposer à vous fermer l'entrée de la vie éternelle (1). »

« Le zèle et la douleur m'ont entraîné au delà des limites que je m'étais tracées ; Votre Seigneurie voudra bien me le pardonner. Que Dieu guide en tout Sa Majesté, et nous donne son amour et sa crainte ; qu'il conserve Votre Seigneurie et lui donne la grâce de faire sa sainte volonté dans ces circonstances comme dans toutes les autres (2). »

Tel était l'usage que Ribadeneyra faisait de la faveur des grands : s'il répondait à leurs avances ou aux marques de

(1) *Edit. Maur.*, epist. 41, lib. v, indict. XIII.
(2) La Palma, l. sup. c.

bienveillance qu'ils lui donnaient, c'était pour se ménager la faculté et les occasions de leur recommander les droits de la religion et les intérêts des peuples, de les rappeler même à leurs devoirs, s'ils venaient à y manquer. Les rois et les grands étaient, à ses yeux, les ministres chargés par la Providence d'assurer aux sujets la paisible possession de leurs droits légitimes, de maintenir dans la société le règne de la justice, de la morale, de la religion, et d'affermir, sur ces bases, le bonheur des peuples. C'était là toute sa politique : sa droiture et sa vertu n'en connaissaient point d'autre. Il en donna une nouvelle preuve dans une circonstance où certaines ambitions suivaient une ligne moins chrétienne.

La mort de Henri III, roi de France, avait laissé le royaume sans chef. Henri de Bourbon, roi de Navarre, était son plus proche héritier; mais il était calviniste, et c'en était fait, ce semble, de la religion parmi nous, si l'hérésie montait avec lui sur le trône. Effrayés de ce danger, les catholiques réunirent leurs efforts pour le conjurer. Mais sur quelle tête devaient-ils poser la couronne de saint Louis? On a prétendu que le duc de Mayenne, chef de la Sainte-Union, pensait à lui-même, que d'autres membres de sa famille nourrissaient les mêmes prétentions, que Philippe II, roi d'Espagne, voulait régner sur la France, sous le nom de l'Infante sa fille, et nièce du dernier des Valois. Nous n'avons pas à examiner si de telles assertions sont vraies ou calomnieuses. Constatons seulement que le duc de Mayenne, les princes de sa maison, tout le parti de la Ligue et Philippe II voulaient éloigner du trône un roi hérétique et y porter un prince qui fît régner avec lui la religion catholique. Les calvinistes, qui ambitionnaient le même avantage pour leur secte, soutenaient le parti du roi de Navarre. Ils étaient renforcés par les politiques, c'est-à-dire par ces catholiques qui prétendaient que les intérêts de l'État étaient indépendants de ceux de la religion, que celui-là devait passer avant celle-ci, et, sur ce principe, voulaient soumettre la

France au roi de Navarre, quoique calviniste ; c'était contre les uns et les autres que luttait la *Sainte-Union*.

Le temps était venu pour elle de donner à la France un chef catholique, but avoué de tous ses efforts. Le duc de Mayenne convoqua donc à Paris les États généraux, pour procéder à une élection si importante. Philippe II ne manqua pas de se faire représenter à cette assemblée, pour continuer à la Ligue l'appui qu'il lui avait toujours prêté, et pour y soutenir les droits de l'Infante. Le duc de Feria fut chargé de cette honorable mission. Fils et héritier de ce duc de Feria qui, en 1555, avait si généreusement protégé, en Belgique, la cause de Ribadeneyra auprès de Philippe II, il avait conservé pour ce respectable religieux les sentiments de son père. De son côté, Ribadeneyra lui montrait une affection égale à sa reconnaissance. Il lui en donna un nouveau témoignage dans la circonstance dont nous parlons. Sans se préoccuper des calculs de la politique, il ne vit dans la mission, confiée à son noble ami, que l'intérêt de l'Église ; et ce fut dans ce sens qu'il rédigea les conseils que lui dictèrent son affection pour lui, et son zèle pour la religion. La nomination du duc de Feria à cette ambassade n'était encore qu'un bruit lorsque Ribadeneyra lui écrivit, à ce sujet, le 16 novembre 1591, une longue lettre que nous avons sous les yeux.

« J'apprends, lui disait-il, que Votre Excellence doit se rendre en France pour assister, au nom de Sa Majesté, à l'élection du nouveau roi. L'entreprise est grande, importante et glorieuse, car d'elle dépend le bonheur de ce royaume et le bien de notre sainte foi catholique. C'est, à mon avis, la plus grave affaire de nos jours : je n'en connais pas dont les conséquences soient plus heureuses, si elle réussit, ou plus malheureuses, si elle vient à manquer. C'est de Dieu seul qu'il faut attendre le secours et le succès dans une entreprise qui importe tant à son service, et Votre Excellence doit se le rendre favorable par ses prières, par celles d'autres serviteurs et amis de sa divine Majesté, par des aumônes et toutes sortes de bonnes œuvres.

Sans doute on doit prendre les moyens opportuns que suggère, dans cette occasion, la prudence humaine, mais il ne faut pas y mettre sa confiance, qui ne doit reposer qu'en Dieu. Pour moi, quoique j'aie perdu de vue les affaires de France, je proposerai ici à Votre Excellence, pour le cas où elle devrait remplir cette mission, les moyens qui me viennent à la pensée, soit pour m'acquitter de mes obligations envers vous, soit pour obéir à la volonté de mesdames les duchesses, votre mère et votre épouse ; je suis sûr qu'elle daignera les agréer comme l'expression de mon dévouement à son service et de mon désir qu'elle réussisse. »

Le premier avis que Ribadeneyra donne au duc de Feria, c'est d'entretenir avec le roi et ses ministres une correspondance active, de les mettre au courant de tout, de ses démarches et des diverses phases de la négociation, de prendre à son service un secrétaire habile, expérimenté, rompu aux affaires d'État, instruit de celles de France, doué enfin de toutes les qualités qu'exigera son emploi dans de telles circonstances.

Il lui conseille ensuite de composer sa suite de seigneurs, non-seulement d'une naissance illustre, mais d'une capacité propre à le seconder, d'une sévérité de mœurs et d'une religion qui puissent édifier les catholiques français et confondre les huguenots.

En troisième lieu, il lui montre la nécessité de bien s'informer des affaires qu'il va traiter, du génie des hommes auxquels il aura affaire, de leur valeur, de leurs qualités, de leurs antécédents, du degré d'estime ou d'autorité dont ils jouissent, du caractère, des mœurs, des usages de la nation. « Pour cela, ajoute-t-il, il sera utile à Votre Excellence d'inviter quelquefois à sa table des personnages graves et intelligents, et, sans s'ouvrir à eux, les faire parler sur les affaires présentes. Ainsi elle apprendra bien des choses qui, notées et retenues, lui serviront beaucoup, car les Français sont ouverts, expansifs, et ils se communiquent facilement. J'en excepte toutefois les

hérétiques, surtout ceux de notre temps; car, quoique naturellement ouverts comme Français, ils sont cependant, par l'effet de la malice de l'hérésie, fourbes, astucieux, imposteurs : sous les dehors trompeurs d'une douceur simulée, ils cachent des cœurs féroces : *intùs Nero*, *foris Cato*, comme disaient les anciens. Il n'y a pas de caméléon qui change plus souvent de couleurs, pas de Protée qui prenne des formes plus variées que le huguenot. Or, en France, il y a beaucoup de ces hérétiques, et plusieurs autres qui, pour mieux tromper, affectent des dehors et un langage catholiques ; il importe donc que Votre Excellence y fasse bien attention. J'en dis autant et pire encore des *politiques*, hommes sans Dieu et sans foi, qui ne reconnaissent d'autre maître que Machiavel, d'autre religion que celle qui s'accommode, dans leur système, aux intérêts humains et matériels de l'État. Ce sont des ennemis d'autant plus dangereux qu'ils sont plus cachés. Ils sont très-nombreux en France, et ce sont eux qui font les malheurs de ce royaume. »

Parmi les hommes que le duc de Feria pouvait consulter, Ribadeneyra lui nomme le duc de Parme, général de l'armée espagnole dans les Pays-Bas; mais il lui recommande de profiter de ses lumières et de son expérience sans subir son ascendant, sans entrer avec lui dans une intimité qui le gênerait dans l'accomplissement de sa mission. Il veut avant tout que l'ambassadeur observe fidèlement les instructions qu'il recevra de son souverain, sur les matières à traiter, sur la marche et le but des négociations, sur ses rapports avec les princes catholiques français et avec les États généraux, sauf à prendre de lui-même les moyens qu'il jugera à propos pour exécuter ses instructions, pour les interpréter même selon l'opportunité des circonstances. Enfin, il revient à son premier conseil, et conclut en invitant son noble ami à consulter surtout le Seigneur dans la prière, et à se persuader qu'il doit moins faire, dans cette mission, les affaires de l'État que celles de l'Église.

Le duc de Feria fut en effet nommé ambassadeur extraor-

dinaire de Philippe II aux États généraux de la Ligue, qui devaient s'ouvrir à Paris le 17 janvier 1593. L'issue de sa mission justifia les conseils de Ribadeneyra. Quand il arriva en France, l'état des esprits avait été profondément modifié par des événements récents ; et sa cause ne devait pas rencontrer auprès de la Ligue la faveur qu'en attendait le cabinet de Madrid. La mort d'Alexandre Farnèse (2 décembre 1592) venait de priver la Sainte-Union du plus puissant secours qu'elle pût se promettre de Philippe II; et les nombreuses affaires que ce monarque avait alors sur les bras ne lui permettaient ni de réparer cette perte, ni d'en détruire la fâcheuse impression sur les catholiques. Le roi de Navarre se rapprochait de jour en jour de l'Église romaine ; ses démarches et celles des évêques de son parti entretenaient parmi les adhérents de la Ligue l'espérance de pouvoir prochainement concilier les intérêts de leur religion avec ceux du royaume, et de voir s'éloigner de la France les calamités dont la menaçait l'élection d'un autre roi. Aussi, lorsque le duc de Feria parut aux États, il trouva les esprits dans des dispositions contraires à celles que supposaient ses instructions, déjà de vieille date. Il fut obligé de reculer pas à pas, faute d'avoir bien connu l'état des choses, et d'abandonner une à une toutes ses propositions jusqu'à la dernière, qui était de marier l'infante au prince français à qui la Sainte-Union décernerait la couronne.

Mais, sur ces entrefaites, le roi de Navarre, après avoir eu de longues conférences avec quelques évêques, rentra dans le sein de l'Église catholique, et abjura solennellement l'hérésie dans la basilique de Saint-Denys, le 25 juillet de l'an 1593. Cet acte rallia à la cause de ce prince la plupart des partisans de la Ligue; le reste se rangea du même côté lorsque le roi de Navarre, désormais roi de France sous le nom de Henri IV, eut obtenu l'absolution de Clément VIII. La Ligue n'avait combattu que pour placer un prince français catholique sur le trône de saint Louis. Elle avait atteint son but.

Ribadeneyra n'avait ni vu ni désiré autre chose dans la

mission du duc de Feria. Sans se préoccuper de ce que la politique pourrait dire de l'issue de cette ambassade, ni de l'échec de son illustre ami, il ne pensa qu'à s'applaudir du triomphe de la religion, et à bénir le Seigneur de l'avoir conservée dans le royaume très-chrétien (1).

Nous en avons assez dit, croyons-nous, pour montrer quelle était la nature des relations que Ribadeneyra entretenait avec les grands du monde, et qu'il n'usait de leur faveur ou de son ascendant sur eux que pour leur rappeler leurs devoirs, et leur recommander les intérêts de la religion. On peut nous demander maintenant s'il négligeait les intérêts de son Ordre ? Non , mais il les comprenait autrement que ne les entendraient la cupidité ou la sagesse humaine : il ne voulait pour la Compagnie ni les honneurs ni les richesses, parce que la prospérité d'un Ordre religieux consiste dans la pratique de l'humilité, de la pauvreté, du sacrifice, en un mot, des conseils de l'Évangile. Et certes, il aimait trop sa religion pour lui souhaiter et lui procurer une autre espèce de prospérité. Aussi n'appela-t-il jamais sur elle les faveurs des grands : toutes les fois que la nécessité le forçait de paraître devant eux pour leur parler d'elle, c'était pour défendre son innocence, ou pour éloigner d'elle des emplois, des honneurs qui auraient pu contredire sa profession, et affaiblir en elle cet esprit d'humilité qui fait sa plus sûre garantie. Nous en verrons plus d'une preuve dans la suite de ce récit.

De tous les grands personnages d'Espagne qui honorèrent le P. de Ribadeneyra de leur estime et de leur bienveillance, aucun ne lui en donna des témoignages plus constants, plus sincères, plus éclatants, que le cardinal Gaspard de Quiroga, archevêque de Tolède. Ce prélat entretint avec lui des rapports si intimes, il l'admit si souvent à ses conseils et même au partage de sa sollicitude pastorale, que sa vie, depuis cette époque (1578), jusqu'à celle de sa mort (1594), est nécessairement liée à celle de notre humble religieux.

(1) *Hist. de lo Scisma de Inglaterra*, lib. III, cap. 18, sub fin.

Gaspard de Quiroga, issu d'une maison illustre de Madrigal, dans la Vieille-Castille, avait rapidement parcouru la carrière des dignités de l'Église et de l'État. Les cardinaux Juan de Tavera et Siliceo, archevêques de Tolède, avaient reconnu, employé et récompensé son mérite. Philippe II l'envoya à Rome en qualité d'auditeur de Rote, puis dans le royaume de Naples avec le titre et les fonctions de visiteur. Rappelé en Espagne, il fut successivement nommé président du conseil d'Italie, évêque de Cuença en 1571, sur la recommandation de saint François de Borgia (1); Grand Inquisiteur, conseiller d'État, surintendant des affaires de Flandres, en 1573; archevêque de Tolède en 1577; enfin, cardinal deux ou trois ans après (2).

Gaspard de Quiroga était encore sur la route des honneurs, quand il rencontra Ribadeneyra pour la première fois. Il le connut à Rome, puis en Sicile, à la cour du vice-roi. Dès ce temps-là, il avait contracté avec lui une amitié d'autant plus sincère qu'elle était fondée sur une estime réciproque. Depuis lors, chacun d'eux avait avancé dans la voie que la Providence leur avait ouverte. Après avoir rempli d'importantes missions, Ribadeneyra était parvenu, malgré lui, aux premiers emplois de son Ordre, et Quiroga était devenu Primat des Espagnes, Grand inquisiteur, prince de l'Église. Ils se retrouvèrent tous les deux à Tolède : l'un, au comble des honneurs; l'autre, réduit à abriter, dans un obscur repos, le reste des forces qu'il avait sacrifiées à la gloire de Dieu. Cette différence de rang

(1) Saint François de Borgia, interrogé par Philippe II sur les hommes qu'il pouvait promouvoir avec le plus d'avantage au gouvernement de l'État et à celui des Églises, lui en nomma plusieurs, en indiquant les titres qu'ils avaient à la confiance du roi. Il disait de Quiroga : « El doctor Quiroga es limpio; fue collegial de el collegio del Cardenal en Valladolid, y cathedratico; es hombre muy docto, virtuoso y prudente; fue vicario de Alcala en tiempo de el cardenal Tavera, y despues auditor de Rota, y ahora le ha mandado Vuestra Magestad ir por Visitador de Napoles... » (Alcazar, t. I, p. 379.)

(2) *Memorial de Algunas de las Cosas insignes... del card. D. Gaspard de Quiroga...* Mss. de la Biblioth. royale de Madrid. Dd. 63 et 46.

n'en mit aucune dans leurs relations. Gaspard de Quiroga, au contraire, profita de sa haute position pour donner à Ribadeneyra de plus insignes témoignages de l'amitié qu'il lui avait conservée, et l'humble religieux ne cessa jamais d'en jouir. Rien peut-être ne prouve mieux combien il la méritait; car il y avait dans le caractère du prélat des inégalités qui laissaient à ses affections plus de vivacité que de constance. A la vérité, Quiroga ne démentait point les qualités que saint François de Borgia avait louées en lui, en le présentant au choix de Philippe II : savant, pieux, zélé pour le maintien de la discipline, généreux, charitable, il était le modèle de son clergé, le père de son peuple, le soutien des familles pauvres, le refuge des malheureux, le propagateur et le réformateur de la vie régulière (1). Il avait pour la Compagnie de Jésus en particulier l'estime et l'affection qu'il avait portées à saint Ignace pendant son séjour à Rome : il l'employait dans son diocèse à l'éducation de la jeunesse, à la réformation des mœurs, et malgré la sévérité inquisitoriale qu'il déploya, comme nous le verrons plus tard, contre quelques-uns de ses membres, il remplit les espérances prophétiques de son vénérable ami. Car tandis que le cardinal Silicco, son prédécesseur, persécutait la Compagnie, saint Ignace avait prédit à Ribadeneyra que le siége de Tolède serait un jour occupé par un prélat qui ferait autant de bien à la Compagnie que Siliceo lui faisait de mal (2).

Mais Quiroga tenait aux prérogatives de sa haute naissance et à celles de ses dignités : tout en lui tendait à la majesté, la taille, le port, la démarche, la parole, même son sourire. Il faisait tout avec grandeur, même les actes de miséricorde; il respectait le cérémonial jusque dans la familiarité; et il n'avait peut-être pas assez égard à l'innocence de ceux qui ne le connaissaient pas. Cette disposition, que nous ne devons pas confondre avec l'orgueil, ouvrait son cœur aux soupçons : il

(1) *Memorial* ms. cité plus haut.

(2) Ribadeneyra, dans la Dédicace de la *Vie de saint Ignace*.

lui fallait moins de temps pour les concevoir que pour s'en défaire, et il leur donnait trop d'autorité dans ses conseils. Il arrivait de là qu'il modifiait subitement ses impressions, que d'une grande intimité il passait à une excessive sévérité. Il sévissait alors avec d'autant plus de rigueur qu'il avait daigné montrer plus de condescendance, et qu'il croyait punir une mauvaise intention.

Ribadeneyra, qui avait pénétré, parmi tant de belles qualités, le fond de ce caractère, sut toujours éviter les dangers d'une familiarité d'ailleurs si honorable. Réservé jusque dans les épanchements les plus intimes, il ne s'écartait jamais de ce respect, de ces égards, de ces convenances, de ce cérémonial qu'exigeaient les majestueuses habitudes du noble prélat.

Il était encore plus attentif à ne pas se prévaloir de la faveur dont il jouissait auprès de lui; et plus d'une fois on lui fit entendre que c'était pour cela qu'il la conservait. Un jour, le cardinal de Quiroga étant allé faire la visite du couvent de Saint-Clément, fut étonné de rencontrer, parmi les religieuses, une sœur de Ribadeneyra; car ce Père ne lui avait jamais parlé ni de sa sœur, ni du reste de sa famille. Il ne voulut pas laisser ignorer qu'il avait remarqué cette délicatesse. « Je sais, dit-il à Ribadeneyra, la première fois qu'il le revit, que vous avez une sœur religieuse à Saint-Clément. » — Du moins, répondit le Père, ce n'est pas moi qui l'ai dit à Votre Seigneurie. — C'est vrai, répliqua le cardinal : j'ai reconnu en cela et admiré votre discrétion. »

Ribadeneyra n'usait pas de sa faveur avec moins de réserve quand il s'agissait de la Compagnie. S'il en parlait au cardinal, c'était ordinairement pour détruire des calomnies ou de fausses accusations portées contre elle à son tribunal; quelquefois même pour éloigner d'elle des bienfaits qui auraient pu nuire à des intérêts plus généraux et plus chers. Ce fut ce qui arriva dans l'occasion que nous allons raconter.

Le cardinal de Quiroga, moins encore pour témoigner son estime à la Compagnie, que pour faire jouir ses peuples du

bien qu'elle opérait ailleurs, lui fonda deux colléges, l'un à Talavera, l'autre à Tolède. Il allait en fonder un troisième à Alcaraz, lorsqu'une effrayante famine vint désoler la Mancha. En présence de ce fléau, le P. Gil Gonzalez, alors supérieur de la *Province* de Tolède, crut avec raison qu'il était plus urgent de secourir tant de malheureux que de fonder un nouvel établissement. Il chargea donc Ribadeneyra de prier le cardinal de consacrer aux besoins de la Mancha les fonds destinés au collége d'Alcaraz. Ribadeneyra ne craignit pas cette fois de solliciter les faveurs de l'illustre prélat : il entra si bien dans l'intention du Père provincial, il plaida si éloquemment contre le collége projeté, qu'il gagna la cause des peuples de la Mancha (1).

Quiroga savait apprécier le désintéressement et le mérite : il voyait chaque jour tant de preuves de l'un et de l'autre dans Ribadeneyra qu'il s'abandonna sans réserve aux sentiments de confiance et d'amitié qu'il avait pour lui : il en fit son confident, son conseiller, et presque l'arbitre de ses affaires personnelles, comme de celles de son diocèse : il lui demandait des plans de réforme pour son clergé, des avis sur son administration, des informations sur les sujets qu'il destinait à des emplois, des conseils sur sa conduite personnelle, des solutions à des questions de droit canon, de liturgie ou de théologie. Nous avons trouvé parmi les débris des papiers de Ribadeneyra plusieurs mémoires qu'il adressa au cardinal sur tous ces points divers; et nous avons compris, en les lisant, pourquoi ce prélat avait en lui tant de confiance. Dans un mémoire relatif à la réforme du clergé, Ribadeneyra appelle l'attention de Quiroga sur certains abus qui s'étaient introduits parmi les ecclésiastiques, ou dans des œuvres dépendantes de leur ministère. Il recommande d'abord la rigoureuse observation de ce que le dernier concile de Tolède avait prescrit sur ces divers points ; et, avec cette sainte assemblée, il veut :

(1) Lopez, cap. 11.—La Palma, lib. II, cap. 6.

Que les ecclésiastiques ne se mêlent ni à des entreprises, ni à des affaires profanes;

Qu'ils gardent la modestie dans leurs allures; qu'ils évitent le luxe dans leurs habits, l'affectation dans la tenue;

Que leurs conversations soient toujours chrétiennes; qu'ils n'en aient point avec les femmes;

Qu'ils ne se livrent point aux jeux; qu'ils n'assistent point aux parties de plaisir des gens du monde.

Le P. Ribadeneyra s'élève ensuite contre l'usage abusif qui permettait aux femmes d'entrer dans le sanctuaire et dans la chapelle de Saint-Eugène, et recommande aux gardiens de ne pas souffrir qu'on tienne des conversations profanes dans des lieux où l'on ne doit entendre que le cri de la prière. Il appelle aussi la réforme des désordres qui se commettaient, à l'occasion des processions, dans les églises et dans les cloîtres des monastères : il veut que, sans détruire l'usage de ces processions, on multiplie, les jours où elles auront lieu, les gardiens chargés de prévenir de pareils abus.

Dans ce mémoire, Ribadeneyra se préoccupe surtout des pauvres, dont les intérêts lui paraissaient négligés. D'abord, il exige qu'on visite les confréries; qu'on les ramène au but de leur institution, et que leurs biens, destinés à leur entretien, au service du culte et au soulagement des pauvres, ne soient jamais consacrés à d'autres usages. Puis il demande, au nom des indigents, qu'on fasse une répartition plus juste des aumônes qu'on avait coutume de demander pour eux, tous les samedis, dans les églises ou à domicile; qu'on n'oublie pas les pauvres honteux; que ces quêtes soient confiées à des hommes honorables, et non à des malheureux en qui le besoin étouffe souvent la probité.

Ribadeneyra s'intéressait plus encore aux besoins spirituels des pauvres : il avait remarqué qu'on les négligeait beaucoup plus que leurs intérêts temporels; qu'on s'inquiétait peu si les mendiants et les Morisques assistaient aux offices les jours de fêtes, et que plusieurs d'entre eux profitaient de cette

insouciance pour s'exempter de leurs devoirs religieux. Or, il provoque des mesures énergiques pour détruire des abus, qui pouvaient conduire à d'autres désordres.

Enfin, Ribadeneyra signale à l'attention de l'archevêque l'éducation de l'enfance, et le prie de forcer les maîtres à faire tous les jours le catéchisme à leurs élèves, à leur apprendre à prier, à servir aux autels, à veiller plus encore à leur conduite qu'à leur instruction, selon les anciens règlements, qui étaient tombés en désuétude, mais dont il réclame l'exécution rigoureuse (1).

Ribadeneyra n'était pas moins franc quand ses avis regardaient la personne même du cardinal de Quiroga. Les dignités dont ce prélat était revêtu l'appelaient souvent à la cour ; d'ailleurs son âge et ses infirmités ne lui permettaient pas de redoubler d'activité pour réparer le tort que son absence faisait à ses ouailles. Mais sa piété lui permettait encore moins de ne pas remplir tous ses devoirs ; et plus d'une fois, dans son inquiétude, il demanda au P. Ribadeneyra les moyens de concilier les exigences de sa conscience avec celles de ses divers emplois.

Ribadeneyra les lui indiquait avec une franchise digne de la confiance du noble prélat, mais avec tout le respect que commandait sa grandeur. Ainsi, dans un mémoire que nous ont conservé le P. La Palma et le F. Lopez, il lui conseillait de se substituer des visiteurs capables par leurs qualités et leurs vertus de remédier à tous les abus, et de récompenser par des bénéfices ou des emplois honorables le zèle de ceux qui s'acquitteraient dignement de ces fonctions. Il ajoutait que, outre ces visiteurs ordinaires, le cardinal devait en nommer un autre qui, revêtu d'une plus grande autorité et de pouvoirs plus étendus, le remplacerait, au besoin, dans la visite de son diocèse, et lui rendrait un compte exact de l'état où il l'aurait

(1) Mss. de l'Académie royale d'histoire, de Madrid. Papiers provenant des anciennes maisons des Jésuites. — (*Papeles sueltos*). Liasse de pièces sur les règnes de Charles V, Philippe II, Philippe III.

trouvé. Il l'engageait aussi à s'entourer d'hommes instruits et vertueux qui eussent également à cœur le maintien de la discipline ecclésiastique, l'honneur de Dieu et le bien des âmes; à admettre dans ses conseils des théologiens et des canonistes habiles, qui pussent résoudre ou éclaircir les questions et les cas les plus difficiles, et qui fussent comme les oracles de tout son clergé.

Le cardinal entra si volontiers dans ce projet, qu'il chargea aussitôt celui qui l'avait conçu de désigner lui-même les hommes propres à l'exécuter. Ribadeneyra ne manqua pas à cette mission, mais pour s'en acquitter avec le soin et la justice qu'elle réclamait, il y associa le P. Alphonse Deza, l'homme en effet le plus capable de le seconder dans une affaire si grave.

Deza, d'abord brillant élève de l'université d'Alcala, et alors célèbre professeur de théologie au collége de cette ville, était condisciple ou collègue de tous les docteurs de cette école. Dans les longs rapports qu'il avait eus avec eux, il avait pu mieux que personne apprécier leurs vertus, leurs qualités, leurs connaissances ; et l'on pouvait compter sur son intégrité autant que sur son exactitude. C'est pourquoi Ribadeneyra le pria de lui envoyer ses informations sur les personnages de cette Université dignes du choix de l'archevêque, tandis qu'il prenait de semblables renseignements à Tolède. Il lui recommanda en même temps de ne pas oublier parmi ceux qu'il nommerait le docteur Grégoire Deza, son frère, qui par ses vertus, ses talents, ses services et sa science, était digne du choix du cardinal. Le modeste religieux reconnaissait tant de belles qualités, et il les aurait signalées, si Dom Grégoire en avait eu une de moins, c'est-à-dire s'il n'avait pas été son frère. Ce fut en ce sens qu'il s'en expliqua dans la lettre où il donnait les renseignements que son confrère lui avait demandés. Ribadeneyra, réparant cet excès de modestie, profita de cette circonstance pour faire connaître au cardinal de Quiroga les mérites du docteur et la vertu de son frère. Il lui envoya donc les infor-

mations du P. Deza avec les siennes et une lettre, où il relevait en ces termes l'oubli volontaire du modeste religieux :

« Je transmets à Votre Seigneurie Illustrissime la lettre autographe du P. Deza, soit parce que je n'exprimerais pas aussi bien ce qu'il y dit, soit pour lui montrer combien ce Père est modeste et réservé, combien il se préoccupe peu de ce qui le touche. Son frère, docteur en théologie de l'Université d'Alcala, chanoine de Saint-Just, sert l'Eglise depuis quarante-cinq ans ; c'est un homme d'une vertu éprouvée, un des plus savants docteurs et des plus habiles orateurs de cette Université ; il a longtemps exercé le ministère pastoral au grand profit des âmes. J'avais invité le P. Deza à le comprendre au moins parmi ceux qu'il devait signaler à Votre Seigneurie Illustrissime, puisqu'il offre tant de titres à sa préférence. Or il me répond par des excuses que Votre Seigneurie verra dans sa lettre. » Le cardinal admira la vertu du Père et récompensa les mérites du docteur (1).

Peu content de consulter Ribadeneyra sur l'administration de son diocèse, l'archevêque de Tolède prenait encore ses avis sur les intérêts généraux de l'Église d'Espagne. Philippe II attachait, avec raison, une haute importance au choix des sujets qu'il présentait à l'approbation de Rome pour les siéges épiscopaux de ses Etats. Il regardait comme une de ses principales obligations celle de ne nommer que des hommes vraiment capables, par leurs qualités et leurs vertus, de soutenir cette dignité; et, pour la remplir à la satisfaction de sa conscience, il y associait des personnages dignes de toute sa confiance. Il s'en était d'abord reposé sur saint François de Borgia. Depuis la mort de ce saint, il avait chargé Quiroga de l'informer des sujets qu'il pourrait lui-même présenter au Souverain-Pontife. De son côté, Quiroga prenait sa mission au sérieux : il y associait à son tour le P. Ribadeneyra, et lui demandait, avec les noms des sujets qu'il jugeait dignes de

(1) Lopez, *Recueil*, etc. — Nieremberg, *Var. Illustres*, tom. IV, p. 554.

l'épiscopat, des informations propres à éclairer ou à fixer le choix du monarque. C'était surtout dans les réponses que faisait alors Ribadeneyra que brillaient la sagesse, la charité, la modestie, le tact, le sentiment des convenances qui le distinguaient. Nous n'en citerons qu'une, et elle suffira, croyons-nous, pour justifier la confiance dont Ribadeneyra était investi.

Le 29 octobre 1579, l'archevêque de Tolède écrivit de la cour, où il se trouvait alors, une lettre un peu pressée, dans laquelle il chargeait l'humble religieux de lui envoyer des noms et des informations qu'il pût lui-même présenter au roi. Peu de jours après, Ribadeneyra lui envoyait une réponse ainsi conçue :

« Votre Seigneurie Illustrissime, par sa lettre du 29 octobre, laquelle ne m'est parvenue que le 9 du mois suivant, m'ordonne de lui signaler les hommes que je juge dignes de la mitre, ou d'exercer des emplois importants pour le service de Dieu et de Sa Majesté. Elle me charge d'une commission très-grave, et j'ai besoin, pour la bien remplir, d'un secours spécial de Notre-Seigneur. Car ce qui importe surtout à l'Église de Dieu, c'est d'avoir de bons évêques; et cette dignité exige tant de qualités qu'il y en a bien peu qui les réunissent toutes, et beaucoup trop qui croient les avoir. D'ailleurs, il est difficile qu'un homme en connaisse bien un autre, puisque personne ne se connaît bien soi-même : *Pravum est enim cor hominis et inscrutabile; quis cognoscet illud? Ego Dominus.* Nous voyons même que Dieu, qui seul connaît le cœur humain, ayant donné pour roi à son peuple un homme dont il est dit : *Erat electus et bonus, et non erat vir de filiis Israël melior illo*, celui-ci néanmoins, quand il eut le pouvoir et l'autorité, se pervertit tellement qu'il fut rejeté du Dieu même qui l'avait choisi, et fit une fin misérable.

« Si la commission de Votre Seigneurie est si grave en elle-même, elle le devient encore plus pour moi qui n'ai rien de ce qu'il faut pour la remplir; et parce que je reconnais mon insuffisance, j'ai évité d'autres fois de répondre à des questions

comme celle qu'elle me fait aujourd'hui, pour ne pas errer en des choses où il est si difficile de savoir le vrai, et ne point assumer pour les autres une responsabilité que je n'ai pas osé prendre pour moi ; car je suis entré en religion pour me décharger de moi-même sur d'autres. D'ailleurs, il n'y a que peu d'années que je suis revenu en Espagne, et j'y suis revenu malade ; aussi ai-je fait peu de connaissances. J'ai donc très-peu de renseignements sur une affaire qui en demande tant. Ces considérations et celle de mes antécédents, étrangers à de semblables affaires, pourraient me servir d'excuse auprès de Votre Seigneurie Illustrissime pour décliner la mission qu'elle daigne me confier, si les obligations que toute la Compagnie a contractées envers elle, et ma reconnaissance particulière, qui me fait un devoir de lui obéir, ne l'emportaient sur toutes les considérations. Et puis j'espère que mes renseignements n'auront ni assez d'autorité, ni assez d'importance pour ne pas en appeler d'autres dans une affaire si grave ; car il est juste que, pour éviter toute erreur, on prenne des informations nombreuses, exactes et véridiques. Celles que je donnerai ici, je les tiens de quelques Pères de la Compagnie, sages, prudents et animés (autant que je puis en juger) du zèle de la gloire de Dieu. Je n'en ai demandé qu'à eux pour mieux garder le secret. Les personnages que je nommerai sont tous connus de Votre Seigneurie Illustrissime ; et si j'en juge par l'opinion générale des gens de bien et par les rapports que j'ai eus avec quelques-uns d'entre eux, ils sont dignes de l'épiscopat. Du moins, ce sont ceux que, à défaut de sujets plus complets, je crois les plus capables ou les moins incapables d'exercer cette dignité. J'en présente peu, parce que, (comme je l'ai déjà dit), j'ai fréquenté peu de monde, que je n'ai voulu nommer que les plus connus, et parce que je ne me suis pas donné le temps de prendre des informations sur d'autres personnages pour envoyer plus tôt celles-ci à Votre Seigneurie Illustrissime, qui me demande une prompte réponse. D'autres lui signaleront ceux que je ne connais pas ; pour moi,

j'entends ne leur faire aucun préjudice par mon silence, puisque je ne les connais pas.

« A Madrid, il y a dans le Conseil de Votre Seigneurie Illustrissime le licencié Temiño, avec qui j'ai eu à Rome et ici en Espagne des relations intimes : il est très-vertueux, droit, zélé, savant et d'une grande expérience ; ces qualités promettent en lui à l'Église de Dieu un excellent évêque, et je crois que son élection sera bien accueillie à Rome, où il a laissé de très-honorables souvenirs.

« Le docteur Léon a aussi de la vertu, du zèle, de la droiture et toutes les qualités les plus essentielles à un évêque.

« Je n'ai point vu Louis Tello Maldonado ; mais je le connais depuis longtemps par le bien que m'en ont dit quelques Pères de la Compagnie, qui l'ont fréquenté, et qui déjà, pendant mon séjour à Rome, m'en parlaient comme d'un homme appelé par ses qualités à l'épiscopat.

« Il y a ici à Tolède le docteur Delgado, chanoine et écolâtre de cette sainte Église, homme de vertu, de doctrine, et expérimenté dans les affaires : il est peut-être d'un abord un peu froid, et d'un caractère trop peu résolu pour faire face aux difficultés ; mais il est intègre, juste et doué des principales qualités requises dans un évêque.

« L'inquisiteur Juan de Llano, qui se trouve aussi à Tolède, a la réputation d'un homme vertueux, d'un juge aussi charitable qu'intègre ; à ces qualités, il joint l'expérience de tant d'années qu'il a passées au service du Saint-Office ; il pourrait donc, ce me semble, remplir les devoirs d'un bon évêque. Ses qualités morales sont mal servies par ses forces physiques ; mais celles-ci sont moins essentielles que celles-là.

« Les cinq que je viens de nommer sont canonistes ; je puis en signaler autant, ou quelques-uns de plus parmi les théologiens.

« Le premier est don Hernando de Toledo. Il est vrai que puisqu'il a refusé le chapeau, il ne sera peut-être pas plus disposé à accepter la mitre ; mais je ne dois pas moins le

nommer; car je suis chargé de dire ce que je sais des sujets que je crois dignes de l'épiscopat, et non d'examiner si ceux que je nommerai accepteront ou s'ils refuseront, ou si, pour des raisons particulières qui me sont inconnues, il est bon que Sa Majesté les nomme ou ne les nomme pas. Or, don Hernando de Toledo a toutes les qualités d'un évêque : il enseigne, il prêche, il confesse, il console les affligés, soulage les pauvres et subvient par de larges aumônes aux nécessités d'une foule de malheureux, choses que doit faire un prélat; en sorte que, sans être évêque, il en remplit les devoirs; il me semble qu'il les remplirait encore mieux, s'il les remplissait d'office, et qu'il rendrait plus de gloire à Notre-Seigneur; d'ailleurs il est plus propre à remplir les fonctions épiscopales qu'à protéger à Rome, en qualité de cardinal, les affaires de Sa Majesté.

« Le second est Garcia de Loaysa, chanoine de Tolède et archidiacre de Guadalaxara, qui réunit dans sa personne la vertu, la science, la gravité, la prudence. Comme il est modeste et réservé, il n'a pas toute la vigueur de caractère que quelques-uns pourraient désirer; mais la volonté et une sage patience suppléent à bien des choses, et souvent on obtient par la douceur ce qu'on a vainement tenté par la rigueur et la violence.

« Ceux que j'ai nommés jusqu'à présent sont des hommes que tout le monde connaît, et qui, depuis longtemps, ont fait leurs preuves, garantie importante dans une telle affaire. Je puis en nommer d'autres qui ont moins de réputation. Ce sont :

« Le docteur Calderon, créature de Votre Seigneurie Illustrissime, et chanoine de la sainte Église de Tolède, en qui sa vie exemplaire, son zèle et sa science promettent un bon évêque. Cependant parce que ces qualités, quoique principales, ne suffisent pas, si elles ne sont accompagnées de la prudence et de l'habileté dans les affaires, et que le docteur Calderon n'a pas eu occasion de faire ses preuves sur ce point, j'en suis moins sûr que des autres; mais je crois que, si Dieu le

choisissait par le moyen de Sa Majesté, ce choix assurerait un bon ministre à l'Église.

« Le docteur Sébastien Perez, précepteur du cardinal prince Albert, autrefois collégial du collége d'Oviedo, est, me dit-on, un homme très-vertueux et fort savant. Je ne l'ai pas fréquenté; mais puisqu'il a l'honneur d'être auprès du prince, et que Sa Majesté le lui a donné pour maître, il est à croire qu'il ne laisse rien à désirer.

« Le docteur Coxa, qui occupe à l'Escurial la première chaire de théologie, passe pour un homme d'une vie très-exemplaire, de beaucoup de zèle et de science. Je l'ai peu fréquenté, et je n'ai pas de preuves de sa prudence dans les affaires. Je dis donc de lui ce que j'ai dit du docteur Calderon.

« Dom Cebrian, docteur en théologie de l'Université d'Alcala, où le P. Mariana suivit ses leçons, et aujourd'hui professeur de théologie à Salamanque, a la réputation d'un homme vertueux, sage et savant. Il est âgé de cinquante-cinq ans environ. Je ne le connais pas; mais ceux qui l'ont fréquenté ont de lui l'idée que j'en donne, si ce n'est (pour tout dire) qu'ils le trouvent un peu tiède et indolent. Je ne sais s'il l'est tellement que ce soit un empêchement radical à son élection. Car si l'indolence et la lâcheté sont mauvaises dans tous les états, elles sont encore plus dangereuses et plus nuisibles dans celui d'un évêque; et je regarde comme indispensables à celui qu'on veut élever à cette dignité, le zèle de la gloire de Dieu, une grande sollicitude pour attirer les âmes à l'amour et au service de Dieu, une attention continuelle à en chercher les moyens, une énergie à la fois sage et vigoureuse, forte et douce, patiente et active pour les prendre et les employer. Voilà les sujets dont les noms se présentent en ce moment à mon souvenir.

« Il doit y en avoir d'autres à Alcala; mais comme je n'ai pas sur eux toutes les informations qu'il faudrait, je m'abstiens de les nommer. Votre Seigneurie Illustrissime, si elle le veut bien, pourra les demander à ceux qui se trouvent dans cette

Université. Moi je n'ai pas eu le temps de les demander, parce que, dans sa lettre, elle me dit qu'elle se croira d'autant mieux servie que je lui enverrai plus promptement cet écrit; je n'ai donc pas dû prendre plus de temps pour lui envoyer cette réponse qu'il n'en fallait pour la faire et la recommander à Notre-Seigneur. Cependant si Votre Seigneurie Illustrissime désire que je fasse encore quelques démarches, je m'empresserai de lui obéir.

« Il pourrait se faire que, parmi les sujets nommés dans la lettre que j'écrivis à Votre Seigneurie Illustrissime, il y a environ huit jours, et qu'elle aura peut-être reçue, ce que je ne sais pas, quelqu'un ou quelques-uns fussent propres à l'épiscopat, quoique je ne les aie signalés que comme capables d'être les ministres de Votre Seigneurie Illustrissime, et d'exercer, dans le diocèse de Tolède, les fonctions de visiteurs. On pourrait d'abord les éprouver dans cet emploi; de manière qu'en réunissant auprès d'elle des hommes remarquables par leur vertu, leur doctrine et leur prudence, Votre Seigneurie Illustrissime ferait de sa maison une école de bon gouvernement, un séminaire de bons et saints évêques, comme l'ont été les maisons de quelques archevêques de Tolède, comme le fut celle du saint archevêque de Grenade (Pierre Guerrero). Il sera d'autant plus facile à Votre Seigneurie Illustrissime de renouveler ces exemples, que la Providence l'a plus abondamment pourvue des moyens nécessaires. Et puisqu'elle doit disposer de tant de biens, il est juste qu'elle en dispose en faveur de ceux qui méritent davantage ses bienfaits, qui la peuvent mieux servir et lui décharger la conscience en prenant sur eux une partie de ses obligations.

« Je ne me suis décidé à tracer ces lignes que pour obéir à Votre Seigneurie Illustrissime et dans le désir de la servir; je suis rassuré d'ailleurs par la pensée qu'elle connaît mieux que moi les personnes que je viens de lui nommer, et qu'avec sa grande prudence elle corrigera tout ce qu'il y aurait d'inexact dans mes jugements, que j'abandonne au sien (1). »

(1) Alcazar, *Chrono-Historia de la Prov. de Toledo*, t. II, p. 574 et seqq.

Ribadeneyra, on le voit, comprenait toute l'importance de sa commission : on mettait, pour ainsi dire, entre ses mains le sort de l'Église d'Espagne; il était comme investi de la confiance du premier prélat du royaume, qui lui transmettait en même temps celle du souverain. Il lui fallait donc, pour soutenir noblement cet honneur, une juste idée des devoirs de l'épiscopat; une conscience incorruptible qui ne considérât que le mérite de ceux qu'il croyait capables de les remplir; une intégrité qui n'écoutât ni le sang, ni l'amitié, ni antipathie, ni préjugés; une sagesse qui, dans l'expression de ses renseignements, ne restât pas en deçà, ou n'allât pas au-delà de la vérité; une modestie à la fois ferme et discrète, qui, en donnant son avis à Quiroga et à Philippe II, sût respecter la grandeur de l'un et la majesté de l'autre, sans leur faire le sacrifice d'une conviction ou d'une vérité. Or, on ne saurait refuser à Ribadeneyra la gloire d'avoir déployé toutes ces qualités dans la lettre que nous venons de citer; et puisque des avis présentés avec tant de maturité étaient ordinairement pris en considération, ajoutons-y encore la gloire d'avoir contribué à doter l'Église d'Espagne des vertueux et savants pasteurs qui en furent alors et depuis la force, l'honneur et l'édification, tels que Don Juan de Llano, nommé plus tard évêque de Léon, et Garcia de Loaysa, successeur du cardinal Quiroga sur le siége primatial de Tolède.

Ribadeneyra, pour obéir aux ordres de Quiroga, transmettait à Philippe II, par l'intermédiaire de ce prélat, des avis sur le choix des ministres de l'Église. Plus d'une fois, il profita de la même voie pour faire parvenir jusqu'au trône d'autres représentations que lui inspirait l'amour de la justice et de la patrie. Or, à l'époque même où il adressait au cardinal les informations que nous venons de rapporter, l'Espagne était menacée du fléau de la guerre. Philippe II, devenu héritier de la couronne de Portugal par la mort du cardinal Henri, rencontra dans le parti de Don Antoine, fils naturel du duc de Baia, une opposition qui paraissait ne devoir céder qu'à la force des armes.

Déjà on s'apprêtait des deux côtés à la guerre, et les hostilités allaient commencer. Ribadeneyra, effrayé des suites qui pouvaient en résulter, crut qu'il appartenait même à un simple citoyen de faire, dans la mesure de ses facultés et sans sortir de sa sphère, tous ses efforts pours épargner ces malheurs à sa patrie. Il usa donc de la faveur dont il jouissait auprès de Quiroga, conseiller intime de Philippe II, pour soumettre à ce prince des considérations sur les dangers de la situation. Dans une longue lettre écrite à l'archevêque de Tolède, mais à l'adresse du monarque, il montrait les graves inconvénients que cette guerre devait entraîner. Le premier et le plus grave à ses yeux était d'armer des catholiques contre des catholiques, des Espagnols contre des Espagnols, des amis contre des amis. Le second, c'était d'allumer la guerre dans un pays qui, dans ces temps de troubles, semblait être devenu le refuge de la paix, de la justice et de la religion. En troisième lieu, cette guerre allait ajouter d'autres charges à celles que le peuple avait à supporter, faire de nouveaux vides dans les familles, déjà épuisées par les sanglantes guerres de Flandre, et priver l'agriculture de bras nécessaires. La victoire pouvait-elle compenser tant de désastres? Et d'ailleurs pouvait-on compter sur la victoire? Sans doute l'Espagne était plus forte que le Portugal; mais le parti du prétendant était soutenu par des soldats nationaux ou étrangers, tous aguerris, tous animés d'une haine implacable contre l'Espagne. Or, que ne peuvent la haine et le désespoir? L'Espagne n'avait à opposer à ces ennemis acharnés que des troupes mécontentes. « Car, dit ici Ribadeneyra, il ne faut pas se le dissimuler, cet antique amour des Espagnols pour leur souverain est aujourd'hui bien refroidi : les peuples se plaignent parce qu'on leur impose toujours de nouvelles charges; les grands, parce qu'il leur semble qu'on n'a plus de considération pour eux; les nobles, parce qu'on ne récompense pas leurs services; les ecclésiastiques, parce qu'on les écrase de contributions; les réguliers, parce que, sous prétexte de réforme, on les tourmente dans

leur état; en sorte que le Roi, quelque puissant qu'il soit, ne règne point dans les cœurs de ses sujets. » Or, c'était de ces diverses classes de mécontents qu'était sortie l'armée royale; et quelle énergie pouvaient avoir des soldats animés de sentiments si propres à énerver le courage? A ce propos, Ribadeneyra appuie sur la nécessité de faire disparaître, par des moyens qu'il propose, tant de sujets de mécontentement. Puis il revient aux inconvénients de la guerre, parmi lesquels il place, avec raison, le danger que courait la vie du roi, qui, disait-on, voulait commander son armée en personne, et les effroyables suites qu'aurait ce malheur, si Dieu le permettait pour les péchés des hommes, dans un temps où l'Infant, encore en bas-âge, serait obligé d'abandonner aux mains de ses ministres les rènes du gouvernement. Enfin, disait Ribadeneyra, une nation soumise par les armes n'aime jamais le pouvoir qui l'a subjuguée; et un pouvoir qui n'est pas fondé sur l'affection des peuples n'est jamais bien solide.

On demandera peut-être pourquoi un simple religieux osait se mêler d'affaires d'État, surtout dans une circonstance si grave. Ribadeneyra a déjà répondu à cette question en commençant sa lettre; il y revient en la finissant: « Peut-être, dit-il au cardinal Quiroga, j'ai fait une faute en traitant un sujet qui paraît étranger à un homme de ma profession; je ne veux pas en commettre une autre en m'étendant trop longuement sur cette affaire. Je prie donc Votre Seigneurie Illustrissime de me pardonner mon audace en faveur des sentiments qui me l'ont inspirée, c'est-à-dire de mon zèle pour le service de Sa Majesté, et de l'amour pour le bien public, qui étant commun à tous, impose à tous, surtout à ceux de ma profession, le devoir de le désirer et de le procurer. Pour ce qui me concerne en particulier, je supplie Votre Seigneurie Illustrissime, si ce que je viens de dire lui paraît hors de saison et de raison, de déchirer cette lettre et de ne pas en faire plus de cas que si elle n'avait pas été écrite. Si au contraire elle y voit quelque chose d'utile, qu'elle daigne s'en servir comme elle le

jugera à propos. Il m'a fallu, pour lui soumettre ces considérations et les écrire dans un tel style, toute la confiance que m'inspirent ses continuelles bontés envers moi. D'ailleurs je ne voyais, dans le royaume, personne à qui je pusse les présenter avec plus d'assurance et d'avantage qu'à Votre Seigneurie Illustrissime, puisqu'il n'y a personne en Espagne qui soit plus obligé à veiller au bien général et au service de Sa Majesté, que le cardinal archevêque de Tolède, qu'un membre du Conseil suprême du Roi; et que personne n'est plus obligé qu'un Grand Inquisiteur à prévenir des troubles, à la faveur desquels l'hérésie pourrait s'introduire dans le royaume. »

« J'ai l'honneur, etc.

« De Tolède, 16 février 1580 (1). »

A ces trois titres d'archevêque de Tolède, de conseiller du roi et de Grand Inquisiteur, Quiroga agréa des observations qui, au mérite du zèle le plus pur, joignaient encore celui de la sagesse et de l'opportunité. Il paraît même qu'il les soumit au roi, et que Sa Majesté les prit en considération. Il est certain du moins qu'elles répondaient aux intentions de Philippe II. Ce prince redoutait les inconvénients signalés par Ribadeneyra, et il n'épargnait rien pour les conjurer. Tandis que les publicistes et les théologiens les plus célèbres de son royaume soutenaient, dans des avis motivés, la justice de ses prétentions sur la couronne du Portugal, ses diplomates s'efforçaient de les faire accepter par les peuples intéressés. Mais comme toutes ces démarches ne suffisaient pas pour calmer les esprits, il résolut d'essayer d'autres moyens de conciliation, et d'envoyer en Portugal des hommes dont l'influence pût amener un résultat que n'obtenaient ni le droit ni la diplomatie. Quiroga, chargé de présenter au roi des hommes dignes d'une telle

(1) Mss. de l'Académ. royale d'Histoire, de Madrid. *Collec. Salazar*, tom. LXXXIX, nº 4.

mission, crut que personne ne serait plus capable de la remplir que celui qui avait si bien vu les inconvénients qu'il s'agissait de prévenir. Il le présenta d'abord au choix de Philippe II. Ribadeneyra, mandé à la cour, fut donc invité à se rendre en Portugal pour y calmer les esprits, les engager à accepter d'eux-mêmes une domination qui devait mettre fin à l'anarchie des partis et conjurer les désastres de la guerre.

Mais, outre qu'il était résolu de ne plus rentrer dans les affaires publiques, Ribadeneyra craignait de ne trouver ni dans ses habitudes, ni dans ses talents, les moyens de remplir une mission si difficile. Il représenta humblement au roi que, nourri, depuis son enfance, dans les maisons religieuses, il ne s'était jamais trouvé mêlé aux affaires du siècle, et que de pareils antécédents le rendaient incapable de répondre à la confiance de Sa Majesté. Comme on n'admettait pas ces raisons, il allégua ses infirmités, et fit observer avec respect que, lors même qu'il pourrait justifier le choix dont on l'honorait, l'état de sa santé, loin de supporter l'activité qu'exigeait une telle mission, ne lui permettait pas même de se rendre en Portugal. Philippe II ne résista pas à un motif si puissant et trop réel.

C'était ordinairement celui qu'opposait le P. Ribadeneyra aux honneurs qui venaient l'importuner jusque dans sa cellule; ce qui lui faisait dire agréablement que, s'il n'était bon à rien à cause de ses infirmités, ses infirmités lui servaient du moins à quelque chose (1).

Il les opposait souvent aux honorables sollicitations de l'archevêque de Tolède ; mais ce prélat prodiguait d'autant plus les marques de sa bienveillance qu'on en abusait moins, ou qu'on la respectait davantage. Il n'était pas moins charmé de la modestie que du mérite de Ribadeneyra. La confiance qu'il avait en lui croissait de jour en jour : sans cesser de le consulter sur les affaires de son diocèse et de l'Église d'Espagne,

(1) La Palma, lib. II, cap. 3.

il en vint jusqu'à lui soumettre les inquiétudes de sa conscience; et il trouvait toujours dans les avis du saint religieux les moyens de la calmer ou de la rassurer.

Ribadeneyra profitait de cette intimité pour soutenir les intérêts des pauvres auprès du noble prélat, et le porter à disposer en leur faveur du superflu de son immense fortune. « Les biens de l'Église, disait-il, leur appartiennent, du moins en partie : on ne peut sans injustice les frustrer de ce qui en reste, quand on en a prélevé les dépenses nécessaires à la décence du culte, à l'entretien des ministres des autels. » C'est pourquoi il conseillait au cardinal de confier à quelque vertueux personnage la charge, non-seulement de distribuer ses aumônes particulières, qui étaient très-considérables, mais encore d'empêcher que l'avarice des uns et la prodigalité des autres ne diminuassent la portion des pauvres. Il lui allégua même ce motif pour l'engager à ne pas trop différer de dresser son testament, de crainte que, si la mort ne lui laissait pas le temps de le faire, ses héritiers ne remplissent pas ses obligations envers les pauvres. « Avant tout, lui dit-il, il importe que Votre Seigneurie Illustrissime n'attende pas trop longtemps pour exprimer ses dernières volontés. On fait mieux en santé ce qu'on devra faire et ce qu'on voudrait avoir fait au moment de la mort. Ce moment peut n'être pas prochain; mais il peut aussi n'être pas éloigné. Il est donc prudent de suivre ce conseil de Senèque : *Nescis quo loco te mors expectet; ideò expecta tu eam in omni loco*. Votre Seigneurie Illustrissime doit cette précaution à sa conscience, qui en sera soulagée; à ses affaires, qui seront en ordre; aux pauvres, qui autrement seraient les victimes des hommes les moins intéressés à pleurer sa mort; à ses véritables amis, qui regretteraient qu'un prélat si sage, si convaincu de la brièveté et de la fragilité de la vie, fût mort comme s'il n'avait pas prévu sa dernière heure (1). »

Il y a une certaine audace à parler de mort et de testament

(1) La Palma, lib. II, cap. 10.

aux grands qui jouissent des douceurs de la vie ; et les conseils de Ribadeneyra auraient été accueillis avec moins de reconnaissance que de ressentiment, s'il les avait donnés à tout autre qu'au cardinal de Quiroga. Mais les défauts de ce prélat n'étaient que dans son caractère : quoique comblé de richesses et d'honneurs, il n'y attachait point ses affections ; il se complaisait plus encore dans les bénédictions des pauvres que dans les hommages des peuples. Il se montra satisfait de ce que Ribadeneyra l'avait estimé assez généreux pour accepter de si salutaires conseils, et il voulut lui prouver, en les suivant, qu'il n'avait pas trop présumé de la charité de l'archevêque de Tolède.

Quiroga songea donc à faire son testament, et à le faire surtout en faveur des pauvres. Son intention était de laisser pour eux des fondations, dont la plus considérable devait être au lieu qu'il choisirait pour sa sépulture. De là naquirent dans son esprit deux difficultés, qui l'arrêtèrent dès le commencement : en réservant des biens pour les pauvres à venir, ne nuirait-il pas aux pauvres présents ? Et en supposant la solution de ce premier doute, quel était l'endroit qu'il devait choisir pour sa sépulture, pour rendre plus utile la fondation qu'il voulait y faire ? Il demanda la solution de ces deux difficultés à celui qui lui avait donné des conseils si chrétiens. Ribadeneyra répondit à la première : que l'archevêque de Tolède pouvait pourvoir aux besoins des pauvres futurs, sans négliger ceux des pauvres présents ; que si les besoins de ces derniers étaient tellement grands, tellements urgents, qu'ils ne pussent attendre, il faudrait y subvenir, même au danger de ne pas laisser de fondations pour les autres : mais que les richesses de l'archevêque consistant en revenus et en biens fonds, il lui était facile de satisfaire sa charité envers tous, en prenant sur ses revenus pour soulager les uns, et sur ses biens fonds les fondations destinées aux autres. Ribadeneyra montre ici la légitimité et les avantages de ces fondations. Puis, passant à la seconde question, il indique à Quiroga les cinq établissements qui

avaient le plus de droits à l'honneur de garder ses dépouilles mortelles : le monastère des Augustins, à Madrigal, où était déjà la sépulture de la famille du cardinal ; l'église de Sainte-Léocadie, à Tolède, où il continuerait, même après sa mort, à rester parmi son peuple ; la maison de la Compagnie, à Tolède, dont la chapelle était dédiée à Dieu sous le vocable de saint Ildefonse, un des plus saints et des plus illustres archevêques de Tolède, qui était né au lieu même où cette maison était bâtie ; enfin, le collége que le cardinal voulait fonder dans cette ville. Ribadeneyra s'étend longuement sur les titres que chacun de ces établissements pouvait offrir au choix du prélat, et qu'il est superflu de rapporter ici (1). Il suffit de savoir que ceux de Madrigal l'emportèrent dans l'esprit de Quiroga, et qu'il choisit pour sa sépulture celle même de ses aïeux, dans la chapelle des PP. Augustins de cette ville. Mais il dédommagea avec une munificence princière les autres établissements signalés par Ribadeneyra. Du reste, le testament de Quiroga, que nous avons vu dans la chancellerie de l'archevêché de Tolède, n'était que la répartition de son immense fortune entre les pauvres, les hôpitaux, les maisons religieuses, les confréries, les églises, sauf les sommes considérables qu'il mettait à la disposition du roi pour les besoins de la guerre.

Les avis et les réponses de Ribadeneyra portent la date de 1582. Quiroga dressa son testament peu de temps après les avoir reçues, et il termina ses jours le 20 novembre de l'an 1594. Entre ces deux époques survinrent des événements, où Quiroga exerça ses fonctions de Grand Inquisiteur, avec une impétuosité qui força le P. Ribadeneyra de se soustraire à l'intimité de l'archevêque de Tolède. Nous les raconterons dans le livre suivant, après que nous aurons rappelé en quelques mots les faits qui les amenèrent.

(2) La minute autogr. du long mémoire que Ribadeneyra écrivit au cardinal de Quiroga sur ces deux questions se conserve parmi les mss. de la Biblioth. de l'Académie royale d'Histoire, de Madrid. Papiers des Jésuites. — *Papeles sueltos.*

HISTOIRE

DU PÈRE

RIBADENEYRA

LIVRE CINQUIÈME

TENTATIVES DOMESTIQUES ET ATTAQUES ÉTRANGÈRES CONTRE L'ŒUVRE DE SAINT IGNACE, EN ESPAGNE. — INTERVENTION DE L'INQUISITION. — SOLLICITUDE DE RIBADENEYRA POUR L'INTÉGRITÉ DE L'INSTITUT.

Le P. Ribadeneyra, déchargé des soins du gouvernement, ne recula pas devant ceux que lui imposait son amour pour saint Ignace et pour son Institut. Depuis son retour en Espagne, il se consacra tout entier à transmettre à ses frères les traditions des premiers temps de la Compagnie, à maintenir parmi eux l'esprit de leur saint Fondateur, l'empire de leurs règles, à soutenir envers et contre tous l'intégrité de nos Constitutions : quelque part que fût le danger, de quelque côté que vînt l'attaque, du dedans ou du dehors, il était toujours là pour y tenir tête. C'était la mission qu'il avait reçue de la

Providence en retournant en Espagne : jamais il ne manqua aux nombreuses occasions de la remplir.

La première qui s'offrit à son zèle fut le voyage qu'il fit en Andalousie, peu de temps après son retour, pour y régler les affaires de sa famille. Il visita successivement alors les colléges de Séville, de Cordoue et de Marchena. Il trouva partout une grande régularité, une discipline rigoureuse, un zèle ardent et occupé, un amour sincère pour le bien de la religion et le salut des âmes. Mais tant de sujets d'édification ne le consolaient point de l'absence d'une vertu qu'il regardait comme la garantie des autres dans un Ordre religieux, l'esprit de famille. Persuadé que la Compagnie devait être faite à l'image de son Fondateur, il voulait que tous ceux qui lui appartenaient fussent formés sur le modèle de saint Ignace. Or il ne remarqua pas ce caractère distinctif dans la *Province* d'Andalousie. En effet, la plupart des religieux, dont elle était composée, avaient été jetés, pour ainsi dire, dans un autre moule que dans celui de l'Institut : presque tous élevés à l'école du V. Jean d'Avila, ils avaient apporté dans la Compagnie un esprit particulier, qui contrastait avec celui de saint Ignace. Comme les vérités les plus terribles de la religion étaient les sujets ordinaires de leurs prédications, ils avaient contracté certaines habitudes austères, qu'ils ne tempéraient point par les démonstrations d'un zèle compatissant. Leur vertu, sévère dans les formes, rigide dans ses leçons, dure dans la pratique, inspirait plutôt la crainte que l'amour de Dieu ; elle s'occupait moins à former le cœur qu'à macérer le corps ; enfin elle était plus propre aux Pères du désert qu'à des hommes apostoliques, qui sont obligés de se faire tout à tous, pour gagner tout le monde à Jésus-Christ.

Le disciple de saint Ignace n'entendait pas la vertu de cette manière. Il ne dissimula pas à ses confrères que la leur n'était pas conforme à la direction de l'Institut. Il parlait à des hommes de bonne volonté : les supérieurs le prièrent de faire à leurs communautés respectives des conférences sur le véritable

esprit de leurs règles. Il se rendit d'autant plus volontiers à cette invitation, que, par ses enseignements, il pouvait non-seulement redresser les défauts dont il se plaignait, mais encore affermir dans ces maisons et dans toute la *Province* une harmonie, que cette diversité de sentiments et de formes aurait pu détruire un jour. Dans une telle circonstance, il ne s'agissait point pour Ribadeneyra de faire de longs raisonnements : il lui suffisait d'interroger ses souvenirs et d'apporter l'autorité de celui qu'il proposait pour modèle à ses auditeurs. Il leur parla donc comme disciple d'Ignace : il leur dit comment ce grand saint entendait la vertu ; comment il voulait qu'on la pratiquât, les admirables exemples qu'il en avait offerts dans sa conduite. Puis il leur montra, comme il l'a fait depuis dans le cinquième livre de la Vie du même saint, que leur commun Père, sans s'en douter, s'était peint au naturel dans ses Constitutions, et que ses enfants n'avaient qu'à les observer pour se former sur un modèle si parfait (1).

Ces moyens ne suffisaient pas encore à sa filiale sollicitude : il fit part de ses observations au Général de l'Ordre, et le pria, toujours en invoquant l'autorité du saint Fondateur, de confier le gouvernement des maisons et de la Province d'Andalousie à des supérieurs qui joignissent, aux vertus de ceux qui remplissaient alors ces charges, la connaissance pratique de leurs règles, et fussent capables d'affermir partout l'esprit de saint Ignace (2).

Soit que la pensée de Ribadeneyra ne fût pas comprise, soit que ces lettres arrivassent à Rome, accompagnées de certains bruits précurseurs de l'orage dont nous aurons à parler bientôt, on ne parut pas apprécier la droiture de ses vues : on crut qu'il demandait que les supérieurs des maisons ne fussent pas étrangers à la *Province*. Toutefois, le P. Everard, qui

(1) Ribaden., *Lettre au P. Général, écrite de Tolède, le 1er juin 1577.* — Arch. du Jésus, à Rome.

(2) *Ibid.*

connaissait son mérite et sa vertu, le loua de ses soins pour le bien de la Compagnie et l'assura que c'était le but vers lequel il dirigeait lui-même tous ses efforts ; seulement il lui exprima quelque surprise qu'un religieux aussi expérimenté que lui eût sur le choix des supérieurs des idées si peu conformes à l'Institut.

Quelque paternel que fût ce reproche, Ribadeneyra y fut extrêmement sensible. Son amour pour son état ne pouvait pas même souffrir un soupçon d'infidélité. Pour ne pas laisser planer plus longtemps sur lui celui que son supérieur semblait avoir conçu, il lui écrivit une lettre, où il expliquait en ces termes sa pensée et ses intentions :

« Mon très-révérend Père en Jésus-Christ,

« *Pax Christi*, etc.

« La lettre que Votre Paternité m'a écrite en réponse à plusieurs des miennes, m'est arrivée très-tard ; c'est pourquoi celle-ci a dû se faire attendre. D'abord, mon Révérend Père, je bénis Dieu Notre-Seigneur de vous donner les saintes dispositions que j'ai toujours reconnues dans les actions de V. P. et fait connaître aux autres. Rassuré par des intentions si droites, par sa douceur et sa prudence, j'ai espéré et j'espère que par le moyen de V. P. le Seigneur conservera et fera croître cette nouvelle plante de la Compagnie, qu'il la propagera heureusement comme nous voyons qu'il fait de jour en jour, à sa plus grande gloire et à l'avantage de la sainte Église. C'est pour coopérer à ce bienfait de la Providence et remplir le devoir d'un digne enfant de V. P. que je lui ai écrit ces lettres, après avoir bien considéré devant Dieu ce que j'avais à dire. Je ne prétendais pas à une réponse particulière, j'étais encore plus loin de penser qu'il n'y a pas d'autres bons religieux et véritables enfants de la Compagnie, qui, pour obéir à l'amour qu'ils lui portent et à leur conscience, vous avertissent

de ce qu'ils savent. Mais il me semblait que tous ne savaient pas tout, et qu'il importait que V. P. n'ignorât rien, qu'elle serait d'autant plus éclairée pour bien gouverner, et qu'elle aurait d'autant plus d'occasions de tenir tous les membres étroitement unis à leur chef, qu'elle serait informée par un plus grand nombre de Pères graves, âgés et jaloux de l'honneur de la Compagnie. Enfin je me croyais obligé à ce devoir plus que les autres pour plusieurs raisons, et particulièrement parce que vous me l'aviez commandé à mon départ de Rome, et depuis dans plusieurs de vos lettres, ce qui à mon avis suffisait, dans ce cas, pour mettre ma conscience en repos. Je puis me rendre ce témoignage que je n'ai eu d'autre intention en cela que de me montrer ce que j'ai toujours été et serai jusqu'à mon dernier soupir, par la grâce de Dieu, véritable enfant d'Ignace et de V. P. qui est son successeur et mon Père, que j'ai écrit non des choses imaginaires, mais des choses connues de plusieurs personnages graves, et, ce me semble, grands serviteurs de Dieu et véritables enfants de V. P., lesquels ne considèrent en cela que le bien de la Compagnie. V. P. n'a peut-être pas tous les renseignements que j'ai, et plusieurs de ceux qui les ont peuvent aussi avoir d'autres raisons que moi pour ne pas vous les donner. Peut-être s'en abstiennent-ils ou croient-ils satisfaire à leur conscience, en me laissant ce soin. Je l'ai pris en effet sur moi pour les motifs que j'ai déjà exposés, et certainement dans une bonne intention; *et verè, Deus scit, ut liberarem animam meam.* Mais j'ai peut-être péché dans la forme; car d'un côté j'étais excité par l'amour que je vous porte, et par le zèle, oui extrêmement ardent, que j'ai pour la Compagnie; et de l'autre, j'étais loin d'être retenu par l'abandon avec lequel j'ai écrit à Votre Paternité, comme j'avais coutume d'écrire à notre Père Ignace, c'est-à-dire à un Père bien-aimé qui connaît toute mon âme. D'ailleurs je suis si imparfait, si misérable, que je ne suis propre qu'à gâter l'œuvre de Dieu. Je crains d'autant plus de l'avoir prouvé cette fois-ci et d'avoir donné à ma plume une liberté coupable, que

V. P. semble me le faire remarquer dans sa lettre : elle serait bien aise, me dit-elle, que je ne jugeasse pas qu'il est nécessaire, pour le bon gouvernement des *Provinces* d'Espagne, qu'elles aient des supérieurs qui y appartiennent. Je n'ai jamais imaginé le contraire. J'ai appris cela de notre Père Ignace, je l'ai vu, pendant trente-huit ans, pratiqué dans la Compagnie, qui s'est accrue par ce moyen ; je l'ai dit et répété partout. Et afin que l'on comprît que c'est le véritable esprit dans lequel est fondée la Compagnie, et qu'il importe de le conserver, j'ai eu soin, en rapportant les fondations de plusieurs colléges, dans la Vie de notre Père Ignace, de nommer les premiers recteurs, qui appartenaient à des nations étrangères. Mon livre est là pour l'attester. Penser le contraire, ce serait être étranger dans la Compagnie, que les PP. Ignace, Laynez et François n'auraient pas su gouverner, et qui ne serait peut-être établie ni en Italie, ni en Allemagne, ni en Belgique, ni en France, s'il était vrai qu'un supérieur ne saurait bien gouverner dans une Province d'où il ne serait pas. *Qui hoc dixerit in Societate, sit anathema maran atha, quia dividit filios Societatis, quorum est atque esse debet cor unum et anima una.* Puisque ma conviction est telle et plus profonde que je ne puis l'exprimer, je ne sais pas ce qui m'a pu échapper de contraire dans mes lettres. J'ai beau en lire et relire la minute, je n'y trouve pas une expression qui puisse donner lieu au moindre soupçon. Je veux bien croire cependant que, par ma négligence, il sera malencontreusement tombé de ma plume quelque mot équivoque. Quoi qu'il en soit, j'assure à V. P. que jamais je n'ai eu une pareille opinion ; et je ne sache pas qu'une telle abomination fasse des partisans. Que si j'étais condamné à la voir sans pouvoir y remédier, je voudrais sortir de mon pays, pour mourir ailleurs dans l'intégrité religieuse que j'ai apprise et que j'ai toujours gardée dans la Compagnie. Mais il n'y a rien de semblable à craindre: j'en donne pour garant ma fidélité et ma vie (1). »

(1) Lettre autogr. datée de Tolède le 26 avril 1578. — Archives du Jésus, à Rome.

On pouvait en effet compter sur la fidélité de Ribadeneyra, mais elle ne pouvait pas répondre de celle des autres. Il ne tarda pas à l'apprendre aux dépens de sa tranquillité. Il fut alors d'autant plus affligé d'essuyer un démenti, que celui qui le premier devait le lui donner avait été, pendant son séjour à Marchena, l'objet spécial de sa charité. Nous voulons parler de Denys Vasquez, qu'il ne faut pas confondre avec l'illustre Gabriel Vasquez.

Denys Vasquez, le même qui, dans son enfance, avait par un trait de brusquerie compromis la vie de Ribadeneyra, du même âge que lui, avait passé des écoles élémentaires de Tolède au collége d'Alcala. Il y avait suivi le cours des études, tandis que son jeune condisciple, transporté en Italie, à la suite du cardinal Farnèse, avait parcouru la même carrière, à travers les aventures que nous avons racontées. Les progrès étonnants qu'avait faits Vasquez dans le grec, le latin et l'hébreu, lui avaient mérité une place au collége des Trois-Langues d'Alcala. Il y effaçait tous ses condisciples, et les honneurs académiques de cette Université lui étaient destinés, lorsqu'il obtint du P. Villanueva la faveur d'être reçu dans la Compagnie de Jésus, en 1549, à l'âge de vingt-deux ans. Ses talents et ses connaissances l'élevèrent bientôt à des emplois importants. D'abord saint François de Borgia, Commissaire général de l'Ordre en Espagne, l'admit, en qualité de secrétaire, au partage de ses fonctions; et dans la suite il eut en lui une telle confiance, qu'il lui livra les secrets et la direction de sa conscience. Vers l'an 1563, il fut envoyé à Anvers, pour y fonder un collége. Peu de temps après son retour, saint François de Borgia lui confia le gouvernement provisoire de la Province de Naples, et ensuite celui du Collége Romain, d'où il le rappela à la secrétairerie de l'Assistance d'Espagne. Après l'élection du P Everard Mercurien, successeur de saint François de Borgia, Denys Vasquez fut compris dans la mesure générale qui restituait à leurs Provinces respectives les Pères étrangers à celle de Rome. De retour en Espagne, il passa de la Province de Tolède dans celle de Castille, où

il gouverna quelque temps le collége de Ségovie, et enfin dans la maison de Tolède, où il mourut le 28 mars 1589, à l'âge de soixante-deux ans.

Les auteurs qui ont parlé de Denys Vasquez ne s'accordent pas sur le jugement qu'ils en portent, ou plutôt ils le jugent sous des points de vue différents. Les uns, ne considérant que ses belles qualités, lui donnent des éloges qu'ils n'affaiblissent par aucun reproche ; les autres, ne s'arrêtant qu'à ses défauts, lui font des reproches, dont ils ne tempèrent la sévérité ni par l'éloge, ni même par la douceur de l'expression. Il en est qui se bornent à indiquer les dates de sa vie que nous venons de rappeler. C'est peut-être plus sage ; mais ce n'est pas suffisant. Lorsqu'un personnage paraît sur la scène de l'histoire, il doit s'y montrer tel qu'il est : on ne s'explique pas autrement le rôle qu'il y joue. Ce n'est pas assez non plus, pour le faire connaître, de constater son existence, ou de signaler les principales étapes de sa vie.

Quant à nous, puisque notre sujet nous force de parler de Denys Vasquez beaucoup plus que nous n'aurions voulu, nous remplirons notre tâche avec franchise, sans nous laisser entraîner par aucune considération hors des limites de la justice et de l'impartialité. Nous dirons ses qualités comme ses défauts ; nous nous devons tout à la vérité. On n'a pas le droit de la dire sur des adversaires quand on se réserve le bénéfice du silence : nous ne serons donc pas plus indulgents pour nous que pour les autres.

La confiance dont saint François de Borgia ne cessa jamais de l'honorer défendra toujours la mémoire de Denys Vasquez contre ceux qui ne voudraient voir, dans sa vie, que des défauts ou des actes coupables. Elle était d'autant plus glorieuse pour lui, qu'elle était fondée sur un véritable mérite. Littérateur distingué, orateur éloquent, Denys Vasquez joignait à ces qualités une vaste érudition, l'intelligence des affaires, une étonnante activité d'esprit. Son caractère même, source des défauts que nous aurons à déplorer, n'était pas sans

agréments, lorsque rien ne venait le contrarier. Nous rencontrons parmi les lettres de Ribadeneyra plusieurs des siennes, où il exprime en très-beau latin des sentiments délicats, des traits d'un esprit fin, et quelquefois les épanchements d'un bon cœur (1). Nous remarquons les mêmes qualités dans les épîtres latines qu'il adressait, en 1570, au P. Everard Mercurien, alors Visiteur en France. C'est le style, le genre et le ton des lettres familières de Cicéron.

Mais les belles-lettres, dont son esprit était si bien orné, n'adoucirent pas le caractère de Vasquez. Impérieux, énergique, obstiné, acrimonieux, il imposait ses volontés ou sa manière de voir, souffrait impatiemment la contradiction, s'irritait devant la résistance, s'emportait contre les obstacles; et son énergie, favorisée par un tempérament atrabilaire, s'exaltait alors jusqu'à la violence. Capable cependant de dissimuler, lorsque la violence ne pouvait pas le servir, il savait préparer, combiner, arrêter des moyens de réussite, et attendre, dans le silence ou dans une apparente tranquillité, le moment de faire prévaloir ses projets; car il ne renonçait jamais à ceux qu'il avait formés. Il ne rachetait point ces défauts par les attraits extérieurs de sa personne, et sa figure n'aurait pas donné une haute idée de son intérieur, si elle en avait été le fidèle reflet.

Sa vertu participait aux qualités de son caractère, ou plutôt elle en subissait les défauts. Sévère pour lui-même, il ne l'était pas moins pour les autres; plus attaché à la mortification exté-

(1) En 1567, le dérangement de sa santé et de violentes douleurs de tête avaient forcé Ribadeneyra de surseoir à ses occupations et d'aller prendre à Tivoli un repos nécessaire. De là, il entretenait avec plusieurs de ses confrères, et particulièrement avec Denys Vasquez, un commerce épistolaire où il prêtait aux sentiments de l'amitié la plus sincère les charmes d'un aimable caractère et d'un esprit cultivé. Comme ces lettres ne sont que des conversations intimes, des communications cordiales, elles contiennent quelquefois des allusions qu'un souvenir expliquait au correspondant, mais que rien ne nous explique aujourd'hui. D'ailleurs, elles n'offrent à l'histoire aucun fait digne d'être rapporté.

rieure qu'à celle du cœur, il semblait vouloir suppléer, par de rigoureuses macérations, aux sacrifices de la volonté ; et il exigeait souvent, de ceux qui dépendaient de lui, des humiliations ou des mortifications héroïques.

C'était peut-être à cette sévérité qu'il devait l'honneur de diriger la conscience de saint François de Borgia, toujours affamé d'humiliations et de pénitences. Mais tout le monde n'avait pas la vertu de ce grand saint. Les procédés de Vasquez avaient mis le trouble partout où il avait passé : dans la Province de Naples, qu'il gouverna quelque temps en qualité de Vice-Provincial, et d'où les plaintes du P. Salmeron le firent rappeler ; au Collége Romain, où il dérangea l'admirable harmonie qu'y avaient établie, par des procédés contraires, les PP. Sébastien Romeo et Ribadeneyra. A peine en eut-il pris le gouvernement, que l'obéissance, auparavant si douce pour tous, devint un sacrifice pour plusieurs. Quelques-uns même ne purent pas toujours supporter patiemment les formes dures sous lesquelles elle s'imposait à eux. Il n'y eut plus entre eux et leur supérieur cette confiance mutuelle qui fait le bonheur des communautés. Mais le P. Domenech, élève de saint Ignace, répara les brèches que la dure sévérité de Vasquez avait faites à la discipline, et remit les choses comme les esprits dans leur premier état (1).

A la mort de saint François de Borgia, Denys Vasquez perdit son emploi de secrétaire, et peut-être l'espoir d'en remplir d'autres dans la suite. Or, pour un homme qui en avait toujours exercé de très-honorables, et qui ne paraissait pas disposé à les fuir, le sacrifice était bien difficile. On ne descend pas volontiers dans les rangs de la foule, quand on a été accoutumé à vivre au-dessus d'elle ; et la tranquillité qu'on trouve dans la vie privée ne dédommage pas des honneurs dont on jouissait dans la vie publique.

Denys Vasquez, renvoyé comme beaucoup d'autres dans sa

(1) Sacchini, *Hist. Soc. J.*, part. III, lib. IV, nº 148 et seqq., nº 156.

Province, après l'élection du P. Everard Mercurien, y était rentré sans résignation. Loin de maîtriser ses regrets, il eut le malheur de s'y abandonner; et bientôt ils engendrèrent dans son cœur de coupables ressentiments. Peut-être les nourrissait-il déjà quand Ribadeneyra le rencontra au collége de Marchena. Du moins, il était alors livré à une humeur noire qui le rendait insensible aux douceurs de la communauté, et altérait notablement sa santé.

Quoique Ribadeneyra eût eu, dès son enfance, des griefs contre lui, il ne s'en souvint jamais, ou s'il s'en souvint quelquefois, ce fut pour lui témoigner plus de charité qu'aux autres; il tâcha même toujours de lui adoucir par les charmes de l'amitié la rudesse de son caractère et de lui épargner les peines que lui attirait cette disposition. Dans la circonstance dont nous parlons, il lui prodigua toutes les marques de l'intérêt et de l'affection la plus sincère pour le distraire de ces sombres préoccupations. Il l'exhorta instamment à demander aux supérieurs d'aller chercher dans une autre maison, ou bien dans une autre Province, les distractions dont il avait besoin ; il n'obtint que des murmures, mais il n'en fut point déconcerté. Il s'adressa au Provincial de Tolède et à celui de Castille, pour les prier, l'un de le laisser sortir de sa Province; l'autre, de le recevoir dans la sienne. Le premier ne demandait pas mieux, le second répondit qu'il était prêt à recevoir le malade, et même à lui procurer la santé aux dépens de la sienne ; mais que le passage d'une Province à l'autre ne pouvait se faire qu'avec l'assentiment du P. Général. Ribadeneyra porta donc sa demande à Rome (1). Il paraît qu'elle y fut bien accueillie, puisque, peu de temps après, Denys Vasquez se trouvait dans la Province de Castille. Mais, en changeant de Province, il n'avait pas changé de dispositions. Bientôt il entreprit d'exécuter les projets qu'il avait rêvés dans ses moments de mauvaise humeur.

(1) Ribadeneyra, *Lettre au P. Everard Mercurien*, datée de Tolède, 1er juin 1577.

Vasquez avait quelques complices parmi ces religieux qui, sortis comme lui de la classe des *nouveaux chrétiens*, portaient souvent, dans l'état régulier, les défauts ou les vices de leur race (1). Quelques-uns d'entre eux avaient été, comme la plupart de leurs compatriotes, rendus à leurs Provinces, après l'élection du P. Everard Mercurien. Ils crurent qu'on les avait moins renvoyés en Espagne, que chassés d'Italie. Déjà mécontents de ce qui s'était passé dans la dernière Congrégation

(1) En Espagne, on distinguait alors deux sortes de chrétiens : les *anciens* et les *nouveaux*. Ceux-là descendaient des familles qui avaient toujours appartenu à la religion catholique, et l'avaient professée dans toute sa pureté. Les autres avaient pour pères ou pour aïeux des Maures ou des Juifs, qui avaient embrassé la religion à une époque plus ou moins rapprochée. Mais un grand nombre de ces convertis avaient moins consulté leur conscience que leurs intérêts humains; et, tout en donnant quelques signes extérieurs de leur nouvelle religion, ils restaient intérieurement ce qu'ils avaient toujours été, Juifs ou Maures. Ils maintenaient dans leurs familles le culte de la loi mosaïque, ou celui de Mahomet. Plusieurs se vengeaient par des sacriléges de la contrainte qu'ils se croyaient obligés de subir. D'autres faisaient un affreux mélange des deux religions et commettaient des actes qui, découverts, publiés et châtiés par l'Inquisition, tournaient à la honte de la loi chrétienne, qu'ils étaient censés professer. L'horreur qu'inspiraient les coupables s'étendait jusqu'aux innocents. Pour en garantir le ministère apostolique, les cardinaux Silicco et Quiroga, successivement archevêques de Tolède, interdirent l'état ecclésiastique à ceux qui avaient une si odieuse origine.

Plusieurs Ordres religieux furent forcés de prendre la même mesure pour la même raison, et aussi pour éviter une source de troubles; car ces *nouveaux chrétiens*, réunis entre eux par la haine même dont leur race était l'objet, prenaient, en toute occasion, fait et cause les uns pour les autres, se prêtaient un mutuel appui, défendaient leurs intérêts personnels comme ceux de la caste. De là des dissidences, des partis, qui troublaient les communautés et des congrégations entières. Nous n'avons pas à nous occuper des divisions qui éclatèrent à ce propos dans les autres Ordres religieux. Parmi les *nouveaux chrétiens* que la Compagnie avait acceptés, avant d'exclure, par décret, ceux de leurs races, il y en avait beaucoup qui se faisaient remarquer par leurs talents et leurs vertus; mais quelques autres ne démentaient pas leur origine. Notre récit ne le prouvera que trop.

générale, ils furent blessés d'une mesure à laquelle tous les autres applaudirent. Ils conçurent contre l'autorité qui l'avait prise une antipathie qu'ils étendirent peu à peu jusqu'à l'Institut. En effet, c'était sur l'Institut que s'appuyait l'autorité dont ils étaient mécontents ; et s'ils crurent d'abord séparer l'un de l'autre dans leurs ressentiments, ils furent amenés par la logique même de la passion à les confondre dans leurs attentats. Puisque l'Institut donnait raison à l'autorité, il fallait, pour affaiblir celle-ci, changer ou modifier celui-là. De là ces projets de réforme qu'ils formulèrent dans des mémoires anonymes, et qu'ils s'efforcèrent d'infliger à leur Ordre.

On voit toujours des réformes à faire dans une règle qu'on ne veut pas observer : elle paraît alors d'autant plus défectueuse, qu'elle est plus parfaite. On ne s'aperçoit pas qu'elle n'est insupportable que parce qu'on est vicieux, et qu'il suffit de porter la réforme dans le cœur, pour voir que la règle n'en a pas besoin. Denys Vasquez et ses complices ne furent pas assez sages pour faire ces réflexions. Dominés par leur chagrin, ils osèrent, selon l'expression d'un grave historien, porter une main sacrilége sur une œuvre où le Souverain-Pontife avait vu le doigt de Dieu (1).

A les entendre, un supérieur général, fixé à Rome, n'offrait pas toutes les garanties d'un bon gouvernement, soit parce qu'il lui était impossible de connaître le caractère, les mœurs et les besoins de chaque nation, soit parce que, étranger, il n'avait pas les affections d'un concitoyen. Il fallait donc, à leur avis, que les *Provinces* d'Espagne eussent un supérieur national qui, sous le titre de Commissaire général, serait indépendant de celui de Rome, et dont relèveraient immédiatement les supérieurs subalternes du royaume.

Ce système de gouvernement paraissait d'autant moins odieux, que déjà il était appliqué par d'autres Ordres religieux

(1) Bartoli, *Degli uomini e de' fatti della Compagnia di Gesù*, lib. v, cap. 19.

en Espagne, où il s'est maintenu jusqu'à nos jours. D'ailleurs il était motivé par des prétextes de zèle et du bien public, qui pouvaient augmenter l'illusion. Mais l'unité du pouvoir, l'union des volontés, l'obéissance absolue sont tellement inhérentes à l'esprit de l'Institut, à l'organisation de l'Ordre de saint Ignace, que ce projet tendait à le détruire, et que par conséquent il devenait un criminel attentat. Vasquez, qui l'avait conçu, ne se l'avouait peut-être pas ; mais il comprit bien qu'il ne pourrait le faire prévaloir, tant qu'il ne serait soutenu que par des hommes comme lui. Il tâcha donc de renforcer son parti, et d'y attirer des religieux entourés de l'estime universelle. Objet de la charité de Ribadeneyra, il pensa qu'il trouverait encore en lui cette sorte de complaisance. S'adressant à l'affection que le vénérable disciple de saint Ignace portait à l'œuvre de son maître, il lui exprima le désir de voir la Compagnie florissante, et le doute qu'elle pût jamais l'être, si on n'introduisait pas dans son gouvernement certaines modifications qui lui paraissaient nécessaires. Puis il lui remit un écrit, où il avait développé son plan et exposé ses raisons.

Vasquez vit bientôt qu'il s'était mal adressé : Ribadeneyra, étonné qu'un tel projet eût pu naître dans la tête d'un religieux, même dans celle de Vasquez, le repoussa d'abord avec une sainte horreur. Il se mit ensuite à le combattre par toutes les raisons que lui fournissaient la religion et le bon sens. Et afin qu'elles n'échappassent point à la mémoire ou à l'esprit de son interlocuteur, il les développa dans un écrit, où il lui disait en somme :

L'Institut de la Compagnie, comme celui de tout Ordre religieux, approuvé par le Saint-Siége, est moins l'œuvre des hommes que celle de Dieu, qui seul connaît le genre d'hommages qu'il veut recevoir de chaque congrégation de ses serviteurs, et qui, selon l'opportunité ou les besoins des temps, les applique à divers travaux dans le champ de son Église. Les religieux doivent donc être fidèles à l'esprit de leur Ordre respectif.

Notre Fondateur, nous n'en saurions douter, a puisé dans l'inspiration divine les choses essentielles de son Institut; car, outre que la prudence ou la science humaine était impuissante à lui dicter les règles qu'il nous a laissées, nous apprenons par ses écrits qu'il eut souvent des révélations pendant qu'il rédigeait ses Constitutions. Nous donc, enfants d'un tel père, nous devons, si nous voulons être dignes de lui, attacher une souveraine importance aux règles qu'il nous a tracées, les recevoir comme un don du ciel, et les garder avec respect.

Depuis la mort de notre bienheureux Père, il y a eu trois Congrégations générales ; toutes les trois ont considéré les Constitutions comme inspirées du Seigneur ; et comme, dans la seconde, quelqu'un commençait à lire une lettre dans laquelle on proposait d'y introduire de légères modifications : Qu'on brûle cette lettre, s'écrièrent les Pères, qu'on la brûle ! Or, qu'y a-t-il dans l'Institut de plus capital que la forme de son gouvernement ? N'est-ce pas le plus grand avantage de la Compagnie que, dispersée dans toutes les parties du monde, elle reçoive d'un chef unique une même impulsion, un même esprit, une même direction ? Vouloir innover, ce serait donc pécher contre le Ciel, outrager la mémoire de notre illustre Père, dédaigner l'autorité des Congrégations qui ont confirmé son œuvre, et chercher la ruine de l'Ordre qui, ayant grandi, prospéré et fructifié par ses Constitutions, doit se maintenir par le même moyen.

Ribadeneyra montre ensuite à Vasquez que son projet, s'il était exécuté, ferait tort et injure aux religieux de sa propre nation, puisque, les séquestrant ainsi, comme des membres corrompus, du reste du corps, il les empêcherait de remplir le but de l'Institut, qu'il les priverait de la protection et de la bienveillance du Souverain-Pontife, et de la communion des mérites et des prières de la Compagnie.

« Ne comptez-vous donc pour rien, ajoutait-il, cette admirable uniformité de sentiments et de conduite, qui fait une même famille de ceux qui dans toutes les parties du monde suivent

nos règles, cet accord, image de la vie bienheureuse, condition essentielle de l'existence de la Compagnie, sa force contre les efforts de ses adversaires? Les Constitutions exigent avec raison qu'on retranche de la Compagnie quiconque entreprendrait de troubler cette union. Quel châtiment ne mériterait donc pas celui qui voudrait mettre la division non-seulement dans une maison, dans une Province, mais dans l'Ordre tout entier? Que penseriez-vous du misérable qui jetterait dans le champ de la Compagnie la torche infernale de la discorde? Quel nom donneriez-vous à celui qui tenterait de ruiner par la division un ouvrage que Dieu lui-même a opéré par notre bienheureux Père? »

D'ailleurs, la réforme qu'avait imaginée Denys Vasquez entraînait de plus grands inconvénients que ceux qu'il prétendait trouver dans l'unité du pouvoir. Un Commissaire en Espagne pouvait plus facilement abuser de sa charge que le Supérieur général à Rome, parce qu'il aurait été entouré de plus de susceptibilités, de plus d'intérêts personnels. Sa condition aurait été pire encore si on lui avait enlevé, comme le voulait ce réformateur, la nomination des Provinciaux et des autres supérieurs. En outre, n'était-il pas plus facile de trouver un bon Général dans toute la Compagnie que dans un seul royaume? Et puis, si une nation avait son Général particulier, pourquoi chacune des autres n'aurait-elle pas le sien? Ribadeneyra présentait toutes ces considérations à Vasquez avec une vigueur de logique qui ne souffrait pas de réplique.

« Soyons donc soumis, poursuivait-il, au Général que Dieu nous a donné, qui a été canoniquement, librement élu par la Compagnie. Il tient la place de Dieu: quiconque est contre le ministre de Dieu est contre Dieu lui-même. Lui résister, c'est résister au Seigneur; c'est montrer que la conscience n'a plus d'empire sur nous. Il n'y a qu'un faux zèle, qu'une rancune profonde, qu'un coupable désir de vengeance qui puisse inspirer une pensée si criminelle (1). »

(1) *Hist. Soc. Jesu*, part. IV, lib. v, nº 154 et seqq.

Soit que Vasquez restât momentanément convaincu par les raisons de Ribadeneyra, soit qu'il fût déconcerté par sa résistance, il déchira son mémoire, et promit de renoncer à son entreprise insensée. Mais si sa promesse était sincère, il n'y resta pas longtemps fidèle. Bientôt il fut ramené à son projet par l'obstination de son caractère; il eut soin toutefois de le poursuivre dans l'ombre, pour dérober ses démarches à ceux qui auraient pu l'arrêter ou le confondre. Averti par le mauvais succès de sa tentative auprès de Ribadeneyra, il chercha dans les hautes régions du pouvoir des esprits qu'il lui fût plus facile de gagner, ou des protecteurs capables d'appuyer son projet d'une autorité respectable, et de le faire triompher des oppositions de ses confrères. Il agit avec tant d'adresse et de secret, qu'il parvint à mettre de hauts personnages dans ses intérêts, et à les attacher à sa cause, avant que d'autres eussent pu la leur rendre odieuse. On ne connut ses démarches qu'à la mort de M^gr^ Ormanetto, nonce du Saint-Siége à la cour d'Espagne. Parmi les papiers de ce prélat, on trouva deux ou trois mémoires, où était exposé, sous les prétextes les plus spécieux, tout le plan de réforme imaginé par Vasquez. Ormanetto, ami dévoué de la Compagnie, dont il savait apprécier l'Institut et les travaux, avait enseveli dans le silence un projet si extravagant, par respect pour l'Ordre contre lequel il avait été conçu. Mais d'autres révélèrent le secret qu'il avait si sagement gardé. On l'apprit dans la Compagnie avec une stupéfaction mêlée d'effroi; et comme les mémoires ne portaient point de signature, on se demandait quel était le religieux assez égaré pour nourrir de tels projets, et assez audacieux pour oser les faire prévaloir.

Il semble que les démarches de Ribadeneyra pour faire rentrer dans l'ordre ceux qui voulaient le troubler, n'auraient pas dû permettre de le confondre avec eux. Mais le Seigneur voulait mettre son innocence à l'épreuve, pour la faire briller avec plus d'éclat. Au milieu de l'agitation qu'avait causée dans les esprits la découverte de ces mémoires, on s'abandonnait aux

conjectures les moins plausibles. Les plus graves personnages de la Province eux-mêmes, obéissant à la pénible impression d'une révélation si extraordinaire, donnaient carrière à leurs soupçons : ils les portaient tantôt sur les uns, tantôt sur les autres; ils observaient alors des circonstances qui jusqu'à ce moment n'avaient pas attiré leur attention, ou qui leur avaient paru toutes naturelles; ils combinaient des dates; ils rapprochaient des faits connus; ils en supposaient bien d'autres; enfin ils demandaient à tout des raisons pour fixer ou calmer l'inquiétude que leur inspirait l'amour de la règle. Ainsi Ribadeneyra, sur l'ordre des médecins, et au grand regret du P. Everard Mercurien, était allé de Rome en Espagne pour y rétablir sa santé, ou chercher dans l'air natal le moyen de prolonger son existence. Personne n'avait pensé à donner à ce voyage un autre motif. Mais on vient à découvrir des mémoires, livrés par des esprits inquiets au nonce et au roi contre le nouveau Général et contre l'ordre de choses établi dans la Compagnie. Ces mémoires ne portent point de signature. De qui sont-ils? De qui peuvent-ils venir, sinon de quelques mécontents, qui, sous prétexte d'améliorer l'Institut, de perfectionner l'organisation de la Compagnie, ont voulu satisfaire un injuste ressentiment?

Cette pensée appelle l'attention sur ceux des Pères d'Espagne qui ont assisté à la dernière Congrégation générale; qui, blessés de l'exclusion donnée par le Pape à ceux de leur nation, quoique retirée à la sollicitation de la Congrégation, ont douté de la validité de l'élection du P. Everard, et porté sur lui des rancunes qu'ils n'osaient peut-être pas porter plus haut. Ces hommes étaient retournés en Espagne, le cœur ulcéré ; d'autres y avaient été expressément renvoyés par l'autorité. Et comme Ribadeneyra les y avait suivis de près, mais pour des motifs bien différents, il fut enveloppé dans les soupçons qui planaient sur les mécontents. Aussi, lorsque les premiers supérieurs de la Compagnie en Espagne avertirent le P. Everard Mercurien de la découverte de ces étranges

mémoires, le nom de Ribadeneyra fut mêlé à ceux des suspects; et les Pères Michel de Torrès, Antoine Cordesès, Antoine Ivañez, chargés de faire une enquête sur cette triste affaire, portèrent leur attention sur lui, sur ses relations, sur sa conduite. Ils gardèrent dans l'accomplissement de leur mission le plus profond secret, pour en assurer le succès, et pour épargner l'honneur de ceux qui seraient reconnus innocents.

Personne ne s'en inquiétait moins que Ribadeneyra. Sûr du témoignage de sa conscience, il ne se préoccupait même pas de l'objet des investigations du Visiteur et du Provincial. Mais quelqu'un, qui avait eu vent de ce qui se passait, crut que la charité lui faisait un devoir de l'avertir des soupçons élevés contre lui. Ribadeneyra nous avoue, dans ses *Confessions*, qu'il ne put entendre ce rapport avec indifférence : il se demandait, dans l'amertume de son âme, ce qu'il avait donc fait pour mériter un tel affront; s'il n'avait si longtemps servi la Compagnie que pour être accusé de la trahir. Il résolut, dans un premier moment de trouble, de se plaindre d'un soupçon si injurieux; mais, revenu de son émotion, il réprima ces mouvements de la nature, et ne pensa plus qu'à en demander pardon au Seigneur, et à le remercier de lui avoir ménagé une si dure épreuve. « O mon Dieu, s'écriait-il, ô lumière de mon âme, cette épreuve était pour moi un bienfait de votre main; je vous en rends grâces; et je vous demande pardon de ne pas avoir su le reconnaître. D'abord, vous avez permis que je fusse innocent du crime dont on m'accusait, et que je souffrisse une si cruelle affliction sans l'avoir méritée, ce qui était un insigne bienfait de votre miséricorde. Ensuite, je la souffris pour un sujet dans lequel je tiens le plus à rester irréprochable; car il me semble que je cesserais plutôt d'être homme, que sincère et fidèle enfant de la Compagnie, à cause de l'amour ardent et inextinguible que je lui porte, et que, par votre bonté, vous avez allumé dans mon cœur. Et quoique ce que je vais ajouter paraisse dicté par la vanité, j'avouerai cependant que le P. Laynez avait coutume de dire de moi que

j'étais un véritable enfant de la Compagnie, toujours très-uni à son chef. C'est votre gloire, et non la mienne, ô mon Dieu, et je ne fais cet aveu que parce qu'il vous glorifie. En troisième lieu, ce faux témoignage tomba sur moi au moment même où je m'efforçais de défendre le P. Général contre des fauteurs de troubles, où j'écrivais en sa faveur et pour justifier le gouvernement de la Compagnie. Mais ces informations, que je ne craignais pas, rassuré par ma conscience, aboutirent à la preuve et au triomphe de la vérité. Le P. Provincial, le P. Visiteur, et le P. Général lui-même, déposant leurs soupçons, rendirent à mon innocence un éclatant témoignage. »

En effet, les recherches les plus minutieuses eurent pour résultat de prouver que Ribadeneyra était resté fidèle à l'esprit de l'Institut, et que, dans cette occasion, il n'avait pas démenti les louanges que le P. Laynez lui avait données à une autre époque. Les PP. Cordesès et Ivañez avaient rempli leur mission avec conscience et discrétion ; mais autant elle avait coûté à leur estime et à leur affection pour Ribadeneyra, autant elle leur causa de joie quand ils eurent acquis les preuves de son innocence. Ils s'empressèrent alors de rendre à ses mérites et à sa vertu les témoignages que l'exercice de leur mission avait un moment suspendus.

« Mon Révérend Père en Jésus-Christ, lui écrivit le P. Provincial ; si je ne connaissais pas Votre Révérence ; si je ne savais pas combien tendre est l'amour qu'elle porte à la Compagnie, j'aurais honte de lui exprimer ce que je vais lui dire dans cette lettre. Mais le bonheur que j'éprouve à vous le dire, la droiture et la simplicité de mes intentions, l'amour que j'ai toujours eu dans le Seigneur pour Votre Révérence, m'encouragent à la prier *per viscera misericordiæ Dei nostri* de ne point s'affliger de ce que moi et d'autres Pères, pour obéir au devoir de notre charge et à l'amour du bien commun, nous avons écrit au P. Général sur votre personne, à propos des mémoires présentés au Roi et au nonce apostolique. Car je puis assurer, *coràm Deo*, à Votre Révérence, que nous n'avons émis que des

doutes, ou des soupçons, pour les raisons qu'elle n'ignore pas. Depuis lors, tout s'est éclairci, tout soupçon s'est évanoui, et j'en éprouve un plaisir extrême, *tùm quòd frater es mihi charissimus*, soit parce que nous savons tous que Votre Révérence est un des premiers enfants de la Compagnie, et un de ceux qui en ont le mieux mérité. Qu'elle apprenne aussi que, lorsque j'écrivais ces choses, je le faisais avec une répugnance intérieure ; car je ne pouvais penser aux qualités qui vous ont toujours rendu si digne enfant de notre vénérable P. Ignace, d'heureuse mémoire, aux louanges que vous aimez à donner à la Compagnie, tant en public qu'en particulier, et qui lui ont attaché ceux du dedans comme ceux du dehors ; je ne pouvais, dis-je, penser à cela sans craindre mes soupçons et douter de moi-même. Je ne me suis décidé à écrire pour avertir du moins notre Père Général de ce qui se passait, que pour ne pas me rendre coupable d'un silence criminel. Votre Révérence n'a donc pas lieu de s'affliger et de conserver de la peine de ce qui s'est passé. Il n'en résultera au contraire pour elle que plus de mérite et de gloire devant Dieu et devant les hommes. Et nous tous qui avons élevé sur vous un tel soupçon, nous vous estimons maintenant plus que jamais, veuillez bien le croire. Pour moi, j'ai déjà écrit à notre Père Général pour lui dire combien je m'étais trompé dans cette circonstance, et que Votre Révérence est si peu coupable de cette faute, qu'elle ne l'a point faite et qu'elle n'en connaissait pas même l'auteur. J'écrirai de nouveau et je n'épargnerai rien pour que tous entendent cette justification. Je termine en suppliant Notre Seigneur qu'il accorde encore plus abondamment ses dons à Votre Révérence,

» Dont je suis le serviteur en Jésus-Christ,

» Antoine Cordesès.

» De Madrid, le 2 avril 1579. »

La lettre que le P. Visiteur écrivit à Ribadeneyra sur le même sujet était conçue en ces termes :

« Mon Révérend Père en Jésus-Christ,

» Pax Christi, etc.

» J'ai été averti qu'il était venu à la connaissance de Votre Révérence qu'on avait remis à Monseigneur le nonce et au Roi certains mémoires contre la Compagnie ; et j'éprouve une très-grande peine pour celle que Votre Révérence aura certainement ressentie d'une affaire si grave. On a pu excéder dans les précautions en ne tenant pas assez compte de l'ancienneté de Votre Révérence dans la Compagnie et de sa fidélité à la servir ; mais, comme un de ses plus dignes enfants, elle doit tout oublier, puisque tout s'est fait dans une bonne intention et par l'amour que nous devons porter à l'Institut. Je suis heureux du moins d'avoir certifié et mis au grand jour cette vérité, comme je l'ai fait pour détromper ceux qui auraient conservé quelque doute, s'il en était encore. Notre Père Général est informé de la vérité et satisfait, j'en suis sûr, de votre fidélité. Je prie donc Votre Révérence, par la charité divine, de ne pas se préoccuper de cette affaire, de la laisser tout entière à mes soins, persuadé que, comme je l'ai fait jusqu'à présent, je n'épargnerai rien de ce que me prescrit mon devoir. Je termine en me recommandant aux saints sacrifices et aux prières de Votre Révérence, dont je suis

» Le serviteur très-humble en Jésus-Christ,

» Antoine Ivañez.

» De Villarejo, 8 août 1579 (1). »

Si Ribadeneyra n'avait demandé qu'une satisfaction personnelle, il se serait contenté de témoignages moins flatteurs. Mais il savait que, dans un Ordre religieux, la réputation des membres importe à celle du corps, et qu'il faut, dans certains cas, faire violence à l'humilité pour prévenir ou arrêter le scandale.

(1) Alcazar, *Chrono-Historia de la Provincia de Toledo*, tom. II, pag. 551 et suiv.

C'était ainsi qu'en avait usé saint Ignace, lorsque, calomnié à Rome par un apostat et ses adhérents, il exigea que son innocence fût reconnue et hautement attestée par l'autorité publique (1). Or, pour Ribadeneyra, une infidélité à son Ordre était une honte et un crime ; et comme des circonstances fortuites avaient mêlé son nom à une affaire de ce genre, il craignait que le bruit qui s'en était répandu n'eût ébranlé la constance de plusieurs de ses frères. Il avait d'autant plus à cœur de détruire ce scandale involontaire, que sa qualité de disciple de saint Ignace pouvait le rendre plus pernicieux. Telles furent les considérations qui le décidèrent à se priver en partie des mérites de cette humiliation pour sauvegarder, avec son honneur, la réputation de la Compagnie. Il écrivit donc au P. Général une lettre où il lui recommandait en ces termes les intérêts de son innocence :

« Mon Très-Révérend Père en Jésus-Christ,

» Je ne me suis pas pressé d'écrire à Votre Paternité, parce que d'autres se chargeaient de ce soin. D'ailleurs, il s'agissait des soupçons portés à Rome contre moi, et il me semblait que, dans une pareille circonstance, je n'avais rien de mieux à faire que d'accepter avec résignation une si rude épreuve, et de ne me justifier que par mes œuvres, puisque quarante ans passés dans la Compagnie ne suffisaient pas pour me défendre contre des soupçons si peu fondés, et dans une matière si grave. J'adore Dieu dans ce qu'il permet comme dans ce qu'il fait ; il sait que, pour ce qui me concerne, je suis résigné, et que j'ai reçu cette humiliation comme un bienfait de sa miséricorde ; si j'en ai ressenti quelque peine, c'est à cause de celle qu'aura éprouvée Votre Paternité. Je regrettais aussi qu'elle fût si mal informée par des hommes induits eux-mêmes en erreur, quoique animés d'une bonne intention. Depuis lors, revenus de leur méprise, ils ont rendu hommage à la vérité, et ils se

(1) Ribaden. *Vita P. Ignatii*, lib. II, cap. 14.

sont excusés auprès de moi des soupçons qu'ils avaient conçus contre mon innocence.

« J'attends maintenant la déclaration que réclament de Votre Paternité le bruit même qu'a fait cette affaire, la justice, votre charité, la douceur habituelle de votre gouvernement, le soin que vous prenez de l'honneur de la Compagnie et de celui de ses véritables enfants. Il importe, ce me semble, à l'honneur de la Compagnie que tout le monde sache que moi, enfant chéri d'Ignace, je n'ai jamais cessé d'être fidèle à son esprit. Si celui que notre vénéré Père avait chargé de promulguer et d'expliquer aux autres ses Constitutions, et qui les a si souvent défendues, restait accusé de n'être plus d'accord avec elles, ne dirait-on pas qu'il a changé d'avis depuis qu'il les a mieux connues, ou que l'expérience l'a mieux instruit ? Mais la déclaration que fera Votre Paternité, le témoignage de satisfaction qu'elle donnera à mes sentiments et à ma conduite, détruiront des conjectures aussi funestes qu'injurieuses ; et moi, content d'avoir été reconnu toujours fidèle à la Compagnie, je n'importunerai plus Votre Paternité de mes instances. En tout cas, je ne cesserai de bénir le Dieu qui a permis cette humiliation pour me punir de mes fautes passées et m'apprendre qu'il ne faut point compter sur les jugements des hommes, puisque, quelque saints qu'ils soient, ils peuvent si facilement se tromper ; mais que je ne dois m'inquiéter que des jugements de Celui à qui le prophète disait : *De vultu tuo judicium meum prodeat* (1). Qu'il soit donc à jamais loué ce Dieu qui (selon le même prophète) *abscondit me in abscondito faciei suæ a conturbatione hominum et protexit me a contradictione linguarum* (2). Veuillez bien, mon Très-Révérend Père, le remercier aussi pour votre enfant respectueux et le prier qu'il me fasse la grâce *ut provideam semper in conspectu meo illum qui à dextris est mihi, ne commovear* (3).

(1) Ps. xvi, 2.
(2) Ps. xxx, 21.
(3) Ps. xv,8.

Ribadeneyra nous apprend lui-même dans ses *Confessions* que le Père Général répondit à sa confiance filiale, et que son témoignage, expression d'une affection toute paternelle, ne permit plus de le confondre avec des religieux moins fidèles que lui. Heureux d'avoir ainsi éloigné de lui la responsabilité d'un grand scandale, il ne pensa plus, comme il le promet à la fin de sa lettre, qu'à profiter des leçons que le Seigneur avait voulu lui donner dans cette circonstance. Il les recueillit aussi pour l'instruction des autres ; et longtemps après il les exprimait en ces termes dans ses *Confessions :*

« Pourquoi raconté-je maintenant des choses qui sont passées? Pour me rappeler en même temps, Seigneur, le souvenir des bienfaits que vous m'avez accordés, et vous en rendre de justes actions de grâces ; pour confesser devant votre Majesté mes imperfections et ma misère, les pleurer et vous en demander humblement pardon ; pour montrer combien la faiblesse humaine est sujette à se tromper ; pour apprendre avec quelle réserve nous devons juger les autres, surtout en matière grave ; que si notre charge nous oblige de prendre des informations sur l'auteur d'une action répréhensible, nous ne devons ni le condamner avant de nous être bien assurés de la vérité, ni divulguer le résultat de nos recherches. Je rappelle encore ces circonstances afin qu'on ne s'étonne point lorsqu'on les verra se reproduire dans les communautés les plus saintes, et que si nous sommes accusés, calomniés, sans aucune faute de notre part, nous sachions reconnaître la grâce du Seigneur, qui veut nous éprouver, mais qui dissipe ensuite ces nuages, fait briller l'innocence d'un nouvel éclat, et lui attribue de plus grands mérites. »

Ribadeneyra, on vient de le voir, savait reconnaître et adorer la volonté divine dans les plus terribles épreuves ; mais sa résignation n'était point l'effet du découragement. Si les épreuves se bornaient à sa personne, il les subissait avec reconnaissance, et faisait servir au profit de son âme les leçons que la Providence voulait lui donner. Lors, au contraire, que les épreuves

atteignaient la Compagnie, son amour pour elle développait toute l'énergie de son caractère, et il sacrifiait au devoir de la défendre son repos, sa santé, les charmes de l'étude. Les circonstances ne devaient pas tarder d'exiger de lui de nouvelles preuves de son dévouement. L'orage qu'il avait tâché de conjurer n'était pas dissipé : il se formait de nouveau dans les hautes régions de la politique, tandis que, des bas-fonds d'une région plus obscure, s'élevaient des nuages qui devaient éclater en même temps sur l'Institut de saint Ignace. Mais Dieu, pour nous servir de l'expression de Ribadeneyra, venait de placer au timon de la Compagnie un pilote capable de braver les tempêtes.

Le 19 février 1581, le P. Claude Aquaviva succédait au P. Everard Mercurien, mort le 1er août de l'année précédente. Il n'avait pas encore trente-huit ans accomplis; mais il était doué de talents et de qualités qui suppléaient à une plus longue expérience : intelligence vaste, esprit élevé, caractère vigoureux, constance inébranlable, volonté ferme, justice inflexible, perspicacité profonde, prudence consommée, cœur droit, bon et généreux, telles étaient les qualités qui distinguaient cette nature d'élite. Toutes étaient perfectionnées par la vertu et dominées par la conscience du devoir. Or, le devoir d'Aquaviva était de maintenir l'Institut dans toute son intégrité, d'en poursuivre toujours, en tout, partout, le but et la fin, qui est la gloire de Dieu et le salut des âmes ; de donner aux œuvres de la Compagnie les développements que demandait l'esprit de saint Ignace, c'est-à-dire un zèle insatiable pour la gloire de Dieu, et de prendre les moyens d'en assurer le succès. Pénétré de ces obligations, il les remplit avec une vigueur que rien ne put déconcerter : modèle d'un parfait religieux, il veillait à la pratique de cet esprit intérieur, de ces vertus solides, sans lesquelles on ne saurait faire les œuvres de Dieu. Il affermissait les anciennes missions, en fondait de nouvelles et envoyait des apôtres jusqu'aux extrémités de l'univers. Il imprimait une impulsion habile et puissante aux

études littéraires, philosophiques et théologiques, à toutes ces sciences qui offrent au zèle apostolique un si précieux concours. Il s'efforçait de réunir les cœurs dans un même sentiment d'amour pour une vocation commune, de les relier tous à l'Institut par des traditions de famille. Par son ordre, d'habiles écrivains consignaient dans nos Annales les plus beaux souvenirs de l'Ordre ; d'autres présentaient dans des lettres annuelles, aux enfants de la Compagnie, dispersés dans différentes contrées, le tableau des travaux, des souffrances, des succès, des revers de leurs frères ; tandis que par des lettres ou générales, ou particulières, toujours fréquentes, il portait à tous, aux plus éloignés surtout, ses encouragements, les conseils de sa sagesse, les témoignages de sa satisfaction et de son amour paternel. Il semblait communiquer son génie aux hommes et aux œuvres. Aussi son généralat fut-il le plus glorieux pour la Compagnie ; ce fut aussi le plus laborieux. Mais les terribles épreuves auxquelles elle fut alors soumise ne servirent qu'à montrer la puissance de l'Institut de saint Ignace et les grandes qualités de celui à qui Dieu en avait confié la garde. L'intrigue forma contre lui des coalitions dans lesquelles elle parvint à entraîner des princes et des pontifes ; et pour l'atteindre, Aquaviva eut à lutter contre des rois comme Philippe II, et des pontifes comme Sixte V. Mais dans ces difficiles circonstances il sut si bien allier la vigueur à la modération, le respect à la fermeté, l'indépendance à la soumission, la force à la douceur, l'activité à la patience, l'inflexibilité du droit à la condescendance du pouvoir, qu'il fit triompher l'Institut, usa tous les obstacles, et conquit l'admiration des politiques les plus habiles, des princes les plus absolus de son temps.

Aquaviva ne s'irritait point des difficultés : il les considérait d'un œil calme, mesurait tranquillement sur elles les moyens de les vaincre, et poursuivait son plan de défense avec une imperturbable persévérance.

Plus patient encore envers les hommes que tranquille au milieu des obstacles, il donnait à tous ses subordonnés les

marques d'une bonté paternelle. De quelque nation, de quelque degré, de quelque qualité qu'ils fussent, tous avaient le même droit à sa charité, le même accès auprès de sa personne : « Notre Père Général, écrivait le P. Ribera, qui était chaque jour témoin de sa conduite, met tellement dans ses procédés la douceur et la circonspection que demande la charge qu'il a reçue du Seigneur, qu'il semble appartenir à tous, et qu'il est réellement tout à tous. Les travaux et les peines des autres sont ses travaux et ses peines, et il s'en préoccupe autant que si elles lui étaient personnelles. Je vous certifie en toute sincérité et franchise que tout ce que j'ai vu à Rome, depuis mon arrivée, tous les rapports que j'ai eus avec notre Père Général m'ont fait comme toucher au doigt que Dieu, dont l'aimable Providence veille sur la Compagnie, lui a donné, dans sa bonté, non-seulement un supérieur, mais surtout un véritable et excellent père. Que Dieu soit à jamais loué pour tant de bienfaits. (1) »

Quoique sa bonté ne fût un privilége pour personne, il semblait néanmoins en donner des marques plus vives à ceux qui, après lui avoir causé des peines ou des inquiétudes, reconnaissaient leurs torts, et témoignaient un sincère regret de leur conduite passée. Lors même qu'ils ne s'étaient pas encore réduits au devoir, s'il voyait dans leurs écarts de la bonne foi ou de pures illusions, il s'abstenait le plus qu'il pouvait de l'usage de son autorité ; il aimait mieux prendre à leur égard le ton et le langage d'un père qui veut ramener un fils égaré, que celui d'un supérieur qui veut réduire un sujet rebelle. Nous avons parcouru la volumineuse correspondance qu'il entretint avec les supérieurs de la Compagnie en Espagne, à propos de l'opposition que quelques esprits inquiets faisaient à son gouvernement ; et nous pouvons affirmer que si on y trouve l'expression d'un cœur affligé, on n'y rencontre pas un mot qui trahisse un cœur ulcéré (2). On y remarque les mêmes égards

(1) Lett. autogr. au P. Ivañez, du 14 février 1583.

(2) Cette correspondance nous a montré toute la justesse de cette obser-

envers des adversaires étrangers. Loin de s'emporter contre eux, Aquaviva les traite avec une sorte de respect ; il leur suppose des intentions droites, ou bien il regrette un aveuglement qui leur cache ce que leur conduite a de répréhensible. Du reste, quand on parlait en sa présence de ses adversaires, il ne permettait point qu'on les traitât d'ennemis, parce qu'il ne leur supposait pas la haine qui justifie ce titre.

Mais la générosité du P. Aquaviva ne dégénérait jamais en faiblesse : gardien fidèle de l'Institut, il le défendait avec une indomptable énergie contre toutes les attaques, de quelque côté qu'elles vinssent. Les intrigues les plus habiles, l'opposition la plus audacieuse, les exigences les plus puissantes, les menaces les plus redoutables ne pouvaient ni surprendre, ni tromper, ni vaincre, ni effrayer sa vigilance. C'est ce qui a fait dire à quelques-uns que le P. Aquaviva était impérieux et absolu dans ses volontés. C'est une erreur, nous devrions peut-être dire une calomnie : les volontés d'Aquaviva étaient subordonnées à son devoir, et réglées par les Constitutions dont la Compagnie lui avait confié le dépôt. Le P. Aquaviva n'imposait donc pas l'absolutisme de sa volonté ; mais il subissait l'absolutisme de sa conscience. Ceux-là mêmes qui se plaignaient de son gouvernement, l'avaient si bien compris qu'ils désespéraient de faire adopter les modifications ou les altérations qu'ils avaient rêvées, tant que l'Institut resterait sous sa garde. Il était en effet difficile d'entamer un Institut

vation du P. Jouvancy ; après avoir dit que le P. Aquaviva ne reprochait jamais à personne les torts qu'on aurait pu avoir, il ajoute : Id Aquaviva cùm imitabatur in sermone, tùm in litteris quoque scribendis observabat : eosque admonebat identidem, quorum opera in epistolis exarandis uteba-tur, viderent etiam atque etiam ne qua vox minùs considerata, vel acer-bior justo, ipsis inter scribendum excideret. Si enim, aiebat, loquenti mihi vocem aliquam asperiorem lingua velocior excusserit, est medicinæ præ-senti mihi locus : vocem amaram blandior persanabit ; sed epistola,si fecit plagam, curare nequit ; infigere aculeum potest, refigere non potest. (*Hist. Soc. J.*, lib. xxv, part. V, § xix, nº 36.)

tel que celui de saint Ignace, défendu par un homme comme Aquaviva.

Denys Vasquez et quelques complices avaient essayé cette folle entreprise, sous le gouvernement du P. Everard Mercurien : mais, confondus par Ribadeneyra et repoussés par l'indignation publique, ils étaient rentrés dans l'ombre, en attendant l'occasion de poursuivre leurs prétentions. Cette occasion, ce n'était pas Aquaviva qui devait la leur fournir. S'ils avaient d'abord compté sur la jeunesse du nouveau Général, ils ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'il n'avait de jeune que la vigueur, et qu'à la grandeur du génie il joignait la maturité de l'âge, l'expérience d'un vieillard et la conscience d'un saint. Ils furent sans doute contrariés dans leurs prévisions ; mais la Compagnie fut affermie dans les espérances que lui avait inspirées l'élection d'Aquaviva.

Personne peut-être n'en avait conçu de plus grandes que le P. Ribadeneyra. Il était surintendant de toutes nos maisons de Rome, et en particulier de celle de Saint-André, lorsque Claude Aquaviva s'y formait à la vie religieuse. Il sut apprécier dès lors les grandes qualités du novice, et il conçut pour lui une estime que celui-ci justifia dans les charges importantes qu'il remplit dans la suite. Quand il fut élevé à la première de toutes, Ribadeneyra, qui avait été son supérieur et son maître, se déclara le plus soumis de ses subordonnés ; mais Aquaviva lui conserva l'affection et la déférence d'un disciple. De cette réciprocité de sentiments naquit une confiance intime qui communiquait à l'un les secrets, les pensées, les peines, les joies de l'autre, et établissait entre eux une étroite communauté de vues, d'intentions et d'efforts. Il nous est resté plusieurs fragments de la correspondance qu'ils échangèrent sur les affaires de la Compagnie ; tous portent ce caractère d'intimité et de confiance mutuelle. Ribadeneyra unit dans ses lettres le respect d'un fidèle sujet à l'autorité de l'âge et à la liberté du zèle ; Aquaviva, dans les siennes, semble oublier sa dignité, pour ne se souvenir que des qualités de son correspondant, et de l'autorité qu'il

avait autrefois exercée sur lui. A la ferme résolution qu'il exprime de maintenir l'Institut dans toute son intégrité, Ribadeneyra répond par le désir de le seconder et presque toujours par les conseils de sa longue expérience.

Ces désirs et ces conseils ne furent point stériles. Au milieu des circonstances difficiles que la Compagnie eut à traverser en Espagne, Ribadeneyra prêta à la Compagnie et à son chef un puissant concours. A la vérité, c'étaient les supérieurs provinciaux et locaux qui, dépositaires officiels des ordres du Général, étaient chargés de les exécuter, et de soutenir en son nom les intérêts de l'Ordre ; mais Ribadeneyra s'était acquis une telle importance personnelle, que les supérieurs trouvaient en lui le plus puissant moyen de réussir dans leurs démarches, et un auxiliaire non moins capable que désireux de les seconder. D'ailleurs il avait coutume de dire que, dans les dangers communs, tous doivent contribuer à les conjurer. Aussi, les services, ou spontanés ou commandés, qu'il rendit à la Compagnie, contribuèrent-ils beaucoup à la faire triompher enfin de toutes les passions ameutées contre son Institut.

Nous avons déjà vu qu'il avait réduit au silence Denys Vasquez et ses complices. Ceux-ci toutefois n'avaient fait que différer des projets repoussés d'abord avec tant de vigueur ; et ils attendaient le moment de les poursuivre. De pareilles dispositions étaient pour la paix et la discipline domestiques des menaces continuelles. Pour les dissiper, le P. Aquaviva, à peine arrivé au gouvernement de la Compagnie, résolut de faire un voyage en Espagne, d'y étudier par lui-même l'état des choses et des esprits, et de prendre sur les lieux les mesures qu'exigeraient les circonstances (1). Mais de graves considérations, des sollicitations puissantes et des occupations encore plus impérieuses le forcèrent de renoncer à ce dessein (2).

(1) Lettre orig. du P. Aquaviva au P. Ivañez, Provincial d'Aragon ; datée de Rome, le 7 avril 1582.

(2) Lettre du même au même, datée de Rome le 20 août 1582. (Bibliothèque de l'Académie d'Histoire, de Madrid : Papiers provenant du collége de Valence.)

Au reste, le danger le plus prochain ne devait pas venir de ce côté : en dehors de la Compagnie, il s'était formé contre elle un parti qui ne tendait à rien moins qu'à l'anéantir. Et s'il n'y réussit pas, ce ne fut point faute d'en avoir pris les moyens. Le but était injuste, les moyens furent iniques, d'autant plus qu'ils furent employés par des adversaires à qui leur profession, outre la qualité de chrétien, interdisait de telles pensées et de telles œuvres. Mais *il faut qu'il arrive des scandales* : la condition de la nature humaine nous condamnera toujours à voir, dans la société chrétienne, l'accomplissement de ce divin oracle : toujours il y aura de ces hommes qui, revêtus d'un habit sacré, soustrairont leur cœur à l'action de la religion, à l'influence des règles les plus saintes, pour se livrer aux passions de la nature. Gardons-nous bien alors de généraliser ces torts individuels ; ne pensons au contraire, tout en déplorant les écarts des coupables, qu'à regretter qu'ils n'aient pas obéi à l'esprit de leurs règles, qui en sanctifient tant d'autres. Cette justice est ici d'autant plus de rigueur, que ceux dont nous avons à parler appartenaient à un Ordre qui brilla toujours, dans l'Église, du double éclat de la science et de la sainteté.

Après cette réserve et cet hommage commandé par l'équité, nous subirons avec moins de regret les exigences de l'histoire ; s'il nous est pénible de rappeler ici, d'après elle, certaines attaques dirigées contre l'Institut de saint Ignace, et les noms de ceux qui les firent, nous aurons du moins la consolation de constater que les torts de quelques particuliers ne retombèrent que sur eux-mêmes, qu'ils rencontrèrent leurs premiers adversaires parmi leurs confrères, et que l'illustre corps dont ils étaient membres s'acquit alors de nouveaux droits à notre respect et à notre reconnaissance.

Ces faits sont déjà connus : nous n'en dirons que ce qu'exige notre sujet. On se demande d'abord quelles purent être les causes de cette opposition. Nous pourrions en supposer plusieurs, si nous voulions nous livrer à des conjectures ; mais ce sera bien assez d'indiquer celles que l'histoire a déjà signalées.

La première était dans la constitution même de la Compagnie : l'Institut de saint Ignace était une révolution, un nouvel ordre de choses dans l'état régulier : supprimer l'office du chœur ; n'admettre d'autres jeûnes que ceux de l'Église ; n'imposer aucune pénitence officielle et commune ; laisser à l'esprit intérieur le soin de les commander aux particuliers, et aux Pères spirituels celui de les régler ; prescrire deux ans de probation aux candidats ; ne les admettre, au bout de ce temps, qu'à des vœux simples ; leur différer la profession jusqu'à une époque indéterminée ; la faire précéder d'une troisième année de probation ; établir différents degrés parmi les membres de la Compagnie ; prétendre être religieux en vertu des vœux simples et sans être moines ; retrancher du régime d'un Ordre proprement dit les chapitres locaux et provinciaux ; nommer à vie le supérieur général ; laisser entre ses mains la disposition de toutes les places, la distribution de tous les emplois ; n'adopter aucun costume particulier, etc., c'étaient des innovations qui déconcertaient toutes les idées reçues ; et ces dispositions, qu'ont adoptées en partie la plupart des congrégations fondées depuis la mort de saint Ignace, paraissaient alors si étranges, qu'on les croyait à peine compatibles avec l'état religieux. Plusieurs les regardèrent comme autant d'attentats aux Ordres anciens et doutèrent que le Souverain Pontife eût le droit d'approuver un Ordre établi dans de pareilles conditions. Il y en eut même qui, lui refusant ce pouvoir, confondirent dans leurs attaques et l'Institut de saint Ignace et le Saint-Siége.

Une émulation mal entendue leur fournit encore d'autres prétextes d'opposition. Tout est censé réciproque dans un Ordre religieux : la réputation des membres rejaillit sur le corps ; et la gloire du corps rejaillit sur les membres. Le corps renvoie cette gloire à Dieu, à qui elle revient ; et il ne s'en réjouit que parce qu'elle honore l'Église. Mais il y a toujours quelques membres qui en nourrissent une vanité personnelle ; qui, regardant cet avantage comme un privilége de leur corps

et de leurs personnes, ne souffrent pas volontiers que d'autres Ordres, surtout quand ils sont nouveaux, jouissent des mêmes honneurs. Une réputation étrangère semble les humilier et les importuner : ils la poursuivent comme une insulte, et prennent, pour l'obscurcir, des moyens qui ternissent la leur. De là certaines rivalités dont on voit plus d'un exemple dans les Annales de l'Église. Elles ne furent malheureusement pas étrangères à l'opposition que nous raconterons bientôt.

La troisième, et peut-être la principale cause de cette opposition, était dans le caractère de ceux qui la firent. Melchior Cano, leur chef, était certainement un homme de science et de talent. Son traité *de Locis theologicis* est l'œuvre d'un habile théologien et d'un grand écrivain. Mais il était trop pénétré de son mérite, et sa vertu n'était pas assez forte pour le préserver des dangers et des fruits de l'orgueil. Ces dispositions d'esprit, trop bien servies par un caractère entier, opiniâtre et hautain, le jetèrent dans les écarts, où les mêmes défauts entraînèrent Denys Vasquez, et dans de plus déplorables encore. Souvent téméraire dans ses opinions, il lui importait assez peu qu'elles n'eussent pas pour elles d'anciens et respectables auteurs, pourvu qu'elles fussent appuyées de son autorité privée. On en trouve plusieurs preuves dans son célèbre Traité, même à côté des règles qu'il donne pour éviter ces témérités. Il s'imposait aux autres, comme s'il n'eût eu ni maîtres ni égaux ; et il se faisait l'adversaire, ou déclaré ou caché, selon qu'il le pouvait, de quiconque ne voulait pas se soumettre à sa suprématie intellectuelle. Si l'illustre Barthélemy Carranza l'avait reconnu, il aurait peut-être évité la longue tempête dont il fut enfin victime.

Cano, pour venger son despotisme méconnu, alluma contre ce grand homme une guerre implacable. Il se forma alors dans les maisons de son Ordre, en Espagne, deux partis : celui de Melchior Cano, généralement composé de ses disciples qu'on appelait *Canistes*, donnait le nom de *Carransistes* aux religieux plus anciens qui soutenaient *Carranza*, disciple comme eux de

François Victoria, le grand réformateur de l'enseignement scolastique en Espagne (1). Professeur distingué de théologie, un des plus habiles théologiens du concile de Trente, fléau de l'hérésie en Angleterre, enfin archevêque de Tolède, Carranza ne trouva ni dans sa réputation ni dans sa dignité une protection assez puissante contre les poursuites de ses adversaires et les rigueurs de Philippe II, dont ils avaient surpris la religion. Dénoncé par eux à l'Inquisition comme hérétique ou favorable aux erreurs nouvelles, il resta dans les prisons du Saint-Office jusqu'à ce que saint Pie V évoquât sa cause à Rome, où, après une détention plus longue, mais plus douce, et un rigoureux examen de ses ouvrages, il fut justifié du crime d'hérésie, quoique condamné, pour donner quelque satisfaction à l'Inquisition d'Espagne, à protester contre les erreurs dont on l'avait accusé. Sa mort suivit de près cette sentence : la solennelle profession de foi qu'il fit alors en présence du Dieu qu'il allait recevoir sous les voiles eucharistiques, et les honneurs que toute la ville de Rome, à l'exemple de Grégoire XIII, rendit à sa mémoire, dissipèrent les doutes qu'on avait élevés sur la pureté de sa foi (2).

Melchior Cano fut à son tour nommé évêque des Canaries ; mais il ne vit jamais son Église : les uns disent que la bulle d'institution lui fut refusée, parce qu'il avait approuvé et encouragé la guerre de Philippe II contre Paul IV ; d'autres

(1) On peut voir ce que nous en avons dit dans *Maldonat et l'Université de Paris au* XVI^e *siècle*, liv. I, chap. 1, pag. 11 et suiv.

(2) La Bibliothèque nationale de Madrid conserve deux Vies ms. de Barthélemy Carranza. Dans la plus longue on cite *in extenso* plusieurs lettres où Melchior Cano déploie contre l'illustre prélat toute l'acrimonie de son caractère. Du reste, le récit des infortunes de Carranza, par l'auteur de cette biographie, s'accorde parfaitement avec celui de Ribadeneyra, qui, dans un ouvrage inédit et intitulé : *Tratado de las Persecuciones que ha tenido la Compañia de Jesus* (cap. 19), raconte ce qu'il avait vu lui-même ou appris de témoins oculaires. Si M. Balmès eût connu ces documents, il y aurait trouvé la solution des doutes qu'il élève sur cette affaire, et il aurait sans doute modifié le chapitre XXXVII de son excellent ouvrage : *Le Protestantisme comparé au Catholicisme.*

prétendent que l'évêque nommé aima mieux jouir en Espagne de la position qu'il s'était faite, ou qu'il espérait se faire, que d'aller exercer dans une lointaine obscurité le ministère pastoral. Quoi qu'il en soit, il parvint, avec le concours de ses partisans, à se mettre à la tête de la *Province* de Castille. Mais les autres ayant protesté contre cette élection, Cano se rendit en Flandre, pour la faire approuver par Philippe II, qui se trouvait alors dans ce pays, et puis à Rome, après la mort de Paul IV, pour obtenir la confirmation du supérieur général de son Ordre. Il retourna en Espagne, vainqueur de l'opposition ; mais il n'y jouit pas longtemps de sa charge : il mourut à Tolède en 1560, peu de mois après son retour.

Il n'est pas étonnant qu'un homme qui se déclarait l'adversaire des plus recommandables de ses confrères, ait vu des rivaux dans les membres d'une religion dont l'aurore jetait un si vif éclat sur la chrétienté. Les PP. Le Fèvre, Michel Torres, Antoine Araoz, et d'autres encore, avaient signalé dans toute l'Espagne, particulièrement à Alcala et à Salamanque, où Cano enseignait la théologie, l'existence de l'Ordre récemment fondé par saint Ignace, et le recommandaient par leurs vertus à l'estime publique, tandis que le bruit des succès de saint François Xavier et de ses coopérateurs, dans les Indes, excitait l'admiration de l'Europe. Mais Cano était loin de la partager : il se mit au contraire à prêcher contre le P. Michel Torres et ses confrères, et s'efforça de soulever contre eux toute la jeunesse des écoles de Salamanque. Les accusés n'opposèrent à ces injustes diatribes qu'une patience héroïque, mais des confrères de Cano, entre autres les vénérables et savants PP. Juan de La Pêna et Louis de Grenade, prirent leur cause en main, réfutèrent avec une sainte indignation les calomnies dont on voulait les noircir, et le P. François Romeo, vraiment digne de l'Ordre de saint Dominique, qu'il gouvernait, condamna les mêmes aberrations dans une circulaire, que la reconnaissance a insérée dans nos Annales, et où il recommandait en même

temps à tous ses subordonnés la nouvelle phalange d'auxiliaires que Dieu envoyait à son Église.

Cano ne prit pas cette leçon pour lui : à la vérité, il cessa de prêcher publiquement contre les Pères ; mais il les poursuivit de ses invectives dans des conversations privées, surtout auprès de ses disciples, qu'il s'efforçait d'animer de ses sentiments. Pour les inspirer à un plus grand nombre, il écrivit contre l'Ordre naissant un libelle diffamatoire, où il attaquait tout, calomniait tout, les hommes et les choses, le Fondateur et ses compagnons : selon lui, saint Ignace était au moins un petit esprit ; Laynez, Salmeron, des idiots ; Michel Torres, un dévotieux; et ainsi des autres. Cano, député par Charles-Quint au concile de Trente, y avait rencontré Laynez et Salmeron, théologiens du Souverain Pontife : il ne les y surpassa pas dans l'estime et l'opinion publiques. C'était peut-être leur grand tort à ses yeux. Leur Ordre avait aussi celui de mettre au service de la vérité et de l'Église des docteurs comme ceux-là, des apôtres comme François Xavier et Nicolas Barzée. C'était trop pour commencer. Le censeur trouvait donc tout à reprendre dans l'organisation, dans les entreprises du nouvel Ordre ; il ne se fit pas même scrupule de renforcer sa critique par des calomnies, qu'il appuyait sur des anecdotes et des historiettes de son invention. Le Pape, il est vrai, avait approuvé, confirmé, canoniquement institué l'Institut de saint Ignace ; mais, pour Melchior Cano, l'approbation d'un Ordre religieux est une de ces affaires dans lesquelles le Pape peut se tromper ; et cette distinction, que ses disciples s'approprièrent, mettait son cœur à l'aise. Il ne craignit donc pas, non-seulement de publier son libelle, mais encore de faire contre le nouvel Institut, à Valladolid, un cours de calomnies, sous prétexte d'expliquer l'Épître de saint Paul à Timothée. C'était au moment où le duc de Gandie, François de Borgia, devenu disciple de saint Ignace, exerçait en Espagne la charge de Commissaire général. L'homme de Dieu ne fut pas plus épargné que ses confrères. Ces leçons, déjà si étranges en elles-mêmes, avaient un tel

caractère de virulence, que les auditeurs conçurent de violents soupçons sur la sincérité du docteur. Les plus sages d'entre eux allèrent aux informations : ils étudièrent le nouvel Institut et les bulles qui l'approuvaient ou le confirmaient, et leurs observations confirmées par la sainte vie de ceux qui le pratiquaient sous leurs yeux, en décidèrent un grand nombre à embrasser ce genre de vie. « Si bien, dit Ribadeneyra, que le P. François de Borgia m'adressa, en Flandre, où je me trouvais alors, une lettre dans laquelle il m'invitait à recommander à Dieu Melchior Cano, sinon comme ami, au moins comme bienfaiteur, puisque de ses leçons était résulté un si grand bien pour nous. Et lorsque je passai à Milan, en 1559, le duc de Sessa, qui en était gouverneur, me dit qu'il avait assisté à Valladolid, aux leçons de Melchior Cano contre la Compagnie, et que la plupart des auditeurs les trouvaient si incohérentes, si étranges, que non-seulement des hommes de lettres, mais encore des hommes d'épée comme lui, avaient cessé depuis ce moment de le voir et de le recevoir (1). »

Cette manifestation ne corrigea pas le docteur : les déclamations qu'il faisait à Valladolid, il les répandait sous une autre forme dans toutes les provinces d'Espagne : il les reproduisait dans de nombreuses lettres qu'il adressait à divers personnages, surtout à des seigneurs de la cour, qui pouvaient les communiquer au souverain. Et quoique ses efforts ne fussent pas toujours stériles, ils étaient cependant bien loin d'amener le résultat qu'il désirait. Il s'attira même d'humiliantes représailles de la part du confesseur de Charles-Quint, du P. Louis de Estrada, de l'Ordre de saint Bernard, du P. Louis de Grenade, qui, par l'éminence de sa vertu et de son savoir, défendait l'ordre respectable de saint Dominique contre l'injure que tendaient à lui faire les emportements de Melchior Cano (2).

(1) *Tratado de las Persecuciones de la Compañia de Jesus*, cap. 19.

(2) Ribadeneyra (l. c.) reproduit les lettres que ces graves et saints personnages écrivirent à Cano lui-même pour lui reprocher sa conduite, ou à des religieux de la Compagnie de Jésus pour séparer la cause de

Celui-ci ne se montra pas moins insensible au blâme de tant de graves religieux, qu'à l'esprit même de ses saintes règles. Nommé, de la manière que l'on sait, Provincial de son Ordre dans la Province de Castille, il tourna contre la justice et la charité l'autorité qu'il aurait dû mettre à leur service. Son premier soin, à son retour de Rome, fut de réunir les plus ardents de ses partisans, et d'arrêter avec eux les moyens de nuire à l'Ordre qu'il n'avait pas pu ruiner : ils résolurent d'abord de prévenir les populations contre la Compagnie, et de l'attaquer sans cesse dans leurs prédications. Mais la Providence ne lui laissa pas le temps de voir l'exécution de son plan : il mourut peu de jours après l'avoir combiné. « Si les enfants de saint Ignace, dit Ribadeneyra, n'eurent pas la consolation d'entourer sa mémoire des hommages de leur reconnaissance, ils eurent du moins celle de lui prodiguer les témoignages de leur charité. Dans toutes les maisons de la Compagnie on célébra un grand nombre de messes pour le repos de son âme (1). »

Ce sentiment de compassion, nous l'éprouvons encore en traçant ces lignes ; et nous regrettons vivement qu'un si beau talent se soit abaissé jusqu'à servir de si petites passions. Si, docile à l'esprit de ses règles, il eût sanctifié ses qualités par la vertu, il aurait associé, dans l'admiration de la postérité, son nom à ceux des Barthélemy des Martyrs, des Louis de Grenade, des Thomas Badia, des Gilles Foscarari, des Pierre de Soto, qui illustraient alors l'Ordre de saint Dominique ; tandis qu'il n'a légué à l'histoire qu'une réputation équivoque.

Cano laissa des disciples qui furent plus fidèles à sa passion qu'à l'esprit de leur vocation. Après avoir poursuivi quelque

Cano de celle de son Ordre, qui en effet en était très-innocent. On trouve aussi ces documents dans la *Vida del grande S. Francisco de Borja*, par Cienfuegos (lib. IV, cap. 15.) On peut encore voir des détails sur cette affaire dans la *Vie du P. Louis de Grenade*, par Louis Muñoz (Madrid, 1639, in-4°.)

(1) Ribaden., *ibid.*

temps dans l'ombre la guerre que leur maître avait déclarée à l'Institut de saint Ignace, ils la firent enfin au grand jour. Alphonse de la Fuente, le premier, se lança en enfant perdu dans cette campagne. Tout pénétré du libelle de Cano, il y ajouta encore les calomnies que lui suggéra une imagination féconde : il affectait de confondre la Compagnie et même le vénérable Louis de Grenade avec la secte des *Alumbrados*, espèce d'Illuminés ou de Gnostiques, dont le système religieux était un affreux mélange de grossières erreurs et de mœurs infâmes, et que l'Inquisition poursuivait alors de ses justes rigueurs. Mais il semblait moins s'inquiéter des Alumbrados que de la Compagnie, qu'il appelait la secte des Théatins : il composa contre elle des mémoires diffamatoires, et il ne craignit pas de les adresser au Roi, à l'Inquisition, et au cardinal Henri, Inquisiteur général de Portugal. Mais ses accusations étaient si odieuses, si injustes, qu'il fut lui-même poursuivi par le cardinal Henri, sévèrement réprimandé par le Grand-Inquisiteur d'Espagne, auquel il demanda pardon, et consigné par ses supérieurs dans un couvent de son Ordre à Séville. Ribadeneyra, qui nous a conservé une analyse substantielle du mémoire de La Fuente, ne s'est résigné à le faire connaître, dit-il, que pour engager ses lecteurs à prier pour l'auteur de cette pièce (1). On ne peut en effet la lire sans éprouver quelque pitié pour un homme capable de telles aberrations.

L'issue de la campagne de La Fuente était peu propre à encourager ceux qui partageaient ses intentions. Cependant le nouvel Ordre qu'ils voulaient abattre grandissait de jour en jour : il formait partout des établissements ; il ouvrait des collèges au sein des plus illustres universités d'Espagne ; et une jeunesse nombreuse accourait à ses leçons ; il y élevait même des chaires de théologie, qui, dès les premiers jours, acquéraient une immense réputation. Ses prédicateurs, tels que François Estrada, Antoine Araoz, Juan Ramirez, parcouraient en

(1) *Op. cit.*, cap. 20. — Cette pièce se trouve intégralement dans la *Hist. del Coll. imper. de Madrid.*

apôtres les provinces du royaume, et remuaient partout les populations. Ces succès, joints à ceux dont la renommée leur apportait le bruit des contrées étrangères, importunaient les complices de La Fuente : ils résolurent d'aviser aux moyens de les arrêter. En 1582, plusieurs d'entre eux, réunis en conciliabule, arrêtèrent qu'on adresserait à Philippe II un mémoire contre le nouvel Ordre ; qu'on referait le libelle de Melchior Cano ; qu'on attaquerait dans des ouvrages et dans les leçons publiques la doctrine et l'essence de l'Institut, et que du haut de la chaire, comme dans les conversations privées, on préviendrait tout le monde contre ceux qui le suivaient; particulièrement contre ses prédicateurs, dont on blâmerait les sermons et la manière de les faire (1). On ne dit pas les noms des auteurs de ce plan ; mais l'ardeur avec laquelle Diego Peredo, Alonso Avendano, Gonzalo Romero et d'autres se mirent à l'exécuter, firent croire qu'ils n'y avaient pas été étrangers. Ce que nous pouvons assurer, c'est qu'ils le combinèrent à l'insu et contre le gré non-seulement de leurs supérieurs, mais encore de l'immense majorité de leurs confrères ; que leurs écarts furent personnels, et que par conséquent la honte et les torts ne retombèrent que sur eux-mêmes.

De cette combinaison résulta contre la Compagnie une recrudescence d'accusations et de persécutions, dont elle fut d'autant plus étonnée qu'elle s'y attendait moins. Ribadeneyra en fut extrêmement affligé ; mais sa douleur ne l'empêcha pas de suivre ce mouvement et de s'y opposer. Il porta d'abord sa vigilance sur les leçons de Diego Peredo. Celui-ci, professeur de théologie à Avila, traita, en 1581, la question des vœux de religion. Cette question avait-elle été amenée par l'ordre naturel des matières, ou choisie pour la circonstance ? Nous ne saurions le dire. Quoi qu'il en soit, le professeur en profita pour attaquer les vœux simples, que les novices de la Compagnie ont coutume de faire au bout des deux premières années de

(1) Possin. *Historia* (*ms.*) *Controversiar.*, etc., lib. I, § XV, nº 3 et seqq.

probation : il prétendit que ceux qui les faisaient n'étaient ni religieux, ni liés à la Compagnie, ni soumis à aucune obligation envers elle, qu'ils pouvaient en sortir à leur gré, et, s'ils le voulaient, contracter mariage, après en être sortis, etc., etc. Ribadeneyra, qui avait toujours l'oreille ouverte à ce qu'on disait contre l'Institut de saint Ignace, connut bientôt les étranges assertions de Peredo. Comme elles pouvaient se répandre dans les universités d'Espagne et égarer l'opinion publique sur la nature de l'Institut, il se hâta d'en avertir le Père Claude Aquaviva, le priant instamment d'y aviser au plus tôt. Aquaviva ne faisait jamais attendre ses soins dans l'exercice de sa charge : il se rendit auprès du Souverain-Pontife, et lui exposa avec beaucoup de modération les propositions du professeur d'Avila, et les torts qu'elles pouvaient faire à la Compagnie. Grégoire XIII prit cette affaire en considération, et, après l'avoir mûrement examinée, il publia, le 1er février 1582, sa bulle *Quanto fructuosius*, par laquelle il confirmait l'Institut, les Constitutions et les priviléges de la Compagnie, et déclarait formellement que ceux qui y faisaient les vœux simples, après les deux ans ordinaires de probation, étaient proprement et véritablement religieux, soumis aux mêmes obligations qu'entraînent les vœux solennels.

Cette bulle, dans l'intention du Souverain-Pontife et du Père Aquaviva, qui l'avait sollicitée, devait mettre fin à cette affaire sans nuire à la paix. Malheureusement il n'en fut pas ainsi : Diego Peredo ne modifia point ses opinions, et il ne cessa pas de les manifester. Les intéressés gardèrent quelque temps le silence, dans l'espoir que la bulle plus répandue et mieux connue obtiendrait enfin son plein et entier effet. Mais parce qu'on paraissait la méconnaître ou l'interpréter dans un autre sens, et que d'ailleurs les fausses opinions du professeur d'Avila étaient favorablement accueillies dans quelques universités d'Espagne, on crut devoir faire de nouvelles démarches pour les arrêter. Ribadeneyra agit donc auprès des supérieurs de Peredo, surtout auprès du R. P. Juan de Las Cuevas, qui

gouvernait la *Province* de Castille. Ce respectable religieux ayant été amené par les affaires de sa charge à Tolède, où se trouvait alors Ribadeneyra, celui-ci alla le trouver, le 26 décembre 1583, et lui soumit, sans se plaindre, l'état de la question, les écarts du professeur d'Avila, et les graves inconvénients qu'ils pouvaient entraîner. Le R. P. de Las Cuevas, qui était bien loin de partager les sentiments de Peredo, répondit avec bonté que ses voyages et les occupations de sa charge l'avaient distrait de cette affaire, qu'elles l'avaient empêché de s'en occuper, même de la connaître, mais qu'il remerciait le P. Ribadeneyra de l'en avoir averti ; qu'à son arrivée à Avila, où il devait se rendre directement de Tolède, il prendrait des informations complètes, et que s'il trouvait le P. Peredo réellement coupable de ce qu'on lui attribuait, il lui imposerait une pénitence proportionnée à la gravité de sa faute ; car il n'entendait pas que ses subordonnés fissent tort à la Compagnie. Ribadeneyra resta satisfait d'une réponse si sage ; seulement il pria le R. P. de Las Cuevas de n'imposer au P. Peredo d'autre pénitence que l'obligation d'abandonner ses fausses opinions sur l'Institut de saint Ignace, et de ne plus les enseigner ni de vive voix, ni par écrit ; car la Compagnie, contente d'obtenir justice, ne demandait point vengeance (1).

De son côté, Mgr Taverna, évêque de Lodi, nonce apostolique à Madrid, ayant appris que Diego Peredo continuait à attaquer dans ses leçons les principales dispositions de la bulle *Quanto fructuosius*, crut de son devoir d'intervenir dans une question, où l'autorité du Souverain-Pontife n'était pas moins en jeu que l'Institut de saint Ignace. Il cita à son tribunal Diego Peredo, et, en attendant qu'il comparût, il fit enjoindre à son supérieur de lui imposer silence. Le R. P. de Las Cuevas fit au nonce la réponse suivante :

(1) Ribaden., *Trat. de las Persec. de la Comp. de J.*, cap 23. — *Hist.* (*ms.*) *del Colleg. Imper. de Madrid*, lib. VII, cap. 4. — *Litteræ R. P. Joannis de Las Cuevas ad P. Claudium Aquavivam, dat.* 1 *junii ann.* 1584.

« MONSEIGNEUR,

« Le P. Antoine Mexia, notre procureur à Madrid, m'a écrit que Votre Seigneurie Illustrissime avait mandé auprès d'elle le P. Diego Peredo, professeur de théologie à Saint-Thomas d'Avila, pour lui reprocher certaines propositions que, dans ses leçons ordinaires, il aurait avancées contre l'Institut des Pères de la Compagnie. Je me hâte d'écrire à V. S. Ill. ce que je sais sur ce sujet.

« Pendant que je me trouvais à Tolède, l'hiver passé, un Père, nommé Ribadeneyra, vint, le lendemain de la fête de Noël, se plaindre à moi de certaines choses que le Père professeur avait avancées contre son Institut. Comme je ne savais encore rien de cette affaire, qui s'était passée tandis que j'étais hors d'Espagne, je lui répondis en général que j'étais très-fâché que le P. Peredo, ou tout autre, eût dit ou fait quelque chose qui pût blesser la Compagnie (car, ainsi que j'ai eu l'honneur d'en avertir Votre Seigneurie Illustrissime, j'ai soin, dans mes visites, de faire à tous cette recommandation), et en particulier, que je m'informerais de la vérité du fait, que je verrais ce Père, et que je lui infligerais une pénitence proportionnée à la faute dont il serait coupable. En effet, j'allai de Tolède à Avila, et en faisant la visite de cette maison, je lui communiquai les plaintes qu'on m'avait faites contre lui. Il me répondit que, dans sa leçon ordinaire, il avait agité la question du vœu simple de religion, et qu'à ce propos il avait dû traiter des vœux des PP. de la Compagnie, et d'une bulle que le Saint-Père avait publiée sur cette matière ; qu'il avait entendu non pas blesser les PP. de la Compagnie, mais seulement éclaircir cette question par des arguments théologiques ; que d'ailleurs, il l'avait soumise à quelques hommes savants, et qu'il croyait n'avoir enseigné que la vérité sur ce point. Cependant, je lui fis une réprimande, car il me paraissait avoir excédé en cela. Mais je ne voulus pas alors pousser les choses plus loin, jusqu'à ce que j'eusse vu les personnes de

Salamanque et de Valladolid, auxquelles le P. Peredo avait soumis la question. Les nombreuses occupations de ma charge ne m'ont pas permis jusqu'à présent de me rendre à ces deux villes. Dans deux jours toutefois, j'irai, Dieu aidant, à Valladolid, et là j'attendrai les ordres de Votre Seigneurie Illustrissime sur cette affaire, comme sur toute autre, si elle daigne m'en envoyer. Outre l'obligation générale que j'ai, comme catholique et religieux, d'être respectueusement soumis au Saint-Père, j'y suis particulièrement obligé, comme le sait V. S., à cause de l'extrême bonté que Sa Sainteté a eue pour moi et pour ce qui me concerne. Aussi, dans tout ce qui regarde son service, je suis prêt à obéir promptement et à faire tout ce qui me sera commandé. Je serais profondément affligé si le Saint-Père recevait quelque déplaisir de notre Ordre, et particulièrement de la *Province* dont je suis chargé; et je serais le premier à châtier le coupable. Quant au P. Peredo, je réclame humblement pour lui la bienveillance de V. S. I., car il me semble qu'il n'est coupable que d'une excessive curiosité, qui l'a porté à éplucher les choses beaucoup plus qu'il n'aurait dû. Il est excusable jusqu'à un certain point; car, puisque la règle de saint François a offert beaucoup de difficultés, qui ont fait du bruit dans l'Église, et qui ont nécessité de nombreuses déclarations de la part des Souverains Pontifes, il n'est pas étonnant qu'il s'en trouve dans l'Institut des PP. de la Compagnie de Jésus, comme ont coutume d'en présenter les choses les plus parfaites.

« De San-Zebrian, 8 mai 1584.

« J'ai l'honneur d'être,

« De Votre Seigneurie Illustrissime, le très-humble serviteur,

« Fr. Juan de Las Cuevas (1). »

Le R. P. de Las Cuevas interrogea en effet les théologiens que

(1) *Historia* (ms.) *del Colleg. imper. de Madrid*, lib. VII, cap. 4. (Arch. de la *Prov.* d'Espagne).

le professeur d'Avila prétendait avoir consultés : il apprit d'eux que ce dernier avait donné à leur avis une interprétation extrêmement libre, et qu'ils étaient bien éloignés de partager ses opinions. Cette déclaration et l'opiniâtreté de Diego Peredo lassèrent enfin la patience de son supérieur, qui lui reprocha sévèrement sa conduite en plein chapitre, et le condamna à des peines rigoureuses.

Pendant ce temps-là, le nonce apostolique transmettait de la part du Pape aux Universités de Salamanque, d'Alcala et d'Avila, l'ordre de déclarer solennellement que les assertions de Peredo étaient fausses et téméraires. Toutes obéirent avec autant de ponctualité que de promptitude ; et elles envoyèrent au nonce, avec les procès-verbaux de cet acte, les témoignages de leur adhésion aux décisions du Souverain Pontife.

Peu content de ces mesures, Grégoire XIII en prit une autre beaucoup plus solennelle. Il réunit auprès de sa personne les théologiens et les canonistes les plus savants de Rome, parmi lesquels se trouvait le P. François Tolet, et soumit à leurs discussions les propositions de Peredo, que tous s'accordèrent à condamner. Enfin le Pontife résolut de faire sur la matière une nouvelle constitution tellement précise, tellement formelle et explicite, qu'elle ne laissât aucun subterfuge à l'obstination la plus décidée ; et le 25 mai 1584 parut la bulle *Ascendente Domino*, qui confirmait pleinement l'Institut de saint Ignace, menaçait des peines les plus sévères quiconque oserait l'attaquer dans son ensemble ou dans ses dispositions particulières, et ceux qui avaient été assez téméraires pour refuser une autorité apostolique à la constitution *Quanto fructuosius*. « Parce que, disait-il en faisant allusion à Diego Peredo et à ses complices, quelques-uns, même après ce que nous avions déclaré, décrété, prescrit et défendu sur cette matière, ont eu la témérraire audace d'attaquer non-seulement plusieurs des déclarations qui précèdent, et peut-être d'autres choses relatives à l'Institut et au genre de vie de la Compagnie ; mais encore de combattre publiquement et du haut de la chaire les décrets et

les prescriptions apostoliques, de donner à notre pensée une interprétation perverse, d'en contester, d'en révoquer en doute le vrai sens, mesurant tout sur les constitutions des autres Ordres réguliers, ignorant absolument l'Institut, les constitutions particulières de la Compagnie, la force des vœux simples qu'on y fait avec l'approbation du Saint-Siége apostolique... Bien plus, ils ont osé soutenir que, en faisant les déclarations et prescriptions susdites, *motu proprio*, de science certaine, avec la plénitude de la puissance apostolique, nous avions exprimé notre sens particulier, et que, comme docteur privé, nous avions pu errer, et que réellement et de fait nous avions erré pour avoir été mal informé des choses susdites, et que notre précepte (*præceptum*) n'avait aucune force obligatoire..... Nous défendons donc en vertu de la sainte obéissance, sous peine d'excommunication *latæ sententiæ*, d'inhabilité à tout office, à tout bénéfice séculier et régulier... à tous, de quelque état, degré, prééminence qu'ils soient, de disputer sur l'Institut, les constitutions de la Compagnie de Jésus, et sur la présente constitution..., de les contredire directement et indirectement, sous quelque prétexte que ce soit, même sous prétexte de chercher la vérité.... »

Il semble que les décisions et les déclarations si formelles de Grégoire XIII auraient dû dissiper tous les doutes de Peredo, s'il en avait eus, ou le porter à renoncer à des assertions si solennellement condamnées. Mais il eut le malheur de se montrer plus docile à la voix de la passion qu'à celle de la première autorité de l'Église. Déjà irrité des sévères avertissements du nonce apostolique, des punitions que lui avait infligées son supérieur, de la condamnation de ses propositions dans les plus célèbres universités d'Espagne, il n'accepta pas avec plus de résignation la constitution du Souverain Pontife. Sous prétexte qu'on l'avait condamné avant de l'avoir entendu, qu'on l'avait mal compris, il continua à enseigner et à propager les assertions proscrites par la bulle *Ascendente Domino*. Enfin, sur la réquisition du nonce apostolique,

son supérieur le priva de sa chaire, et ajouta de nouvelles peines à celles que déjà il lui avait infligées.

Ces mesures énergiques forcèrent Peredo à une certaine modération ; mais elles ne le domptèrent pas. Dès qu'il eut appris que Grégoire XIII, mort le 18 avril 1585, avait été remplacé par Sixte-Quint, qui ne passait pas pour favorable à la Compagnie, il se rendit à Rome dans l'intention et l'espoir d'y faire révoquer tout ce qu'on avait fait contre lui. Il n'y épargna rien pour arriver à son but. Sixte-Quint pressé par ses instances, par celles de ses amis, consentit enfin à saisir de sa cause le tribunal du Saint-Office, qui, après l'avoir agitée pendant près de trois ans, déclara que les propositions de Peredo avaient été justement condamnées, et qu'on ne pouvait soutenir ni ces assertions, ni autres semblables, contre l'Institut de la Compagnie. Toutefois, pour apaiser Peredo et pourvoir aux intérêts de la paix, il le releva des censures qu'il avait personnellement encourues et des autres peines qu'on lui avait infligées. C'était d'ailleurs la faveur qu'avait sollicitée pour lui le P. Claude Aquaviva, qui, en poursuivant la condamnation de ses assertions et le maintien de la bulle de Grégoire XIII, avait toujours eu soin d'épargner et de recommander la personne du coupable. En effet, dit Ribadeneyra, dont nous venons d'analyser le récit, outre la charité qui commande de pardonner aux ennemis, la Compagnie avait encore d'autres raisons d'épargner la personne de Peredo, puisque c'était à lui qu'elle devait, du moins occasionnellement, une bulle qui avait donné à son Institut une force nouvelle et des explications irréfragables (1).

Tandis que Peredo attaquait, dans son enseignement, les Constitutions de saint Ignace, ses complices les dénonçaient à l'Inquisition. Et cette nouvelle trame fut si habilement ourdie, qu'il fallut toute la vigilance d'Aquaviva pour la suivre, toute l'autorité de Sixte-Quint pour la rompre. Elle exigea de Ribadeneyra de nouvelles preuves de son dévouement à l'œuvre de

(1) *Tratado de las Persecuciones*, etc., c. 27.

son bien-aimé Père ; il ne les épargna pas ; mais elles lui attirèrent des chagrins qui, bien que soulagés par le succès, en augmentèrent cependant le mérite. Nous raconterons bientôt les unes et les autres ; mais comme ce récit se mêle souvent à celui de certains procédés de l'Inquisition, nous croyons devoir donner auparavant, sur ce tribunal, quelques explications nécessaires à l'intelligence des faits.

Nous déclarons tout d'abord que nous sommes loin de nous associer aux accusations toujours exagérées, généralement injustes et calomnieuses, quelquefois stupides, que l'impiété, l'hérésie et l'ignorance, ont prodiguées à l'Inquisition espagnole, telle qu'elle fut fondée en 1478, décidément organisée en 1484, sous les règnes de Ferdinand et d'Isabelle.

M. Héfelé et d'autres honnêtes écrivains, trompés par ces déclamations, ont cru devoir donner à l'Inquisition un caractère politique ; et, séparant ainsi sa cause de celle de l'Église, ils ont avancé que l'Eglise n'avait rien ou presque rien à démêler avec l'Inquisition ; que par conséquent les torts de celle-ci ne devaient pas retomber sur celle-là ; que l'État seul était responsable des actes d'une institution qu'il aurait créée pour son service.

Nous n'admettons point ce tempérament : l'histoire ne le justifie pas, et l'Église n'en a pas besoin. L'Église n'a à rougir d'aucune de ses œuvres : elle ne les fonde que pour maintenir les droits et le règne de la religion ou de la vérité, pour favoriser et procurer le salut des âmes, pour sauvegarder les bonnes mœurs, les vertus sociales comme les vertus chrétiennes, tous les intérêts religieux des peuples, en un mot pour remplir sa divine mission.

L'Inquisition n'avait pas un but différent. C'était bien, quoi qu'on en dise, une institution ecclésiastique ; elle fut approuvée, confirmée par des bulles pontificales. Sa juridiction était toute spirituelle ; elle s'exerçait sur des cas d'hérésie, et non sur les affaires de l'Etat. Le Grand-Inquisiteur, présenté par le roi, était canoniquement institué par le Souverain Pontife ; et il

n'avait d'autre juridiction, d'autres pouvoirs que ceux qu'il recevait du Saint-Siége. Quand il déléguait à d'autres ses attributions, c'était toujours en vertu de son institution canonique. C'est pourquoi Paramo, un des écrivains les plus accrédités sur cette matière, affirme que « les inquisiteurs, saintement institués par l'Eglise, sont compétents dans les causes d'hérésie, car ils ont été donnés et députés par le Siége apostolique, et spécialement constitués pour exercer cette sorte de juridiction, c'est-à-dire pour connaître des causes d'hérésie (1).» Aussi n'appelait-on des sentences des inquisiteurs ni au Conseil d'Etat, ni au roi; mais on avait recours à la puissance ecclésiastique. On pouvait appeler des tribunaux particuliers au Conseil général de l'Inquisition, et de celui-ci au Siége apostolique, source de toute juridiction spirituelle. Quoique les Souverains Pontifes ne se fussent d'abord réservé que les causes principales, comme celles des évêques, ils admettaient cependant d'autres appels, pour obéir à cet esprit de douceur et de longanimité que l'Eglise conserve toujours envers les coupables, même dans les mesures de rigueur qu'elle est obligée de prendre contre eux. Le recours à Rome, quoi qu'en dise Paramo, dont l'exactitude ordinaire nous paraît ici en défaut (2), était si fréquent, que les Inquisiteurs généraux se plaignaient respectueusement au Pape de la facilité qu'on donnait aux prévenus d'échapper à leur juridiction. Notre sujet nous en fournit une preuve irrécusable dans un document que nous révélons ici pour la première fois.

Nous avons dit que le cardinal de Quiroga admettait le P. Ribadeneyra, non-seulement à ses conseils et à son intimité, mais

(1) Inquisitores sunt judices competentes in causa hæresis, et sanctissimè fuerunt instituti ab Ecclesiâ; sunt enim dati et deputati a Sede apostolica, et specialiter constituti ad hanc speciem jurisdictionis, scilicet causam hæresis pertractandam, qui præsunt in unaquaque provincia. (*De Origine et Progressu Officii sanctæ Inquisitionis.*, lib. III, quæst. 2, nº 107.) — *Vid., ibid.*, lib. II, cap. 2, nos 12 et 13, et passim.

(2) Lib. II, cap. 4, nos 13 et 14.

encore au partage de sa sollicitude pastorale. Il requérait aussi son concours dans les cas difficiles que lui offraient ses fonctions de Grand-Inquisiteur. Or, il n'était pas facile de faire goûter à Sixte-Quint des plaintes sur l'accueil qu'il faisait aux appels des justiciables de l'Inquisition espagnole. Ribadeneyra fut donc chargé de les formuler, au nom du cardinal Gaspar de Quiroga, dans un mémoire dont nous avons la minute sous les yeux.

Après avoir dit au Souverain Pontife qu'il lui a envoyé les procès de deux ou trois personnes déférées à l'Inquisition, et qu'il obéira avec la même exactitude toutes les fois qu'il recevra les ordres de Sa Sainteté, Ribadeneyra continue ainsi, toujours au nom du Grand-Inquisiteur :

« Je prie très-humblement Votre Sainteté de m'accorder deux choses : la première, que si elle vient à apprendre que, cédant à la faiblesse de notre nature qui nous entraîne souvent hors du vrai et du juste, je suis resté en deçà, ou que suis allé au-delà de la règle de la plus stricte justice, que je me propose seule dans toutes mes actions, elle daigne, selon la suprême autorité de sa dignité et sa charité paternelle, m'avertir et me reprendre ; la seconde, que Votre Sainteté veuille bien, dans son ardent amour de la piété et dans sa rare prudence, considérer que tous les coupables qui, pour échapper à l'Inquisition espagnole, recourent à Rome, sont moins animés du désir de purifier leur conscience, que de l'espoir de se soustraire aux peines dues à leurs crimes... C'est pourquoi je supplie de nouveau et plus instamment encore Votre Sainteté de ne pas permettre que ces coupables fugitifs trouvent auprès de la Chaire de saint Pierre, le boulevard de la religion, la mère et la maîtresse de toutes les Églises, le refuge des bons, la terreur des méchants, un accueil qui promette à d'autres l'impunité ; mais plutôt de daigner, dans sa prudence et sa piété, conserver, augmenter et défendre les grâces, les faveurs, les priviléges par lesquels tant de Pontifes, prédécesseurs de Votre Sainteté, ont institué et confirmé ce tribunal de notre sainte foi dans les États soumis à Sa Majesté catholique, et de lui renvoyer les

fugitifs qui recourent au Saint-Siége, comme cela s'est fait jusqu'à présent et comme c'est nécessaire, afin qu'il puisse confronter les témoins, punir les complices, et que la justice conserve sa force avec son autorité.

« Je ne m'arrêterai pas, Très-Saint-Père, à rappeler les dangers qui résulteraient pour l'Église entière et particulièrement pour l'Espagne, si, dans les malheureux temps où nous vivons, on dérangeait un ordre de choses si bien établi et confirmé par une si longue expérience : ils sont grands, nombreux, et si évidents, qu'il est inutile de les indiquer. Hélas! les innombrables et terribles calamités qui, sorties des flancs de l'hérésie, ravagent, autour de nous, tant et de si vastes provinces, peuvent nous apprendre combien il importe que le Saint-Siége favorise et soutienne l'Inquisition espagnole, afin qu'elle puisse maintenir dans ce royaume l'intégrité de notre foi, attaquée ailleurs avec tant d'acharnement et de perfidie par les hérétiques et même par les mauvais catholiques. Car nous ne sommes forts que de la force et de l'autorité de Votre Sainteté ; et nous ne pouvons préserver le bercail du Seigneur de la rage des loups qui rôdent autour, si nous ne sommes aidés et soutenus de l'appui du suprême Pasteur.

« Je supplie le Seigneur Jésus de conserver longtemps Votre Sainteté à son Église.

« De Madrid, le 26 juillet 1586. »

Le Grand-Inquisiteur, dont Ribadeneyra n'était ici que l'organe, reconnaissait, comme on le voit, qu'il tenait sa juridiction et son autorité du Saint-Siége, et non de la couronne : il ne contestait pas au Souverain-Pontife le droit de recevoir les appels ou d'accueillir les fugitifs ; il lui représentait seulement que ce recours à Rome, devenu trop facile, pouvait gêner l'Inquisition espagnole dans l'exercice de la juridiction qu'elle tenait du Saint-Siége. Elle ne recevait de l'État que le concours du pouvoir et l'appui de la loi ; et c'était justice, puisque par ses fonctions elle ne servait pas moins l'État que l'Église.

Elle eut d'abord pour mission de maintenir l'intégrité des dogmes catholiques contre les Marranos et les Moriscos, c'est-à-dire contre les Juifs et les Maures, qui, convertis en apparence, ou par peur ou par calcul, à la religion chrétienne, la déshonoraient par leur conduite, l'outrageaient dans leurs conciliabules, la blasphémaient dans le sein de leurs familles, la sacrifiaient en secret à leurs anciennes habitudes, et aux rites de leur première religion, dans des cérémonies sacriléges.

Un peu plus tard, elle dut étendre ses soins sur les hérésies modernes, qui, entrées en Espagne à la suite des soldats de Charles-Quint, ou avec quelques esprits téméraires, de retour des universités étrangères, apportaient à la religion de nouveaux dangers. L'Inquisition surveilla également les hérétiques, les Marranos et les Moriscos, et les poursuivit avec la même vigueur. Elle n'inventa cependant pas de nouvelles peines contre les coupables ; elle constatait seulement qu'ils avaient mérité telles peines prescrites par les lois de l'État contre tels crimes. Or un crime contre la religion, base de la législation espagnole, était un crime d'État, et puni comme tel; et c'était par ce côté seulement que l'Inquisition touchait à la politique. Mais elle pouvait faire, et faisait souvent ce que ne faisaient pas les lois : elle pardonnait au repentir; dès lors l'aveu du coupable devenait une confession ; et, comme a dit un illustre écrivain, le *délit* se changeait en *péché*, le *supplice* en *pénitence*. « Le coupable jeûne, prie, se mortifie. Au lieu de marcher au supplice, il récite des psaumes, il confesse ses péchés, il entend la messe; on l'exerce, on l'absout, on le rend à la famille et à la société. Si le crime est énorme, si le coupable s'obstine, s'il faut verser du sang, le *prêtre* se retire, et ne reparaît que pour consoler la victime sur l'échafaud (1). »

Le caractère ecclésiastique de l'Inquisition était consacré non-seulement dans ses attributions, mais encore dans le nom de Saint-Office qu'on lui donnait. Les rois d'Espagne, et surtout

(1) De Maistre, *Lettres sur l'Inquisition*, lettre 2e.

Philippe II, qu'on n'a pas moins calomnié que cette institution, le reconnaissaient si bien, qu'ils faisaient eux-mêmes serment de lui obéir, de se soumettre à sa juridiction, et mettaient leur pouvoir à son service. On dira peut-être que c'était par politique : en tout cas, c'était une politique bien entendue, puisque l'Inquisition, par l'exercice libre et indépendant de ses attribution, maintenait, avec l'unité de croyances, la paix et le bonheur de la société, et la préservait des effroyables dissensions religieuses qui déchirèrent si longtemps le reste de l'Europe. On peut donc affirmer, avec le grand publiciste déjà cité, que « si la nation a conservé ses maximes, son unité, et cet esprit public qui l'a sauvée, elle le doit uniquement à l'Inquisition. » (1) Aussi l'Espagne, guidée par les sentiments de sa foi, de son bonheur et de sa gloire, témoignait-elle sa reconnaissance à l'Inquisition par une vénération et une affection pleines d'enthousiasme.

Ribadeneyra parlait donc en bon citoyen, en saint religieux, en esprit éclairé, lorsque, s'adressant à son pays, il lui rappelait en ces termes le caractère ecclésiastique, les services et tous les avantages de l'Inquisition : « Tandis que nous entendons le bruit des malheurs qui affligent les autres nations, nous Espagnols, nous jouissons tranquillement des douceurs de la paix et des bienfaits de notre sainte religion catholique. Sachons estimer à sa juste valeur, cette faveur incomparable et rendre continuellement des actions de grâces au Dieu qui nous l'a faite. Pour bien l'apprécier, il faudrait avoir vu et touché de la main ce qui se passe dans les contrées où l'hérésie ne connaît ni frein, ni obstacle. A la vue des ravages inouïs qu'elle y exerce, on pourrait mieux juger par comparaison et se faire une plus juste idée du bonheur dont nous jouissons. Nous devons donc réformer nos mœurs, afin que nous ne perdions point par notre faute le don inestimable de la foi que d'autres nations ont perdu par la leur ; nous devons supplier, nuit et jour, le Seigneur d'accorder une vie longue et heureuse à notre Roi

(1) De Maistre, lettre 4e.

Philippe, qui, conformément à son titre de Roi catholique, soutient, défend notre sainte foi avec tant de piété, de zèle, de vigilance et de pouvoir; qui s'oppose comme un rempart inexpugnable à la fureur des hérésies, et prête l'appui de son bras et de sa puissance au Saint-Office de l'Inquisition.

« Dieu, dans son infinie bonté et par une admirable providence, a établi ce saint tribunal pour la conservation et la défense de la foi, dans les royaumes de Castille et de Léon, l'an 1481, et dans ceux d'Aragon, de Valence et de Catalogne, en 1483, l'année même que naquit Luther. Le Seigneur voulait nous faire comprendre par cette coïncidence, ce que l'expérience nous a montré depuis, qu'il nous donnait dans cette sainte institution un remède, un préservatif, un antidote contre le pestilentiel poison du serpent de l'hérésie. Lorsqu'on établit l'Inquisition en Espagne, les hommes qui ne savaient pas quelles hérésies l'avenir devait enfanter, pensaient qu'on ne l'établissait que pour purger le pays des Maures et des Juifs; mais le Seigneur, dont l'éternelle prescience embrasse également l'avenir, le présent et le passé, et qui voulait épargner à l'Espagne les malheurs qu'entraîne l'hérésie, inspira efficacement aux rois catholiques la pensée d'élever dans leurs États un tribunal qui en assurât la défense, le maintien et la sécurité, en les purgeant des abominations des Juifs et des Maures, et en fermant l'entrée de l'Espagne aux erreurs et aux hérésies que notre siècle devait produire (1). »

Cet énergique langage étonne peut-être la langueur de nos convictions religieuses; mais il n'exprime pas avec moins de vérité la vigueur de celles du siècle et du pays où écrivait Ribadeneyra. C'était ainsi que parlaient tous les saints, le clergé, les Ordres religieux, les divers corps de l'État, les dépositaires du pouvoir, les arbitres de la justice, toutes les classes de la société, le peuple enfin; et Ribadeneyra n'est ici que le fidèle interprète des uns et des autres. On ne connaissait alors, dans cet heureux

(1) *Vida del Padre Ignacio*, lib. II, cap. 18.

pays, ni ces théories de liberté que le mal a inventées pour s'assurer l'impunité dans ses attaques contre le bien, ni cette indifférence qui abâtardit les caractères en leur ôtant, avec les convictions catholiques, le principe de leur force et de leur énergie ; on n'y connaissait pas davantage les droits dont les temps modernes ont gratifié l'homme, mais on savait ses devoirs envers Dieu, et l'on suivait avec reconnaissance une religion qui a seule le pouvoir de les enseigner, comme elle a seule le droit de les imposer : on la regardait avec raison comme la base de l'ordre social, comme la sûreté de la patrie, comme le bonheur des familles ; et tout ce qui tendait à la détruire, ou seulement à l'affaiblir, était considéré comme une criante iniquité, comme un danger public.

Voilà pourquoi l'Espagne entourait de ses respects une institution établie pour sauvegarder les droits et l'intégrité de sa religion. Les rois catholiques, en la fondant avec le concours nécessaire du Saint-Siége, ne firent qu'obéir aux sentiments religieux de leurs peuples ; et ils leur assurèrent ainsi avec l'intégrité de la foi catholique tous les bienfaits qui l'accompagnent, comme ils les préservèrent des hontes et des calamités dont l'hérésie couvrait les autres royaumes. Qu'on dise, tant qu'on voudra, que l'Inquisition entrait dans les calculs de la politique des rois catholiques. Certes, une politique qui obtient de pareils résultats n'a pas besoin de demander grâce à la postérité ; et la postérité pardonnerait bien des choses à la politique de nos jours, si elle nous apportait de semblables avantages. S'il intervint une politique dans l'établissement et le maintien de l'Inquisition, ce fut cette politique chrétienne, la seule juste, sage et sincère, qui, reconnaissant à l'Église le droit de maintenir sa doctrine contre l'erreur, lui prêtait, dans l'intérêt des peuples, l'appui que lui doivent les puissances catholiques.

On fait grand bruit de certains abus qui auraient, dit-on, déshonoré l'Inquisition. Eh ! quelle est l'institution qui n'a pas donné lieu à des abus ? Il y en a jusque dans l'administration des sacrements. Il y a des abus partout où il y a des hommes ;

mais les hommes seuls en sont coupables. L'Inquisition en elle-même n'est pas plus responsable des abus dont elle a pu être l'occasion, que l'Église, de ceux qu'on a commis en son nom. L'abus de ce qui est bon est un crime, mais il ne change pas la nature de la chose dont on abuse; il en prouve même la bonté, puisqu'il faut la dénaturer pour la rendre nuisible.

Ainsi l'Inquisition connaissait et jugeait des cas d'hérésie, des soupçons même d'hérésie, de protection de l'hérésie, de magie, de maléfice, de sortiléges, d'enchantements, des injures faites à l'Inquisition, ou à quelqu'un de ses membres, de l'opposition à sa juridiction et à l'exécution de ses ordres; or il pouvait bien se faire que des hommes passionnés, pour se venger ou de leurs rivaux ou de leurs ennemis, les dénonçassent, sous quelqu'un de ces prétextes, au tribunal de l'Inquisition; qu'un théologien, par exemple, signalât comme hérétique, ou comme sentant l'hérésie, l'enseignement, ou quelques propositions d'un adversaire; qu'un autre irritât les ministres de l'Inquisition contre son rival en soutenant qu'il avait mal parlé de ce tribunal, de ses actes, de ses procédés, de ses sentences, etc.; qu'il s'était opposé directement ou indirectement à l'exécution de ses ordres; qu'il s'était soustrait à sa juridiction; qu'il avait empêché le cours de ses investigations. On pouvait aussi leur représenter que tels priviléges d'un particulier, ou d'un corps, par exemple celui de pouvoir lire des livres prohibés, étaient un empiètement sur la juridiction de l'Inquisition. Ces abus étaient d'autant moins difficiles aux délateurs, qu'ils pouvaient avoir, comme dans les autres tribunaux, des complices et des amis parmi les juges, qu'ils étaient protégés contre les représailles par le mystère qui entourait les procédures de l'Inquisition; car, dans l'intention de prévenir des actes de vengeance, et préserver les témoins des colères du coupable, ou de sa famille, ou de ses amis, l'Inquisition ne révélait jamais les noms de ceux qui dénonçaient, ou déposaient: elle instruisait dans le plus profond secret le procès des personnes signalées; puis, quand elle avait recueilli des charges assez

graves pour motiver une accusation, une mise en jugement, elle les citait à son tribunal, avant qu'elles eussent prévu le coup, les mettait en face de toutes les accusations faites contre elles, sans leur dire par qui, ni comment; les soumettait, toujours en secret, à un examen rigoureux, qui, s'il n'aboutissait pas au supplice, ne manquait jamais du moins d'entraîner la peine plus ou moins longue de la prison (1).

Toutes ces mesures, prises cependant dans une pensée de justice et d'humanité, offraient à la jalousie, à la haine, des occasions de se satisfaire; et plus d'une fois les procédures de l'Inquisition donnèrent lieu, malgré elle, ou contre son intention, à des abus de ce genre.

Il devenait plus facile de les commettre, lorsque les accusations trouvaient dans les juges un caractère trop porté à s'en émouvoir, ou bien à en subir les impressions. Or, tel était, comme nous avons déjà vu, celui du cardinal Gaspar de Quiroga, qui exerçait à cette époque la charge de Grand-Inquisiteur. Ce prélat, d'ailleurs très-vertueux, était si jaloux des prérogatives de ses dignités, qu'il poursuivait jusqu'à l'ombre d'une opposition qu'on aurait pu y faire. Il se laissait dominer par un soupçon; et quelquefois il sévissait contre celui qui en était l'objet, avec d'autant plus de rigueur qu'il lui manquait les informations nécessaires pour dissiper ses craintes, et rassurer ses susceptibilités. Cette disposition, sans doute, provenait du sentiment de sa dignité, de l'obligation de conserver intactes les prérogatives dont il était dépositaire, d'un zèle ardent pour l'orthodoxie, et du désir de maintenir à l'Inquisition toute son autorité; mais elle donnait aux délateurs un accès trop facile auprès de son tribunal, et aux accusations un accueil et une importance qu'elles ne méritaient pas. Peut-être pourrions-nous citer pour exemple ce que nous allons dire, en reprenant notre récit; mais nous aimons mieux nous borner

(1) Paramo, *De Origine et Progressu Officii sanctæ Inquisitionis*, etc. (Matriti, 1598. In-fol.) Lib. III, quæst. 4.

à rapporter simplement les faits, abandonnant au lecteur le soin de les qualifier. Nous protestons cependant de notre respect pour ce saint tribunal ; et si de notre narration il résultait un blâme, nous entendons qu'il retombe sur les abus, ou sur la pression étrangère qui les aurait amenés.

Les assertions de Peredo contre l'Institut de saint Ignace n'avaient pas encore été condamnées par Grégoire XIII, lorsque ses complices, également fidèles aux projets et au plan qu'ils avaient combinés ensemble, en poursuivaient l'exécution avec une ardeur et une animosité qui ne laissaient à la charité ni la consolation, ni la possibilité de les excuser. Avendano, le plus décidé d'entre eux, et prédicateur célèbre, profitait de son ministère pour décréditer la Compagnie dans toute l'Espagne. Affectant toujours de la confondre avec les *Alumbrados*, il la chargeait des crimes et des erreurs qu'on reprochait à ces sectaires. Il y ajoutait bien d'autres accusations qui ne retombaient que sur elle : ainsi, il la blâmait d'enseigner la doctrine chrétienne sur les places publiques, d'initier les séculiers à l'oraison, de leur apprendre une nouvelle manière de méditer, de les exhorter à visiter les malades dans les hôpitaux et de leur rendre d'humbles services; il lui adressait d'autres reproches qui étaient beaucoup moins fondés, comme d'être opposée à la doctrine de saint Thomas, de révéler les confessions, de mépriser les autres Ordres religieux, de capter par des moyens hypocrites l'estime des peuples, la faveur des grands, etc. Et si des cœurs honnêtes, indignés de tant d'excès, l'engageaient à ne pas transformer un ministère de charité en une mission de haine et de calomnie, il répondait qu'il ne pouvait ni se taire, ni tenir un autre langage, puisqu'il était inspiré par l'Esprit-Saint (1).

Il était encore moins modéré dans ses conversations privées ; il les faisait ordinairement tomber sur le même sujet ; et il y soutenait les mêmes assertions, et de bien pires encore, avec

(1) Ribaden., *Tratado de las Persecuc.*, etc., cap. 21.

d'autant plus d'abandon qu'il était moins gêné par le temps et qu'il avait moins de témoins.

Ses emportements toutefois ne l'empêchaient pas de mesurer la portée de ses coups, quand une certaine modération pouvait mieux servir sa passion, ni de prendre d'autres moyens ou d'autres voies pour la satisfaire. Ainsi, il apporta plus de réserve dans les démarches qu'il fit, de concert avec ses complices, pour traduire la Compagnie et son Institut devant le tribunal de l'Inquisition. La Fuente avait déjà tenté cette entreprise ; mais il n'y avait gagné que la réputation de calomniateur, les poursuites de l'Inquisition du Portugal et une punition humiliante. Avendano et les siens s'y prirent mieux : ils tâchèrent d'irriter les susceptibilités du Grand-Inquisiteur, et accusèrent la Compagnie auprès de lui d'empiéter sur sa juridiction. La principale preuve qu'ils lui en donnèrent furent deux articles de l'Institut, dont l'un recommande aux supérieurs de demander aux postulants s'ils ont tenu quelques sentiments, quelques opinions différentes de celles qui sont le plus généralement reçues dans l'Église et dans l'École, et si, dans la supposition où ils les auraient eues, ils sont disposés à soumettre leur jugement et à se conformer au sentiment que la Compagnie croira devoir admettre sur les mêmes questions (1). Dans l'autre il est dit que, si quelqu'un avait un sentiment contraire à celui qui est le plus communément reçu dans l'Église et par le torrent des docteurs, il doit soumettre son jugement à celui que la Compagnie ordonnera de suivre. — Qu'il faut avoir soin que, dans la Compagnie, il y ait conformité d'opinions même sur les questions touchant lesquelles les docteurs sont plus partagés (2). De ces deux passages ils concluaient que la Compagnie s'arrogeait le droit de juger de la doctrine et de porter des censures, droit qu'ils affectaient de ne reconnaître qu'aux évêques et surtout au tribunal de l'Inquisition.

1) Ex Cap. III. *Examin.*, n° 11.

2) Ex *Declarat. Constitut.* Part. III, cap. 1, litt. O.

Malheureusement pour les accusateurs, Ribadeneyra, qui jouissait de la confiance du cardinal Quiroga, eut vent de cette tentative. Il lui suffit, pour la faire échouer, d'expliquer au prélat le vrai sens des articles incriminés, et de lui montrer que, aux termes mêmes de l'Institut, la Compagnie, loin de s'arroger le droit de juger de la doctrine et de porter des censures, ne se réservait que celui de faire adopter dans son sein l'enseignement le plus accrédité, le plus communément suivi dans l'Église et dans l'École. Le P. Claude Aquaviva, averti de cette accusation, appuya de son autorité les explications de Ribadeneyra, et le Grand-Inquisiteur, cette fois, fut rassuré sur sa juridiction; mais il ne ferma pas son cœur à de nouvelles suggestions.

Les délateurs le connaissaient bien : secondés par leurs amis, ils revinrent à la charge : ils multiplièrent les accusations, mais ils les précisèrent moins que la première fois, afin que les susceptibilités de Quiroga et de ses coopérateurs, effrayées de tant de rapports, ne trouvassent dans le vague aucun motif de se rassurer. Tantôt ils accusaient le Général de la Compagnie d'exercer dans son Ordre une autorité qui défiait celle de l'Inquisition; tantôt ils représentaient comme un empiètement sur la juridiction de ce tribunal le privilége que Grégoire XIII avait donné aux supérieurs de la Compagnie de permettre, dans les cas où ils le jugeraient à propos, la lecture des livres prohibés; tantôt ils dénonçaient comme entachées d'hérésie des propositions de quelqu'un ou de plusieurs des professeurs de la Compagnie, qu'ils citaient plus ou moins fidèlement, dans un sens plus ou moins conforme à l'ensemble du texte, dont ils avaient soin de les isoler; d'autres fois ils rapportaient des plaintes ou des paroles mal sonnantes de *quelque* Jésuite contre l'Inquisition, qu'ils avaient recueillies de la bouche de *quelqu'un* qui les avait entendues de ses propres oreilles; ou bien ils répétaient certains bruits, d'après lesquels il y avait parmi les Pères des partisans des *Alumbrados*; ils ajoutaient que, dans la Compagnie, les supérieurs châtiaient des fautes qui rendaient les coupables justiciables de l'Inquisition, etc. Les calomnies, quelque

grossières qu'elles soient, laissent toujours une fâcheuse impression dans ceux qui y prêtent l'oreille. Celles-ci, répétées sans cesse, ne produisirent pas un effet différent : on put en distinguer les progrès dans l'esprit des inquisiteurs aux sentiments qu'ils manifestaient à l'égard des Pères de la Compagnie : ce fut d'abord un certain embarras en leur présence, puis de la méfiance, enfin de l'antipathie. Les inquisiteurs, ainsi disposés, se mirent à prendre des informations, mais à l'insu de ceux qui auraient pu leur en donner d'exactes; leurs agents, que d'autres appellent des espions, se répandirent de tous côtés, interrogèrent mystérieusement tout le monde, excepté ceux qui étaient bien instruits du véritable état des choses. Cependant, de toutes ces perquisitions il ne résultait aucun ensemble de charges sur lequel on pût asseoir un jugement. L'Inquisition, malgré l'activité et la bonne volonté de ses agents, en était encore réduite à de vagues présomptions, lorsqu'un fait, cependant tout naturel, vint lui fournir un point de départ pour une procédure en forme.

Le P. Marcen, supérieur de la Province de Castille, homme d'une rare vertu et de beaucoup de capacité, avait, selon l'obligation de sa charge, usé de son autorité pour maintenir, contre un de ses subordonnés, les droits et les prescriptions de la discipline religieuse, et lui imposer une peine proportionnée à sa faute. Dans d'autres circonstances, une mesure si naturelle aurait certainement passé inaperçue. Cette fois, les préventions en firent une grosse affaire. Ce fait fut divulgué, — quelques-uns disent inventé, — par un certain Jacques Hernandez, qui n'avait pu offrir au P. Marcen aucune raison suffisante pour justifier le dessein qu'il avait conçu de sortir de son état. Les ennemis de la Compagnie, heureux de pouvoir préciser un fait quelconque à l'appui de leurs accusations, se hâtèrent, dès qu'ils connurent la délation d'Hernandez, de l'appuyer auprès du cardinal Quiroga et de l'Inquisition de Valladolid, où la chose s'était passée. Les inquisiteurs, trop prévenus par les accusations qu'on leur répétait depuis si longtemps, attachèrent à cette preuve une importance qu'elle n'avait pas. Ils infor-

mèrent, mais en dehors de la Compagnie; loin d'interroger le P. Marcen et ses confrères, ils mirent le plus grand soin à leur cacher les perquisitions qu'on faisait contre eux : ils ne recevaient que les rapports des accusateurs et de leurs suppôts. Une enquête ainsi conduite ne pouvait pas manquer d'amener un résultat fatal à l'accusé. Ce résultat était si probable, et peut-être si connu des accusateurs avant qu'il fût manifesté, qu'ils s'en applaudissaient entre eux et le signalaient, plusieurs mois d'avance, dans des conversations intimes. Ainsi le Grand-Amiral d'Aragon racontait ensuite, dans une lettre datée du 15 septembre 1586, que, se trouvant à Madrid, vers le mois d'août de l'année précédente, il reçut la visite d'Avendano; que, après les premiers compliments d'usage et quelques propos insignifiants, celui-ci fit tomber la conversation sur les Pères de la Compagnie et tint contre eux un langage que lui défendaient la justice et la charité. « Comme il vit, poursuit le Grand-Amiral, que je n'ajoutais pas foi à ses paroles, il me dit entre autres choses : « Ces gens-là ne sont pas aussi bons que vous le pensez; et j'espère dans le Seigneur que bientôt le monde connaîtra que je n'ai dit sur eux que la vérité; et que ceux qui, par aveuglement ou par ignorance, les estiment et les aiment, déposeront la bonne opinion qu'ils ont d'eux » (1). Avendano ne s'expliqua pas davantage; mais, quelques mois après, il reparut chez le Grand-Amiral pour lui apprendre que ses menaces étaient accomplies.

Vers la même époque, Ribadeneyra fut averti par un de ses amis qu'il se tramait, à Valladolid, quelque chose de très-grave contre son Ordre... Ce personnage ne put rien lui dire de précis; toutefois les bruits qu'il avait recueillis étaient tellement sinistres, qu'ils semblaient commander de sérieuses précautions. Mais quelles précautions pouvait-on prendre? Quelles démarches pouvait-on faire? Le mystère dont s'entourait l'Inquisition ne permettait de savoir ni si elle faisait des investiga-

(1) Possin., *Hist.* (ms.) *Controvers.*, etc., lib. 1, § 22, nº 4.

tions, ni sur quoi elles roulaient, ni à quelles accusations il fallait répondre, ni de qui elle les recevait. Ribadeneyra cependant ne crut pas devoir négliger ces avertissements : il les communiqua au P. Gil Gonzalez, supérieur de la Province de Tolède, qui, à son tour, les transmit au chef de la Compagnie (1).

Ces informations étaient trop graves pour les négliger, et trop vagues pour motiver des mesures. Le P. Aquaviva s'en préoccupa d'autant plus qu'elles le jetaient dans une plus grande incertitude. En attendant que le temps et des rapports plus précis vinssent le tirer d'une si dure anxiété, il confia au P. Marcen le gouvernement de la Province de Tolède, soit par une première précaution, soit parce que ce religieux avait terminé, dans la Province de Castille, les trois ans ordinaires de sa charge de Provincial.

Ce changement, tout innocent qu'il était, fut regardé comme un crime par l'Inquisition : elle crut que le P. Aquaviva voulait soustraire le P. Marcen à sa juridiction ; qu'il l'insultait en honorant un sujet qu'elle poursuivait, ou en disposant de celui dont elle instruisait la cause. Dès ce moment, elle mit dans ses procédés une irritation qui ne lui était pas ordinaire. Le P. Marcen avait déjà visité plusieurs colléges de la Province de Tolède, et il remplissait cet office dans la maison de Madrid, lorsque, le 18 mars 1586, il reçut ordre de comparaître devant le tribunal de l'Inquisition de Valladolid. Il s'y rendit aussitôt, et, sans proférer un seul mot de plainte, il se constitua prisonnier de l'Inquisition. Bientôt on lui adjoignit le P. Labata, recteur du collége de Salamanque, et le P. Grégoire Lopez, dont il avait réclamé, disait-on, les avis et le concours dans l'acte d'autorité qu'on lui reprochait. Quelques jours après, on condamna au même sort le P. Ripalda, qui, au même délit, ajoutait encore celui d'avoir formulé les quinze propositions sur lesquelles

(1) *Lettre de Ribanden. au P. Claude Aquaviva*, du 28 juin 1586. — Minute autogr. Mss. de la Biblioth. de l'Académie d'Histoire, à Madrid : Papeles adquiridos de la Direccion general de la Instruccion publica. Legajo 230.

avait été condamnée la doctrine de Peredo touchant l'Institut de saint Ignace.

Une si étrange exécution jeta la Compagnie dans une profonde consternation et le royaume dans l'étonnement : on se perdait en conjectures sur les causes qui avaient pu l'amener : la réputation de vertu dont jouissaient les prisonniers rendait inexplicable à tous le sort qu'on leur faisait ; et le respect qu'on avait pour l'Inquisition ne permettait pas de l'accuser d'injustice. Dans cette incertitude, les supérieurs ne savaient de quel côté ni vers quel but diriger leurs démarches. Ils durent d'abord se borner à invoquer la clémence de l'Inquisition. Ce fut la première ligne de conduite que le P. Aquaviva traça au P. François Porrès, chargé de gouverner provisoirement la Province de Tolède, en qualité de Vice-Provincial (1).

Le P. Porrès en effet était très-capable de conduire une affaire si délicate : aux vertus de son état il joignait toutes les qualités d'un habile négociateur : caractère calme, impassible, volonté énergique, esprit clairvoyant, il considérait les difficultés qui s'amoncelaient devant lui, sans perdre ni l'espoir ni le courage de les surmonter ; plein de respect pour les droits des autres, il ne cédait jamais rien des siens, mais il savait les défendre avec une prudence égale à sa fermeté ; il évitait de blesser les susceptibilités de ses adversaires, même de ceux qui avaient le moins d'égards pour lui. Ni les refus, ni les reproches, ni les mauvais procédés, ni les paroles injurieuses n'étaient capables d'ébranler sa patience. Hardi autant que modeste, constant sans être importun, il savait attendre et saisir l'occasion d'avancer vers son but. Réservé sans être dissimulé, il savait aussi bien découvrir la pensée et les sentiments des autres que leur voiler les siens. Du reste, la gravité de sa démarche et de ses manières, l'austérité de sa figure, sa réputation de vertu inspiraient le respect pour sa personne et préparaient les avantages qui, tôt ou tard, couronnaient ses négociations.

(1) *Lettre du P. Aquaviva au P. Porrès*, du 5 mai 1586.

Celle que lui imposa l'affaire du P. Marcen fut longue et difficile : il fallait la conduire à travers les mystérieuses procédures de l'Inquisition, c'est-à-dire tendre à un but sans pouvoir connaître les voies qui y menaient, au risque d'offenser des personnages puissants, qui ne daignaient pas révéler les motifs de leurs poursuites et s'irritaient des démarches qu'on faisait auprès d'eux, comme si on se fût méfié de leur équité.

Ce fut en effet ce qui arriva, non par la faute du P. Porrès, mais par l'empressement que d'autres mirent à le servir. Les amis que la Compagnie comptait dans les plus hauts rangs de la société voulurent, dans cette circonstance, lui donner des preuves de leur estime et de leur dévouement. Quelques-uns adressèrent au Grand-Inquisiteur des suppliques en faveur des prisonniers ; mais au lieu de se borner, comme le P. Porrès dans la sienne, à invoquer la clémence de l'Inquisition en faveur d'un Ordre religieux qui souffrait du sort qu'on faisait à trois ou quatre de ses membres, et que ces éclatantes rigueurs gênaient dans ses ministères et privaient du crédit dont il jouissait auparavant, au grand profit de l'Eglise, ils s'attachèrent à défendre l'innocence des accusés, c'est-à-dire à reprocher implicitement à l'Inquisition de sévir contre des innocents. D'autres, d'une générosité encore plus imprudente, blâmaient tout haut les inexplicables procédés de l'Inquisition contre des hommes qu'on avait jusqu'alors vénérés. Et il ne manquait pas d'ennemis qui recueillaient de semblables propos pour les rapporter au Saint-Office et les présenter comme de nouvelles preuves de leurs premières dénonciations (1). On peut croire, sans blesser la charité, que des hommes qui la respectaient si peu n'épargnaient rien pour alimenter une sévérité qui servait si bien leur dessein. Il est certain, du moins, qu'ils ne s'affligeaient pas de l'affliction d'autrui. Avendano, par exemple, promenait partout une satisfaction effrontée. Il n'oublia pas d'aller s'applaudir

(1) Ribaden., *Tratado de las Persecuc. de la Comp.*, cap. 40. — *Hist.* (ms.) *del Collegio imper. de Madrid*, lib. VIII, cap. 1.

auprès du Grand-Amiral d'Aragon de l'exactitude de sa prédiction. « Comme je me promenais un jour, dit ce seigneur, dans une lettre déjà citée, avec le duc de l'Infantado, mon beau-père, dans son jardin, il vint à nous, et s'adressant à moi : « Eh bien ! monseigneur, me dit-il, que vous en semble ? Dieu n'accomplit-il pas ce que je vous avais prédit ? Voyez-vous comme il commence à mettre ordre aux affaires des jésuites ? » — Je lui répondis aussitôt : « Jusqu'à présent nous ne voyons que l'emprisonnement préventif des Pères, et jusqu'à ce que l'Église déclare qu'ils sont coupables, et en quoi, vous et moi, nous tous nous devons nous abstenir de les juger tels, d'autant plus que l'on commence à voir qu'il n'y a dans tout cela qu'un conflit de juridiction » (1).

Il n'y avait pas en effet autre chose ; et encore ce conflit n'était-il fondé que sur un malentendu. Tout aurait pu s'arranger par une simple explication, si la passion n'était pas venue exciter les esprits et compliquer l'affaire. Mais les mécontents du dedans profitèrent des attaques des ennemis du dehors pour reprendre ou poursuivre des projets qu'ils avaient été forcés de dissimuler. Denys Vasquez, réfuté et confondu par Ribadeneyra, semblait être rentré dans le devoir : du moins il n'avait trahi par aucune démarche d'éclat la réserve à laquelle il s'était résigné. Il avait même répondu, depuis lors, avec autant d'exactitude que de succès à la confiance du P. Général, qui l'avait chargé de traduire en castillan le Martyrologe romain ; et, dès le 29 décembre 1586, le P. Aquaviva prescrivait l'usage de cette traduction dans toutes les maisons de la Compagnie en Espagne (2). Soit que ce travail eût absorbé son attention, soit qu'il en eût profité, Vasquez avait ostensiblement modéré ses prétentions et ses ressentiments, pas assez néanmoins pour éloigner de lui toute crainte de récidive. Aussi fut-il soupçonné

(1) Ap. Possin. Op. et l. c.

(2) Lettre du P. Aquaviva au P. Roca, Provin. d'Aragon, du 29 décembre 1586. Académie d'Hist. de Madrid. Papiers provenant de l'ancien collége de Valence : Cart. del P. Aquaviva.

de ne pas être resté étranger à la rédaction des mémoires qui, à l'occasion des faits que nous venons de rapporter, furent présentés au Grand-Inquisiteur, au Roi et au Souverain Pontife. Il est certain que ces pièces étaient remplies des prétentions qu'il avait autrefois manifestées à Ribadeneyra, et qu'elles étaient destinées à faire prévaloir les intentions des mécontents qui s'étaient associés à sa cause. Parmi ceux-ci étaient des religieux dont les uns avaient été, à leur grand regret, renvoyés comme Vasquez, dans leurs Provinces respectives, après l'élection du P. Everard Mercurien; les autres portaient avec impatience le poids d'une discipline qui, ne souffrant aucune atteinte, n'épargnait aucun de leurs défauts; plusieurs aspiraient à une considération, ou bien à une autorité dont ils ne jouissaient pas; d'autres enfin rêvaient une administration qui donnerait une plus large satisfaction à l'amour-propre national. Tous trouvaient qu'un gouvernement si peu accessible aux abus qu'ils désiraient, n'était pas le meilleur de tous, et qu'il avait besoin d'être modifié. Mais ils se gardaient bien, dans leurs mémoires, d'avouer les véritables raisons de leur mécontentement : à les en croire, tous les torts étaient du côté du gouvernement de la Compagnie; pour eux, ils étaient animés des plus saintes intentions, du zèle le plus désintéressé; et s'ils se plaignaient de la sévérité de la règle, s'ils accusaient l'autorité, selon eux exorbitante, du Général, ou celle que les supérieurs locaux exerçaient en son nom; s'ils signalaient des abus dans la distribution des emplois, dans l'exercice du pouvoir; s'ils appelaient enfin une réforme dans l'organisation du gouvernement, c'était uniquement dans l'intérêt de l'Ordre, de l'Église, du pays et de l'Inquisition. Quoique leurs noms fussent protégés par le plus profond secret, ils ne signaient pas leurs mémoires; mais ils les présentaient au nom de leur corps tout entier, et ils les terminaient par cette formule : *Ita petit tota Societas*; soit qu'ils se fissent illusion sur l'importance de leur parti, cependant bien minime, soit qu'ils voulussent ainsi

donner à leurs prétentions une autorité qu'elles ne pouvaient emprunter d'eux-mêmes.

Nous ne savons si l'Inquisition et le Roi s'y laissèrent tromper : il est certain du moins qu'ils s'exagérèrent singulièrement la portée de ces factums. L'Inquisition, rapprochant ces accusations de celles d'un autre parti, s'affermit dans les soupçons qu'on lui avait inspirés contre les supérieurs de la Compagnie, et craignit plus que jamais qu'ils ne voulussent empiéter sur sa juridiction. Dès lors, elle redoubla d'activité, de vigilance et de rigueur dans ses poursuites : elle défendit aux quatre Provinciaux de laisser sortir du royaume qui que ce fût de leurs subordonnés, sans son expresse permission ; elle leur ordonna de faire déposer dans ses bureaux l'Institut, les Constitutions, l'Abrégé des priviléges accordés par les Papes. Et comme dans les mémoires mentionnés on lui avait signalé un livre intitulé : *Ratio studiorum*, etc., que le P. Aquaviva faisait alors examiner, avant de le rendre obligatoire dans nos colléges, elle le fit ajouter aux autres pièces; elle expédia des agents dans toutes les localités d'Espagne, où la Compagnie avait des maisons, pour y prendre secrètement, et à l'insu des intéressés, de nouvelles informations; elle multipliait ses mandats d'arrêt, et de nouveaux prévenus grossissaient de jour en jour le nombre des prisonniers. Le témoignage d'une bonne conscience ne rassurait personne ; la terreur régnait partout; l'affliction était générale dans les *Provinces* d'Espagne. On se condamnait à des macérations, à des jeûnes; on gémissait devant le Seigneur; on lui adressait, en public et en particulier, d'ardentes prières pour qu'il daignât éclairer les juges, ou confondre des passions dont ils étaient, peut-être sans le savoir, les trop faciles instruments.

Ce fut dans ces circonstances que les quatre *Provinces* d'Espagne réunirent, selon l'usage, les Congrégations qui devaient élire et envoyer à Rome leurs représentants à la Congrégation triennale des Procureurs. Toutes se préoccupèrent vivement de l'état des choses. Celle de la province de Castille, assem-

blée à Valladolid, à côté de la prison où étaient détenus plusieurs de ceux qui auraient dû siéger dans son sein, sembla même s'abandonner aux égarements de la douleur. Denys Vasquez, qui en faisait partie, profita de cette espèce de découragement pour regagner le terrain que Ribadeneyra lui avait fait perdre. Obéissait-il à une généreuse illusion, ou bien à de coupables rancunes? Croyait-il réellement que les réformes qu'il avait rêvées apporteraient quelque remède à tant de maux? Ou voulait-il profiter de ces dures épreuves pour obtenir, avec le triomphe de son absurde système, la satisfaction d'un amour-propre humilié? Nous n'oserions décider. Quoi qu'il en soit, il domina la Congrégation de Valladolid par l'habileté et la chaleur de ses discours. Tantôt il représentait que, dans des circonstances comme celles où l'on se trouvait, un supérieur national serait plus apte et plus prompt à parer à tous les inconvénients; tantôt il menaçait le gouvernement intérieur de la Compagnie de l'intervention de l'Inquisition et de l'autorité royale, si on s'obstinait à le maintenir tel qu'il était; tantôt il promettait que tant de rigueurs céderaient aux concessions qu'il conseillait, et que quelques modifications dans les lois de la discipline suffiraient pour calmer un si formidable courroux, et ramener la paix et la confiance dans nos maisons.

Il ne convainquit personne; mais il effraya tout le monde : on craignit qu'une intervention étrangère ne vînt troubler le régime intérieur de la Compagnie, et l'on regarda comme un moindre mal l'adoption des moyens proposés par l'orateur.

Vasquez trouva moins de complaisance ailleurs : il écrivit en son nom, et au nom de ses collègues, des lettres pressantes aux autres Congrégations, pour les inviter à émettre dans leurs procès-verbaux le même vœu que celle de Valladolid, et de charger leurs députés de le faire prévaloir à Rome. Il adressa aux Provinciaux et à d'autres graves personnages de l'Ordre des lettres conçues dans le même sens. Mais toutes reçurent l'accueil qu'elles méritaient : les uns dédaignèrent d'en accuser

réception ; d'autres répondirent qu'ils avaient livré aux flammes des lettres pleines de l'esprit de Luther ; les plus modérés lui apprirent que l'Institut était innocent des épreuves qu'on souffrait, que les modifications proposées constitueraient une infidélité plus capable de provoquer que d'apaiser la colère du Seigneur, que le remède le plus efficace à tant de maux était dans la prière et dans l'exacte observation de toutes les règles.

Denys Vasquez n'avait pas oublié que ses projets avaient rencontré dans Ribadeneyra un adversaire redoutable ; et il s'attendait bien qu'il ne resterait ni oisif ni muet en présence de ces nouvelles manifestations. Il savait d'ailleurs que le disciple de saint Ignace jouissait d'une immense autorité dans la Compagnie, et que sa cause serait bien avancée s'il parvenait à lui conquérir l'appui d'un tel homme. Il lui écrivit une lettre très-insinuante, dans laquelle, après lui avoir parlé des délibérations de la Congrégation de Valladolid, il lui exprimait l'extrême douleur que lui causaient les épreuves auxquelles Dieu soumettait la Compagnie, et le désir de voir cesser enfin des poursuites qui jetaient partout la perturbation et compromettaient jusqu'à l'existence de l'Institut. Il ajoutait que les mêmes sentiments avaient inspiré à la Congrégation les mesures qu'elle avait adoptées, et que si tous les vrais enfants de la Compagnie voulaient s'y associer, on apaiserait les puissances irritées, et l'on préviendrait d'irréparables malheurs.

Ribadeneyra comprit tout ce qu'exprimait son correspondant, et tout ce qu'il n'avait pas osé lui dire. Il en fut également effrayé ; mais il maîtrisa son émotion. Supposant sincèrement des intentions droites à Denys Vasquez, il ne s'emporta pas contre lui en reproches amers ; il s'attacha surtout à lui montrer qu'il était trompé par la douleur, et que les remèdes qu'il proposait n'étaient que de pures illusions. Il mêlait à ses observations des avis et des leçons auxquelles la modestie du ton laissait toute leur finesse et leur autorité.

D'abord Ribadeneyra se réjouit que Vasquez et tous les

Pères de la Congrégation se préoccupent si vivement des maux qui affligent la Compagnie; c'était une preuve de leur amour filial pour elle ; mais il n'approuve pas les remèdes qu'ils proposent, et il croit qu'on peut en employer de meilleurs. « A la vérité, ajoute-t-il, je suis le dernier de mes frères, et le moins digne des enfants de la Compagnie ; mais j'ai longtemps vécu dans son sein ; j'ai été élevé par notre bienheureux Père ; j'ai acquis une longue expérience. Tous ces titres me permettent de vous dire franchement ce que je pense sur ce point, puisque vous m'en parlez dans votre lettre, et que le parti auquel on s'arrêtera peut avoir les conséquences les plus heureuses ou les plus fâcheuses, selon qu'il sera bon ou mauvais. Du reste, je m'en remets au jugement des plus sages et des plus prudents. »

D'après la lettre de Vasquez, plusieurs membres de la Congrégation croyaient, comme lui, que tout était désespéré, parce que l'Inquisition sévissait contre quelques Pères, et qu'il y avait parmi d'autres des divergences d'opinions sur le gouvernement de l'Ordre, et certains mécontentements qui présageaient des troubles. Or Ribadeneyra ne comprenait pas ce découragement. Est-ce que tout fut perdu parce que saint Ignace avait été jeté dans les prisons d'Alcala ? Est-ce que la Compagnie, fondée depuis lors, n'avait pas grandi parmi des épreuves de ce genre, et d'autres plus générales et plus terribles? Et quand même les accusés seraient convaincus de délits capables de justifier les rigueurs de l'Inquisition (ce qui ne devait pas être), le corps ne resterait-il pas innocent de la faute de trois ou quatre de ses membres ? L'Ordre de Saint-Augustin est-il moins respectable pour avoir produit un Luther ; celui de Saint-Dominique, pour avoir produit Bucer ; celui de Saint-François, pour avoir été gouverné par Bernardin Ochino? Quel est l'Ordre du sein duquel ne soient pas sortis des hérétiques ou des apostats? Et quant à ces divergences d'opinions, même quant aux divisions intestines, il faut s'y attendre partout où il y a une grande réunion d'individus, dont

chacun a sa manière de voir, ses susceptibilités particulières. Saint Dominique et saint François furent en butte aux attaques, aux oppositions violentes de plusieurs de leurs premiers disciples, oppositions qui se renouvelèrent plus d'une fois parmi leurs enfants. Les Ordres fondés par ces grands saints en sont-ils moins florissants? Les Ordres religieux suscités par le Seigneur, approuvés et bénis par ses Vicaires, sont trop solidement établis pour que de pareilles tempêtes puissent les renverser. Vasquez et les autres avaient donc tort de désespérer du sort de la Compagnie, en présence des épreuves que lui faisaient subir les Inquisiteurs ou des esprits inquiets. « Celui qui nourrit de pareilles craintes, leur dit Ribadeneyra, montre bien ou qu'il ne s'est jamais trouvé dans des circonstances difficiles, et qu'il manque d'expérience, ou qu'il a oublié les orages qui ont si souvent menacé la Compagnie, ou enfin que son cœur n'est pas aussi haut que sa vocation. »

Vasquez semblait s'effrayer de l'état des choses et en chercher le remède. Ribadeneyra lui fait observer que, pour le trouver et l'appliquer, il importe de connaître la cause du mal. S'il vient de l'Inquisition, on l'apaisera par la soumission et la correction des coupables, dans le cas où les prisonniers le seraient, ou bien en lui faisant le sacrifice de ceux de nos priviléges qui pourraient la contrarier; si la cause du mal est dans les mécontentements domestiques, il faut savoir quelle est la cause de ces mécontentements. Vient-elle de l'Institut lui-même, ou de l'usage qu'on fait de l'Institut? Si c'est de cette dernière cause, il est bien facile de la lever, en signalant au Supérieur de la Province ou au chef de la Compagnie les abus qu'on aurait remarqués. « Quant à l'Institut, s'écrie ici Ribadeneyra, il est hors de cause. Il est si élevé, si parfait, si saint, si admirable, que je ne crois pas qu'il puisse y avoir un homme qui le comprenne sans le regarder comme tel, et sans voir qu'il n'y a qu'à le garder pour faire régner parmi nous la paix, l'union, la vie des cieux. N'y touchons donc pas; efforçons-nous tous seulement de l'observer dans sa perfection. On

me dira peut-être qu'il est trop parfait, qu'il ne convient qu'à des hommes parfaits, et que, dans une nombreuse congrégation, tous ne peuvent pas l'être assez pour le garder dans son intégrité. Ce n'est pas une raison pour changer l'Institut que Dieu nous a donné. C'est en le suivant que, jusqu'à présent, la Compagnie s'est maintenue, propagée, illustrée, qu'elle a fait tant de bien dans l'Eglise. Si nous ne pouvons pas être aussi parfaits que nos règles, efforçons-nous de les garder, afin d'être le moins imparfaits que nous pourrons. Si par hasard les circonstances montraient la nécessité d'y introduire quelques modifications, ce soin ne regarde que la Congrégation générale. Il n'appartient ni aux particuliers, ni aux Provinces. Celle d'Espagne est sans doute un des principaux membres de la Compagnie, mais elle n'est pas plus la Compagnie entière qu'elle n'en est la tête. N'usurpons donc point ce qui ne nous appartient pas : n'accaparons pas ce qui est de tous, ne portons pas tellement notre attention sur cette partie du corps, que nous perdions de vue tout le reste; attendons, pour prononcer, que nous soyons du nombre des juges. »

La cause des maux dont se plaignait Vasquez n'était donc pas dans l'Institut : elle était dans la négligence ou les fautes de ceux qui n'y conformaient pas leur conduite. Cette leçon s'adressait à Vasquez et à ses adhérents; mais, pour leur en épargner la honte, Ribadeneyra renvoie chacun à sa conscience; et il s'accuse lui-même le premier d'avoir provoqué la colère du Seigneur. « Que je suis loin, s'écrie-t-il, de l'esprit de notre P. Ignace et de la Compagnie ! Je suis froid dans la prière, tiède dans tous les exercices de piété; je blâme les supérieurs, j'ambitionne leur autorité; j'évite les fatigues, je recherche mes aises; les louanges me flattent; les moindres contradictions m'irritent. Au souvenir des premiers temps de la Compagnie, de cet âge d'or, je ne me reconnais plus, je me confonds, je me désole. »

Ce que Ribadeneyra disait de lui par humilité, d'autres pouvaient l'avouer d'eux-mêmes avec plus de raison; et c'était

sans doute pour leur inspirer les mêmes sentiments qu'il les exprimait d'une manière si touchante. Il continue en les exhortant à se rappeler les exemples des premiers Pères de l'Ordre; puisqu'il suffit de les imiter pour voir que tout est parfait dans l'Institut.

« Le Seigneur, ajoute-t-il, n'a pas besoin d'hommes comme moi, prétentieux, présomptueux, dissipés, immortifiés; il n'a besoin non plus, ni de la science, ni de la prudence, ni de la réputation des hommes; il lui est indifférent que nous ayons des maisons, des colléges, des rentes, et autres avantages humains; mais ce qu'il exige, c'est que nous soyons humbles, mortifiés, obéissants, charitables, unis entre nous; que nous méprisions les choses de la terre pour n'aspirer qu'à celles du ciel, que nous brûlions de zèle pour sa gloire et pour le salut des âmes. Si nous sommes tels, Dieu se chargera du reste, et il daignera se servir de nous comme il s'est servi de nos Pères; sinon, il saura bien se susciter d'autres serviteurs, plus fidèles que nous. »

Dans ce qui précède, Ribadeneyra indique à la fois les causes des maux qui peuvent affliger un Ordre religieux, une société, l'Église elle-même, et les remèdes qu'il convient d'y apporter. Il avait donc fait à la lettre de Vasquez la réponse qu'elle méritait; et il aurait pu se borner à ces considérations générales. Cependant, pour ne rien refuser à sa piété filiale envers la Compagnie, et à sa charité envers ses correspondants, il descend aux détails, et discute les moyens particuliers que Vasquez lui avait proposés.

Celui-ci avait imaginé une réunion générale de toutes les Provinces d'Espagne pour aviser à la position que les rigueurs de l'Inquisition, les mécontents du dedans, les ennemis du dehors faisaient à la Compagnie dans ce royaume. Or Ribadeneyra n'approuve pas cet expédient, 1° parce qu'il aurait le tort d'être nouveau, d'introduire une innovation dans les usages et dans les lois disciplinaires de l'Ordre; 2° parce qu'il était inutile, puisque la Compagnie avait, dans ses Constitutions, des moyens

plus puissants de pourvoir à ses besoins; car il suffisait d'informer de tout le chef de la Compagnie, qui pouvait ou convoquer une Congrégation générale, ou envoyer en Espagne un Visiteur. D'ailleurs une Congrégation nationale ne pouvait rien arrêter; toutes ses délibérations, toutes ses déterminations devaient être renvoyées au supérieur de la Compagnie, ou bien à une Congrégation générale; 3° l'expédient proposé par Vasquez n'avait aucun avantage et présentait beaucoup d'inconvénients : il pouvait blesser et irriter l'Inquisition, contre laquelle on semblerait faire une protestation collective; il ferait croire, de plus, que la cause de quelques particuliers était celle de tout le corps, que le mal par conséquent était beaucoup plus grand qu'il n'avait paru jusqu'alors, qu'il y avait rupture entre le chef et les membres; ce qui était favoriser les ennemis de la Compagnie, et attirer sur elle des calomnies et de nouvelles accusations qu'elle n'avait point méritées. Pour toutes ces raisons et pour d'autres semblables, que Ribadeneyra développe avec autant de force que de précision, il repousse l'expédient imaginé par Vasquez. Mais il lui conseille, puisqu'il paraît si zélé pour le bien de la Compagnie, de la recommander à Dieu dans de ferventes prières, et, s'il n'est pas disposé à s'arrêter à ce moyen, de ne suggérer aux Provinciaux ou au Général que ceux que la Compagnie peut prendre sans sortir de ses Constitutions, et de ne pas recourir à des voies que proscrivent l'Institut et l'esprit religieux.

Vasquez, pour excuser ou justifier ses projets, témoignait la crainte que des étrangers ne voulussent s'immiscer dans les affaires de l'Ordre, et, dans cette prévision, il croyait qu'on devait prévenir, par des modifications ou des mesures opportunes, celles qu'amènerait une intervention étrangère. Ces raisons étaient plus spécieuses que réelles; et Ribadeneyra n'eut pas de peine à les détruire. En effet, il n'y avait que l'Inquisition, ou le Roi, ou le Pape qui pussent intervenir dans cette affaire. Or l'Inquisition ne pensait qu'à punir des coupables, si elle en trouvait; tout au plus à demander à la Compagnie le

sacrifice des priviléges qui paraissaient opposés à sa juridiction : et il suffisait de céder sur ce point pour la satisfaire. Le Roi ne pouvait pas songer à s'élever contre des scandales qui n'existaient que dans les *mémoires* des mécontents. S'il consentait à prêter l'oreille aux plaintes de ces derniers, il était trop sage pour ne pas en référer au corps de la Compagnie, au moins aux Provinces d'Espagne; et dans ce cas, il était bien évident qu'il ne prendrait pas, contre tout l'Ordre, le parti de quelques turbulents. Le Pape seul, chef suprême de tous les Ordres religieux, avait le droit de faire des changements à leurs Instituts respectifs. Mais Pie V avait été religieux et Général de son Ordre : il savait bien qu'il peut y avoir dans les familles régulières, comme dans l'Église, des esprits inquiets qui rêvent des modifications dans des règles dont ils ne peuvent s'accommoder. Dans le cas présent, il ne fallait pas douter qu'il ne tînt les mécontents pour ce qu'ils étaient, des perturbateurs ou des indisciplinés; que, loin de les écouter, il ne punît leur audace et ne confirmât un Institut qui produisait de si heureux fruits dans toute l'Église.

Après avoir ainsi répondu aux projets et aux raisons de Vasquez, Ribadeneyra termine sa lettre par un acte d'humilité, que son correspondant aurait dû s'appliquer : « Voilà, lui dit-il, ce qui m'est venu à la pensée. Je suis le dernier et le plus incapable des enfants de la Compagnie; mais l'amour que je lui porte m'a forcé de parler et d'écrire une si longue lettre. Je m'en rapporte d'ailleurs au jugement des saints et des sages; car je reconnais que je ne suis ni l'un ni l'autre. Il faut que le Seigneur soit bien miséricordieux et les supérieurs bien charitables pour me souffrir dans la Compagnie. Recourons tous à Dieu; faisons-lui l'aveu de nos fautes, efforçons-nous de nous en corriger; et espérons en la divine bonté que le calme succédera à l'orage : n'allons pas croire que le vaisseau de la Compagnie puisse sombrer dans une si faible tempête. La Compagnie sortira de cette épreuve, comme de tant d'autres, plus glorieuse et plus forte, l'Institut en recevra une autorité plus

grande ; la fidélité des uns sera glorifiée, l'infidélité des autres sera confondue, toutes les illusions se dissiperont ; et l'on verra quels sont les véritables enfants de la Compagnie : *Quoniam oportet hæreses esse, ut qui probati sint manifesti fiant* (1). »

La Congrégation des Procureurs fut de l'avis de Ribadeneyra : tous les députés, sans exception, condamnèrent en termes sévères les propositions de la Province de Castille et la conduite de ceux qui les avaient provoquées.

Ribadeneyra ne borna pas son intervention, dans cette affaire, à donner des avis à ceux qui lui en demandaient, ou, si l'on veut, à repousser les embûches qu'on tendait à sa fidélité. La confiance que lui avait toujours témoignée le Grand-Inquisiteur l'invitait encore à seconder, par son influence personnelle, les démarches officielles que le P. Porrès faisait auprès de ce prélat. Il se garda bien de manquer à ce devoir : mais toujours modeste, toujours sage, il ne s'abandonna ni aux élans de sa piété filiale, ni à l'amertume de sa douleur. Il savait que le Grand-Inquisiteur, dominé par les craintes qu'on lui avait inspirées, poursuivait moins des coupables que des prétentions imaginaires, et qu'il suffisait de le rassurer sur le chef de sa juridiction pour adoucir le sort des prisonniers et leur obtenir la liberté. D'ailleurs, prendre la défense des accusés, c'était en quelque sorte douter de l'équité de l'Inquisition. Or un doute pareil était considéré comme une injure par les juges, et surtout par le Grand-Inquisiteur, qui ne tenait pas moins à sa réputation d'équité qu'aux prérogatives de sa charge. C'est pourquoi, dans le mémoire qu'il adressa au Cardinal Quiroga, en faveur des prisonniers, Ribadeneyra semblait les oublier, pour ne s'occuper que de la fâcheuse position que leur sort faisait à tous leurs confrères, et lui montrer que la Compagnie, loin de vouloir empiéter sur les droits de l'Inquisition, n'avait au contraire que l'ambition de la seconder dans sa sainte mission.

(1) Nous avons trouvé la minute et l'original de cette lettre parmi d'autres papiers de Ribadeneyra, dans les Archives de la *Province* d'Espagne.

Il en trouve la première preuve dans le but même de la fondation de la Compagnie, qui, aux termes de la Bulle d'institution, a été établie pour la défense et la propagation de la foi : *ad defensionem et propagationem fidei potissimùm instituta.* Or, que la Compagnie, depuis sa fondation canonique, ait rempli ce but, ses travaux dans les Indes-Orientales, dans le Japon, en Chine, dans le Nouveau-Monde, dans presque toutes les contrées de l'Univers; ses luttes héroïques contre l'hérésie en Allemagne, en Bohême, en Pologne, dans la Lithuanie, la Livonie, la Transylvanie, en Angleterre, en France, etc., le disent assez haut à quiconque veut l'apprendre. Ce but, la Compagnie ne le remplissait ni avec moins de zèle, ni avec moins de succès dans les pays catholiques, qu'il ne s'agissait que de préserver contre l'hérésie : saint Ignace ne fut pas étranger à la création de la Congrégation du Saint-Office de Rome; et ses compagnons déjouèrent dans cette ville les tentatives que faisait l'hérésie moderne pour s'y établir. Le P. Salmeron préserva Naples du complot hérétique de Valdès. A Valladolid, les Pères démasquerent les premiers l'hérétique Caçalla et ses projets. Les premiers aussi à Séville, ils tinrent tête à l'hérétique Constantin.

De tels titres, et bien d'autres semblables, devaient recommander à l'indulgence de l'Inquisition une société si zélée contre l'hérésie. Elle la méritait d'autant plus, que son zèle lui attirait partout la haine des méchants, surtout des hérétiques, qui se vengaient sur elle par d'abominables calomnies, par des traitements barbares et de sanglantes persécutions, et que c'était à ce prix qu'elle remplissait le but pour laquelle l'Église l'avait établie. Ici Ribadeneyra trace à grands traits le tableau de ces terribles épreuves et le met sous les yeux du Grand-Inquisiteur, comme une preuve que la Compagnie n'avait pas failli à sa vocation.

Mais tous ces titres étaient plus capables d'exciter l'admiration du Grand-Inquisiteur que de rassurer sa susceptibilité. Ses rigueurs contre la Compagnie, quoiqu'il ne l'avouât pas, tendaient non à la punir de quelque crime, ou de la négligence à

remplir le ministère apostolique, mais à lui faire expier ses priviléges. Il menaçait de rester implacable tant qu'il croirait que sa juridiction avait quelque chose à craindre de ce côté. Ribadeneyra le savait bien; c'est pourquoi, dans son mémoire, il s'applique surtout à montrer au Cardinal de Quiroga le respect de la Compagnie pour les fonctions et les droits de l'Inquisition. Ce prélat avait vu une preuve du contraire dans le refus qu'avaient fait plusieurs Pères d'accepter des charges dans le Saint-Office. Mais ce refus, lui dit Ribadeneyra, n'est que le résultat de l'esprit général de la Compagnie, qui n'accepte pour ses enfants des honneurs et des dignités ecclésiastiques que lorsqu'elle y est forcée par d'impérieuses circonstances et par l'autorité du Vicaire de Jésus-Christ; mais qu'en déclinant les dignités de l'Inquisition, elle n'avait pas renoncé à l'honneur de la servir, et qu'elle lui prouverait son dévouement toutes les fois qu'il le faudrait, même au prix des plus grands sacrifices.

Quant à ses priviléges, ils ne contrariaient point la juridiction ecclésiastique, beaucoup moins celle de l'Inquisition. Tous les Ordres religieux ont nécessairement les leurs; car le Saint-Siége, en les approuvant, leur donne aussi ou des moyens spéciaux pour arriver au but de leur fondation, et se maintenir dans l'esprit de leurs règles, ou des faveurs particulières pour récompenser leurs services et les encourager dans leurs fonctions. « La Compagnie, ajoute Ribadeneyra, n'a pas été exclue de ces sortes de grâces; ainsi, comme elle est appelée par sa vocation à exercer le ministère apostolique parmi les hérétiques, les souverains Pontifes lui ont accordé, entre autres priviléges, ceux de pouvoir absoudre des cas d'hérésie, de permettre aux siens, quand elle le jugera à propos, de lire des livres hérétiques pour les combattre. Mais l'Inquisition n'a rien à craindre de ces priviléges, car la Compagnie n'en use pas en Espagne. Votre Seigneurie n'a pas oublié, sans doute, que quelques Pères ayant rencontré, dans l'exercice de leur ministère, des cas réservés, ne crurent pas devoir en absoudre (quoiqu'ils l'eussent pu ailleurs) sans en demander l'autorisation

à Votre Seigneurie, qui ne leur permit d'en user qu'avec l'agrément d'un ministre du Saint-Office. Et si la Compagnie avait cru pouvoir user de ce privilége, c'était bien dans ce cas, puisqu'il s'agissait du for intérieur, d'une confession secrète.

« Elle n'a pas été moins scrupuleuse à s'abstenir de lire des livres prohibés : ainsi elle a demandé au Saint-Office la permission de tenir une bible de Luther dans la bibliothèque du collége de Madrid. Le P. Mariana, quelque grand personnage qu'il soit, a demandé la permission de lire des ouvrages de rabbins, et il ne l'a jamais obtenue.... Il en est de même des autres priviléges de la Compagnie ; elle n'en usera qu'autant que le Saint-Office le lui permettra ; car elle fait profession de lui être soumise en tout, et de n'employer d'autres moyens que ceux qu'il voudra et qu'elle jugera propres au salut des âmes et à la conservation de notre sainte foi. »

De pareilles assurances garanties par l'expérience suffisaient, ce nous semble, pour montrer que la juridiction de l'Inquisition était à l'abri des priviléges de la Compagnie; mais il restait encore au cardinal Quiroga un sujet d'inquiétudes : il était récemment venu de Rome un livre qui, sous le titre de *Ratio studiorum*, était destiné à mettre la plus grande uniformité possible non-seulement dans la manière d'enseigner, mais dans l'enseignement même de la Compagnie. Or, dans ce livre, il y avait un chapitre suspect, dont le titre *De Delectu opinionum* semblait indiquer des tendances ambitieuses. Le Grand-Inquisiteur crut y voir la prétention de juger de la doctrine, et par conséquent une menace contre une prérogative de sa charge. Ce fut pour dissiper ces craintes que Ribadeneyra, dans son mémoire, lui donna les explications suivantes :

« Puisque la Compagnie, selon le Vicaire de Jésus-Christ, a été fondée pour défendre et propager la foi, il est nécessaire, pour atteindre ce but, que tous ses enfants suivent une doctrine saine. Elle le leur recommande expressément, et elle leur ordonne, dans les Constitutions, de s'attacher à la doctrine la plus commune, la plus approuvée, la plus saine, la plus sûre, la plus solide,

et d'éviter celle qui s'éloignerait du sentiment commun des saints docteurs. Or notre Père Général voulant, conformément à ces prescriptions, mettre des bornes à la liberté que des génies hardis pourraient se donner dans les opinions qu'il est permis de soutenir *citrà periculum fidei*, réunit à Rome, de différentes nations, six Pères des plus savants de la Compagnie ; et leur ordonna de conférer entre eux sur ce sujet, et de déterminer les opinions qu'il faudrait suivre ou rejeter dans la Compagnie. Ils obéirent et ils exprimèrent dans un traité le résultat de leurs délibérations. Ce traité fut imprimé, non pour être mis à exécution, mais pour être soumis, dans chaque Province, à l'examen des Pères les plus capables de l'apprécier. Dans cette Province de Tolède, ce soin fut confié aux PP. Deza, supérieur de la maison professe de Tolède, Alphonse de Sandoval, recteur du collége d'Alcala, Alphonse de Montoya, Jean Mariana, Avellaneda et Hernand Lucero, qui, réunis sous la présidence du P. Vice-Provincial, délibérèrent longtemps sur ce livre et donnèrent enfin leur avis, après avoir pris celui de nos théologiens d'Alcala. Quoique cet avis ne fût pas en tout conforme ni favorable à celui des auteurs du traité, ils s'en montrèrent néanmoins très-satisfaits, ainsi que notre Père Général, et ils envoyèrent de Rome l'expression de leur reconnaissance. Je ne donne ces explications à Votre Seigneurie, que pour lui apprendre, avec toute l'humilité et la franchise possibles, dans quelle intention et à quelle fin ce livre a été écrit... »

Après avoir ainsi dissipé une à une les préventions du cardinal de Quiroga, Ribadeneyra termine ce mémoire en invoquant à la fois sa justice et sa clémence en faveur de la Compagnie.

Le jour de la justice devait en effet luire dans les prisons de l'Inquisition : mais, dans son empressement à sauvegarder sa juridiction, le Grand-Inquisiteur avait empiété sur celle du Souverain Pontife ; et cette circonstance avait amené dans cette affaire des complications qui en retardèrent la solution. Quiroga

du moins ne voulut pas différer jusqu'à ce moment de montrer à l'auteur de ce mémoire qu'il ne le comprenait ni dans ses griefs, ni dans ses ressentiments.

Depuis que l'Inquisition faisait au P. Marcen et à ses compagnons un sort si rigoureux, Ribadeneyra avait cessé de se montrer au palais du cardinal de Quiroga, soit pour ne point paraître insulter au malheur de ses frères, soit pour faire tomber certains soupçons élevés sur sa discrétion. Car, dans la première surprise que leur avait causée l'arrestation des accusés, les supérieurs, qui ne pouvaient pas s'en expliquer la cause, s'étaient livrés à toutes les conjectures imaginables ; et, comme il arrive toujours dans des calamités dont on ne voit ni l'origine ni l'issue, ils avaient promené des soupçons inquiets sur tout le monde sans les arrêter sur personne. La sagesse bien connue de Ribadeneyra les éloignait de lui ; mais la faveur dont il jouissait auprès du cardinal de Quiroga semblait les provoquer : on craignit que, dans l'expression de ses avis, il n'eût pas imposé à sa franchise la modération qu'exigeait l'extrême susceptibilité du noble prélat, et que celui-ci ne se vengeât sur plusieurs de l'indiscrétion d'un seul.

Ce soupçon fut d'autant plus sensible à Ribadeneyra, qu'il prenait une plus large part à l'affliction qui l'avait inspiré. Il ne put l'entendre sans verser des larmes ; mais il ne perdit pas, dans cette circonstance, le fruit qu'il avait retiré d'une épreuve encore plus terrible : il s'abandonna à la volonté divine et accepta généreusement le nouveau sacrifice qu'elle lui demandait (1).

Au reste, l'épreuve ne fut pas longue : on sut enfin quels étaient les véritables instigateurs de cette persécution, et par quels moyens ils l'avaient allumée. De son côté, le cardinal Quiroga justifia pleinement Ribadeneyra par l'impatience avec laquelle il supportait son éloignement. Souvent il demandait

(1) Christoval Lopez, *Vida del P. Pedro de Ribadeneyra.*, cap. 11.

pourquoi ce Père ne venait plus le visiter. Et comme il s'était imaginé que les supérieurs le lui avaient défendu, il s'en plaignit si vivement, que le P. Porrès, Vice-Provincial, crut devoir ordonner à Ribadeneyra de se rendre au palais archiépiscopal. Il ne fallait rien moins qu'un ordre exprès de l'autorité pour l'engager à sortir de la réserve qu'il s'était imposée. Il écrivit d'abord au cardinal Quiroga une lettre dans laquelle il excusait, en ces termes, sa longue absence :

« Monseigneur,

« J'ai appris du P. Vice-Provincial que votre Seigneurie Illustrissime me fait l'honneur de se souvenir de moi. Je suis assez accoutumé à ses bontés pour ne pas m'en étonner ; mais comme elle ne l'est pas à me les voir négliger, elle aura été surprise de ce que je m'en prive depuis si longtemps. Outre que les grandes chaleurs et la faiblesse de ma santé me rendaient ce devoir très-difficile, j'ai cru que, par respect pour les nombreuses et graves occupations de Votre Seigneurie, je faisais mieux de me tenir à l'écart. D'ailleurs, en ce moment, la Compagnie est soumise à des épreuves qu'elle n'avait jamais endurées en Espagne ; et la bonté paternelle et la protection que Votre Seigneurie lui avait accordées jusqu'à présent laissent croire au peuple que nos fautes doivent être bien certaines et bien graves pour nous attirer de sa part de tels traitements. Or, en présence de ces événements, j'ai cru devoir m'abstenir : jamais un intérêt personnel ne m'a conduit auprès de Votre Seigneurie (grâces à Dieu, je n'en ai aucun, et je n'aspire à rien sur la terre) ; je n'acceptais cet honneur que pour obéir à Votre Seigneurie et la servir, afin que, à cette occasion, la Compagnie reçût de ma main les faveurs que je recevais de la vôtre, et qu'elle les payât, en quelque sorte, par les services que je pouvais vous rendre. Mais ces motifs qui auparavant m'engageaient à jouir de l'honneur d'approcher de Votre Seigneurie, me forcent aujourd'hui de m'en tenir éloigné ; car il n'est pas

juste que, au lieu des services que je dois et que je désire lui rendre, je la fatigue de ma présence, et que, par mon importunité, je nuise à la Compagnie, à laquelle je me fais gloire d'appartenir.

« J'ai cru devoir expliquer avec cette franchise les raisons de ma conduite. Je dois ajouter avec la même sincérité qu'il n'y a personne au monde qui désire plus ardemment que moi le bonheur de Votre Seigneurie Illustrissime, et qui le demande plus instamment à Notre-Seigneur; qui soit plus dévoué, plus prompt à son service, parce qu'il n'y a personne qui ait contracté envers elle plus d'obligations, qui apprécie mieux l'honneur de sa bienveillance. D'ailleurs, en cela comme dans le reste, je veux être le digne enfant de notre P. Ignace (qui avait pour Votre Seigneurie une estime si affectueuse et si profonde). Ces sentiments, tous mes confrères les partagent avec moi : tous sont prêts, comme moi, à exécuter fidèlement les ordres que Votre Seigneurie daignera nous donner. Toujours elle trouvera en nous des enfants soumis et dévoués. Si elle nous donne des marques de sa bienveillance, nous les recevrons avec une humble reconnaissance; si elle juge à propos de nous poursuivre de ses rigueurs, nous les recevrons avec résignation, comme des épreuves de la main paternelle du Seigneur; mais rien ne saurait affaiblir le respect et le dévouement que nous avons pour Votre Seigneurie, comme j'aurai l'honneur de le lui dire plus longuement de vive voix, si elle daigne m'admettre à son audience. Le 12 septembre 1587.

« De Votre Seigneurie Illustrissime et Révérendissime, le serviteur très-obéissant et à jamais dévoué en N. S.,

« Pierre de Ribadeneyra (1). »

Le cardinal de Quiroga répondit à l'auteur de cette lettre

(1) Trad. sur la minute autographe. Academ. de la Historia, de Madrid. Collecc. Salazar : *Papeles varios*, tom. CLXXVIII. Les nombreuses ratures dont cette minute est couverte attestent le soin extrême que Ribadeneyra mit, en la faisant, à maîtriser ses sentiments et à en modérer l'expression.

par une invitation pressante de se rendre auprès de sa personne. Dès le lendemain donc Ribadeneyra alla au palais archiépiscopal. A peine le prélat l'eut-il aperçu que, sans lui donner le temps de lui demander sa bénédiction : « Mais pourquoi, lui dit-il en le pressant sur son cœur, ne venez-vous plus me voir? Ne savez-vous donc pas quelle satisfaction je reçois de votre présence et de vos entretiens? Si on vous a dit que j'étais fâché contre vous, on s'est trompé, on vous a trompé. » Il ajouta qu'il regarderait comme un traître quiconque lui aurait fait craindre de sa part des préventions qui n'avaient jamais effleuré son cœur, et qu'il le punirait comme tel (1).

Ribadeneyra ne craignait pas pour lui les préventions du cardinal Quiroga; mais il s'affligeait de celles qu'il nourrissait contre la Compagnie. Il s'efforça de les dissiper dans le long entretien que lui accorda le prélat; et peut-être que ces explications, faites avec franchise, écoutées avec bienveillance, auraient mis fin à cette triste affaire, si elle n'avait pas été forcément engagée dans des voies officielles, qu'il fallut suivre jusqu'au bout.

Tant que l'Inquisition, sur les délations de quelques hommes mal intentionnés, s'était bornée à imposer aux accusés des peines préventives, et à instruire secrètement contre eux, elle était restée dans ses prérogatives. On pouvait justement se plaindre de la rigueur de ses procédés; on ne pouvait pas lui contester son droit. Mais elle se laissa entraîner, ou par des suggestions étrangères, ou par la chaleur de son ressentiment, au delà des limites de ses attributions, et alla se heurter contre le Saint-Siége.

Elle fit un premier pas dans le domaine d'autrui, lorsqu'elle défendit aux Provinciaux des quatre *Provinces* d'Espagne de laisser sortir du royaume qui que ce fût de leurs subordonnés, sans une expresse permission de sa part. Les supérieurs observèrent ponctuellement cet ordre : ils firent même revenir des

(1) Lopez, *Vida* (ms.) *del P. Pedro de Ribadeneyra*, cap. 11.

frontières d'Espagne les religieux qui étaient en route pour des missions lointaines, et obligèrent les Pères députés à Rome par les Congrégations Provinciales de ne se rendre à leur destination qu'après en avoir reçu l'autorisation du Conseil général de l'Inquisition, et de ne suivre d'autre chemin que celui qu'il voudrait leur indiquer.

Toutefois, le P. François Porrès, chargé par le P. Aquaviva de poursuivre cette affaire, ne dissimula pas au Conseil général de l'Inquisition les inconvénients qu'entraînait une mesure si exorbitante : dans un long et grave mémoire qu'il lui adressa au nom des quatre Provinces d'Espagne, il lui représenta que la Compagnie avait quelques raisons de s'affliger et de se plaindre d'une telle défense :

1° Parce qu'elle était inouïe ; que l'Inquisition ne l'avait jamais prise, même contre des congrégations dont elle condamnait aux flammes quelques membres comme hérétiques obstinés.

2° Parce qu'elle blessait le droit naturel. En effet, disait le P. Porrès, il n'y a pas en Espagne un seul individu, de quelque qualité qu'il soit, qui ne puisse en sortir librement sans en demander la permission à l'Inquisition, à moins qu'il ne soit soupçonné d'hérésie, et que, pour ce motif, le Saint-Office lui ait défendu de quitter le pays. Or, ni un pareil soupçon, ni une telle prohibition ne planent sur la Compagnie en général, ou sur tous ceux de ses membres qui sont en Espagne. Tous cependant restent sous le coup de cette interdiction, c'est-à-dire d'un châtiment qu'ils n'ont point mérité. Car ne pouvoir sortir sans permission d'un lieu, d'une province, est une peine en droit, puisque c'est contre la liberté que Dieu a donnée à chacun ; c'est une espèce de détention et de prison. Or, on ne peut condamner personne à une telle peine sans qu'il ait été reconnu coupable, ou qu'on ait de fortes charges contre lui. Et il est bien évident, moralement parlant, que rien de semblable ne pèse ni sur le corps de la Compagnie en Espagne, ni sur chacun de ses membres en particulier.

En troisième lieu, par cette défense, l'Inquisition s'ingère dans le gouvernement ordinaire de la Compagnie; ce qu'elle ne doit ni ne peut faire. Il est toujours peu honorable pour un tribunal de sortir de ses limites, mais surtout pour celui du Saint-Office, parce que de son respect pour les droits des autres dépend celui qu'on a pour les siens.

4° La défense de l'Inquisition nous interdit implicitement tout recours à Rome. Or, c'est une chose d'autant plus grave que ceux sur qui elle pèse ont continuellement besoin de communiquer avec leur chef, qui est à Rome. D'ailleurs, jamais un gouvernement catholique n'a défendu aux fidèles d'aller à Rome; et il ne paraît pas honorable pour la nation espagnole qu'elle soit la première à donner un exemple contraire.

De plus, les profès de la Compagnie font un vœu spécial d'aller annoncer l'Évangile dans quelque pays du monde que ce soit, au premier ordre qu'ils en recevront du Vicaire de Jésus-Christ. Or, les profès espagnols, pour obéir à l'Inquisition, seront forcés de manquer à leur vœu; ou du moins, ils ne pourront obéir au Saint-Père qu'avec l'agrément de l'Inquisition, puisqu'elle leur défend de sortir d'Espagne sans sa permission.

Le P. Porrès s'étendait ensuite sur les inconvénients que Ribadeneyra avait déjà signalés au Grand-Inquisiteur, c'est-à-dire sur les torts que cette prohibition faisait à la Compagnie, aux âmes qu'elle était appelée à évangéliser, et sur les avantages qu'elle donnait aux hérétiques, qui, dans leurs sanglantes persécutions contre la Compagnie, ne manqueraient pas de se prévaloir de l'exemple de l'Inquisition.

Enfin, le P. Porrès terminait son mémoire par une considération qui, jointe aux précédentes, dut causer au Conseil général de l'Inquisition quelque inquiétude sur les conséquences de sa conduite : L'Institut de la Compagnie, dit-il en somme, a été approuvé, et plusieurs fois confirmé par le Saint-Siége; et récemment encore Grégoire XIII a publié en sa faveur une bulle dans laquelle il défend à qui que ce soit, de

quelque état, degré, prééminence qu'il soit, sous peine d'excommunication *latæ sententiæ*, d'attaquer, de contredire directement ou indirectement, même sous prétexte de les examiner, l'Institut et les Constitutions de la Compagnie de Jésus.

Toutes ces raisons étaient présentées avec une simplicité et une modération qui n'en diminuaient pas la force. Le Conseil général de l'Inquisition montra qu'il l'avait senti en restreignant aussitôt aux Pères qui seraient envoyés dans des pays hérétiques la défense intimée à tous (1). Mais cette restriction ne donnait pas à la justice une complète satisfaction. Elle suffisait encore moins à Sixte-Quint.

Ce Pontife recevait chaque jour des lettres de la part de l'Impératrice, sœur de Philippe II, d'autres princes et princesses, qui le suppliaient de prendre à cœur la cause de la Compagnie dans des circonstances aussi dures. De son côté, le P. Aquaviva, qui suivait d'un œil vigilant toute cette trame, avait soin de communiquer ses informations à Sa Sainteté. C'était une obligation pour lui; car, outre que le Pape est le premier supérieur de tous les Ordres religieux, les procédés de l'Inquisition avaient atteint le Saint-Siége lui-même, le jour où elle avait prétendu interdire aux Pères la liberté de se rendre à Rome, et soumettre à son examen un Institut approuvé par l'Église et les constitutions pontificales. Or, Sixte-Quint n'était pas plus disposé à céder de sa juridiction qu'à permettre à d'autres d'abuser de la leur. « Laissez-moi cette affaire, dit-il un jour au P. Aquaviva, elle me regarde, puisque je suis le Vicaire de Jésus-Christ : j'y mettrai bon ordre. » En effet, il ordonna au cardinal Quiroga de renvoyer à son tribunal la cause des Pères, et toutes les pièces qui s'y rapportaient.

Cet ordre embarrassa d'autant plus l'Inquisition que ses procédures justifiaient moins ses procédés. Elle fit si longtemps désirer les pièces demandées, que Sixte-Quint, lassé de les attendre, chargea Mgr Especiano, son nonce à Madrid, de dire

(1) *Hist.* (ms.) *del Colleg. imper. de Madrid*, lib. VIII, cap. 1.

au cardinal Quiroga que s'il différait encore d'obéir à ses ordres, et s'il ne restituait pas aux maisons de la Compagnie les exemplaires de l'Institut, des Exercices spirituels, de l'Abrégé des Priviléges, des Bulles et du *Ratio studiorum*, qu'il en avait fait enlever, il le priverait de sa double dignité de cardinal et d'archevêque de Tolède.

Il fallut obéir. Mais les menaces du Pontife allumèrent dans le cœur du roi et dans celui du cardinal un ressentiment qu'il ne fut pas facile d'éteindre. Soit qu'il fût dangereux de s'en plaindre à Sixte-Quint, soit qu'on les attribuât aux suggestions du P. Général, qui avait cependant fait tout ce qu'il avait pu pour apaiser le Saint-Père, Aquaviva devint l'objet des récriminations de la cour et de l'Inquisition. Il n'eut qu'à donner les raisons de sa conduite pour la justifier. Dans ses lettres aux supérieurs de la Compagnie en Espagne, le P. Claude Aquaviva leur avait fréquemment recommandé d'être soumis au Saint-Office, et de le favoriser de tout leur pouvoir dans son but et dans ses fonctions. Ce n'était donc pas pour les soustraire à sa juridiction que, dans les circonstances actuelles, il avait eu recours au Saint-Siége: mais comme, à l'occasion de la détention de quelques Pères, l'Inquisition avait mis en cause les Constitutions mêmes, il avait été obligé par sa charge d'invoquer, en faveur de l'Institut, l'autorité du Souverain-Pontife, à qui seul il appartenait de juger de ce que ses prédécesseurs avaient approuvé et confirmé. D'ailleurs, par l'examen auquel l'Inquisition voulait soumettre l'Institut, elle servait, peut-être à son insu, les passions de quelques mécontents, qui demandaient certaines modifications dans le gouvernement de la Compagnie, et elle négligeait la cause des Pères, contre lesquels elle n'avait encore formulé aucun grief avéré, et dont elle prolongeait ainsi les souffrances humiliantes. La charité s'unissait donc à la justice pour obliger le P. Général à séparer la cause des accusés, qui regardait l'Inquisition, de celle de l'Institut, qui n'appartenait qu'au Saint-Siége.

Telles furent, en somme, les explications que donna le

P. Aquaviva. Le P. Porrès, chargé de les exposer successivement au Roi et au Grand-Inquisiteur, y ajouta beaucoup d'autres considérations, qui en firent ressortir la sagesse et la nécessité. Il supplia aussi le Conseil général de l'Inquisition de lui dire ce qu'il poursuivait dans les prisonniers, ce qu'il exigeait de la Compagnie. Ce que l'Inquisition exigeait, elle ne l'avouait pas; mais on ne pouvait en douter. C'est pourquoi le P. Porrès, donnant aux promesses privées de Ribadeneyra une assurance officielle, ajouta que si elle voulait que la Compagnie renonçât à ceux de ses priviléges qui semblaient contrarier la juridiction du Saint-Office, c'était déjà fait, puisque les Pères n'usaient de leurs priviléges en Espagne qu'avec la permission de l'Inquisition; que non-seulement le P. Général l'avait ainsi ordonné, mais qu'il était disposé à renoncer formellement à l'usage de ces sortes de priviléges. (1)

(1) En effet, le P. Aquaviva, autorisé par un bref du Pape, ordonna par l'acte suivant, aux Provinces d'Espagne, de renoncer à l'usage des priviléges dont se plaignait l'Inquisition :

« Claudius Aquaviva Societatis Jesu Præpositus Generalis

Carissimis fratribus in Christo modernis et pro tempore existentibus Societatis nostræ Provinciarum quæ in Hispaniæ regnis sunt Præpositis Provincialibus salutem in Eo qui est vera salus.

« Cùm Societas nostra inter cætera sibi a Sede Apostolica concessa privilegia, his etiam duobus gaudeat, nimirum ut ejus Religiosi ab hæresi, et in hæresim relapsu, si eorum quisquam (quod Deus avertat) in eam incideret, absolvi in foro tantùm conscientiæ possint, cujus tamen privilegii in hodiernum usque diem, quod sciamus, per Dei gratiam, nullus fuit in Societate usus; altero etiam, ut libros hæreticorum, et alios prohibitos, ad oppugnandum, de facultate nostra, quæ consideratè, cum delectu, et re cum Assistentibus nostris consultata, concedatur, legere valeant. Cumque gratum fore intellexerimus Ill^mo ac R^mo Dño D. Gaspari de Quiroga S. R. Eccl. Cardinali Archiepiscopo Toletano, Consilii sanctæ Inquisitionis contrà hæreticam pravitatem in regnis istis Præsidi, aliisque ejusdem sanctæ Inquisitionis Consiliariis, si Societatis Religiosi in Provinciis istis prædictis duobus privilegiis non utantur, quod expedire judicent, nostros cum cæteris Ordinibus congruere debere, qui ejusmodi privilegiis carere dicuntur. Idcircò cùm sancto illi Tribunali multùm, ut

Les priviléges de la Compagnie formaient en effet le véritable grief du Saint-Office contre elle. Ces explications, appuyées des menaces de Sixte-Quint, parvinrent enfin à calmer l'Inquisition et à l'adoucir à l'égard des accusés. Elle hâta le jugement de leur cause; et, le 6 avril 1588, après leur avoir lu une sentence d'absolution, elle les délivra de la prison, où elle les retenait depuis plus de deux ans (1).

Le P. Ripalda, qui fut alors délivré avec ses compagnons de captivité, avait déjà reçu personnellement une réparation non moins honorable. Tandis qu'il subissait la peine de la prison, ses nombreux écrits théologiques étaient soumis à la censure. L'Inquisition avait chargé le P. Placide de Salinas, de l'Ordre de Saint-Benoît, d'en examiner sévèrement la doctrine, et d'en rendre compte au Conseil général. Ce vénérable et savant religieux s'acquitta de cette mission avec autant d'intelligence que d'impartialité. Au bout d'un an, il rapporta au Conseil général de l'Inquisition les écrits qu'on lui avait confiés. Et comme on lui demandait ce qu'il en pensait : « Les écrits du P. Ripalda, répondit-il, sont dignes de saint Chrysostôme; je les ai lus avec admiration, et, pour les lire encore, je les ai fait copier à grands frais (2). »

debemus, deferre cupiamus, vobis ac nostris omnibus in regnis istis residentibus usum privilegiorum horum, omnemque facultatem illis quomodolibet utendi, auctoritate nobis a sanctâ Sede Apostolica concessa, omnino interdicimus; quod si quis contrà attentare præsumpserit, et factum non tenere, et pœnas contra eos latas qui sine facultate talia attentant, se noverit incursurum. Volumus autem ut mandatum hoc nostrum per universas Societatis domos et collegia Provinciarum istarum publicari, et ab omnibus diligenter observari curetis. In quorum fidem præsentes litteras manu nostra subscriptas sigillo Societatis nostræ muniri fecimus.

« Datum Romæ, nono calend. novembris anno Domini M.D.LXXXVIII.

« Claudius Aquaviva.

Jacobus Ximenez, Secr. (Loc. sigilli).

(Copié sur l'orig. — Arch. du Jésus, à Rome.)

(1) *Hist.* (ms.) *del Colleg. imper. de Madrid*, lib. VIII, cap. 3. — Ribadeneyra, *Tratado de las Persecuc. de la Comp. de J.*, cap. 40.

(2) Ribadeneyra, l. c.

Ainsi finit, à l'honneur des accusés et de leur Ordre, une affaire qu'on leur avait suscitée dans une intention bien différente. Toute la Compagnie en Espagne se réjouit d'une issue tant désirée, et rendit de solennelles actions de grâces au Dieu qui protége l'innocence, au milieu des épreuves qu'il lui envoie.

Le P. Aquaviva, qui ne doutait pas de la pureté des intentions des Inquisiteurs, accepta comme une faveur la délivrance de ses enfants, et pria le cardinal Quiroga d'agréer les témoignages de sa reconnaissance. Et comme on savait que ces marques de déférence pouvaient, aux yeux du prélat, emprunter un nouveau prix de la personne qui les lui transmettrait, le P. François Porrès chargea le P. Ribadeneyra d'aller les lui présenter à Tolède avec une lettre conçue en ces termes :

« Monseigneur,

« Notre petite Compagnie est redevable de bien des bienfaits à Votre Seigneurie Illustrissime, qui s'en est constamment montrée le patron et le protecteur; mais l'heureuse issue de l'affaire de nos Pères de Valladolid est le plus grand de tous. Il suffirait seul, à défaut de tant d'autres, pour nous lier étroitement et à jamais au service de Votre Seigneurie Illustrissime. Ce nouveau bienfait, que nous ont départi vos généreuses mains, augmente en nous le désir de pouvoir vous servir, et de montrer au saint tribunal de l'Inquisition la respectueuse affection que lui porte la Compagnie, et le dévouement qu'elle est disposée à mettre à son service, toutes les fois qu'il daignera le demander. Comme je ne puis aller exprimer en personne ces sentiments à Votre Seigneurie Illustrissime, j'ai prié le P. Ribadeneyra de se rendre à Tolède pour les lui présenter en mon nom, et au nom de toute cette *Province*, et la remercier pour tous d'une si éclatante faveur. C'est l'unique but de son voyage. Me remettant du reste à tout ce qu'il dira, je finis en suppliant Notre-Seigneur de nous conserver pendant de longues et heureuses années Votre Seigneurie Illustrissime,

dont nous sommes tous, mes frères et moi, les très-humbles et tout dévoués serviteurs.

« De Madrid, le 10 avril 1588 (1). »

Dans sa lettre, écrite dans le même sens et sur le même ton, le P. Général rendait au Grand-Inquisiteur, au nom de toute la Compagnie, les hommages que le P. Porrès lui exprimait au nom de la *Province* de Tolède. Interprète fidèle de l'un et de l'autre, Ribadeneyra n'eut pas de peine à faire agréer au cardinal Quiroga des sentiments dont il était lui-même pénétré. Et cette mission, touchant témoignage de la confiance dont il jouissait auprès de ses supérieurs et du Grand-Inquisiteur, fut encore pour lui une douce récompense des chagrins et des efforts que lui avait coûtés cette affaire.

(1) *Hist.* (ms.) *del Colleg. imper. de Madrid*, lib. VIII, cap. 3.

HISTOIRE

DU PÈRE

RIBADENEYRA

LIVRE SIXIÈME

INTERVENTION DE PHILIPPE II DANS LES AFFAIRES DE LA COMPAGNIE EN ESPAGNE. — DÉMARCHES DE RIBADENEYRA. — CINQUIÈME CONGRÉGATION GÉNÉRALE. — NOUVELLES TENTATIVES D'INNOVATIONS. — OPPOSITION DE RIBADENEYRA. — SIXIÈME CONGRÉGATION GÉNÉRALE. — TRIOMPHE DE L'INSTITUT.

La joie qu'avait causée à toute la Compagnie la délivrance du P. Marcen fut bientôt troublée par une affaire plus grave encore ; et Ribadeneyra commençait à peine à jouir des fruits de sa sollicitude, lorsque d'autres épreuves vinrent de nouveau réclamer son intervention et ses peines.

Nous avons vu que, pendant la détention du P. Marcen, quelques mécontents, égarés par leurs ressentiments, ou par de fantastiques illusions, avaient secrètement présenté à l'Inquisition et à Philippe II certains mémoires, dans lesquels ils avaient

déposé le projet et le plan des réformes qu'ils avaient imaginé d'introduire dans les Constitutions de saint Ignace. Ils voulaient que la Compagnie fût, en Espagne, sur le pied d'autres Ordres religieux : qu'elle y eût un commissaire à peu près indépendant du Général, ses chapitres, ses élections par suffrages, et autres coutumes semblables. L'opposition de Ribadeneyra, appuyé de toute la Compagnie en Espagne, leur avait montré que leurs utopies ne triompheraient jamais de la répulsion générale de leurs confrères. Ils les avaient donc confiées à l'Inquisition et à la puissance séculière ; et, dans leurs mémoires, ils avaient prié l'une et l'autre de soumettre les maisons de la Compagnie à la visite d'un prélat, dans l'espoir qu'un visiteur étranger, ne connaissant ni l'esprit ni l'enchaînement des Constitutions, n'aurait pas de peine à y faire les changements qu'ils avaient rêvés, et qu'ils auraient sur lui plus d'influence que sur leurs supérieurs.

Ces projets souriaient assez au patriotisme de Philippe II, qui aimait autant l'honneur de son pays que celui de la religion. D'ailleurs, il ne voyait pas que des changements, en apparence si légers, pussent altérer essentiellement l'œuvre de saint Ignace; et l'honneur d'avoir en Espagne un commissaire indépendant du Général de Rome, lui paraissait compenser abondamment les inconvénients qui pourraient résulter de cette innovation. Sa piété aurait certainement été effrayée, s'il avait mieux connu l'Institut.

De son côté, le Conseil de l'Inquisition n'était pas fâché de faire expier à la Compagnie le triomphe que le P. Aquaviva avait obtenu sur lui à Rome. Il entra sans peine dans ces projets, dont il ne voyait pas non plus toute la portée. Du moins, il se montra disposé à seconder les intentions du roi.

Philippe II fit donc demander, par voies diplomatiques, à Sixte-Quint un bref qui permettrait au Grand-Inquisiteur, ou aux évêques qu'il voudrait nommer, de visiter tous les Ordres religieux d'Espagne. La diplomatie, généralement fort peu scrupuleuse, est toujours assez habile pour faire ressortir les

avantages de ses demandes, et pour atténuer ou voiler les raisons qui pourraient en compromettre le succès. Le Bref fut accordé.

Le P. Porrès ne tarda pas à le savoir. Il se rendit aussitôt à l'Escurial, où se trouvait Philippe II, et il lui représenta avec autant de force que de respect les graves atteintes que recevrait l'honneur de la Compagnie d'une visite faite par l'Inquisition. Le roi répondit que cette visite ne lui ferait aucun tort puisqu'elle s'étendait à tous les autres Ordres religieux. Le P. Porrès soupçonnait qu'on n'avait demandé un bref si large que pour le faire appliquer plus sûrement à la Compagnie; que cette visite, prétendue générale, commencerait et finirait par elle. Il insista donc sur ses observations auprès du roi, qui le chargea d'aller les présenter aussi au Grand-Inquisiteur.

Le cardinal Quiroga en fut si frappé, qu'il voulut transmettre ses pouvoirs à quatre évêques. Mais ces prélats refusèrent, à leur tour, une commission que rien ne motivait.

Il fallut donc demander un nouveau bref. L'ambassadeur du roi l'obtint pour Dom Geronimo Manrique de Lara, évêque de Carthagène, dont il se garda bien de faire connaître toutes les qualités. Dom Geronimo vivait à Murcie dans une obscurité pénible, lorsqu'il reçut l'ordre de se rendre à la cour. Quoiqu'il fît un mystère des raisons de son arrivée à Madrid, le P. Porrès les connut bientôt : il chargea les PP. Gil Gonzalez et Alonso Deza d'aller le complimenter de sa part, et de le prier de ne pas accepter la commission qu'on voulait lui donner, pour épargner à la Compagnie la fâcheuse nécessité de s'y opposer.

Dom Geronimo fit aux Pères une réponse très-courtoise, mais il alla faire au roi des plaintes qui obligèrent le P. Porrès de se rendre auprès de Philippe II, pour rétablir le véritable sens de ses paroles, un peu altéré par le prélat. En même temps, il lui présenta un mémoire où il lui exposait longuement les inconvénients qu'entraînait la commission de l'évêque de Carthagène, et les raisons qui forçaient la Compagnie de ne pas l'admettre. Comme ce mémoire ne reçut pas de réponse, il fut

suivi, quelques jours après, d'un autre non moins développé, qui eut le même sort. Le P. Porrès, de concert avec le P. Ribadeneyra et deux ou trois autres Pères, dont il prenait toujours les avis, résolut de se rendre une troisième fois à la cour, et de supplier le roi de lui dire avec lequel de ses ministres il devait traiter de cette affaire. Philippe II l'adressa au cardinal Quiroga, qui ne consentit qu'avec peine à sortir de la réserve qu'il semblait s'être imposée sur cette affaire. Ce fut par son intermédiaire que le P. Porrès communiqua désormais avec la cour et avec l'Inquisition.

Cependant Dom Manrique avait avec le Conseil général de l'Inquisition de fréquentes conférences sur les moyens de remplir sa commission. Mais les délibérations découvraient de si grandes difficultés, que plusieurs mois ne suffirent pas pour les aplanir. Le P. Aquaviva, averti pendant ce temps-là, par le P. Porrès, de tout ce qui se passait, songea d'abord à éclairer la religion du roi, persuadé qu'il cesserait d'accorder sa protection et son concours aux rares mécontents qui lui avaient présenté des mémoires, dès qu'il les verrait en opposition avec toute la Compagnie. Il ordonna donc aux Provinciaux des cinq Provinces d'Espagne, y compris celle du Portugal, de soumettre à l'examen des profès et des supérieurs de leurs Provinces respectives ces deux simples questions : S'il convient qu'un évêque visite la Compagnie, — et si une telle visite peut avoir des inconvénients (1). Toutes les Provinces répondirent négativement sur la première, affirmativement sur la seconde; et leurs avis motivés furent tour à tour présentés au roi par les Pères les plus graves, qui en développèrent les raisons et les appuyèrent de leurs propres observations.

Le P. Pierre Fonseca, chargé de présenter la protestation de la Province de Portugal, s'acquitta de sa mission avec toute l'autorité que lui donnaient sa vertu, sa science, ses ouvrages et les éclatants services qui lui avaient mérité, en Portugal, le

(1) Lettre du 21 février 1589.

titre de *Père de la patrie*. Dans de respectueuses remontrances, dont l'historien de la Compagnie nous a conservé l'analyse (1), il représenta au roi que sa piété avait été surprise par quelques hommes inquiets ou égarés, qui voulaient se servir de son autorité pour exécuter des projets réprouvés par toute la Compagnie, condamnés d'avance par l'exemple des saints, particulièrement de saint François et par le Concile de Trente ; que le bref obtenu pour Dom Geronimo Manrique n'avait été accordé que sur un faux exposé ; qu'il n'appartenait qu'au Souverain-Pontife de modifier des constitutions approuvées par le Saint-Siége ; que l'intervention de Dom Geronimo entraînerait des maux incalculables, et que Sa Majesté, en prêtant son autorité à de tels attentats, en assumait sur elle-même la responsabilité.

Si les autres protestations ne furent pas appuyées avec la même énergie, elles étaient toutes conçues dans le même sens (2). Celle de la Province de Tolède se bornait à rappeler les raisons présentées dans les mémoires du P. Porrès, comme pour s'associer aux démarches qu'il faisait au nom du P. Général. Elle portait les signatures de plus de soixante-dix profès, c'est-à-dire de tous ceux de la Province. A côté du nom de Ribadeneyra nous y voyons ceux des PP. Mariana, Nicolas de Almazan, Cyprien Suarez, François Suarez, Alonso Deza, Michel de Torrès, et d'autres dont un seul avait plus d'autorité que tous les partisans des mémoires.

Ce n'était pas assez pour Ribadeneyra d'aider le P. Porrès de ses conseils, ou de donner, dans ces circonstances, des preuves communes de son respect pour l'œuvre de saint Ignace. Son amour pour elle lui commandait bien d'autres démarches ; et ses supérieurs réclamaient souvent pour les leurs l'appui de la considération dont il jouissait auprès des grands. Ce fut autant pour obéir à leurs désirs qu'à ses propres

(1) *Hist. Soc. J.*, part. V, lib. VIII, nº 144 et seqq.

(2) Ces divers avis motivés ont été recueillis dans l'*Hist.* (ms.) *del Colleg. imper. de Madrid* (lib. VIII, cap. 4), que nous avons sous les yeux.

inspirations qu'il adressa à Philippe II lui-même une lettre conçue en ces termes :

« Sire,

« La dernière fois que j'eus l'honneur, à Bruxelles, de baiser les mains à Votre Majesté, avant de retourner à Rome, je la suppliai humblement (il m'en souvient encore), au nom de notre petite Compagnie, si on venait à lui faire des plaintes contre elle, de ne les entendre qu'avec la prudence qu'elle met dans toutes ses actions, et de n'y ajouter foi qu'après les avoir sérieusement vérifiées. Je la suppliai aussi de ne tenir à notre égard, après avoir pris ces informations, que la conduite que demanderaient la gloire de Dieu et le service de Votre Majesté. Cette prière, je viens aujourd'hui la renouveler; quoique ceux qui se plaignent soient des nôtres, que Votre Majesté, avant d'admettre leurs plaintes, daigne faire examiner qui ils sont, ce qui les meut, ce qu'ils prétendent, et s'assurer de la vérité par de rigoureuses perquisitions.

« Ceci m'amène à demander encore deux choses à Votre Majesté : la première, que, pour connaître plus certainement la vérité et pouvoir, avec plus de satisfaction et de sûreté, donner à cet Ordre, encore jeune, la protection dont il a besoin, Votre Majesté exige qu'on scrute sévèrement les mémoires que quelques turbulents et faux zélés lui ont présentés contre nous, au nom de tout le Corps. L'honneur de Dieu et le nôtre le demandent : il faut que la vérité soit mise dans tout son jour; il faut qu'on sache comme nous vivons ; et que le Roi et ses ministres, enfin satisfaits, ne conservent pas le moindre doute sur un Institut que Dieu a inspiré, qu'il a approuvé par ses Vicaires, et par le Concile de Trente, comme par les succès notoires qu'il a accordés à ses travaux dans tout l'univers, et qu'ils restent persuadés que vouloir altérer cet Institut, c'est s'opposer aux desseins du Seigneur. Car voilà ce que prétend obtenir le démon par tant d'intrigues et d'artifices. Aussi, lorsque quelques anciens confrères du Pape Pie V vinrent lui

conseiller, sans doute dans une bonne intention, de faire des changements et des innovations dans l'Institut de saint Ignace : « Ah ! s'écria ce saint Pontife, Dieu nous préserve d'un si grand crime ! *Absit à nobis hoc peccatum grande !* » Nous voyons que Dieu se sert de cet Institut, des travaux et du genre de vie de ces Pères ; laissons-les donc faire ; gardons-nous bien d'empêcher l'œuvre du Seigneur. — Son successeur Grégoire XIII opposa le même refus à de semblables suggestions, ajoutant que, puisque la Compagnie faisait dans l'Église les fruits dont tout le monde était témoin, il était injuste de la troubler et de l'entraver dans ses travaux.

« Si les auteurs des mémoires, mettant l'Institut hors de cause, ne parlent que de l'application qu'on en fait et du gouvernement actuel de la Compagnie, on ne doit pas vérifier leurs assertions avec moins de soin, afin que, si leurs assertions sont fausses, on leur inflige un châtiment qui fasse perdre à d'autres l'envie de troubler un Ordre dont l'Église retire tant d'avantages. Pour nous, loin de craindre cet examen, nous avons confiance dans le Seigneur que nous pourrons aller tête levée, et que tous, avec un saint orgueil, rendront raison : les supérieurs, de leur gouvernement, et les subordonnés, de leur conduite. Nous ne prétendons certes pas dire que nous sommes exempts des faiblesses et des imperfections de l'humanité, ni que nous égalons par notre vie la perfection de notre Institut ; mais nous pouvons nous rendre ce témoignage que, par la grâce de Dieu, il n'y a parmi nous ni désordre, ni scandale, qui réclame des mesures extraordinaires.

« En second lieu, je supplie V. M. de faire prendre ces informations en secret, pour éviter toute influence étrangère, et de charger de cette mission un Père, ou des Pères de la Compagnie bien instruits de nos affaires, et dignes de toute la confiance de V. M. ; car, grâce à Dieu, il y en a beaucoup parmi nous qui peuvent lui offrir toutes les garanties d'une vertu et d'une prudence reconnues ; et le P. Général s'empressera de signaler ceux qui pourraient remplir cette mission à la pleine

satisfaction de V. M. Il pourra leur ordonner de rendre compte du résultat de leurs perquisitions et de leurs démarches, aux personnes que V. M. aura désignées. De cette manière V. M. arrivera à ses fins sans bruit et sans le scandale qu'occasionnerait cette visite, si, comme on le dit, elle était faite par l'évêque de Carthagène. Il suffit qu'elle soit nouvelle et extraordinaire dans le royaume, et qu'elle ait lieu dans cette capitale, qui est comme le rendez-vous de toutes les nations, pour qu'on en parle dans la chrétienté entière. D'ailleurs, si elle se faisait au moment où nous avons les regards et les cœurs fixés sur la grande entreprise contre l'Angleterre, ne dirait-on pas que le mal est si grand, si pressant, qu'on n'a pu en différer le remède jusqu'à des temps plus libres et plus tranquilles? En outre, on a dit que cette visite se ferait de la part du Conseil de l'Inquisition. Or ce bruit porte préjudice à l'Inquisition et à la Compagnie : à l'Inquisition, car elle serait censée avoir besoin du concours d'un étranger dans des affaires qu'elle croirait appartenir à son tribunal ; à la Compagnie, dont la réputation serait flétrie par ce bruit seul, quoique faux, si la visite avait lieu ; car dès lors sa doctrine et sa moralité passeraient pour suspectes dans l'opinion de ceux qui ne connaîtraient pas la vérité. Or ce serait la condamner avant de l'entendre, et porter contre elle une sentence de culpabilité, avant de savoir si elle est coupable ; on lui enlèverait le crédit qui porte le peuple à recourir à elle et à profiter de ses ministères.

« Il est inutile, ce me semble, d'alléguer d'autres raisons : je pourrais cependant représenter à V. M. que cette visite, faite dans de pareilles conditions, scandaliserait les faibles, étonnerait les sages, affligerait les amis, réjouirait les ennemis, satisferait les hérétiques, porterait le découragement dans nos rangs. Je pourrais lui montrer encore les torts que notre réputation recevrait du bruit de cette visite, partout où il retentirait en dehors de l'Espagne, si V. M., guidée par sa piété et par l'intérêt qu'elle porte à tout l'état religieux, n'ordonnait pas de suspendre cette entreprise, et de prendre, pour s'assurer

de la vérité, des voies plus faciles, plus simples et plus sûres. V. M., je le sais, respecte tellement l'honneur de ses sujets, que, souvent quand on lui demande des récompenses ou des emplois pour quelque gentilhomme, elle ordonne à ses ministres de prendre secrètement et avec discrétion des informations sur les titres et les qualités du solliciteur, afin que, s'il en a de suffisantes, il reçoive publiquement la faveur demandée et l'honneur de l'avoir obtenue ; et que, s'il en est dépourvu, il ne porte pas la honte du refus. Or, puisque V. M., dans son extrême bonté, a tant d'égard pour l'honneur de ses sujets en particulier, nous ne pouvons douter qu'elle ne respecte aussi le nom et la réputation d'un corps religieux, qui lui rend de si grands services dans toute l'étendue de ses vastes États, et qui, combattu par tant d'ennemis, a un besoin spécial de la bienveillance et de la protection de V. M.

« Je ne pensais pas d'abord à prendre la liberté d'écrire cette lettre à V. M., ni à m'entremettre d'affaires de gouvernement, dont m'exemptent les infirmités que j'ai contractées au service de la Compagnie. Mais l'affaire dont il s'agit est tellement grave, qu'après l'avoir mûrement considérée et instamment recommandée à Notre-Seigneur, j'ai cru que des raisons particulières me faisaient un devoir d'intervenir. Je me suis souvenu surtout de ce que m'avait raconté Doña Eléonore de Mascareñas, de pieuse mémoire. Tandis qu'elle avait l'honneur de présider, en qualité de gouvernante, à l'enfance de V. M., elle eut la pensée de se retirer dans un monastère. Mais ayant pris les conseils de notre Père Ignace, l'homme de Dieu, après avoir soumis ce projet au Seigneur, lui répondit de ne pas l'exécuter, pour cette raison qu'elle ne pouvait pas rendre de plus grand service à Dieu que de remplir ses honorables fonctions, parce que de la vie et de l'éducation de V. M. dépendait le bien de toute la chrétienté. Dans cette persuasion, notre Bienheureux Père (et je puis l'affirmer, puisque c'est lui qui a élevé mon enfance) ne passa jamais un jour, pendant sa vie mortelle, sans offrir deux fois au Seigneur, pour V. M., des prières

affectueuses. Et nous ne pouvons pas douter que maintenant dans le ciel, où la charité est plus vive, il ne continue à faire ce qu'il faisait sur la terre. Cet exemple de notre Père, nous ne le perdons jamais de vue. Continuellement nous prions Dieu d'éclairer et de protéger notre Souverain avec la confiance d'être exaucés. Nous espérons aussi que la piété de V. M., éclairée d'en haut, veillera à l'intégrité de l'Institut du Père et à la réputation des enfants, qui adressent au Seigneur des prières si sincères pour le bonheur de V. M. dont dépend celui de l'Église, comme nous l'a appris notre Père, justifié par l'expérience de tous les jours. Que Dieu guide et protége toujours la personne de V. M. Catholique.

De Madrid, le 13 août 1588,

« Pierre de Ribadeneyra (1). »

Cette lettre venait d'être présentée au roi, quand on apprit que l'immense flotte, équipée contre l'Angleterre, avait été dispersée et en partie détruite par les tempêtes. Cette affreuse nouvelle jeta le royaume dans la consternation. Ribadeneyra prit part à la douleur commune; mais, accoutumé à voir la main divine dans tous les événements, il crut, en homme de Dieu, que, par ce désastre, la Providence avait voulu punir de graves désordres. Or, un des plus grands à ses yeux, un des plus capables d'attirer la colère du Ciel, c'était cette immixtion du pouvoir temporel dans les choses de la religion. Et afin que cette leçon ne fût point perdue, il la signala lui-même à ceux qui devaient surtout se l'appliquer : dans une lettre écrite à un seigneur de la cour, intime confident de Philippe II, il le priait de ne pas méconnaître les intentions du Seigneur, et, en les signalant au roi, d'attirer son attention sur les causes qui

(1) *Historia* (ms.) *del Collegio imper. de Madrid*, lib. VIII, cap. 4. (Arch. de la Prov. d'Espagne.)

avaient pu armer la justice divine contre le royaume. « Que Sa Majesté, lui disait-il, considère si elle a le droit de mettre la main dans le gouvernement des Ordres religieux. Des hommes graves, vertueux, savants, ne le pensent pas. A la vérité, ils reconnaissent que le roi a été animé de pieuses intentions ; qu'il n'a voulu que le bien de ces familles religieuses, et qu'il a été conseillé même par des réguliers; mais ils croient que de telles entreprises sont moins utiles que préjudiciables aux communautés; car elles fomentent la division dans leur sein; elles y détruisent la charité, qui doit en être l'âme; elles sont un scandale pour le monde ; elles décréditent les religieux et leur état. Mais ce qu'il y a de plus grave, c'est que, quand ces entreprises sont faites par Sa Majesté, elles donnent un fatal exemple aux autres princes et rois qui n'ont ni la piété, ni le zèle que Sa Majesté a reçu du ciel; elles les engagent à en faire autant, et leur font croire qu'ils sont maîtres des Ordres religieux, qu'ils peuvent en disposer à leur gré, et qu'ils sont libres de faire à leur égard ce qu'a cru devoir faire un roi si catholique et si vertueux. Enfin, que Sa Majesté jette ses regards sur l'avenir, et qu'elle examine bien devant sa conscience ce qui arriverait dans notre Espagne, si Dieu permettait un jour qu'il montât sur le trône catholique un roi qui, n'écoutant que sa volonté et ses caprices, voudrait porter les mains sur toutes les communautés régulières, qui, sous prétexte de religion, voudrait bouleverser l'état religieux. Ne s'autoriserait-il pas alors de l'exemple de Sa Majesté, quoiqu'il n'en eût ni la modération, ni la piété, ni les saintes intentions? (1) »

Ribadeneyra ne portait pas ses prévisions trop loin : ses suppositions se réalisèrent plus tard, on sait par quel abus d'autorité, avec quelle injustice et quelles rigueurs. Il n'était pas en son pouvoir d'épargner à la religion et à son pays ces hontes et ces malheurs ; mais il est glorieux pour lui de s'être

(1) La Palma, lib. II, cap. 12.

élevé avec tant de fermeté contre les principes qui devaient logiquement les amener.

Philippe II était aussi loin de les vouloir que de les prévoir ; peut-être même accusa-t-il d'exagération des prédictions que les événements vinrent si cruellement justifier. Il répugnait à sa dignité de se dédire ; et d'ailleurs il n'était pas assez initié à la discipline de l'état régulier pour croire que ses démarches pussent y porter des atteintes sérieuses. De plus, l'idée d'avoir en Espagne, et comme sous la main, un commissaire indépendant du Général de Rome, pesait sur sa détermination. Il laissa donc cette affaire suivre son cours ; mais le P. Aquaviva agissait à Rome pour l'arrêter.

De prétendues réformes qui tendaient à étendre sur la Compagnie l'influence et l'action du pouvoir séculier, à localiser, dans un pays éloigné de Rome, son gouvernement et son organisation disciplinaire, à la soustraire, pour ainsi dire, à l'influence ou bien au contrôle de Rome, étaient un attentat non-seulement contre l'autorité du Général, mais encore contre celle du Saint-Siége. Or la commission donnée à Dom Geronimo Manrique ne devait pas aboutir à un autre résultat. Déjà Ribadeneyra avait signalé ces inconvénients à Denys Vasquez, pour l'arrêter dans ses tentatives.

Ce fut aussi sous ce point de vue que le P. Aquaviva présenta l'affaire à Sixte-Quint. Ce pontife, qui n'était pas moins jaloux de conserver son autorité que Philippe II d'augmenter la sienne, fut frappé de ces considérations. Mais le bref était accordé ; et le révoquer sur une remarque qu'on aurait dû faire auparavant, c'était en quelque sorte s'accuser de légèreté. Le P. Aquaviva néanmoins ne se déconcerta pas. Comme il savait que peu de mois auparavant Sixte-Quint avait défendu, par une bulle expresse, de recevoir à la profession religieuse des enfants illégitimes, et que la naissance du visiteur était entachée de ce déshonneur, il fit observer au Saint-Père qu'il paraissait étrange qu'il fît visiter un Ordre religieux par un homme que Sa Sainteté ne jugeait pas digne de l'état régulier

Cette observation fut décisive. Indigné qu'on lui eût caché les qualités de Dom Geronimo, il révoqua aussitôt la commission à laquelle il avait consenti, et ordonna à Monseigneur Speciano, son nonce à Madrid, de recueillir toutes les pièces de cette affaire, ajoutant qu'elle lui appartenait, et qu'il n'entendait pas la céder à d'autres. (1) »

Il fut obéi : les documents lui parvinrent si nombreux, qu'ils étaient plus propres à embrouiller la question qu'à l'éclaircir. Les mécontents saisirent cette occasion pour avancer leurs projets de réforme ; plusieurs inquisiteurs en profitèrent pour réparer l'échec qu'ils avaient subi dans l'affaire du P. Marcen. Les uns et les autres envoyèrent à Sixte-Quint de nouveaux mémoires chargés de leurs récriminations contre l'Institut et contre le P. Aquaviva. De son côté, l'ambassadeur de Philippe II, Henri de Gusman, comte d'Olivarès, qui voulait ainsi faire la cour à son maître, harcelait sans cesse le Pape, et se faisait auprès de lui l'entremetteur et l'interprète de tous les accusateurs. Il lui représentait que les profondes différences qu'il y avait entre l'Institut de Saint-Ignace et les autres Ordres religieux étaient pour ceux-ci, et en particulier pour celui de Saint-François (auquel avait appartenu Sixte-Quint), un blâme tacite, une insulte permanente ; et que, pour leur honneur, il importait de le mettre en harmonie avec eux, de le modifier surtout dans ce qui concernait le nom, les degrés, l'obéissance aveugle, la correction fraternelle, la distribution des biens entre les pauvres, et quelques points de discipline.

Ébranlé par ces suggestions, sans cesse renouvelées, Sixte-Quint prit au sérieux des accusations qu'il avait d'abord trouvées ridicules (2). Il parcourut lui-même l'Institut, et fit sur les passages incriminés d'assez longues notes, sur lesquelles il demanda l'avis du cardinal Caraffa. Le P. Aquaviva, qui en fut averti, s'empressa de montrer à ce prélat la parfaite conformité

(1) *Hist. Soc. J.*, part. V, lib. VIII, nº 136 et seqq. — Ribaden., *Tratado de las Persec. de la Comp.*, cap. 42.

(2) *Hist. Soc. J.*, part. V, lib. IX, nº 1.

de ces diverses dispositions de l'Institut avec les conseils de l'Évangile. Il n'eut pas de peine à le lui persuader ; mais le cardinal Caraffa savait que les résolutions précipitées cèdent toujours au temps, et qu'avec des hommes du caractère de Sixte-Quint, le meilleur moyen de gagner une cause c'était plutôt de la traîner en longueur que d'avoir raison. Il fit donc attendre son avis le plus longtemps qu'il lui fut possible (1).

Cependant le comte Olivarès soutenait auprès de Souverain-Pontife les intentions de Philippe II et les demandes des mécontents ou des ennemis : il obtint pour l'évêque de Ségovie le bref qui avait été retiré à celui de Carthagène ; mais la mort ne laissa pas le temps au nouveau visiteur de remplir sa commission (2). Encouragé par ce succès, l'ambassadeur pressait le Saint-Père, au nom de Philippe II, dont on abusa trop dans cette affaire, d'accorder les modifications qu'on le priait d'introduire dans le gouvernement de la Compagnie. Dans les dispositions où se trouvait en ce moment Sixte-Quint, il ne fallait pas lui faire violence pour lui arracher ces sortes de grâces. Toutefois, comme il ne se départait jamais de la justice, il confia cette affaire et les mémoires des mécontents et de quelques inquisiteurs d'Espagne aux cardinaux de la congrégation du Saint-Office.

Aquaviva ne perdait rien de toutes ces négociations : il fit parvenir à Philippe II un long mémoire, conçu dans le même sens que celui de Ribadeneyra, mais plus développé, sur les inconvénients de la visite épiscopale (3) ; et il présenta lui-même, aux cardinaux de la congrégation du Saint-Office, une vigoureuse réfutation des demandes des perturbateurs et des raisons sur lesquelles ils les appuyaient (4).

Sur ces entrefaites, Sixte-Quint demanda au cardinal Caraffa s'il avait enfin formulé son avis sur les notes qu'il lui avait

(1) *Hist. Soc. J.*, part. V, lib. IX, n° 2 et seqq.
(2) Ribaden., *Tratado de las Persecuciones*, etc., cap. 42.
(3) *Hist. del Colleg. imper. de Madrid*, lib. VIII, cap. 4.
(4) *Hist. Soc. J.*, part. V, lib. IX, n° 6 et seqq.

remises depuis plusieurs mois. Comme Caraffa prétextait les difficultés de l'affaire, le Pontife renvoya également ses notes aux cardinaux de la congrégation du Saint-Office. Ces prélats, par son ordre, les soumirent à quatre théologiens, qui tous, excepté un, complétement étrangers à l'esprit de l'état religieux, plus encore à l'économie de l'Institut de Saint-Ignace, précipitèrent une censure à peu près sur tous les points. Leur travail heureusement devait subir le contrôle de la congrégation du Saint-Office, et les cardinaux qui en faisaient partie, éclairés par le P. Aquaviva, ne partagèrent pas plus leur jugement que leur légèreté. Ils adoptèrent le système de dilation du cardinal Caraffa. Il firent attendre si longtemps leur avis, que Sixte-Quint leur en fit de sévères reproches (1).

Ce mécontentement du Pape servait trop bien les projets et les passions des ennemis de la Compagnie en général et du P. Aquaviva en particulier, pour qu'ils négligeassent les moyens de l'entretenir; et pour eux tous les moyens étaient bons. Les paroles les plus innocentes étaient interprétées dans un mauvais sens; des circonstances, auxquelles on n'aurait pas fait attention en d'autres temps, devenaient des crimes ou des manifestations séditieuses contre le Souverain-Pontife. Ainsi, on lui rapportait que le P. Barthèlemy Blondi, dans un sermon prêché à Rome, avait accompagné d'un mot d'éloge le nom du cardinal Cajetan, légat du Saint-Siége en France. Et comme ce prélat n'avait pas les sympathies de Sixte-Quint, le prédicateur fut jeté en prison. On lui faisait aussi remarquer que Bellarmin n'accordait pas au Pape, sur le temporel des princes, toute la puissance que lui donnaient quelques auteurs, entre autres un théologien franciscain qui, dans un livre récemment publié, soutenait que le Pape, dans l'ordre temporel comme dans l'ordre spirituel, était arbitre souverain du pouvoir (2). Et malgré les représentations des cardinaux, l'ouvrage de Bellarmin

(1) *Hist. Soc. J.*, part. V, lib. x, nº 20 et seqq.
(2) Ribaden., *Tratado de las Persecuc.*, etc., cap. 33.

fut mis à l'Index, d'où il fut retiré après la mort du Pontife.

Des bruits plus sinistres encore arrivaient d'Espagne. Dans ce pays, les ennemis de la Compagnie, surexcités par les prédications d'Avendano, continuaient à traduire leurs préventions contre elle par des actes que désavouaient également la charité et la vérité. Pour donner à leurs attaques une apparence de zèle et de raison, ils lui supposaient, sur plusieurs points de la théologie, comme sur la grâce, sur la question *de complice*, etc., une doctrine qu'elle n'avait jamais soutenue ; ils s'efforçaient de décréditer ses prédicateurs, surtout les plus célèbres, et donnaient souvent à leurs sermons une interprétation qui en détruisait le sens. Or, à cette époque, le P. Juan Hieronymo, saint et éloquent prédicateur de la Compagnie de Jésus, jouissait, dans toute l'Espagne, d'une immense renommée et de la vénération publique. Ce fut donc sur lui que ceux dont nous parlons portèrent surtout leur attention : il n'eut pas d'auditeurs plus fidèles, mais il n'en eut pas de plus difficiles. Sa parole, cependant si efficace pour les autres, n'atteignait jamais leurs cœurs. Ils étaient trop occupés à chercher du mal dans ses sermons pour en voir le bon et en profiter. Ils cherchaient en vain; ils n'en étaient pas moins terribles contre le prédicateur. Dans l'impossibilité d'attaquer sa doctrine, toujours saine et sûre, ils suspectaient ses intentions, ou lui en prêtaient de mauvaises. Ainsi, le premier jour de l'an 1590, le P. Hieronymo prêchait, dans l'église de son Ordre, à Madrid, sur le mystère de la Circoncision. Appliquant à Notre-Seigneur Jésus-Christ ces paroles du Cantique des cantiques (Cap. I., v. 10) : *Murenulas aureas faciemus tibi vermiculatas argento*, il félicita, dans un transport d'amour, la Compagnie de Jésus de contribuer à l'accomplissement de ce passage de l'Ecriture, en répandant, par la prédication, la gloire de ce nom sacré, et en l'honorant par les persécutions et les souffrances supportées pour lui. On conclut de là que le prédicateur attribuait à son Ordre seul un honneur qui lui était commun avec tous les autres. Cette interprétation fut longtemps

colportée par la malveillance dans toute la Castille, et surtout dans les communautés religieuses de Madrid, et accompagnée de commentaires qui tendaient à réveiller de déplorables rivalités. Pour les prévenir, Philippe II ordonna au cardinal Quiroga de ménager un rapprochement entre les partis. Quiroga manda aussitôt auprès de lui le P. Ribadeneyra, son confident ordinaire, et le P. Juan Hieronymo, qui était l'accusé. Après leur avoir fait connaître l'ordre du roi, il dit d'un ton très-bienveillant qu'on reprochait au P. Hieronymo de ne pas plus épargner, dans ses sermons, la doctrine de ses adversaires que ceux-ci n'épargnaient la sienne, et d'attribuer à sa profession des priviléges exclusifs. Puis il leur témoigna le désir qu'on ne traitât, ni en chaire, ni par écrits, des questions alors bruyamment controversées, particulièrement celle de la révélation du complice.

Le P. Hieronymo répondit que les paroles des prédicateurs pouvaient présenter deux sens : l'un naturel, que les bons savaient entendre et s'appliquer; l'autre controuvé, que les malintentionnés appliquaient à tels ou tels : que, pour lui, il répondait du premier, mais qu'il laissait à d'autres la responsabilité du second. Ensuite, ayant déclaré dans quel sens il avait expliqué les paroles du Cantique des cantiques : « Dieu m'est témoin, dit-il avec une énergie égale à sa conviction, que, si j'avais présumé que mes paroles, prises même dans ce sens, pussent blesser une personne ou une corporation, plutôt que de les prononcer, j'aurais mieux aimé qu'une contorsion fît passer ma bouche de l'autre côté de la tête (*que primero bolviera la boca al colodrillo*), tant il est contraire à mon caractère, à ma pensée, à mes habitudes, de faire de la peine à qui que ce soit, et de profiter de mon ministère pour me venger. » Quiroga n'avait jamais douté de l'innocence du P. Hieronymo, mais ces explications lui en fournirent une preuve de plus, et il remercia le Père de les lui avoir données.

Sur le reste, Ribadeneyra lui répondit, en somme, qu'il ne

tiendrait jamais à la Compagnie que la paix ne fût maintenue, et que les droits de la charité ne fussent respectés ; mais qu'elle serait obligée de défendre son honneur et la vérité contre les fausses accusations de ses adversaires, si on continuait à lui prêter, sur les questions controversées, une doctrine qui n'était point la sienne. Quiroga, content de ces explications, promit de les faire goûter au roi, qui en effet partagea la satisfaction du cardinal (1).

Mais les ennemis du P. Hieronymo n'en mirent que plus de soin à chercher les occasions de le perdre. Ils en saisirent une à laquelle les dispositions des esprits donnèrent une importance qu'elle n'avait pas, et qui dépassa même les espérances des accusateurs. Le serviteur de Dieu fit, un jour, dans un de ses sermons, un sombre tableau des calamités qui désolaient alors l'Europe, regrettant les temps où l'État était gouverné par des Théodose, et l'Église, par des Grégoire. Ces paroles furent comme le coup de tonnerre qui fit crever l'orage sur sa tête. Ses ennemis les recueillirent avidement, et s'empressèrent de les dénoncer à toutes les chancelleries de Madrid. Aux représentants des puissances étrangères ils disaient que le P. Hieronymo avait attaqué leurs gouvernements; auprès du nonce du Saint-Siége, ils l'accusaient d'avoir dit que le Pape favorisait les hérétiques. Annibal de Grassis, successeur de Mgr Speciano, eut le tort de ne pas s'assurer de la vérité du fait, et d'envoyer précipitamment à Rome ces informations mensongères. Sixte-Quint qui, sans doute, croyait son nonce bien renseigné, n'en attendit pas d'autres pour modérer son ressentiment. Rien ne put le calmer, ni le discours du prédicateur, que le P. Porrès, dans la prévision de ce qui allait arriver, s'était hâté d'envoyer au P. Général, ni l'intercession du cardinal Pallotta. Il ordonna au P. Aquaviva de mander l'accusé à Rome. A cette nouvelle, on trembla pour la vie du P. Hieronymo. Et comme on savait

(1) Lettre autogr. du P. Hieronymo au P. Gonzalo Davila, du 1er février 1590. — Lettre autogr. du P. Ribadeneyra au même, du 2 février 1590.

que Ribadeneyra avait pour lui une affection particulière, ses amis du dehors l'engagèrent, de vive voix et par écrit, à user de son influence pour le retenir à Madrid. « Je reçus même un jour, dit-il, une lettre anonyme dans laquelle on me disait qu'il ne fallait, à aucun prix, laisser partir pour Rome le P. Hieronymo; qu'il était plus sûr pour lui de se réfugier à Alger, ou parmi les Maures. » Mais quand l'autorité avait parlé, les PP. Ribadeneyra et Hieronymo, dignes l'un de l'autre, ne savaient prendre qu'un parti, celui d'obéir, même au péril de la vie. Le P. Hieronymo se disposa donc à se rendre à Rome. « La veille du jour où il devait se mettre en route, continue Ribadeneyra, le saint homme passa presque toute la nuit en prière, offrant à Notre-Seigneur le sacrifice de sa vie, car il ne doutait pas qu'il ne la perdît à Rome, d'après ce qu'il avait appris des dispositions du Pape. Mais le matin, avant l'aurore, une personne, que le sort du bon Père Hieronymo avait émue de compassion, vint se mettre vis-à-vis de la fenêtre de sa chambre, et lui crier, du milieu de la rue, qu'il se rassurât, que Sixte-Quint n'était plus. En effet, pendant la nuit, le courrier de Rome avait annoncé que ce Pontife avait succombé à la maladie dont il était depuis longtemps atteint. Cet événement mit fin aux angoisses et à l'agonie du P. Hieronymo (1). »

Il arrêta aussi les entreprises de Sixte-Quint contre l'Institut. Du reste, dans ses derniers jours, il s'était borné à exiger que la Compagnie prît un autre nom; et le P. Aquaviva, dont il n'avait pas accueilli les réclamations, reçut de lui l'ordre de rédiger lui-même le décret. Le décret fut dressé en effet, et le Pape, satisfait de cette preuve d'obéissance, le mit dans son bureau, d'où il ne le tira jamais. Ainsi, dit Ribadeneyra, fut accomplie la prophétie de saint Ignace, que les hommes n'ôteraient pas à la Compagnie un nom que Dieu lui avait donné (2).

D'ailleurs, comme un profond dissentiment sur les affaires

(1) Ribaden. *Tratado de las Persecuc.*, etc., cap. 38.
(2) Ribaden., *ibid.*, cap. 37.

de France avait mis une certaine froideur entre la cour de Rome et celle de Madrid, Sixte-Quint avait refusé de donner un successeur à l'évêque de Ségovie. De son côté, éclairé d'abord par les représentations du P. Porrès, puis par les mémoires de Ribadeneyra et par les lettres du P. Aquaviva, enfin par l'éloquent discours du P. Pierre Fonseca, Philippe II cessa d'exiger que la Compagnie en Espagne subît la visite d'un évêque (1).

Ainsi fut déjouée une intrigue qui tendait à désorganiser le régime intérieur de la Compagnie. On crut qu'elle avait été ourdie par Denys Vasquez. Il était en effet difficile de le calomnier sur ce point. Il protesta cependant de son innocence dans une lettre adressée au P. Général ; et un des historiens de la Compagnie assure que, peu content de signer la protestation de la Province de Castille contre la commission de l'évêque de Carthagène, il jura qu'il y était sincèrement opposé, et qu'il désapprouvait ceux qui l'avaient procurée (2). Mais nous avons plus de confiance dans les marques de repentir que, peu de mois après cette démarche, il donna dans sa dernière maladie. Il se souvint alors des avis de Ribadeneyra et témoigna le regret de ne pas les avoir toujours suivis. Effrayé d'avoir porté de si graves atteintes à sa règle, à la justice, à la charité, il promit de les réparer par son exemple et par ses discours, si Dieu daignait lui prolonger la vie. Mais l'heure du Seigneur était venue : espérons cependant qu'il le châtia dans sa miséricorde ; car Vasquez, en proie à des souffrances si cruelles qu'elles le privaient, par intervalles, de l'usage de la raison, adora la main qui le frappait ; il fit une confession générale de toute sa vie, reçut les derniers secours de la religion avec une piété, qui du reste, ne l'avait jamais abandonné, demanda pardon à ses confrères rangés autour de son lit de douleur, à ses supérieurs, à toute la Compagnie, au Dieu qui allait bientôt le juger, et mourut dans ces sentiments, à Tolède, le 28 mars 1589, lais-

(1) Ribaden., *Tratado de las Persecuc.*, etc., cap. 42.
(2) *Hist. Soc. J.*, part. V, lib. VIII, nº 142.

sant après lui une terrible leçon à ces religieux qui ne savent pas faire à l'esprit de la règle le sacrifice de quelques rancunes, ou de certains travers de caractère (1).

La mort de Vasquez ramena au devoir quelques-uns de ceux que son exemple avait trompés; et son parti, affaibli par ces pertes, n'aurait pu continuer longtemps son entreprise scandaleuse, s'il n'avait reçu l'appui inespéré d'un homme qui avait mission pour la combattre. Nous voulons parler de Joseph Acosta.

Né en 1539, à Medina-del-Campo, Joseph Acosta entra dans la Compagnie, à l'âge de douze ans, à l'exemple de ses quatre frères, Diego, Christoval, Jérôme et Bernardin. Plus favorisé qu'eux de la nature, il les surpassa par ses rares talents, par une mémoire extraordinaire, par une prodigieuse activité d'esprit, et par l'habileté non moins étonnante qu'il avait dans les lettres humaines comme dans les sciences divines. Saint François de Borgia pensa d'abord à lui donner, au Collége Romain, la place du P. François Tolet, que le saint Pape Pie V avait retiré au Vatican, auprès de sa personne ; mais, cédant ensuite au désir du P. Joseph Acosta, il l'envoya, en 1571, aux missions du Pérou. Acosta, âgé alors de trente-deux ans, était dans toute la vigueur du talent et de la santé : il consacra l'un et l'autre au bien des peuples qu'il était appelé à évangéliser. Successivement simple missionnaire, professeur de théologie à l'Université de Lima, recteur du collége d'Arequipa, supérieur de la mission, il se livra toujours à des travaux auxquels n'auraient pu suffire cinq ou six missionnaires moins actifs que lui. Prédications dans les églises, exhortations sur les places publiques, enseignement dans les chaires, courses apostoliques d'une peuplade à l'autre, gouvernement des maisons, administration des missions, confessions continuelles, arrangements des différends survenus entre les gouverneurs et la cité, com-

(1) P. Franc. Antonio, *Hist. de la Provincia de Toledo* (ms. in-fol. de 318 p.), cap. 131. — *Hist. Soc. J.*, part. V, lib. IX, nº 167.

positions d'ouvrages, son zèle embrassait tout. Mais ses forces succombèrent enfin à tant de travaux (1).

Le P. Aquaviva, informé de l'état de la santé du P. Joseph Acosta et des grandes choses qu'il avait faites dans le Pérou, le rappela en Europe, pour lui donner les moyens de rétablir ses forces, et recevoir de lui des informations précises sur ces missions lointaines. En passant à Madrid, Acosta fut mandé à la cour, où on lui demanda aussi des renseignements sur l'état civil et politique de ces contrées. Philippe II fut tellement satisfait de ceux qu'il en reçut, que dès lors il l'honora de son estime et de son affection.

Acosta rendait, à Rome, un semblable service au Père Général, lorsque vint à éclater l'affaire de la visite, dans laquelle Philippe II s'était laissé engager. Pour éclairer ce prince sur la véritable portée de cette mesure, Aquaviva lui écrivit plusieurs lettres, et lui députa le P. Joseph Acosta qui jouissait à la cour de Madrid de beaucoup de crédit et de faveur. Il lui adjoignit le P. Robert Personius, que les affaires religieuses d'Angleterre appelaient en Espagne. Arrivés à Madrid, vers les premiers jours de l'année 1589, ils tinrent d'abord conseil avec les Pères les plus graves de cette ville sur la marche à suivre dans l'accomplissement de cette mission. Le P. Provincial, le P. Ribadeneyra et presque tous les autres furent d'avis que le P. Acosta, qui en était spécialement chargé, se présentât le premier au roi. Mais Philippe II, qui faisait alors de nouveaux armements contre l'Angleterre, avait hâte de connaître le véritable état des esprits et des choses dans ce pays. Il manda donc tout d'abord le P. Personius à la cour. Après lui avoir donné les renseignements qu'il désirait, Personius fit naturellement tomber le discours sur les épreuves que la Compagnie essuyait en Espagne, et comme il avait récemment parcouru l'Angleterre et l'Allemagne, il lui parla surtout du

(1) Santivañez, *Historia* (ms.) *de la Provincia de Andalucia de la Comp. de Jésus*, part. II, lib. III, cap. 39. — Apologie (ms.) du P. Acosta, adressée par lui-même à Clément VIII, part. I.

retentissement que les poursuites de l'Inquisition avaient eu parmi les hérétiques et de la joie qu'elles leur avaient causée, soit parce que l'Inquisition avait interdit aux Pères espagnols l'accès de ces contrées, où la religion cependant avait besoin de leur dévouement, soit parce que, peut-être à son insu, elle satisfaisait sur la Compagnie la haine des hérétiques. Il ajouta que le nom espagnol n'avait pas moins à souffrir de ces tribulations que la Compagnie elle-même; car les autres nations catholiques se persuadaient que l'Espagne, en demandant pour elle-même un commissaire indépendant du Général de Rome, les dédaignait, puisqu'elle ne voulait pas que ses religieux obéissent à un supérieur qui ne serait pas espagnol; et que de là naissaient dans les cœurs catholiques des ressentiments qu'ils ne craignaient pas de manifester, au détriment de la nation espagnole. Ces arguments étaient sensibles à Philippe II : il en fut frappé. Déjà les PP. Porrès et Ribadeneyra les lui avaient présentés, mais par conjectures, et non avec cette assurance que peut seul avoir un témoin oculaire.

Personius, continuant à profiter de cet avantage et de la bienveillance avec laquelle le roi l'écoutait, lui parla ensuite des sentiments de respect et de dévouement que le P. Aquaviva avait pour Sa Majesté, et de l'extrême regret qu'il éprouvait de ne pas savoir en quoi il avait pu lui déplaire. Ici Personius fut interrompu par une émotion que le roi partagea. Ce prince lui dit qu'il ne doutait pas des saintes intentions du P. Général, et qu'il avait pour lui une estime dont il lui donnerait des preuves. Puis il congédia Personius comblé des témoignages de sa bienveillance (1). Ensuite, ajoutant l'effet aux paroles, il invita efficacement l'Inquisition à retirer la défense qu'elle avait faite aux Pères de se rendre dans les contrées du nord habitées par des hérétiques.

Des dispositions si favorables promettaient un plein succès

(1) *Hist. Soc. J.*, part. V, lib. IX, nº 168 et seqq.—Apologie du P. Acosta, part. I.

au P. Joseph Acosta. Mandé à son tour par le roi, il lui déclara de prime abord que le P. Général l'avait envoyé pour donner à Sa Majesté toute la satisfaction possible, pour le prier de laisser faire par des Pères de la Compagnie, qui connussent bien l'Institut, la visite qu'on voulait confier à un étranger, et de désigner lui-même à ces fonctions les sujets qu'il honorerait de sa confiance; enfin pour lui demander sur quels points il désirait surtout que portât la visite. Le roi, satisfait de cette déférence, répondit, peu de jours après, qu'il trouvait très-convenable que le P. Général gouvernât la Compagnie selon ses Constitutions, et qu'il fît visiter les Provinces d'Espagne par les Pères qu'il jugerait les plus dignes et les plus capables de remplir cette mission.

Le P. Général s'attendait d'autant moins à une réponse si favorable, que l'ambassadeur d'Espagne auprès du Saint-Siége agissait à Rome dans un sens contraire; cependant, comme il avait toujours cru que Philippe II cesserait de prêter son autorité aux novateurs, dès qu'il serait bien instruit de leurs intentions et des effets désastreux de leurs projets, si on venait à les exécuter, il n'avait jamais désespéré de le détacher de leur parti. Cette réponse lui fit croire qu'il y avait enfin réussi; et il ne pensa plus qu'à profiter de ce temps de sérénité pour dissiper les troubles, les inquiétudes ou la perturbation que la tempête aurait pu exciter dans les Provinces d'Espagne (1).

Par son ordre, Joseph Acosta, nommé d'avance un des visiteurs, pour le cas où le roi lui ferait la réponse qu'il en avait reçue, envoya aux Provinciaux une instruction contenant la règle de conduite que le P. Général leur traçait, et les points principaux sur lesquels il appelait leur attention. Il l'accompagna d'une circulaire où il développait la pensée et pressait l'observation des ordres du P. Aquaviva. Mais afin que ses recommandations fussent plus puissantes, il les soumit auparavant

(1) Lettre du P. Aquaviva au P. Villalva, Prov. d'Arragon, du 15 mai 1589. Orig. Academ. de la Historia, de Madrid. Papiers provenant de l'ancien collége de Valence.

au jugement des Pères les plus respectés, et s'autorisa ensuite de leur approbation. « Tout ce que je dis ici, écrit-il, j'en ai conféré, par ordre du P. Général, avec les PP. Gil Gonzalo Davila, Michel de Torrès, Pierre Fonseca, Pierre de Ribadeneyra, Diego de Avellaneda, Jean de Mariana, François de Porrès, Gaspar Sanchez, Louis de Mendoza (1). »

Précédé de ces instructions, Joseph Acosta se mit à visiter les *Provinces* d'Aragon et d'Andalousie, tandis que le P. Gil Gonzalez alla exercer les mêmes fonctions dans celles de Castille et de Tolède ; le P. Pierre Fonseca, dans celle de Portugal. Avant de partir pour leur mission, ils arrêtèrent, de concert avec Ribadeneyra et d'autres Pères graves de Madrid, les moyens de la faire réussir, et particulièrement de sauvegarder dans toutes les maisons les droits de la règle. L'intégrité de l'Institut fut en effet l'objet principal de leur sollicitude et de leurs efforts : partout ils en maintinrent ou en rétablirent l'empire. Ils fortifièrent la discipline, réparèrent les brèches que les derniers troubles avaient pu y faire, arrêtèrent de coupables entreprises et confondirent des projets insensés. Aussi toutes les *Provinces* bénirent-elles des résultats si heureux (2).

Les novateurs seuls furent mécontents d'une visite qui avait si mal répondu à leurs désirs. François d'Abreu, le plus emporté d'entre eux, fut renvoyé dans le monde (3). Jean-Baptiste Carillo fit plus qu'il n'en fallait pour mériter le même châtiment. Outre les projets de Denys Vasquez, cet homme soutenait de plus, à Salamanque, que la Compagnie avait trop de priviléges et trop de cas réservés, et que les candidats qui, sans les connaître, embrassaient la règle de saint Ignace, n'étaient pas tenus de garder leurs vœux. Ces prétentions, quelque misérables qu'elles fussent, lui valurent les sympathies de Dominique Bañez, qui soutenait alors, sous une autre forme, les

(1) Lettre circul. du P. Joseph Acosta aux Provinciaux d'Espagne, du 14 février 1589.—Arch. de la Prov. d'Esp., à Madrid.

(2) Acosta, *Apologia*, part. II.

(3) *Hist. Soc. J.*, part. V, lib. x, nº 184 et seqq.

conclusions de Peredo contre l'Institut, et la protection de l'Inquisition qui entreprit de le soustraire à l'autorité de ses supérieurs. Une si redoutable intervention n'empêcha pas Ribadeneyra d'adresser au roi un long mémoire où il combattait les propositions de Carillo, et représentait, avec le respect exigé, que l'immixtion de l'Inquisition dans ces sortes d'affaires ne tendait qu'à jeter la perturbation dans l'état religieux, et à causer à l'Église des afflictions qui contrariaient le but et, sans doute, l'intention de ce saint tribunal (1).

Le roi ne méconnut pas les raisons de Ribadeneyra ; cependant sa déférence ordinaire pour le Saint-Office ne lui permit pas d'y faire droit. Mais, l'année suivante, 1590, l'Inquisition eut honte des excès de son protégé, et elle lui retira son appui.

En attendant, Carillo et ses semblables profitèrent, pour reprendre les avantages que la visite leur avait fait perdre, des Congrégations provinciales, qui devaient envoyer des députés à celle des Procureurs. Ceux d'entre eux qui en faisaient partie émirent le vœu que les députés fussent chargés de provoquer une Congrégation générale. Ils espéraient peut-être que, forts de la connivence de l'Inquisition et de quelques ministres du roi, en particulier de son ambassadeur à Rome, ils pourraient faire prévaloir, dans cette assemblée, leurs prétentions si souvent avortées. Quelle que fût leur pensée, ils proposaient du moins cette fois un moyen que la Compagnie pouvait avouer. C'est pourquoi cette proposition fut prise en considération. Il n'y eut de discussion que sur l'opportunité d'une Congrégation générale. Dans la Congrégation de la Province de Tolède, Ribadeneyra soutint que rien ne motivait une mesure si grave ; que l'Institut fournissait assez d'autres moyens de remédier aux maux plus ou moins réels qu'on alléguait ; qu'il suffisait de les employer pour obvier à tous ces inconvénients,

(1) Ribadeneyra, *Tratado de las Persecuc. de la Comp.*, cap. 25.

Ribadeneyra, Lettre autogr. au P. Gonzalez, du 2 février 1590. Academ. de la Hist. de Madrid. Mss. adquiridos de la Direccion general de la Instruccion publica. Legajo, 230.

et de charger les députés de donner au P. Général des informations sur l'état des esprits et des choses, et de s'entendre avec lui sur l'application des mesures que prescrivaient les Constitutions dans de pareils cas. Un avis si sage entraîna la grande majorité des assistants.

Les avis furent plus partagés dans les autres Congrégations provinciales ; en sorte que les députés portèrent à Rome cette diversité d'opinions, et la reproduisirent dans l'assemblée des Procureurs. Mais les députés des autres nations furent unanimes à nier la nécessité de convoquer une Congrégation générale. Ceux des Provinces d'Espagne, qui étaient animés des intentions les plus pures, embrassèrent tous le même avis quand ils eurent entendu les raisons de leurs collègues et les explications publiques ou privées du P. Aquaviva (1).

Les députés, en quittant Rome, purent recevoir la bénédiction du nouveau chef que Dieu venait de donner à son Église (5 décembre 1590), et emporter dans leurs Provinces l'assurance que Grégoire XIV consolerait la Compagnie des rigueurs de Sixte-Quint. En effet, peu de temps après, ce Pontife lui accorda une bulle qui confirmait l'Institut et enchérissait encore sur les éloges que ses prédécesseurs, particulièrement Grégoire XIII, avaient donnés à l'œuvre de saint Ignace. Et pour faire cesser les questions que des esprits inquiets ou des adversaires malveillants avaient soulevées, et les projets de réforme que d'autres avaient imaginés, il défendait, sous les peines les plus graves, d'attenter directement ou indirectement, sous quelque prétexte que ce fût, à l'intégrité des Constitutions, d'entreprendre de les combattre, de les contester, de les modifier, même dans leurs moindres parties, de gêner la Compagnie dans sa hiérarchie, dans son organisation générale et particulière, dans son gouvernement, dans l'exercice de ses ministères. Enfin il condamnait de la manière la plus formelle tout ce qu'on avait fait en Espagne, et tout ce qu'on pourrait y faire encore contre les dispositions de l'Institut.

(1) *Hist. Soc. J.*, part. V, lib. x, nº 56 et seqq.

Cette bulle atteignait d'autres têtes que celles des perturbateurs. Aquaviva, qui avait prévu les obstacles qu'elle rencontrerait surtout de la part du comte Olivarès, mit autant de secret que d'activité dans les démarches qu'il fit pour l'obtenir ; et Grégoire XIV tint la même conduite pour éviter d'impérieuses représentations, et pour assurer à la Compagnie ce témoignage de son affection et l'appui qu'elle devait y trouver contre de puissants ennemis. La bulle *Ecclesiæ Catholicæ* fut rédigée, fulminée, envoyée en Espagne avant que le comte Olivarès en eût eu le moindre soupçon. Ce diplomate se montra aussi irrité du secret que de la bulle : il se déclara hautement l'adversaire du P. Aquaviva ; et à son retour en Espagne, où il rentra peu de temps après, il seconda tous les turbulents, domestiques ou étrangers, qui voulurent affaiblir le gouvernement et l'organisation de la Compagnie. Malheureusement, le duc de Sessa, son successeur à l'ambassade de Rome, ne se montra pas plus équitable ; et l'Inquisition trouva dans la bulle *Ecclesiæ Catholicæ* de nouveaux motifs d'émulation contre le Père Général (1).

Les novateurs déployèrent d'autant plus d'audace, que l'autorité de si puissants protecteurs semblait les mettre à l'abri des coups de la justice. Pour ne parler ici que de ceux du dedans, Jérôme Acosta, frère de Joseph, mais bien différent de lui, Jean-Baptiste Carillo, en Espagne, Gaspar Coelho, Louis Carvalho, en Portugal, poursuivirent avec une nouvelle activité les prétentions de Denys Vasquez, et ils mirent dans leur entreprise une fougueuse précipitation qui, née d'un mauvais caractère, n'était tempérée ni par le jugement, ni par la science, ni par le talent. L'un se fit, auprès du roi, l'accusateur du P. Aquaviva et de l'Institut ; l'autre les dénonçait à l'Inquisition. Les deux Portugais, suivis de quatre ou cinq adhérents, faisaient de semblables démarches auprès de l'Inquisition de Portugal. Mais tous furent convaincus d'exagération, d'indiscipline et de calomnies, et réprimés, les premiers, par le

(1) *Hist. Soc. J.*, part. V, lib. XI, nº 13-14 et seqq.

savant et pieux Loaysa, précepteur de l'Infant; les seconds, par le P. Pierre Fonseca, et par le Grand-Inquisiteur lui-même. Ce n'était pas assez pour punir leur audace : Carvalho, Coelho et leurs adhérents furent retranchés d'un corps dont ils étaient si peu dignes. Déjà les mêmes attentats avaient attiré le même sort à Jean-Baptiste Carillo, qui fut ensuite interdit par l'évêque de Ségovie, et enfin abandonné de l'Inquisition (1).

Si Jérôme Acosta échappa au même châtiment, il ne le dut peut-être qu'au crédit dont son frère jouissait à la cour. Mais celui qui est voué à la perfection évangélique dévie de son devoir toutes les fois qu'il préfère à l'esprit de sa règle les complaisances de la nature ou les honneurs du monde. Joseph Acosta ne s'en souvint pas assez dans cette circonstance : trop indulgent pour un frère qui ne méritait que ses reproches, il prêta l'oreille d'abord à ses plaintes, puis à ses conseils, et cette fausse tendresse fut un écueil contre lequel vint échouer la gloire de son passé. A la vérité, nous ne devons pas confondre Joseph Acosta avec ces vulgaires turbulents qui n'étaient agités que par de mesquines passions ; mais nous ne saurions laver sa mémoire d'une connivence indigne de ses travaux, de ses talents et de ses vertus. Reconnaissons toutefois qu'il n'épousa pas leur cause : qu'il se borna à poursuivre la convocation d'une Congrégation générale, moyen prévu par l'Institut pour des cas exceptionnels. Heureux si pour amener un résultat qu'il croyait, mais à tort, nécessaire dans les circonstances où la Compagnie se trouvait en Espagne, il n'eût employé que des moyens avoués aussi par l'Institut! Heureux si, se renfermant, comme Ribadeneyra, dans les limites que lui traçait sa condition, il se fût borné à exprimer à ses supérieurs son avis sur ce point, sans usurper le droit qui leur appartenait de juger de l'opportunité ou de la nécessité d'une mesure si grave! Malheureusement, il se donna la mission de la promouvoir; il la poursuivit avec la ténacité qui était dans

(1) *Hist. Soc. J.*, part. V, lib. XI, nº 27 et seqq.

son caractère ; les obstacles qu'il rencontra ne firent qu'irriter son obstination ; il ne recula pas même devant l'autorité du P. Général, dont il devint dès lors l'adversaire. Peut-être ne vit-il pas dès le commencement que sa résolution le pousserait jusqu'à cette extrémité. Peut-être se flattait-il que la honte d'un tel rôle disparaîtrait devant l'honneur de remplir une mission diplomatique de la part du plus grand roi de l'Europe, auprès du Saint-Siége, la puissance la plus respectable du monde. Il sentit plus tard qu'il avait besoin de faire l'apologie de sa conduite ; mais cette apologie même fut une nouvelle faute ; car, en pareil cas, il n'y a qu'une apologie possible, celle du repentir. Si nous l'en croyons, il n'agit que dans l'intérêt de son Ordre et de son chef. Comme il craignait que le roi, toujours importuné des mémoires de quelques mécontents, ne prît contre l'un et l'autre des mesures fatales, il le pria d'inviter Aquaviva à convoquer une Congrégation générale, où la Compagnie aviserait elle-même à ses propres affaires, et de recourir, dans ce but, à l'autorité du Souverain-Pontife, si l'invitation de Sa Majesté ne suffisait pas. Philippe II, comptant sur l'efficacité de cet expédient, chargea Joseph Acosta lui-même d'aller exécuter à Rome, de concert avec le duc de Sessa, le plan qu'il lui avait exposé (1).

Voilà ce que nous apprend Joseph Acosta dans son Apologie. Il omet une circonstance que ne supportait pas une apologie, mais que l'histoire, moins complaisante, a eu soin de recueillir. Le P. Aquaviva, informé des démarches qu'on faisait auprès de Philippe II pour l'amener à demander une Congrégation générale, députa vers ce prince le P. Alphonse Sanchez pour l'éclairer sur ce point et dissiper les préventions qu'on avait pu lui inspirer. Des accidents, diverses indispositions retardèrent longtemps l'arrivée du P. Sanchez. Joseph Acosta profita de ce retard pour prévenir l'esprit de Philippe II, et obtenir de lui la mission dont nous avons parlé.

(1) Acosta, *Apologia*, part. II.

Déjà le roi l'avait envoyé à Rome lorsque Sanchez parvint à Madrid.

Cependant Ribadeneyra ne restait point indifférent à cette question ; mais, toujours aussi sage dans ses démarches que droit dans ses intentions, il se renfermait dans les voies ordinaires que la règle ouvrait à son zèle et à son amour pour l'œuvre de saint Ignace. Il y aurait sans doute fait rentrer Joseph Acosta, si celui-ci n'eût pas enveloppé son dessein d'un impénétrable mystère. Dans l'ignorance de ce qui se tramait à la cour, Ribadeneyra traita naturellement de cette affaire avec ses supérieurs, qui en étaient les seuls juges compétents. Profitant de l'invitation souvent réitérée du P. Aquaviva, il lui soumit les moyens qu'il croyait les plus propres à l'éclairer sur l'opportunité d'une mesure, dont il le reconnaissait, du reste, le seul arbitre légitime.

« Mon révérend Père, lui disait-il, je n'ai pas coutume de vous informer minutieusement de ce qui se passe ici ; c'est une tâche que remplissent assez les supérieurs et beaucoup d'autres qui ne le sont pas. D'ailleurs il me semble que je sers mieux Votre Paternité en me dispensant de la peine de la fatiguer sans nécessité. Mais aujourd'hui, après y avoir mûrement réfléchi devant le Seigneur, j'ai cru qu'il était de mon devoir de vous dire en toute simplicité ce que je vais vous exposer dans cette lettre, d'abord pour obéir à l'ordre que m'a donné Votre Paternité de lui écrire franchement tout ce que je jugerais utile au bien de l'Institut, ensuite pour m'acquitter des obligations que j'ai contractées envers la Compagnie et envers notre saint Père Ignace, dont je veux toujours être le véritable et fidèle enfant. Je vous prie de l'agréer comme l'expression de la piété d'un fils qui est jaloux du bonheur de sa mère et de l'honneur de son père. Car, grâce à Dieu, je n'ambitionne qu'une chose, c'est d'achever en paix mon pèlerinage, et, lorsque je sortirai de cet exil, de laisser la Compagnie plus tranquille et plus heureuse qu'elle n'est aujourd'hui.

« Votre Paternité connaît mieux que nous tous l'état où de

tristes circonstances ont réduit la Compagnie en Espagne ; il n'est donc pas nécessaire que je le lui apprenne. Il est également inutile de mettre en question l'opportunité d'un remède que reconnaissent les plus âgés, et d'engager Votre Paternité à l'appliquer, puisque, selon ma conviction, il n'y a pas dans toute la Compagnie un seul religieux qui le désire et qui le procure plus ardemment que vous. Toute la difficulté est de trouver un remède qui réponde à de si justes désirs. Les uns croient qu'il serait à propos de convoquer une Congrégation ; les autres sont d'un avis contraire ; et tous apportent des raisons à l'appui de leur manière de voir. Je désire, à mon tour, vous soumettre en toute humilité ce que je pense sur une question qui est si importante, et qu'il est temps de résoudre.

« Moi, mon Révérend Père, je n'aime point les partis extrêmes ; je ne suis point prévenu en faveur de mon opinion, et je ne puis supporter qu'on s'obstine tellement dans ses propres idées qu'on n'approuve que ce qu'on soutient, qu'on blâme ceux qui ne partagent pas la même manière de voir ; je désire au contraire que, puisque nous sommes tous animés des mêmes intentions, nous entendions les autres, nous pesions sérieusement leurs raisons, et que, sans autre considération que celle de la gloire de Dieu et du bien de la Compagnie, nous prenions les moyens qui nous paraîtront les plus propres à obtenir cette double fin. »

Ribadeneyra expose ensuite les moyens qui lui paraissent les plus propres à éclairer la détermination du P. Général, et les plus conformes à l'esprit de la règle. Il conseille donc au P. Aquaviva : 1° d'ordonner des prières générales dans toutes les maisons de la Compagnie, pour attirer sur lui les bénédictions et les lumières du ciel ; 2° de consulter les Pères les plus graves, les plus anciens et les plus sages de chaque *Province*, lesquels, étant sur les lieux, peuvent mieux juger de l'état des choses que les Assistants qui ne l'apprennent, à Rome, que par des relations plus ou moins complètes, quoique sincères ; 3° de leur envoyer les raisons pour et contre alléguées de part

et d'autre, pour qu'ils y ajoutent les leurs; 4° de leur ordonner de ne communiquer qu'à Dieu l'avis qu'ils écriront à Rome, afin qu'ils l'émettent avec plus d'indépendance et de spontanéité. Puis Ribadeneyra continue en ces termes :

« De cette manière, une fois que Votre Paternité aura vu les avis de tous, en tenant compte de la qualité et de la prudence de chacun, surtout de celles des Pères des *Provinces* qui sont le plus éprouvées, elle pourra déterminer ce qui sera le plus à propos ; car il est impossible qu'une résolution prise avec tant de maturité et de prudence ne soit pas la meilleure. C'était une voie aussi sûre que prenaient toujours nos anciens Pères dans de semblables affaires. Si Votre Paternité la suit, personne ne pourra se plaindre qu'elle ne prend pas l'avis des *Provinces*, qui peuvent et doivent le donner dans des occasions si importantes; et dans le cas où les Pères les plus graves de ces *Provinces* seraient d'avis que la Congrégation générale n'ait pas lieu, eux-mêmes le persuaderont aux autres dans les Congrégations provinciales, et feront ainsi prévaloir la décision de la Congrégation des Procureurs. Si, au contraire, ils croient qu'elle doit se tenir, et que les autres Provinces, ou la plus saine et la plus grave partie d'entre elles, et enfin que Votre Paternité le juge opportun, elle pourra convoquer la Congrégation générale, sans en laisser l'initiative à d'autres, ce qui importe à l'honneur et à l'autorité du P. Général, à l'union et au bien de toute la Compagnie... Que Dieu guide en cela et en tout Votre Paternité, aux prières et aux saints sacrifices de laquelle je me recommande instamment.

« Madrid, le 10 octobre 1592. »

Ribadeneyra sortait d'une grave maladie quand il adressa cette lettre au P. Général, et il n'était pas encore assez bien remis pour se passer du concours d'un secrétaire. Cependant il voulut y ajouter quelques mots de sa main pour expliquer à son supérieur les motifs qui l'avaient porté à cette démarche. Après avoir dit qu'il avait d'abord renoncé à la faire pour éviter jusqu'au soupçon d'une opposition qu'il détestait, il

ajoute : « Comme, pendant la maladie d'où je sors, j'examinais ma conscience sur la question qui s'agite, il me sembla que notre saint Père Ignace me reprochait de ne pas agir avec Votre Paternité, son successeur et son ministre, comme j'agirais certainement avec lui-même s'il vivait encore, c'est-à-dire de ne pas lui représenter en toute simplicité ce que je pense, sous prétexte que de plus prudents que moi donneront de plus sages conseils, et que d'ailleurs le Ciel communique abondamment ses lumières aux supérieurs. Ce reproche de notre bienheureux Père a produit sur moi une telle impression, que j'ai résolu aussitôt de vous écrire, sans attendre que j'eusse assez de forces pour le faire de ma main. J'ai fait franchement cet aveu à Votre Paternité, pour lui faire entendre que je la regarde comme le représentant de Jésus-Christ; que je veux lui obéir comme j'obéirais à notre saint Père Ignace et la servir de même. Je la prie de s'en rapporter à moi plus qu'à tout autre. Veuillez-bien, mon très-révérend Père, me donner votre bénédiction et m'obtenir du Seigneur la grâce de terminer saintement mon pèlerinage (1). »

C'est ainsi que parle et agit un religieux pénétré de l'esprit de son état : toujours uni à ses supérieurs, il leur allége par sa docilité et par l'influence de ses exemples le poids du gouvernement. Il leur offre dans les épanchements d'un cœur filial les consolations dont ils ont besoin dans les difficultés que rencontre l'exercice de leur charge. Quelquefois il leur soumet, avec l'abandon et le respect d'un enfant, les moyens que leur suggère sa piété, comme les plus propres à vaincre des obstacles, ou bien à éloigner des embarras dont il s'afflige avec eux. Ribadeneyra restait ici dans son rôle : il obéissait aux inspirations d'un cœur profondément dévoué à ses supérieurs et à sa règle.

D'autres, qui ne lui ressemblaient pas, agissaient aussi dans

(1) Trad. sur la minute. Academ. de la Historia, de Madrid. Mss. adquiridos de la Direcc. gener. de la Instruec. publ. Legajo, 230.

un esprit bien différent : au lieu de soumettre avec la simplicité et la docilité convenables leurs observations à leurs supérieurs, ils prétendaient les leur imposer, parce qu'un amour-propre blessé, une ambition déréglée avaient supplanté, dans leurs cœurs, la sainteté de leur vocation et les vertus qu'elle commande. Tel fut le triste exemple que donna Joseph Acosta. Son humilité ne fut pas assez forte pour le soustraire à la contagion de la cour. Il obtint du roi la mission d'exiger, en son nom, la convocation d'une Congrégation générale; et le désir de plaire à ce prince lui fit oublier ce qu'il devait à sa règle et à Dieu.

Arrivé à Rome le 2 décembre 1592, il traita de cette affaire avec le duc de Sessa. L'un et l'autre, aidés par Tolet, agirent diplomatiquement auprès de Clément VIII, qui, par égard pour la cour d'Espagne, se décida à user, au besoin, de son autorité souveraine, pour ordonner la convocation d'une Congrégation générale.

Les choses en étaient là lorsque Joseph Acosta déclara enfin au P. Aquaviva le but de son voyage, l'intention du roi son maître et celle du Souverain-Pontife. C'était en quelque sorte sommer le P. Général de convoquer la Congrégation, et le menacer de l'autorité de Philippe II et de Clément VIII.

Aquaviva lui répondit avec une dignité calme et patiente qu'il conférerait de cette affaire avec les Pères Assistants; que, pour lui, il ne croyait pas qu'une Congrégation générale fût opportune dans les circonstances où l'on se trouvait, et qu'il espérait faire agréer ses raisons au Souverain-Pontife et au Roi catholique.

Le duc de Sessa, informé de cette réponse par Acosta, se hâta de la présenter au Pape comme un refus d'acquiescer aux désirs du Roi catholique et à l'intention de Sa Sainteté, et le pria, au nom de son souverain, d'imposer au P. Aquaviva l'obligation de convoquer sans délai la Congrégation générale. Clément VIII signa l'ordre qu'on lui demandait, et chargea Tolet de le signifier au P. Aquaviva, dont il n'avait pas jugé

à propos d'attendre les explications. Aquaviva entendit cet ordre avec le calme majestueux qu'il conservait habituellement, et répondit qu'il était enfant d'obéissance, et que le Saint-Père serait satisfait. Cependant, pour n'avoir rien à se reprocher, ni devant Dieu, ni devant la Compagnie, il tenta de soumettre au Souverain-Pontife les raisons qu'il aurait alléguées, s'il avait été consulté. Clément VIII les écouta avec bonté; mais, prévenu par le duc de Sessa et par Acosta, il maintint son ordre qui, dans sa pensée, satisfaisait aux exigences du roi d'Espagne sans nuire aux intérêts de la Compagnie. La Congrégation générale fut donc convoquée pour le 2 novembre de l'an 1593 (1).

Aux soucis que cette affaire causait au P. Aquaviva, une nouvelle menace contre l'intégrité de l'Institut vint bientôt en ajouter d'autres. Saint Ignace, pour maintenir dans son Ordre l'humilité de la croix, et soustraire l'esprit apostolique aux influences de l'ambition, avait réglé dans ses Constitutions que ses enfants ne pourraient ni solliciter ni recevoir des dignités de l'Église, et que les Profès feraient vœu de ne jamais les accepter, à moins que le Vicaire de Jésus-Christ ne le leur ordonnât sous peine de péché. Or, Clément VIII manifestait l'intention d'user de son autorité pour faire cette espèce de violence à un Profès de la Compagnie, le P. François Tolet.

François Tolet, né à Cordoue en 1532, était déjà la gloire de l'Université de Salamanque, lorsque, à l'âge d'environ vingt-six ans, il renonça aux espérances du siècle pour entrer dans la Compagnie de Jésus. Mais son nouvel état ne put le protéger contre les honneurs que son éminent mérite appelait sur lui. Du Collége Romain, où il enseigna la philosophie et la théologie, il fut appelé au palais apostolique pour y faire les prédications ordinaires, y présider le tribunal de la Pénitencerie, et mettre au service du Saint-Père les fruits de sa science

(1) Jos. Acosta, dans son Apologie, part. II, et dans le Journal (également inédit) de sa négociation à Rome (Arch. de la Prov. d'Espagne, à Madrid).

et de sa sagesse, fonctions qu'il remplit pendant vingt-quatre ans, avec une réputation toujours croissante. Comme il n'était pas moins habile dans les affaires que dans les lettres et les sciences, il fut chargé d'importantes missions en Allemagne, en Pologne, en Belgique; et les succès qu'il y obtint justifièrent la confiance des quatre pontifes qui la lui donnèrent. Il avait lui-même coutume de dire, au rapport du P. Michel Vasquez, son collaborateur à la Pénitencerie : « Pie V m'aimait; Grégoire XIII m'estimait; Sixte V me craignait : Clément VIII a pour moi tous ces sentiments à la fois (1). » Clément VIII en effet avait pour le P. Tolet une estime et une affection qui semblaient le lui rendre nécessaire. Il lui en donna un éclatant témoignage en le revêtant de la pourpre romaine, le 17 septembre 1593. Longtemps auparavant, il avait manifesté cette intention. C'était la première atteinte au vœu que font les Profès de la Compagnie de renoncer à toute dignité ecclésiastique. Le P. Claude Aquaviva, gardien fidèle de nos Constitutions, fit auprès du Pape toutes les démarches possibles pour conjurer un exemple qui, dans un Ordre orné de tant de savants et d'esprits distingués, pouvait devenir un danger.

De son côté, Ribadeneyra, non moins effrayé de la violence dont était menacé l'Institut de Saint-Ignace, unit ses efforts à ceux du P. Général pour la prévenir. Persuadé que le roi d'Espagne, dont Tolet était sujet, n'était pas étranger à la détermination du Pontife, il résolut alors d'user de la faveur dont il jouissait auprès des seigneurs de la cour. Il s'adressa à l'un des plus puissants d'entre eux, à Don Juan Idiaquez, conseiller intime de Philippe II. Il lui exprima ses alarmes et ses prières dans une lettre, que nous traduisons littéralement de l'espagnol.

(1) Lettre autogr. du P. Michel Vasquez au P. Arana sur les vertus du card. Tolet. (Arch. de la Prov. d'Espagne, à Madrid).

(2) *Hist. Soc. J.*, part. V, lib. XI, n° 55.

« Monseigneur,

« Il y a dix-huit ans que je suis rentré en Espagne : depuis lors, je n'ai jamais demandé audience au roi, parce que les raisons que j'aurais pu quelquefois alléguer, quoique graves, ne me paraissaient suffisantes ni pour excuser une indiscrétion, ni pour justifier une négociation. Mais aujourd'hui je vous avoue que je serais heureux s'il m'était permis de me jeter aux pieds de Sa Majesté, et de lui présenter, de vive voix, la demande que je vais vous exposer ici par écrit, afin que, si vous la jugez légitime, vous intercédiez vous-même pour nous auprès de Sa Majesté, et la suppliiez de nous accorder une des plus grandes faveurs qu'elle puisse nous faire, sans qu'il lui en coûte autre chose qu'un acte de sa bonté ordinaire, et une nouvelle preuve de la protection qu'il étend à tous les Ordres religieux.

« Le bruit s'est répandu ici que Sa Sainteté Clément VIII veut revêtir de la pourpre romaine quelques membres de notre Ordre. Je ne doute pas que les intentions du Saint-Père ne soient pures, et que Dieu ne l'éclaire sur le bien de l'Église et de la Compagnie. Toutefois je crois que si le Seigneur permettait, pour nos péchés, qu'on ouvrît parmi nous une porte qui, jusqu'à présent, a été si bien fermée, il en résulterait de nombreux et graves inconvénients, non-seulement pour la Compagnie, mais encore pour l'Église, au service de laquelle elle est entièrement vouée.

« Je ne suis pas seul de cet avis : je le partage avec toute la Compagnie. C'était aussi celui de notre Fondateur, le bienheureux Ignace, qui recevait ses inspirations d'en haut. Dans ses Constitutions, comme dans plusieurs circonstances de sa vie, il nous a appris avec quel soin nous devons tenir cette porte fermée, comme je le fais remarquer dans l'histoire de sa vie. Si vous n'avez pas lu ce chapitre, Monseigneur, je vous supplie d'y jeter les yeux : vous y verrez les nombreuses et graves

raisons sur lesquelles il s'appuyait. Je me contenterai de rappeler ici les deux principales : c'est que l'ambition se glisserait parmi nous, et que la Compagnie perdrait de son crédit auprès de tous, particulièrement auprès des hérétiques.

« L'exaltation des uns pourrait provoquer les désirs des autres, qui, se reconnaissant les mêmes mérites, prétendraient peut-être aux mêmes honneurs. De là naîtraient certaines inquiétudes que nous ne connaissons pas maintenant. Quand même le Seigneur donnerait assez de vertu aux religieux pour résister à l'ambition, leurs parents ou leurs amis, une fois qu'ils verraient la barrière renversée, ne manqueraient pas de les fatiguer de leurs sollicitations, de recourir même à l'autorité des princes pour les faire promouvoir à quelques dignités, démarches qu'ils regardent actuellement comme inutiles. Or, de là il résulterait des inconvénients si graves, qu'ils ne sauraient être compensés par aucun des avantages que pourrait procurer un religieux de la Compagnie, devenu prélat; puisque ce serait ébranler les bases de notre Institut, qui sont l'humilité, le mépris du monde, l'amour de Dieu et un zèle désintéressé. D'un autre côté, la Compagnie doit, peut-être plus que les autres Ordres religieux, veiller sur elle-même, pour beaucoup de raisons, particulièrement pour la profession spéciale qu'elle fait de défendre le Saint-Siége. Car les hérétiques qui, dans leurs caricatures, représentent le Pape assis sur un trône vermoulu, que les Jésuites soutiennent pour l'empêcher de crouler, ne diraient-ils pas, à la vue des honneurs ecclésiastiques dont seraient revêtus quelques-uns des nôtres, que nous ne défendons l'autorité du Pape que pour gagner sa faveur et avec elle les dignités de l'Église?

« Paul IV voulut honorer d'un chapeau de cardinal le savant Jean Gropper, qui, à Cologne, écrasait l'hérésie par la vigueur de ses écrits. Mais il supplia lui-même Sa Sainteté de le dispenser de cet honneur, afin que les hérétiques ne pussent pas publier qu'il avait écrit moins pour les combattre que pour conquérir cette dignité, calomnie qui lui aurait fait perdre tout

crédit et privé l'Église des fruits de ses travaux. Le Pape trouva cette raison si forte, qu'il crut devoir se borner à louer le zèle et le mérite de l'illustre Gropper. Or, si cette considération parut si puissante pour un particulier, ne l'est-elle pas beaucoup plus quand il s'agit d'un Ordre qui fait à l'hérésie une guerre continuelle? Tel fut l'esprit qui présida à la fondation non-seulement de la Compagnie, mais encore des autres Ordres religieux. En effet, nous lisons dans les Chroniques que saint Dominique et saint François, pressés par le cardinal Hugolin, depuis Pape, sous le nom de Grégoire X, de laisser accorder les dignités ecclésiastiques à leurs religieux, ne voulurent jamais y consentir. Saint François répondit : « Si vous « voulez que mes religieux soient utiles à l'Eglise, maintenez-« les dans leur humble profession. » Le P. Jean Aleman, quatrième Général des Frères Prêcheurs, supplia le Pape Innocent IV, en son propre nom et au nom de tout son Ordre, de ne pas élever ses religieux à l'épiscopat, puisque le Saint-Siége, disait-il, avait approuvé, non un Ordre d'évêques, mais un Ordre de prêcheurs; et l'Ordre tout entier disait après lui : Nous devons être saints, et non évêques ; docteurs et martyrs, non pontifes. C'est ce que rapporte, dans sa Chronique (1), Jean del Castillo. Il est vrai que les choses ont changé avec le temps ; et qu'on a tiré de ces deux Ordres de nombreux et saints prélats, qui ont rendu de grands services à l'Église. Mais notre Compagnie ne se trouve pas dans les mêmes conditions que ces deux Ordres : ils ont une origine déjà ancienne ; et nous sommes de création récente ; nous avons plus d'ennemis, et nous sommes exposés à plus de dangers ; enfin nous luttons contre l'hérésie dans des contrées où il n'y a pas d'autres religieux.

« Veuillez bien nous faire la grâce de soumettre toutes ces observations à Sa Majesté, la supplier de nous favoriser dans cette affaire, d'écrire même au Saint-Père, pour le prier d'avoir

(1) Lib. 1, cap. 50, fol. 114. — *Hist. de S. Franç.*, lib. 1, cap. 47.

égard, dans cette circonstance, au bien de la Compagnie, qui ne se conservera qu'en se maintenant dans l'humilité. Il importe peu de prononcer un nom propre; car le premier, quel qu'il soit, qui ouvrira cette porte, nous causera le plus grave dommage. La Compagnie était à peine née, lorsque Dieu me fit la grâce de m'y appeler ; j'ai donc vu toutes les persécutions qu'elle a eu et qu'elle a encore à supporter. Or, je puis vous assurer que jamais aucune ne m'a donné plus de crainte et de souci que cette affaire; c'est une espèce de persécution, d'autant plus dangereuse qu'elle est plus douce; et si elle nous atteint, elle pourra faire illusion aux faibles, et attiédir peu à peu en eux l'esprit de piété, d'autant plus que la science, la prudence, l'habileté dont plusieurs d'entre eux sont doués, peuvent exciter et justifier des prétentions qu'il leur serait permis de satisfaire. Qui sait si quelques-uns ne béniraient pas une contagion cependant si fatale à tout le corps?

« De vingt-deux *Provinces* dont se compose la Compagnie, elle en compte treize dans les États de Sa Majesté : personne ne sait donc mieux que le Roi les services qu'elle lui rend ; il ne saurait les ignorer, quand même ils ne seraient pas publics. Personne non plus ne sait mieux que Sa Majesté quels ennemis nous avons, non-seulement parmi les hérétiques, mais encore parmi les catholiques et dans certains religieux qui s'efforcent continuellement de l'armer contre un Institut que Dieu a lui-même inspiré, Notre-Seigneur le permettant ainsi, afin que nous passions par les épreuves qu'ont subies les autres Ordres réguliers. Mais Sa Majesté, qui est animée d'un zèle si pur, nous défendra contre des menées qu'il connaît ; et (ce qui nous importe le plus) elle nous aidera à maintenir notre Institut dans son intégrité. C'est pourquoi je viens vous prier de déposer cette supplique aux pieds du trône. A la vérité, je suis le dernier des enfants de la Compagnie, et le moins digne d'entre eux. Mais, dès mon enfance, j'y ai été élevé dans cet esprit par notre bienheureux P. Ignace lui-même, et aujourd'hui je suis presque le seul représentant de cet âge; j'ai écrit

la Vie de notre saint Fondateur, celles du P. maître Laynez et de saint François de Borgia, ses successeurs immédiats, qui refusèrent avec tant de constance la pourpre que leur offraient les Papes Jules III et Paul IV; je sais donc combien il importe que ce point de notre Institut soit inviolablement gardé. Tous ces titres m'imposent, plus qu'aux autres, l'obligation de contribuer à maintenir cet esprit parmi nous, et m'enhardissent à vous supplier, en mon nom et au nom de toute la Compagnie, de représenter à Sa Majesté ce que je viens de dire, et d'invoquer pour nous sa protection dans une occasion si importante. Elle ajoutera ainsi un nouveau bienfait à ceux que nous a déjà départis sa pieuse et puissante main, et attachera à son service par un nouveau lien de reconnaissance cette petite Compagnie, qui craint plus les honneurs et les dignités que les outrages et les calomnies de ses adversaires. Le Seigneur du ciel et de la terre donnera à Sa Majesté une éternelle récompense; et nous, dans nos pauvres prières, nous la demanderons pour elle de tout notre cœur. Que Notre-Seigneur conserve la personne de Votre Excellence, etc.

« Madrid, 10 septembre 1592.

« Pierre de Ribadeneyra (1). »

(1) Mss. de la Biblioth. de l'Académie royale d'Histoire, de Madrid. Papel. de los Jesuitas. — Pap. del collegio de Valencia. Legajo, Carlos V, Felipe II, etc.

La copie sur laquelle nous traduisons cette pièce est suivie d'une note conçue en ces termes :

« Es copia de la carta que escribio el Padre Pedro de Ribadeneyra a D. Juan de Idiaquez, del Consejo de Estado de S. M. en el dia que expressa; y la hizo sacar del original que se guarda en esta Bibliotheca, en el tomo 18 de los de Papeles politicos en folio, que se compraron del rey de armas D. Juan Alfonso Guerra. Madrid, 14 de agosto de 1754.

« D. Juan de Santander, Bibliothecario Mayor de Su Magestad. »

Cette signature nous garantit l'authenticité de la copie, et diminue en nous le regret de n'avoir pu retrouver l'original, qui a disparu du volume indiqué. D'ailleurs nous avons une autre copie de cette lettre faite aussi sur l'original, par le secrétaire même de Ribadeneyra, et en tout conforme à celle de l'Académ. royale d'Hist. de Madrid.

Les démarches du P. Aquaviva ne purent pas ébranler la résolution de Clément VIII ; celles de Ribadeneyra échouèrent devant le patriotisme de Philippe II, qui, dans l'élévation du P. Tolet, voyait plus d'honneur pour l'Espagne que de danger pour l'Institut de Saint-Ignace. D'ailleurs, Ribadeneyra, informé trop tard de la détermination du Souverain-Pontife, ne put prévenir celle du roi. Sa supplique était datée du 10 septembre 1593, et, sept jours après, Tolet était revêtu de la pourpre romaine.

A cette nouvelle, Ribadeneyra, qui avait d'abord prié le P. Tolet de faire de son côté tous ses efforts pour épargner à l'Institut une telle innovation, au moment où il était menacé de tant d'autres, lui écrivit de nouveau, moins pour le féliciter de sa dignité que pour lui exprimer à la fois le regret qu'il eût ouvert une porte jusqu'alors si bien fermée, et l'espérance que l'éminence même de son mérite ferait le désespoir de ceux que son exemple pourrait ébranler.

Tolet lui répondit qu'il avait reçu de lui deux lettres : l'une adressée au docteur Tolet, l'autre au cardinal Tolet; que le cardinal Tolet conserverait pour lui l'affection que le P. Tolet lui avait toujours témoignée; et que cette affection réciproque obligeait Ribadeneyra d'adresser à Dieu, pour son ami, des prières d'autant plus ferventes, que sa dignité les lui rendait plus nécessaires (1).

L'élévation de Tolet inspirait aux perturbateurs d'autres sentiments qu'à Ribadeneyra : ils espéraient que le nouveau cardinal, qui, par égard pour Philippe II, s'était montré favorable à Joseph Acosta, emprunterait de sa dignité assez d'autorité pour assurer le succès de la mission de ce diplomate irrégulier, et pour faire prévaloir, dans la prochaine Congrégation, les intentions qu'ils prêtaient au roi catholique. Au milieu du bruit qu'ils faisaient dans leur isolement, ils ne se

(1) Lettre autogr. de Tolet, datée de Rome le 20 décembre 1593, conservée parmi les papiers de Ribadeneyra. Arch. de la Prov. d'Espagne, à Madrid.

rendaient pas compte de la répulsion que leur opposait leur Ordre tout entier. Ils s'en aperçurent bientôt. Les Congrégations des *Provinces*, chargées d'envoyer des députés à la Congrégation générale, ne fixèrent leur choix que sur les hommes les plus dignes de les représenter. On peut dire que, dans les autres contrées, une sainte indignation dicta le choix des assistants. En Espagne, les Congrégations mirent un soin particulier à élire les Pères les plus connus par leur attachement à l'Institut. Dans celle de la Province de Tolède, qui se réunit au collége d'Alcala, sous la présidence du P. François Porrès, Provincial, et à laquelle assistait Ribadeneyra, la réputation de Mariana attira un instant sur lui l'attention des électeurs; mais, sur le simple soupçon qu'il ne condamnait pas toutes les prétentions des turbulents, les électeurs lui refusèrent leurs voix, et les portèrent, à la presque unanimité, sur les Pères Gil Gonzalez et Alphonse Sanchez, à qui ils donnèrent pour suppléant le P. Antoine deMendoza(1). On témoigna le regret que les infirmités et le grand âge de Ribadeneyra ne lui permissent pas d'aller appuyer, à Rome, la cause qu'il avait si bien défendue en Espagne. On le remplaça du moins par les hommes qui lui ressemblaient le plus par les vertus, par les sentiments, par l'amour de l'Institut.

Le P. Gil Gonzalez et le P. Alphonse Sanchez avaient partagé quelque temps les travaux ou les fonctions de Joseph Acosta; celui-ci, dans les missions du Pérou, celui-là, en Espagne, dans la visite des *Provinces*. L'un et l'autre avaient persévéré dans la sainte voie d'où leur collègue avait eu le malheur de sortir; et leur nomination, dans l'intention des électeurs, fut une protestation non-seulement contre les prétentions de Joseph Acosta, mais encore contre son infidélité. Elle était aussi un témoignage de respect filial envers le P. Aquaviva, qui avait donné à l'un et à l'autre, dans cette affaire, une mis-

(1) Christ. de Castro, *Hist.* (ms.) *del Colleg. de Alcala*, Part. I, lib., XIII, cap. 11, sub fin. — *Hist. Soc. J.*, Part. V, lib. XI, nº 53.

sion de confiance. Celle du P. Gil Gonzalès, comme nous l'avons déjà dit, avait eu un plein succès. Le P. Alphonse Sanchez avait été contrarié dans la sienne par Joseph Acosta, qui l'avait prévenu auprès du roi catholique. Mais il reprit bientôt les avantages que lui avaient fait perdre des retards obligés. Il fit si bien connaître à Philippe II les vertus et les qualités du P. Aquaviva, les saintes intentions dont il était animé, l'habileté et l'intégrité de son gouvernement, les services qu'il rendait à la Compagnie et à toute l'Église, que le roi, dépouillant les préventions qu'on lui avait inspirées, applaudit à la conduite du P. Général, retira les propositions dont il avait chargé Acosta, ordonna à son ambassadeur de ne pas gêner la liberté de la Congrégation générale, et n'exigea rien d'elle sinon que, pour maintenir les garanties de la grandesse d'Espagne, elle permît aux fils aînés de renoncer à leurs droits de majorat, dès qu'ils auraient fini le noviciat. Sanchez ne fut pas moins heureux auprès des Inquisiteurs : ses explications achevèrent ce que les déférences du P. Aquaviva avaient commencé ; elles firent cesser de regrettables malentendus ; éteignirent les anciens ressentiments et dissipèrent les derniers nuages (1).

Ainsi les novateurs perdaient un à un les appuis sur lesquels ils avaient compté ; et ils allaient se trouver en présence de la Congrégation générale, accompagnés seulement du souvenir de leurs coupables démarches. Ils se remuèrent encore pour faire donner au cardinal Tolet la présidence de cette assemblée, à Joseph Acosta, et à d'autres de son parti, qu'avaient repoussés les *Provinces*, l'autorisation d'y siéger avec voix délibérative. Mais ces prétentions tombèrent devant la fermeté d'Aquaviva. Clément VIII exigea seulement, par égard pour Philippe II, que Joseph Acosta siégeât dans une assemblée dont il avait provoqué la réunion au nom de ce monarque.

(1) *Hist. Soc. J.*, Part. V, lib. XI, nos 51-52.

Cette autorisation fut, pour Acosta, moins une faveur qu'un châtiment : sa présence dans la Congrégation générale résumait, pour ainsi dire, les souvenirs qui affligeaient les assistants et les écarts qu'ils se proposaient de redresser ; et la plupart des décrets qu'il entendit formuler, sans y prendre part, furent autant de sentences portées contre lui.

Tous les députés, accourus à Rome avec la charge et l'intention de maintenir l'Institut dans son intégrité, s'acquittèrent de cette mission avec un accord, un zèle, une vigueur et une piété qui excitèrent l'admiration de Clément VIII. Ils arrêtèrent les décrets les plus sages et les plus fermes pour affermir les points contestés par quelques turbulents, domestiques ou étrangers, et assurer partout l'empire de la Règle. Ils ne défendirent pas avec moins de sollicitude le P. Général qui avait si noblement soutenu, contre des adversaires de toute sorte, les droits de l'Institut. Obligés par le P. Aquaviva lui-même de vérifier les accusations portées contre sa personne et son gouvernement, ils firent, pour lui obéir, une enquête qui tourna à sa gloire et à la confusion des accusateurs.

Quelques mécontents essayèrent bien encore de mettre la Congrégation générale en contradiction avec le Pape et avec le roi d'Espagne ; mais la sainte fermeté des Pères sur les points essentiels, et quelques sages concessions sur des points accessoires, déjouèrent ces tentatives désespérées. Clément VIII applaudit à la conduite et à l'union également admirable des Pères de la Congrégation ; et Philippe II, informé par leurs députés de ce qui s'était passé dans leur réunion, et des égards qu'ils avaient eus pour lui dans leurs délibérations, fit parvenir au P. Général les témoignages de sa satisfaction et de sa reconnaissance. Le cardinal Quiroga et le Conseil général de l'Inquisition exprimèrent les mêmes sentiments à la lecture du rapport que leur présentèrent les mêmes Pères ; et le vénérable Garcia Loaysa, alors précepteur de l'Infant, ensuite archevêque de Tolède, ne put s'empêcher de s'écrier après l'avoir lu : « Je vois dans toute cette affaire un miracle de la Providence

divine : le Pape, le Roi, l'Inquisition semblaient conspirer ensemble pour entamer l'Institut de la Compagnie ; et ils n'ont pu y réussir, grâce à la protection du Seigneur et à l'attachement vraiment édifiant de la Compagnie à l'œuvre de son saint Fondateur (1). »

Le sentiment de Loaysa était partagé par tous ceux qui avaient suivi sans passion le cours de cette affaire. Le P. Ribadeneyra l'exprime d'une manière touchante en terminant le récit qu'il nous a laissé de ces événements : « Qui ne voit ici la main de Dieu? s'écrie-t-il. Qui ne reconnaît son intervention dans cette généreuse, sainte, unanime émulation des Pères de la Congrégation à respecter l'Institut, à le maintenir inviolablement dans son intégrité, tel que nous l'avons reçu de notre saint Père Ignace ; à repousser, à maudire et à punir les tentatives de ceux qui prétendaient le modifier? Oui, Notre-Seigneur a montré que l'Institut était son œuvre en le défendant contre tant de passions acharnées à l'altérer. Aussi les décrets de cette cinquième Congrégation ont-ils une plus haute signification que ceux des précédentes ; car, convoquée surtout pour juger s'il était permis et expédient de faire quelque changement à l'Institut, elle a décidé qu'on ne devait pas y toucher. » Ribadeneyra conclut de là que l'union fait la force de la Compagnie, comme de tout Ordre religieux, et qu'il est nécessaire, par conséquent, que chacun de ses membres soit inviolablement uni à son chef (2).

Ce fut l'exemple qu'il donna lui-même toute sa vie ; mais cette admirable fidélité brilla surtout dans les circonstances que nous venons de raconter : également attaché à l'œuvre de son bien-aimé Père, et au Supérieur qui le représentait, il

(1) Le long et intéressant rapport que le P. Porrès et ses collègues présentèrent au Roi et à l'Inquisition, porte la date du 3 juin 1594. Il se trouve dans la *Historia del Collegio imper. de Madrid.* (Lib. VIII, cap. 5). C'est de ce précieux document inédit que nous avons tiré tout ce que nous venons de dire sur la cinquième Congrégation générale.

(2) Ribaden. *Hist. de las Persecuc. de la Comp. de Jesus*, cap. 43.

défendit constamment l'un et l'autre avec une filiale sollicitude contre les passions qui osaient les attaquer. Le P. Aquaviva, touché mais non surpris d'une conduite si noble, pensa à la reconnaître par une nouvelle marque d'estime et de confiance. A la vérité, il savait bien qu'il ne pouvait pas récompenser par des dignités la tendre fidélité de Ribadeneyra; mais il croyait qu'un emploi élevé mettrait en évidence les vertus que ce saint religieux cachait avec tant de soin, et que son exemple ne contribuerait pas peu à remettre la Règle des secousses qu'elle venait d'essuyer. Il lui offrit donc le gouvernement de la maison professe de Tolède, charge qui devait lui donner une haute influence sur toute la *Province*.

Ribadeneyra fut effrayé de cette proposition. Heureusement elle ne lui était pas faite sous la forme d'un ordre, et elle ne lui interdisait ni les excuses ni les observations. Il s'empressa d'user de la liberté laissée à son obéissance, et il écrivit au P. Aquaviva une lettre conçue en ces termes :

« Mon très-révérend Père,

« *P. C.*

« Je me trouvais encore à *Jesus del Monte*, où j'étais allé passer quelques jours pour me soulager de douleurs de tête, lorsque je reçus une lettre du 26 mars par laquelle Votre Paternité me chargeait de la maison de Tolède ; en même temps j'en reçus deux autres du R. P. Provincial, et du P. Gil Gonzalez, qui m'avertissaient, chacun de son côté, que telle était votre intention, et me donnaient les raisons qui vous avaient déterminé à ce choix. D'abord, je rends à Votre Paternité les actions de grâces que je lui dois pour la confiance qu'elle me témoigne en me chargeant du gouvernement de la principale et de la première maison de la Province. Les conjonctures d'où nous sortons et les circonstances où nous sommes ajoutent encore à l'honneur que me fait ce choix ;

j'aime à le reconnaître. Ensuite, je puis assurer Votre Paternité, en présence du Seigneur, que je l'aime, que je la vénère, que je lui suis dévoué, non-seulement comme au ministre de Dieu, au successeur de notre saint Père Ignace, à notre commun Père, mais aussi comme à mon Père particulier, à qui je vouai une vive affection du moment qu'il entra dans la Compagnie. Dès lors je prévis et je dis que si Dieu donnait vie à Votre Paternité, elle gouvernerait certainement un jour la Compagnie. Aussi, dans les épreuves que nous venons de traverser, j'ai sincèrement partagé l'affliction de Votre Paternité, chargée de diriger notre navire au milieu de ces tempêtes. De mon côté, j'ai fait tout ce que j'ai su et pu pour apaiser la tourmente, et donner quelque soulagement à Votre Paternité. Je ne me regarderais pas comme enfant de la Compagnie et de notre saint Père Ignace, si je croyais que, quand il s'agit de dévouement à votre personne et de fidélité à la Compagnie, quelqu'un peut l'emporter sur moi.

« Après cette protestation, je ne crains pas de faire auprès de Votre Paternité une démarche que j'aurais faite auprès de notre saint Père Ignace, du P. Laynez, et de tous nos autres Généraux : je veux lui représenter simplement, avec une entière résignation et en toute humilité, après les avoir méditées et bien recommandées à Dieu, les observations que m'a suggérées la commission dont m'a chargé Votre Paternité. Elle ne veut que la gloire de Dieu, le bien de la Compagnie en général et le mien en particulier. C'est pour répondre à son intention que j'ose lui soumettre les observations contenues dans cette lettre. Je pourrais en alléguer de plus graves et de plus fortes ; mais il y a des choses qu'on ne peut pas confier à une lettre, et qu'on ne doit exprimer que de vive voix. D'ailleurs celles-ci sont assez puissantes et assez évidentes pour que je me fasse un scrupule d'accepter le gouvernement de la maison de Tolède, sans les soumettre à votre appréciation. Le désir que j'ai de satisfaire Votre Paternité me rend cette démarche extrêmement pénible ; mais à cause même de l'im-

portance de l'emploi, je suis forcé de dire que je n'ai ni assez d'habileté, ni assez de force et de vigueur pour l'exercer de manière à servir la Compagnie. C'est donc pour moi une obligation indispensable de prévenir Votre Paternité et de la supplier de considérer les raisons que je lui présente, de les approuver, et d'avoir l'extrême charité de me délivrer de cette anxiété et de toute autre inquiétude attachée à la dignité de supérieur. Je ne mérite point d'égards, mais je vous prie d'en avoir pour la mémoire de notre bienheureux Père, qui me porta une affection si paternelle, et pour la Compagnie que j'ai servie si longtemps. J'oserais encore alléguer en ma faveur l'ardent désir que j'ai toujours eu et que j'ai encore de servir Votre Paternité. Ma santé délabrée et mon âge me réduisent à l'impossibilité de remplir cet emploi et d'autres semblables charges. J'ai la confiance qu'elle m'excusera auprès de Votre Paternité, aux prières et aux saints sacrifices de laquelle je me recommande instamment. Madrid, le 18 juin 1594, juste la vingtième année, jour pour jour, depuis mon départ de Rome, pour venir chercher un peu de santé en Espagne et m'y remettre de mes fatigues passées.

« Pierre de Ribadeneyra. (1) »

Le P. Aquaviva, cédant à de si puissantes raisons, consentit à se priver des services de Ribadeneyra, mais avec autant de regret que ce vénérable religieux en avait de ne pouvoir les rendre. Il ne conserva pas moins pour lui l'affection que méritaient ses vertus, ses travaux et son inviolable fidélité à l'Institut. Il entretenait avec lui des rapports intimes, et, au milieu des peines dont l'abreuvaient quelques esprits indociles, il aimait à décharger son cœur dans celui d'un si digne disciple de saint Ignace ; ou bien il s'empressait de lui annoncer les bonnes nouvelles qui pouvaient soulager son tendre amour pour la Compagnie. C'est ainsi que, vainqueur

(1) La Palma, *Vida* (ms.) *del P. Pedro de Ribadeneyra.*

d'une nouvelle intrigue, il eut soin d'apprendre à Ribadeneyra par quels moyens il l'avait déjouée, et combien il était heureux des traits de vertu et d'attachement dont il avait été, à cette occasion, l'objet et le témoin.

Repoussés et sévèrement blâmés par la cinquième Congrégation générale, qu'ils avaient eux-mêmes provoquée, les perturbateurs revinrent à leur premier projet d'éloigner le P. Aquaviva de Rome et du timon des affaires de son Ordre. Mais, pour l'exécuter, ils changèrent de tactique : ils essayèrent de vaincre par l'éclat des honneurs une fermeté que n'avaient pu intimider ni les plus puissantes menaces, ni les plus violents orages. Annibal de Capoue, archevêque de Naples, était mort dans le courant du mois de septembre 1595. Or, ceux dont nous parlons agirent auprès de Clément VIII pour faire élever Aquaviva sur ce siége. Le Pontife, ne considérant que le mérite d'Aquaviva et l'importance du siége archiépiscopal de Naples, goûta cette ouverture; il fit pressentir que son choix ne se porterait pas sur un autre. Au premier vent qu'il eut de l'intention du Saint-Père, Aquaviva ordonna à ses Assistants d'aller trouver le cardinal Tolet et de le conjurer, au nom de la Compagnie et par son affection pour elle, d'user de sa faveur auprès du Souverain-Pontife pour le faire revenir sur sa détermination. Comme le cardinal Tolet n'osa pas ou ne voulut pas se charger d'une telle commission, les Pères Assistants se rendirent eux-mêmes auprès de Clément VIII, et le supplièrent de considérer dans sa sagesse combien il était dangereux pour la Compagnie de lui enlever un chef si capable par sa prudence et sa longue expérience de la gouverner; que d'ailleurs l'Institut interdisait les dignités ecclésiastiques à ceux qui l'embrassent, et que si Aquaviva était élevé sur le siége de Naples après que Tolet avait été revêtu de la pourpre, ces exemples pourraient à la fin anéantir une des dispositions qui avait mérité les éloges de Clément VIII lui-même, et renverser la barrière que le saint Fondateur avait voulu élever contre l'ambition.

Le Pontife répondit à ces humbles observations par l'éloge du P. Aquaviva, qu'il croyait le plus capable de remplir un siége si important. Une telle réponse, quoique très-bienveillante, n'était point faite pour calmer les alarmes des Pères. Il les communiquèrent au duc de Sessa, ambassadeur d'Espagne, qui avait dans le royaume de Naples plusieurs parents que leur naissance et leur mérite semblaient appeler à cette dignité. Ce diplomate répondit qu'il était au courant de tout, et qu'il savait que le P. Aquaviva serait agréé par le roi d'Espagne. C'était dire que l'affaire était désespérée. Mais le P. Aquaviva n'en désespéra point. Il intéressa à sa cause le cardinal Sfondrato, qui ne craignit pas de la défendre devant Clément VIII. Le Général se présenta à son tour, et supplia le Saint-Père de le délivrer d'un fardeau dont la menace le faisait trembler, l'Institut, d'un grave danger, et toute la Compagnie, d'une affliction universelle. Le Pontife exprima le regret de priver le siége de Naples d'un prélat qui l'aurait occupé avec tant d'honneur et d'avantage pour l'Église ; « Mais enfin, ajouta-t-il, je ne veux pas vous faire archevêque malgré vous, ni affliger la Compagnie. »

Cette réponse causa au P. Aquaviva une joie d'autant plus grande que son affliction avait été plus amère. Il s'empressa de la communiquer à la Compagnie en général, et, en particulier, à ceux de ses enfants qui avaient pris une part plus large aux anxiétés de leur père commun (1). A ces titres, Ribadeneyra méritait une confidence si honorable, et il la reçut, un des premiers, avec la lettre suivante :

« Mon révérend Père,

« *Pax Christi.*

« Je suis certain que si Votre Révérence s'était trouvée à Rome au commencement de ce mois, elle aurait fait éclater son

(1) Jouvancy, *Hist. Soc. Jesu*, Part. v, lib. xi, § IX, nº 96, et seqq.

amour pour notre saint Père Ignace, d'heureuse mémoire, dont elle est le digne fils, ainsi que son zèle pour le bien et l'accroissement de la Compagnie, sa mère, en nous aidant activement à maintenir son Institut, et en nous secourant dans l'extrême affliction où nous étions plongés ; car Sa Sainteté était résolue de me donner l'Église de Naples vacante depuis huit mois. C'était pour moi une grande consolation de voir la douleur que causait aux nôtres le danger qui menaçait la Compagnie, et la ferveur avec laquelle ils s'adonnaient à la prière, à la mortification, à toute sorte de pénitences, pour obtenir du Seigneur qu'il nous délivrât de ce que tous, comme enfants de la Compagnie, ils regardaient comme un grand préjudice pour elle ; mais à ce sentiment de consolation se mêlait, dans mon cœur, le sentiment de la douleur qu'éprouvaient nos Pères et nos Frères. Au milieu de ces angoisses, les Pères Assistants firent les plus actives démarches auprès de Sa Sainteté et de plusieurs cardinaux. De mon côté, je fis tout ce que je pus, non-seulement pour satisfaire à mon amour pour la Compagnie et à mes obligations envers elle, mais encore parce qu'il m'importait d'échapper à un si grand danger. Ma confiance était dans Jésus-Christ Notre-Seigneur, et dans notre bienheureux Père Ignace, qui, de son vivant, veillait avec tant de sollicitude à fermer à ses enfants l'accès des dignités. J'étais sûr que, dans le ciel où son pouvoir est plus grand que sur la terre, il soutenait encore plus efficacement ma cause auprès de Dieu. Ce fut en effet le jour de la fête de saint Ignace, martyr, et la veille de la Purification de la Très-Sainte Vierge, que j'exposai mes raisons à Sa Sainteté, et qu'elles firent sur elle une telle impression qu'elle me dit enfin qu'elle ne voulait ni me faire violence, ni contrister la Compagnie, dont elle avait appris l'extrême affliction. Grâces soient donc rendues à Notre-Dame et à saint Ignace ! Une cause si juste plaidée en un tel jour et par de tels avocats ne pouvait pas avoir une autre issue. Que Votre Révérence, si dévouée à la Compagnie, m'aide à rendre à la divine bonté, à la Sainte Vierge, à saint Ignace, à notre bienheureux

Père, les actions de grâces qui leur sont dues, car c'est à eux que nous sommes redevables de ce bienfait. Et en vérité, mon cher Père, outre la douleur que j'éprouvais en voyant la Compagnie dans un danger si pressant, j'étais encore profondément affligé de celui qui menaçait de m'arracher à la Compagnie, de me forcer de passer le reste de mes jours, et de les terminer hors de son sein, après y avoir vécu près de trente ans. Jugez donc, mon cher Père, si en voyant la Compagnie et son chef hors d'un danger qui pouvait entraîner de si désastreuses conséquences, j'ai raison de m'en féliciter avec vous, qui avez pour notre commune mère une si haute estime et une affection si tendre, et qui désirez si ardemment qu'elle ne perde rien de son intégrité et qu'elle ne dévie pas d'une ligne de son Institut. Bénissons l'auteur de tout bien qui nous a tirés d'une si pénible anxiété, et qui s'en est servi pour affermir plus que jamais notre Institut, surtout sur le point des dignités. Enfin, aujourd'hui Sa Sainteté a nommé au siége de Naples le cardinal Jesualdo, personnage très-digne de l'occuper. J'ai voulu mettre Votre Révérence au courant de ces particularités, parce que je sais qu'elles seront pour elle une consolation, et pour la prier de m'aider à remercier Dieu de ce bienfait, et de se souvenir de moi dans ses oraisons et ses saints sacrifices.

« De Rome, le 11 février 1596.

« Claude (Aquaviva) (1). »

Le P. Aquaviva n'avait pas trop présumé des sentiments de Ribadeneyra : de sa solitude de Madrid, ce bon vieillard avait suivi avec une anxiété toute filiale la nouvelle épreuve à laquelle l'estime de Clément VIII pour le P. Général soumettait la Compagnie elle-même tout entière. Et parce que l'affaire se passait trop loin de lui pour qu'il pût y prendre part, il la recommandait sans cesse au Seigneur. Comme les Pères de Rome, il se condamnait aux plus rigoureuses macérations pour apaiser la

(1) La Palma, *Vida del P. Pedro Ribadeneyra*, lib. II, cap. 12.

colère du Ciel, ou attirer sa miséricorde sur les coupables, et ses lumières sur ceux qu'ils voulaient tromper. Dès qu'il eut appris par la lettre du P. Aquaviva que le Seigneur, touché de prières si ferventes et de l'affliction de ses serviteurs, avait confondu les projets des perturbateurs, il éclata en transports de joie; et déjà il avait rendu au Ciel les actions de grâces auxquelles le conviait son supérieur, lorsqu'il lui répondit pour se réjouir avec lui de l'heureuse issue de cette affaire. Il le félicitait avec autant de respect que d'effusion de l'exemple qu'il avait donné à toute la Compagnie. « Au reste, ajoutait-il, je ne m'étonne pas qu'étant avancé en âge et religieux de la Compagnie, vous ayez refusé l'archevêché de Naples, puisque encore jeune et maître de vous-même vous avez renoncé à l'espérance certaine de la pourpre romaine, et à tous les honneurs du monde pour vivre et mourir dans la religion (1). »

Ribadeneyra ne démentit jamais ces sentiments de tendre respect pour la Compagnie et pour son chef: il aimait saint Ignace dans ses successeurs, et son œuvre dans l'Institut. Son amour, manifesté dans toute sa conduite, éclatait surtout dans ces occasions tristement solennelles où de puissants ennemis menaçaient l'Ordre dans son existence, ou bien lorsque des divisions intestines outrageaient à la fois l'esprit et le nom de son bienheureux Père.

Au reste Dieu ne laissait pas ses serviteurs sans consolations au milieu de si rudes épreuves. En terminant le récit qu'il en a fait, Ribadeneyra constate avec bonheur que, loin d'aliéner de la Compagnie l'esprit des peuples, ces tribulations au contraire attiraient sur elle l'intérêt général : les Pères recevaient de tous les rangs de la société de touchants témoignages de sympathie ; on accourait à leurs églises avec plus d'empressement et en plus grand nombre ; on recourait plus souvent à leurs ministères; on les appelait de préférence dans les paroisses et dans les diocèses ; on subvenait à leurs besoins avec une

(1) La Palma, *ibid.*

libéralité extraordinaire ; dans les quatre Provinces d'Espagne, on leur offrait tant de fondations que, dans l'impossibilité de les remplir, ils étaient forcés d'en refuser plusieurs.

Ce fut en ce temps-là qu'une haute bienveillance fournit à la Province de Tolède les moyens de tirer son noviciat de la position précaire où il s'était trouvé jusqu'alors. Ce fut pour elle un événement important, puisqu'il assurait, pour ainsi dire, son avenir ; et Ribadeneyra, qui y prit une large part, nous apprend qu'il y en eut peu d'aussi agréables dans sa vie. Le noviciat de la Province de Tolède fut d'abord établi à Villarejo, mais dans des bâtiments aussi étroits qu'incommodes, et sans autres ressources que celles de la charité publique. Les Pères déploraient d'autant plus cet état de choses qu'ils se voyaient impuissants à le changer, lorsque la Providence vint à leur secours. Doña Anna Felix de Guzman, fille de Don Pedro de Guzman, premier comte d'Olivarès, petite-fille du duc de Medina Sidonia, et épouse du marquis de Camarasa, était encore plus distinguée par sa piété que par son rang : elle employait une partie de sa grande fortune à l'entretien du service divin dans les églises ou les chapelles et au soulagement des pauvres. Ribadeneyra était le confident ordinaire de ses projets, presque l'arbitre de ses aumônes. Cependant, il ne lui parlait point de la détresse du noviciat de Villarejo. Mais Dieu lui même inspira à cette âme généreuse la pensée d'assurer l'existence d'un établissement où se formaient, au grand avantage de l'Eglise, tant de saints religieux, tant d'hommes apostoliques. En 1600, étant allée, selon sa coutume, faire à Alcala les exercices spirituels, elle communiqua son désir au P. Robledillo, et le pria d'en conférer avec les PP. Manuel Lopez, Louis de Guzman, et Pierre de Ribadeneyra, qui se trouvait alors au collége de cette ville. Tous regardèrent cette intention comme une inspiration d'en haut, et bénirent humblement le Dieu qui récompense toujours la confiance de ses serviteurs. Sûre que sa fondation serait agréée, la marquise de Camarasa n'attendit pas d'être sortie de sa retraite pour penser

à la réaliser. Elle exprima cette préoccupation au P. Nicolas de Almazan, son directeur, dans une lettre conçue en ces termes :

« Mon Père, je me suis fait violence jusqu'à présent pour ne pas traiter avec vous du projet que j'ai formé touchant le Noviciat; mais ce silence même me distrait tellement, qu'il vaut mieux que je le rompe. Hier, j'en causai avec le P. Ribadeneyra, que j'avais souvent consulté à Madrid sur la distribution de mes aumônes. Depuis mon retour à Alcala, j'ai vu dans mes entretiens avec le P. Robledillo combien cette fondation serait utile au service de Notre-Seigneur; et je suis résolue plus que jamais de la faire. C'est pourquoi je me hâte de vous tracer et de vous envoyer le brouillon de l'acte; vous le trouverez plein de ratures; mais je n'ai pas le temps de le transcrire. Ayez la bonté de le voir. Nous entrons dans les chaleurs; et j'ai peur d'être obligée de partir d'ici avant que ce projet ne soit exécuté; car il exigera de nous des pourparlers et des démarches pour lever les difficultés qui pourraient surgir. En attendant, il sera bien que les Pères François de Robledillo et Louis de Guzman cherchent et examinent la maison qui pourrait convenir. C'est peut-être un peu se presser; mais ma présence à Alcala donne de l'opportunité à ces préliminaires.

« Veuillez bien me recommander à Notre-Seigneur, que je prie de vous conserver dans sa sainte grâce.

« Doña Anna Felix. »

Le P. Général, averti de l'intention de la marquise de Camarasa, consentit à la fondation d'un noviciat à Alcala; mais les difficultés qu'on avait prévues furent si puissantes, qu'on fut obligé d'y céder. La marquise, d'un caractère aussi généreux que sa piété, ne se découragea pas : elle écrivit au P. Général qu'elle regrettait un retard qui prolongeait les souffrances des novices; mais que d'un autre côté elle n'était point fâchée d'un contre-temps qui lui permettrait de faire cette fondation à

Madrid, où elle pourrait quelquefois jouir des pieux exercices de cette sainte communauté. Le P. Aquaviva donna son approbation à ce nouvel arrangement, et la marquise, après avoir, de concert avec le P. Provincial, fait faire une étude des terrains, jeta ses vues sur un grand édifice, autrefois le séjour des ambassadeurs de la république de Gênes, et un vaste jardin, situés sur un des points les plus élevés, les plus sains et les plus tranquilles de Madrid. Ces considérations influèrent beaucoup sur le choix de la marquise de Camarasa et du P. Provincial; mais ils savaient aussi que c'était dans cet édifice qu'avaient séjourné le marquis de Châtillon et Louis de Gonzague, son fils aîné, lorsqu'ils accompagnèrent à Madrid l'impératrice Marie, Infante d'Espagne; et ils crurent qu'une demeure bénie par la présence de ce saint jeune homme était le berceau naturel des recrues de la Compagnie. Le contrat de vente se fit le 27 juillet 1602, et le 31, jour anniversaire de la mort de saint Ignace, les Pères Robledillo et Ribadeneyra prirent possession de la nouvelle acquisition au nom de la Compagnie. L'un et l'autre remplirent cette commission avec tout l'amour qu'ils portaient à leur état. Le P. Ribadeneyra surtout, qui pouvait comparer le passé avec le présent, s'abandonna à des transports de joie dont furent visiblement émus tous les assistants. Ayant cueilli un fruit à l'un des arbres du jardin, en signe de prise de possession, il leva les regards et les mains vers le ciel, et rendit grâces à Dieu d'avoir ménagé à la Compagnie un asile où elle pourrait, pour ainsi dire, renouveler sa jeunesse, en formant à l'Institut de nouvelles générations (1).

Cette maison devint pour Ribadeneyra un lieu de délassement. Lorque les novices y furent établis, il se rendait souvent parmi eux pour participer à leurs exercices et à leurs récréa-

(1) P. Robledillo, *Historia de la Casa de Probacion de la Compañia de Jesus, de Madrid* (ms. petit in-fol. Arch. de la Provvince d'Espagne, à Madrid.)

tions, ou pour y jouir d'un repos que ses travaux lui rendaient nécessaires, ou enfin pour se consoler, à la vue de la ferveur de ces jeunes religieux et des espérances qu'ils donnaient à la Compagnie, de l'affliction que lui causaient des entreprises domestiques telles que celles dont nous avons fait le récit.

Elles avaient été énergiquement réprimées par la cinquième Congrégation générale. Mais, comme du foyer d'un incendie étouffé sous les ruines qu'il a faites, il s'échappe quelque temps encore des flammes mal éteintes, de même les troubles apaisés par l'autorité laissent toujours après eux une certaine agitation qui ne cède qu'au temps ou à de nouveaux coups de vigueur. Les chefs de ceux qui les avaient excités dans les Provinces d'Espagne avaient presque tous disparu de la scène. Les uns expiaient par le repentir les emportements d'un caractère indompté, ou les transports d'une imagination ardente; les autres traînaient dans le siècle une existence méprisée; Joseph Acosta, objet de la clémence du P. Aquaviva, était mort en 1600, recteur du collége de Salamanque. Leurs rares adhérents, dispersés de côté et d'autre, n'osaient ni soutenir leurs prétentions ni les abandonner, lorsque Hernando de Mendoza entreprit de rallier ces tristes débris d'un parti condamné.

Hernando de Mendoza, d'une illustre maison d'Espagne, n'avait pas su sacrifier à l'humilité de sa profession l'orgueil de sa naissance. Trop imbu des goûts et des illusions du siècle, il était plus flatté de vivre avec les égaux que la nature lui avait donnés parmi les grands du monde, que de partager, dans l'état régulier, la vie commune de modestes confrères. Cette funeste disposition le rapprocha autant des uns qu'elle l'éloigna des autres. Et il eut le malheur de rencontrer parmi les premiers une amitié assez forte pour le leur rendre comme nécessaire; assez honorable pour l'aveugler sur ses devoirs, assez puissante pour le défendre contre sa règle.

Le comte de Lemos, un des plus grands seigneurs de la cour, avait conçu pour lui une affection extraordinaire. Il lui avait confié les intérêts de sa conscience; et à ce titre Mendoza

l'accompagnait dans les missions diplomatiques, comme dans les gouvernements dont il était chargé. Le comte voulut le garder auprès de sa personne, lorsque la confiance de son souverain l'eut rappelé à Madrid et employé aux grandes affaires de l'État.

L'air de la cour dégoûta Mendoza de celui de la discipline régulière : quoique toujours réglé dans ses mœurs, fidèle à ses devoirs de prêtre, il oublia néanmoins ceux de son état : l'indépendance devint pour lui une habitude, et il ne connut plus le joug de l'obéissance.

Le P. Général avait plusieurs fois essayé de le ramener à l'ordre ; mais le comte de Lemos avait repoussé ces tentatives avec une hauteur et une vivacité qui pouvaient inspirer des craintes. Cependant Aquaviva n'en fut pas effrayé : chargé de faire respecter la règle, il n'était pas homme à la trahir par faiblesse. Mais aussi prudent que ferme, il s'efforça de remplir le devoir de sa charge, sans humilier la grandeur du comte de Lemos. Dès qu'il fut fixé à la cour, le Père Général, revenant à la charge, lui représenta avec autant de douceur que de raison l'obligation que la conscience imposait à Mendoza de rentrer dans la communauté, et à ses supérieurs de l'y rappeler. Des procédés si modestes, des motifs si puissants ne furent ni goûtés ni compris. Toutefois, Mendoza fut obligé de se remettre sous la règle. Mais comme il en avait perdu l'esprit, il en méconnut les devoirs : il ne reçut qu'avec une extrême répugnance un ordre qu'il aurait dû bénir.

De leur côté, le comte et la comtesse de Lemos, se croyant outragés dans leur dignité par une mesure, cependant si juste, mirent leur honneur à la faire révoquer et à se venger de celui qui l'avait prise. Mais, persuadés qu'ils ne pourraient rien sur Aquaviva, tant qu'il serait à Rome, ils conçurent le dessein de le forcer, sous des prétextes spécieux, de faire un voyage en Espagne, dans l'espoir que là il leur serait moins difficile de le fléchir ou de le briser.

Au premier bruit d'une tentative si étrange, Ribadeneyra

frémit de crainte et d'indignation ; mais, loin de s'abandonner à ces sentiments, il prit aussitôt des mesures pour conjurer la violence dont on menaçait son supérieur et les dangers qui pouvaient en résulter. Son premier soin fut d'agir auprès de la comtesse de Lemos pour l'engager à renoncer à un projet inspiré par la colère. Il lui écrivit donc une lettre dans laquelle il lui représenta, avec autant de respect que de fermeté, l'irrégularité de ses procédés et les suites qu'ils pouvaient avoir.

« Quoique je vive dans la solitude que vous savez, lui disait-il, quoiqu'il me convienne mieux de me préparer à aller rendre compte de mes péchés au souverain Juge que de m'occuper des choses d'ici-bas, j'ai pensé néanmoins que je devais écrire cette lettre à Votre Excellence, pour ne pas assumer encore le reproche que me ferait le Seigneur de n'avoir rempli mon devoir, ni envers la glorieuse mémoire de notre bienheureux P. François, ni envers vous, Madame, qui êtes sa petite-fille. Je prie donc Votre Excellence de l'agréer, sinon de la part d'un enfant de la Compagnie, au moins de la part d'un enfant chéri, d'un serviteur dévoué de votre saint aïeul.

« Votre Excellence, me dit-on, prétend que notre P. Général vienne en Espagne, et que Sa Sainteté le lui ordonne. Nous avons nous aussi désiré que Sa Paternité fît ce voyage, nous l'en avons quelquefois priée ; et il n'a pas tenu à elle de se rendre à nos vœux : les affaires plus importantes du gouvernement général de la Compagnie ne le lui ont jamais permis. Aujourd'hui, Madame, ce voyage n'est plus de saison, et les moyens que vous prenez pour l'obtenir sont, à mon avis, hors de propos. »

La comtesse de Lemos prétendait qu'elle avait formé ce projet dans l'intention de rendre service aux *Provinces* d'Espagne, et de leur donner les moyens d'établir des relations plus intimes avec leur supérieur général. Ribadeneyra, supposant que son intention était sincère, la remercie d'une sollicitude si bienveillante ; mais il lui fait remarquer que les moyens dont elle use pour la satisfaire n'obtiendront pas le résultat

qu'elle espère, et amèneront des inconvénients contraires à son intention. Les inconvénients les plus graves étaient l'affront qu'elle voulait faire au P. Aquaviva, les dommages qu'entraînerait son absence, et les secousses que la discipline pouvait en recevoir. Mais ces raisons étaient plus capables d'irriter que d'apaiser la colère de la comtesse de Lemos. Ribadeneyra n'a donc garde de lui en parler : il se borne à lui en alléguer deux autres qui, bien que plus faibles, étaient cependant plus propres à faire impression sur une âme si altière.

« Notre Général, dit-il, est notre Père commun et le chef de tout le corps de la Compagnie, dont le gouvernement, comme vous le savez, roule presque tout entier sur lui : en sorte qu'on ne peut toucher au chef sans toucher à tout le corps ; et comme la Compagnie est répandue dans tant de nations et de contrées du monde, elle en ressentira partout le contre-coup. On dira partout que nous, Espagnols, nous sommes schismatiques et séparés de notre chef, et que, par l'entremise de Votre Excellence, nous avons entrepris de l'inquiéter, et de contrarier les *Provinces* étrangères en les forçant d'interrompre leurs relations avec lui. Elles se confirmeront dans l'opinion qu'elles conçurent de nous lorsque, en 1592, se rassembla la dernière Congrégation générale sur les instances du Roi (que Dieu ait dans sa gloire). De là suivra un autre inconvénient non moins préjudiciable au nom espagnol, celui de rendre toute notre nation encore plus odieuse qu'elle n'est déjà...

« En outre, Madame, quelle estime voulez-vous que nous ayons pour le P. Hernando de Mendoza, si nous apprenons qu'il agit par vous dans cette affaire, ou qu'il n'a pas usé, pour vous en détourner, du crédit que vous lui accordez ? Souvenons-nous de l'exemple du P. Joseph d'Acosta : il était animé de bonnes intentions, je le crois ; il avait en vue le bien de l'Ordre ; mais parce qu'il fut envoyé à Rome par le Roi, et qu'il y agit (au nom de Sa Majesté) pour faire assembler la Congrégation générale, son nom devint pour tous, même pour ses amis, un objet d'horreur. Ce ne fut point la réunion de cette

Congrégation qui le rendit si odieux, puisque le P. Général pensait à la convoquer, comme il me l'écrivit lui-même, mais l'autorité du Roi, qu'il fit intervenir, et la contrainte dont il usa au nom de Sa Majesté, ce qui déplut beaucoup aux autres nations.

« Je désire que Votre Excellence et Mgr le duc reçoivent de nous les services que nous leur devons ; c'est pourquoi je voudrais que, lorsque Vos Excellences désirent quelque chose de nous, elles nous manifestassent simplement leurs volontés, et ne prissent pas, pour nous les imposer, surtout dans une affaire si grave, des moyens dont la rigueur peut attiédir le désir que nous avons de vous plaire et les prières que nous faisons pour vous. »

Cependant Ribadeneyra ne met pas en doute les bonnes intentions de Son Excellence : il a soin de le répéter ici; mais il la conjure de laisser à la Compagnie elle-même le soin de juger de ce qui lui convient et de prendre, quand il le faut, les mesures que lui conseillent ou que lui permettent ses règles.

« D'ailleurs, dit-il en finissant, notre P. Général est si ferme, si dégagé des choses de la terre, si indépendant de toute considération humaine, toutes les fois qu'il s'agit de la gloire de Dieu et du bien de la Compagnie, dont le Seigneur lui a confié le gouvernement, qu'il ne s'écartera jamais, j'en suis certain, des voies régulières.

« Je pourrais ajouter beaucoup d'autres choses qui se présentent à moi; mais celles que je viens d'exposer suffiront à Votre Excellence; je la supplie de les prendre en considération, et d'agréer ma démarche comme le témoignage du désir que mes frères et moi nous avons de reconnaître par nos services ce que nous vous devons. Que le Seigneur donne à Vos Excellences, pendant ces fêtes de Noël, toutes les faveurs que je lui demande et que je vous souhaite.

« Madrid, 22 décembre 1604 (1). »

(1) Lopez, *Recueil de pièces relatives à la Vie de Ribadeneyra.*

Ribadeneyra savait bien que sa lettre serait soumise à Mendoza, et que de lui dépendait l'effet qu'il pouvait en espérer. C'est pourquoi il y ajouta, pour lui, un billet ainsi conçu :

« J'adresse à Madame la comtesse de Lemos la lettre que vous verrez ; je me suis fait un devoir de conscience de l'écrire à cause des obligations particulières que j'ai à Son Excellence, et de l'expérience que j'ai acquise dans une longue pratique de l'Institut. Mais je vous assure, comme religieux et comme ami, qu'un des plus puissants motifs qui m'ont engagé à faire cette démarche, c'est l'affection que je vous porte et le désir que j'ai de votre bien, et même de votre honneur ; car je ne voudrais pas qu'on pût se demander un jour : Pourquoi donc Hernando de Mendoza n'empêcha-t-il pas cela? Veuillez bien le considérer : j'attends de votre religion et de votre sagesse que vous arrangerez tout de manière que Leurs Excellences soient satisfaites sans que la Compagnie en souffre, et que nous autres nous nous attirions les reproches des autres nations. Pour moi, j'ai rempli mon devoir et satisfait à la tendre affection que je vous porte. Je me recommande instamment à vos prières et à vos saints sacrifices (1). »

Ribadeneyra ne retira de sa démarche que la satisfaction d'avoir rempli un devoir. Le comte et la comtesse de Lemos ne s'étaient pas donné le temps de réfléchir sur leur résolution, ni d'attendre les avis des autres : à peine l'eurent-ils formée, qu'ils se mirent à l'exécuter ; et pour mieux y réussir ils parvinrent à y associer Philippe III, en lui persuadant que le bien de la Compagnie exigeait, dans les circonstances où l'on se trouvait, que le P. Aquaviva fît, comme les Généraux d'autres Ordres, la visite des *Provinces* d'Espagne. Philippe III, prince sincèrement pieux, mais facile à surprendre, entra d'autant plus volontiers dans ce complot qu'il croyait embrasser une bonne intention et les intérêts d'un Ordre qu'il honorait de son estime. Il ordonna donc au duc de Sessa, son ambassadeur à

(1) Lopez, *ibid.*

Rome, d'agir auprès du Pape pour forcer Aquaviva à faire le voyage imaginé par les protecteurs de Mendoza.

Clément VIII, malgré les réclamations du roi de France et d'autres princes catholiques, ajouta cette concession à toutes celles qu'il avait déjà faites à la cour de Madrid. Aquaviva reçut l'ordre de se rendre en Espagne; mais il fut d'abord empêché par une grave maladie, puis dispensé par la mort du Pape d'entreprendre ce voyage.

Déchus de leurs prétentions, le comte et la comtesse de Lemos pensèrent à mettre leur protégé à l'abri des rigueurs ou des exigences de la discipline. Ils eurent encore recours à l'autorité du roi et à l'intervention de son ambassadeur à Rome. Quoique moins conciliant que Clément VIII, Paul V ne voulut pas s'aliéner par un refus la cour de Madrid, au commencement de son règne et dans un moment où l'Espagne s'occupait activement à ramener à l'obéissance la république de Venise, révoltée contre lui. Il accorda donc aux instances de la comtesse de Lemos un bref par lequel il permettait à Mendoza de vivre en dehors de sa règle sans cesser de lui appartenir. Cette concession s'accordait assez facilement à des religieux d'autres Ordres; elle s'est même perpétuée jusqu'à nos jours; mais pour la Compagnie c'était un exemple inouï, une innovation dont l'effet, grâce à Dieu, n'a pas été contagieux. Cependant Ribadeneyra et ses confrères, comme le P. Aquaviva, la supportèrent avec d'autant moins de peine qu'elle délivrait leurs communautés de la présence d'un sujet indocile.

Ils furent moins résignés lorsqu'ils apprirent que la comtesse de Lemos faisait faire des démarches à Rome pour obtenir à son protégé l'autorisation de vivre dans les communautés de son Ordre comme au dehors, c'est-à-dire dans une complète indépendance de la règle et des supérieurs. S'appuyant sur les exemples d'autres Ordres, elle prétendait que la Compagnie devait aussi adopter, en faveur de Hernando de Mendoza, cette classe de religieux qui jouissent de certaines exemptions qu'on accorde à leur âge, ou à leurs

services passés. Elle ne faisait peut-être pas attention que, quoique tous les Ordres religieux tendent à un but commun, à la perfection évangélique, ils ont cependant chacun une organisation particulière qui permet à l'un de suivre sans danger certains usages qu'un autre ne pourrait adopter sans nuire à son régime intérieur. Ainsi la Compagnie de Jésus aurait brisé l'harmonie de ses Constitutions et de son gouvernement, si elle avait accepté la catégorie qu'on voulait introduire dans son sein. C'est pourquoi, dès qu'elle fut menacée de ce danger, elle réunit tous ses efforts pour le repousser.

C'était au moment où les Congrégations provinciales étaient assemblées pour envoyer leurs représentants à la Congrégation triennale des Procureurs. Celle de Tolède surtout, à laquelle appartenait Mendoza, se préoccupa vivement des démarches du comte et de la comtesse de Lemos. Pour les arrêter, elle résolut d'agir à son tour auprès du Souverain-Pontife, et de le conjurer humblement de leur épargner la violence qu'on voulait faire à la discipline régulière. Ribadeneyra, principal auteur de cet avis, fut chargé de l'exposer au Saint-Père, au nom de toute la *Province*. Il remplit sa commission avec tout l'amour qu'il portait à sa règle, avec la sagesse qui accompagnait tous ses actes, et l'énergie que lui inspirait l'horreur des innovations. Ces sentiments sont empreints dans la supplique suivante qu'il adressa au Pape Paul V :

« Très-Saint-Père,

« Depuis que Dieu Notre-Seigneur a daigné envoyer au service de l'Église catholique, apostolique et romaine, sa petite Compagnie de Jésus, elle a toujours été en butte aux persécutions, non-seulement des hérétiques et des ennemis de cette sainte Église, mais encore de certains catholiques qui, animés d'un faux zèle ou d'une passion véritable, la tourmentent encore aujourd'hui de différentes manières, Dieu le permettant ainsi pour la purifier, la fortifier et l'affermir de plus en plus, par

les tribulations, comme un grand arbre que les vents ne font qu'affermir dans ses racines. Ces épreuves et ces contradictions, Très-Saint-Père, ne nous affligent point ; mais ce que nous ne pourrions supporter, ce serait la désunion domestique; ce serait le relâchement de ceux qui, contents de porter l'habit et le nom de religieux, voudraient secouer le joug de l'obéissance, se soustraire à l'empire de leurs règles, infecter les autres de leurs mauvais exemples, et semer le scandale dans un Ordre consacré, par sa vocation, au service de Votre Sainteté et du Saint-Siége apostolique, dont la protection l'a toujours victorieusement soutenu contre les attaques de ses ennemis. Or, c'est le malheur dont nous menace le P. Hernando de Mendoza, qui, fier du Bref par lequel Votre Sainteté l'a exempté de la vie de communauté, se vante partout qu'il peut à son gré rester dans la Compagnie ou en sortir. Cette nouveauté, Très-Saint-Père, est inouïe parmi nous : nous sommes profondément affligés de la voir se produire de nos jours. Quoi ! il y aurait parmi nous des hommes qui, avec l'autorisation de Votre Sainteté, prétendraient vivre en dehors de nos communautés, être religieux hors de leur religion ! Cette pensée nous arrache des larmes; cependant nous nous résignons dans un humble silence à l'intention de Votre Sainteté qui a jugé qu'il valait mieux séparer de nous ce membre gâté que de nous exposer au danger d'en subir l'infection. Mais, Très-Saint-Père, que Hernando de Mendoza prétende être des nôtres sans en être, vivre dans une complète indépendance avec ceux qui font profession d'une obéissance si rigoureuse, établir par son exemple des antécédents qui peuvent avoir pour nous des suites si funestes, c'est une chose qui remplit nos cœurs d'une cruelle amertume ; elle nous oblige à nous jeter tous aux pieds de Votre Sainteté, à la supplier humblement de ne pas permettre que, sous son heureux pontificat, cette petite Compagnie qui, sous les auspices du Saint-Siége, auquel elle est toute dévouée, verse si généreusement son sang parmi les hérétiques et s'oppose avec tant de vigueur aux entreprises de vos enfants rebelles, perde sa gloire,

sa vigueur et des forces dont elle a besoin pour accomplir son œuvre. Car, Très-Saint-Père, si notre religion venait à être privée de ses fondements, c'est-à-dire de la pauvreté, de l'humilité, du mépris des choses de ce monde, de l'estime de celles du Ciel, de toutes ces vertus qui, avec la grâce de Dieu et la faveur du Saint-Siége, lui ont donné la force de rendre à l'Église les services que Votre Sainteté n'ignore pas, elle pourrait être envahie par un esprit d'ambition, de cupidité, de vanité ; dès lors nous serions non plus les ministres de Dieu, les fidèles soldats de Votre Sainteté, mais les esclaves de l'égoïsme, plus jaloux de nos propres intérêts que de la gloire de Dieu et du bien de l'Église, pour le service de laquelle cependant Dieu a institué notre religion. Si donc Votre Sainteté désire que les enfants de la Compagnie, vos très-humbles et très-dévoués serviteurs, soient d'utiles ministres de Dieu, des soldats fidèles et dévoués aux volontés de Votre Sainteté, qu'elle daigne, par sa protection, nous maintenir dans l'intégrité de notre Institut, nous préserver de cette indépendance, de ces exemptions, de tous ces avantages humains si contraires à l'esprit de ce grand serviteur de Dieu, notre bon Père Ignace, et à la perfection dont il nous a donné l'exemple dans sa vie et des leçons dans ses Constitutions : c'est en coupant la racine du mal qu'on en prévient les funestes fruits.

« L'homme dont nous parlons est inquiet, ami et soutien de ceux qui lui ressemblent; ces défauts l'ont plus d'une fois conduit jusqu'à la porte de sa religion. Or, s'il venait à bout d'obtenir de vivre parmi nous indépendant de la règle et de l'obéissance, ne profiterait-il pas de cette liberté pour semer la zizanie partout et s'abandonner à son caractère avec d'autant plus d'audace qu'il ne reconnaîtrait point de supérieur? Ne serait-il pas à craindre que son exemple n'eût des imitateurs, et ne donnât à d'autres l'envie de se procurer une exemption qu'ils croiraient avoir mieux méritée que lui ? Et ne pourraient-ils pas comme lui appuyer leurs prétentions sur de puissantes intercessions ? Nous avons besoin de la plus grande patience

pour le supporter maintenant qu'il est encore assujetti à la règle : que serait-ce donc si l'autorisation de Votre Sainteté venait encore à le débarrasser de ce frein ? De pareilles exemptions furent toujours fatales aux religions : grâce à Dieu, la Compagnie est restée assez fidèle à son Institut pour redouter ce danger, ou plutôt pour ne pas mériter ce châtiment, et pour se croire obligée de se jeter aux pieds de Votre Sainteté, et la supplier, *per viscera misericordiæ Dei nostri*, de lui épargner un si grand malheur. C'est la prière que lui adressent en particulier le Provincial et les Pères Consulteurs de cette *Province* de Tolède, à laquelle appartient Mendoza : témoins des inconvénients de cet état de choses, nous les sentons plus vivement, et nous en craignons davantage les suites; c'est pourquoi nous avons cru que nous étions plus strictement obligés d'exposer humblement notre affliction à Votre Sainteté, avec la confiance que, dans sa clémence et sa bonté, elle daignera la soulager. Nous ne demandons point de faveurs temporelles; nous désirons seulement conserver les armes avec lesquelles nous avons jusqu'à ce jour combattu et vaincu les ennemis de la sainte Église, que nous voulons toujours servir. Toutes les autres Provinces d'Espagne partagent les mêmes sentiments. Ah ! si nous pouvions montrer nos cœurs à Votre Sainteté, elle les verrait en proie à l'affliction que leur cause la crainte que ce funeste exemple n'amène la ruine de la Compagnie. Très-Saint-Père, vous êtes le Vicaire de Jésus-Christ sur la terre; vous êtes notre maître, notre père, notre refuge : à l'abri de votre protection, comme dans un port assuré, nous pourrons échapper aux tempêtes partout et toujours soulevées contre nous, et jouir tranquillement des faveurs aussi grandes que nombreuses que nous départent vos charitables et puissantes mains. Mais de tous les bienfaits que nous pouvons recevoir de Votre Sainteté, le plus grand, le plus général, le plus important pour nous c'est le maintien de la Compagnie dans la pureté, dans l'intégrité, dans l'esprit de son Institut. Nous supplions donc humblement Votre Sainteté de protéger du

haut de la barque de saint Pierre, qu'elle gouverne, cette petite nacelle de la Compagnie contre les flots des persécutions dont elle la voit assaillie.

« Ce fut la faveur que lui accordèrent les prédécesseurs de Votre Sainteté. Et pour ne parler ici que de Paul III d'heureuse mémoire, comme sur les instances de Ferdinand, roi des Romains, il était décidé à nommer le P. Le Jay évêque de Trieste, il abandonna ce dessein dès que notre bienheureux Père Ignace lui eut fait entendre que cet honneur serait fatal à la Compagnie ; car il préférait l'intégrité d'un Ordre qu'il avait confirmé, aux instances d'un roi, et même aux avantages que cette promotion pouvait apporter à une Église particulière.

« Le Pape Jules III ne pensait pas autrement : souvent prié par le même prince d'élever le P. Canisius sur le siége épiscopal de Vienne, et de l'opposer ainsi aux hérésies qui infestaient ce diocèse, il refusa de se rendre à de si nobles et de si pieuses instances, seulement parce que le P. Ignace lui représenta que si on ouvrait cette porte à l'ambition, d'autres maux pourraient s'introduire avec elle dans la Compagnie.

« Or, ce que firent ces deux saints et sages Pontifes, nous espérons que Votre Sainteté daignera le faire d'autant plus volontiers qu'il s'agit ici non d'élever deux saints et savants hommes sur des siéges épiscopaux, ni de les opposer comme des digues aux envahissements et aux ravages de l'hérésie, mais de donner une plus grande liberté à un homme indépendant dont le caractère et l'indiscipline voudraient, contre les très-pures intentions de Votre Sainteté, s'appuyer de l'autorité du Saint-Siége pour mettre le trouble parmi nous. Du reste, nous nous remettons à ce que vous dira le P. de Vega, procureur de cette Province, que nous avons chargé de baiser humblement de notre part les pieds de Votre Sainteté, de lui porter cette lettre, et de lui représenter nos vœux et notre douleur.

« De Madrid, le 27 octobre 1606. »

Cette supplique et les humbles réclamations d'Aquaviva

reçurent du Saint-Père un accueil favorable : loin de permettre à Mendoza l'indépendance qu'on demandait pour lui, il lui accorda seulement un bref dans lequel il le recommandait à la charité de ses supérieurs et de tous ses confrères, tant qu'il vivrait parmi eux, et l'autorisait à rentrer dans le monde, s'il ne pouvait pas s'accommoder des devoirs de la religion.

Tous les égards de la charité la plus patiente furent en effet prodigués à Mendoza ; mais il fut obligé de vivre confondu avec ses confrères et de porter, comme eux, le joug de la discipline. Cette sujétion et cette obscurité lui étaient également à charge; il les subit néanmoins dans l'espoir que la prochaine Congrégation générale lui fournirait l'occasion de reprendre ses avantages.

La Congrégation triennale des Procureurs, tenue à Rome vers la fin de l'an 1606, avait déclaré qu'il était utile et opportun de réunir de nouveau la Congrégation générale ; et le P. Aquaviva l'avait aussitôt convoquée pour le 30 septembre de l'année suivante. Mais comme des questions plus graves que celles qu'elle devait traiter s'agitaient alors dans d'autres Congrégations, elle ne pouvait se réunir que lorsque le Souverain-Pontife aurait mis fin à des débats dont l'importance et la solennité tenaient en suspens la catholicité tout entière. Nous n'en parlerons ici que pour constater l'issue à laquelle aboutirent certaines discussions dont nous avons dû rapporter l'origine et les progrès.

Melchior Cano, on s'en souvient, avait ouvert, contre l'Ordre nouvellement fondé par saint Ignace, une campagne que poursuivirent après lui des hommes formés à son école ou animés de ses sentiments. Peredo et Bañez se distinguèrent entre tous par la vivacité de leurs attaques. Ils étaient secondés par quelques partisans moins habiles, mais aussi véhéments. Les uns et les autres, après avoir attaqué, malgré leurs supérieurs, malgré les Souverains-Pontifes, le nouvel Institut, attaquèrent, selon un plan convenu, la doctrine de ses théologiens, qui, nouveaux venus, prenaient dès lors dans l'école une

position respectable. Le livre de Louis Molina, *De l'Accord du libre arbitre avec la grâce*, tomba au milieu de ce conflit : il portait l'approbation de l'Inquisition de Portugal, c'est-à-dire du savant Barthélemy Ferceira, de l'Ordre de Saint-Dominique, à qui elle en avait confié l'examen. N'importe, il devint le but des attaques, parce qu'il ne contenait pas, sur cette question, l'opinion des agresseurs. Après avoir vainement tenté de le faire condamner en Espagne, ils le dénoncèrent à Rome, où de puissantes protections semblaient leur promettre plus de succès. Ils obtinrent une première satisfaction de la part d'une commission qui, toute à leur dévotion, trouva des erreurs dans un livre où de plus grands théologiens et des universités entières n'en avaient point vu.

Le P. Molina n'était plus là pour se défendre : il était mort le 12 octobre de l'an 1600, au milieu du bruit que faisait son livre, mais avec la conscience de ne l'avoir écrit que dans l'intérêt de la vérité et de la gloire de Dieu. Ses confrères, persuadés qu'il n'avait pas manqué son but, prirent la défense de sa doctrine ; et Clément VIII, peu content de la censure que la Commission avait portée avec une légèreté suspecte, se décida sur les instances d'Aquaviva à tirer ces graves questions des disputes privées, à les soumettre à un examen plus solennel et plus approfondi, et à présider lui-même aux débats contradictoires des deux partis. Ces réunions, si fameuses sous le nom de *Congrégations de Auxiliis*, parce qu'on y disputait des secours que l'homme reçoit de la grâce pour faire méritoirement le bien, s'ouvrirent en présence du Pape, le 20 mars 1602, et se renouvelèrent souvent jusqu'au 28 août 1607.

Celles qui eurent lieu sous le pontificat de Clément VIII se ressentirent beaucoup des influences politiques que nous avons vues plus d'une fois prévaloir à sa cour. A la vérité, Philippe II était revenu de ses préventions contre le P. Aquaviva quand il mourut en 1598 ; mais Philippe III, son fils, héritier de sa piété, ne montra ni la même volonté, ni la même capacité. Il abandonna le gouvernement de ses États au duc de Lerma, qui

n'était guère plus capable de remplacer Philippe II. Or, ce puissant ministre fut amené par sa politique à prendre parti contre Aquaviva. Voici comment. En 1603, Henri IV avait rappelé en France la Compagnie de Jésus, que le Parlement de Paris, pour se venger de la Ligue, avait exilée en 1594. Depuis lors ce bon prince montra pour cet Ordre et pour son chef une bienveillance et une estime singulières. Le P. Aquaviva et la Compagnie répondaient à de si grands bienfaits par les témoignages de l'affection et de la reconnaissance qu'ils méritaient. Mais comme la politique des deux cours de France et d'Espagne faisait alors, comme on le voit dans les correspondances de leurs diplomates de cette époque, des efforts réciproques pour s'élever et s'agrandir aux dépens l'une de l'autre, le duc de Lerma ne voulut voir dans ces hommages que des marques de préférence pour une couronne rivale de celle d'Espagne. Il s'en vengea en plusieurs circonstances, mais surtout dans celle qui nous occupe. L'ambassadeur et tout le parti d'Espagne à Rome, excités par le ministre et par la comtesse de Lemos, prirent hautement fait et cause contre les confrères de Molina ; et leur attitude n'exerça pas une légère influence sur les débats. Elle perdit néanmoins sa prépondérance à la mort de Clément VIII (5 mars 1605), et à l'avènement de Paul V (16 mai de la même année). Ce dernier Pontife, encore cardinal, avait assisté à toutes les Congrégations ; il s'était aperçu que les disputes, quelque nombreuses, quelque longues qu'elles eussent été, avaient toujours été incomplètes, puisqu'on s'était borné à peu près à examiner les rapports de la doctrine de Molina avec celle de saint Augustin. Ce n'était point là le fond de la question : il s'agissait en effet de définir la nature de la grâce, de savoir jusqu'à quel point la volonté humaine peut être influencée par la grâce sans perdre sa liberté, comment le cœur ne cesse point d'être en la disposition de Dieu tout en restant à la disposition de l'homme, et lequel des deux systèmes, ou de la science moyenne, ou des prédéterminations physiques, conciliait mieux l'action de la grâce avec la liberté

humaine. En présence de la question ainsi posée, les rôles changèrent : les accusés à leur tour prirent l'offensive et obligèrent leurs adversaires à se défendre. Les disputes faites dans ces conditions tendaient assez rapidement à une solution, lorsque la révolte de Venise contre le Saint-Siége appela ailleurs les préoccupations de Paul V. Dès que cette malheureuse affaire fut arrangée, le Pontife s'occupa du soin de terminer aussi celle des Congrégations *de Auxiliis*. La cause étant suffisamment instruite, il réunit le 28 août 1607, au Quirinal, une Congrégation de cardinaux pour délibérer avec eux sur la conclusion. Ensuite il dit aux supérieurs généraux de l'Ordre de Saint-Dominique et de la Compagnie de Jésus, qu'il donnerait, quand il le jugerait à propos, une décision apostolique sur le fond de la question ; qu'en attendant, il permettait à chacun des deux partis de suivre et de soutenir son sentiment, mais sans qualifier ni censurer celui de l'autre. Cette décision d'abord provisoire est devenue définitive, puisque la décision promise ne parut jamais (1). Telle fut l'issue, sinon la fin, des contestations suscitées par Melchior Cano, reprises et poursuivies par Diego Peredo et par tant d'autres.

Tandis que ces attaques extérieures contre l'Institut de saint Ignace aboutissaient aux célèbres Congrégations *de Auxiliis*, les discussions soulevées au dedans par les prétentions de Denys Vasquez aboutissaient à la cinquième Congrégation générale. Ribadeneyra s'était efforcé, dès le commencement, d'arrêter les unes et les autres. Peut-être devons-nous, sans cesser de rendre hommage à sa piété filiale, nous applaudir du mauvais succès de ses premières démarches. Car, d'un côté, les Constitutions n'auraient pas été si énergiquement, si efficacement sanctionnées et affermies par l'Ordre réuni dans cette cinquième Congrégation générale; et, de l'autre, la doctrine de Molina, adoptée par la Compagnie, serait restée sous le

(1) Ribadeneyra, *Tratad. de las Persecuc.*, etc., cap. 28.

coup des qualifications injurieuses dont ses adversaires avaient essayé de la flétrir (1).

(1) Depuis cette époque, la Compagnie s'appropria la doctrine de la *Science moyenne*, sortie intacte de si longues et si rudes épreuves ; et elle la conserva avec d'autant plus de soin, que cette conquête lui avait été plus disputée. Un demi-siècle plus tard, quelques théologiens espagnols ayant hasardé sur cette question une opinion qui n'était point celle de la Compagnie, le P. Oliva, alors Général, les rappela à celle qui avait coûté tant de travaux à nos Pères, par la circulaire suivante adressée aux Provinciaux d'Espagne :

JHS

« R^de^ IN CHR^o^ PATER,

« Pax Christi.

« Cum valde cordi semper Societati nostræ fuerint vniformitas et soliditas doctrinæ, vti clarè patet ex pluribus Constitutionum locis, et varijs Congregationum Generalium decretis ; tum præcipuè, ac nominatim, in mat^a^ de Divinis Auxilijs, et Scientia Media ; vt propterea de his speciatim P. Claudius piæ mem. scribendum duxerit ad totam Soc^tem^. Quàm autem strenuè, et præclarè laboraverint Maiores nostri in propugnanda coram duobus Summis Pontificibus Clem. VIII. et Paulo V. ea doctrina de Auxilijs, et de Scientia Media, quam nostra Societas iam tum, et semper, tanquam speciali titulo propriam amplexa est; quantumque inde laudis et existimat^is^ retulerint in Ecclesia Dei, nemini, vel leviter Theologia tincto, opinor ignotum esse. Nunc verò fateor me discruciari animo, quando audio reperiri alicubi (et quidem in Hispania) nonnullos ex Nostris, qui relictis Maiorum in ea explicanda vestigijs, novas excogitarunt vias, sive invexerunt opiniones, quibus plurimum, iudicio multorum, tum obscuratur eius claritas, tum eius soliditas, sinceritasque labefactatur.

« Considerent, quæso, novitatum huiuscemodi Auctores, quàm probrosum Soc^ti^ futurum sit, si nos ipsi convellamus, quæ tanto studio, zelo, et fructu adstruere conati sunt Patres nostri. Qualem triumphum de nobis agent impugnatores nostræ doctrinæ, quando videbunt, hanc quoque à Nostris iam, aut deseri, aut debilitari. Audio cœpisse illos iam alicubi dicere, non esse tam facilem, nec tam perspicuam sent^am^. Societ^is^ de Auxilijs, et de Scientia Media, quàm nos initio iactabamus; cùm nec Nostri nunc sibi satis constent in ea propugnanda. Indelebilem planè notam necesse est, vt inurant harum Auctores novitatum, vel summæ pervicatiæ Maioribus nostris in tuenda doctrina parum solida tanto cum ardore, et tandiù coram Sede Apostolica ; vel pudendæ levitatis sibi ipsis, si sanam,

La sixième Congrégation, que le P. Aquaviva, à l'issue des Congrégations *de Auxiliis*, avait convoquée pour le 21 février de

et solidam doctrinam iudicent, et ab illa nihilominus quoquomodo desciscant. Nullo alio potentiore telo vsi sunt contra nos Adversarij nostri, vt nos à Cathedris in aliquibus Vniversitatibus celebrioribus excluderent, quàm dicendo, nos novitatum studiosiores non solum Antiquorum sententias evertere, sed et in nostris, quas protrudimus, firmos non esse. Magnos motus excitavit in Ecclesia Dei P. Molina quando produxit novam (vt tunc videbatur) gratiæ, et liberi arbitrij concordiam, et quamvis tandem feliciter ij sedati fuerint, cesserintque in magnam Ecclesiæ vtilitatem, tamen gravissimum tunc Societas adducta est in discrimen. Quid fieret modo, si alia novitas nunc prodiret à nobis circa eamdem materiam, sive alius concordiæ modus? Armarentur inde contra nos Prædeterminantes : Insultarent nobis Iansenistæ, et ingemisceret Orbis Literatorum, sibi in re tanti momenti non licere per Nostros quietè consistere.

« Absit igitur, vt inferamus hoc crimen gloriæ nostræ, quæ est in Christo, aut huiuscemodi arma contra nos Adversarijs nostris suppeditemus. Absit, vt qui ex præscripto S. P. N. Ignatij toties in Constitutionibus repetito, ex totque decretis Generalium Congregationum tam vniformes in doctrinis esse debemus, circa ista præsertim duo puncta de Auxilijs, et de Scientia Media, tantopere à nostris doctoribus illustrata, vel minimùm à legitima eorum doctrina dissidere incipiamus. Absit, vt hæc duo lumina Societ^is^ tam clara hucusque, aut incongruæ novitatis nebulis obruamus, aut novis difficultatibus, à non legitimis fortasse apprehensionibus oriundis, obtenebremus.

« Quod ne cum ingenti præiudicio nostrarum scholarum eveniat, superest, vt Professores omnes enixè adhorter (prout hisce summa animi contentione facio), vt in re tanti momenti abstineant ab opinionibus novis, et doctrinæ Societ^is^ penitus se conforment, nec à tritis Patrum nostrorum semitis, vt Filij degeneres recedant. Adeò, vt in hac mat^a^ non solum retineatur ipsa doctrinæ substantia, quod est omnino pernecessarium, sed etiam in eius explicatione (vt aliàs quoque sapientissimè monuit R. P. N. Gosvvinus), non recedatur à communi, et hactenus recepto inter Nostros explicandi modo. Ne suspecta alioqui reddatur ipsa Societatis doctrina, dum hactenus receptum inter nos illam defendendi modum reijcimus, eive diffidimus, et alias novas explicat^ues^ gravioribus fortè difficultatibus obnoxias excogitamus.

« Spero neminem fore ex Professoribus nostris, qui huic meæ adhortat^ni^ et iustissimo desiderio morem posthac non sit gesturus. Alioquin, quod præscribit *Cong^o^ 5. Generalis*, *decr^o^* 41, § 4, et opere exequuti sunt,

l'an 1608, ne fut ni moins fidèle à saint Ignace, ni moins ferme à défendre son œuvre. Peu de jours avant l'ouverture de ses séances, Ribadeneyra lui adressa, par l'intermédiaire du P. Général, quelques points qui excitaient sa sollicitude, et sur lesquels il appelait celle des députés. « D'abord et avant tout, disait-il, qu'on ait soin de ne pas toucher à la substance de l'Institut, puisque Dieu lui-même l'a inspiré à notre bienheureux Père Ignace. C'est avec lui et par lui que la Compagnie a déjà vécu soixante-sept ans, qu'elle a fait tant de bien et tant de prodiges dans le monde. Elle en aurait fait plus encore, si nous avions tous été fidèles à le garder dans sa perfection. Les raisons qu'allèguent quelques-uns pour y faire des changements ne sont que des hallucinations d'imaginations troublées, ou des rêves d'hommes qui ne connaissent ni l'esprit ni la lettre de l'Institut, ou qui ne l'estiment pas parce qu'ils ne pénètrent pas la grâce que Dieu y attache. »

Cette sainte sollicitude de Ribadeneyra pour l'intégrité de l'Institut lui arrachait quelquefois sinon des plaintes, au moins de graves observations sur les mesures disciplinaires que les circonstances commandaient aux supérieurs ou aux Congrégations générales. Il croyait voir dans ces dispositions autant d'innovations, parce qu'elles n'avaient pas encore eu lieu dans la Compagnie. Ainsi, la cinquième Congrégation générale, frappée

tum P. Claudius, tum P. Mutius, alijque Generales, ego quoque, vel invitus, cogar exequutioni mandare; et pronos ad novitates eiusmodi, à docendi munere removere. Permittere siquidem non debeo, vt pruritus ad opiniones novas, aut minus rectas, intelligentia paucorum in re tam grav[i] [l]abem intolerabilem aspergat toti Societati.

« Porro, vt omnibus, quorum interest, rite de hac nostra voluntate constet, R. V. curet has meas literas publicè legi in omnibus Collegijs istius Provinciæ, vbi Theologia, aut Philosophia docetur à Nostris, et meminerint mei in suis SS. Sacrificijs et precibus.

« Romæ, 12 Ianuarij 1664.

« R. V^a

« Servus in Chr^o,

« Ioan. Paulus OLIVA. »

des inconvénients que créaient à la Compagnie les sujets de race juive ou maure qu'on y avait admis, décida, dans son décret cinquante-deuxième, que désormais l'entrée de la Compagnie leur serait interdite. Or c'était la première fois qu'une Congrégation générale prenait une si grave décision. C'était une innovation non à l'Institut, mais à un usage jusqu'alors conservé dans la Compagnie. Il n'en fallut pas davantage pour effrayer la piété filiale de Ribadeneyra. Dès l'an 1598, il adressa au P. Général un long mémoire où il exprimait le regret qu'on eût fait ce décret, et le désir qu'il fût rapporté par une autre Congrégation générale, par la raison que saint Ignace n'avait pas exclu les postulants de ces deux races, et que jusqu'alors la Compagnie avait gardé la même conduite. Mais saint Ignace n'avait pas vu, et la Compagnie n'avait pas encore éprouvé les cruels inconvénients qui avaient forcé la cinquième Congrégation générale à porter une décision si rigoureuse. Les Églises d'Espagne, instruites par les mêmes leçons, avaient adopté la même mesure pour elles ; et elles ne faisaient d'exception qu'en faveur de ceux qui, à de rares talents, ajoutaient toutes les garanties d'une vertu solide.

Ribadeneyra revenait sur la même question dans la lettre qu'il écrivit au P. Aquaviva, à la veille de la sixième Congrégation générale, et il y exprimait en termes chaleureux les mêmes regrets et le même désir. Du reste, il applaudissait à toutes les autres dispositions qu'avait arrêtées la Congrégation précédente. Il demandait même instamment qu'on fît aux Provinciaux un devoir de les mettre à exécution ; qu'on nommât, au besoin, des Visiteurs pour aider les Provinciaux dans l'accomplissement de ce devoir ; et que les uns et les autres prissent des mesures sévères pour découvrir ou pour réprimer ceux qui tenteraient d'infirmer les décrets de la Congrégation générale, ou de ressusciter les prétentions qu'elle avait condamnées.

Son amour pour l'Institut le rendait encore plus exigeant. Dans sa lettre, il appelait l'attention du P. Général et de la

Congrégation sur quelques nouveaux usages qu'il voyait s'établir autour de lui. Quoiqu'ils fussent forcément amenés par le temps, ils ne constituaient pas moins, aux yeux de Ribadeneyra, des abus répréhensibles, parce qu'ils s'éloignaient des usages des premiers jours de la Compagnie. Ainsi, les fondations nouvelles, les missions de la Compagnie dans les colonies espagnoles, les développements qu'avaient pris en Espagne l'enseignement littéraire et les œuvres de la Compagnie apportaient aux Pères préposés à l'administration des intérêts matériels de ces établissements ou de ces missions, un surcroît de soins et de devoirs qui les obligeaient à recourir souvent aux ministres du Roi, et plus d'une fois aux dépositaires de la justice. En présence de ces nécessités nouvelles, Ribadeneyra se rappelait les jours où la Compagnie, réduite à vivre d'aumônes, n'avait point de propriétés à défendre contre la cupidité d'autrui, ni de viatique à donner à ses enfants, condamnés à faire à pied des voyages lointains ; et il regrettait qu'une prospérité importune lui eût fourni les moyens ou l'occasion de s'écarter quelquefois de la perfection de cette pauvreté primitive. C'est pourquoi, dans la lettre que nous analysons, il priait le P. Aquaviva de régler les préoccupations terrestres que ce nouvel état de choses créait aux religieux chargés des intérêts matériels des maisons, des *Provinces* et des missions. Enfin, en terminant sa lettre, Ribadeneyra appelle l'attention du P. Aquaviva sur la nécessité de former des supérieurs selon l'esprit de l'Institut, puisque c'est à eux qu'il appartient de le faire observer et d'apprendre aux autres à y conformer leur conduite (1).

Ce dernier point avait déjà été prévu et sagement réglé par la Congrégation précédente. Les autres observations de Ribadeneyra furent prises en considération par Aquaviva : il satisfit lui-même aux unes et soumit les autres à la sixième Congréga-

(1) Minute autogr. Academ. de la historia, de Madrid. Mss. adquirid. de la Direcc. de la Instr. publica. Legajo 230.

tion générale, qui y eut égard dans plusieurs de ses décrets ; mais loin de revenir sur le décret qui fermait l'entrée de la Compagnie aux sujets de sang juif et maure *titulo infamiæ*, elle le maintint dans toute sa rigueur. L'Assemblée était trop émue des troubles encore récents qu'avaient excités des hommes de cette race pour arrêter des dispositions en leur faveur. Elle ne fut pas moins sévère à l'égard de ceux qui avaient continué leur œuvre : conformément à la demande de Ribadeneyra, elle prit des mesures énergiques pour les arrêter, et fit aux Provinciaux une obligation de conscience d'agir sévèrement contre eux et contre leurs semblables. Elle fortifia ce décret, qui est le second, par trois autres, les 11, 12 et 13e, qui contiennent des prescriptions rigoureuses pour sauvegarder l'intégrité et l'autorité des Constitutions. Dans les suivants, elle arrêta des mesures également sages non-seulement pour prévenir le retour des maux auxquels elle remédiait, mais encore pour maintenir la discipline religieuse et l'esprit de la règle.

Ainsi furent comprimés et réparés les troubles que nous venons de raconter. Mendoza, qui en fut le dernier fauteur, avait compté sur l'influence de ses nobles protecteurs pour introduire quelques-uns de ses adhérents dans la sixième Congrégation générale, et par eux y faire prévaloir ses prétentions. Mais cette assemblée ne subit que l'ascendant de la conscience, et elle brisa sans faiblesse les dernières espérances des perturbateurs.

Dès qu'il les eut perdues, Mendoza comprit qu'il lui fallait choisir entre la religion et le monde. Il prit ce dernier parti. Moins de trois ans après, il fut nommé à l'évêché de Cuzquo dans le Pérou. Dès ce moment, il se mit à réparer par la sainteté de sa vie les illusions qui l'avaient trompé : pénétré des obligations de sa charge, il les remplit avec tout le zèle et le dévouement qu'elles demandaient : toujours en communication avec ses ouailles, il les visitait souvent dans toute l'étendue de son vaste diocèse, les édifiait par ses exemples, les instruisait par ses discours, par des conférences familières sur leurs

devoirs et sur les vérités de la religion. Et comme, malgré l'activité de son zèle, il craignait encore de ne pas suffire à la responsabilité qui pesait sur lui, il obtint qu'on divisât en trois églises son immense diocèse, préférant le salut des âmes à l'honneur d'une juridiction plus étendue et à une fortune plus splendide. Ayant retrouvé, dans la pratique de la piété, la grandeur naturelle de son caractère, il profita de sa dignité pour rendre justice à l'Institut qu'il avait affligé par les écarts d'une vanité en délire. Peu content d'associer ses anciens confrères à ses travaux apostoliques, il les admettait dans ses conseils et se déchargeait sur eux d'une partie de ses devoirs. Il leur témoignait en toute occasion une affection paternelle, comme pour reconnaître la charité avec laquelle ils l'avaient autrefois supporté. Il s'était même réservé, dans leur collége de Cuzquo, une modeste chambre qu'il habitait plus volontiers et presque aussi souvent que son palais épiscopal. Il s'accommodait alors à toutes les obligations de la vie commune : il obéissait non-seulement à la lettre, mais encore à l'esprit de la règle avec une touchante simplicité. Il ne voulait être distingué en rien des religieux, si ce n'est par les insignes de sa dignité : il suivait le même règlement, faisait les mêmes exercices de piété, s'asseyait à la même table, assistait aux récréations de la communauté, partout et toujours il semblait rivaliser de régularité avec les plus fervents. On voyait qu'il prenait à tâche de rendre à l'Institut, qu'il avait méconnu, un hommage d'autant plus sincère qu'il était plus libre ; et qu'il était heureux de pouvoir aimer comme ses enfants les confrères qu'il s'accusait d'avoir autrefois reniés. Enfin, en 1617, il mourut saintement entre leurs bras, leur laissant avec sa dernière bénédiction un suprême témoignage de son affection et du regret d'avoir affligé la Compagnie (1).

C'est ainsi que Dieu fait succéder les consolations aux épreuves. Du reste, les troubles dont Mendoza avait été le dernier

(1) Cordara, *Hist. Soc. J.* Part. VI, lib. II, nº 217.

fauteur avaient amené, pour la Compagnie, les plus heureux résultats. Outre qu'ils avaient réveillé sa fidélité à ses règles, et ranimé son amour pour la mémoire et l'esprit de saint Ignace, ils lui avaient aussi fourni l'occasion d'expliquer certains points de ses Constitutions, auxquels les événements n'avaient pas encore demandé une plus grande précision, d'en fortifier l'ensemble par de nouveaux décrets qui passèrent dans le corps de l'Institut, d'enlever à chacun tout prétexte de donner aux règles une interprétation arbitraire, source trop féconde de relâchement et d'infidélité, enfin de régler l'exercice de l'autorité dans les divers degrés de sa hiérarchie, et de sauvegarder, dans tous les rangs, les droits de la charité.

La sixième Congrégation générale, qui assura ces avantages à la Compagnie, termina ses travaux le 29 mars 1608 : les députés se séparèrent avec la conscience d'avoir dignement rempli une haute mission ; et ils furent accueillis, à leur retour, par les bénédictions des *Provinces* qu'ils avaient si bien représentées.

En constatant ce glorieux résultat, nous n'éprouvons aucun regret d'avoir raconté les circonstances qui l'amenèrent. Peut-être ne fallait-il rien moins que de telles épreuves pour découvrir toute la profondeur des vues de saint Ignace, qui sut donner à son œuvre une vitalité si vigoureuse, une fin si élevée, des moyens si efficaces, une si savante harmonie entre l'une et les autres, des prescriptions à la fois si larges et si absolues, enfin une organisation qui semble défier les plus terribles secousses. Aussi a-t-il été plus facile de briser son Ordre que d'attenter à l'intégrité de son Institut. Et nous ne savons si la Compagnie de Jésus fut plus grande dans la résignation avec laquelle elle subit le sacrifice de son existence, que dans le dévouement qu'elle montra à l'œuvre de son Fondateur dans les circonstances dont nous venons de tracer le récit. Nous ne pouvons du moins nous défendre d'une certaine admiration en la voyant s'émouvoir, non à la menace d'une suppression, mais seulement au bruit de quelques mouvements pour introduire

des innovations dans ses règles, se lever en masse et protester, par une attitude aussi ferme que sage et modeste, contre l'appui que les puissants du monde prêtaient à ces entreprises, et, malgré eux, accabler de ses anathèmes le petit parti de turbulents qui avaient osé l'invoquer.

D'ailleurs, l'Institut recevait un hommage peut-être plus glorieux encore des illustres religieux, qui, dans leur vie, leurs travaux et leurs œuvres, montraient au monde combien sa direction était puissante sur les esprits et les cœurs. Ouvrages de leurs règles, ils en étaient pour ainsi dire l'apologie vivante. C'était d'abord ce P. Claude Aquaviva dont le génie avait pu mesurer celui de saint Ignace et comprendre toute la sagesse de son œuvre. A sa suite venaient des hommes comme les PP. Robert Bellarmin, Pierre Canisius, Antoine Possevin, Fronton-le-Duc, Pierre Coton, Louis Richeome, Bernard Colnago, Jules Mancinelli, Bernardin Realini, François Coster, Nicolas Orlandini, Charles Scribani, Léonard Lessius, Jean et Pierre Busée, Robert Personius, Gretzer, Pierre Skarga, Matthieu Ricci, Alexandre Valignan, et tant d'autres qui, dans différentes parties de l'univers, mais dans le même temps, employaient au service de l'Église les moyens de procurer la gloire de Dieu qu'ils avaient puisés dans l'Institut de saint Ignace. Nulle part cependant il n'était honoré par autant d'hommes recommandables que dans le foyer même de l'opposition. Il semble que, dans les *Provinces* d'Espagne, l'Institut développait son esprit avec d'autant plus de puissance et de fécondité qu'il y était plus audacieusement attaqué. Au petit groupe d'esprits inquiets qu'il ne reconnaissait pas, il opposait à la fois des personnages tels qu'il les formait, et en si grand nombre qu'un même siècle n'en compta peut-être jamais autant dans les autres pays : quels hommes en effet que les PP. Pierre de Ribadeneyra, Louis de La Palma, Louis Dupont, Alphonse Rodriguez, François Aguado, Jérôme de Florencia, Melchior de Lacerda, Cyprien Suarez, Emmanuel Alvarez, Pierre Fonseca, Louis Molina, Michel Pineda, Thomas et Gaspar Sanchez, Gabriel Vasquez, François

Suarez, Grégoire de Valencia ! Tous ces savants et saints religieux, pour ne pas citer des noms moins connus, quoique non moins dignes de l'être, réparaient par l'éclat de leurs vertus et de leurs travaux, ou littéraires ou apostoliques, les torts qu'on voulait faire à leur profession.

Mais ce qui mit le comble au triomphe de l'Institut, ce fut le solennel hommage que l'Église rendit alors à la vertu de son auteur. Le 26 juillet de l'an 1609, Paul V, reconnaissant les services rendus à la religion par le P. Ignace de Loyola, lui décerna les honneurs du culte public, et mit ainsi le sceau de la sainteté à son Institut, déjà marqué de celui du génie.

Cet événement, qui justifiait si bien le dévouement de la Compagnie à l'œuvre de son Fondateur, avait toujours été la principale préoccupation de Ribadeneyra. Ce fut même le désir de l'amener qui lui ouvrit la carrière d'écrivain qu'il parcourut avec tant de gloire, et dans laquelle nous devons maintenant le suivre.

HISTOIRE

DU PÈRE

RIBADENEYRA

LIVRE SEPTIÈME

ÉCRITS DE RIBADENEYRA. — SA MORT. — HONNEURS RENDUS A SA MÉMOIRE.

Lorsque les supérieurs de Ribadeneyra le renvoyèrent en Espagne, dans l'espoir qu'il réparerait, sous l'influence de l'air natal, la santé qu'il avait sacrifiée au bien de son Ordre et de l'Eglise, ils croyaient ne suivre que les mouvements de leur paternelle sollicitude ; mais ils obéissaient aussi, à leur insu, aux inspirations du Ciel, qui lui réservait, dans sa patrie, la double mission d'y défendre l'Institut de saint Ignace, et de continuer, par ses écrits, les services qu'il avait déjà rendus à la religion.

Ribadeneyra lui-même, averti par ses infirmités incessantes, ne pensait d'abord qu'à se préparer, dans la solitude et la prière, à paraître devant Dieu : il n'avait ni prévu les événe-

ments qui le forcèrent de sortir de son repos, ni tracé le plan des travaux littéraires qu'il devait exécuter. Ce furent les circonstances ménagées par la Providence qui le dirigèrent dans ses démarches, et lui inspirèrent les sujets de ses écrits. Sa première préoccupation avait donc été de se faire un règlement particulier, et de mettre dans les moments de sa journée un ordre, qui, en les consacrant tous au Seigneur, pût cependant apporter une certaine variété à son existence solitaire.

Ainsi, le matin, dès qu'il était levé, il se mettait à genoux, baisait humblement la terre, et faisait une longue méditation, prosterné aux pieds d'un crucifix, ou devant quelqu'une des images extrêmement simples qui faisaient tout l'ornement de sa cellule. Puis il récitait dans la même position, quand il le pouvait, les heures canoniales, et lisait dans l'Evangile la Passion du Sauveur, ou des considérations sur ce mystère dans quelque livre de piété, pour se préparer à la sainte Messe. Il célébrait ensuite l'auguste sacrifice, et avec tant de dévotion qu'il était souvent obligé de s'arrêter pour donner un libre cours à ses larmes.

Lorsque ses souffrances ne lui permettaient pas de descendre à la chapelle, pour dire ou entendre la messe, on lui portait la communion, qu'il recevait à genoux au milieu de sa chambre.

Après la messe et de longues actions de grâces, il remontait à *Jesus del Monte*, où il s'occupait, selon son règlement, tantôt de la prière, tantôt de la lecture. Il n'en sortait que pour se rendre aux exercices de la communauté, quand ses forces lui suffisaient, ou bien aux affaires qui réclamaient ailleurs sa présence; mais jamais il ne descendait sans en avoir demandé la permission à la très-sainte Vierge, qu'il honorait comme sa mère et sa souveraine; et son premier soin, en rentrant dans sa cellule, était d'examiner la conduite qu'il avait tenue au dehors. S'il y trouvait quelque imperfection, il demandait humblement pardon à l'auguste Marie, et la priait de faire agréer son repentir à Jésus-Christ. Quand il ne trouvait rien à reprendre dans

ses actes ni dans ses paroles, il en renvoyait la gloire et en exprimait sa reconnaissance à la sainte Vierge, à la protection de laquelle il se disait redevable de cette grâce. Puis, entouré de quelques opuscules de piété et de plusieurs ouvrages de choix, il s'occupait encore à louer Dieu, ou bien à nourrir son âme de saintes considérations, ou de pieuses lectures.

Comme il adressait fréquemment des prières à Notre-Seigneur, à la sainte Vierge, aux anges et aux saints, ou pour offrir à Dieu chacune de ses actions, le louer dans ses œuvres, le remercier de ses bienfaits, lui demander de nouvelles grâces, ou pour invoquer le secours de son ange gardien, de ses saints patrons, ou enfin pour unir ses louanges à celles des bienheureux, il avait fait un recueil des prières les plus belles, les plus conformes à son intention et à sa dévotion. Il y ajoutait celles que lui dictait son cœur; et, dans la suite, il publia les unes et les autres, sous le titre de *Manuel de prières à l'usage et pour l'utilité des personnes pieuses* (1), dans l'espoir de fournir aux fidèles de saintes formules pour exprimer leurs sentiments envers le Seigneur. Il le dédia à Doña Ana Manrique, comtesse Puñonrostro, digne par sa piété de servir de modèle aux personnes de son rang.

La même intention et le désir de satisfaire à la demande de la marquise de Camarasa, insigne bienfaitrice de la Compagnie, lui fit traduire en espagnol quelques psaumes de David, les *Confessions*, les *Méditations* et le *Manuel* de saint Augustin, et le *Paradis de l'âme* par Albert-le-Grand, livres dont il faisait ses délices, et dans lesquels il prenait souvent les sujets de ses méditations.

Sa journée, ainsi écoulée, se terminait par de longues prières, qui lui adoucissaient le regret de ne pouvoir assister à celles de la communauté. Il récitait alors les Litanies du saint Nom de Jésus, de la sainte Vierge, de tous les Saints, et plu-

(1) *Manual de Oraciones para el uso y approvechamiento de la gente devota.*

sieurs psaumes, auxquel il ajoutait beaucoup d'autres oraisons adressées à Notre-Seigneur, à la sainte Vierge, à saint Michel, à son Ange gardien, à tous ses saints patrons, en particulier au saint du jour.

C'était dans ces paisibles et pieuses occupations que Ribadeneyra s'attendait à passer le reste de ses jours, dont il ne croyait pas alors la fin si éloignée. Mais, au bout de quelques années, son amour pour son état et sa filiale vénération pour la mémoire de saint Ignace le forcèrent de s'arracher à une vie si tranquille. D'un autre côté, ses supérieurs réclamèrent souvent, en faveur de la Compagnie, le concours de son expérience et de ses talents; et de plus, son zèle ne lui permettait pas de rester indifférent aux maux qui affligeaient l'Eglise, ni à certaines maximes qui se glissaient dans la société chrétienne, surtout dans les régions du pouvoir.

Tels furent les sentiments qui lui firent prendre la plume, et lui inspirèrent les nombreux ouvrages que sa cellule vit éclore. Ses succès dans cette nouvelle carrière lui prouvèrent que le Seigneur la lui avait ouverte, et comblèrent en même temps sa sainte ambition. Il ne pouvait les considérer sans y voir l'intention de la Providence, et bénir le Dieu qui avait voulu se servir de lui pour l'accomplir.

« Je vous remercie, ô mon Dieu, s'écriait-il, de m'avoir rendu assez de santé pour m'occuper à votre service avec le secours de votre grâce. L'expérience m'a bien montré que notre Père Général Everard avait agi sous votre inspiration en m'envoyant en Espagne, où vous vouliez vous servir de moi dans un emploi auquel je n'avais jamais pensé, et que personne n'aurait songé à me destiner. En effet, sorti de ma patrie dès l'âge de douze ans, j'avais toujours vécu loin d'elle. J'avais souvent prêché en italien en Italie, et en latin en Belgique; mais je m'étais rarement exercé dans ma langue maternelle. Comment aurais-je eu la présomption de composer en castillan? comment mes livres auraient-ils reçu du public un accueil si favorable, si vous ne m'aviez vous-même excité, secouru et secondé

par votre grâce, vous, ô mon Dieu, qui rendez éloquentes les langues de ceux qui ne savent point parler, qui appelez les choses qui sont comme celles qui ne sont pas, qui vous montrez souverain en tout, afin que nous vous reconnaissions en tout, et que nous vous rendions pour tout de continuelles actions de grâces. Je vous les rends donc, ô mon Dieu, pour un si grand bienfait; je vous remercie d'avoir voulu que, pour votre service, je composasse les livres que j'ai écrits par votre ordre, manifesté par l'organe de vos ministres, mes supérieurs. »

Ribadeneyra, il est vrai, n'avait pas fait une étude spéciale de la langue dans laquelle il écrivit presque tous ses ouvrages; mais il s'était livré à celle des littératures antiques, dans l'intention de les faire servir à la gloire de Dieu : il avait puisé dans les chefs-d'œuvre de l'esprit humain la connaissance de ces richesses littéraires, ces principes immuables de l'art de bien écrire, qui sont la propriété de tous les siècles comme de tous les pays, et dont toutes les langues reçoivent leur perfection. Ce fut ainsi que se formèrent les grands écrivains.

Ribadeneyra ne s'était pas préparé autrement à écrire en castillan. Les nombreux ouvrages qu'il a composés dans cette langue l'ont fait ranger parmi les premiers écrivains de l'Espagne. De quelque facilité qu'il fut doué, nous croyons qu'il ne négligeait point les agréments de la forme : le travail paraît trop peu dans ses écrits pour qu'il n'y en ait pas eu beaucoup. Les belles qualités qui distinguent les chefs-d'œuvre des littératures antiques, on les retrouve généralement dans les livres de Ribadeneyra : un goût exquis, une simplicité noble, une sobriété qui exclut également la sécheresse du style et la profusion des ornements, une propriété d'expressions qui n'exagère pas plus qu'elle n'affaiblit la pensée, une précision aussi éloignée du verbiage que de l'obscurité, des tours variés, tantôt vifs, tantôt hardis, tantôt nobles, tantôt ordinaires, selon le mouvement des idées ou les élans du cœur, une diction limpide et élégante, un choix heureux dans l'usage des figures, des

comparaisons, et des autres ornements accessoires de la composition.

Mais ce qui montre mieux encore le mérite littéraire de Ribadeneyra c'est la parfaite harmonie qu'il a su mettre entre le style et le sujet : il a traité la biographie, l'histoire, la politique chrétienne, l'apologie, le dialogue, l'ascétisme ; or il a su adapter à chacun de ces genres le style qui lui convient : il n'y a laissé de commun que le bon sens, la sagesse, la droiture, l'exactitude, l'amour du bien et du vrai, une sincérité que la passion n'altère jamais. Toujours naturel, toujours clair, il évite partout ces expressions outrées, cette emphase, ce ton exagéré que réprouvent la nature et la vérité. Son style, également pur dans tous ses ouvrages, s'élève avec la matière qu'il traite, revêt les ornements, ou prend les allures que demande le sujet. Nourri, comme nous l'avons déjà dit, de l'étude des anciens, il a appris d'eux et suivi comme eux ces règles générales de bon goût que dictent la raison et la nature. Aussi a-t-il mérité les éloges des grands maîtres dans l'art d'écrire. Ceux de sa nation, tels que Louis de Grenade, Louis de La Palma, Gregorio Garcès, Madramani, Dominique Denis, etc., le recommandent comme un parfait modèle. « Dans les ouvrages de Ribadeneyra, dit à son tour le P. Jouvancy, on remarque cette sincérité, cette candeur, cette éloquente simplicité qui ne connaît ni les faux brillants du style, ni les déguisements de la pensée, qualités cultivées dans cet âge d'or, mais, hélas! trop ignorées du nôtre, où nous voyons fleurir des écrivains qui s'appliquent à étaler les vices des autres sans parler de leurs vertus, joignant ainsi le crime du silence à celui du récit (1). » Bartoli, dont on ne contestera pas non plus la compétence, fait souvent l'éloge de Ribadeneyra,

(1) Sanè in ejus scriptis lucet nativus quidam candor, et eloquens absque pigmentis et fuco simplicitas, aureo nota ævo, ignota ferè nostro : cujus hoc inter cætera vitium est, ut ii scriptores vigeant qui vel ostendunt aliena vitia, vel virtutes tegunt, sermone juxtà et silentio flagitiosi. (*Hist. Soc. J.*, part. V, lib. xxv, nº 15.)

et il ajoute que ses écrits lui ont mérité une gloire immortelle (1).

Nous pourrions multiplier ici de pareils témoignages, si ceux-là ne suffisaient pas ; mais il est temps de les justifier par quelques détails sur les ouvrages que dicta au P. Ribadeneyra son amour pour son état, pour la religion et pour le bien public.

Ribadeneyra donna toujours à saint Ignace la première place dans ses affections ; ce fut aussi à lui qu'il consacra les premiers essais de sa plume. Admis, dès son enfance, dans l'intimité de ce grand serviteur de Dieu, il avait observé sa conduite, ses actions et ses paroles. Tout ce qu'il en avait vu et entendu lui avait inspiré une vénération si profonde, une affection si tendre, qu'au seul nom d'Ignace il versait des larmes de bonheur, et qu'il ne le prononçait jamais sans l'accompagner des épithètes de *bon, de bien-aimé, de saint, de bienheureux Père.*

« Non, disait-il souvent les larmes aux yeux, quand même je me ferais dépécer morceau par morceau pour l'amour de mon bon Père, je ne pourrais dignement reconnaître les services qu'il m'a rendus. » Il voulut du moins lui donner un gage de sa piété filiale et de sa reconnaissance, en élevant à sa mémoire un monument qui transmît son nom à la postérité, et rappelât sans cesse à la Compagnie ces traditions domestiques, ces titres de famille qui font son plus précieux héritage.

« Une des principales raisons, dit-il, qui m'ont porté à écrire ce livre, c'est le délicieux souvenir de ce saint homme ; c'est un pieux devoir de reconnaisssance envers mon bon Père, qui m'engendra en Jésus-Christ, qui m'éleva, me soutint et m'affermit, aux prières et aux larmes duquel je dois, je l'avoue, tout ce que je suis, quelque peu de chose que je sois. »

Ce fut donc sur un sujet si cher que Ribadeneyra exerça d'abord son talent d'écrivain. D'ailleurs, dès l'an 1567, il avait reçu de saint François de Borgia l'ordre d'écrire la Vie

(1) Pietro Ribadeneyra, la cui penna il tien tuttora vivo e chiaro al mondo (*Degli Uomini e de' Fatti della Compagnia di Gesù*, lib. III, p. 239.)

du P. Ignace de Loyola ; et depuis lors, il n'avait cessé de consacrer à ce travail les moments que lui laissait l'exercice de ses fonctions : il le continuait tandis qu'il parcourait la Province de Lombardie en qualité de Visiteur, ou qu'il remplissait à Rome sa charge de Surintendant. Ce premier essai fut imprimé à Naples en 1572 sous le titre de *Vita Ignatii Loyolæ, Societatis Jesu Fundatoris, libris quinque comprehensa.*

De retour en Espagne, il reprit cet ouvrage en sous-œuvre et dans une autre langue : il l'écrivit en castillan pour le rendre plus accessible aux peuples au milieu desquels il vivait. Son cœur le poussait à cette entreprise, et ses souvenirs comme ses recherches lui fournissaient les plus sûrs moyens de l'accomplir. Il aurait même renoncé à une tâche si douce, s'il n'avait pas eu la certitude morale d'être vrai.

« Je ne rapporterai, dit-il, de la vie de notre Bienheureux Père, que ce que moi-même j'ai vu, entendu et comme touché de la main, puisque, dès mon enfance, j'ai été élevé, pour ainsi dire, sur ses genoux. Je n'avais pas encore quatorze ans, et la Compagnie n'était pas encore approuvée par le Saint-Siége, lorsque, en 1540, le Père des miséricordes me fit la grâce de m'amener à la connaissance et dans la société de ce saint homme. Depuis lors, je vécus avec lui dans une telle intimité que j'étais toujours à ses côtés dans la maison, dans la ville et ailleurs. Je l'accompagnais partout, je le servais, je faisais ses commissions, j'écrivais pour lui ; je remarquais ses mouvements, ses paroles, ses actions, avec admiration et au grand profit spirituel de mon âme. Mon admiration croissait de jour en jour à mesure qu'il me découvrait, sans s'en apercevoir, les sublimes secrets de son cœur, et que l'âge me faisait mieux apprécier ce qui auparavant ne m'avait point frappé. Cette intime familiarité me permit de voir et d'observer, non-seulement ses actes extérieurs et patents, que d'autres pouvaient remarquer comme moi, mais aussi les sentiments que nourrissait son âme.

« J'ajouterai ce qu'il nous racontait de lui-même aux instantes prières de toute la Compagnie, car, désireux de savoir comment

Dieu s'était servi de lui pour fonder une œuvre si grande, et par quels moyens il l'avait accomplie, nous le pressions souvent et vivement de nous faire connaître les voies par lesquelles la Providence l'avait conduit, les difficultés, les persécutions qu'il avait essuyées, les secours ou intérieurs ou visibles qu'il avait reçus de Dieu pour les surmonter. Enfin, vers la fin de ses jours, après avoir consulté le Seigneur dans de longues prières, et dans l'intention de fournir à ses enfants de nouveaux motifs de louer Dieu, il put se décider à en révéler quelque chose au P. Louis Gonzalez de Camara, qui écrivit presque sous sa dictée ces précieuses révélations.

« Je dirai aussi ce que j'ai recueilli de la bouche et des écrits du P. Maître Laynez, qui fut un des premiers et un des plus chers compagnons d'Ignace. Or tout ce qu'il avait vu et entendu dans ses intimes communications avec notre saint Fondateur, ce bon Père me le raconta avant qu'il fût Général de la Compagnie, et après qu'il eût été revêtu de cette dignité. Telles sont les sources où j'ai puisé mon récit. »

On ne saurait être mieux renseigné : aussi remarque-t-on dans le récit de Ribadeneyra cette conscience certaine de la vérité de ce qu'elle avance, cette probité historique qui présente scrupuleusement les faits tels qu'ils sont, cette modestie qui n'atténue, qui n'agrandit rien, cette candeur qui ne donne d'autre charme à la narration que celui de l'expression simple de la vérité, ou de la conviction d'un historien sûr de lui-même.

Ces qualités, qui font du livre de Ribadeneyra un chef-d'œuvre du genre, lui ont mérité la confiance et les éloges de tous les historiens de saint Ignace, qui sont venus après lui : les savants auteurs des *Acta Sanctorum* commencent par ce témoignage la Vie du saint Patriarche : « Le P. Pierre de Ribadeneyra l'emporte sur tous ceux qui se sont donné la tâche de raconter les actions de notre saint Fondateur et Père (1). » Et plus loin,

(1) R. P. Petrus Ribadeneyra inter eos omnes qui in illustrandis sanctissimi Parentis ac Fundatoris nostri gestis operam posuere, præcipuam laudem promeritus.

justifiant leur préférence, les mêmes historiens ajoutent : « Le P. Ribadeneyra posséda au plus haut degré toutes les qualités d'un excellent biographe : abondamment pourvu de documents sur son sujet, il fut parfaitement instruit de ce qu'il écrivit; rigoureux observateur de la vérité dans le fond comme dans l'expression, plus sage qu'aucun autre dans le discernement et le choix des choses, et, ce qui ajoute un nouveau poids à son témoignage, d'une admirable intégrité de vie (1). »

C'est pourquoi le P. Antoine Arana, auteur estimé d'une histoire de S. François Xavier, et de plusieurs autres ouvrages, regardait comme irrécusable l'autorité d'un historien si exact et si sincère. « Afin qu'on ne puisse douter, dit-il dans le prologue d'un de ses livres, de la vérité de notre récit, ni du soin que nous avons mis à la chercher, nous nommerons ici les auteurs que nous avons principalement suivis. Le premier en crédit et en autorité c'est le vénérable P. de Ribadeneyra, que la Providence a donné à notre siècle, non-seulement comme un miroir des vertus religieuses, mais encore comme le modèle de quiconque aspire au mérite d'un bon historien. Je le consultai aussi par lettres quelque temps avant que Dieu l'appelât à lui; et je conserve précieusement les réponses que j'en reçus (2). »

Dans la même persuasion, le P. Suarez, entreprenant de traiter de l'Institut de la Compagnie, juge inutile d'en faire connaître l'auteur, puisque sa Vie a été si complètement, si exactement écrite par un homme aussi bien renseigné, aussi *grave* que le P. Pierre de Ribadeneyra (3).

(1) Cæterùm omnibus egregii biographi dotibus Ribadeneyra admodùm excelluit. Fuit enim rerum, quas scripsit, scientissimus; documentorum undè scriberet instructissimus; veritatis tenacissimus in materia et forma scribendi; in rerum delectu, si quis alius, accuratus; quibus omnibus magnum superaddit auctoritatis pondus integritas vitæ planè singularis. (*Act. Sanctor. Jul.* t. VII, p. 594.)

(2) Arana, *Chronica del collegio de la Compañia de Jesus de Salamanca*. Prologo. (ms. petit in-fol. Arch. de la Province d'Espagne, à Madrid.)

(3) De cujus (Ignatii) sanctitate, doctrina et nobilitate hic non dicam,

En effet, c'est Ribadeneyra qui fournit sur les qualités, sur les vertus de saint Ignace les détails les plus précis, les plus intimes et les plus exacts. Aussi ne craignit-il pas d'assurer avec serment qu'il n'avait rien dit de faux, lorsque, dans les procédures ouvertes pour la béatification du serviteur de Dieu, Monseigneur Gaetano, nonce du Saint-Siége en Espagne, lui demanda en 1596 ce qu'il pensait de son héros et sur quels documents reposait l'histoire qu'il en avait écrite. « Je regarde, dit-il, et j'ai toujours regardé le Père Ignace comme un saint, comme un très-grand saint et ami de Dieu... Quant au livre que j'ai écrit sur sa vie, je n'y ai rien avancé d'inexact, rien du moins que je sache être inexact, et je ne me souviens pas d'avoir raconté sciemment une chose que j'aurais cru peu conforme à la vérité. Je crois au contraire, je suis même moralement certain que ce livre ne contient que la vérité. Je n'ai eu d'autre dessein en l'écrivant que de dire la vérité tout entière, de raconter ce que j'ai entendu et vu du Père Ignace, ce qu'il nous a dit de lui-même, ce que d'autres personnes graves en ont rapporté, et ce que j'ai pu tirer de manuscrits authentiques et sûrs. C'est pourquoi j'affirme que j'ai réellement vu et entendu ce que je dis avoir vu et entendu, et que j'ai réellement appris d'autres ce que je dis avoir appris d'eux. Ce qui me persuade encore que cette histoire est conforme à la vérité, c'est que, avant qu'elle fût livrée à l'impression, elle fut revue et examinée, sur l'ordre du P. François de Borgia, par des hommes très-graves de la Compagnie, dont quelques-uns avaient traité familièrement avec le Père Ignace; que cette histoire ayant été publiée du vivant de plusieurs Pères, anciens dans la Compagnie, les plus intimes avec le serviteur de Dieu, entre autres de trois de ses premiers compagnons, aucun, que je sache, n'a pu s'inscrire en faux contre mon récit ; enfin, parce que cette histoire écrite en latin et imprimée à Naples, ayant été lue au réfectoire pendant

quia... satis eruditè ac copiosè descripta sunt a familiari ejus filio *gravique* Patre nostro Petro de Ribadeneyra, etc. (*Suar. Oper.* t, XV, p. 312. Edit. Venet.)

la Congrégation générale, réunie en 1573, le P. Everard Mercurien, qui fut alors élu Général, ordonna au P. Diego Ximenès, encore vivant, de demander de sa part, à chacun des Pères de la Congrégation, ce qu'il pensait de cet ouvrage, ou en bien, ou en mal, et s'il n'y trouvait rien à reprendre, car l'auteur désirait, autant que cela se pouvait, être certain de la vérité de son récit, et que des hommes aussi graves voulussent bien faire les corrections nécessaires, si par hasard il s'y était glissé quelque erreur. Or de tous les Pères de la Congrégation il n'y en eut pas un qui y trouvât quelque chose d'important à reprendre, qui même émît un soupçon sur la vérité de cette histoire ; ce que le P. Diego Ximenès témoigna pleinement par écrit. Il faut remarquer que parmi ces Pères plusieurs avaient connu familièrement le Père Ignace, entre autres Alphonse Salmeron, Nicolas Bobadilla, deux de ses premiers compagnons, Jérôme Domenech, Jean Polanco, qui pendant neuf ans fut secrétaire, et, pour ainsi dire, le bras droit du Père Ignace, Jérôme Nadal, si longtemps Visiteur et Commissaire sous lui, le docteur Christophe Madrid, Assistant sous le P. Laynez, et le P. Everard Mercurien lui-même, lesquels sont tous morts ; en outre les PP. Benoît Palmio et Olivier Manar, encore vivants, et si connus par leur sagesse. »

Si une biographie qui offre de pareils titres, demandent ici les Bollandistes, n'est pas digne de foi, sur quelle histoire pourra-t-on compter? (1) Les Bollandistes parlaient en savants et judicieux critiques : il leur appartenait d'apprécier le mérite d'un ouvrage historique, et en particulier de celui de Ribadeneyra. Il ne faut donc pas s'étonner que l'ignorance et la passion n'aient point parlé comme eux. Digne organe de l'une et l'autre, un calviniste, nommé Stenius (Stein) attaqua l'œuvre de Ribadeneyra. Il obéissait aux habitudes d'une école qui,

(1) Quæ cùm ità se habeant, quænam, amabo, vita fide digna est, atque in pretio habenda, si hæc non est? (*Act. Sanctor. Jul. VII*, p. 595, col. 2, nº 976). Voir aussi *Bartoli*, *Vita di S. Ignazio*, lib. IV, nº 34.

en histoire comme en religion, combattait la vérité par le mensonge. Stenius était coutumier du fait : décidé à n'admettre que ce qui favorisait ses opinions, ses passions ou son parti, il dédaignait ou blamait tout le reste, et ne vérifiait rien. Ribadeneyra ne pouvait échapper à une critique si aveugle. Le premier, il faisait connaître au monde l'admirable vie du fondateur d'un Ordre qui avait porté de si rudes coups aux hérésies modernes; il racontait les héroïques vertus par lesquelles saint Ignace avait glorifié son Dieu, et les miracles par lesquels Dieu glorifiait son serviteur. Or, si nous nous en rapportons à ses ouvrages, Stenius, possédé par des rancunes de sectaire, ne croyait ni aux miracles ni à la vertu. Il n'admit donc pas le récit de Ribadeneyra. Il publia la Vie de saint Ignace, accompagnée de notes de sa façon. Mais, comme s'il eût rougi de son œuvre, il n'osa pas la signer, et la publia sous le pseudonyme de Lithus Misenus, sans indication d'imprimeur ni de ville. Il est d'autant plus brave qu'il est moins connu. Du sein de l'obscurité dans laquelle il se retranche, il défie les Bellarmin, les Fonseca, les Possevin, les Busée, les Grégoire de Valencia, de le réfuter. Quelles preuves a-t-il donc à leur opposer? Aucune; mais il peut les accabler d'injures. *O nebulones! ò thrasones! ò impostores ! ò impudentes scriptores! Vah, impudentiam ! ò scurras blasphemos !* s'écrie-t-il souvent dans l'ardeur de la colère. D'autrefois, prenant un ton moins haut, il se contente de dire : *Fabella est, credat qui volet,* etc. Le dédain est la ressource ordinaire de ceux à qui les bonnes raisons font défaut. C'est surtout celle de notre Stein. M. Weiss, qui ne trouve pas assez de critique dans Ribadeneyra, trouve de la malice et de l'esprit dans son adversaire. C'est trop de complaisance. Nous n'y voyons nous, qui l'avons lu, que de la colère, de l'ignorance, ou de la bouffonnerie; et quiconque lira ce libelle sans prévention, sans préjugé, sera de notre avis. Cet homme-là n'indigne pas; il fait compassion : esprit dominé par les sens, il ne sait pas s'élever au-dessus d'eux; sa raison accoutumée à nier les mystères, les faits surnaturels, ne s'éclaire

jamais aux rayons de la foi, n'en connaît ni la grandeur, ni la puissance, ni le langage, et range parmi les chimères toutes les œuvres de la religion, tous les effets de la vertu. Un censeur ainsi disposé n'est pas plus favorable à un saint qu'à un autre. C'est pourquoi, à propos de la Vie de saint Ignace, Stenius attaque l'Eglise, sa hiérarchie, ses sacrements, sa foi, sa doctrine, ses grands hommes, son culte, ses commandements, ses pratiques, etc. Il s'irrite surtout contre les vœux de chasteté, de pauvreté, d'obéissance, contre tous les sublimes dévouements qu'inspire la charité catholique, et que l'hérésie ne saurait comprendre.

Pour répondre à une critique de cette sorte, il ne fallait être ni un Bellarmin, ni un Fonseca, ni un Grégoire de Valencia. Elle ne méritait pas même une réponse. Cependant, comme les calomnies laissent toujours des traces, le P. Gretzer a cru devoir réfuter celles de Stenius et toutes ses répliques (1). Pour nous, il nous suffit d'avoir indiqué ce que l'hérésie a dit d'un ouvrage qu'elle n'était pas capable de comprendre. Il est aussi glorieux pour l'auteur d'avoir mérité ses injures que les éloges des hommes vertueux.

C'était bien ainsi que l'entendait Ribadeneyra : ayant appris les attaques dirigées contre son livre par Stenius, il n'y répondit que par ces mots : « Les hommes sages et vertueux de toutes les nations ont rendu hommage à la sainteté d'Ignace; les hérétiques seuls ont calomnié notre bienheureux Père, et écrit des pamphlets contre sa vie et contre son Institut. Récemment encore un d'entre eux, nommé Simon Litho-Misenius a publié une satire contre la Vie du serviteur de Dieu que nous avons fait imprimer en cinq livres; mais, à mon avis, ses injures ne rendent pas moins hommage à la sainteté d'Ignace que les éloges des graves personnages que nous venons de citer; car il est aussi glorieux d'être loué par les bons que d'être insulté par les méchants.

(1) *Libri V Apologetici pro Vitâ S. Ignatii de Loyola .. edita à Petro Ribadeneyra, contrà calumnias Lithi Miseni calvinistæ, etc.*, tom. X, Oper. p. 35 et seqq.

C'était l'hommage que saint Jérôme rendait à saint Augustin en ces termes : « Les catholiques vous vénèrent et vous admirent « comme le défenseur et le restaurateur de leur antique foi ; et, « ce qui est encore plus honorable pour vous, tous les hérétiques « vous abhorrent ; ils ont la même haine pour moi : ils nous sou- « haitent la mort qu'ils voudraient pouvoir nous donner autre- « ment (1). »

L'œuvre de Ribadeneyra eut le sort de saint Ignace : attaquée par les hérétiques, elle fut louée par les hommes sensés et vertueux. Qu'il nous suffise de citer ici le témoignage que lui rendit le savant et vénérable Louis de Grenade, après avoir lu la Vie de saint Ignace :

« Mon Révérend Père en Jésus-Christ,

« La grâce et la paix de Notre-Seigneur.

« Votre Paternité a prévenu le désir que j'avais de lui écrire pour le remercier d'un livre que vos Pères de Lisbonne m'ont donné, comme à un vieil ami de la Compagnie. Je l'ai lu, et je suis encore occupé à lire la cinquième partie, étonné de la vie, des héroïques et admirables vertus de ce nouveau miroir de sagesse et de sainteté, que Dieu a envoyé, de nos jours, au monde, pour le salut d'un grand nombre d'âmes. J'ai dit à tous mes amis ce que j'en pense, et je le répète sans flatterie : c'est que je ne connais pas dans notre langue de livre écrit avec plus de sagesse, avec plus d'éloquence, où il y ait plus de piété, et une connaissance plus approfondie du sujet. J'y ai remarqué aussi la réserve avec laquelle Votre Paternité loue son Institut non-seulement sans blesser les autres, mais encore sans leur rien ôter de leur gloire. Elle a présenté aux enfants de la Compagnie un parfait tableau de toutes les vertus de leur Père, qu'ils s'efforceront toujours d'imiter ; et Notre-Seigneur payera

(1) A la fin de la *Vida del B. P. Ignacio*, insérée dans la 2e partie du *Flos Sanctorum*.

largement à Votre Paternité le bien qu'elle fera perpétuellement par son livre à tous ses frères présents et à venir. Il convenait que Votre Paternité racontât de nos jours des choses auxquelles Elle a assisté ; qu'elle rappelât la vie de son Père, qu'Elle a vu de si près ; son histoire est d'autant plus véridique, qu'elle s'adresse à des témoins oculaires des faits qu'elle raconte, et capables par conséquent de la démentir, si elle déviait tant soit peu de la vérité. Je comprends très-bien maintenant la justesse de ce que dit Quintilien : que l'éloquence est fondée sur la vertu et même sur la prudence, puisqu'elle est l'art de parler avec sagesse.

« Béni soit Notre-Seigneur qui, dans cette tâche, a dirigé Votre Paternité par un chemin si droit que, exempte à la fois d'envie et de rancune, Elle a su louer son Ordre et glorifier les autres. Qu'il règne toujours dans l'âme très-pieuse de Votre Paternité, avec l'abondance de ses grâces.

« De Votre Paternité le serviteur indigne en Jésus-Christ,

« F. Louis de Grenade (1).

« De Lisbonne, la veille de la fête de saint Jean 1584. »

Et comme s'il n'eût pas rendu toute sa pensée, Louis de Grenade enchérissait encore sur ce témoignage dans une autre lettre qu'il écrivit à Ribadeneyra, un mois après : « Quant au livre de Votre Paternité, lui disait-il, j'avoue que, dans ma lettre du 23 juin, je ne lui ai pas dit tout ce que j'en pense. Le P. Ignace (et c'est là le principal fruit de votre travail) revit dans votre narration ; ses vertus y sont retracées avec une vérité qui fait jouir ses enfants, sinon de sa présence corporelle, au moins de son esprit et des exemples de sa sainteté. Celui qui écrit la vie d'un saint, doit en avoir l'esprit pour l'écrire comme il convient. C'est ce que j'ai appris, non de Quintilien, mais de

(1) L'original de cette lettre, imprimée en tête de la Vie de saint Ignace, édit. de 1595, se conserve encore parmi quelques papiers de Ribadeneyra, à l'Académie royale d'Histoire, à Madrid.

saint Bonaventure, qui, sans avoir le style de Cicéron, a fort bien écrit la vie de saint François, dont il avait l'esprit. Or, pour vous parler sincèrement, ce qui m'a le plus satisfait dans la Vie du P. Ignace, c'est qu'elle m'a montré dans le fils l'esprit du père; et puisque c'est là un bienfait du Dieu de lumière, que Votre Paternité lui rende ses actions de grâces. Oui, je vous avoue que tout me plaît, tout m'édifie, tout me satisfait dans cet ouvrage. D'un côté, je voudrais que ma mémoire fût toujours pleine de ce récit; d'un autre, je voudrais l'oublier pour être obligé de le relire souvent, afin de prolonger et de renouveler le plaisir qu'il m'a fait la première fois que je l'ai lu.

« Les miracles que Votre Paternité raconte à la fin me paraissent plus admirables que les autres, parce qu'ils se rapportent aux âmes, et que la guérison des âmes est plus avantageuse que celle des corps. Saint Bernard, après avoir raconté dans la Vie de saint Malachie, que ce saint ressuscita un mort, dit qu'il changea le cœur d'une femme perdue, et il regarde ce second miracle comme plus grand que le premier. Or tels sont les principaux miracles du P. Ignace, c'est-à-dire ces conversions des cœurs, ces changements de vie, que lui et ses enfants ont opérés dans toutes les parties du monde. Et quel plus grand miracle que celui qu'a fait le Seigneur en se servant d'un soldat, épris de la gloire du monde, illettré, et ensuite si persécuté, pour fonder un Ordre qui a opéré tant de bien, et qui en si peu de temps s'est étendu dans toutes les contrées de l'univers! Béni soit l'auteur de telles merveilles, et qu'il demeure à jamais dans le cœur de Votre Paternité avec l'abondance de ses grâces,

« De Votre Paternité le serviteur indigne,

« Louis de Grenade (1).

« De Lisbonne, le 28 juillet. »

Le témoignage d'un si bon juge rendait à l'œuvre du P.

(1) L'autogr. de cette lettre, imprimée au même endroit, se conserve aussi dans la Bibl. de l'Académ. d'Hist. de Madrid.

Ribadeneyra toute l'importance, toute l'autorité que l'hérésie prétendait lui ravir. Nous l'avons cité avec complaisance, pour l'opposer à ceux qui blasphèment ce qu'ils ignorent, et pour nous soulager le cœur de la tristesse dont on ne peut se défendre en lisant les diatribes de ces infortunés.

Le public fut de l'avis de Louis de Grenade : il fit au livre de Ribadeneyra un accueil si empressé, que bien qu'il eût été tiré, en 1583, à un grand nombre d'exemplaires, il fallut, pour le satisfaire, en publier une nouvelle édition dès l'année suivante. Sur ces entrefaites, Grégoire XIII, pour arrêter les entreprises téméraires de certains théologiens contre l'Institut de saint Ignace, fulmina la célèbre bulle *Ascendente Domino*, dans laquelle il le confirmait de nouveau dans son ensemble, et en particulier dans celles de ses dispositions qui avaient été plus audacieusement attaquées. C'était, pour la Compagnie, un événement qu'il lui importait non-seulement de consigner dans ses annales, mais encore de porter au plus tôt à la connaissance du public. Le P. Claude Aquaviva invita donc Ribadeneyra à publier une nouvelle édition de la Vie latine de saint Ignace, enrichie d'un document si solennel. Il s'agissait de l'œuvre et de la gloire de saint Ignace, et Ribadeneyra ne refusait jamais rien de ce qu'on lui demandait à ce titre, lors même que l'obéissance ne lui en faisait pas un devoir. Il se mit aussitôt à l'œuvre : il retoucha son premier travail, l'augmenta de la Bulle *Ascendente Domino* et de plusieurs faits qu'il avait appris depuis, ou sur lesquels il n'avait pas été assez renseigné pour oser les raconter dans sa première édition, et en 1586, il le publia, presque en même-temps, en latin et en espagnol.

Le vénérable Louis de Grenade, qui dans la gloire des saints ne considérait que celle de Dieu et de l'Église, s'intéressait vivement à la mémoire de saint Ignace. Outre les témoignages que nous avons cités, il avait remercié Ribadeneyra d'avoir écrit la Vie du saint Patriarche dans la langue latine qui, connue dans tout le monde, pouvait contribuer plus puissamment à la célébrer partout ; mais il lui exprima aussi le désir

qu'elle fût écrite sur un plan plus vaste et en espagnol, afin que le peuple pût participer à la connaissance d'une vie si admirable. Et lorsque Ribadeneyra lui eut appris qu'il allait publier en castillan son ouvrage augmenté, il le félicita par la lettre suivante d'une entreprise qui satisfaisait à ses vœux :

« Mon très-révérend Père,

« La grâce et la paix de Jésus-Christ,

« J'ai reçu une grande consolation et une nouvelle preuve de votre charité avec la lettre de votre Révérence, c'est-à-dire d'un religieux à qui quarante ans passés dans la Compagnie donnent l'autorité de l'ancienneté. Votre Révérence recevra donc de Notre-Seigneur deux couronnes, une pour ses mérites personnels, et l'autre pour avoir contribué à fonder un Ordre auquel on peut appliquer ces paroles de l'Écriture : *Expandit palmites suos usque ad mare, et usque ad flumen propagines ejus.* Je félicite de tout mon cœur Votre Révérence d'écrire en langue vulgaire la Vie de son Père. Je désirais depuis longtemps un travail qui pût faire connaître le plan et l'ordre des œuvres de Dieu, tels qu'on les vit dans l'établissement de l'Église, et qui se sont renouvelés de nos jours dans la fondation de la Compagnie. En effet ce degré de prospérité où Dieu l'a élevée d'une si humble origine et à travers tant de contradictions, cet accroissement, ce grand nombre de maisons et de colléges, même dans des pays hérétiques, déclarent manifestement que Dieu est l'auteur de la Compagnie, car c'est ainsi que prospèrent les choses où il met la main. »

De son côté, le P. Aquaviva, satisfait d'un ouvrage qui remplissait si bien ses intentions, se hâta d'apprendre à la Compagnie qu'elle possédait une histoire digne de son saint Fondateur, et d'en recommander partout la lecture (2). Bien plus, environ

(1) Lopez, *Recueil de pièces relatives à la Vie de Ribadeneyra.*

(2) Lettre au P. Roca, Provincial d'Aragon, écrite de Rome, le 9 septembre 1586.

deux mois après, il ordonna aux quatre *Provinces* d'Espagne et à celle de Portugal de faire à ce livre l'accueil que méritaient le sujet, les soins et le mérite de l'auteur, de délivrer Ribadeneyra des soucis du débit, et de ne lui laisser désirer ni les honneurs de la lecture, ni la satisfaction du succès (1). Ces recommandations furent d'autant mieux observées qu'elles répondaient aux désirs de tous. Nous voyons dans quelques lettres de Christoval Lopez, secrétaire de Ribadeneyra, datées de cette époque, qu'il pouvait à peine suffire aux demandes que lui adressaient les provinciaux, les recteurs, les missionnaires, les procureurs, et qu'il était continuellement occupé à expédier des envois de cet ouvrage dans les maisons d'Espagne, dans les *Provinces* étrangères, et jusqu'au delà des mers.

Ribadeneyra trouvait dans cet empressement la récompense de ses peines : il le regardait, non comme la preuve du mérite de son œuvre, mais comme un hommage rendu à la mémoire de saint Ignace, et comme un témoignage de l'esprit de famille qui régnait parmi ses enfants.

Au reste la Vie de saint Ignace ne reçut pas du public un accueil moins favorable : la presse le multiplia en Espagne, et elle la reproduisit souvent ailleurs ou en latin ou dans presque toutes les langues de l'Europe (2).

(1) Lettre au même du 29 décembre 1586. Mss. de l'Académ. d'Hist., à Madrid. Papiers provenant de l'ancien collége de Valence.

(2) Comme on confond souvent les diverses éditions de la Vie de saint Ignace données par Ribadeneyra, il n'est pas inutile de faire remarquer ici les différences qui les distinguent.

La première fut publiée en latin, en 1572, à Naples. C'est un abrégé succinct, mais substantiel, de la Vie de saint Ignace, dont l'auteur a puisé les éléments surtout dans ses souvenirs personnels et dans les rapports d'autres Pères qui avaient vécu familièrement avec le saint. Nous croyons que cet ouvrage avait d'abord été composé en espagnol. Du moins, on conserve dans les archives de la *Province* d'Espagne, un ms. (petit in-fol. de 132 pages) tout écrit de la main de Ribadeneyra, et intitulé : *La Vida del P. Ignacio de Loyola, Fundador de la Compania de Jesus, en cinco libros.* La Dédicace, qui commence par ces mots : *El P. Pedro de Ribadeneyra*

L'œuvre de Ribadeneyra eut, dans son Ordre, la plus heureuse influence : il y fixa, par elle, ces traditions primitives dont la trace allait s'affaiblissant, à mesure que disparaissaient les vénérables personnages, qui, ayant vécu avec saint Ignace ou de son temps, en étaient comme les dépositaires, et contribua ainsi à perpétuer parmi ses frères, avec les souvenirs de cet âge d'or de la Compagnie, la dévotion à leur saint Fondateur, et l'esprit dont il fut animé.

D'autres écrivains, animés du même désir que Ribadeneyra,

a los Hermanos de la Compañia de Jesus... porte la date de Rome et du 1er mai de l'an 1569. C'est la même que celle qui précède la première et la seconde édition latine ; seulement, dans celle-ci, l'auteur appuie un peu plus sur ses rapports avec saint Ignace, sur les instances que firent au saint Fondateur ses premiers disciples pour obtenir de lui quelques détails intimes sur sa vie. Cette dédicace est encore plus développée dans les éditions suivantes.

La 2e édition parut en espagnol, en 1583, précédée d'une dédicace au cardinal de Quiroga, datée de Madrid, le 29 juin, fête des apôtres saint Pierre et saint Paul.

La 3e édition fut publiée en latin et en espagnol, en 1586, augmentée de la bulle *Ascendente Domino*, et de plusieurs faits nouveaux, et précédée d'un Avis au lecteur, à qui l'auteur explique son plan et son but.

En 1594, la Vie de saint Ignace, en espagnol, fut publiée en 1 vol. in-fol., suivie de celles du P. Laynez et de saint François de Borgia ; précédée, comme les autres, de la dédicace au cardinal Gaspar de Quiroga, et de plus, des deux lettres de Louis de Grenade, que nous avons citées. Le P. de Quartemont traduisit, sur cette édition, la Vie de saint Ignace en latin et en grec.

Elle fut réimprimée en 1605, dans le même format, avec les mêmes préliminaires, les mêmes Vies, augmentées de celle du P. Salmeron, et d'autres opuscules de Ribadeneyra.

Enfin en 1609, il fit publier un abrégé de la Vie du P. Ignace, dont on poursuivait la béatification, la fit imprimer avec les Vies abrégées des saints François Xavier, François de Borgia, Louis de Gonzague, Stanislas Kostka, non encore élevés sur les autels ; et il les ajouta ensemble au *Flos Sanctorum*, dont il publiait une nouvelle édition à la même époque. Cette biographie, quoique moins étendue que les précédentes, offre cependant bien des faits qui ne se trouvent pas dans les autres. Elle nous paraît même d'une exécution littéraire encore plus parfaite.

voulurent à leur tour célébrer les vertus de leur commun Père ; mais tous puisèrent leur récit dans celui de son premier historien, ou bien dans ses souvenirs, lorsque son livre ne leur offrait pas, sur certains points, tous les détails qu'ils désiraient. Ainsi le P. Lancicius voulait savoir de lui jusqu'à la forme et à la couleur des habits de saint Ignace (1). Orlandini lui demandait des éclaircissements précis sur quelques particularités de sa vie (2). Le P. Barthélemy Perez se faisait raconter les moindres circonstances de la dernière maladie et de la mort du Bienheureux (3). Ribadeneyra s'empressait de satisfaire à la pieuse curiosité de tous; et, par ses renseignements, il les mettait en état de partager avec lui le bonheur de célébrer une mémoire si chère.

Dans la suite, l'exemple de Ribadeneyra tenta d'habiles écrivains : ils voulurent aussi consacrer leurs plumes à la gloire de saint Ignace. Et soit que leur talent fût excité par la grandeur du sujet, soit qu'il s'échauffât de la piété filiale, ils élevèrent à leur héros des monuments immortels. Les Vies de saint Ignace en français par le P. Bouhours, en italien par le P. Bartoli, en portugais par le P. de Mattos, en latin par le P. Maffei, sont, comme celles de Ribadeneyra en espagnol et en latin, des modèles que le bon goût et la vérité historique ne désavoueront jamais. Ribadeneyra, qui les devança tous dans cette entreprise, et ne fut surpassé par aucun d'eux, leur fournit encore les principaux éléments de leurs travaux.

Ainsi, du fond de sa cellule, Ribadeneyra répandait partout le nom et la gloire de son bon Père, excitait la dévotion des peuples envers lui, et préparait le triomphe que l'Église réservait à ce grand saint. Il prenait encore bien d'autres moyens pour amener un résultat si désiré.

Dès le temps de Grégoire XIII, il avait écrit plusieurs

(1) *Act. Sanctor. Jul.* t. VII, p. 521, col. 2.
(2) *Ibid.* pag. 458, col. 2 et seq.
(3) *Act. Sanctor. Jul.* t. VII, pag. 513, col. 1.

lettres pressantes au Père Tolet pour l'engager à plaider auprès de ce Pontife, dont il possédait la confiance, la cause de saint Ignace. Mais Grégoire XIII mourut en 1585, avant que cette affaire eût pu être entamée, et les dispositions bien connues de Sixte-Quint ne permirent pas même de la tenter sous son pontificat. On la reprit sous celui de Clément VIII. La cinquième Congrégation générale, qui dura depuis le 3 novembre 1593 jusqu'au 18 janvier de l'année suivante, décida que, conformément aux vœux de toutes les Congrégations provinciales, il y avait lieu de promouvoir, auprès du Saint-Siége, la cause du vénérable Ignace de Loyola, et chargea le P. Général de poursuivre cette affaire, au nom de toute la Compagnie, lorsqu'il jugerait le temps opportun (1).

Aquaviva s'empressa de satisfaire à des vœux qui étaient surtout les siens. Par son ordre, des Pères de son choix sollicitèrent, dans toutes les Provinces, des informations préalables pour l'introduction de la cause. Le P. de Pedrosa, chargé de ce soin en Espagne, pria Monseigneur Camille Gaetano, nonce du Saint-Siége à la cour de Madrid, de confier à des juges intègres la mission de recueillir, dans toute l'étendue du royaume, les témoignages de ceux qui auraient pu connaître le P. Ignace de Loyola, voir ou ressentir les effets miraculeux de son intercession auprès de Dieu.

Cette mesure et l'affaire dont elle était le prélude apportèrent à Ribaneyra un surcroît d'occupations, peu compatibles avec l'état précaire de sa santé ; mais son amour pour son Père lui donna assez de forces pour y suffire. Chargé lui-même, avec plusieurs autres, de prendre les informations, il fut encore obligé, comme le témoin le mieux instruit de la vie du P. Ignace de Loyola, de subir de fréquents interrogatoires et de donner tous les renseignements qu'il savait. Le 31 juillet 1595, et les jours suivants, il comparut devant le nonce du Saint-Siége, présenté par le P. Gaspar de Pedrosa ; et là, après

(1) Congr. V, Decret. LXXI, *Inst. Soc. J.* (Pragæ, 1757), t. I, pag. 563.

avoir juré qu'il ne dirait que la vérité, il subit un interrogatoire public de la part du docteur Beni, délégué du nonce, en présence de plusieurs témoins et d'un notaire, chargé de constater et de signer ses dépositions.

Entre beaucoup d'autres choses Dom Paul Beni lui demanda :

1° S'il avait connu le P. Ignace de Loyola : combien de temps il avait traité avec lui et de quelles choses?

2° S'il était l'auteur de la Vie du P. Ignace de Loyola publiée en latin et en espagnol, sous le nom de Pierre de Ribadeneyra?

3° Si tout ce qui était dit dans ce livre de la vie, des mœurs et des vertus du P. Ignace était vrai, et sur quelles raisons se fondait l'auteur pour le croire ainsi?

A la première interrogation Ribadeneyra répondit ce que nous savons déjà de lui, qu'il avait connu le P. Ignace, fondateur de la Compagnie de Jésus; qu'il avait conversé familièrement avec lui pendant quelques années. Car le témoin n'avait pas encore quatorze ans accomplis, lorsque, se trouvant à Rome, Notre-Seigneur daigna l'introduire dans la maison et la société du même Père, le 18 septembre de l'an 1540. Le P. Ignace de Loyola vécut encore seize ans, et Ribadeneyra en passa huit avec lui dans une si grande intimité, qu'il l'assistait continuellement, qu'il le servait à l'autel, l'aidait dans sa correspondance et dans ses autres écritures, et qu'il l'accompagnait toujours dans la ville, quelquefois dans ses voyages. Devenu plus âgé, il traita aussi avec le P. Ignace les nombreuses et graves affaires que, dans sa jeunesse, il l'avait vu traiter avec d'autres. Enfin, en 1555, il alla, de sa part, remplir une importante mission auprès de Philippe II, et expliquer aux membres de la Compagnie, dispersés dans les Pays-Bas, les Constitutions que le P. Ignace avait écrites pour la bonne direction de son Ordre.

En réponse à la seconde question, Ribadeneyra se déclara l'auteur de la Vie du P. Ignace publiée sous son nom, et ajouta qu'il l'avait d'abord écrite pour obéir au P. François de Borgia.

Sur la troisième question, il donna, pour garant de la vérité

de son récit, la protestation et le serment que nous avons déjà cités (1).

Cette déposition rendait à la sainteté d'Ignace le témoignage le plus authentique et le plus efficace; mais elle ne suffisait ni à la sagesse de Rome, ni à la tendresse filiale du témoin. Nous verrons bientôt avec quelle sollicitude Ribadeneyra fortifia son témoignage; parlons d'abord des nobles intercessions qui l'appuyèrent auprès du Saint-Siége.

Tandis que, d'après la décision de la cinquième Congrégation générale, le P. Aquaviva provoquait partout les informations préalables pour la béatification du P. Ignace de Loyola, le duc de Sessa, ambassadeur d'Espagne à Rome, informa son gouvernement de la détermination de la Compagnie et du concours qu'elle lui avait demandé dans cette circonstance. Philippe II, avant de s'engager dans cette affaire, la soumit aux délibérations de son Conseil, pour savoir de lui s'il convenait à sa dignité de la prendre à cœur, et s'il pouvait, sans inconvénients, la poursuivre officiellement auprès du Saint-Siége. Le cardinal Quiroga, un des membres les plus influents du Conseil, fit l'éloge des vertus d'Ignace, qu'il avait autrefois connu et fréquenté, et soutint qu'il convenait autant à la dignité du roi qu'à sa piété, de solliciter, pour un si saint personnage, les honneurs du culte public. L'archiduc Albert parla dans le même sens. Plusieurs de leurs collègues ajoutèrent que le P. Ignace était né en Espagne, qu'il y avait glorieusement servi sa patrie, et que les honneurs qu'on rendrait à sa mémoire rejailliraient sur la nation.

Pour toutes ces raisons, le Conseil décida que le roi pouvait dignement poursuivre cette affaire en son nom. Le duc de Sessa reçut donc l'ordre de supplier, de la part de son maître, le Pape Clément VIII d'introduire la cause du P. Ignace de Loyola, et de la conduire activement au terme désiré. Philippe II écrivit encore, sur le même sujet, des lettres pressantes

(1) *Act. Sanctor. Jul.* t. VII, pag. 516 et seqq. 590-594 et seqq.

aux cardinaux Aldobrandini, Deza, Avila et Guevara, qu'il chargeait de seconder les démarches de son ambassadeur.

L'impératrice Marie d'Autriche ajouta ses recommandations à celles du roi son frère, et y associa les cours catholiques d'Allemagne.

Les royaumes de Castille, d'Aragon, de Valence, de Catalogne, leurs vice-rois, la Province de Guypuscoa, les Églises d'Espagne, la plupart des grands officiers de la couronne, unirent leurs lettres, ou collectives ou particulières, à celles de leurs souverains.

Clément VIII, pressé par tant et de si puissantes instances, se détermina à faire droit à la supplique du duc de Sessa, qui l'avait prié, au nom de son maître et de la Compagnie de Jésus, de confier la cause du P. Ignace de Loyola à une commission qui serait chargée de recueillir de tous côtés les témoignages de la sainteté du serviteur de Dieu. La Congrégation des Rites, saisie de cette affaire, reçut aussitôt un sommaire de la vie, des vertus et des miracles du P. Ignace, le résultat des informations que le nonce du Saint-Siége avait prises en Espagne, et des procédures semblables qu'on avait faites ailleurs (1).

Cependant, comme l'affaire n'avançait pas au gré de ses désirs, le P. Ribadeneyra se mit à provoquer de nouveaux témoignages de la part des grands, des prélats et de diverses communautés du royaume : il leur écrivait lui-même ou leur faisait écrire pour leur recommander la mémoire de son Père et exciter leur dévotion envers lui. Les lettres qu'il écrivit à ce sujet, et qui sont parvenues jusqu'à nous, portent toutes l'empreinte de cette tendresse filiale dont nous avons vu tant de preuves dans le cours de cet ouvrage. Nous n'en citerons qu'une qui, aux sentiments dont les autres sont pleines, ajoute quelques traits particuliers sur un personnage célèbre. Ribadeneyra l'adressa au duc de Lerma, ministre tout-puissant du

(1) Ribadeneyra, *Relacion de lo que ha sucedido en el negocio de la Canonizacion del B. P. Ignacio de Loyola*, etc. (Madrid, 1609.)

successeur de Philippe II, dont l'autorité pouvait être d'un grand poids dans cette affaire. Nous la traduisons littéralement de l'original :

« MONSEIGNEUR,

« Je viens prier Votre Excellence de m'accorder la lettre qu'elle m'a promis d'écrire à Sa Sainteté, touchant la canonisation de notre P. Ignace. Des rois et des princes lui ont déjà écrit sur le même sujet; mais Dieu donnera peut-être plus d'efficacité à vos lettres qu'à celles des autres ; car personne n'a de plus grandes obligations que vous à notre Père et à sa petite Compagnie, puisque Notre-Seigneur se servit de lui pour tirer du siècle (votre aïeul) le P. François de Borgia, d'heureuse mémoire, et l'attirer à l'état religieux, où il devint le grand et illustre saint que nous savons tous. De plus, Dieu vous donna la même vocation, et si, dans ses profonds et impénétrables jugements, il ne lui a pas encore plu de vous obliger de la suivre, il ne vous a cependant pas dispensé de l'obligation de rendre à notre Père tous les services possibles, conformément au pieux désir que vous avez témoigné, et de prêter, en toute occasion, votre appui à sa Compagnie, comme si vous en étiez membre, et plus encore, puisque dans la haute position où le Seigneur vous a placé, la conservation et l'accroissement de la Compagnie dépendent de vous, ainsi que les conditions de son existence et les succès de ses divers ministères pour la gloire de Dieu et le bien des âmes, seul but qu'elle se propose. Et qui sait si, entre autres raisons qu'a eues sa divine Majesté de différer jusqu'à ce jour l'accomplissement de vos désirs, elle n'a pas aussi voulu que, dans une si haute position, vous rendissiez à la Compagnie plus de services que vous ne lui en rendriez si vous étiez dans son sein, comme votre aïeul, et que vous trouvassiez, dans vos bienfaits, la tranquillité, le soulagement et le bien de votre âme ?

« Pour toutes ces considérations, je viens de nouveau vous

supplier de regarder notre Père comme le vôtre, puisqu'il l'est en effet, et de lui obtenir, par vos lettres, les honneurs du culte public en ce monde, afin qu'il vous obtienne, dans l'autre, le bonheur du ciel. Vous rendrez un grand service à la Compagnie; et la bienheureuse âme de votre aïeul se réjouira, dans le ciel, de l'honneur que vous aurez procuré à la mémoire d'un saint auquel il porta, sur la terre, une telle vénération, que, par une inspiration divine, il ne voulut pas être disciple d'un autre maître, et à l'école duquel il parvint à ce haut degré de sainteté que tout le monde sait.

« Que Dieu, par les mérites de l'un et de l'autre, accorde à Votre Excellence et à moi la faveur que j'implore, et comble les vœux que vous formez pour votre bien et pour celui de l'Etat (1). »

Le duc de Lerma ne trompa ni l'opinion, ni l'attente de Ribadeneyra : il recommanda lui-même souvent cette affaire à Rome; et, à sa sollicitation, Philippe III, peu content de renouveler à son ambassadeur l'ordre du roi son père, écrivit encore de sa main à Clément VIII plusieurs lettres où il le priait instamment de poursuivre la cause du P. Ignace de Loyola. L'impératrice Marie d'Autriche, les princes et les grands seigneurs de la cour, les vice-rois, les gouverneurs, les Églises, réitéraient aussi leurs instances auprès de Sa Sainteté, pour obtenir d'elle la même faveur (2).

Mais Ribadeneyra était encore plus attentif à recueillir les témoignages que le Ciel rendait à la sainteté du P. Ignace qu'à

(1) Trad. sur la minute, écrite de la main du secrétaire de Ribadeneyra, mss. de l'Académ. d'Hist. de Madrid. Collec. Salazar. Pap. var. t. CXCII, nº 51.

(2) *Relacion de lo que ha sucedido en la Canonizacion del B. P. Ignacio de Loyola*, etc.

Nous avons retrouvé des copies de la plupart de ces lettres parmi les papiers de Ribadeneyra, dispersés dans les précieuses collections de l'Académie d'Histoire, de Madrid, surtout dans celle des Jésuites, ou de Salazar, dans les mss. acquis récemment de la Direction générale des études, et dans les papiers provenant de l'ancien collége de Valence.

provoquer ceux des hommes. Depuis que, par les nombreuses éditions de son livre, il avait révélé au monde une vie si sainte, il s'était manifesté parmi les fidèles, surtout en Espagne, une dévotion extraordinaire au fondateur de la Compagnie de Jésus. Et Dieu semblait se complaire à l'entretenir, à l'augmenter encore par les insignes faveurs, ou spirituelles ou temporelles, qu'il accordait à l'intercession de son serviteur. Ribadeneyra, qui veillait à la gloire de son Père, ne tarda pas à apprendre les miracles qu'on lui attribuait. Pour en retirer le fruit qu'il désirait, il eut soin d'en recueillir le souvenir et d'en faire constater la vérité. Dans ce but, il entretint une correspondance très-active avec toutes les maisons de son Ordre en Espagne, et l'étendit jusqu'aux Provinces étrangères. Ses confrères, mûs par son exemple et par la filiale intention qui l'animait, prenaient les informations qu'il leur demandait, et lui envoyaient de tous côtés des relations bien propres à satisfaire à la fois sa piété et son amour de la vérité. Mais il s'empressait aussitôt de communiquer à la Compagnie la joie qu'elles lui causaient. De sa cellule partaient tous les jours de nombreuses copies de ces relations qui allaient apprendre partout les merveilles dont Dieu honorait la mémoire du P. Ignace de Loyola, et le zèle que Ribadeneyra mettait à les recueillir. En retour de la consolation qu'il leur procurait, ses frères ne lui laissaient rien ignorer de ce qu'ils apprenaient des effets prodigieux de la dévotion des fidèles au P. Ignace, dans la persuasion qu'ils contribuaient autant à la gloire du saint qu'au bonheur de son disciple. C'est ainsi que le vénérable P. Aguado, recteur du collége de Huete, lui adressait de cette ville la relation d'un miracle, accompagnée de la lettre suivante :

« Puisque vous prenez tant de soins et de peines, mon Révérend Père, pour nous consoler par vos lettres, et par le récit des merveilles que Dieu Notre-Seigneur daigne, de nos jours, accorder, en tant de contrées diverses, à l'intercession de notre bienheureux P. Ignace, pour manifester et célébrer sur la terre la gloire dont il l'a couronné dans le ciel, il est de mon

devoir de vous apprendre ce qui est arrivé, dans cette ville, à une pauvre femme, qui, par les mérites de notre bienheureux Père, a été délivrée des démons dont elle était possédée. Le fait s'est passé au su et au vu de tout le monde : la ville entière en a été témoin. D'ailleurs la chose a duré si longtemps, elle a été tellement agitée, si souvent prise et reprise, elle a éprouvé tant d'obstacles, tant de difficultés, tant d'entraves, que l'issue nous a jetés dans la stupéfaction. Nous y avons vu une preuve évidente du pouvoir que Dieu Notre-Seigneur a donné à ses serviteurs sur les lions et les dragons infernaux, sur les démons enfin, ces formidables et cruels ennemis du genre humain, et en particulier de la vertu et du pouvoir qu'il a communiqué à notre bienheureux Père, comme si, dans un temps où il s'agit de sa béatification, Notre-Seigneur eût voulu manifester la sainteté de son serviteur par les merveilles dont je vous envoie la relation. Que Dieu nous fasse la grâce de voir terminer cette affaire à sa plus grande gloire, à l'honneur de notre bienheureux Père, au profit de ses enfants, à l'édification de toute l'Église catholique ; et qu'il nous conserve Votre Révérence jusqu'à ce qu'elle ait vu un événement si heureux. C'est ce que les Pères de ce collége et moi nous désirons ardemment. Je me recommande particulièrement aux saints sacrifices et aux prières de Votre Révérence (1). »

Ribadeneyra recevait souvent de semblables lettres, où ses confrères déposaient, avec le résultat de leurs informations, les témoignages de l'affection et de la reconnaissance que leur inspirait son zèle pour l'honneur de leur commun Père.

(1) Mss. de l'Acad. d'Hist. à Madrid : Pap. provenant de l'ancien collége de Valence. Cette lettre s'y trouve non-seulement avec le récit du P. Aguado, mais encore avec beaucoup d'autres relations de miracles obtenus par l'intercession de saint Ignace. On en rencontre aussi un grand nombre de semblables dans les autres collections de la même bibliothèque ; surtout dans celle de Salazar, ou des Jésuites : t. XLVII, n° 36, t. CIX, n° 59, t. CXVII, etc., etc. Toutes ces relations paraissent provenir du cabinet du P. Ribadeneyra, à qui elles sont généralement adressées.

Notre-Seigneur daigna aussi lui faire connaître combien lui étaient agréables les efforts de sa piété filiale, et quelquefois il le fit intervenir dans les faveurs miraculeuses qu'il accordait à l'intercession de son serviteur. Nous en trouvons une preuve curieuse dans la relation d'un miracle dont le P. Frias avait été l'objet. C'est le P. Frias lui-même qui fit au P. Ribadeneyra le récit dont nous donnons ici la traduction.

« Le P. André Frias, confesseur de Don Juan de Cardona, avait contracté, dans les camps où il accompagnait ce seigneur, une maladie qui le força de renoncer à ce ministère, et de se retirer au collége de Gandie. Loin d'y trouver du soulagement, sa maladie, malgré les remèdes énergiques qu'on y opposa, ne fit qu'empirer, et bientôt elle le réduisit à la dernière extrémité. Les médecins perdirent tout espoir de le sauver ; et le malade ne pensa plus qu'à se préparer à sa dernière heure. A sa demande, on lui donna les derniers secours de la religion. Depuis lors, il attendait avec résignation le moment du Seigneur, lorsque parvinrent au collége de Gandie les nombreuses reliques qu'y avait envoyées la duchesse douairière de Gandie. On se hâta de les porter au malade. Il s'attacha surtout à une relique de saint Mathias, auquel il avait toujours eu une grande dévotion. Pendant la nuit suivante, il vit (mais il ne sait si ce fut une vision ou un songe) apparaître dans sa chambre, à la suite de Notre-Seigneur, le saint apôtre qui, lui montrant le bienheureux P. Ignace, lui dit : « Ton salut dépend du P. Ignace; adresse-toi à lui. » En même temps le bienheureux P. Ignace et le P. Ribadeneyra, qui l'accompagnait, promenaient des regards amoureux des plaies du Sauveur sur le malade qu'ils semblaient encourager. Le saint apôtre lui dit alors : « Aide-donc ton Père (par ta foi et ta confiance). » Un instant après, la vision disparut. Dès ce moment, le P. Frias éprouva une amélioration sensible. Il pria l'infirmier de faire venir le Père Recteur, à qui il raconta tout ce qui s'était passé. Il avait à peine achevé son récit, qu'il fut complétement délivré de la fièvre. Le médecin, averti de l'état du malade, accourut à son tour, et

déclara que c'était un coup du Ciel. Le Ciel ne laissa pas son œuvre imparfaite : le même jour, le malade recouvra une pleine santé.

« Le P. Frias a fait lui-même ce récit au P. Ribadeneyra, à qui il l'a remis et signé de sa main.

« Madrid, le 29 décembre 1602 (1). »

Quelque empressement qu'on mît à seconder le P. Ribadeneyra, à lui envoyer des informations ou des relations ; quelque exigeante que fût l'avidité avec laquelle on lisait les récits qu'il distribuait partout, et qu'on sollicitait de toutes parts, on ne lassait jamais son zèle. Il continuait à recueillir tous les témoignages que le Ciel rendait à la sainteté de son bienheureux Père, et les dépositions de ceux qui en avaient été les objets ou les témoins. Il réunit dans des liasses, ou dans de gros volumes manuscrits, les résultats de ses investigations. Et afin d'en faciliter l'usage à ceux que leur charge forcerait d'y recourir, il en fit des résumés où il indiquait, avec autant de précision que de méthode, les noms des témoins, la substance de leurs dépositions, les miracles, l'époque et le lieu où ils étaient arrivés (2). »

Cependant les preuves de la sainteté du P. Ignace arrivaient à Rome si nombreuses et si évidentes ; le Saint-Siége continuait à recevoir, d'Espagne et de toutes les cours catholiques de l'Europe, des sollicitations si puissantes et si pressantes, qu'elles

(1) Mss. de l'Acad. d'Hist. de Madrid, Papiers provenant de l'ancien collége de Valence.

(2) Lopez, *Vida* (ms.) *del P. Pedro de Ribadeneyra, cap.* 14. — Il existe encore plusieurs de ces résumés dans les riches collections de l'Académie d'Histoire, de Madrid. Tous offrent les qualités que nous signalons ici : on les remarque principalement dans celui qui a pour titre : *Breve suma de lo que resulta y queda provado de la Vida, obras y milagros del P. Ignacio de Loyola, Fundador de la Compañia de Jesus : sacada de otro sumario mas pleno y estendido*, etc., dont les marges portent quelques notes de la main de Ribadeneyra. (Papiers provenant de l'ancien collége de Valence.)

provoquèrent enfin des mesures décisives. Clément VIII paraissait bien résolu de les prendre, lorsque la mort l'arrêta le 5 mars 1605. Léon XI, son successeur, eut à peine le temps de s'asseoir sur la chaire de saint Pierre, et de manifester la même intention. Il était réservé à Paul V d'inscrire le nom d'Ignace au catalogue des Bienheureux. Dès qu'il eut été élevé au Souverain-Pontificat (16 mai 1605), le P. Aquaviva se hâta de le mettre au courant de cette affaire, de l'état où elle se trouvait, et le supplia d'en ordonner la poursuite.

Sa Sainteté, ayant accueilli favorablement la demande de la Compagnie, confia la cause de son Fondateur à Messeigneurs Alexandre Ludovisi, Alphonse Mançanedo de Quiñones et Jean-Baptiste Panfili, auditeurs de Rote. Ces prélats expédièrent aussitôt, dans les contrées où devaient se faire officiellement les informations et les procédures canoniques, les lettres dites *compulsoires* et *rémissoires* aux archevêques ou évêques chargés de cette commission.

En Espagne, elle fut confiée à dom Bernard de Roxas y Sandoval, archevêque de Tolède, Inquisiteur général, etc., et à l'évêque de Ségovie, remplacé depuis par D. Melchior Soria, évêque de Troye, pour la Province de Tolède; à D. Juan de Ribera, patriarche d'Antioche et archevêque de Valence, et à un évêque *in partibus*, de l'Ordre de Saint-François, pour le royaume de Valence; à D. Alphonse Manrique, archevêque de Burgos, à D. Antoine de Venegas, évêque de Pampelune, et à D. Alphonse Enriquez de Valeyra, évêque de Sidonia, pour la Province de Castille; à l'évêque de Barcelone et à l'évêque de Vich, pour la Catalogne. D. Alphonse Laso, évêque de Majorque, remplit la même commission à Majorque et dans toute la Province d'Aragon (1).

Cinq tribunaux allaient donc s'élever en Espagne pour recevoir les témoignages relatifs à la sainteté du P. Ignace de

(1) Ribadeneyra, *Relacion de lo que ha sucedido en la Canonizacion del P. Ignacio de Loyola*, etc.

Loyola ; et cette cause devait être poursuivie auprès de chacun d'eux par un Père de chaque *Province*, admis, sous le titre de Procureur, à exercer cet office. Or il importait que ces Procureurs, dans une même affaire, suivissent une direction uniforme, pour ne pas s'égarer dans des formalités aussi peu connues que rigoureusement exigées en pareils cas, et pour mettre dans leurs démarches un ensemble qui en favorisât le succès. Il fallait par conséquent qu'il y eût un centre commun où aboutissent les comptes-rendus de leurs démarches et d'où ils reçussent des nouvelles de celles des autres. Le P. Aquaviva pourvut à ce besoin par la circulaire suivante adressée aux Provinciaux :

« Vous savez déjà que Sa Sainteté a daigné nous faire la faveur d'ordonner officiellement des procédures pour la béatification de notre Père. Comme à cette occasion il se passera beaucoup de choses dans vos Provinces, nous avons jugé à propos de confier au P. Ribadeneyra le soin de vous tenir au courant de tout ce qui se fera. Il convient que, de votre côté, vous lui écriviez tout ce qui se passera chez vous, et que vous vous conformiez à ce qu'il vous dira sur cette affaire (1). »

Ribadeneyra, quoique déjà surchargé par l'immense correspondance qu'il entretenait de tous côtés sur le même sujet, accepta avec empressement la commission dont l'honorait son supérieur, et il se mit aussitôt à la remplir avec l'ardeur que lui inspirait son amour pour la mémoire de saint Ignace. Il écrivait aux Procureurs particuliers de cette cause pour leur donner les instructions qu'il recevait lui-même de Rome, les informations qu'on lui envoyait d'ailleurs, et la direction dont ils avaient besoin ; aux prélats chargés par la Congrégation des Rites de faire ces procédures, pour les remercier d'avoir accepté cette commission, et du zèle qu'ils mettaient à la remplir; enfin à tous ceux qui devaient intervenir dans cette affaire, pour les

(1) Datée du 19 septembre 1605. — Orig. Acad. royale d'Hist., de Madrid. Papiers provenant de l'ancien collége de Valence.

prier d'y donner un concours bienveillant (1). Ces lettres, que nous avons retrouvées en grande partie, portent toutes la preuve de la piété filiale de Ribadeneyra, de la sagesse et de la conscience avec laquelle il remplissait sa commission. Mais comme il était le principal témoin qui devait déposer devant le tribunal du cardinal de Tolède, il fut obligé de résigner cette charge, qui d'ailleurs lui donnait un surcroît d'occupations peu compatibles avec sa santé. C'est pourquoi, le 26 juillet 1606 (2), le P. Aquaviva transféra cette commission au P. François Porrès, qui s'en acquitta avec sa constance et son habileté ordinaires.

Partout on avait déjà fait l'ouverture solennelle des lettres *compulsoires* et commencé les procédures qu'elles prescrivaient. Seul, le cardinal de Sandoval avait été forcé, par d'autres soins, d'ajourner cette cérémonie. Il la fit le 4 septembre 1606 avec une pompe digne d'une affaire si importante. Ce jour-là, le P. François de Benavidès, accompagné des PP. Ribadeneyra, François Porrès et de vingt autres des plus graves de la *Province* de Tolède, se rendit dans un des salons de l'archevêché qu'on avait magnifiquement décoré, et où cette solennité avait déjà réuni une brillante assemblée, entre autres le connétable de Castille, le comte d'Olivarès, le marquis de Cañete, l'amiral d'Aragon, Don Martin de Cordova, D. François de Collantes, D. François de Tejada, et d'autres grands personnages de la cour, de l'Inquisition et du Clergé.

A l'heure indiquée, le cardinal de Roxas y Sandoval parut en habits pontificaux, précédé des principaux officiers de son Église, tous en habit de chœur; et ayant pris place sur le trône qui lui était réservé, il bénit l'assemblée prosternée à ses pieds. Puis il lui adressa quelques graves paroles sur la cérémonie qui allait s'accomplir, et sur le respect qu'elle demandait de tous. Ensuite le P. de Benavidès, à genoux devant le trône du

(1) Acad. roy. d'Hist., de Madrid. Pap. adquirid. de la Direcc. de la Instr. publ. Legajo 154, et passim. — Lopez, *Recueil de pièces relatives à la Vie de Ribadeneyra.*

(2) Acad. roy. d'Hist. de Madrid, *ibid.*

prélat, lui présenta sur un plat d'argent d'abord un écrit de sa main où il le priait d'ouvrir les lettres *compulsoires* par lesquelles le Saint-Père le chargeait de procéder aux informations canoniques sur la vie, les vertus et les miracles du P. Ignace de Loyola, puis le bref du Souverain-Pontife, les lettres *compulsoires* du tribunal de la Rote et le catalogue des interrogations qu'on devait faire aux témoins. Le cardinal agréa la supplique, et recevant avec les marques d'un profond respect les pièces émanées du Saint-Siége, il les fit lire publiquement par le notaire de son audience. Ensuite, aux instances du P. de Benavidès, il nomma les juges et les officiers qui devaient le seconder dans tout le cours de cette affaire, et reçut d'eux le serment de remplir fidèlement les fonctions qu'il leur confiait. Enfin il termina la cérémonie par une allocution où, se proclamant indigne de remplir la haute mission que lui avait donnée le Saint-Siége, il exhortait les assistants à lui accorder le secours de leurs prières, et à ne pas lui refuser les renseignements qui pourraient éclairer et aider sa conscience. Après ce discours, il appela de nouveau les bénédictions du Ciel sur l'illustre assemblée, qui se retira visiblement émue de ce qu'elle venait de voir et d'entendre (1).

Les séances suivantes furent consacrées à fixer le cérémonial et les heures des audiences, à reconnaître la qualité et les pouvoirs du P. de Benavidès, Procureur de la cause auprès de ce tribunal, la valeur et l'authenticité des dépositions déjà recueillies, à vérifier la compétence des témoins, à en déterminer le nombre. Ce ne fut que le 11 octobre que commencèrent les procédures. Le P. Ribadeneyra, appelé le premier comme témoin principal, prêta d'abord serment entre les mains du cardinal de Roxas y Sandoval; puis il commença ses dépositions selon l'ordre des questions que lui faisait l'évêque de Troye, d'après les formules envoyées de Rome. Cinq séances de plus de deux heures chacune lui suffirent à peine pour

(1) Nous avons tiré ces détails du procès-verbal de la cérémonie.

déclarer ce qu'il savait de la vie, des vertus, de la sainteté du P. Ignace. Ses dépositions furent si complètes, si intéressantes que le procès-verbal, sortant de la froide réserve ordinaire à ce genre de pièces, constate qu'elles causèrent aux juges, surtout au cardinal de Sandoval, la plus vive satisfaction.

Les autres témoins, presque tous pris dans les hauts rangs ou dans la classe instruite de la société, se présentèrent tour à tour : tous apportèrent, avec le récit de quelques faveurs miraculeuses obtenues par l'intercession du P. Ignace de Loyola, une nouvelle force à la déposition de Ribadeneyra. Les témoignages étaient si précis, si évidents, si unanimes, que les procédures, quoique enveloppées de formalités, tendaient rapidement à une heureuse issue (1).

Ribadeneyra les suivait toutes avec la plus touchante anxiété : non-seulement il assistait aux séances présidées par le cardinal de Sandoval, mais prenait encore de minutieuses informations sur celles des autres tribunaux. Les détails qu'il recevait nourrissaient en lui l'espérance que bientôt l'Église rendrait, à la sainteté de son Père, des hommages publics. C'était pour lui le plus grand des bienfaits ; et il ne manquait pas d'exprimer sa reconnaissance aux prélats qui, par leur concours empressé, hâtaient l'accomplissement de ses vœux. Aucun peut-être n'était plus assidu à ses fonctions que le vénérable Jean de Ribera, archevêque de Valence. Ce prélat vraiment digne, par l'éminence de sa vertu, de travailler à la cause d'un saint, avait toujours eu pour la mémoire du P. Ignace de Loyola une dévotion qui n'avait pas attendu la décision de l'Église. Convaincu de la sainteté du Fondateur de la Compagnie, il apportait à cette cause ce zèle ardent qu'il déployait toujours dans les œuvres de Dieu. Ribadeneyra ne savait pas contenir sa reconnaissance dans son cœur ; et celle qu'excitait en lui la conduite du vénérable archevêque était trop vive pour qu'il ne lui en envoyât pas le témoignage :

(2) Lettre du P. Porrès au Provincial de Castille, du 4 novembre 1606 Acad. d'Hist., de Madrid. Pap. adquiridos, etc. Leg. 155.

« Quand j'appris, lui écrivait-il le 20 décembre 1606, que Dieu Notre-Seigneur avait confié à Votre Excellence le soin de vérifier, dans le royaume de Valence, la vie, les vertus et les miracles de notre Bienheureux Père Ignace, je remerciai sa divine Majesté de l'insigne faveur qu'elle faisait à toute la Compagnie en mettant une affaire si grave et si importante pour nous entre les mains d'un prélat d'une telle autorité, d'une si grande piété, et si capable par sa prudence de faire briller au grand jour les mérites de notre illustre Père, encore ignorés d'un grand nombre.

« Depuis lors, la solennité avec laquelle Votre Excellence a commencé cette œuvre du Seigneur, le zèle et la dévotion avec laquelle elle la poursuit ont augmenté notre reconnaissance envers Dieu et nos obligations envers Votre Excellence. Quoiqu'elles soient communes à tous les membres de la Compagnie, aucun cependant n'y a une plus large part que moi, qui, élevé dès mon enfance sous les yeux de ce Bienheureux Père, ai eu le bonheur de vivre si longtemps et si familièrement avec lui. C'est pourquoi je viens vous exprimer, en mon nom et au nom de toute la Compagnie, la reconnaissance que nous inspire à tous un tel bienfait, et le désir que nous avons de vous la manifester par nos services. Dieu Notre-Seigneur, nous le savons, récompensera celui que nous rend aujourd'hui Votre Excellence et tant d'autres que nous en avons déjà reçus; les saints sont sensibles, même au ciel, à tout ce qu'on fait pour leur gloire; et notre Bienheureux Père, qui, sur la terre, témoigna toujours une extrême reconnaissance à ses bienfaiteurs, la témoignera plus encore du haut du ciel à Votre Excellence. Nous savons tous cela; mais rien ne saurait nous dispenser de reconnaître les obligations que nous avons contractées envers vous, Monseigneur; ni de chercher à les remplir, ni enfin d'offrir nos humbles services à celui qui nous en rend un si grand. Ce que nous avons vu, ce que nous connaissons de l'admirable vie de notre Père, les éclatants miracles que Dieu opère par son intercession dans tant de contrées, parmi des

peuples si divers, l'institution et la propagation de la Compagnie que Notre-Seigneur établit par son moyen, le fruit que l'Eglise a retiré des travaux de ses enfants, les contradictions et les persécutions violentes qu'elle a continuellement essuyées depuis son origine, qu'elle essuye encore sans succomber, nous persuadent que notre Fondateur fut un grand saint; oui, toutes ces causes réunies sont un miracle qui en comprend beaucoup d'autres, et nous fournit une preuve certaine que notre Père fut le ministre dont Dieu se servit pour fonder cette œuvre, et qu'il s'acquitta dignement de cette grande mission. Aussi l'Église attend-elle une canonisation qui doit être si glorieuse au Seigneur, si honorable à son serviteur, si utile à la religion, si agréable aux saints, à tous les fidèles, si odieuse aux hérétiques, et qui, en répandant un nouvel éclat sur la Compagnie, donnera une nouvelle efficacité à ses ministères. C'est pour toutes ces raisons que nous désirons si ardemment de voir ces procédures tendre rapidement à une heureuse issue; et nous espérons que, grâce à la bonté divine et à la pieuse et infatigable sollicitude de Votre Excellence, nos vœux ne tarderont pas à être comblés... (1). »

En effet, les vœux de Ribadeneyra furent enfin accomplis. Les divers tribunaux, chargés en Espagne de procéder à cette cause, envoyèrent à Rome les résultats de leurs enquêtes, où ils furent comparés avec les procédures faites en Italie, en France, en Belgique et ailleurs. Rien n'arrêtait plus la sagesse du Saint-Siége : tout prouvait la sainteté d'Ignace. Les souverains continuaient à demander sa béatification. Enfin, Paul V, après avoir ouï le jugement et les instances de la commission qu'il avait nommée, déclara, le 27 juillet 1609, que le P. Ignace était au rang des Bienheureux et permit à la Compagnie de Jésus, en quelque lieu du monde qu'elle fût représentée par ses enfants, de lui rendre un culte public.

Ribadeneyra était au comble du bonheur : l'Église avait

(1) Lopez, *Recueil de pièces relatives à la Vie de Ribadeneyra.*

solennellement déclaré la sainteté dont il avait été l'heureux témoin ; elle plaçait sur les autels celui auquel il avait dû jusqu'alors se contenter d'élever un autel dans son cœur. Sa plus grande joie, après celle de voir sa vénération pour son bon Père partagée désormais par les fidèles, fut de penser qu'il n'avait pas peu contribué à amener un résultat si désiré, et il ne cessa de remercier le Seigneur de lui avoir ménagé l'occasion de prendre une part active à cette affaire :

« Vous m'avez fait, ô mon Dieu, s'écriait-il dans les transports de sa reconnaissance, une grande grâce en daignant vous servir de moi pour presser la canonisation de notre Bienheureux Père Ignace, et lui procurer, selon les vœux de la Compagnie, une gloire qui rejaillit sur elle et sur toute l'Église. Beaucoup d'autres, il est vrai, nous ont prêté dans cette affaire un généreux et laborieux concours ; mais parce que je reste le seul survivant des premiers jours de la Compagnie, et que personne n'était mieux informé que moi de la vie et des vertus d'un saint qui daigna m'admettre dans son intimité, j'étais aussi plus obligé que tout autre d'honorer la mémoire de celui qui fut toujours pour moi un si bon Père. J'ai donc cru qu'il était de mon devoir d'activer cette affaire, avant que la mort vînt anéantir avec mon existence le souvenir de beaucoup de choses que je pouvais seul découvrir. Mon séjour en Espagne a bien servi mes vœux ; car, outre que, naturellement parlant, je n'aurais pas prolongé mes jours aussi longtemps, si j'étais resté en Italie, j'ai encore pu faire des démarches qui, loin d'ici, m'auraient été impossibles. Oui, ô mon Dieu, vous m'avez accordé une grâce signalée en me permettant de contribuer, par ce petit service, à l'honneur d'un si grand saint, et de reconnaître ainsi les innombrables dettes de ma reconnaissance envers lui. »

Depuis ce moment, Ribadeneyra se donna autant de mouvement pour propager la dévotion au Bienheureux Ignace de Loyola qu'il avait pris de peine pour hâter sa béatification. D'abord il prit à tâche de faire connaître au loin et de conser-

ver pour la postérité les détails de tout ce qui s'était passé à ce propos, surtout en Espagne, ainsi que les témoignages que des souverains, des princes, des cardinaux et d'autres grands personnages avaient rendus à la mémoire de saint Ignace; et il consigna les uns et les autres dans un écrit particulier (1).

Mais le principal soin de Ribadeneyra, après avoir fait connaître les actions et les vertus qui avaient mérité à son bien-aimé Père les honneurs des autels, ce fut de mettre, pour ainsi dire, sous les yeux du peuple, la vie du nouveau Bienheureux et de répandre partout ses images. Longtemps avant qu'on eût commencé les procédures dont nous venons de parler, Ribadeneyra s'était préoccupé des moyens de faire tirer le portrait de celui dont il avait écrit l'histoire; mais le modèle manquait : saint Ignace n'avait jamais voulu se laisser peindre; et toutes les filiales industries de ses disciples, ou pour obtenir son

(1) Ce charmant récit intitulé : *Relacion de lo que ha succedido en el negocio de la Canonizacion del Bienaventurado P. Ignacio de Loyola*, etc., parut à Madrid vers la fin de l'an 1609, avec l'approbation suivante :

« He visto la *Relacion de lo succedido en la Beatificacion del Beato Padre Ignacio*, Patriarcha de la insigne religion de la Compañia de Jesus, por mandado de los señores del Consejo supremo de Castilla, recopilada por el P. Pedro de Ribadeneyra, de la misma religion : no ay en ella cosa que no sea muy digna de saberse de los christianos y personas devotas, pues de toda ella resulta el saber la devocion que los principes y todo el mundo tiene al beatissimo Padre Ignacio, y el comun recozijo conque se ha recebido, reconociendo el singular y comun fruto que su santa religion haze en todo el mundo : allegase a el ser bien recebida esta *Relacion*, la pia aficion que se tiene al autor, de quien podemos decir lo que dixo S. Tomas de Aquino de S. Buenaventura, quando le halló escriviendo la Vida de su Padre San Francisco : *Dexemos al santo trabajar por el santo.* Por todas estas razones, es digna de salir a luz, y que se le de la licencia que pide.

« Dada en la Vitoria de Madrid, 25 de noviembre de 1609 años.

« Fr. Francisco Tamayo.

« Calificador del consejo de Inquisicion. »

Ce recueil fut aussitôt traduit de l'espagnol en français par le P. Antoine de Balinghem, et publié à Tournay, en 1610.

consentement, ou pour saisir une distraction qui leur permît de s'en passer, avaient toujours échoué. Seulement après sa mort on moula sur son visage un masque d'après lequel on fit ensuite des bustes en cire et des portraits en peinture. Mais ces tableaux et ces bustes offraient des différences qui faisaient douter de leur ressemblance avec l'original.

Le P. Porrès, s'étant rendu à Rome en 1584 en qualité de Procureur de la Province de Tolède, eut soin d'en rapporter un de ces portraits avec d'autres précieux souvenirs de saint Ignace. A son retour, il s'empressa de le montrer aux Pères du collége de Madrid. Ribadeneyra, qui était présent, ne reconnut point dans cette figure le portrait du saint Fondateur : « Non, non, dit-il avec une vivacité mêlée d'indignation, ce n'est point là le portrait de notre Père; cela représente peut-être quelque gros rentier ; mais certainement ce n'est point le portrait de notre Père. » Puis il conjura le P. Porrès de cacher ce buste et d'attendre pour montrer le portrait de saint Ignace qu'il en eût lui-même fait tirer un plus ressemblant. Il ajouta qu'il avait tellement présente à sa mémoire la figure de saint Ignace, qu'il pouvait la reproduire aussi fidèlement que s'il l'avait eue devant lui.

Il se mit aussitôt à l'œuvre. D'abord il fit reproduire le plâtre apporté de Rome, mais avec les corrections que lui suggéraient ses souvenirs. Puis il pria Alonzo Sanchez, peintre du roi, de faire un portrait d'après ce modèle et avec le secours des indications qu'il lui fournirait lui-même. Sanchez entra dans l'intention de Ribadeneyra avec un tel désir de la remplir, qu'il ne prenait jamais le pinceau sans invoquer celui dont il entreprenait de reproduire les traits. Dès qu'il en eut fait la première ébauche, Ribadeneyra la montra à plusieurs des personnes qui avaient connu le P. Ignace, entre autres au cardinal de Quiroga, pour entendre et recevoir leurs observations. Sanchez ne manqua pas d'y avoir égard; il se remit à l'ouvrage avec le même soin, ou plutôt avec la même ferveur qu'au commencement. Ribadeneyra restait lui-même trois heures le

matin, et trois heures le soir, avec une patience que sa piété filiale pouvait seule expliquer, dans l'atelier de l'artiste, guidant pour ainsi dire son pinceau, lui indiquant les traits qu'il devait tirer, ceux qu'il fallait affaiblir ou fortifier. Grâce à cette tendre sollicitude et à son propre talent, Sanchez parvint à faire le portrait de saint Ignace le plus ressemblant qu'on ait jamais tiré. Ce fut du moins le jugement qu'en portèrent ceux qui avaient plus particulièrement connu l'homme de Dieu.

Le peintre ayant achevé son œuvre, Ribadeneyra chargea le Frère Lopez de la porter au palais du cardinal de Quiroga, où il le précéda lui-même pour jouir de l'impression qu'elle ferait sur le prélat. Il s'entretenait depuis quelques moments avec lui de toute autre chose, lorsque Lopez entra, le tableau de Sanchez à la main. A la vue de ce portrait, le cardinal reste un instant pensif, comme pour recueillir ses souvenirs et reconnaître quelqu'un qu'il n'aurait pas vu depuis très-longtemps. Puis rompant le silence : Mais c'est le P. Ignace, s'écria-t-il en se levant de son siége; et aussitôt se découvrant avec respect, il salua d'une profonde inclination cette image vénérée. « Oh, oui, ajouta-t-il, cette fois c'est bien le P. Ignace. » « Votre Seigneurie, lui demanda alors Ribadeneyra, l'a donc assez connu pour retrouver sa figure dans ce portrait? » Si je l'ai connu! reprit vivement le cardinal : je l'ai vu plus de cent mille fois, ce vénérable Père? Quand j'étais à Rome, il ne se passait pas de jour que nous ne nous vissions, tantôt chez lui, tantôt chez moi, tantôt à la campagne, tantôt ailleurs. Jamais figure d'homme ne m'est restée plus profondément gravée dans l'esprit que la sienne, parce que jamais aucune ne me frappa davantage. J'avais beau le voir, je ne pouvais jamais assez considérer dans tous ses traits cette paix inaltérable, ce calme à la fois suave et ferme, cette céleste sérénité que rien ne pouvait troubler, ni l'adversité, ni la prospérité. »

Ces paroles, qui étaient elles-mêmes un vrai portrait de saint Ignace, satisfirent autant la piété de Ribadeneyra qu'elles le rassurèrent sur la fidélité de ses souvenirs. Le témoignage du

P. Diego de Guzman vint encore le confirmer dans cette persuasion. Diego de Guzman, d'abord disciple du vénérable d'Avila, avait subi à Rome les épreuves du noviciat sous la direction de saint Ignace lui-même ; et il avait aussi profondément gravé dans son cœur l'image que les leçons d'un si grand maître. Comme en 1587, il se rendait d'Italie à Séville, il s'arrêta quelques jours à Madrid. Ribadeneyra s'empressa de lui montrer le portrait de leur commun maître. Le P. Diego de Guzman ne fut pas moins surpris de la ressemblance que le cardinal de Quiroga. Jamais, disait-il, il n'en avait rencontré un qui lui rappelât plus fidèlement les traits du serviteur de Dieu. Souvent il entrait dans la chambre de Ribadeneyra pour le considérer; et lorsqu'il y rencontrait le secrétaire du Père, il lui disait avec enthousiasme, en lui montrant du doigt ce tableau : Regardez-le, mon Frère, regardez-le bien ; car il semble nous dire : *Qui videt me videt et Patrem ;* et je vous certifie que c'est vrai. » Lui-même agenouillé devant cette chère image, il la contemplait, les yeux pleins de larmes, et lui offrait les effusions de sa piété, comme s'il eût parlé à saint Ignace en personne.

Ribadeneyra cependant regrettait une chose dans ce tableau, c'était la vie. « Oui, disait-il, ce portrait ressemble à mon Père ; je ne crois même pas qu'il y en ait de plus ressemblant ; mais il ne rend pas cette vertu qui l'animait, cette suave sérénité répandue sur son visage, ce reflet du ciel qui illuminait tous ses traits. Il est vrai, ajoutait-il, que, pour représenter cette physionomie en quelque sorte spiritualisée, il aurait fallu que le peintre eût été inspiré d'en-haut, ou qu'un ange eût guidé son pinceau. » Malgré cet irréparable défaut, cette image avait pour Ribadeneyra d'ineffables attraits : le plus agréable de ses délassements, la plus douce de ses consolations était de la considérer, tantôt assis, tantôt à genoux ; il fixait alors sur elle des regards affectueux, quelquefois en silence, souvent en lui ouvrant son cœur. Il disait que les délicieux moments qu'il passait ainsi à le contempler lui rappelaient les plus beaux

jours de sa vie, ceux où il avait eu le bonheur de vivre avec saint Ignace, et qu'ils le dédommageaient de l'absence de son bon Père (1).

Mais ce n'était pas seulement pour satisfaire sa piété que Ribadeneyra avait apporté tant de soin à ce portrait; c'était aussi pour favoriser la dévotion de ses frères, et celle des peuples. Dès que le P. Ignace eut été mis au nombre des bienheureux, il fit reproduire par d'habiles graveurs et tirer à un grand nombre d'exemplaires l'œuvre de Sanchez; en même-temps il fit frapper à la même effigie des médailles en or, en argent, en bronze, en cuivre; et répandit les unes et les autres dans toute l'Espagne.

Il donna l'idée de plusieurs autres tableaux où le saint Fondateur était représenté dans les principales circonstances de sa vie. Mais la plus heureuse idée fut celle du tableau où Ignace Mesa, peintre non moins habile que Sanchez, représenta le Bienheureux, ses neuf premiers compagnons et François de Borgia, à genoux et les regards tournés vers la Reine des cieux qui, assise sur une nuée lumineuse, comme sur un trône, semblait invoquer pour eux la bénédiction de son divin Fils qu'elle tenait entre ses bras.

Ce tableau, que le burin, le crayon et le pinceau reproduisirent ensuite plus ou moins heureusement sous toutes les formes, fut le principal ornement de la chapelle particulière qui, par les soins de Ribadeneyra, fut érigée à saint Ignace dans l'église du collége.

Ribadeneyra confia également au même peintre le soin de représenter en seize tableaux les principaux événements de la vie de saint Ignace. Il en envoya ensuite le dessin aux plus habiles graveurs d'Anvers qui les reproduisirent en autant de planches (2); et cette collection, devenue assez rare, contribua

(1) Lopez, *Relacion de la forma que se tubo en hacer el retrato de nuestro S. P. Ignacio de Loyola*, etc. Parmi les *Pièces relatives à la Vie de Ribadeneyra.*

(2) Lopez, *Vida del P. Pedro de Ribadeneyra*, cap. 14.

alors à répandre partout la connaissance de la vie de saint Ignace (1).

Quelque manifestes que fussent ces marques de la dévotion de Ribadeneyra, il en donna de plus éclatantes encore le jour où l'on célébra pour la première fois, au collége de Madrid, la fête du nouveau Bienheureux. Plusieurs jours d'avance il s'était continuellement préoccupé des moyens de procurer à la mémoire de son Père un triomphe égal à son estime et à son affection : il en avait indiqué les préparatifs; il avait présidé à la décoration de l'église, que le comte de Salinas avait lui-même voulu diriger; par ses soins, la fête avait été annoncée dans toutes les paroisses et dans tous les couvents de la ville; on y avait invité non-seulement les évêques qui se trouvaient à Madrid, tout le haut clergé, tous les supérieurs des maisons religieuses de la ville, mais encore le roi et toute sa cour: enfin il n'avait rien épargné pour que les hommages répondissent au mérite du Bienheureux.

Il eut lieu d'être satisfait : dès la veille, une foule empressée assistait aux premières Vêpres que chantèrent à quatre chœurs les chantres et les musiciens de la chapelle du roi; et Ribadeneyra, qui voulut présider l'office, eut la consolation de présenter à son Père vénéré les hommages de tant de fidèles réunis pour honorer sa mémoire. On ne pouvait voir sans une profonde émotion un respectable vieillard de quatre-vingt-trois ans faire fumer l'encens devant l'image de celui qui avait

(1) La collection de ces planches, qu'on trouve encore dans quelques-unes de nos bibliothèques, fut faite à Anvers en 1610, un an avant la mort de Ribadeneyra. Elle est précédée d'un frontispice au milieu duquel se voit une copie sans couleur et sans vie du portrait peint par Sanchez, sous la direction du P. Ribadeneyra, ainsi que l'atteste le titre : *Vita Beati Patris — Ignatii Loyolæ — religionis — Societatis — Jesu — Fundatoris — ad vivum expressa — Ex ea quam — P. Petrus Ribadeneyra — Ejusdem societatis — Theologus — ad Dei gloriam — et — Piorum hominum usum — ac utilitatem — olim scripsit — Deindè Matriti pingi — Posteà in æs incidi — et nunc demùm typis excudi curavit. — Antuerpiæ — anno salutis* 1610.

eu pour lui une tendresse si paternelle : le Bienheureux et son disciple étaient confondus dans les mêmes sentiments de respect : on célébrait la sainteté d'Ignace, mais on sentait que la présence d'un disciple si digne de lui était le plus éloquent des panégyriques. On se souvenait que Ribadeneyra avait été l'enfant chéri de l'illustre Fondateur ; que, né à la vie religieuse avec la Compagnie, il avait grandi avec elle dans les vertus, au milieu de toutes les rigueurs de la pauvreté, des plus cruelles privations, de terribles épreuves ; qu'il avait pris une large part aux travaux qu'elle avait supportés, au bien qu'elle avait fait ; en un mot, Ribadeneyra, survivant d'un autre âge, rappelait à la foule émue, non-seulement la vie du Bienheureux dont on célébrait la fête, mais encore la naissance, les progrès, les combats, les persécutions, les succès de l'Ordre qu'il avait fondé ; et ces souvenirs contribuaient, plus encore que les pompes sacrées, à exciter la dévotion des fidèles.

La cérémonie des premières Vêpres, quelque splendide qu'elle fût, n'était que le prélude de celle du lendemain. La nuit qui les sépara fut marquée par les témoignages spontanés de la joie publique : les habitants, jusque dans les quartiers les plus reculés, illuminèrent les façades de leurs maisons : devant celles des plus riches on voyait de longues rangées de torches enflammées qui répandaient une éclatante lumière dans les rues et les places publiques ; mais aucune ne présentait un plus brillant spectacle que le collége des RR. PP. Dominicains : depuis le rez-de-chaussée jusqu'au sommet du clocher brûlaient, en l'honneur de saint Ignace, plus de deux cents torches de cire. Une foule nombreuse parcourait paisiblement les rues pour jouir d'un spectacle si rare, et la jeunesse des écoles, se prêtant à la joie commune, lui offrait encore des scènes religieuses, empruntées du moyen-âge, tandis que des chœurs de musique, distribués sur les principaux points de Madrid, mêlaient leurs concerts au son des cloches de toutes les églises ou chapelles de la ville. Sur les places publiques, dans les rues les plus larges s'élevaient des autels, décorés de nom-

breux flambeaux et d'une image du Bienheureux Ignace, devant laquelle de si bruyantes distractions n'empêchaient point la foule de s'agenouiller pour prier.

La fête du lendemain répondit par son éclat à de si brillantes démonstrations : à l'heure indiquée, le roi et la reine, accompagnés de la fleur de la grandesse d'Espagne, se rendirent à l'église du collége de la Compagnie, où les avaient déjà précédés six évêques, les Provinciaux de tous les Ordres religieux représentés à Madrid, les supérieurs de tous les couvents de la ville, les dignitaires des diverses églises, les prédicateurs de la cour, les ambassadeurs, les autorités civiles et militaires de la capitale, et beaucoup d'autres grands officiers, tous revêtus des riches insignes de leurs dignités. Mgr Decio Caraffa, nonce du Saint-Siége, célébra pontificalement la messe, que chantèrent les musiciens de la chapelle du roi. Le P. Joseph Gonzalès, de l'Ordre de Saint-Dominique, un des plus célèbres prédicateurs d'Espagne, prononça le panégyrique du Bienheureux; et les marques visibles de satisfaction qui accueillirent son éloquent et chaleureux discours prouvèrent qu'il fut digne de sa réputation, de son Ordre, du saint dont il célébrait la gloire, et de l'illustre assemblée devant laquelle il parlait.

La foule n'avait pu assister à cette auguste cérémonie; mais, tout le reste de la journée, elle accourut à longs flots à l'église du collége, invoquer le nouveau Bienheureux. Il fallut que plusieurs Pères se relevassent sans cesse pour présenter à sa vénération une relique que le P. Ribadeneyra avait reçue du P. Aquaviva, et dont il ne se dessaisissait que dans de semblables occasions (1).

Ce jour fut pour Ribadeneyra un des plus beaux de sa vie : son bonheur depuis lors fut de s'unir aux honneurs publics que l'Église rendait à son bien-aimé Père, de lui donner des

(1) *Relacion de la fieste de N. S. Padre Ignacio que en Madrid se hizo en la Beatificacion a 15 noviembre de* 1609. — Acad. d'Hist., de Madrid. Collect. Salazar. Pap. var. t. CII, nº 49 — t. CIX, nº 384. — La Palma, lib. II, cap. 13.

témoignages plus solennels de sa vénération filiale et de propager partout la dévotion qu'il lui portait. Afin de l'entretenir parmi ses frères, il composa pour eux une prière qui est à la fois une touchante aspiration à la sainteté de leur état, un fidèle reflet de l'esprit de saint Ignace, un résumé substantiel de son Institut et des devoirs qu'il prescrit. Mais des sentiments communs à tous les cœurs ne suffisaient pas au sien : il avait à saint Ignace des obligations que les autres ne partageaient point avec lui, et il lui fallait, pour exprimer sa reconnaissance et sa vénération personnelle, une prière qui ne convenait qu'à lui.

C'est pourquoi, prosterné plusieurs fois le jour devant l'image de saint Ignace, il répandait devant lui son cœur et ses souvenirs : « O mon Bienheureux Père, s'écriait-il dans les humbles transports de son amour, ô Père de mon âme, très-doux, très-aimable Père Ignace; je sais que votre charité, vos faveurs et votre protection s'étendent sur tous vos enfants; mais souvenez-vous que j'ai à votre intercession plus de droits que les autres, puisque j'en ai un plus grand besoin que qui que ce soit, et que je vous ai plus coûté que personne; souvenez-vous, mon Père bien-aimé, que le premier jour que je vous vis, je me mis à votre suite; que mon cœur s'ouvrit et se dilata à la douceur de vos paroles; souvenez-vous des prières que, pendant votre vie mortelle, vous faisiez chaque jour pour moi, des larmes que vous versiez, des avis que vous me donniez avec une si paternelle bonté, des sévères reproches que vous me faisiez pour me corriger, des soins et des soucis que vous vous donniez pour me former, pour réprimer mes mauvais penchants, pour dompter mon naturel vif, ardent, impétueux. Votre charité serait-elle moins grande aujourd'hui que, plongé dans les flammes du divin amour, vous brûlez de ce feu qui, toujours actif, ne consume jamais! Je reconnais, je confesse que je ne mérite pas que vous vous souveniez de moi, que vous jetiez sur moi des regards paternels, parce que je suis un enfant ingrat; non, je ne suis pas digne de m'appeler votre fils, puisque je n'ai pas profité de la grâce que le Seigneur m'avait

faite d'être témoin de votre sainte vie et d'avoir des rapports avec vous; et moi qui, par mes écrits, ai fait connaître aux autres vos vertus et vos œuvres également admirables, je n'ai pas su vous imiter. Mon cœur est tellement dur, qu'il n'a pu recevoir les impressions qu'a faites sur tant d'autres le récit de votre vie; j'ai ouvert aux autres cette source d'eaux abondantes et limpides, et moi je n'ai pas su m'y désaltérer : mon cœur est resté sec et aride. Je l'ai mérité, je l'avoue; enfant prodigue, j'ai dissipé votre bien. Mais vous serez pour moi un père, un bon père; et vous remettrez toutes les dettes d'un fils qui reconnaît sa faute, qui s'humilie, qui vous demande pardon et vous conjure de le lui obtenir du Seigneur, puisque vous le pouvez, si vous le voulez; or, que vous le vouliez, votre ardente charité, votre tendresse de père ne me permettent pas d'en douter. J'ai manifesté au monde les admirables exemples de votre vie; je les ai présentés à l'imitation de tous, afin que votre gloire accidentelle s'accroisse de cette imitation et du bien qu'en retireront les âmes. Vous, mon bon Père, vous avez eu pour moi une continuelle sollicitude : il n'est pas juste que le prix inestimable des peines que vous avez prises, des larmes que vous avez répandues pour moi, soit perdu à jamais, et que ce que j'ai pu gagner pour vous ne soit compté pour rien. Effrayé de moi-même, je fuis de moi à vous; je me jette entre vos bras pour y trouver l'espérance et le courage. Mais ce qui soutient surtout ma confiance, c'est d'être entré dans votre Compagnie, d'y avoir persévéré tant d'années, d'avoir surmonté pour elle tant de tentations, de difficultés, de travaux et de dangers que me suscitaient la nature, le monde et l'enfer. Ce sont vos mérites qui m'ont obtenu cette grâce du Seigneur; c'est encore à cause de vos mérites que Dieu me souffre avec une extrême et ineffable clémence : achevez, ô mon Père, ce que vous avez commencé. Puisque vous êtes si puissant auprès de notre commun Seigneur, obtenez que je me mette enfin à vous imiter, qu'il dompte ma volonté rebelle, qu'il touche mon cœur, qu'il le purifie, qu'il l'amollisse et lui donne, dans le moule de votre Institut, la

forme du sien ; que, en considération de votre sainte vie, il me rende digne d'être appelé votre fils, de jouir de votre présence, et, par votre intercession, de la vue de sa divine Majesté, de la très-sainte Vierge Marie, notre souveraine, de tous les anges, des saints, des saintes, et particulièrement de ceux de vos enfants, de nos frères qui, au ciel, sont dans la compagnie de Jésus, lequel soit en lui-même, en vous, en moi, dans tous vos enfants, dans toutes ses créatures vénéré, glorifié, et célébré à jamais. Amen, amen (1). »

Cette prière, touchante effusion d'un cœur humble et reconnaissant, nous donne la mesure de la vénération et de l'amour que Ribadeneyra portait à saint Ignace. L'esprit toujours plein de l'image de ce grand homme, du souvenir de ses exemples et de ses discours, il se préoccupait sans cesse du soin de se montrer digne de lui, de l'honorer par sa conduite, encore plus que par ses écrits, et d'inspirer les mêmes sentiments à ses confrères. Il leur avait déjà offert dans ce but la Vie de leur commun Père; il recueillit encore pour eux tout ce que sa mémoire avait retenu des règles de conduite que suivait le saint dans le gouvernement de la Compagnie. Ce recueil, que le P. La Palma appelle un livre d'or, a pour titre : *Tratado del medio de gobierno que tenia N. B. P. Ignacio.* Il a distribué son sujet en six chapitres dans lesquels il rappelle successivement ce que saint Ignace exigeait de ceux qui se présentaient à la Compagnie et comment il entendait qu'on les formât; quelles vertus il voulait surtout voir fleurir parmi ses enfants; les moyens qu'il employait pour les leur inculquer, et pour les faire avancer dans la perfection de leur état; ceux qu'il leur suggérait pour réussir dans la culture des âmes; enfin les précautions qu'il prenait pour proportionner aux talents, aux dispositions, à la capacité de chacun les fonctions qu'il leur confiait. Ces souvenirs ne forment pas un traité sur la matière; ils n'offrent pas cet admirable ensemble, cette profonde ordonnance des

(1) La Palma, lib. 1, sub. fin.

règles tracées par le génie d'Ignace ; mais ils expliquent plusieurs points de son Institut et montrent par quels moyens le saint Fondateur le faisait mettre en pratique ; en sorte qu'ils présentent un excellent directoire aux supérieurs, chargés de la direction des autres et du maintien des règles. Aussi est-ce pour les supérieurs que Ribadeneyra a recueilli, et rangé sous cinq ou six chefs, des souvenirs qui n'avaient pas trouvé place dans la Vie de saint Ignace. Mais Ribadeneyra craignait qu'on n'attribuât à une coupable présomption la pensée d'offrir aux supérieurs des règles de conduite ; et son humilité ne supportait pas un reproche, qui aurait été une calomnie ; et, quoiqu'il ne vînt à personne l'idée de le lui faire, il voulut le prévenir en expliquant son entreprise aux supérieurs eux-mêmes, dans une préface, où il se peint mieux peut-être que dans ses autres écrits.

« Beaucoup de Pères graves et zélés pour notre Institut, leur dit-il, m'ont prié de tracer la règle de conduite que suivait notre Bienheureux Père Ignace dans le gouvernement de la Compagnie ; et pour me persuader ils apportaient les raisons suivantes :

« Les Ordres religieux, suscités de Dieu, ne peuvent se maintenir dans leur intégrité que par l'esprit qui les inspire, que Dieu communique à ceux dont il se sert pour les fonder. Les membres des divers corps religieux ne doivent donc rien avoir plus à cœur que de se conformer à leurs Instituts respectifs, et de s'avancer dans la vertu, dans la sainteté, par la voie que leur ont ouverte leurs premiers Pères et Fondateurs, parce que chacun d'eux est le modèle que ses disciples doivent s'efforcer d'imiter.

« En second lieu, dans la Vie de notre Bienheureux Père Ignace, j'ai présenté à tous ses enfants comme un tableau de ses héroïques et admirables vertus, afin que, avec le secours de la grâce, ils les fassent passer dans leur conduite autant qu'ils pourront. Il me restait encore à rappeler, pour le service de Dieu et le bien de la Compagnie, la règle qu'il suivait dans

le gouvernement, parce qu'elle est excellente et très-avantageuse, et que si les supérieurs s'efforcent de la suivre, ils gouverneront comme notre saint Fondateur. Car si leur gouvernement est tel qu'il doit être, la Compagnie persévèrera dans son premier esprit, puisqu'un Ordre religieux, une république quelconque, a coutume d'être ce qu'est son gouvernement.

« On ajoutait que, pour ces raisons, non-seulement il me convenait, mais encore que j'étais en quelque sorte obligé de me charger de cette entreprise, puisque j'avais vu et observé avec attention beaucoup de choses de notre bienheureux Père relatives à ce point, et que je suis aujourd'hui le seul dans la Compagnie qui puisse les écrire, car Notre-Seigneur a appelé à lui tous ceux qui, ayant conversé familièrement avec son serviteur, auraient pu remplir cette tâche. Dans la Vie de notre bienheureux Père, il est vrai, j'ai dit bien des choses dont les supérieurs peuvent faire leur profit; mais outre qu'elles sont dispersées ça et là dans mon livre, et qu'il convenait de les réunir, il fallait encore les compléter par d'autres qui ne s'y trouvent pas, et faire de toutes un ensemble de maximes, de principes généraux et de règles de gouvernement que les supérieurs eussent toujours sous les yeux et dans le cœur, pour se guider plus facilement et plus sûrement dans toutes les occurrences.

« Je me suis rendu à ces raisons et à d'autres semblables, que m'alléguaient tant de Pères graves et de si grands serviteurs de Dieu; car je me regarde comme l'esclave de la Compagnie, et par la grâce de Dieu qui m'y appela et me souffre dans son sein, je ne désire rien tant, après mon salut, que de la servir de toutes mes forces; et j'ai la confiance que ce recueil ne lui sera pas inutile. Il me rafraîchira de plus la mémoire de tout ce que j'ai vu et entendu de notre bienheureux Fondateur; et le souvenir des actions d'un si bon Père, d'un si grand et si saint homme, sera pour moi une consolation et un encouragement. »

Ribadeneyra avait pour sa règle toute l'affection qu'il portait à son bon Père : il avait toujours regardé les Constitutions

comme le chef-d'œuvre d'un vaste génie ; il les vénéra comme l'œuvre d'un saint, depuis que l'Église eut dressé des autels à Ignace. Il lui semblait qu'elles avaient été canonisées dans la personne de leur auteur. Aussi les pratiquait-il avec cette fidélité qu'inspirent l'amour, l'estime et la vénération.

Longtemps auparavant, il avait usé de toute son influence pour inspirer aux autres les mêmes sentiments, et pour maintenir dans la Compagnie l'esprit de saint Ignace, le respect pour les exemples de sa vie, et pour les traditions qu'il avait transmises. Car il savait qu'il y a deux grands dangers pour les Ordres religieux : l'oubli de leurs règles et les changements dans leurs constitutions; le premier prive l'âme de direction et ôte aux penchants de la nature un frein nécessaire ; le second affaiblit l'autorité d'un Institut et invite les caractères à l'inconstance, au relâchement, à l'indiscipline. C'étaient ces deux mortels inconvénients que Ribadeneyra aurait voulu épargner pour toujours à la Compagnie. Quoiqu'il n'aimât point à se mêler des choses qui regardaient principalement les supérieurs, il ne pouvait cependant s'empêcher de sortir de sa réserve quand il voyait quelque apparence d'innovation ; il rappelait énergiquement les traditions de la Compagnie, si on paraissait les oublier ; il repoussait de la même manière tous les nouveaux usages qu'on aurait voulu introduire. Mais il s'armait de tout son zèle contre les téméraires qui osaient toucher à l'œuvre de saint Ignace.

D'un autre côté, les différences notables qu'il y avait entre les Constitutions de saint Ignace et celles d'autres Ordres religieux plus anciens avaient soulevé, contre l'Institut, des attaques dont la violence, rebelle à la voix de la raison, avait à peine cédé à la souveraine autorité du Saint-Siége.

Or ce fut contre ces deux sortes d'adversaires que s'éleva Ribadeneyra. Déjà il avait pris une part active à la lutte qu'ils avaient engagée ; mais il n'avait pu, dans la chaleur des débats, donner à ses raisons l'étendue et la force dont elles étaient susceptibles. Il les développa donc dans son *Tratado en el qual se*

da razon del Instituto de la religion de la Compañia de Jesus. Appuyé sur l'exemple de saint Bonaventure et de saint Thomas qui, dans des écrits particuliers, défendirent l'Institut de saint François et celui de saint Dominique contre les attaques d'adversaires domestiques et étrangers, Ribadeneyra se propose, dans son Traité, d'expliquer et de confirmer toutes les dispositions de l'Institut de saint Ignace qu'avaient blâmées des esprits téméraires, d'en montrer la raison dans l'Évangile, dans les saints Pères, dans les Maîtres de la Vie spirituelle, dans les Constitutions apostoliques, dans une sainte expérience, et d'anéantir par des autorités si respectables toutes les accusations de l'ignorance, ou de la passion, ou d'un zèle aveugle.

« Comme il y a quelques différences, dit-il, entre l'Institut de notre petite Compagnie et ceux d'autres Ordres réguliers (quoiqu'il n'y en ait aucune dans ce qui fait l'essence de l'état religieux), il n'est pas étonnant que plusieurs s'en offensent, et que, sans savoir sur quels fondements elles reposent, et combien elles sont proportionnées à la fin que la Compagnie se propose, il les blâment et les attaquent comme autant de nouveautés capricieuses. Parmi ces censeurs, les uns sont hérétiques, ennemis de toutes les Religions, surtout de celles qui les combattent : de ceux-là, nous n'avons pas à nous en occuper, car leurs injures font notre gloire, et leurs accusations nous justifient. D'autres sont catholiques, mais catholiques dont la conduite déshonore le nom, dont les vices obscurcissent le jugement et qui par conséquent haïssent autant l'existence que les leçons, le zèle et les vertus des religieux. A ceux-là nous pouvons adresser les paroles que saint Cyprien disait dans une autre circonstance : *Viderint qui vel furori suo, vel libidini servientes, et divinæ legis ac sanctitatis immemores, jactitare interim gestiunt quæ probare non possunt; et cum innocentiam destruere atque expugnare non valeant, satis habent fama mendaci et falso rumore maculas inspergere.* D'autres (et ce ne sont pas les moins nombreux) croient facilement ce qu'ils entendent dire, le répètent plus facilement encore sans le vérifier,

blâment ce qu'ils ignorent ou ce qu'ils ne comprennent pas, et regardent comme mauvais ce dont ils ne connaissent pas la bonté. Enfin, on voit des religieux si satisfaits de leur Institut, de leur genre de vie, que tout ce qui, dans les autres Ordres, n'y ressemble pas, leur paraît répréhensible, et qui veulent appliquer la même mesure aux œuvres que Dieu a faites sur un autre plan. Qu'ils soient contents de leur état; qu'ils rendent grâces au Seigneur de les y avoir appelés; qu'ils regardent leur règle comme la meilleure pour eux, très-bien; mais ils ne sauraient sans injustice condamner les différences qu'il peut y avoir entre les autres Ordres et le leur.... Qu'ils prennent garde de ne pas servir d'instruments à l'esprit de ténèbres qui, transfiguré en ange de lumière, les excite, au grand scandale du peuple, à inquiéter les autres religieux, cependant leurs frères, et serviteurs du même maître. » C'est contre cette classe d'agresseurs que Ribadeneyra défend les différences qui existent entre l'Institut de saint Ignace et les autres.

Toutefois son but principal est d'expliquer à ses confrères les raisons qu'eut leur saint Fondateur d'établir ces différences dans son Ordre, de leur en montrer la sagesse et de leur inspirer ainsi une juste estime pour la règle qu'ils ont embrassée.

Personne n'était plus capable que Ribadeneyra de traiter un pareil sujet : sa longue expérience, son ancienne intimité avec saint Ignace, une pratique exacte de l'Institut, lui donnaient des lumières qu'on n'acquiert point par l'étude. « J'ai entrepris cet ouvrage, dit-il lui-même, parce qu'il me semble qu'il me convient plus qu'à tout autre de le faire; car je suis le doyen de la Compagnie (ce que je ne puis dire, hélas ! sans rougir quand je pense à mes imperfections et à ma misère), j'ai été élevé par notre B. Père lui-même, je fus le premier employé comme secrétaire auprès de lui quand il commença la rédaction de ses Constitutions; enfin, il y a cinquante ans que je reçus de lui la mission de publier notre Institut et de l'expliquer à ceux des nôtres qui se trouvaient en Belgique. Dans ses instructions, que je conserve encore, il disait expressément

qu'il me confiait ce soin parce qu'il savait que je connaissais sa pensée, les usages et les coutumes de la Compagnie. Je crois donc que si l'on considère ma vieille expérience, on ne s'étonnera pas que je fasse par écrit, dans un âge si avancé, ce que notre bienheureux Père m'ordonna, dans ma jeunesse, de faire de vive voix, c'est-à-dire d'expliquer sa pensée et de rendre raison de notre Institut. Je l'entreprends avec d'autant plus de confiance que notre T. R. P. Général, Claude Aquaviva, ayant lu avec les Pères Assistants le Traité que je publie aujourd'hui, m'a commandé de le faire imprimer pour le communiquer plus facilement aux nôtres. »

Des titres si légitimes, auxquels nous devons ajouter ses belles qualités, établissaient sans doute la compétence de Ribadeneyra ; mais la lecture de son livre suffit seule pour lui assurer cette gloire : tout y est fondé sur une parfaite connaissance de la matière, plein de réserve, de sagesse et de raison. C'est un de ces ouvrages qui ne comportent pas l'analyse : il est tellement substantiel, qu'il faudrait le reproduire pour le faire connaître.

Nous nous arrêterons seulement sur le principe qu'il pose dès le commencement, parce qu'il nous explique l'idée du traité, le but et l'intention de l'auteur.

Le Seigneur, nous dit-il, est le premier et l'unique auteur des Ordres religieux qu'il suscite à son Église selon les besoins des temps. Fruits de la même inspiration, ils ont tous une même fin générale, qui est de louer Dieu par la pratique des conseils évangéliques, une fin qui leur est propre, et des moyens particuliers pour l'atteindre. Les uns admettent saintement dans leur régime, dans leur genre de vie, des prescriptions dont les autres s'abstiennent, et qu'ils remplacent non moins saintement par des prescriptions plus adaptées à la fin qui leur est propre. En sorte que l'état régulier, un dans son essence, ne varie que dans les formes, dans les fins propres, dans les règles particulières des diverses familles religieuses : *Divisiones gratiarum sunt, idem autem spiritus ;*

et divisiones operationum sunt ; idem verò Dominus. D'où Ribadeneyra conclut, avec saint Bernard, que c'est pour obéir à la même inspiration et pour servir le même maître que les uns embrassent une règle ; les autres, une autre ; chacun, celle vers laquelle Dieu l'incline, pour laquelle il se sent plus d'attrait, de goût et d'aptitude.

Mais, ajoute-t-il, cette préférence n'implique point le mépris des règles qu'on n'embrasse pas : elle n'est que la fidélité à répondre à la voix du Ciel, et non un reproche pour ceux qui embrassent une autre règle. « Est-ce donc, demande le grand abbé de Clairvaux, que parce que j'appartiens à l'Ordre de Cîteaux, je condamne l'Ordre de Cluny ? Non : je l'aime, je le loue, je le célèbre. Pourquoi donc lui en ai-je préféré un autre ? Pour obéir à l'apôtre qui nous dit : *Unusquisque in ea vocatione quâ vocatus est, maneat...* Je loue, j'aime tous les Ordres : je ne puis appartenir qu'à un seul, mais je les embrasse tous dans mon affection : *unum opere teneo, cæteros caritate* (1). »

Puis saint Bernard, toujours cité par Ribadeneyra, s'élève avec une sainte colère contre ces religieux qui critiquent les Ordres auxquels ils n'appartiennent pas. « Ceux-là, dit-il, ne sont ni de leur Ordre, ni d'un autre, parce qu'ils blessent la charité, qui doit régner dans tous ; ils se conforment extérieurement à une règle, mais ils sont animés par l'orgueil ; ils sont moins membres d'un corps religieux que citoyens de Babylone, ou plutôt enfants des ténèbres, où il n'y a que trouble et confusion. »

Ce reproche, auquel saint Bernard en ajoute beaucoup d'autres, n'a pas cessé et malheureusement il ne cessera pas d'être opportun : il y a toujours de ces hommes qui, en renonçant au monde, en portent les vices avec eux dans la Religion : au lieu d'embrasser la charité qui a inspiré leurs règles, ils font de leurs règles mêmes un titre de vanité, et de leur état,

(1) S. Bern. Apolog. ad Guillelm. Abbat., cap. III et IV.

un parti ; les autres familles religieuses ne sont à leurs yeux que des rivales, dont la gloire, les travaux, même les vertus, les importunent : ils montrent plus d'ardeur pour empêcher le bien qu'elles font, que de zèle pour combattre le mal qui se commet partout. Comme si on faisait injure à leur règle en servant Dieu dans une autre, ils traitent en ennemis les religieux qui ne la suivent pas, déchirent leur réputation, décréditent leurs ministères ; s'ils ne peuvent condamner leurs actes, ils accusent leurs intentions, ou bien ils empruntent à la calomnie des interprétations et des inventions odieuses ; ils blâment tout en eux, leur profession, leur genre de vie, leurs pratiques, leurs œuvres ; ils s'attristent de leurs succès ; ils triomphent de leurs revers, s'associent à leurs ennemis déclarés, même aux hérétiques, pour leur nuire, leur en suscitent partout, dans tous les rangs de la société, tantôt par des calomnies manifestes, tantôt par des insinuations perfides ; ils applaudissent aux attaques dont ils les voient accablés, y prêtent même la main selon leur pouvoir et ne reculent pas devant la honte de travailler à leur perte.

Tel est le triste spectacle que de prétendus religieux ont offert à tous les siècles depuis celui de saint Bernard, et dont le nôtre, hélas ! n'est pas exempt. Ribadeneyra s'élevait avec une sainte indignation contre ceux qui, de son temps, profanaient, par ces sacriléges injustices, la sainteté de leur état et l'esprit de leurs règles. Traitant la même question dans la seconde partie de son second *Dialogue*, il y ajoute des considérations qui fortifient, en les développant, celles que nous venons d'entendre.

Il est cependant bien éloigné de défendre à un religieux d'avoir pour sa règle une affection particulière. Au contraire, dit-il, nous n'estimons pas plus un religieux qui a de l'indifférence pour sa règle que celui qui hait les autres : l'un est ingrat, l'autre est injuste. Tout religieux doit avoir pour sa règle un tendre attachement, un amour filial ; il doit même la préférer dans la pratique à toutes les autres, puisque c'est à

celle-là que le Ciel l'a soumis ; mais que cette affection ne se change point en amour-propre ; qu'elle n'étouffe ni la charité, ni la justice, ni la modestie. Un enfant bien né aime sa mère d'une affection spéciale ; il la préfère à toutes les autres, sans mépriser celles-ci. Il ne fait tort à aucune d'elles, mais il ferait injure à sa mère, s'il n'avait pour elle cet amour de préférence ; parce que, outre qu'il lui doit la vie, il a reçu d'elle des soins, des bienfaits, des marques de tendresse dont il n'est pas redevable aux autres.

Or chaque religion est une mère qui enfante ceux qui l'embrassent à la perfection chrétienne : c'est elle qui les conduit, qui les dirige dans cette nouvelle vie, qui leur donne des moyens particuliers et les secours nécessaires pour remplir leur vocation. Un religieux doit donc plus à sa règle qu'à celles qu'il n'a pas embrassées ; la reconnaissance, la raison et la foi lui font un devoir de la suivre de préférence aux autres, de s'y attacher avec amour, de chercher dans elle, et non dans les autres, les moyens de se sanctifier. Il s'égarerait même dans la voie de la perfection, si, après s'être voué à une règle, il en prenait une autre pour guide. Un enfant de saint Bruno, par exemple, se flatterait en vain d'arriver à la perfection de son état, si, dédaignant ses propres règles, il pratiquait celles de saint Dominique, ou de saint François, ou de saint Ignace, quelque saintes qu'elles soient ; car celles-ci, inspirées et faites pour un genre de vie différent, ne peuvent lui offrir, comme la sienne, les moyens propres, les prescriptions adaptées à la voie qu'il a choisie pour arriver à la perfection chrétienne. Nous en disons autant des enfants de saint Dominique, de saint François, de saint Ignace, qui voudraient suivre les règles, d'ailleurs si admirables, de saint Benoît ou de saint Bruno.

L'affection qu'un religieux doit avoir pour sa règle, Ribadeneyra veut qu'il l'étende aux modèles qu'elle lui présente.

En effet, outre les secours spéciaux, les moyens propres, les prescriptions, pour ainsi dire personnelles, que chaque Religion

fournit à ses enfants, elle leur offre encore les modèles qu'ils doivent imiter dans ceux qui se sont sanctifiés par leur fidélité à ses règles, par le rigoureux accomplissement des devoirs qu'elles prescrivent, par la pratique exacte des moyens particuliers qu'elles leur donnent. Ils ont en quelque sorte personnifié en eux-mêmes l'esprit de leurs règles; ils les ont interprétées par leur conduite; ils les ont glorifiées par la sainteté de leur vie, puisque leur sainteté a été le fruit de leurs règles. Il est donc juste et sage que chaque Religion rappelle particulièrement à ses enfants la mémoire de ceux de leurs frères qui lui léguèrent les exemples de leurs vertus.

Un religieux qui aime sa règle étudiera donc avec soin les saints qu'elle forma; il s'efforcera de marcher sur leurs traces; il les prendra de préférence pour patrons et pour modèles, parce qu'il a les mêmes devoirs à remplir, la même fin à atteindre, les mêmes moyens à prendre. Sans doute, il y a dans la vie de tous les saints, de quelque temps et de quelque Ordre qu'ils soient, *cette charité répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit;* mais cette charité, ils l'exercèrent, sous la direction du même Esprit de Dieu, dans différentes conditions: les uns, dans le silence des déserts, les autres, dans les austérités du cloître; ceux-ci, dans les travaux de l'apostolat; ceux-là, dans le service des malheureux, selon la profession à laquelle Dieu les appela. Si donc un religieux doit pratiquer la charité qui inspira tous les saints, il doit aussi particulièrement imiter ceux qui l'exercèrent dans les conditions où le Seigneur l'a placé. Ainsi, ceux que la voix du Ciel appelle à la vie érémitique ont un meilleur modèle dans saint Paul ou saint Hilarion que dans saint Dominique; saint François Xavier fournit aux apôtres des exemples que ne leur donne pas saint Simon le Stylite; saint Jean de Dieu s'est sanctifié dans une voie que ne suivit pas saint François, etc. Tous furent cependant de grands saints; mais chacun d'eux se sanctifia dans la pratique des devoirs spéciaux que l'Esprit de Dieu leur prescrivit : *Unusquisque in eâ vocatione quâ vocatus est.* Nous le répétons donc : de même que

chaque Religion doit aimer d'un amour spécial ses propres règles, les préférer dans la pratique à toutes les autres, de même aussi elle doit particulièrement étudier et imiter les saints que ses règles formèrent.

De ce principe il suit que, pour savoir si les moyens employés par une religion sont bons ou convenables, il faut considérer, non s'ils sont conformes à l'usage des autres, mais s'ils sont proportionnés, adaptés à la destination particulière de cette Religion; car de l'excellence de la fin et de la convenance des moyens pour l'obtenir, dépend, selon saint Thomas, la plus grande ou la moindre excellence d'une Religion.

Or la destination, la fin particulière de la Compagnie de Jésus est clairement indiquée dans les bulles par lesquelles le Saint-Siége l'a établie et confirmée : c'est-à-dire de défendre la foi contre les hérétiques, de la propager parmi les Gentils, de travailler à la réforme des mœurs parmi les chrétiens, de les diriger dans les voies du salut, par les prédications, les confessions, l'enseignement, enfin par tous les moyens, même les plus héroïques, que suggère le zèle et que demande le ministère apostolique.

D'un autre côté, on ne pourrait nier sans témérité que Dieu, quand il suscite, selon les besoins des temps, quelque Religion, révèle ou inspire aux fondateurs la manière dont il veut en être servi, et leur découvre les choses les plus substantielles de l'Institut qu'il crée par leur ministère, afin qu'ils réussissent à accomplir ce qu'il attend d'eux; je dis les choses substantielles ou fondamentales, car il abandonne à la prudence des fondateurs ou des supérieurs les choses accessoires, qui peuvent varier avec le temps, comme nous le voyons même dans le gouvernement de l'Église.

De sorte qu'une religion persévère dans sa vigueur et sa perfection autant de temps qu'elle persévère dans l'observation des choses essentielles dans lesquelles elle consiste; car, comme elle est une inspiration, un don, une œuvre du Seigneur, le Seigneur l'assiste de son Esprit, la conserve par sa grâce,

autant de temps qu'elle est fidèle à ses statuts, dans lesquels il semble être lui-même enveloppé. Mais si les hommes prétendent y mettre la main, les changer, les altérer, Dieu se retire d'une œuvre qui dès lors cesse d'être la sienne, et abandonne les hommes à leur sens perverti.

A quel signe peut-on reconnaître qu'un Ordre religieux, un Institut, une Religion est une inspiration du Seigneur, et non une invention de l'esprit humain? On le connaît à l'approbation que lui donne le Siége apostolique, parce que c'est au Saint-Siége que Dieu a commis le soin d'examiner, d'approuver, de confirmer toutes les Religions ; et aucune ne peut prendre rang parmi les Religions si elle n'y est placée par cette suprême autorité.

Or le Saint-Siége, qui a approuvé les autres Religions, a aussi approuvé, confirmé comme telle la Compagnie de Jésus : il n'y en a pas dont les Constitutions aient reçu des Vicaires de Jésus-Christ une plus ample, une plus efficace confirmation.

Comme c'est d'après cette souveraine autorité que nous devons juger de l'existence légitime d'un Ordre religieux quelconque, c'est aussi d'après elle que nous devons juger des priviléges, des dispositions particulières qui le concernent, et non d'après le droit commun des autres Religions ; car le Saint-Siége, qui est la source de tout droit positif ecclésiastique, en est aussi le dispensateur et l'interprète. Si donc le Saint-Siége, en approuvant et en confirmant l'Institut de la Compagnie, y a admis plusieurs choses différentes des autres Instituts, on doit les apprécier, les déterminer par son propre droit, et non par le droit commun des autres.

Le Saint-Siége a fait de la Compagnie un Ordre de clercs réguliers, et non de moines (*Frayles*), c'est-à-dire qu'il l'a particulièrement établie pour exercer les ministères des clercs, ceux qui, pour être exercés, exigent intrinsèquement, substantiellement, et non accidentellement, l'ordre clérical. D'où il suit qu'il faut juger des Constitutions de la Compagnie d'après les règles propres aux clercs, et non d'après les règles des moines,

quoiqu'elle se rattache aux autres Ordres par les règles substantielles communes à tous.

Saint Ignace en donnant cette forme à son Ordre a prétendu le fonder sur le modèle du collége apostolique, sur l'imitation de Jésus-Christ et des Apôtres, lui donner le même genre de vie (1); c'est dans ce sens et avec ce caractère que le Saint-Siége a approuvé, confirmé la Compagnie.

De ces principes, que Ribadeneyra développe, mais que nous ne pouvons qu'indiquer, il résultait que les attaques de nos adversaires n'atteignaient pas moins la justice et le Saint-Siége que la Compagnie, que leurs objections n'étaient fondées que sur de fausses données, qu'elles étaient par conséquent sans force et sans valeur. C'était ce que Ribadeneyra voulait leur démontrer. Mais il avait surtout à cœur de défendre contre eux la sagesse de saint Ignace, et de leur montrer, comme nous l'avons dit, que toutes les différences que ce grand homme avait mises entre son Institut et les autres étaient fondées sur l'esprit de l'Evangile, sur une profonde intelligence du ministère apostolique, sur la connaissance de son époque et des besoins de l'Eglise, sur les enseignements des Pères et des Maîtres de la vie spirituelle, enfin sur les inspirations du zèle le plus pur et le plus éclairé.

C'est pourquoi, reprenant les objections que les adversaires avaient faites contre l'Institut, et les raisons que quelques esprits inquiets avaient alléguées pour y introduire des changements, il prouve, en quarante chapitres, contre les uns et les autres, que saint Ignace avait agi en grand saint et en homme de génie, en établissant dans son Institut toutes les dispositions qu'on lui reprochait. Ainsi il explique successivement pourquoi la Compagnie porte le nom de Jésus; pourquoi elle n'a point

(1) Cette pensée a fourni au P. Hubert Wiltheim le sujet d'un excellent ouvrage intitulé : *Monita et exempla gubernandi à Christo ejusque imitatore S. Ignatio Societatis Jesu Fundatore*, etc., *relicta* (Insulis, 1658), et traduit en français par le P. Girard, sous le titre de : *L'Art de bien gouverner suivant les exemples de Notre-Seigneur et de S. Ignace, Fondateur de la Compagnie de Jésus...* (Paris, 1661.)

d'habit particulier; pourquoi de toutes les pénitences qu'elle fait, elle n'en a aucune qui soit de règle; pourquoi elle n'est assujétie ni aux offices du chœur, ni aux processions publiques; pourquoi elle ne reçoit ni salaire, ni récompense pour ses ministères; les raisons qu'elle a de ne point admettre ceux qui ont déjà porté l'habit d'un autre Ordre; de prolonger un an de plus que les autres Ordres les épreuves du noviciat; d'établir un troisième an d'épreuves pour ceux qui ont terminé le cours des études; de différer, sans déterminer ni âge, ni époque précise, la profession: de la faire précéder des vœux simples. Ici l'auteur s'arrête longtemps sur la question des vœux simples, celle qui avait paru le plus tourmenter les adversaires de l'Institut, et prouve longuement contre eux: que les vœux simples n'entraînent aucune injustice, quoiqu'ils n'établissent pas une obligation mutuelle entre la Compagnie et ceux qui les font; que la Compagnie a le droit d'expulser de son sein ceux qui ne veulent pas se conformer à ses règles; que ceux qui, après les deux ans de noviciat, s'engagent à elle par les vœux simples, sont véritablement et proprement religieux; qu'ils peuvent cesser de l'être s'ils sont renvoyés dans le monde. Ce qui l'amène à parler successivement de la différence qu'il y a entre les vœux simples et les vœux solennels, du quatrième vœu que font les profès d'aller partout où les enverra le Saint-Siége pour la propagation de la foi; de celui qu'ils font aussi de ne rechercher, de n'accepter aucune dignité en dehors de la Compagnie, si ce n'est par l'ordre exprès de l'autorité qui peut les y contraindre sous peine de péché, enfin de toutes les obligations particulières qu'ils contractent.

L'auteur traite avec le même soin et la même abondance la question de l'obéissance aveugle, qu'on reprochait également à la Compagnie. Puis il aborde les objections faites contre l'autorité du Général, et explique pourquoi il est nommé à vie; pourquoi il nomme lui-même les supérieurs provinciaux et locaux; pourquoi, en un mot, il tient en ses mains les rènes du gouvernement de la Compagnie. De là il descend à l'autorité

des autres supérieurs, et justifie le compte de conscience que chacun doit leur rendre, ainsi que les divers moyens que les règles leur fournissent de pourvoir à l'avancement spirituel de leurs subordonnés. Les trois ou quatre derniers chapitres sont consacrés à réfuter les objections de ceux qui avaient reproché à la Compagnie d'avoir des cas réservés, de prêcher sur les places publiques, de refuser la direction ordinaire des religieuses, de prendre quelques moments de délassement après le dîner et le souper, d'enseigner aux enfants les lettres et les sciences, d'avoir des règles de doctrine. Enfin il conclut son traité avec la confiance que les raisons dont il est plein, persuaderont à quiconque les lira avec cette bonne foi, et cette liberté d'esprit qu'il a mises à les écrire, que l'Institut de saint Ignace est fondé sur la doctrine et l'esprit de l'Évangile, sur les enseignements et les exemples des Apôtres, des anciens Pères, de tous les saints, et sur la plus haute raison. Il ne se promet pas d'avoir éclairé ceux que la passion aveugle, mais il se repose dans l'espoir d'avoir montré la vérité à qui veut la voir, et d'avoir révélé à ses confrères l'excellence de l'Institut qu'ils ont embrassé. « J'espère dans la bonté divine, leur dit-il en finissant, que vous agréerez ce travail, que vous en ferez votre profit, et que vous me récompenserez par vos prières du désir que j'ai que nous sachions tous apprécier, estimer et observer notre Institut. Vous supplierez Notre-Seigneur de m'accorder la grâce d'être un digne enfant, un véritable imitateur de notre bienheureux Père Ignace, et de consacrer à son service, avec plus de fidélité que je ne l'ai fait jusqu'à présent, les quelques jours qu'il me reste encore à passer sur la terre, et à terminer saintement mon long pèlerinage... »

Dans le Traité dont nous venons de parler, Ribadeneyra déploie autant de modération que de science; jamais il ne nomme les adversaires auxquels il s'adresse; content de les réfuter par de bonnes raisons, il ne leur oppose ni blâme, ni récriminations, ni expressions blessantes : il s'abstient non-seulement de rappeler les épreuves qu'ils suscitèrent à la

Compagnie, les difficultés qu'ils soulevèrent contre l'Institut; mais encore d'y faire allusion.

Cependant ces circonstances étaient assez importantes pour être conservées dans les souvenirs domestiques de son Ordre, assez graves même pour appeler le contrôle et le jugement de l'histoire. C'est pourquoi Ribadeneyra eut soin d'en recueillir les détails : il y ajouta ceux des épreuves du même genre que la Compagnie avait essuyées depuis sa naissance, et traça des unes et des autres un tableau fidèle qu'il intitula : *Tratado de las persecuciones que ha tenido la Compañia de Jesus.* Il l'adresse à ses confrères comme tous les livres qu'il avait écrits sur la Compagnie. Dans les premiers, il leur rappelle les exemples, les leçons, les maximes de saint Ignace, et de ses coopérateurs, toutes ces traditions primitives qui devaient, dans la suite des siècles, les reporter sans cesse à cet âge d'or et leur servir de direction dans la pratique de leurs règles. Mais les persécutions étaient aussi un héritage que leur avait légué leur saint Patriarche; car en fondant la Compagnie sur le modèle même de Jésus-Christ, saint Ignace avait accepté pour lui et pour ses enfants toutes les obligations que devait leur créer cette sublime vocation. C'est pourquoi il s'efface dans le titre de son Institut : il ne veut pas qu'il y paraisse d'autre nom que celui de Jésus, pour apprendre à ses enfants qu'ils sont les disciples non d'Ignace, mais de Jésus-Christ.

Or ce divin Sauveur a été dans ce monde, comme il l'est encore dans son Église, un signe de contradiction, *Signum cui contradicetur.* Il a accompli l'œuvre de la rédemption par la patience dans les persécutions, par les souffrances, par le supplice de la croix. Toutes les passions s'acharnèrent sur lui. Elles ne furent pas même assouvies par son sang : elles le poursuivent encore; elles le poursuivront jusqu'à la fin du monde, dans son corps mystique.

Eh bien, voilà le modèle que saint Ignace propose à ses enfants : il n'a voulu être ni leur chef, ni leur maître, mais il s'est mis avec eux à la suite de Jésus crucifié; il leur a donné

pour drapeau l'étendard de la croix : *Sub vexillo crucis Deo militare* (1).

Saint Ignace était si jaloux de l'apanage des persécutions, qu'il se réjouissait autant de celles qui accueillaient son Ordre qu'il s'affligeait d'une trop grande tranquillité. On le surprit un jour le visage triste et abattu, chose d'autant plus étonnante que sa physionomie reflétait toujours la sérénité de son âme. Quelle était donc la cause d'une tristesse si extraordinaire? C'est que, dans une Province, la Compagnie jouissait d'une prospérité que rien ne troublait; et il regardait cette tranquillité comme la punition de quelques fautes, pour lesquelles Jésus-Christ ne voulait pas admettre cette partie de la Compagnie au partage de sa Passion (2).

Une autre fois, Ribadeneyra rencontra saint Ignace au sortir d'une longue méditation : il remarqua sur sa figure une expression de bonheur qui contrastait avec son calme habituel. Étonné d'un changement si nouveau, il comprit qu'il s'était passé quelque chose d'extraordinaire entre Dieu et son serviteur. Profitant de la familiarité que lui accordait le saint, il lui communiqua son doute et le désir de l'éclaircir. Saint Ignace ne répondit d'abord que par un sourire. Cependant, comme Ribadeneyra insistait, il le satisfit en ces termes : « Eh bien, Pierre, puisque vous voulez le savoir, je vous le dirai. Pendant que j'étais en oraison, Notre-Seigneur a daigné m'apparaître et m'assurer en personne que, conformément aux instantes prières que je lui en avais faites, la Compagnie ne cessera jamais, tant qu'elle existera, de jouir du précieux héritage de sa Passion au milieu des contradictions et des persécutions (3). »

Certes, on conviendra que jamais prière ne fut plus amplement

(1) C'est ce qui faisait dire au vénérable P. Barzée, collaborateur de saint François Xavier, que *la Compagnie est entée sur la croix, et que celui-là n'est pas digne d'elle qui ne suit pas Jésus et Jésus crucifié.*

(2) Bartoli, *Vita di S. Ignazio*, lib. II, cap. 18.

(3) P. Janvier Sanchez de Luna, *La Verità difesa* (2e édit.) Firenze (Venise), 1761, t. XV, p. 520.

exaucée. Ribadeneyra le premier l'a constaté dans son histoire des persécutions soulevées contre la Compagnie; et nous, qui depuis lors en avons appris et vu bien d'autres, nous pouvons constater à notre tour que la prière de saint Ignace n'a rien perdu de son efficacité. Quel tableau n'aurions-nous pas à dérouler aux yeux de nos lecteurs, si nous voulions seulement énumérer les persécutions dont on pourrait ajouter le récit à celui de Ribadeneyra! Mais aussi à quel spectacle ne les forcerions-nous pas d'assister!

En effet, des hommes prennent l'engagement de conformer leur vie à celle de Jésus-Christ, sous la direction d'une règle inspirée d'en haut, rédigée par un saint, approuvée par l'Église : ils font à leur vocation le sacrifice de tous les avantages que le monde pouvait leur promettre, souvent de ceux dont ils jouissaient : ils mettent en pratique, dans une sainte émulation, les conseils de l'Évangile, les exemples de leur commun Maître. Ils s'efforcent de faire connaître et aimer le Sauveur dans tous les pays du monde, et par tous les moyens que suggère le zèle. Non-seulement ils renoncent, pour remplir leur mission, aux douceurs de la patrie, à toutes les jouissances légitimes de la nature, mais encore ils se condamnent aux plus grandes privations, aux souffrances les plus cruelles, aux tourments, à la mort. Le Ciel bénit cette vie de sacrifices, mais le monde ne la reconnaît pas. Au contraire, la calomnie s'acharne à la perte de ceux qui la pratiquent. Furie plus réelle que celle de la Fable, elle s'écrie comme l'autre :

J'ai contre moi les cieux : j'armerai les enfers.

Elle descend dans les profondeurs de la dépravation humaine; y remue toutes les plus ignobles passions; elle réunit dans une commune vengeance tous les vices, toutes les erreurs combattues par ces hommes apostoliques, l'hérésie, l'impiété, l'infidélité, l'apostasie, l'envie, l'immoralité, la politique, l'ignorance, la sottise, l'orgueil, l'ambition, leur fournit ses propres armes et les conduit en masse contre l'innocence. Au souffle de

la calomnie et par ses arrêts, les enfants d'Ignace sont abreuvés d'outrages, livrés aux tribulations, condamnés aux derniers supplices. Bien plus, ils sont attaqués dans leur réputation; on leur conteste jusqu'à leurs bonnes intentions : leur zèle, c'est de l'intrigue; leur amour pour la croix n'est que de l'égoïsme; leurs actes de vertu ne sont que les effets d'une hypocrisie raffinée; leurs gigantesques travaux ne sont que les suprêmes efforts d'une immense ambition. Victimes des tempêtes bruyamment soulevées contre eux, ce sont eux qui troublent la paix des peuples; adversaires de l'erreur, sous quelque forme qu'elle se produise, de tous les vices, quelque nom qu'ils prennent, ce sont eux qui corrompent les vérités et la morale de l'Evangile, qui sont les propagateurs des vices et des erreurs; enfin la calomnie leur prête tous les crimes qu'elle arme contre eux. Ils sont traités comme des scélérats, insultés, bafoués, repoussés comme les rebuts du monde; et la calomnie, sans entrailles comme sans pudeur, s'efforce encore d'étouffer dans les cœurs les généreux instincts de la nature, pour priver ses victimes de ces marques de commisération qui soulagent l'innocence dans le malheur. C'est pour lui obéir que, toujours au mépris du bon sens, de la justice, de la vérité, et souvent en dépit du talent, des plumes abjectes, vouées à l'infâme métier de mentir, ont enfanté, depuis trois siècles, et nous refont tous les jours, comme si elles étaient à bout d'inventions, ces ignobles libelles qui font rougir la conscience publique.

Mais que la calomnie poursuive sa hideuse guerre contre les enfants d'Ignace : ils se souviendront des intentions et de l'esprit de leur Père. A son exemple et sous sa conduite, ils ont embrassé la croix de Jésus-Christ : ils savent qu'ils sont les disciples d'un Maître contre lequel se sont soulevés les peuples et les rois; qui, pendant sa vie mortelle, a été accablé de la haine du monde, traité de Samaritain, de publicain, de perturbateur de l'ordre public, d'ambitieux, de blasphémateur, de magicien, d'insensé, d'hypocrite; accusé par les Pharisiens d'enseigner aux peuples et de pratiquer une

morale relâchée, une doctrine erronée, contraire à Moïse et aux Prophètes. Aux cris de la haine, aux inventions de la calomnie, à la vue des libelles immondes où l'une et l'autre déposent leurs inspirations, nous nous souviendrons que Jésus-Christ a voulu servir de but à leurs attaques afin qu'elles révélassent au grand jour la honte et les effroyables mystères des cœurs pervers : *Ut revelentur ex multis cordibus cogitationes;* et nous bénirons le Sauveur de nous comprendre dans son corps mystique, en qui cet oracle et bien d'autres doivent continuer, jusqu'à la fin des siècles, à recevoir leur accomplissement. Car nous ne saurions oublier que Jésus-Christ a promis son sort à ceux qui veulent le suivre. *Si me persecuti sunt, et vos persequentur... Sed hæc omnia facient vobis propter nomen meum* (Joan., xv, 20-21). Heureux et reconnaissants de tant d'épreuves qui nous associent au sort du Sauveur, nous en tirerons les motifs particuliers qu'elles nous fournissent d'exciter notre vigilance sur nous-mêmes pour confondre la calomnie par nos œuvres, de nous détacher de plus en plus des choses du monde, de ranimer notre courage, de nous attacher plus que jamais à notre vocation et de maintenir parmi nous l'esprit de saint Ignace.

Ce sont aussi les avantages que Ribadeneyra nous montre dans les persécutions dont il nous a laissé le récit. Peu content de les signaler dans les réflexions générales qui le précèdent, il a encore soin de les faire ressortir à la fin des chapitres, et de remercier le Seigneur pour les fruits que chaque persécution apportait à la Compagnie.

Cet ouvrage, resté inédit, complète le plan que Ribadeneyra semble avoir formé pour faire connaître saint Ignace. Il nous découvre sa vie, ses vertus, ses actions, dans l'histoire qu'il en a écrite; il nous montre son génie, sa sagesse, son esprit, la profondeur de ses vues, dans les Traités de l'Institut et de la manière de gouverner de saint Ignace; enfin, dans l'histoire des persécutions de la Compagnie, nous voyons que l'Institut

porte le cachet des œuvres de Dieu et l'empreinte de l'esprit de l'Évangile.

Mais il y a tant de grandeur dans la vie, les vertus et les œuvres de saint Ignace, qu'elle peut désespérer une vertu ordinaire. C'est pourquoi Ribadeneyra crut devoir placer des modèles intermédiaires entre l'illustre patriarche et ses enfants, et montrer à ceux-ci, dans des copies fidèles, comment ils pourraient imiter leur Père.

C'était d'ailleurs le conseil qu'il avait reçu du P. Louis de Grenade, qui pensait avec raison qu'un religieux doit surtout connaître et imiter les modèles que la Providence lui fournit dans son Ordre. Ribadeneyra, après avoir publié, en 1586, la Vie de saint Ignace en latin et en castillan, conçut le projet d'écrire celle du vénérable Jean d'Avila, autant pour célébrer les vertus de ce grand serviteur de Dieu, que pour reconnaître l'estime qu'il avait eue pour saint Ignace, et les services qu'il avait rendus à la Compagnie. Mais ayant appris que le P. Louis de Grenade traitait le même sujet, il se contenta de lui envoyer ses documents, et de le prier de poursuivre cet ouvrage et de le publier au plus tôt. Le saint et illustre Dominicain lui fit alors la réponse suivante :

« J'ai reçu la lettre de Votre Paternité : ce qu'elle m'y dit du vénérable Père d'Avila m'était déjà connu, particulièrement la comparaison de l'*Enfant* et du *Géant*, que Votre Paternité a abrégée, et que je développerai davantage (1). Du reste, ce que mon ouvrage contient de meilleur est le fruit que j'ai tiré du vôtre; seulement l'exemplaire latin que vous avez eu la bonté de m'envoyer me jette dans le découragement, car, à l'âge où je suis arrivé, je n'ai plus assez de vigueur pour

(1) Le P. Louis de Grenade fait ici allusion à une comparaison que l'humble apôtre de l'Andalousie faisait entre lui-même et saint Ignace : il disait qu'il avait eu le même dessein que le Fondateur de la Compagnie ; mais qu'il était à l'égard d'Ignace ce qu'est un enfant à l'égard d'un géant qui porte sans peine un fardeau que l'enfant ne peut soulever.

Ribaden. *Vie du B. P. Ignace*, liv. IV, chap. 17.

donner tant de soins à mon style, et je suis obligé, pour m'épargner le temps et la fatigue, d'écrire au courant de la plume. Cependant, que Votre Paternité ne s'inquiète point de ce travail; mais qu'elle s'applique à écrire les Vies des saints que Dieu a donnés à cette sainte Compagnie, parce que, comme ils sont les colonnes de l'Ordre, ils sont aussi les modèles de la sainteté qui doit le distinguer.

« Le temps ne me permet pas d'être plus long; je finis donc cette lettre en suppliant Notre-Seigneur de demeurer toujours dans le cœur de Votre Paternité. De Lisbonne, le 21 décembre 1586.

« Le serviteur de Votre Paternité : F. Louis de Grenade (1). »

Ribadeneyra n'avait garde de courir sur les brisées d'un tel homme. Heureux de savoir que la mémoire du vénérable Jean d'Avila serait célébrée par un écrivain digne de lui, il se mit, selon le conseil de son illustre ami, à proposer à l'imitation de ses frères des modèles qui fussent plus accessibles à leur vertu que le grand saint Ignace. Il commença par la Vie du Père Laynez.

Ignace était l'œuvre de la grâce seule, un géant de sainteté que Dieu avait formé pour l'œuvre immense à laquelle sa Providence le destinait. Laynez avait été formé par la grâce sur l'esprit d'Ignace, sur cet esprit répandu dans nos règles : il était à la fois le fruit de l'Institut et le modèle de ceux qui l'embrassent. Il avait passé par tous les rangs de la hiérarchie ; il avait rempli tous les emplois de la Compagnie; partout et toujours, il avait déployé les qualités et les vertus que demande l'Institut. Ribadeneyra entreprit donc, pour obéir à sa propre inclination et à l'invitation du Père Aquaviva, de tracer, dans la Vie du Père Laynez, le portrait d'un enfant de la Compagnie tel que le forment l'imitation de saint Ignace et la pratique de ses règles. « Dans ce modèle, dit-il, les étudiants verront quel doit être le but de leurs travaux littéraires.

(1) Lopez, *Recueil de pièces relatives à la Vie du P. Ribadeneyra.*

avec quel courage ils doivent les entreprendre, avec quel soin ils doivent s'y appliquer, avec quelle constance ils doivent les poursuivre jusqu'à la fin pour la gloire du Seigneur. Les savants y apprendront à ne point s'enfler de leur science, à ne point se laisser prendre aux appâts de la nouveauté, à dédaigner les vains applaudissements du monde, à sanctifier la doctrine par l'humilité, à paralyser, par un profond mépris d'eux-mêmes, l'estime ou la réputation dont ils jouissent, enfin à faire moins de cas de la science qui enfle que de la charité qui édifie (I Cor. VIII). Les ouvriers évangéliques y apprendront à leur tour le zèle qu'ils doivent avoir pour le salut des âmes et la gloire de Dieu, les moyens qu'on peut prendre pour remplir cette auguste mission, l'énergie avec laquelle il faut les employer, sans se laisser détourner ni par la fatigue, ni par la lâcheté, ni par les promesses, ni par les menaces, ni par la crainte, ni par l'espérance. Les supérieurs de la Compagnie, s'ils ont soin d'étudier ce modèle, s'efforceront d'être vraiment Pères, de se regarder comme les serviteurs de leurs subordonnés, d'unir si bien la tendresse au zèle de la discipline, que la douceur soit ferme, que la sévérité ne soit point rigoureuse; que, dans l'une comme dans l'autre, paraisse toujours la charité paternelle qui, soit qu'elle encourage, soit qu'elle châtie, est toujours tendre envers ses enfants. Enfin, la vie du P. Laynez nous offre des exemples de toutes les vertus : l'exercice de la présence de Dieu, l'esprit de la vraie mortification, l'amour de la sainte pauvreté, le mépris de toutes les vanités du siècle, la douceur avec nos frères, une affabilité grave, modeste et réservée avec les gens du monde, ce zèle généreux qui sait se faire tout à tous pour gagner tout le monde à Jésus-Christ. »

D'ailleurs, objet de l'affection du P. Laynez, et témoin habituel de ses vertus, Ribadeneyra voulait lui donner un témoignage public de sa vénération et de sa reconnaissance. « Car, dit-il, ce saint homme eut pour moi la tendresse d'un père; il m'admit dans sa familiarité, et je conservai avec lui

les rapports les plus intimes. Ses exemples, ses conseils, ses entretiens furent très-avantageux à mon âme. »

Les mêmes motifs l'engagèrent à compléter la Vie du P. Laynez par celle du P. Salmeron. Disciples l'un et l'autre de saint Ignace, ces deux illustres religieux avaient suivi de près leur commun maître dans la carrière de la perfection : ils lui avaient prêté un puissant concours dans l'établissement de son œuvre ; et avaient contribué plus que tout autre, au Concile de Trente et ailleurs, à fonder la réputation du nouvel Institut. Ces titres donnaient aux PP. Laynez et Salmeron les mêmes droits au souvenir de la Compagnie. C'est pourquoi, les confondant tous les deux dans un même sentiment de vénération, Ribadeneyra les recommande également en ces termes à celle de ses frères. « J'ai voulu mettre ces modèles sous les yeux des membres de la Compagnie de Jésus... pour les prier affectueusement de se souvenir quels furent leurs Pères, de suivre et d'imiter de si parfaits modèles. Pleins de mépris pour eux-mêmes, pour les commodités et les douceurs de la vie, pour les honneurs et les vanités du monde, pour tout ce qui sourit aux enfants du siècle, ils tinrent toujours leurs cœurs et leurs regards fixés sur Jésus-Christ, et méritèrent ainsi d'être les premières assises de l'édifice de la Compagnie, que ce divin Sauveur voulait élever dans son Église. Toujours attentifs et appliqués à le servir, ils ne cessèrent, pour répandre la gloire de son nom, de supporter d'immenses travaux, parmi les hérétiques comme parmi les catholiques, confondant les uns, affermissant les autres, d'abord par le spectacle de leur sainte vie, ensuite par la force et la solidité de leur doctrine. Souvenons-nous donc toujours de ces illustres Pères; prenons-les pour maîtres et pour guides dans la carrière où ils nous ont précédés (1)... Je supplie le Seigneur de nous aider et de nous faire la grâce de les imiter, afin que nous soyons encore plus par la sainteté de notre vie que par notre nom les

(1) *Vida... del P. Salmeron*, sub fin.

véritables disciples de Jésus (1). » Ainsi, apprendre à ses confrères à se sanctifier par l'imitation de saint Ignace et par la pratique de son Institut, telle fut l'intention qui dirigea la plume de Ribadeneyra dans les Vies de Laynez et de Salmeron.

Il se proposa un but semblable, mais plus général, dans la Vie du troisième chef de la Compagnie de Jésus. François de Borgia avait récemment donné au monde un de ces exemples que la religion peut seule inspirer : environné de toutes les grandeurs du siècle, il s'était montré au-dessus d'elles : il les avait dédaignées pour aller pratiquer, dans l'état religieux, l'humilité de la croix. C'était le spectacle dont Ribadeneyra voulait que le souvenir se conservât non-seulement dans la Compagnie, mais aussi parmi les chrétiens du siècle, surtout parmi les grands. Cependant, effrayé de l'importance et de la longueur de l'entreprise, et découragé par ses infirmités, il était décidé à laisser à d'autres le soin de raconter une vie si édifiante. Il s'était contenté de faire un appel aux souvenirs de ceux qui avaient connu et fréquenté le serviteur de Dieu, et de fournir à son historien, quel qu'il fût, les documents ou les informations qui dépendraient de lui. En effet, les PP. Gaspar Hernandez et Denys Vasquez se chargèrent de cette tâche. L'ouvrage de ce dernier était déjà à l'examen ; et Ribadeneyra l'attendait avec impatience, lorsque, le 5 mai 1589, il reçut une lettre dans laquelle Don Juan de Borgia, fils de saint François, le priait instamment d'écrire la Vie de son illustre père.

Des instances si honorables ébranlèrent la première résolution de Ribadeneyra. Il n'était plus retenu que par certaines considérations qu'il soumit, en ces termes, à son noble correspondant.

« Monseigneur,

« Je suis très-flatté de la confiance que vous daignez me témoigner dans votre lettre du 3 de ce mois, et de l'appel que

(1) *Vida del P. Laynez*, préf. sub. fin.

vous faites à mon dévouement à votre maison, à mon affection filiale pour le P. François et pour la Compagnie. Il est certain que je ne le cède à personne dans le désir de remplir la triple obligation de servir votre maison, la sainte mémoire du P. François et la Compagnie. Quant au travail que vous me faites l'honneur de me demander sur notre bon Père, je m'en suis déjà occupé : persuadé qu'il importait beaucoup de rappeler au monde ses admirables et héroïques vertus, et de lui procurer à lui-même la gloire accidentelle qui peut lui revenir du profit que d'autres tireront de ses exemples, j'ai fait des démarches pour qu'on recueille les souvenirs de sa vie et qu'on en écrive le récit. Ainsi, dès que le P. François eut cessé de vivre, je fis en sorte que ceux qui l'avaient fréquenté ou connu, comme les PP. Bustamante, Rodriguez, Denys Vasquez, Gaspar Hernandez, et d'autres encore, écrivissent, chacun de son côté, ce qu'ils savaient, et qu'on remît toutes ces notes au P. Hernandez, qui devait les mettre en ordre et les rédiger sous forme de récit; ce qu'il a fait. De retour en Espagne, j'eus soin qu'on ajoutât à ces notes ce qu'on pourrait apprendre à Gandie sur le même sujet. J'en ai souvent parlé au marquis de Lombay et à d'autres personnages; et j'ai prié nos Pères de Valence, de vive voix et par écrit, de solliciter ces divers renseignements.

« Ensuite, pensant que le P. Denys (Vasquez) ferait ce travail avec toute la perfection que peuvent promettre son rare talent et les intimes rapports qu'il eut si longtemps avec notre Père François, je priai notre Père Général de le charger de ce soin, et moi-même je lui donnai, avec tous les documents que j'avais recueillis, les avis que je crus devoir lui suggérer pour qu'il remplît sa tâche à la satisfaction générale.

« J'entre dans tous ces détails, Monseigneur, pour vous montrer que je partage vos désirs, et que de tous les enfants, selon la nature et selon Dieu, de notre Père François, aucun ne s'est plus préoccupé que moi des moyens de faire connaître au monde une si belle vie. Quant à la commission dont vous

voulez bien m'honorer, j'y vois quelques difficultés, que je prends la liberté de vous soumettre, afin que, après les avoir lues et considérées, vous en jugiez vous-même et m'en donniez votre avis.

« D'abord, le P. Denys Vasquez a fait ce travail par ordre de notre Père Général, et déjà il l'a envoyé à Rome, où il est soumis à l'examen des réviseurs ; or il ne me paraît pas convenable que ni moi ni d'autres nous traitions le même sujet, au moins jusqu'à ce que nous sachions le sort du travail du P. Denys.

« En second lieu, je suis vieux et cassé ; depuis quelques mois je me sens la tête plus fatiguée qu'à l'ordinaire, en sorte qu'elle peut à peine suffire à l'attention que demande la composition, surtout un travail aussi important : si, dans de pareilles conditions, je me hâte d'écrire, j'augmenterai mon mal et abrégerai mes jours ; si je conduis lentement mon travail, nous n'en verrons pas la fin aussitôt que nous le désirons, surtout si, après l'avoir fait, je suis encore obligé de l'envoyer à Rome, car les nombreuses et graves occupations qui assiégent nos Pères, ne leur permettent pas de faire ce qu'ils veulent, ni comme ils voudraient. Nous serons donc condamnés à un long retard ; et je ne me sens pas assez de vie pour attendre si longtemps : il vaudrait donc mieux que je ne misse pas la main à un ouvrage dont je ne puis me promettre de voir la fin, et qu'il fût confié à un autre qui pût le commencer et l'achever.

« En troisième lieu, tout le monde sait que le P. Denys a déjà fait ce travail et qu'il y a apporté beaucoup de soin. Or, si je m'empare de ce qu'il a écrit, ce sera ou pour le publier sous son nom, peut-être contre l'intention de nos supérieurs, et certainement contre la vôtre ; ou pour me l'approprier, et dans ce cas, je ne ressemblerai pas mal au geai qui se pare des plumes du paon. Il faudrait donc reprendre en sous-œuvre le travail du P. Denys, revêtir le fond d'une forme nouvelle ; alors, outre la peine qu'entraînera cette entreprise, il y aura encore l'inconvénient de publier sous une autre forme un

ouvrage connu déjà d'un grand nombre, et de donner ainsi lieu à des comparaisons auxquelles je ne puis rien avoir à gagner.

« Voilà, Monseigneur, les difficultés qui m'arrêtent; elles n'effrayent ni mon dévouement à votre maison, ni mon affection pour la sainte mémoire de notre Père François et pour la Compagnie; j'ai cru cependant devoir vous les soumettre et subordonner ma détermination au jugement que vous en porterez. Après les œuvres que me confierait l'obéissance, je ne saurais en entreprendre une plus importante; et si je consultais mes goûts, je serais heureux que Notre Seigneur voulût se servir de moi et me donner assez de forces pour l'accomplir. Mais le désir que cet ouvrage soit digne du sujet me fait craindre que mon âge et mes infirmités ne me permettent pas de le faire aussi vite et aussi bien que je le voudrais.

« Si vous agréez mes raisons, je me consolerai; si elles ne vous paraissent pas suffisantes, je vous prierai de ne prendre aucun parti avant que j'aie eu l'honneur de vous voir à Madrid. Puisque nous nous accordons, vous et moi, à désirer que la Vie de notre Père François se fasse vite et bien, j'espère en Notre-Seigneur que nous nous entendrons aussi sur tout le reste.

« Que Notre-Seigneur vous conserve, vous et toute votre illustre maison, et nous donne sa crainte et son amour.

« D'Alcala, 6 du mois de mai. (1) »

Don Juan de Borgia avait prévu toutes ces difficultés; mais il était si peu porté à y céder, qu'il avait déjà pris des mesures pour les écarter. Avant même d'exposer son désir à Ribadeneyra, il l'avait communiqué au P. Général en le priant de confier à une plume si pieuse et si exercée le soin de célébrer la sainte mémoire du P. François de Borgia. Aquaviva se rendit d'autant plus volontiers à ce vœu, que les travaux déjà faits le remplissaient moins. Celui du P. Hernandez était resté incomplet

(1) Lopez, *Recueil de pièces*, etc.

et inachevé; Denys Vasquez avait mis la dernière main au sien ; il y avait même déployé toutes les grandes qualités littéraires qui distinguaient son talent; mais comme il l'avait écrit au moment où il cherchait à faire prévaloir contre ses confrères ses idées sur le régime de la Compagnie, il avait laissé dans son récit et dans ses réflexions l'empreinte de ses déplorables préoccupations (1). Aquaviva chargea donc l'historien de saint Ignace d'élever à la mémoire du P. François de Borgia un monument plus digne d'elle.

Ribadeneyra nous avoue qu'il fut d'abord effrayé de la grandeur de l'entreprise ; mais, comptant sur les bénédictions qui accompagnent l'obéissance, il se mit à l'œuvre avec d'autant plus de courage et de plaisir qu'il satisfaisait en même temps à la volonté de ses supérieurs, à son dévouement à l'illustre maison de Borgia, à sa vénération pour la mémoire du P. François, à son affection pour la Compagnie, et qu'il pouvait allier aux inspirations de son cœur les intérêts de la vérité.

Quelque admirable que soit la vie qu'il raconte, il ne craint pas qu'on l'accuse d'exagération. Il est même heureux, dit-il dans son Avis au lecteur, de pouvoir l'écrire et la publier dans un temps où tant de témoins pouvaient contrôler son récit, et en contrôler la vérité. Il avait en effet pris des mesures qui défiaient la critique la plus ombrageuse. « La vérité, ajoute-t-il, sera toujours, avec la grâce de celui qui est la Vérité éternelle, le but que je me proposerai. Je ne m'en écarterai point dans cet écrit : je n'y rapporterai que ce que j'ai vu et entendu moi-même du Père François, ou ce que m'ont dit des personnes dignes de foi, qui ont été témoins de sa conduite dans le monde et de ses actions dans la religion. Car, aussitôt après sa mort, j'eus soin que les Pères et les Frères qui

(1) Plus tard, Cienfuegos fondit tout entier le travail de Denys Vasquez dans sa *Vida del grande S. Francisco de Borja*, la plus riche en documents, la plus complète que nous ayons, mais défigurée par une emphase de mauvais goût et peu convenable au sujet.

avaient été compagnons de ses travaux et de ses voyages écrivissent ce qu'ils avaient vu et remarqué de ses vertus, pour notre exemple et notre édification. J'ai leurs mémoires avec d'autres encore que j'ai depuis lors recueillis. » On le voit, dans la Vie de François de Borgia, comme dans celles de saint Ignace et de Laynez, Ribadeneyra n'a pris conseil que de la vérité. Du reste, il serait facile de s'en apercevoir à ce ton de simplicité, de candeur et de conviction, qui règne dans son récit. Il le termine par une prière qui nous donne de plus une touchante preuve de son humilité. Après avoir dit que saint François de Borgia trouvait tant de bonheur et de biens spirituels dans la Compagnie de Jésus qu'il ne croyait pas même avoir fait le plus léger sacrifice en abandonnant tout pour y entrer, il ajoute : « Que le Seigneur nous fasse la grâce de suivre ce bienheureux Père, de nous corriger de nos vices, de nous former sur les admirables exemples qu'il nous a laissés, d'imiter enfin la sainteté de sa vie, et bénissons Dieu de nous l'avoir donné pour modèle. Si le récit que je viens de tracer est utile à quelqu'un, que la gloire en soit rendue à celui à qui elle est due, car pour moi, je n'ai droit qu'à la confusion. Seulement en récompense de ce travail, je demande que le charitable lecteur supplie le Seigneur de me pardonner mes péchés et de me rendre un digne enfant et un parfait imitateur d'un si vertueux Père. »

Ce vœu, Ribadeneyra le formait encore pour tous ses confrères : le désir de le voir s'accomplir dans la Compagnie lui avait dicté les ouvrages que nous venons d'indiquer ; il lui inspira aussi la pensée de présenter dans un même tableau le malheureux sort de ceux qui, par leur infidélité à leurs règles, s'étaient rendus indignes et incapables de les pratiquer ; car l'excellence d'une règle ne paraît pas moins dans les vertus de ceux qui la suivent, que dans les écarts de ceux qui l'abandonnent. Telle est la leçon que Ribadeneyra voulut présenter à ses frères, en mettant à côté des grands modèles, dont il écrivit l'histoire, les honteuses figures de quelques apostats.

D'un côté nous voyons des hommes qui, après avoir abdiqué les brillantes destinées auxquelles les appelaient, dans le monde, leur naissance, leur fortune, ou leurs éminentes qualités, semblent ne pas trouver, dans la religion, assez d'obscurité pour y cacher leur vertu; d'autre part, apparaissent des hommes, presque toujours d'un mérite équivoque, qui poursuivent dans l'état religieux des distinctions, une aisance et d'autres avantages temporels que le monde ne leur aurait pas accordés. Les uns, enfants d'obéissance et d'abnégation, se regardent comme les derniers dans la maison du Seigneur et se plaignent de la considération que l'on a pour eux; trop heureux que Dieu daigne leur manifester sa volonté par les règles ou par les supérieurs, ils l'accomplissent avec une promptitude, avec une ardeur qui a besoin d'être modérée. Les autres, jouets des caprices de l'amour-propre, se croient supérieurs à tout ce qui les entoure; ils lisent les règles, ils en méconnaissent l'esprit; leur volonté est la seule règle à laquelle ils se soumettent; l'obéissance devient pour eux une condition intolérable; ils se plaignent des supérieurs qui la leur imposent; ils dédaignent les Constitutions qui la leur prescrivent, ou ils prétendent en être les véritables interprètes; à les entendre, on n'a point d'égards pour eux; on ne rend pas à leurs mérites la justice qui leur est due; on les éloigne des emplois, on ne les place jamais sur des théâtres dignes de leurs talents. Les premiers, appliqués à la prière, à la méditation des choses saintes, y puisent ce zèle qu'ils déploient dans l'exercice du ministère; animés de l'esprit et de l'amour de Jésus-Christ, ils ne pensent, ils ne s'occupent qu'à répandre sa gloire et sa doctrine dans les emplois et dans les pays, quels qu'ils soient, que leur assigne l'obéissance. Travailler pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, voilà leur vie, leur ambition. Ils avancent de vertu en vertu, et arrivent, le bonheur dans l'âme, la joie dans le cœur, jusqu'au sommet de la perfection. Les seconds, indolents dans les exercices spirituels, méditent moins sur les besoins de leur

âme, qu'ils ne rêvent à des succès imaginaires ; ils nourrissent leur amour-propre d'illusions, de regrets ou de désirs ; privés ainsi des secours de la prière, de la force de l'abnégation, ils s'abandonnent à une oisiveté inquiète, où ils ne sont jamais satisfaits, parce qu'ils se trouvent toujours eux-mêmes ; ils ont des ménagements excessifs pour une santé qui n'en demande point ; le ministère apostolique est au-dessus de leurs forces, parce qu'ils n'en ont pas le zèle. Bientôt, victimes de leur lâcheté, ils s'ennuient d'une règle qui est pour eux un continuel reproche, et, dans un moment de folie, ils en secouent le joug. Ils se vengent ensuite des vertus qui les ont humiliés, ou de leurs remords, en calomniant ceux dont ils ont longtemps exercé la patience et la charité.

Ainsi, l'Institut conduit à la perfection chrétienne ceux qui en suivent les prescriptions ; et ceux qui, après avoir été appelés à l'embrasser, le négligent et s'en éloignent, tombent dans des écarts qui font souvent leur honte, même aux yeux du monde, et compromettent leur salut. L'Institut de saint Ignace est donc saint et parfait. Telle est la conclusion qu'on tire naturellement, avec le P. Ribadeneyra, du récit que nous venons d'analyser (1).

(1) L'écrit où Ribadeneyra rappelle le triste sort de quelques apostats n'a pas été imprimé ; mais il est resté dans l'Ordre une des traditions les plus connues et les plus salutaires. Il a pour titre : *Dialogos en los quales se tratan algunos exemplos de personas que haviendo salido de la Religion de la Compañia de Jesus, han sido castigados severamente de la mano del Señor.* Ces dialogues sont au nombre de trois : les deux premiers, dont il existe une traduction française, aussi inédite, sont le résultat de quelques entretiens que l'auteur eut, à Jesus-del-Monte, avec d'autres Pères sur ce sujet. Il fit plus tard le troisième à la sollicitation du P. La Palma, alors Maître des novices à Madrid. Dans la suite, le P. Andrade, sur les instances du P. Nithard, en ajouta un quatrième, sous le titre de : *Dialogo quarto de successos tragicos a los expulsos de la Compañia de Jesus, desde el año* 1607 *hasta el de* 1662. *Prosigue a los que dexò escritos el P. Pedro de Ribadeneyra, succedidos en su tiempo — el P. Alonso de Andrade de la Compañia de Jesus.* Ce quatrième dialogue,

C'est encore celle qui ressort de tous les livres qu'il a écrits sur la Compagnie ; et ce ne fut que pour la soutenir qu'il lutta avec une si constante énergie contre les projets téméraires et les entreprises hostiles que nous avons racontées dans les deux livres précédents. Nous ne comprenons donc pas comment on a pu accuser Ribadeneyra d'avoir trouvé des imperfections dans l'Institut de saint Ignace, et de s'être uni à ceux qui en demandaient la révision. Quelques voix cependant se sont élevées pour faire à sa mémoire cette cruelle injure. Une seule mérite d'attirer notre attention, parce qu'elle est sincèrement vouée à la défense de l'Eglise. Qu'on rencontre une telle assertion dans le *factum*, vrai ou supposé, qui mérita à Palafox les vénérations du parti janséniste, nous n'en sommes pas surpris : c'est un mensonge ajouté à tous ceux dont se compose cette diatribe. Mais nous sommes d'autant plus étonné que l'estimable auteur de l'*Histoire du Chili* se soit rendu l'écho d'une calomnie qui est en même temps une bévue historique, qu'il montre dans tout le reste de son ouvrage plus de modération et d'impartialité. Sans doute, il n'a pas eu l'intention de s'associer aux injustes rancunes de l'auteur de ce libelle, mais nous craignons que, trompé par le bruit qu'on s'efforçait de faire autour d'un pamphlet beaucoup plus lourd, au moment où il publiait son ouvrage, il n'ait accordé trop d'autorité à un écrivain qui n'en mérite aucune auprès des hommes judicieux et instruits. M. l'abbé Eyzaguirre cite, il est vrai, l'auteur des *Siècles chrétiens* ; mais outre que l'abbé Ducreux est un historien léger, superficiel et partial, il donne souvent la main aux Jansénistes ; et nous croyons que l'estimable auteur de l'*Histoire du Chili* a voulu s'autoriser de ce nom pour croire à une compilation plus moderne, qui cependant ne se distingue pas plus par la sagesse des appréciations que par l'élégance du style.

presque aussi long que les trois autres ensemble, contient des enseignements non moins utiles, mais il est bien loin d'offrir les mêmes beautés littéraires.

Quoi qu'il en soit, il est évident pour nous que M. l'abbé Eyzaguirre a écrit le chapitre VII du tome II de son *Histoire du Chili* sous une inspiration étrangère : car ce chapitre, qui a le défaut d'être un hors d'œuvre, sort encore du caractère et du ton général de l'ouvrage. Si l'auteur s'était moins méfié de ses propres lumières, elles l'auraient certainement empêché de tomber dans les erreurs des autres. Un coup-d'œil jeté sur l'histoire de la Compagnie lui aurait suffi pour voir que l'Institut de saint Ignace n'a jamais subi de modifications dans ses dispositions essentielles ; que les successeurs de l'illustre Fondateur n'ont pris sa place qu'après avoir juré de maintenir son œuvre dans son intégrité, et qu'ils sont tous restés fidèles à leur serment. Les circonstances ont quelquefois forcé les Congrégations générales d'interpréter les Constitutions, de faire des règlements accessoires, de déterminer le sens ou la portée de certains points ; mais, loin d'entamer l'Institut, ces mesures ne furent jamais prises que pour le sauvegarder. Les bulles des Souverains-Pontifes furent presque toutes sollicitées et obtenues dans le même but par les chefs de la Compagnie ; les autres n'atteignaient pas davantage la substance de l'Institut ; et l'abbé Ducreux, qui les cite pêle-mêle, ne les avait jamais lues. Il n'était pas mieux informé des choses de la Compagnie : dans les quelques lignes que M. l'abbé Eyzaguirre cite de lui sur ce sujet, il n'y en a pas une qui ne recèle de grossières erreurs.

M. l'abbé Eyzaguirre appuie son assertion sur l'autorité de Mariana : ce n'est pas ici le lieu d'examiner si Mariana est l'auteur de la brochure qu'on lui attribue ; mais supposons qu'elle soit bien de lui : qu'en conclure, sinon que, de même que des hérétiques, des schismatiques ont attaqué la constitution et les dogmes de l'Église, il se rencontre aussi, dans les sociétés les mieux réglées, des esprits inquiets et remuants qui ne craignent pas d'en attaquer les lois fondamentales ? Vous me citez Mariana : est-ce que par hasard il aurait lui seul plus d'autorité que saint Ignace, que tous ses successeurs, que

toutes les Congrégations générales, c'est-à-dire que l'Ordre tout entier, que tant de grands hommes et de grands saints qui par leurs paroles ou leurs écrits, comme par leur inviolable fidèlité, ont proclamé et fait bénir la sagesse de l'Institut? Mariana, dites-vous, a attaqué les Constitutions; Suarez, Pallavicin, Skarga, Ribadeneyra, Lancicius, Gretzer, François Torrès, les Bollandistes, et bien d'autres encore, les ont défendues : est-ce que ces noms sont moins recommandables que celui de Mariana?

M. l'abbé Eyzaguirre ajoute que personne ne méconnaissait l'autorité de ce religieux. Mariana sans doute avait dans la littérature une autorité devant laquelle on s'inclinait. Génie aussi vaste, aussi audacieux qu'il était peu pratique, il concevait et exécutait en maître des œuvres littéraires, des ouvrages d'érudition ou de science; mais il se perdait dans des théories plus singulières que réalisables, toutes les fois qu'il traitait de vive voix ou par écrit des questions de gouvernement et d'administration. C'est pourquoi, dans les nombreuses Congrégations provinciales auxquelles il assista, il n'obtint jamais l'honneur de représenter sa Province aux Congrégations générales, ou à celles des Procureurs. Jamais on ne put lui confier une charge de supérieur, pas même les fonctions de sous-ministre. Voilà l'autorité dont jouissait Mariana. Quel poids donnerait-elle à l'accusation que nous réfutons, quand même il serait le véritable auteur du pamphlet sur lequel on s'appuie, ce qu'on peut hardiment contester?

Cette accusation devient plus grave quand elle atteint des personnages dont l'Église vénère la mémoire. Comment a-t-on osé prêter les opinions à la fois méchantes, calomnieuses, plaisantes et absurdes de ce libelle, à des hommes tels que saint François de Borgia et le P. Ribadeneyra?

Nous ne nous arrêterons pas à l'assertion, au moins irréfléchie, qui suit les précédentes : on prétend que les persécutions que la Compagnie eut à supporter dans diverses parties du monde avaient leur raison et leur cause dans ses Constitutions :

oui, à peu près comme les persécutions de l'Église avaient leur raison et leur cause dans l'Évangile. Si l'Institut de saint Ignace avait été moins catholique, s'il n'avait pas été animé de l'esprit de Jésus-Christ, si sa Compagnie avait été moins apostolique; si elle avait moins travaillé, et avec moins de succès, elle aurait eu moins de persécutions à enregistrer dans son histoire. M. l'abbé Eyzaguirre l'avoue lui-même dans le chapitre VII de la première partie de son ouvrage : « La rapidité, dit-il, avec laquelle l'Ordre se développa dans le Chili, fut vraiment merveilleuse. Mais ce succès n'est pas étonnant : la Compagnie de Jésus a montré partout qu'elle *portait dans son organisation, si parfaitement combinée, le principe auquel il faut rattacher les progrès si prompts* que lui ont vu faire toutes les nations de la terre... Œuvre de Dieu, elle n'a pas besoin des moyens humains pour se développer : ses premiers pas sont comme le premier essor de l'aiglon qui s'élance du nid maternel, et, sans s'effrayer de sa faiblesse, dirige son vol vers le soleil, dont il aime et aspire à contempler la splendeur; ainsi la Compagnie, à peine sortie du giron paternel, à peine apparue sur les rives du Chili, y compta aussitôt de nombreux colléges, des membres illustres, des prédicateurs fameux et des religieux remarquables par la pratique de toutes les vertus. »

Pourquoi donc tant de persécutions suscitées contre cet Institut? M. Eyzaguirre nous l'apprend lui-même dans un autre ouvrage : « Je visitai Manrèse, dit-il, berceau de l'un des Instituts les plus célèbres et les plus persécutés par les réformateurs sociaux, et je contemplai la grotte dans laquelle le Fondateur de la Compagnie de Jésus traça le plan de son œuvre, qui, sans cesse combattue par des éléments de tout genre, vivra néanmoins comme le solide édifice qu'un habile architecte a fondé sur un roc à jamais indestructible. »

L'estimable écrivain célèbre ensuite les travaux apostoliques et les œuvres littéraires ou scientifiques des Pères de la Compagnie, puis il poursuit en ces termes :

« Lorsque j'y joins tant d'autres faits qui montrent vivant

en eux le zèle noble et généreux de l'apôtre, la charité ardente et intrépide du martyr et le pieux enthousiasme pour la gloire de Dieu, qui inspire cette parfaite abnégation de soi-même, essentiellement propre aux confesseurs de Jésus-Christ, je ne puis voir d'autres motifs à la persécution qu'ils endurent que l'incrédulité chez les uns, chez les autres la fausse idée qu'ils se sont formée du Jésuite, et chez le plus grand nombre le courant qui les entraîne à participer à des idées qui ne leur sont point propres, mais qui leur ont été suggérées par de fausses inculpations et des faits dénaturés (1). » Ainsi, d'après M. l'abbé Eyzaguirre, la Compagnie porte le principe de ses succès dans son *organisation si parfaitement combinée*, dans les vertus que commande son Institut, qu'il appelle une œuvre de Dieu, et l'on ne peut donner d'autres motifs des persécutions excitées contre elle que l'injustice et la violence des passions humaines. Ce fut précisément la thèse que soutint et développa le P. Ribadeneyra dans les livres dont nous avons parlé jusqu'ici. Il n'entendit jamais autrement l'œuvre de saint Ignace ; et loin d'y voir des principes de dissolution, il prouva au contraire qu'elle n'avait d'autre garantie de stabilité que dans son intégrité. M. l'abbé Eyzaguirre, en lui donnant raison, répare généreusement le tort qu'il aurait pu faire à la mémoire de ce vénérable religieux par l'assertion qui a amené cette digression. Il est fâcheux que l'estimable auteur ait accordé trop de déférence à des écrivains à qui il lui appartenait de donner des leçons d'exactitude ; mais il est glorieux pour lui de leur avoir donné du moins une leçon de loyauté.

Il est donc avéré que Ribadeneyra eut toujours pour sa règle une estime égale à son affection. Sa mémoire, défendue autant par les exemples de sa vie que par ses ouvrages, reste inaccessible aux accusations comme à la critique ; mais elle rappelle, avec les plus suaves souvenirs, un parfait modèle

(1) *Le Catholicisme en présence des sectes dissidentes* (trad. par M. Verdot), tom. II, p. 444 et suiv.

de fidélité. C'est un hommage que lui rendront, nous osons l'espérer, tous ceux qui connaîtront l'histoire de sa vie.

Ribadeneyra l'a mérité non-seulement par les écrits que nous venons d'analyser, mais encore par les travaux historiques que son exemple inspira, et auxquels il prêta son concours. Déjà, dans les Vies de saint Ignace, du P. Laynez et de saint François de Borgia, il avait fourni de précieux renseignements sur l'histoire générale de la Compagnie ; car, sortant des bornes étroites où l'usage avait jusqu'alors renfermé la biographie, il mêla ses personnages aux événements auxquels ils présidèrent, ou qu'ils surent dominer par leur zèle et leur génie. Cette innovation parut si hardie, que les PP. Olivier Manar et Pierre Canisius n'osèrent pas l'approuver. Mais plus tard, les Bollandistes y applaudirent (1), et dès le temps même de l'auteur on éprouva combien était avantageux le plan qu'il avait suivi. Ses ouvrages devinrent en effet une des bases les plus sûres du monument historique que la Compagnie entreprit alors d'élever à la mémoire de ses Pères pour l'instruction de ses enfants. Ce fut le P. Aquaviva qui en conçut l'idée et qui la fit exécuter.

Ce grand homme, né pour le gouvernement, était surtout apte à celui de la Compagnie de Jésus : pénétré de la sagesse et de la sainteté de l'Institut de saint Ignace, il crut avec raison que tous les devoirs de sa charge se réduisaient à le faire régner dans ses communautés et dans le cœur de chacun de ses subordonnés. Pour obtenir ce résultat, il ne descendit pas dans ces méticuleuses précautions, dans toutes ces mesures vulgaires où la médiocrité se perd et se consume ; mais, laissant aux cœurs l'épanouissement et la spontanéité dont ils ont encore plus besoin dans la vie religieuse que dans les autres carrières, il s'appliqua surtout à établir en eux cette loi d'amour et de charité, dans laquelle se résume tout l'Institut de saint Ignace, cet esprit de famille qui réunit tous les membres

(1) *Acta SS.* tom. VII, Jul. pag. 596, col. II et pag. 597, col. I.

d'une même religion dans l'amour de leur vocation et de leurs devoirs. Un des plus puissants moyens qu'il employa fut le culte des souvenirs, c'est-à-dire un soin particulier à conserver la mémoire des vertus de saint Ignace, de ses premiers compagnons et des autres personnages, qui, fidèles à l'esprit de l'Institut, l'avaient honoré par la sainteté de leur vie; à régulariser les correspondances destinées à apprendre à toutes les *Provinces* de la Compagnie les travaux et les souffrances que ses enfants supportaient, dans les diverses parties du monde, pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

On sait que saint Ignace, pour resserrer entre ses disciples les liens de la charité fraternelle, que la dispersion et l'absence auraient pu au moins relâcher, exigeait non-seulement des supérieurs, mais aussi des simples subordonnés, qu'ils l'avertissent, par de fréquentes et longues lettres, de la manière dont ils remplissaient les fonctions que l'obéissance leur avait confiées, du bien que le Seigneur opérait par leur ministère, des obstacles qu'ils rencontraient, des succès qu'ils obtenaient, ou des revers qu'ils essuyaient, enfin de leur conduite et de leurs travaux. Puis il faisait extraire de ces correspondances tout ce qui pouvait intéresser, instruire, édifier et encourager les autres, et en envoyait des copies à toutes les maisons, dans toutes les missions de la Compagnie, où elles ne manquaient pas de porter les fruits qu'il s'en promettait. De cette manière, il rendait en quelque sorte présents les uns aux autres ses enfants répandus pour la gloire de Dieu dans les différentes contrées de l'univers, et leur ménageait, même dans la dispersion, les avantages et les douceurs d'une communauté unie en Notre-Seigneur. Aussi ces nouvelles de famille étaient elles partout attendues avec impatience et accueillies avec bonheur. Nous voyons, par exemple, dans les Lettres de saint François Xavier, que le plus agréable soulagement, la plus douce consolation du saint apôtre, au milieu de ses immenses travaux, c'était d'apprendre ce que le Seigneur opérait par le ministère de ses frères dans les autres contrées du monde, les succès et

les revers de la Compagnie, afin de prendre part à ses joies et à ses peines (1).

On voit que saint Ignace connaissait aussi bien les besoins des cœurs que les moyens de les unir : il attachait une telle importance à ce commerce fraternel de lettres, qu'il en fit un article particulier de ses Constitutions, et un devoir aux supérieurs de l'entretenir soigneusement dans la Compagnie (2).

Ses intentions paternelles furent admirablement secondées par le P. Polanco, son secrétaire. Le P. Polanco, le premier, généralisa ces correspondances, et leur donna une certaine périodicité, qui ne contribua pas moins à en assurer qu'à en étendre les avantages. Peu content de rédiger ses volumineux mémoires sur l'histoire de la Compagnie, il sut encore se ménager, au milieu de ses fonctions, assez de temps pour faire des résumés substantiels des nouvelles édifiantes qui arrivaient à Rome des diverses parties du monde, et de les envoyer ensuite en nombreuses copies dans toutes les *Provinces* de la Compagnie. Ces lettres générales réunies aux correspondances

(1) Epist. S. F. Xaver. Lib. IV. Epist. XVII, nº 12. S. Ignace ne refusait jamais à son illustre disciple la consolation qu'il lui demandait : il avait soin, selon ses désirs, de lui apprendre les succès et les épreuves de la Compagnie, les noms des Pères qui l'honoraient davantage par leurs vertus, leurs talents et leurs travaux, et de ceux qui lui donnaient les plus belles espérances. Il ne manqua pas de comprendre parmi ces derniers Pierre de Ribadeneyra ; et saint François Xavier partagea dès lors pour ce jeune religieux l'affection et l'estime de saint Ignace. Aussi, lorsque, en 1554, il chargea le F. André Fernandez d'aller traiter à Rome les affaires de la mission des Indes, il le recommanda au P. Ribadeneyra, qui cependant n'avait encore rempli, dans la Compagnie, que des emplois obscurs et secondaires.

(2) Magnopere etiam juverit litterarum ultro citroque missarum inter inferiores et superiores frequens commercium ; et crebrò alios de aliis certiores fieri, ac audire quæ ex variis locis ad ædificationem, et eorum quæ geruntur cognitionem, afferuntur. Cujus rei superioribus, ac præcipuè Generali et Provincialibus cura erit, eo constituto ordine, ut quovis in loco, quæ ad mutuam consolationem et ædificationem in Domino faciunt, ex aliis sciri possint. (Constit. Part. VIII, cap. 1, nº 9.)

individuelles, recommandées par saint Ignace, formèrent le premier fonds de ces archives où chaque Province, et même chaque maison conservait religieusement ses titres et ses souvenirs de famille, et de précieux matériaux pour l'histoire de la Compagnie.

Un peu plus tard, la seconde Congrégation générale, sans doute dans l'intention de donner à ces sortes de documents plus de suite et un ensemble historique, décida que les lettres que, aux termes de la déclaration de l'article des Constitutions cité plus haut, les supérieurs locaux devaient envoyer tous les quatre mois aux Provinciaux, et les Provinciaux au Général, ne s'écriraient plus qu'une fois l'an (1). La quatrième Congrégation générale, complétant cette mesure, arrêta, dans son douzième canon, que, des lettres annuelles envoyées à Rome il s'en ferait une générale, qui, distribuée dans toute la Compagnie, offrirait un tableau historique de ce qu'elle aurait opéré, pendant l'année, de plus remarquable ou de plus édifiant dans chaque *Province*.

Aquaviva, nommé Général par cette Congrégation, en remplit fidèlement les intentions. Un de ses premiers soins fut d'appeler l'attention des supérieurs sur l'importance et les avantages de ce commerce épistolaire : non-seulement il leur indiqua les moyens de l'entretenir entre Rome et les Provinces, mais encore il leur traça le plan sur lequel ces lettres devaient être écrites (2). Grâce à sa sollicitude, cette entreprise fut enfin organisée, et moins de deux ans après son avénement, il put offrir à ses frères, dans le premier volume des Lettres annuelles, le tableau de ce qui s'était passé de plus édifiant, en 1581, la première année de son gouvernement, dans toutes les Provinces de la Compagnie.

Cependant cet usage, qu'il maintint en vigueur durant tout le temps de son généralat, n'égalait point ses projets : la Compagnie, depuis son établissement, avait opéré des

(1) Decr. xxxvii.

(2) Instr. xv — Inst. Soc. J. Tom. II, pag. 127.

œuvres qui dépassaient les proportions d'une correspondance domestique et atteignaient celles de l'histoire. Or le P. Aquaviva croyait qu'il était également de son devoir d'instruire les générations à venir par les exemples de celles qui les avaient précédées, et de transmettre aux enfants la mémoire des grandes actions de leurs Pères. Il entreprit donc d'élever un monument qui rappelât ce que la Providence avait opéré dans l'Eglise par le ministère de la Compagnie, et excitât la reconnaissance des hommes en célébrant la gloire de Dieu.

Déjà les matériaux de ce grand édifice étaient tout prêts : le P. Ribadeneyra en avait accumulé de très-précieux dans ses œuvres imprimées ou inédites ; le P. Polanco en avait réuni de plus nombreux encore dans ses mémoires; et les lettres domestiques, conservées avec soin dans les archives, complétaient des documents si riches et si authentiques. Il ne s'agissait plus que de recueillir ces divers éléments pour les confier ensuite à un écrivain qui sût les mettre en œuvre. Le temps était donc venu d'entreprendre ce travail. C'est pourquoi le P. Aquaviva écrivit à tous les Provinciaux de la Compagnie une circulaire où en leur apprenant son projet, il les chargeait de lui fournir les moyens de l'exécuter :

« Depuis longtemps, leur disait-il, j'avais conçu la pensée, pour le bien général et la consolation de tous, de confier à quelqu'un des nôtres le soin d'écrire une histoire suivie de la Compagnie depuis son commencement jusqu'à nos jours. Mais il était difficile de trouver quelqu'un qui pût soutenir les peines et les soucis qu'exige une si vaste entreprise. Plusieurs essais ont même échoué. Cependant nous ne devons pas moins ce travail à nos Pères qu'à ceux qui viendront après nous : la reconnaissance nous fait un devoir de ne pas laisser tomber dans l'oubli les vertus des premiers; et la prévoyance nous oblige de pourvoir à l'instruction des autres. Il faut donc vaincre toutes les difficultés qui s'opposeraient à cette entreprise, et la commencer enfin, pour ne pas laisser perdre les grands souvenirs qui vivent encore parmi nous. Un homme de

talent et de bonne volonté se consacrera tout entier à cette œuvre; et aujourd'hui nous venons solliciter pour lui tous les secours que les Provinces pourront lui fournir. Nous chargeons donc Votre Révérence de recueillir, dans la sienne, tous les documents qui pourraient servir à cet ouvrage, de faire le dépouillement de vos archives, surtout des lettres que nous avions coutume d'écrire tous les trois ou quatre mois, avant que nous fissions imprimer les lettres annuelles; de prendre des informations auprès des nôtres et même auprès des étrangers sur la véracité desquels on peut compter, et qui seraient instruits des œuvres opérées par nos Pères. Je désire qu'on mette surtout le plus grand soin à recueillir les souvenirs des premiers jours de la Compagnie. »

Ici, le P. Aquaviva, pour faciliter ces recherches et y mettre de l'ordre, indique huit points principaux sur lesquels elles doivent principalement rouler, sans exiger toutefois qu'on se renferme dans ces limites. Puis il ajoute : « Mais il faut que tout soit si exact, si bien prouvé, qu'on ne puisse pas le révoquer en doute; il importe pour cela d'entourer ces faits, autant qu'on le pourra, de toutes les circonstances de lieux, de temps, de personnes, propres à les éclaircir et à les prouver. Qu'on envoie d'abord et au plus tôt les documents relatifs aux plus anciens temps de la Compagnie, et puis les autres, à mesure qu'on les aura recueillis. Cette entreprise, si importante en elle-même, est si nécessaire et si agréable à la Compagnie, que je la recommande instamment à tous. Je sais que Votre Révérence la prendra à cœur. Je sollicite pour vous l'abondance des grâces divines, et pour moi un souvenir dans les prières et les sacrifices de tous. De Rome, 26 septembre 1598.

« De Votre Révérence, le serviteur en Jésus-Christ,

« Claude Aquaviva (1). »

(1) Orig. Bibl. de l'Acad. d'hist., de Madrid. Papiers provenant de l'ancien collège de Valence.

La lettre du P. Aquaviva provoqua, dans toutes les Provinces, les recherches les plus actives : des hommes chargés spécialement de ce soin se mirent à fouiller dans les archives, à compulser les correspondances générales comme les lettres privées, et les autres documents qu'on y avait accumulés, à prendre au dedans et au dehors les renseignements qui pouvaient les compléter. Bientôt d'immenses matériaux, mis en ordre et classés sous les chefs indiqués par Aquaviva, allèrent augmenter ceux que les archives de Rome fournissaient à l'historien de la Compagnie ; et le P. Orlandini, secondé par plusieurs collaborateurs, entre autres par Lancicius, les fit entrer, avec l'admirable discernement dont il était doué, dans le magnifique monument que le P. Aquaviva l'avait chargé d'élever à la Compagnie. A force de soins, d'application, de dévouement et de persévérance, il acheva l'histoire du généralat de saint Ignace ; mais il n'eut pas le temps de l'offrir lui-même au public. Car le P. Aquaviva, jaloux avant tout des droits de la vérité, voulut que ce travail fût soumis à l'examen de ceux qui pouvaient le contrôler, avant de le livrer à l'impression : il en fit donc tirer plusieurs copies qu'il envoya aux Pères les plus anciens de l'Ordre, entre autres aux PP. Ribadeneyra, Olivier Manar, François Coster et Eleuthère Pontanus, tous novices de saint Ignace, et témoins des premiers temps de la Compagnie. Et ce ne fut qu'apres avoir profité des observations de ces graves personnages que le P. Sacchini put éditer, en 1614, le travail du P. Orlandini, mort huit ans auparavant (1).

Cependant les recherches prescrites par Aquaviva avaient amené la découverte de tant de documents et de faits, qu'ils auraient encombré l'histoire générale de l'Ordre, si on avait voulu les y faire tous entrer. On fut donc obligé de se borner à ceux qui présentaient un intérêt plus général. Mais les autres avaient une importance relative qui ne permettait pas de les laisser à l'écart. On conçut donc le dessein de les recueillir

(1) Præf. in tom. I. *Hist. Soc. J.*

et d'en composer l'histoire particulière des Provinces comprises dans une même Assistance. L'Espagne, où ce projet prit naissance, eut aussi la gloire de l'exécuter la première. Le P. Aquaviva le seconda de tout son pouvoir, et, pour en assurer la réussite, il chargea le P. Ribadeneyra de mettre de l'ensemble dans les travaux que chaque *Province* devait fournir.

Ribadeneyra était alors accablé des occupations que lui apportait l'affaire de la canonisation de saint Ignace ; il accepta néanmoins une tâche qui devait sauver de l'oubli des souvenirs de famille ; et d'ailleurs il espérait que son concours pourrait contribuer à doter chaque Province de son histoire particulière. C'est la double intention que nous trouvons exprimée dans une lettre qu'il écrivit à ce sujet au P. Ponce, Provincial d'Aragon :

« Outre l'histoire générale de notre Compagnie, lui disait-il, qu'on écrit à Rome en latin, comme vous savez, notre Père Général, de concert avec les Assistants, a jugé à propos qu'on écrivît encore ici en langue vulgaire une histoire qui comprenne tout ce que Dieu Notre-Seigneur a daigné opérer par le moyen de la Compagnie dans ces quatre Provinces et dans les Indes occidentales ; et que le Portugal en fit autant pour ce qui concerne non-seulement cette Province, mais aussi les Indes orientales. A cet effet, il désire que, dans chacune des quatre Provinces d'Espagne, un de nos Pères écrive ce qui s'y est passé de plus remarquable depuis le commencement ; et moi j'ai reçu de Sa Paternité l'ordre de promouvoir cette entreprise auprès des PP. Provinciaux, et de revoir ici ces divers travaux avant de les envoyer à Rome, où ils peuvent être utilement consultés par l'historien de la Compagnie.

« Le R. P. Général avait d'abord confié au P. Joseph Acosta, puis au P. Louis de Guzman, le soin d'écrire notre histoire ; mais l'un et l'autre sont morts avant d'avoir rempli leur commission ; et aujourd'hui ils n'ont point encore de successeur. La Province de Tolède et celle d'Andalousie ont déjà fait le travail qui les concerne, et que j'ai vu. On me dit aussi que

celle de Castille a terminé le sien, mais je ne l'ai pas encore reçu. J'ignore ce qui s'est fait dans la vôtre ; je voudrais cependant bien le savoir.

« Mais ce n'est pas là le principal objet de cette lettre : je vous l'écris surtout pour vous proposer, si vous le voulez bien, de faire adopter, entre autres résolutions, dans votre Congrégation provinciale, celle de prier notre Père Général de confier à un Père capable le soin de recueillir les divers travaux historiques faits par chaque Province, et d'en composer une histoire de toute l'Assistance d'Espagne. Si cette commission est bien remplie, elle tournera, j'en ai la confiance, à la gloire de Dieu, au bien et à l'honneur de la Compagnie.

« Comme j'ai déjà écrit sur d'autres choses à Votre Révérence, au P. Recteur du collége de Barcelone et au P. supérieur de la maison de Valence, je ne ferai pas cette lettre plus longue ; je la termine en me recommandant humblement à vos prières et à vos sacrifices. Je réclame également celles de toute votre sainte Congrégation, à laquelle je prie Dieu d'accorder les lumières de son saint Esprit, et à nous tous son amour et la crainte de l'offenser. De Madrid, le 8 avril 1606.

« Pierre de Ribadeneyra. »

A cette lettre, écrite par son secrétaire, Ribadeneyra ajouta de sa main les lignes suivantes :

« On a déjà beaucoup fait, mais il reste encore plus à faire pour compléter cette histoire ; il importe surtout que dans chaque Province on achève de recueillir et de rédiger ce qui la concerne, et que notre Père Général donne à quelqu'un la charge de réunir ces matériaux en un corps d'histoire. Si vous connaissiez, dans votre Province, ou dans les autres, un Père capable de remplir cette tâche, vous feriez bien de le signaler à Sa Paternité. Vous avez dû recevoir, par la voie de Valladolid et de Valence, les lettres que j'ai écrites à Votre Révérence

et à tous ces Pères touchant la canonisation de notre saint Fondateur. *Ora pro me, Pater amantissime* (1). »

Le P. Ponce remplit fidèlement les intentions de Ribadeneyra : il écrivit aussitôt à tous les supérieurs locaux de sa Province une circulaire, qui nous est aussi parvenue, et dans laquelle il les pressait d'activer les recherches déjà commencées ; et délivrant le P. Gabriel Alvarez de toute autre occupation, il le chargea de parcourir la Province, d'y recueillir tous les documents qu'on aurait déjà réunis dans chaque maison, d'en puiser de nouveaux dans les Archives particulières, de prendre, au dedans et au dehors, les renseignements qu'il jugerait nécessaires, et de faire de tous ces matériaux une histoire suivie de la Province d'Aragon. Le P. Gabriel Alvarez s'acquitta de cette commission avec un succès qui répara bien le retard dont on se plaignait.

Le P. Ponce soumit aussi à la Congrégation de sa Province la proposition, que lui avait suggérée Ribadeneyra, d'arrêter qu'elle prierait le P. Aquaviva de confier à un Père le soin d'écrire l'histoire de l'Assistance d'Espagne. La même motion fut faite dans les autres Congrégations provinciales, et adoptée, comme dans celle d'Aragon, à l'unanimité. Fidèles à leur mandat, les députés qu'elles envoyèrent à la sixième Congrégation générale, s'empressèrent de soumettre leur demande au P. Aquaviva, qui l'accueillit avec bonheur, comme toutes les mesures qui pouvaient contribuer au bien de son Ordre.

Les travaux préparatoires qu'on avait déjà faits, dans ce royaume, pour l'histoire générale de la Compagnie, avaient révélé plusieurs écrivains, et il n'était pas difficile d'en trouver un parmi eux qui fût capable de composer, à la satisfaction générale, l'histoire de l'Assistance d'Espagne. Cependant tous les députés jetèrent les yeux sur le P. Ribadeneyra, que ses ouvrages

(1) Orig. et autogr. Academ. de la Historia, de Madrid. *Papel. del coleg. de Valencia.* Legajo : *Correspondencia de los PP. Provinciales de Aragon.*

avaient placé au premier rang des écrivains de sa nation. Mais Ribadeneyra avait alors quatre-vingts ans; et un âge si avancé semblait ne lui laisser ni assez de vigueur, ni assez de vie pour se charger d'une entreprise qui exigeait plusieurs années. Néanmoins, comme sa santé se ressentait peu de ses infirmités passées, on espéra qu'il trouverait dans la facilité de son talent, cultivée par une longue habitude, dans les richesses de sa mémoire toujours fidèle, dans la connaissance de son sujet, dans le concours qu'on lui prêterait et dans la vivacité de son amour pour sa vocation, les moyens de rendre ce nouveau service à la Compagnie. Le P. Aquaviva ordonna donc au P. Barthélemy Perez, Provincial de Tolède, d'exprimer au P. Ribadeneyra les vœux de toutes les Provinces d'Espagne, et, s'il y accédait, de lui procurer tous les secours qu'il réclamerait.

Ribadeneyra ne savait rien refuser de ce qu'on lui demandait au nom de la Compagnie et de son chef : il ne recula pas devant une entreprise qui effrayait de plus jeunes talents ; et le P. Barthélemy Perez, se hâtant aussitôt d'apprendre aux supérieurs des autres Provinces cette nouvelle preuve de dévouement, les pria, dans la circulaire suivante, de répondre, par un concours empressé, aux derniers efforts de ce vénérable vieillard :

« Les Provinciaux et les autres Pères députés à la Congrégation générale exprimèrent à notre Père, au nom de leurs Provinces, le désir qu'on écrivît en langue vulgaire l'histoire de l'Assistance d'Espagne. Sa Paternité nous l'accorda volontiers, et comme nous signalions tous à son choix le P. Ribadeneyra, dans le cas où sa santé et ses forces lui permettraient de remplir cette tâche, elle me chargea de traiter cette affaire avec le Révérend Père, et de lui obtenir des Provinces tous les secours dont il aurait besoin. Conformément à cet ordre, j'ai soumis à Sa Révérence notre proposition et les raisons qui demandent que cette histoire paraisse avec l'autorité et la perfection qu'il peut lui donner. Le bon Père désire faire de

son côté tout ce qui sera en son pouvoir pour nous satisfaire, et il prend de bon cœur sur lui cette nouvelle charge ; seulement, me dit-il, si on mettait bientôt à sa disposition les matériaux de cet ouvrage, il jugerait mieux de l'étendue de cette entreprise, du plan sur lequel elle doit se faire, et il pourrait mieux proportionner ce travail à ses forces et à son âge. Puisque telles sont les dispositions du Révérend Père, et qu'il nous importe de profiter de la bonne santé dont il jouit maintenant, il faudra que, pour obéir à l'ordre que les Provinces ont obtenu de notre Père Général, Votre Révérence envoie au R. P. Ribadeneyra les copies de tous les papiers que sa Province a envoyés à Rome ; car je ne doute pas que vous n'en ayez conservé un double. Veuillez-bien les lui transmettre au plus tôt et par la voie la plus sûre, à l'adresse du Procureur des Provinces, qui réside ici, et me faire la charité de m'accuser réception de la présente, ainsi que de la note ci-jointe, où le P. Ribadeneyra nous a chargé d'indiquer les principaux points sur lesquels il désire surtout être bien renseigné. Que N.-S. garde Votre Révérence. De Madrid, 13 octobre 1608.

» Barthélemy Perez (1). »

Les PP. Provinciaux s'empressèrent d'autant plus de satisfaire le P. Perez, qu'il allait au-devant de leur vœu le plus cher. Quelques jours après, le P. Ribadeneyra fut en possession d'immenses matériaux : il eut d'abord soin de les classer avec le concours des auxiliaires qu'on lui avait adjoints, et d'après le plan qu'il avait conçu ; puis il se mit à l'œuvre, et la continua jusqu'à la fin de ses jours. Au bout de deux ans et demi, il avait résumé ses documents, et rédigé en dix livres l'histoire de ce qui s'était passé de plus important dans l'Assistance d'Espagne, depuis les commencements de la Compagnie

(1) Autogr. Academia de la Hist., de Madrid. Pap. del colegio de Valencia : *Correspondancia de los Prov. de la Prov. de Aragon.*

jusqu'à l'an 1610. Malheureusement il n'eut pas le temps d'y mettre la dernière main ; et son travail, resté imparfait, ne vit jamais le jour (1). Mais il devint une source aussi féconde que sûre où d'autres puisèrent largement les éléments et même les beautés de leurs ouvrages. Ainsi les PP. Nieremberg et Andrade en ont extrait de nombreuses et intéressantes notices, qu'ils ont insérées parmi celles des Hommes illustres de la Compagnie de Jésus. En sorte que si Ribadeneyra n'eut pas la consolation de porter à sa perfection le dernier monument qu'il avait entrepris d'élever à la gloire de son Ordre, du moins il ne fut pas frustré du mérite de rappeler à ses frères les vertus qu'il voulait leur proposer pour exemples.

Tous les ouvrages, dont nous avons parlé jusqu'ici, furent inspirés à Ribadeneyra par son amour pour sa vocation et pour ceux qui la partageaient avec lui. On se tromperait fort cependant si l'on croyait que, dans ses travaux, il bornait ses vues à la Compagnie : il aimait l'Église avant tout, et s'il portait à saint Ignace une si tendre reconnaissance, c'était parce qu'il avait reçu de lui cet esprit de l'Évangile, qui est celui des enfants de Dieu ; s'il avait pour la Compagnie une affection si vive, c'était parce qu'elle était destinée à combattre les ennemis de la religion, et qu'elle remplissait sa mission avec un héroïque dévouement. Il racontait les travaux qu'elle supportait et les vertus dont elle donnait le spectacle, avec d'autant plus de bonheur, qu'ils étaient plus utiles et plus glorieux à l'Église de Jésus-Christ.

Au reste, Ribadeneyra ne borna pas à son Ordre le fruit de ses veilles : il les consacra directement à l'Église, toutes les fois que de graves circonstances ou de pressantes nécessités réclamèrent pour elle le concours de son talent et de son zèle. A cette époque, les plus cruelles épreuves pesaient partout sur l'Église : combattue en Allemagne, menacée d'être renversée du trône Très-Chrétien, elle subissait en Angleterre une des

(1) La Palma, *Vida del P. Pedro de Ribadeneyra*, lib. II, cap. 12.

plus violentes persécutions qu'elle eût jamais essuyées. Ribadeneyra pleurait sur tant de calamités : il s'affligeait plus encore de ne pouvoir prendre part aux luttes et aux triomphes des martyrs. Il pouvait du moins lever les mains au ciel pour ceux qui combattaient les combats du Seigneur, et raconter les triomphes de l'Église dans les victoires de ses généreux enfants. Ce fut la double tâche que lui imposa sa piété.

Peu de temps auparavant, le docteur Nicolas Sander avait raconté, avec autant d'élégance que de vérité, les commencements et les progrès du schisme d'Angleterre jusques à l'an 1587. Ribadeneyra lut ce récit avec des sentiments d'admiration et d'effroi : il fut frappé, dit-il, et des cruautés, dans lesquelles les passions entraînent les princes qui ont le malheur de les satisfaire, et du sublime courage auquel la foi élève les martyrs, de la honte dont le vice et l'hérésie couvrent leurs esclaves, et de la gloire que rendent à l'Église ceux de ses enfants qui, à l'exemple de son divin chef, souffrent les persécutions et la mort pour la justice. Il vit, dans le récit de ces événements, de terribles leçons pour les rois et pour les peuples, de puissants motifs pour engager les uns et les autres à rester fermes dans l'unité catholique ; et ce fut pour les leur présenter qu'il écrivit cet ouvrage. « D'ailleurs, ajoute Ribadeneyra, je suis Espagnol et membre de la Compagnie de Jésus : comme Espagnol, je dois désirer et procurer tout ce qui est honorable et utile à mon pays ; or rien ne lui fait plus d'honneur et ne lui fournit de plus salutaires exemples que la vie de l'illustre Catherine d'Aragon, fille de Ferdinand et d'Isabelle, et épouse légitime de Henri VIII, roi d'Angleterre, qui, en la répudiant, l'accabla d'opprobres et d'outrages. Mais elle souffrit de tels affronts avec une patience et une constance qui lui ont mérité de servir de modèle aux princesses et aux reines chrétiennes. Comme religieux, et religieux de la Compagnie de Jésus, je dois aussi entreprendre ce travail, puisque cette qualité m'oblige à favoriser, à aider, autant que mes

faibles forces peuvent me le permettre, tout ce qui intéresse notre sainte religion. Car Dieu a suscité la Compagnie, dans ces temps malheureux, ainsi que le dit le Vicaire même de Jésus-Christ dans la bulle d'Institution, pour l'opposer aux hérésies qui ravagent l'Église ; et ses enfants doivent rendre grâces au Seigneur de les y avoir appelés, en voyant, parmi les victimes d'Elisabeth, reine d'Angleterre, un si grand nombre de leurs frères souffrir les plus affreux tourments, plutôt que de dévier d'une ligne des sentiers de la religion catholique. Cet exemple est pour nous un bienfait qui nous oblige à servir Dieu avec la même générosité, et à sacrifier notre vie à sa gloire. »

Tels furent les motifs qui excitèrent Ribadeneyra à raconter les événements décrits par Nicolas Sander. Cependant il ne se borna pas à traduire l'ouvrage de l'auteur anglais : il en retrancha des digressions peu importantes, y ajouta des faits puisés dans des documents plus récents, et une suite de plusieurs années. Enfin il le modifia si profondément, qu'il en fit un ouvrage tout nouveau. Et certes l'histoire n'y a rien perdu. On sent dans l'auteur ce tendre amour qu'il portait à l'Église, l'horreur que lui inspirait le souvenir des passions et des cruautés de Henri VIII, des bassesses, des perfidies de ses ministres, sa vénération pour les nobles victimes des tyrans ; ces divers sentiments animent sa narration, et l'on ne peut la lire sans les partager avec lui. Ce fut l'aveu que fit à l'auteur le vénérable Louis de Grenade, dans une lettre conçue en ces termes :

« Mon Révérend Père en Jésus-Christ. Je ne sais comment remercier votre Révérence de son souvenir et du don qu'elle me fait du fruit de ses travaux, surtout de cette Histoire du Schisme d'Angleterre. Il m'a semblé lire les parties de l'histoire sainte où nous voyons les injustices de quelques rois, fléaux de la religion, comme au temps de Manassès, de Sédécias et d'Antiochus. J'ai lu tout votre livre, page par page ; plusieurs

fois je l'ai arrosé de mes larmes, surtout à l'endroit où Votre Révérence raconte la mort de la reine d'Écosse. Les favoris et les conseillers des rois y trouveront de grandes leçons ; ils y verront l'explication de cette maxime : *Malum consilium consultori pessimum.* L'exemple de ce malheureux Volsey, qui, peu content d'avoir été élevé de la poussière aux premiers honneurs, portait encore des regards ambitieux jusque sur la tiare, leur apprendra dans quel effroyable abîme on tombe quand on veut se jouer de Dieu. Que Notre-Seigneur accorde à Votre Révérence la récompense que mérite un travail destiné à faire tant de bien. Je ne dis rien du style : il est propre à Votre Révérence ; et j'en aurais besoin pour louer dignement son œuvre. J'aime donc mieux me taire et finir cette lettre en priant le Seigneur d'habiter toujours dans le cœur de Votre Révérence, dont je suis, etc.

« F. Louis de Grenade.

» De Lisbonne, le 13 août 1588. »

Le P. Louis de Grenade n'avait lu que la première partie de cette histoire, qui comprenait l'époque décrite par Nicolas Sander ; et Ribadeneyra avait d'abord renfermé son travail dans les mêmes limites. Mais les motifs qui l'avaient porté à l'entreprendre l'engagèrent aussi à le continuer. Elisabeth multipliait chaque jour contre les catholiques les édits de proscription et les sentences de mort. L'Italie, la France et l'Espagne accueillirent avec admiration un grand nombre de généreux Anglais, qui venaient ou y chercher un abri contre la tyrannie de leur souveraine, ou y subir leur exil. D'autres fréquentaient les séminaires que la charité publique avait fondés pour eux à Rome, à Reims, à Séville et à Valladolid, et s'y appliquaient, sous la direction des Pères de la Compagnie de Jésus, aux études ecclésiastiques, aux vertus sacerdotales,

qu'ils comptaient mettre un jour au service de leur malheureuse patrie. Plusieurs d'entre eux en effet, après avoir puisé dans ces sanctuaires de la science et de la vertu les armes spirituelles dont ils avaient besoin, ne craignirent pas d'aller affronter les cruautés d'Elisabeth, et sacrifièrent presque tous leur vie à la foi de leurs pères. Ribadeneyra voulut ajouter à son récit des traits d'un si beau dévouement. D'ailleurs, Élisabeth publiait des édits où elle s'efforçait d'ôter à ces héros chrétiens la gloire du martyre, et de justifier aux yeux du monde l'iniquité de ses arrêts. Or il importait de dévoiler une si infâme hypocrisie et de signaler aux fidèles de si odieux mensonges. C'est ce qu'il fit dans le troisième livre, ou dans la seconde partie de son ouvrage. Ici Ribadeneyra mêle la discussion au récit : il raconte les exécutions sanglantes de la reine : il discute ses décrets; il en examine les motifs, les conteste, les combat, et découvre la véritable raison de la persécution. Dans des mouvements d'une éloquence profondément chrétienne, il s'adresse tantôt aux persécuteurs pour leur reprocher leur cruauté, ou les exhorter à la pénitence; tantôt aux rois, pour leur rappeler qu'il y a au ciel un Souverain dont ils relèvent; tantôt aux martyrs, pour applaudir à leur courage; tantôt à l'Église, pour la féliciter du triomphe de ses enfants; tantôt aux fidèles, pour les exhorter à se montrer dignes de leurs héroïques frères d'Angleterre.

Au moment où Ribadeneyra traçait avec tant d'éloquence des scènes si émouvantes, les catholiques de France formaient entre eux cette Sainte-Union (peut-être inouïe dans l'histoire) pour maintenir sur le trône la foi de saint Louis. Élisabeth, dont la conduite seule aurait justifié les généreux efforts des catholiques, ne manquait pas, dans ses édits, de condamner ce qu'elle appelait leur rébellion, tandis qu'elle envoyait des troupes auxiliaires à l'armée des calvinistes, moins encore pour les aider que pour faire à son profit des conquêtes en France. Ribadeneyra détruit les assertions mensongères de

cette princesse, justifie les efforts des catholiques, la conduite du Pape et du roi d'Espagne dans ces événements. Et craignant, comme beaucoup d'autres, que le roi de Navarre ne voulût renouveler en France les persécutions d'Élisabeth, il montre dans les erreurs de ce prince, dans son alliance avec la reine d'Angleterre, dans les faveurs qu'il accordait aux huguenots, la justice, la légitimité de la Ligue. Deux ans après, Henri IV, converti à la foi catholique, fut admis par le Souverain-Pontife à la communion de l'Église. Ribadeneyra, partageant la joie de toute la chrétienté, s'empressa d'annoncer à ses lecteurs un événement qui dissipait les craintes qu'il leur avait communiquées, et rendait au royaume Très-Chrétien la paix, le repos, sa puissance et son antique religion.

Élisabeth ne donnait pas au monde un spectacle si consolant; elle continuait au contraire à l'épouvanter par sa fureur contre ses sujets catholiques. Elle les poursuivait même jusque dans leur exil, et publiait contre les séminaires, établis en leur faveur sur le continent, des édits non moins cruels que ceux qu'elle avait déjà dictés. C'est pourquoi Ribadeneyra, comme nous l'avons dit, entre sur ces pieux asiles dans de longs et curieux détails, et sur les combats de ceux qui, après s'y être fortifiés dans la vertu et dans les sciences sacrées, étaient retournés dans leur pays pour y secourir la religion persécutée. C'est par ce récit qu'il termine son *Histoire du schisme d'Angleterre*.

Mais ces événements et tous ceux qui agitaient alors l'Europe provoquaient les blasphèmes des impies, et excitaient, dans les esprits faibles, des doutes injurieux sur le gouvernement de la Providence. Le désir de confondre les uns, de rassurer les autres, de venger la Providence contre tous, inspira au P. de Ribadeneyra son *Traité de la Tribulation* (1).

Il le distribua en deux livres, dont le premier traite des tribu-

(1) *Tratado de la Tribulacion, repartido en dos libros...*

lations particulières, et le second, des tribulations publiques. Dans l'un et l'autre, il montre avec autant de science que de piété l'admirable économie de la Providence, et les devoirs des fidèles dans leurs tribulations particulières comme dans les calamités publiques. Nous ne ferons pas d'un traité si substantiel une plus longue analyse; il nous suffira, pour en prouver la valeur, d'ajouter qu'il obtint le suffrage et la recommandation de S. François de Sales.

La baronne de Chantal, éprouvée par ces tribulations intérieures auxquelles Dieu soumet quelquefois les âmes d'élite, avait cherché auprès du saint prélat les consolations dont elle avait besoin. Elles lui furent données avec cette abondance et cette sagesse qu'elle attendait d'un directeur si expérimenté dans les voies de la perfection. Mais l'homme de Dieu ne se contenta pas de lui faire part de ses lumières: il voulut aussi qu'elle recourût à celles du religieux dont nous écrivons l'histoire. « Je vous prie, lui écrivait-il, ayez un livre intitulé: *De la Tribulation*, composé en espagnol par le P. Ribadeneyra, et traduit en français, et le lisez soigneusement » (1). C'est aussi à ce conseil que nous bornons ce que nous avons à dire à nos lecteurs du Traité de la Tribulation.

Mais nous devons nous étendre plus longuement sur un ouvrage où Ribadeneyra nous apparaît sous un nouvel aspect. Nous avons vu avec quel succès il traita la biographie, la polémique, l'histoire et le dialogue; il développa, de plus, dans son *Traité de la Religion et des Vertus du prince chrétien*, la sagesse et les talents d'un grand homme d'Etat. Cet ouvrage lui fut suggéré par le désir de venger la religion contre une doctrine qui lui dispute ses droits. Sans doute, longtemps auparavant, ces fausses maximes avaient pénétré dans certaines cours; on avait même vu des princes chrétiens en faire la règle

(1) Lettre du 14 octobre 1604.

de leur conduite. Mais depuis que Machiavel, qui leur a laissé son nom, les avait réduites en système, elles étaient devenues, pour les princes et les hommes d'Etat, la science du gouvernement. Secondées par la révolte des sectaires du XVI^e^ siècle contre l'Église catholique, et par l'indifférence qu'ils avaient répandue en matière de religion, elles prévalaient sur les lois éternelles de la justice et de la vérité. Du sein des révolutions religieuses et civiles était sortie une classe d'hommes, qui, sous le nom de *Politiques*, faisaient de la raison d'Etat la loi suprême des princes, mettaient la religion parmi les expédients que les rois devaient employer, c'est-à-dire au rang de l'hypocrisie, de la fourberie, des mesures justes ou iniques, permises ou illicites, légitimes ou immorales; car, pour eux, l'art du gouvernement consistait à savoir prendre toutes les mesures qu'exigeaient les intérêts humains de l'Etat, qu'elles fussent avouées ou interdites par la religion. Catherine de Médicis, pour réussir dans sa politique d'atermoiement, avait trop souvent suivi ce système; son fils Henri III l'avait hérité d'elle; les adversaires, même catholiques, de la *Sainte-Union*, s'y étaient généralement ralliés; Henri VIII et Elisabeth d'Angleterre l'avaient appliqué à leurs propres passions, et Jacques I^er^ prétendait l'inoculer à toutes les cours de l'Europe.

Un si grave désordre arma le zèle de plusieurs écrivains catholiques : Possevin, un des premiers, combattit Machiavel, La Noue, Bodin et Duplessis-Mornay; Jérôme Osorio, Jean Mariana Charles Scribani, tracèrent, dans des Traités devenus fameux, les règles que doivent suivre les rois; d'autres imitèrent ce généreux exemple. Ribadeneyra ne manqua pas de s'élever à son tour contre une si funeste école. Il desséchait de douleur, dit-il, à la vue des maux qu'un pareil système faisait à l'Eglise. Il craignait aussi qu'il ne pénétrât dans la catholique Espagne, et qu'il ne s'introduisît, sinon dans les conseils de Philippe II, au moins dans ceux de son successeur. Ce fut donc autant pour

défendre l'Eglise contre les Politiques, que pour arracher à leur influence l'héritier présomptif de la couronne d'Espagne, qu'il composa son *Traité de la Religion et des Vertus du prince chrétien.*

Déjà, dans la dédicace de son Histoire du schisme d'Angleterre, il avait donné à l'Infant des avertissements, qui rappellent les plus grandes pensées et les passages les plus éloquents de l'oraison funèbre de la reine d'Angleterre. « Prince, lui avait-il dit, vous régnerez un jour sur de vastes Etats. Souvenez-vous qu'il y a au ciel un Roi de qui relèvent tous les princes de la terre, devant la majesté duquel les grandeurs du monde ne sont que néant, et qu'aucun roi ne saurait bien gouverner sans lui. Souvenez-vous que plus un souverain a de grandeur et de pouvoir, plus il doit s'humilier devant cette Majesté suprême, plus il sera jugé sévèrement; car, selon le langage des Ecritures, les puissants seront puissamment tourmentés, s'ils méconnaissent leurs devoirs. » (*Sap.* VI-7.) Telles sont les vérités que Ribadeneyra développe dans son *Traité de la Religion et des Vertus du prince chrétien.*

Il montre d'abord que les rois doivent veiller à la religion de leurs peuples, comme à leur plus grand bien, celui auquel se rapportent tous les autres. A la vérité, les Politiques faisaient aussi entrer la religion parmi leurs moyens de gouvernement; mais il leur importait peu que cette religion fût vraie ou fausse. Il leur suffisait qu'elle eût une forme de culte, qui pût devenir entre les mains du prince un utile instrument de gouvernement. Ribadeneyra, on le pense bien, ne l'entend pas ainsi. Il soutient avec raison qu'il n'y a qu'une seule religion véritable, qui est la religion catholique; les princes doivent la pratiquer, la servir sincèrement, la faire régner dans leurs conseils et dans leurs Etats; qu'elle n'est ni un instrument, ni une esclave qu'on puisse employer ou rejeter à volonté, mais une souveraine au service de laquelle les rois, comme ministres de Dieu, doivent consacrer leur puissance. Car ce ne sont pas les hommes qui l'ont

arrangée; c'est Dieu qui nous l'a révélée, qui nous l'a imposée, qui a daigné nous donner en elle et par elle les moyens et la manière de l'honorer. Elle est immuable, divine, souveraine, certaine, vraie, infaillible, comme son auteur. Elle est la dépositaire de la volonté de Dieu, de la vérité, de la vertu. Il n'appartient donc point aux hommes de la changer, de la modifier, de la prendre, ou de la laisser comme il leur plaît. Il appartient beaucoup moins aux rois d'en rendre la pratique difficile à leurs sujets, de l'exiler de leurs Etats. Dieu n'abandonne point son œuvre aux caprices des hommes: si, dans l'économie de sa providence et de notre salut, il ne leur donne pas, pour la pratiquer, des grâces auxquelles ils ne puissent résister, il veille sur leurs actions dont il leur tiendra compte un jour; il veille à l'intégrité, au maintien de sa religion, la nourrit dans les âmes fidèles, la défend contre les passions et les complots des méchants. Il veille surtout sur la conduite des rois qui, avec le pouvoir, ont reçu de son autorité suprême une plus grande mission, des devoirs plus étendus, et qui, par conséquent, auront à lui rendre un compte plus rigoureux. Autant il sera sévère à leur égard, s'ils n'exercent pas leur puissance selon sa divine intention; autant il leur sera favorable, s'ils l'emploient, comme ils doivent, au service de la religion. Puisque les rois règnent par Dieu, qu'ils règnent aussi pour lui. Ainsi comprirent leurs devoirs, des princes qui peuvent servir de modèles aux autres, tels que Constantin, Théodose, sainte Pulchérie, Charlemagne, Récarède, S. Louis, S. Edouard, S. Henri, qui tous se croyaient investis du pouvoir pour protéger et défendre l'Église romaine. Le règne de ces grands princes fut toujours pour leurs peuples une ère de bonheur, et pour eux-mêmes une source de mérites et de gloire. A côté du tableau qu'il trace de leurs vertus, Ribadeneyra place celui du règne de quelques souverains, qui pour avoir consulté la raison d'Etat, c'est-à-dire les maximes d'une politique irréligieuse, au lieu des conseils de la sagesse chrétienne, déshonorèrent leur nom et attirèrent des calamités sur leurs peuples. A ce propos

il rappelle la conduite de Henri III, qui ne sachant ni défendre la religion catholique, ni la laisser défendre, fit assassiner le duc Henri de Guise et le cardinal, son frère, vers lesquels se portaient les regards et les espérances des catholiques français; et il voit dans la mort tragique de ce malheureux prince la punition de son crime et de sa politique tortueuse.

Ces considérations et ces exemples amènent sous la plume de Ribadeneyra la grave question de la liberté de conscience. Cette question, neuve de son temps, s'agitait à la fois et dans l'école et sur les champs de bataille. Depuis plus de soixante ans l'hérésie armée contre l'Église et l'État, au nom de la liberté de conscience, ensanglantait tantôt une contrée, tantôt une autre, quelquefois la plus grande partie de l'Europe en même temps; et certes, une cause déjà si mauvaise en elle même, soutenue par de tels partisans et avec de tels moyens, ne devait pas trouver une grande sympathie parmi les enfants de l'Eglise. A force de violences néanmoins, et par une suite de circonstances, que nous pouvons regarder comme des effets de la vengeance de Dieu, la liberté de conscience parvint à s'imposer à quelques États. Des institutions et des précautions, qu'on a trop calomniées, préservaient l'Espagne de si déplorables excès; et tandis qu'elle jouissait d'une paix profonde, l'hérésie promenait les feux de la guerre civile dans les provinces de sa dépendance voisines de l'Allemagne. Ce contraste lui rendait sa foi encore plus chère. Ses guerriers luttèrent longtemps pour elle dans les pays insurgés; ses théologiens, plus heureux, combattirent dans leurs écrits la principale cause de la révolte.

Ribadeneyra ne manqua pas de l'attaquer dans un Traité qu'il composait pour l'éducation d'un prince destiné à régner un jour sur sa patrie. Son amour pour l'Eglise, toujours si vif dans ses écrits, semble s'allumer ici d'une ardeur nouvelle; on sent le cœur d'un fils attaché à défendre les droits de sa mère. Cependant il ne s'emporte pas en vaines déclamations: appuyé sur la bonté de sa cause, il la soutient avec énergie, mais sans

passion. D'abord, il fait poser ainsi la question par les politiques : d'après eux, non-seulement le prince ne doit se servir de la religion qu'autant qu'elle peut être utile pour le gouvernement et la conservation de ses Etats, mais il ne doit pas même s'inquiéter de la religion et de la croyance de son peuple, de manière qu'il laisse chacun de ses sujets suivre la religion qu'il lui plaira d'embrasser, pourvu qu'il obéisse aux lois civiles, et ne trouble pas la tranquilité publique. C'était précisément ainsi qu'entendait la liberté de conscience Themistius, philosophe payen, qui voulait persuader à l'empereur Valens que la variété des sectes et des cultes est le plus bel hommage rendu à la Divinité.

Or Ribadeneyra soutient hardiment que cette théorie est fausse, absurde et impie ; qu'elle est incompatible avec les devoirs d'un souverain catholique ; que la paix, la justice et la moralité ne peuvent régner longtemps dans un État où plusieurs sectes ennemies sont en présence les unes des autres. Et il faut avouer qu'il a pour lui de bonnes autorités. L'Ancien Testament est plein de menaces contre les impies, même contre ceux qui restaient indécis entre Dieu et Baal, ou des récits des châtiments infligés aux rois qui n'avaient pas aboli le culte des faux dieux. Dans la nouvelle Loi, Jésus-Christ dit que qui n'est pas avec lui est contre lui. Et l'ange de l'Apocalypse reproche à l'évêque de Pergame d'avoir souffert les partisans des erreurs des Nicolaïtes. Fidèles à cette doctrine, les SS. Pères et les Docteurs l'ont soutenue dans leurs écrits. S. Augustin, qui y revient souvent, dit, entre autres choses, qu'il y a dans le souverain l'homme privé et l'homme public ; que, comme homme privé, il doit servir le Seigneur, comme le dernier de ses sujets, en réglant son cœur et sa conduite sur les préceptes de l'Evangile et les lois de l'Eglise; et que, comme souverain, il doit le faire servir, en veillant au maintien de la seule véritable religion dans ses Etats. Il dit même à Boniface que, pour un prince, tolérer le mal qu'il peut empêcher, c'est y participer. S. Léon-le-Grand avertit l'empereur Léon qu'il a reçu de Dieu la puissance, moins encore

pour gouverner le monde que pour défendre l'Église et réprimer l'audace du mal. S. Isidore donne le même avertissement à tous les princes chrétiens, et les exhorte à se souvenir du compte qu'ils auront à rendre de l'usage de leur pouvoir au Dieu qui ne le leur confia que pour le bien de son Eglise. Tous les SS. Pères, tous les Docteurs, le concile de Latran et plusieurs autres ont tenu le même langage ; et les meilleurs princes y ont conformé leur conduite. Ribadeneyra cite encore ici les exemples de plusieurs grands princes qui déployèrent leur pouvoir contre les turbulences des sectes, et qui, par leurs rigueurs, rendirent la paix à leurs Etats, en maintenant l'intégrité et l'unité de leur religion.

C'étaient, ajoute-t-il, des mesures qu'exigeait non-seulement leur devoir, mais encore le bonheur de leurs peuples ; car les hérésies ne peuvent leur apporter qu'un dur despotisme, quand elles sont assez fortes pour l'imposer, ou des troubles et des révolutions sans fin. Calvin, Bèze et d'autres coryphées des hérésies modernes, lors même que l'état des affaires de leur parti ne leur permettait pas de porter bien haut leurs prétentions, demandaient en termes transparents l'abolition de la religion catholique et le règne exclusif du protestantisme. Et l'on sait comment ils exerçaient le pouvoir dans les villes où ils étaient les maîtres. Si notre auteur avait vécu plus tard, il aurait pu ajouter bien d'autres exemples à ceux qu'il cite ; car nous avons vu comment le protestantisme entend la liberté de conscience en Suède, en Angleterre et ailleurs. L'histoire lui aurait fourni bien des preuves nouvelles de la proposition qu'il soutient ensuite que les hérésies sont une perpétuelle cause de troubles.

Développant cette pensée de S. Grégoire-le-Grand que : La conservation des Etats dépend de la paix de la religion (Lib. IV. Ep. 32), il en donne deux raisons. D'abord, comme Dieu nous enseigne d'obéir aux souverains dans les choses qui ne sont pas contraires à sa loi sainte, celui qui obéit à Dieu, obéit nécessairement à son prince, puisque le Seigneur le lui ordonne ; et

l'obéissance qu'il accorde à son souverain est une partie de celle qu'il doit à Dieu. La désobéissance à Dieu enfante dans les Etats des effets tout contraires, c'est-à-dire ces divisions, ces troubles, ces commotions qui les ébranlent et les perdent. Car la discorde dans les choses de la foi engendre la discorde dans les esprits de ceux qui la professent; et cette dissension ne peut se traduire que par des altercations, des querelles, des guerres civiles. Les tristes événements qui affligeaient alors une partie de l'Europe confirmaient l'assertion de Ribadeneyra. Il rappelle ici l'état de l'Allemagne, de la Bohême, de la Pologne, de la Hongrie, de l'Angleterre; mais il se préoccupe surtout des troubles de la France. « Arrêtons, dit-il, nos regards sur ce royaume, autrefois si chrétien, si puissant, si fidèle à ses rois, tant qu'il conserva la foi catholique dans sa pureté et son intégrité. Mais depuis que, pour nos péchés, les hérésies y ont pénétré; depuis que des considérations politiques et cette fausse raison d'Etat ont permis aux hérétiques d'y semer leurs erreurs, d'y exercer leur prétendue religion, il est tombé dans cet abîme de maux qui excite nos regrets et fait couler nos larmes. »

Il montre une autre cause de tant de malheurs dans la seconde raison qu'il donne de l'assertion de saint Grégoire le Grand : Dieu Notre-Seigneur est, comme nous l'avons déjà dit, Roi des rois ; c'est lui qui distribue les trônes et les empires, qui les élève et les renverse à son gré. Si les princes de la terre reconnaissent sa souveraineté, s'ils se déclarent les vengeurs et les défenseurs de sa loi sainte, s'ils s'efforcent d'en maintenir le règne parmi leurs sujets, le Seigneur à son tour leur accorde sa protection, les aide dans l'accomplissement de leurs devoirs et dans le gouvernement de leurs Etats. C'est ainsi qu'il agit envers Ezéchias, Asa, Josaphat, et envers bien d'autres princes. Si au contraire, des souverains ne prêtent aucune attention à la religion de leurs sujets, s'ils accordent l'impunité aux erreurs, et surtout s'ils les favorisent, les protégent et contribuent par une coupable connivence, ou par un criminel abus

de leur pouvoir, à les répandre, à les implanter dans leurs États, alors Dieu appesantit sur eux sa main toute-puissante, ou bien il les abandonne à leurs projets insensés, et permet souvent qu'ils réussissent pour leur laisser dans leurs succès mêmes une source inépuisable de châtiments.

Au moment où Ribadeneyra écrivait ces considérations, les hérésies modernes étaient encore à l'état de révolte, elles brisaient partout cette unité de religion qui était à la fois la cause et le garant de la tranquillité, du bonheur, de la moralité des peuples. Et à la vue de tant de désordres, toute âme honnête, amie de la religion et des hommes, aurait tenu le même langage.

Cependant, comme s'il eût prévu que les partisans de l'erreur parviendraient par leurs violences à obtenir en Europe les droits de cité, il modifie, pour ce cas, l'application de ses principes, qui, fondés sur le droit divin, restent toujours invariables, quelque phase que traverse la question du fait. « Un prince, dit-il, doit plutôt employer des moyens de douceur que des mesures de sévérité pour conserver la religion de ses peuples; compatissant et généreux envers ceux qui se sont laissé tromper par simplicité, qu'il sévisse surtout contre les imposteurs qui font métier de tromper les autres et de propager l'erreur, si des moyens de persuasion ne suffisent pas pour les ramener. Et encore, avant d'en venir à ces procédés, qu'il examine attentivement l'état des esprits; qu'il voie d'abord si le parti de l'hérésie est nombreux et puissant. Car si son royaume en est presque tout, ou en grande partie, infecté, de manière qu'on ne puisse arracher la zizanie sans en arracher le blé ou sans provoquer des troubles et des guerres civiles, la prudence chrétienne veut alors qu'il dissimule pour éviter un plus grand mal. Car, comme dit saint Augustin : « *Non propter malos boni deserendi, sed propter bonos mali tolerandi sunt* (1). » La religion, il est vrai, conserve toujours ses droits, que ceux qui l'abandonnent soient en grand ou en petit nombre; mais dans le cas

(1) Tom. VII, lib. III, c. 9, contra. Epist. Parm.

où le prince ne peut, sans courir le danger dont on vient de parler, les faire respecter de tous, il peut laisser à la Providence le soin de les venger ou en ce monde, ou en l'autre; car elle aura son tour. Qu'il prenne néanmoins les plus sages mesures pour arrêter les progrès de l'erreur, et favoriser la propagation du bien; qu'il protége toujours la véritable religion.

Est-ce à dire, demande Ribadeneyra, que les souverains temporels doivent se rendre juges dans les questions religieuses? Non, répond-il; les princes sont les protecteurs obligés de la loi divine; ils n'en sont pas les interprètes; ils sont armés pour défendre l'Église contre ses ennemis, et non pour lui imposer des lois. C'est ce que l'Esprit-Saint leur recommande sans cesse dans l'Écriture. Et dans le Nouveau-Testament, Jésus-Christ confie à son Vicaire toutes ses ouailles, parmi lesquelles sont compris les rois et les sujets. D'où il suit encore que les uns et les autres sont également soumis aux lois de l'Église, et passibles des peines canoniques qu'elle a le droit d'imposer aux transgresseurs. Les rois ne s'abaissent point en s'humiliant devant Dieu; ils s'ennoblissent par l'aveu de leurs fautes et par leur docilité à en subir la punition. Théodose ne perdit rien de sa grandeur pour avoir humblement accepté la pénitence que lui imposa saint Ambroise.

Le développement de cette vérité conduit notre auteur à la seconde partie de son livre, où il traite plus spécialement des vertus du prince chrétien. Elle ne nous arrêtera pas plus longtemps que la première : il nous suffira de présenter en peu de mots la pensée de Ribadeneyra, et de montrer sa sagesse dans celle des conseils qu'il donne aux souverains.

Après avoir prouvé qu'il n'y a de vertu parfaite que dans la religion chrétienne, et que les vertus d'un prince chrétien doivent être des vertus véritables, il s'élève avec une sainte indignation contre la doctrine contraire de Machiavel et de son école. Comme le publiciste florentin, les politiques du temps de Ribadeneyra prétendaient qu'un souverain ne doit pas être

esclave de la vertu, surtout des vertus de l'Évangile; qu'il doit paraître les avoir lorsque les convenances l'exigent, mais aussi savoir les sacrifier quand d'autres occasions le demandent; que sa vertu est de savoir disposer les voiles du navire de l'Etat selon la direction des vents, ou du souffle de la fortune, d'entrer dans le mal, selon les besoins, sans paraître sortir du bien; de couvrir l'iniquité du manteau de la justice, ou du prétexte du bien public. Or cette doctrine répugnait autant à la droiture, à la franchise naturelle de Ribadeneyra, qu'à sa religion. Il la combat avec énergie, et la condamne comme immorale, contraire à l'Évangile et à la raison, plus capable d'amener la ruine des États que d'en assurer la conservation, propre à former des princes hypocrites, tyrans et corrupteurs de leurs sujets, à les dépouiller non-seulement de tout principe de religion, mais encore de tout sentiment d'honneur et de probité. C'est ce qu'il prouve longuement par le raisonnement, par l'autorité de l'Écriture sainte, des SS. Pères, de quelques écrivains païens, et par le témoignage de l'histoire. Puis il oppose au système des politiques sa propre théorie, ou plutôt le double enseignement de la religion et d'une saine raison. Il avait traité dans son premier livre des devoirs du prince envers la religion; il montre, dans le second, qu'à cette vertu, la première de toutes, le prince doit ajouter d'abord la justice, cette justice qui affermit les trônes et élève les nations (1). Ici Ribadeneyra s'étend longuement sur les devoirs que cette vertu impose aux souverains, et sur la nécessité pour eux d'accorder au mérite, et non à la faveur ou à l'intrigue, les honneurs ou les biens dont ils peuvent disposer. Il veut surtout qu'ils consultent la justice dans la distribution des charges publiques, pour ne pas les faire peser plus sur les uns que sur les autres. Et à ce propos il émet des considérations qui demandaient du courage à l'époque où il vivait. « Que le prince, dit-il, sache bien qu'il n'est pas

(1) Prov. xvi-12, Justitia firmatur solium. — xiv-34, Justitia elevat gentem. xxv-5, Firmabitur justitia thronus ejus (regis).

le maître absolu des biens de ses sujets, qu'il n'en peut disposer à son gré, comme le prétendent certains politiques, dont l'opinion ne tend à rien moins qu'à renverser les lois divines et humaines, et à changer en tyrannie le pouvoir souverain. » Avant d'aller plus loin, pour bien expliquer l'idée qu'il se forme d'un bon roi et d'un tyran, il déduit, dans un ingénieux parallèle entre l'un et l'autre, les conséquences de sa doctrine et celles du système des politiques.

« Un bon roi, dit-il, est soumis aux lois de Dieu et à celles de la nature; le tyran ne reconnaît d'autre loi que sa volonté. Le premier fait profession de garder la piété, la foi, la justice; le second ne tient compte ni de Dieu, ni de la foi, ni de la justice. Celui-là s'attache au bien public, à la protection de son peuple; il emploie tous les moyens légitimes pour procurer le bien-être, le repos, l'union de ses sujets; il aime à régner sur un peuple heureux et reconnaissant : celui-ci au contraire ne considère que ses propres intérêts; il appauvrit ses sujets pour agrandir sa maison; divise pour régner avec plus de despotisme; fomente des querelles ou en suscite pour avoir lieu de confisquer à son profit des biens qui ne lui appartiennent pas; on dirait qu'il est jaloux du bonheur et de la prospérité de ses sujets. Un bon roi est aussi attentif à venger les injures faites à Dieu que celles de son royaume; mais il est clément et généreux envers ses ennemis personnels; il reçoit volontiers les conseils et même les avertissements des hommes sages; il choisit dans ses États les esprits les plus droits, les caractères les plus nobles pour leur confier les emplois importants, afin que, de concert avec lui, ils les exercent toujours avec autant de prudence que d'intégrité, et à l'avantage de son peuple; il allége autant qu'il peut les charges que le bien général le force d'imposer à ses sujets; enfin il exerce plutôt sur eux l'autorité d'un père que le pouvoir d'un souverain. Le tyran déteste et éloigne de lui les hommes graves, vertueux, capables de lui dire librement la vérité; il s'entoure de flatteurs ou de lâches toujours disposés à applaudir à ses passions, à ses injustices; il donne les charges

à ceux qui ne les exerceront que selon ses vues ; souvent il les donne au plus offrant, et abandonne ses peuples à leurs rapines ; il considère ses sujets comme des esclaves, dont il ne respecte ni la religion, ni les biens, ni la dignité. L'un, aimé, respecté de tous, se repose tranquillement sur leur affection ; et à sa mort les bénédictions, les regrets et les larmes de ses peuples font l'éloge de son règne. L'autre, détesté de tous ses sujets, pour lesquels il est sans entrailles, demande vainement à sa cruauté des assurances contre les appréhensions qui le tourmentent. Sa mort est une fête publique, parce qu'elle délivre le peuple d'un fléau commun. »

Telle est la différence que Ribadeneyra met entre les bons rois et les tyrans. Pour apprendre à tous les princes à imiter les uns et à ne pas ressembler aux autres, il continue à leur présenter les leçons de la religion et de la raison qu'elle éclaire. Il leur rappelle donc encore une fois qu'un roi n'est pas le maître absolu des biens de ses sujets, qu'il n'en est que le protecteur ; et il leur cite l'exemple d'Achab, l'injuste ravisseur du champ de Naboth. Sans doute, ajoute-t-il, parce qu'un royaume forme une famille et que le prince en est à la fois le chef et le conservateur, il peut et doit exiger d'elle des contributions que demande le service de l'État, puisque c'est l'avantage de tous ; mais il ne doit ni en exagérer la quantité, ni les détourner à d'autres usages qu'au bien général.

Notre auteur donne sur cette matière des avis qui tendent tous à l'utilité du peuple. Ce qui l'amène à parler des sources du bien-être matériel ou des richesses, que le prince doit entretenir dans ses États. Ces sources, il les réduit à trois : l'industrie, le commerce et l'agriculture. Il s'occupe peu de l'industrie, car de son temps elle n'avait pas encore pris ces développements qui sont devenus depuis un danger pour la société ; au lieu d'être une source de richesses communes, elle a rendu bien des bras inutiles, développé à la fois le goût du luxe, du plaisir, l'avidité de l'égoïsme, et créé des besoins qu'elle ne saurait satisfaire ; déplacé les classes et confondu les

rangs de la société. A l'époque où écrivait Ribadeneyra, on n'avait pas encore ces abus à déplorer; et c'est pourquoi il ne s'y arrête pas. Mais il s'étend longuement sur l'agriculture et le commerce; et il émet sur ces deux objets des principes qui réfutent et confondent d'avance les théories anti-sociales de nos économistes modernes. Toujours préoccupé du bonheur et de la moralité du peuple, Ribadeneyra veut que le prince favorise, encourage surtout la culture du sol. A ses yeux c'est l'occupation la plus honnête, la plus juste, la plus avantageuse, la plus nécessaire. Les travaux des champs exercent, fortifient les forces des travailleurs, les exemptent de beaucoup de vices, les attachent à la patrie, et en font les citoyens les plus tranquilles, et, dans l'occasion, les plus dévoués, car alors ils ont à défendre leurs biens, leurs foyers, leurs familles. C'est sur les agriculteurs que reposent les espérances, les ressources les plus sûres de la patrie. « Que le prince, ajoute-t-il, porte donc sa sollicitude sur cette classe intéressante de ses sujets; qu'il leur aide à développer leur honorable industrie, qu'il leur accorde des priviléges, qu'il les exempte de certaines charges qui pourraient absorber, au profit de l'Etat, les fruits de leurs fatigues; qu'il les défende contre les exactions de ses officiers, qu'il ne fasse pas peser sur eux les plus lourds impôts, puisque ce sont eux qui rendent à l'État les plus utiles services. » Assurément, ces conseils ne sont pas précisément ceux que suivent les administrations modernes; mais ils n'en sont pas moins sages; et peut-être n'est-il pas juste de les abandonner.

Ribadeneyra veut aussi que le prince favorise le commerce, parce qu'il sert à exporter d'une nation ce qu'elle a de trop, à y importer ce dont elle manque, ou ce que son sol ne lui fournit pas en assez grande abondance. Le commerce a de plus l'avantage de rapprocher les nations les unes des autres, et établir entre elles des rapports qui conviennent si bien à la famille humaine. Cependant le commerce offre des abus sur lesquels notre auteur appelle l'attention du prince. Ainsi à la faveur du commerce il peut s'introduire dans le pays un luxe effréné, le

goût des folles dépenses, l'amour des plaisirs, et beaucoup d'autres abus qui amollissent, énervent les citoyens, allument en eux la cupidité, l'égoïsme, affaiblissent l'esprit de famille et l'amour de la patrie, et rompent ces liens qui unissent les citoyens d'un même pays. Or c'est là un danger que le prince doit prévenir. Ribadeneyra n'ose pas lui donner des conseils sur un point si délicat; mais il ne dissimule pas qu'il est de l'avis d'hommes graves qui pensent qu'on devrait fortement imposer les objets précieux, pour les rendre impossibles aux fortunes modestes et empêcher ainsi le goût du luxe de pénétrer dans les masses.

Voilà ce que la justice veut que fassent les princes pour entretenir le bien-être dans leurs États. Elle leur prescrit aussi de préserver les bons de l'iniquité des méchants. De cette obligation naît, pour le prince, la nécessité de bien choisir les officiers auxquels il confie le soin d'administrer la justice. Ici Ribadeneyra cite ces paroles de l'Écriture : *Provide autem de omni plebe viros potentes, et timentes Deum, in quibus sit veritas, et qui oderint avaritiam, et constitue ex eis..... qui judicent populum* (*Exod.* 18-21), et d'autres semblables; et il les propose à la fois aux princes, pour règle de leur choix; aux juges, pour règle de leur conduite. Il veut donc que ceux-ci soient des hommes d'intelligence, de caractère, de constance, de désintéressement, de prudence et de conscience. Chacune de ces qualités reçoit ensuite des développements qui en font ressortir toute l'importance. Il serait trop long de les reproduire; mais nous ne pouvons nous empêcher de faire remarquer qu'on ne saurait les lire sans concevoir le désir que tous les juges entendissent la justice comme notre auteur.

Revenant au prince, dont il a entrepris de tracer les devoirs, Ribadeneyra lui rappelle qu'il doit unir la clémence à la justice, selon cette parole de la Sagesse : *Misericordia et veritas custodiunt regem, et roboratur clementia thronus ejus* (*Prov.* xx-28); mais qu'il ne faut pas séparer l'une de l'autre; car la clémence sans la justice est une faiblesse, et la justice sans la clémence

est souvent une dureté. Ces deux qualités unies ensemble témoignent à la fois de la force et de la bonté du prince, et le rendent autant cher que respectable à ses sujets.

Cependant, poursuit notre auteur, ceux que Dieu a préposés au gouvernement des peuples ne doivent pas borner les effets de leur bonté à ceux de leur clémence, c'est-à-dire à faire grâce à des coupables qui se repentent de leurs fautes et dont on peut espérer l'amendement : il doit l'étendre sur tous ses États, lorsqu'ils sont frappés de quelque fléau, et en tout temps sur ceux de ses sujets que la misère et le malheur rendent plus dignes de ses libéralités. Car les rois, images de Dieu sur la terre, doivent se déclarer, comme lui, les protecteurs et les soutiens des pauvres et des malheureux. Certains publicistes n'exigeaient pas des rapports aussi bienveillants entre le prince et le peuple : accoutumés à le considérer en dehors de la religion et de la véritable vertu, ils en faisaient un despote sans entrailles à qui ils donnaient le droit de disposer de la vie et des biens de ses sujets et lui donnaient à peu près les conseils que Roboam recevait de ses flatteurs. Plus tard d'autres voix s'élevèrent, et, sous prétexte de défendre la cause du peuple, elles l'excitèrent à la révolte. Également éloignée de l'absolutisme irréligieux des uns, et de la licence effrénée des autres, la doctrine de Ribadeneyra fonde les devoirs des souverains et des sujets sur des principes qui les lient nécessairement les uns aux autres, et établit entre eux ces rapports mutuels d'affection et de respect qui font d'un peuple une même famille. Que de révolutions cette théorie n'aurait-elle pas épargnées à l'Europe, si elle avait été suivie !

Ribadeneyra n'est pas moins sage dans ce qu'il ajoute sur la prudence considérée comme vertu du prince. A ses yeux, la prudence doit être la principale des vertus morales du souverain, parce que c'est elle qui le guide dans la pratique, dans l'exercice des autres; mais il ne comprend point sous ce nom cette dissimulation, cette hypocrisie que les politiques décoraient aussi du nom de prudence. Il veut que ce soit une vertu

véritable, solide, sincère, en un mot chrétienne; que le prince la demande au Seigneur, qu'il la cherche dans l'expérience, dans l'étude de l'histoire, surtout de celle de ses États, dans les conseils des hommes sages, enfin qu'il mette d'autant plus de soin à l'acquérir qu'elle lui est plus nécessaire. Les princes n'héritent pas, avec le pouvoir, de toutes les qualités qu'il exige. La prudence est une de celles qui sont le plus personnelles, et qui demandent le plus d'étude particulière. Elle est nécessaire à tous les hommes dans la gestion de leurs affaires privées; personne n'en a plus besoin que celui qui est appelé à commander aux peuples. La première règle de la prudence est de consulter les lumières des autres, selon cette parole de l'Écriture : *Qui sapiens est audit consilia* (*Prov.* XII-15). Le prince doit donc s'entourer d'hommes vraiment sages, et prendre leurs avis. Mais, pour être dignes d'un si noble titre, il faut que les conseillers des rois aient l'expérience des choses sur lesquelles ils ont à se prononcer, des affaires d'État relatives à la religion, à la paix, à la guerre, à la législation, etc. ; qu'ils soient animés d'un saint désir d'éclairer leur maître sur ses véritables intérêts et sur ceux du peuple; qu'ils aient le courage de lui dire la vérité. Que le prince et ses conseillers se souviennent surtout que, s'ils bannissent Dieu de leurs délibérations, Dieu confondra leurs conseils et leurs projets. L'Esprit saint l'a dit : *Non est sapientia, non est prudentia, non est consilium contra Dominum* (*Prov.* XXI-30), et ses paroles sont éternelles. Il importe donc grandement aux princes de n'admettre à leurs conseils que des hommes vertueux, d'en éloigner ces flatteurs dont toute l'habileté consiste à fonder sur un zèle plus empressé que sincère, sur leurs hypocrites complaisances, des espérances de fortune.

Ribadeneyra propose aux princes beaucoup d'autres règles de prudence, toutes aussi sages que chrétiennes. Nous ne le suivrons pas dans ce détail : nous en avons assez dit pour faire connaître sa pensée sur ce point. Nous nous hâtons d'arriver à la vertu morale, qu'il considère en dernier lieu dans le prince : c'est le courage.

Machiavel et son école prétendaient que le courage est incompatible avec la loi de l'Évangile qui ne commande qu'abnégation, que pauvreté, qu'humilité, que pardon des injures. Cette assertion absurde et insensée en elle-même, contraire au témoignage de l'histoire de tous les peuples chrétiens, était surtout odieuse à la nation espagnole qui devait son indépendance et sa nationalité aux efforts de Pélage, un des plus fiers caractères et des plus illustres héros qui aient paru sur la scène du monde. Ribadeneyra l'attaque donc avec une vigueur égale à son indignation. Qu'entendez-vous par courage? demande-t-il aux politiques. Est-ce la force musculaire d'Hercule ou de Milon de Crotone? Mais le courage ainsi entendu n'est pas une vertu morale : les bêtes féroces le partagent avec quelques hommes. Est-ce cette ardeur furieuse qui jette celui qui en est possédé dans tous les hasards, dans tous les dangers, sans aucune raison, à tort et à travers? Cette espèce de courage, loin d'être une vertu, n'est qu'une folle ou puérile témérité. Pour nous, le courage est cette vertu morale qui préserve également l'homme de la peur et d'une audace inutile, qui établit son cœur dans un calme imperturbable, qui le dispose à affronter les dangers, les tourments, la mort, lorsque la gloire de Dieu, la religion, le bien de la patrie le demandent. Voilà ce que nous entendons par courage, celui que donne le Seigneur, source et auteur de toute vertu.

Les politiques, supposant que le courage antique, comme ils le disaient, ne se trouve point dans la société chrétienne, donnaient trois raisons principales de leur assertion. La première, c'est que le spectacle continuel des sacrifices sanglants endurcissait le caractère des anciens et les accoutumait aux scènes de sang et de carnage. En second lieu, ils ne respiraient que la gloire, et pour eux il n'y avait point de gloire sans bravoure : être braves, c'était pour eux un devoir de leur religion, et presque une condition de leur existence. Enfin leur vie se passait dans des luttes continuelles.

S'il en est ainsi, reprend Ribadeneyra répondant à la pre-

mière raison des Machiavélistes, il faudra dire que les abattoirs sont des écoles de courage, ou que les héros se trouvent surtout parmi les peuples anthropophages. Car c'est là surtout qu'on voit ruisseler le sang des animaux et des hommes. Les chrétiens ne puisent point leur courage dans des spectacles si dégoûtants; mais ils le puisent dans le sublime sacrifice du Calvaire. Ce Dieu-Homme attaché à la croix pour le salut du monde leur fournit l'exemple d'un héroïsme que l'imagination de l'homme n'aurait pas même pu feindre, d'un héroïsme qui défie tout ce la mort a de plus affreux. La religion chrétienne est faite à l'image de ce divin Sauveur : c'est elle qui inspire à ses enfants une semblable vertu, qui les élève au-dessus des craintes, des souffrances, des faiblesses, des vanités, des vices, de la vengeance, de la haine. Est-ce que l'antiquité présenta jamais des exemples d'un plus noble courage que celui des martyrs? Ainsi que devient la gloire de Mutius Scævola en présence de ces jeunes chrétiens, enfants de dix ou douze ans, qui, peu contents de tenir la main immobile sur un brasier pour ne pas laisser tomber le sacrilége encens qu'on y avait mis par force, se laissaient avec joie jeter dans les flammes plutôt que de trahir leur foi?

Et comme les politiques alléguaient surtout le courage guerrier, Ribadeneyra leur prouve que même sur ce point les héros chrétiens l'emportent sur les anciens. Il invoque de nouveau le témoignage de l'histoire; il fait apparaître devant nous ces guerriers aussi grands par leur vertu qu'illustres par leurs exploits : Théodose, Charlemagne, Godefroy de Bouillon, Mathias Corvin, Jean Huniade, Scanderberg. Il rappelle surtout les noms des héros de sa patrie, parce qu'il écrivait pour un prince qui devait un jour la gouverner; et d'ailleurs l'Espagne, cette nation que sa foi rendit longtemps si grande, si héroïque, avait bien des droits à cette préférence. Quels hommes que les Pélage, les Don Ramire, les Cid Ruy-Diaz, et tant d'autres!

Tous ces héros l'emportaient d'autant plus par la noblesse

du courage et par la générosité du caractère sur les héros souvent farouches et barbares de l'antiquité, qu'ils obéissaient à une impulsion plus pure. Les anciens recherchaient la gloire du monde ; les chrétiens la dédaignaient comme indigne d'eux ; mais ils portaient leur ambition jusqu'à la gloire éternelle du ciel. Ils savaient que le Dieu des armées, qui leur donnait le vrai courage, en serait aussi la récompense ; et cette pensée leur inspirait de nobles résolutions et la force de les accomplir même au prix de leur vie. Or, s'il est vrai de dire que l'espoir de la récompense enflamme le courage, il faut avouer aussi que le courage doit être d'autant plus grand que la récompense qu'il attend est plus brillante et plus durable. De ces principes, qu'il développe avec autant de doctrine que de logique, Ribadeneyra tire des conclusions qui détruisent de fond en comble le système des Machiavélistes.

Cependant, adversaire loyal, il accorde que chez quelques nations de l'antiquité les générations recevaient une éducation plus mâle, plus robuste que celle de son temps, et que cette éducation imprimait aux premiers une force et une certaine énergie de caractère que ne donne pas l'éducation des temps modernes. Mais est-il juste, demande-t-il, d'en rejeter le tort sur la religion ? N'est-ce pas la religion au contraire qui recommande aux parents une sage sévérité envers leurs enfants ? N'est-ce pas l'esprit dont elle est animée qui leur donne ces avis : *Noli subtrahere à puero disciplinam : si enim percusseris cum virga, non morietur. Tu virga percuties eum, et animam ejus de inferno liberabis* (*Prov.* XXIII). Et ailleurs : *Qui parcit virgæ odit filium suum : qui autem diligit illum, instanter erudit* (*Ibid.*) Est-ce que si l'esprit de l'Évangile était suivi, on aurait pour les enfants cette tendresse sensuelle qui épargne leurs défauts, sous prétexte d'épargner leur santé ; ces complaisances qui, au lieu de développer en eux l'amour des parents, n'y développe que l'égoïsme et le caprice ?

Cette éducation trop molle, dont se plaignait Ribadeneyra, offrait encore un danger qu'il signale aux souverains, c'est qu'en

même temps qu'elle affaiblit ou vicie le caractère des jeunes générations, elle énerve leurs forces, et les rend par conséquent moins souples à la discipline militaire, moins propres aux travaux de la guerre. Car le prince, dit notre auteur, chargé de veiller au bonheur de ses sujets au dedans, de défendre ses États contre les ennemis du dehors, de soutenir envers et contre tous l'honneur et les légitimes intérêts de son peuple, doit appuyer sa puissance sur une armée respectable.

Ribadeneyra entre, sur ce sujet, dans des détails qui prouvent la largeur et la sagesse de ses vues. Il conseille surtout au prince d'honorer la profession militaire, d'accorder aux braves qui se sont signalés des honneurs et des récompenses : c'est à la fois une justice qu'il leur doit et un encouragement qu'il donne à tous. « Car enfin, ajoute-t-il, on ne saurait nier que les bons soldats sont les tuteurs, les défenseurs, les conservateurs de la nation, les garants de la tranquillité publique. Tandis que, dévoués à leur pays, ils ont l'arme au bras pour le protéger, l'agriculteur se livre paisiblement aux travaux de la campagne, confie la semence au sillon, avec l'espérance de recueillir un jour la moisson, et se repose, le soir, sans appréhension, des fatigues de la journée; le marchand, naviguant sur les mers, va porter aux nations étrangères l'excédant des produits de son pays, et leur demander des richesses que le sol de la patrie ne fournit pas à ses concitoyens; les mères s'occupent en paix des affaires de leurs familles et de l'éducation de leurs enfants; les hommes de lettres se livrent sans crainte à leurs paisibles études; les ministres de la religion exercent tranquillement leurs sublimes fonctions; des bruits de sédition ne troublent point les religieux dans leurs pieuses contemplations; les vierges chrétiennes n'ont à défendre leur chasteté que contre l'ennemi du salut; les dépositaires de la justice font librement valoir ses droits; enfin le prince lui-même règne tranquillement sur son peuple. » Voilà ce qui réclame pour les soldats la sollicitude et la bienveillance du prince. Mais pour que la patrie ne soit pas frustrée de si pré-

cieux avantages, il faut que les soldats soient des soldats chrétiens; ils remplissent une mission sacrée : ils ne seront dignes de la remplir que par la pratique des vertus de leur religion. Le prince doit donc établir dans ses armées une discipline religieuse, châtier sévérement les excès des soldats; car sans la discipline militaire les armées sont moins des corps d'élite, que des rassemblements de factieux, plus capables d'épouvanter la patrie que d'assurer son repos.

Ribadeneyra fait sur le même sujet et dans le même sens d'autres considérations que nous ne pouvons qu'indiquer. Mais il laisse aux hommes du métier et aux prudents conseillers du prince le soin de l'éclairer sur la science militaire, sur la tactique, sur l'opportunité de la guerre. Pour lui, content d'avoir appelé leur attention sur la moralité des soldats et sur les avantages et la dignité de la profession des armes, il se renferme dans son rôle de conseiller chrétien.

C'est par ces considérations que Ribadeneyra termine son *Traité*; il aurait pu, dit-il, parler d'autres qualités ou vertus que doit posséder le prince chrétien; mais il en a dit assez pour lui montrer ses devoirs envers la religion, et envers ses peuples. Au reste, il avait déjà développé ses idées sur les devoirs d'un général et des soldats en temps de guerre, d'abord dans une longue lettre au duc de Féria, puis dans un manifeste à l'armée navale dirigée contre l'Angleterre; deux pièces restées inédites, mais non moins sages, non moins éloquentes que le Traité du prince chrétien.

Ce Traité résume avec une précision et une exactitude admirables tout le sujet qu'il avait embrassé : on aurait pu sans doute le développer davantage, l'orner de plus de descriptions, de tableaux, d'un plus grand luxe d'érudition; et un auteur moins maître de sa matière aurait sans doute cédé à cet attrait. Mais Ribadeneyra, en écrivain expérimenté, habile et profond, se contente de poser des principes sûrs et féconds, de les appuyer sur les preuves solides que fournissent l'Ecriture, la foi, la raison et l'expérience, de les expliquer par quelques exemples

bien choisis, de les relever par les ornements de l'éloquence, mais avec cette sobriété qui convient à la gravité du sujet. Et de cet ensemble il résulte un traité substantiel, complet, savant, éloquent, irrécusable, un ouvrage parfait.

On a beaucoup écrit sur le gouvernement des Etats : nous doutons cependant qu'on ait jamais fait sur ce sujet un livre aussi sensé, aussi achevé que celui dont nous venons de faire l'analyse. Ce serait peut-être ici le lieu de le comparer aux principaux ouvrages composés par d'autres écrivains sur le même sujet. Nos lecteurs remarqueraient avec nous que Ribadeneyra a su éviter ces questions abstraites, ces discussions spéculatives, qui sont plus propres à irriter les opinions qu'à les éclairer ou à les concilier ; qu'il s'est borné à ces principes éternels sur lesquels sont fondés les devoirs des princes et des peuples, et qu'on ne peut abandonner sans crime ; que cette sage réserve l'a préservé des défauts dans lesquels la témérité en a entraîné tant d'autres ; que, non moins éloigné du servilisme que de la licence, il a su dire aux rois leurs devoirs sans manquer au respect qui leur est dû, et soutenir les véritables intérêts du peuple, sans rechercher la popularité ; mais, outre que cette comparaison nous conduirait trop loin, elle n'augmenterait pas le mérite intrinsèque du livre de Ribadeneyra. Il nous suffit donc de l'avoir fait connaître. Ajoutons seulement que le sage et savant auteur atteignit son but : son *Traité de la Religion et des Vertus du Prince chrétien* fut regardé à la cour de Philippe II comme le code de la royauté. Lorsque l'Infant, à qui il était dédié, l'eut reçu des mains de Ribadeneyra, le roi, son père, lui recommanda d'en faire l'objet de ses études et de ses méditations, et d'y apprendre les devoirs qu'il aurait à remplir. Quelques grands seigneurs de la cour, enchérissant encore sur un si honorable suffrage, disaient hautement, après l'avoir lu, qu'un tel livre aurait dû être écrit en lettres d'or (1). Philippe III fit mieux encore, il le grava

(1) Lopez, *Vida del P. Pedro de Ribaden.* c. 12.

en caractères ineffaçables dans son cœur: s'il n'eut pas les qualités d'un grand roi, que la nature ne lui avait point départies, il s'appliqua du moins à pratiquer les vertus d'un prince chrétien.

Ce *Traité* vit le jour en 1595. L'auteur avait alors soixante-huit ans: encore plus affaibli par les infirmités que par l'âge, il comptait bien déposer une plume qui devenait trop pesante pour sa main, et se retirer dans le repos de la prière pour y attendre son dernier jour. Mais une volonté, qu'il respecta toujours comme celle de Dieu, le força de rester dans l'arène, et de continuer à servir la religion par ses écrits.

Longtemps avant lui, on connaissait en Espagne, sous le titre général de *Flos Sanctorum*, des recueils de pieuses biographies, ou d'exemples tirés des vies des saints; c'était même un trésor que possédait chaque famille chrétienne: Ribadeneyra nous apprend que ce fut à un ouvrage de ce genre conservé au château de Loyola que S. Ignace dut sa conversion (1). Mais outre que ces recueils étaient incomplets, informes, sans méthode et sans choix, ils se rapprochaient plus de la légende que de l'histoire, et ils ne répondaient ni au besoin qu'on avait de ces sortes d'ouvrages, ni aux progrès de l'hagiographie. Aussi les fidèles réclamaient-ils un recueil qui leur rappelât avec l'onction de la piété et la certitude historique, mais sans les embarras de l'érudition, les combats des martyrs, les triomphes de l'Église, et les vies des principaux saints dont elle célèbre la mémoire. Alonso de Villegas, il est vrai, avait entrepris, quelques années auparavant, de reparer dans son *Flos Sanctorum* les défauts dont on se plaignait communément; mais ses soins ne suffirent pas à cette tâche, et l'on continuait à réclamer des *Vies de Saints* moins imparfaites.

Les biographies déjà publiées par Ribadeneyra avaient révélé en lui toutes les qualités qu'exigeait une pareille entre-

(1) ... Truxeronle dos libros, uno de la Vida de Christo nuestro Señor, y otro de Vidas de Santos, que comunmente llaman *Flos Sanctorum*. (Vida del P. Ignacio, lib. 1, cap. 2.)

prise, et l'avaient pour ainsi dire désigné au choix du public. En effet, chaque jour lui apportait de tout côté les invitations les plus pressantes ; des supérieurs de communautés, des ecclésiastiques, chargés du soin des âmes, des évêques, d'illustres et pieux personnages, de simples fidèles le priaient de vive voix et par écrit de ne pas priver l'Eglise d'une œuvre si utile. Les confrères de Ribadeneyra unissaient leurs instances à celles du dehors. Un d'entre eux, qui avait exercé pendant trente ans le ministère apostolique en Espagne, alléguait l'autorité de sa vieille expérience et le besoin que les fidèles avaient d'un tel ouvrage. Et comme Ribadeneyra s'effrayait de la longueur du travail et du temps qu'il demanderait: « Eh bien, mon Père, reprit son interlocuteur, je prierai Dieu de vous donner quinze ans de ma vie, afin que vous puissiez le terminer » (1). Il paraît que le ciel accepta un si généreux sacrifice : le Père qui le faisait termina saintement sa carrière peu de temps après, et Ribadeneyra prolongea la sienne encore quinze ans, c'est-à-dire jusqu'à l'an 1611.

Témoin de vœux si unanimes et d'ailleurs si conformes aux siens, le P. Garcia de Alarcon, Visiteur de la Compagnie en Espagne, imposa silence à l'extrême réserve de Ribadeneyra : il le chargea, au nom du P. Général, d'entreprendre le travail que tout le monde attendait de ses talents (2). L'ordre des supérieurs sembla donner à Ribadeneyra la force de l'accomplir. Il était encore soutenu par le désir de servir l'Eglise et par la pensée du bien qu'il pourrait procurer aux âmes. Il se souvenait que S. Ignace, son bien-aimé Père, avait dû sa conversion à la lecture de la vie des saints ; que la Vie de S. Antoine par S. Athanase avait porté un grand nombre de chevaliers et de dames de Rome à renoncer aux pompes du siècle pour embrasser l'humilité et la mortification de la croix ; que S. Jean Colombino, converti par la Vie de sainte Marie l'Egyptienne, s'était consacré

(1) Lopez, cap. 13.
(2) Lopez, *Ibid.*

tout entier au service du Seigneur. « Ces souvenirs, dit Ribadeneyra lui-même, stimulent ma faiblesse et soutiennent mes forces. J'espère que quelque pauvre âme égarée trouvera dans mon livre le chemin du salut, et que la grâce du Seigneur l'y ramènera. En tout cas, j'aurai le mérite d'avoir obéi à la voix de Dieu, de n'avoir entrepris ce travail que pour sa gloire, pour l'honneur de ses Saints et de l'Eglise catholique, pour la consolation des fidèles et pour la confusion des hérétiques. Je m'édifierai en lisant et en écrivant des vies si admirables ; et si la mort vient me surprendre dans ce temps-là, elle me trouvera dans une pieuse occupation ; les Saints, touchés peut-être du petit service que je veux leur rendre, m'obtiendront le pardon de mes péchés. »

Ribadeneyra était encore moins effrayé du temps que lui demanderait ce travail que des exigences de l'histoire, surtout de l'histoire sacrée ; car il se croyait d'autant plus obligé de respecter la vérité qu'il traitait un sujet plus sérieux. « Or, dans les vies des Saints, dit-il, il y a bien des choses obscures et embrouillées qu'il faut éclaircir et démêler, des choses douteuses qu'il faut vérifier, quelquefois des choses opposées qu'il faut, s'il est possible, faire accorder entre elles. Plusieurs, d'un côté, sont apocryphes, et, de l'autre, si généralement reçues, et tellement établies dans l'opinion commune, qu'on ne peut les approuver sans préjudice de la vérité, ni les rejeter sans offenser le vulgaire..... Que dirai-je du choix et de la disposition des matières ? de la concision et de la propriété des expressions ? de la sincérité, de la dévotion et de l'esprit avec lequel on doit écrire les vies des Saints pour inspirer la même piété, le même esprit à ceux qui les liront, attirer leurs cœurs, les changer et les embraser de l'amour divin et du désir d'imiter des actions si glorieuses et si dignes d'être imitées ? En outre, quelques vies de saints sont trop abondantes, et si on les écrit telles qu'on les trouve, elles deviennent trop prolixes, et, pour tout dire, elles fatiguent le lecteur. Si on veut les abréger, on choisit souvent ce qu'on admire plutôt que ce qui

édifie, les miracles plutôt que les vertus. N'est-il pas à craindre aussi que, pour s'épargner la fatigue, on n'écrive ces vies sans ordre et sans méthode, les traduisant simplement d'un auteur qui ne les a pas écrites avec plus de soin ?

« Il y a encore un danger à éviter dans ce genre de travail, c'est de mêler la paille avec le bon grain, nos considérations avec les exemples merveilleux des saints, en sorte que nous présentions au peuple un long discours, plein de fines pensées, mais vide de la vie du saint que nous prétendons écrire. Si le Seigneur n'éclaire et n'échauffe le cœur, s'il ne dirige la plume de l'écrivain, toutes ses paroles sont froides et stériles ; et après l'avoir lu, le lecteur reste aussi insensible, aussi peu touché que s'il avait lu, non la vie d'un saint, mais celle d'un empereur, ou d'un philosophe païen ; et ainsi on n'atteint pas la fin principale qu'on doit se proposer en écrivant les vies des Saints. De là on peut juger combien il est difficile de les écrire avec certitude et à l'avantage des lecteurs, et quelle reconnaissance nous devons à ceux qui entreprirent ce genre de travail, pour le service qu'ils rendirent à la république chrétienne. Ils méritent notre indulgence si la faiblesse humaine ne leur a pas permis de réussir, ni d'atteindre le but qu'ils désiraient. Ne nous étonnons donc pas qu'une entreprise si importante, si difficile et si compliquée, n'arrive jamais à un tel point de perfection qu'elle ne puisse recevoir de jour en jour de nouvelles améliorations, et que la carrière reste toujours ouverte aux généreux écrivains qui veulent y exercer leurs forces et leurs talents. »

On triomphe plus facilement des difficultés quand on en connaît la nature et l'étendue. Ribadeneyra, comme on le voit, s'était rendu compte de celles de son sujet. La netteté, la sincérité, la fermeté de jugement et la perspicacité avec laquelle il les signale, les explique, les décrit, rassurent le lecteur, en lui prouvant que l'auteur avait toutes les qualités requises pour les vaincre.

Nous avons déjà vu que personne n'était moins porté que

notre auteur à admettre le merveilleux et que loin de partager l'enthousiasme qu'excitaient de son temps de prétendues révélations, ou certaines réputations de sainteté, il n'accueillait jamais ces bruits qu'avec une méfiance que l'événement ne manquait guère de justifier.

Que ces sortes de récits fussent contemporains ou anciens, il les entendait ou les lisait avec la même réserve. A la vérité, Ribadeneyra ne fut point le devancier des Launoy et des Baillet : il ne préluda point à cette école, qui, issue du protestantisme et formée sous l'influence du jansénisme, se mit à contester tous les miracles, à disputer presque au Seigneur le pouvoir d'en faire, à naturaliser l'œuvre de Dieu, à le méconnaître dans les saints que, pour se glorifier en eux, il investit souvent de sa puissance. Elle vit des fables partout où il y avait des miracles ; ne comprenant ni l'action de la grâce, ni l'efficacité de la vertu, ni le langage de la piété, elle semblait s'indigner de rencontrer dans les vies des saints des faits d'un ordre surnaturel, jetait à ceux qui osaient les raconter le reproche de crédulité et blâmait ou dédaignait leurs récits. Non, Ribadeneyra n'appartint jamais à cette classe de critiques. Il eut même l'honneur — nous le disons avec satisfaction — de s'attirer leurs censures. Baillet et Port-Royal, pour ne pas compromettre leur réputation littéraire, avouèrent que Ribadeneyra avait déployé dans sa *Fleur des Saints* un talent de premier ordre, mais ils l'accusèrent de manquer de critique ; et ce reproche, inventé par la mauvaise foi, adopté sans examen par une érudition douteuse, continue à se transmettre des *Dictionnaires historiques* dans les *Biographies universelles*. Or, voyez l'autorité des auteurs de ces compilations : dans l'article où ils accusent Ribadeneyra de manquer de critique, ils prouvent à chaque ligne qu'ils ne le connaissent point, qu'ils n'ont jamais ouvert ses ouvrages, dont ils défigurent même les titres ; en sorte que, dans un article de deux colonnes, ils fournissent à la critique la matière d'un volume de réfutation. Nous accueillons donc ce reproche avec d'autant

plus de pitié que ceux qui se le sont permis avaient moins le droit de le faire, et que celui à qui ils ont osé l'adresser était aussi sage qu'ils étaient eux-mêmes téméraires.

Loin de mettre dans ses ouvrages, et en particulier dans sa *Fleur des Saints*, la légèreté que ses adversaires mettent dans leurs accusations, il procédait toujours avec une circonspection égale à son amour pour la vérité. Il pénétrait dans son sujet, précédé de ce flambeau qu'une raison sage, comme humble auxiliaire de la foi, porte dans l'histoire de la religion ; il admettait ou rejetait les faits, après en avoir reconnu la vérité ou la fausseté, à quelque ordre, naturel ou surnaturel, qu'ils appartinssent.

Son but ne lui permettait pas d'étaler l'érudition dans son ouvrage ; et il a fait preuve de bon goût en se privant d'une gloire souvent plus apparente que solide ; mais la gravité de son sujet exigeait qu'il puisât son récit aux sources les plus sûres. Ce devoir il l'a compris, et l'on serait injuste à son égard, si on méconnaissait le soin avec lequel il l'a rempli.

« Les auteurs que j'ai consultés pour écrire ces vies, nous dit-il encore, sont les plus graves et les plus autorisés, reconnus et reçus comme tels dans toute l'Eglise catholique ; ce sont le Martyrologe romain, ceux de Bède, d'Usuard et d'Adon. Je me suis aussi servi des pieux travaux de Louis Lipomani, évêque de Vérone, du P. Laurent Surius, moine chartreux, hommes dont la vie, la doctrine et le zèle pour l'honneur des saints sont dignes d'une éternelle louange. Je n'ai pas moins mis à profit les Annales et les Notes sur le Martyrologe romain de l'illustrissime cardinal Baronius. Le Seigneur l'a choisi en ces malheureux temps pour employer, avec un zèle infatigable et un soin incroyable, la meilleure partie de sa vie à lire les vies et les ouvrages des saints, à mettre en lumière avec un jugement sûr et exercé certains faits ensevelis dans les ténèbres, à en recueillir d'autres qui étaient épars, à vérifier ceux qui étaient douteux, à éclairer ceux qui étaient obscurs, à illustrer l'histoire ecclésiastique au grand avantage

de la République chrétienne, à la gloire de l'Église romaine, à son propre honneur et à l'accroissement de celui des saints. Je l'ai pris ordinairement pour guide, surtout pour les années et le temps où chaque saint vécut et mourut, parce qu'il me paraît avoir traité la chronologie avec plus de soin et de diligence que les autres... Et parce que mon intention principale, dans cette histoire, n'est pas d'embrasser, ni de rapporter tout ce qu'on a écrit des saints, mais que je me propose surtout de choisir et de trier les choses certaines et avérées, et les plus propres à nous porter à l'imitation des saints dont je fais les vies, je laisserai de côté certains faits qui, bien que généralement reçus parmi le vulgaire, ne semblent ni assez fondés, ni assez prouvés, pour que je puisse les affirmer. Je ne juge pas à propos non plus d'entrer dans des discussions sur ces divers points, ni d'apporter des raisons pour et contre ; je laisse ce soin aux professeurs d'histoire. Une narration embarrassée de cet attirail d'érudition déconcerte les lecteurs pieux, leur fait perdre le goût des choses de Dieu, affaiblit en eux le désir d'imiter les saints, qu'allume souvent dans leurs cœurs une lecture faite avec cette intention et sans être distraite par d'autres soins. »

On ne saurait offrir un programme plus complet, une intelligence plus parfaite du sujet, un but mieux déterminé, une fin plus noble, un plan plus nettement tracé, des moyens d'exécution plus consciencieux. Si, à l'époque où écrivait Ribadeneyra, la critique sacrée ne jouissait pas encore de toutes les ressources qu'une érudition saine et patiente lui a fournies depuis, elle avait cependant répandu sur l'antiquité et sur toute l'histoire ecclésiastique une lumière assez vive pour éclairer et diriger ceux qui voulaient y pénétrer. Ribadeneyra la prit au point où l'avaient conduite Surius et Baronius. Il s'appuya de leur autorité ; et c'en était assez, à notre avis, pour tranquilliser sa conscience. Il n'aurait rempli ni son intention, ni son plan, s'il avait essayé de lutter avec eux d'érudition : il se proposait de populariser parmi les familles chrétiennes la

connaissance des saints, que Dieu donne pour modèles à l'Église militante ; il ne devait donc pas hérisser son travail de textes, de citations, de témoignages, ni l'entremêler de discussions, de dissertations, comme il le dit très-bien lui-même. Il lui suffisait de raconter les faits biographiques dont la vérité était avouée par l'érudition la plus avancée de son temps ; et c'est ce qu'il a fait avec un rare bonheur. Aussi éloigné de cette critique outrée qui ne veut rien croire de surnaturel dans l'hagiographie, que de cette crédulité naïve qui admet tout sans méfiance, il ne craint pas de présenter à l'édification de ses lecteurs les vies des saints, merveilleuses ou non, telles qu'il les avait constatées par un savant examen. D'ailleurs, d'une sobriété pleine de goût et d'habileté, il évite également cette prolixité qui surcharge le récit de choses inutiles, fatigue et ennuie le lecteur, et cette brièveté sèche, incolore, qui ôte à la narration tout son intérêt.

Ribadeneyra était préparé d'avance à cette œuvre par ses pratiques habituelles de piété, et par ses lectures journalières. Car longtemps avant qu'on lui inspirât le projet de cet ouvrage, il s'était fait une règle de lire chaque jour la vie du saint dont l'Église célébrait la fête. Il notait avec soin ce qu'il y avait de plus remarquable, et en faisait ensuite l'objet de ses réflexions et de ses entretiens. A cette lecture, il ajoutait celle du Martyrologe romain (1). Enfin, dit le P. Nieremberg, l'étude de la vie des saints eut toujours pour lui tant d'attraits, il méditait avec tant de complaisance sur ces admirables exemples, que Dieu semblait le préparer par ces dispositions à illustrer la mémoire de ses serviteurs, à la gloire de la religion et au grand avantage des fidèles (2).

Cependant, pour laisser à son obéissance tout son mérite, et satisfaire son amour pour la vérité, il ne s'épargna pas les plus laborieuses recherches. Secondé par le P. Hernando Pecha

(1) Lopez, *Vida del P. Ribad.* cap. 12. — La Palma, *Vida del P. Rivad.* lib. II, cap. 14.

(2) *Varones illustres*, etc. Tom. IV, p. 445.

et par le F. Lopez, il s'entoura de tous les auteurs, de toutes les collections qui lui offraient les garanties les plus sûres. Mais son premier soin fut toujours d'invoquer le Dieu qui, disait-il, pouvait seul donner à son livre quelque valeur et l'utilité qu'on s'en promettait. Avant d'écrire la vie d'un saint, Ribadeneyra l'invoquait avec ferveur, pour obtenir, par son intercession, la grâce de raconter dignement ses vertus et d'en communiquer aux fidèles la connaissance avec le désir de les imiter. Il étudiait ensuite son sujet dans les sources dont il nous a parlé ; soumettait toutes les circonstances à un examen sérieux, choisissait les unes, élaguait les autres, prenait ce qu'il y avait de plus essentiel, le méditait, le roulait quelque temps dans son esprit, et enfin il écrivait comme d'inspiration la biographie de son héros (1).

Voilà pourquoi il a fait avec un talent hors ligne une galerie d'admirables portraits où chaque saint conserve le caractère, l'importance, la physionomie, les traits qui lui sont propres. Son style, toujours adapté au sujet, est tantôt élevé, tantôt simple, selon la vie qu'il décrit. Mais sa narration conserve partout une limpidité, une sobriété, une onction qui met en relief les vertus des uns et des autres, et attache sur eux l'admiration et l'affection du lecteur.

Au bout de quatre ans, Ribadeneyra termina les vies des saints dont l'Église célébrait la fête dans la première moitié de l'année. Comme sa santé était toujours chancelante, il craignait qu'elle ne suffît pas au reste du travail, et que, s'il n'y donnait lui-même un commencement d'exécution, on ne l'abandonnât tout à fait après lui.

Il résolut donc de faire imprimer ce qu'il avait déjà composé ; et, grâce au concours énergique du F. Lopez, son secrétaire, la première partie de son travail parut au commencement d'octobre de l'an 1599, sous le titre de *Flos Sanctorum*, *Libro de las vidas de los Santos*.

(1) La Palma, *Ibid.*

Cette partie de la Fleur des Saints n'était pas encore imprimée, que l'auteur poursuivait l'autre. Il l'avait déjà bien avancée lorsqu'il fut tout à coup arrêté par une maladie qui mit sa vie en danger. Persuadé qu'il était arrivé à la fin de ses jours, Ribadeneyra offrit au Seigneur ce qu'il avait pu accomplir de son œuvre, et lui fit le sacrifice du reste. Il pria les supérieurs de confier ses papiers et son entreprise au P. Louis de La Palma, religieux aussi recommandable par sa vertu que par ses talents. Quoiqu'il fût chargé de la direction du noviciat de Villarejo, La Palma ne se refusa ni aux vœux de son ami, ni au désir de ses supérieurs.

Le P. Hernando Pecha se rendit auprès du continuateur désigné, pour lui prêter le même concours. L'un et l'autre étaient bien décidés à terminer une œuvre si utile ; mais les occupations de La Palma ne lui permettaient pas d'y consacrer de longs moments ; et le P. Pecha lui préparait en vain des matériaux. Malgré les excellentes intentions des deux collaborateurs, l'ouvrage avançait fort lentement. « Dieu le voulait sans doute ainsi, dit le bon F. Lopez, afin que tout l'ouvrage fût d'un même cœur et d'une même main (1). » Quoi qu'il en soit, Ribadeneyra, relevé de la maladie qui l'avait forcé de céder sa plume à un autre, reprit son œuvre au point où il l'avait laissée, et la poursuivit sur le même plan. Son nouveau travail, livré à l'impression le 7 novembre de l'an 1600, en sortit au commencement d'avril de l'année suivante. Il contenait les vies des saints dont l'Église fait l'office dans les six derniers mois de l'année.

Dans les éditions subséquentes, ces deux parties furent réunies en une seule, qui est restée la première de tout l'ouvrage. La seconde renferme les vies des saints qu'on appelle en castillan *Extravagantes*, parce qu'ils sont en dehors de ceux dont l'Église célèbre la fête, quoiqu'elle les ait inscrits dans son Martyrologe, ou qu'elle ait toléré par son silence le

(1) *Vida* (ms.) *del P. Pedro de Ribadeneyra*, cap. 13.

culte immémorial qu'on leur rendait. Cette importante addition, qui parut pour la première fois en 1604, était le complément nécessaire de l'œuvre de Ribadeneyra. L'auteur la termina par un abrégé de la vie de saint Ignace, dont on poursuivait alors la cause ; et dans l'édition de 1609, il y ajouta les vies abrégées de saint Stanislas Kostka, déjà béatifié, de François Xavier, de François de Borgia et de Louis de Gonzague, auxquels l'Église décerna plus tard les honneurs du culte public. Telles sont les parties dont se compose le *Flos Sanctorum*.

En commençant à l'écrire, le pieux auteur faisait à Dieu cette touchante prière : « Que la divine Majesté, qui est le principe et la fin de toutes choses, le soit aussi de cette œuvre ; qu'elle nous donne à tous son saint esprit, à moi pour écrire les Vies des Saints, et aux autres pour les lire, de telle manière qu'elles s'impriment dans nos cœurs et brillent dans notre conduite. » Des vœux si purs paraissent avoir été entendus. *La Fleur des Saints* respire un parfum de piété qui fait du bien au cœur chrétien, et lui inspire de l'amour soit pour la vertu, soit pour les saints qu'elle sait former.

Aussi l'œuvre de Ribadeneyra reçut-elle du public un accueil qui dut satisfaire son zèle. En effet, à la vue des avantages spirituels que les fidèles en retiraient, il bénit encore le Seigneur de l'avoir forcé à un repos où il avait trouvé le temps et la facilité de rendre ce nouveau service à l'Église. Le succès prodigieux de son ouvrage sembla même éblouir un instant son humilité ; mais il réprima aussitôt ces complaisances de la nature, et rien n'altéra la pureté des sentiments qu'il exprimait au Seigneur en ces termes :

« Je vous rends grâces, ô mon Dieu, de ce que vous avez daigné m'ordonner par l'organe de mes supérieurs, vos ministres, d'écrire les ouvrages que j'ai composés jusqu'à présent, et surtout la vie des trois premiers Généraux de notre Compagnie, et celle des autres saints, que j'ai publiées à votre gloire, à l'honneur de vos élus, à l'édification des fidèles. Je

crains cependant, ô mon Seigneur, que les abus que j'ai commis dans l'usage du bien même dont je vous remercie, n'attirent sur moi les effets de votre colère. Je vous confesse humblement que souvent j'ai été tenté de me décourager et de plier sous le faix. D'autres fois je me suis moins préoccupé de mon sujet que du style, du choix et de l'arrangement des mots; car je croyais que mon ouvrage, fait pour des lecteurs de goûts différents, devait encore leur offrir l'attrait de la forme. Quelquefois aussi des éclairs de vanité ont brillé dans mon âme, lorsque je considérais, étonné et satisfait en même temps, les applaudissements qu'on accordait à ces faibles travaux qui, venant de moi, ne sont rien, ou, s'ils sont quelque chose, c'est ce que vous daignez leur donner, vous, ô mon Dieu, qui de rien avez créé toutes choses, et leur avez donné l'être et leur beauté.

« Mais la conscience me reproche une faute plus grave: j'ai négligé d'imiter les exemples des saints dont j'ai écrit la vie, et de retracer dans mon âme, avec le secours de votre grâce et par leur intercession, le modèle que m'offraient leurs admirables vertus. Je suis si froid, que le feu divin dont ils ont brûlé sur la terre n'a pu m'échauffer; si dur, que la force de leur vertu n'a pu m'amollir; si malade, qu'un remède si efficace et si puissant n'a pas suffi pour me guérir. Voilà, ô mon Dieu, ce qui excite mes regrets et fait couler mes larmes. Je regrette surtout de ne pas avoir su mettre à profit les leçons que m'offraient la vie de notre saint père Ignace, du P. Laynez et du bienheureux François de Borgia; car j'eus le bonheur de les connaître, de converser familièrement avec eux; ils eurent pour moi une tendresse paternelle; je fus témoin de la sainteté de leur vie. Tous ces titres m'imposaient l'obligation de les imiter. Et cependant, que ma vie est différente de la leur! D'autres profitent de ce que j'ai écrit des actions de ces saints personnages, et puisent largement à des sources si pures, tandis que moi, qui les ai ouvertes, je laisse languir mon âme, comme une terre desséchée.

« Je tremble, Seigneur, que cette négligence coupable ne m'attire vos châtiments, et que nos saints et glorieux Pères ne me reconnaissent point pour leur enfant. Mais comme je vous rends grâces, ô mon Dieu, de ce que, dans votre immense bonté, vous avez daigné vous servir de moi pour faire connaître la vie de mes Pères et des autres saints qui règnent avec vous dans le ciel, de même je vous supplie humblement de me pardonner les imperfections que ma faiblesse a attachées à cette œuvre; et je vous prie, par l'intercession des mêmes saints, de m'accorder la grâce de les imiter au moins à la fin de ma carrière, où je suis parvenu, afin qu'à l'heure terrible de ma mort, je trouve miséricorde devant vous, et que Satan, cet accusateur de ses frères, ne prévale point contre moi, et que vous me receviez dans la compagnie de vos élus. »

Ribadeneyra, comme on le voit, n'était pas aussi coupable qu'il le croyait : il avait imité dans les saints la vertu qui résume toutes les autres, c'est-à-dire l'humilité. Nous n'en voudrions d'autre preuve que l'aveu touchant qu'il fait ici de ses sentiments, si le reste de sa vie ne nous en avait fourni de nombreux témoignages. Il ne s'était donc pas contenté de présenter à ses lecteurs les exemples des saints; il leur avait encore appris à les faire passer dans leur conduite. Et nous pouvons ajouter à sa gloire qu'une foule de lecteurs, à son exemple, puisèrent abondamment *aux sources* qu'il leur avait ouvertes. La curiosité n'expliquerait pas le prodigieux succès de ce livre; ce fut surtout pour satisfaire la piété, que la presse en multiplia les éditions en Espagne, et les traductions dans toutes les autres contrées de l'Europe. Partout il devint comme le miroir des fidèles, dans les communautés religieuses, ainsi que dans les familles chrétiennes : la mère le lisait à ses enfants; le maître, à ses domestiques. La lecture de la *Fleur des Saints* était regardée comme une partie de la prière du soir; elle rappelait à tous les glorieux souvenirs de leur religion, leurs devoirs envers Dieu, la manière de les remplir; en les délassant des travaux corporels, ou des embarras des affaires, ou

des soucis du monde, elle leur disait leur fin dernière, leurs destinées éternelles; elle relevait leurs âmes, ranimait leurs espérances, leur apprenait ces vertus qui ennoblissent l'homme, et qui l'éloignent d'autant plus de la brute qu'elles le rapprochent davantage des anges. Hélas! les *Vies des Saints* ont été remplacées, dans bien des familles, par des ouvrages différents! On veut lire pour amuser et distraire l'esprit; afin d'éviter les réalités de la vie, on se jette, à la suite de guides insensés, dans des fictions extravagantes; on repaît sa curiosité de scènes imaginaires qui, après avoir un instant ému une sensibilité naturelle, laissent le cœur dans un vide désolant, le privent de toute énergie, et l'abandonnent aux caprices d'une imagination exaltée. Nous ne parlons ici que des ouvrages les moins mauvais; et c'est déjà un grand malheur qu'on les lise. Mais on ne s'arrête pas là: des émotions d'un moment en appellent d'autres; la curiosité amène la passion; la passion entraîne dans les vices, et exige des lectures où des vices et des crimes soient mis en scène: alors des livres immoraux, des romans immondes deviennent, pour l'esprit, une occupation nécessaire, et, pour le cœur, un aliment indispensable. Le cœur ainsi dépravé se dégoûte de tout ce qui est pur, et l'esprit enivré de voluptueuses illusions, de fictions fantastiques, aime mieux s'égarer parmi des chimères, ou s'évanouir dans des rêves, que de chercher dans les annales de la vertu des objets plus réels, plus vrais et plus doux. Les Vies des Saints offrent des scènes plus émouvantes, des spectacles plus beaux, des faits plus intéressants que les héros imaginaires des romans; mais elles condamnent le vice, elles recommandent de mortifier les passions, elles enseignent des devoirs, et l'on se prive de l'intérêt qu'elles présentent, pour ne pas entendre les leçons qu'elles nous donnent.

Cependant ce désordre, quoique trop général, n'a pas envahi toutes les familles: il en est encore beaucoup, grâces à Dieu, où règnent toujours les traditions et les pratiques catholiques. Il nous est doux de constater que, même de nos jours, la *Fleur*

des Saints par Ribadeneyra, les *Vies des Saints*, par le P. Giry, l'*Année chrétienne*, par le P. Croiset, rééditées presque simultanément, reçoivent des fidèles un accueil empressé. Que le zèle propage donc des œuvres si utiles ; mais qu'il laisse à la spéculation ces critiques intéressées, aussi éloignées de la vérité que du bon goût. Comme Ribadeneyra, rendons justice à tous ces pieux et sages écrivains qui ont célébré les modèles que nous offre l'Église. Souffrons que le culte des saints pénètre dans les familles chrétiennes à la suite du P. Ribadeneyra, du P. Giry, dont les ouvrages, écrits sur divers plans, sous une forme différente, et pour les besoins particuliers de leur temps, satisfont aux goûts, aux dispositions différentes des lecteurs, et généralisent, par leurs qualités respectives, le bien qu'ils sont destinés à produire.

Pour revenir à notre sujet, nous laissons aux bibliographes le soin d'énumérer toutes les éditions qu'a eues la *Fleur des Saints*, les traductions qu'on en a faites en plusieurs langues. Il nous suffira, après avoir fait connaître l'original, de parler de la première traduction française qui fut faite sur le texte, et de l'occasion dont la Providence se servit pour nous départir ce trésor. Déjà ce point a été sérieusement traité dans l'*Univers* (22 et 24 janvier 1857). Nous y renvoyons pour plus de détails.

Lorsque MM. de Brétigny, René Gauthier, avocat-général au Grand-Conseil, et l'abbé de Bérulle, depuis cardinal, allèrent chercher en Espagne les fondatrices du Carmel de France, ils eurent soin de se munir de lettres de recommandation auprès des personnages qui pouvaient les servir. Le P. Coton, confesseur de Henri IV, leur en accorda une pour ses confrères d'Espagne, qu'il priait de les favoriser dans leur pieux dessein. Cette lettre, que nous reproduisons dans un autre ouvrage, assura aux voyageurs français le concours de plusieurs Pères de la Compagnie de Jésus. Ribadeneyra, entre autres, les appuya de tout son pouvoir à la cour, et leur ménagea de puissantes protections dans les premiers rangs de la hiérarchie ecclésiastique. Les rapports qu'il entretint alors avec les trois nobles étran-

gers leur firent connaître et apprécier ses ouvrages, qui d'ailleurs avaient un immense succès. Ils goûtèrent surtout la *Fleur des Saints*, et M. René Gauthier, persuadé des avantages qu'elle pouvait procurer aux familles pieuses, l'apporta en France avec l'intention de la traduire dans notre langue. Encouragé par le pieux et savant du Val, docteur de Sorbonne, il entreprit cette œuvre, et en publia d'abord la première partie. Peu de temps après, en 1609, il en donna une nouvelle édition, augmentée de la traduction de la seconde partie et des vies de quelques saints français par du Val, qui a eu soin d'en avertir le lecteur dans une épître adressée aux religieuses du Mont-Carmel.

« Dans la première édition, dit-il, M. Gauthier... n'avait traduit que les vies des saints insérés au calendrier romain ; mais en celle-cy il a d'abondant adjouté un grand nombre d'autres vies des saints plus signalés et mémorables en l'Eglise, que le mesme auteur avoit éloquemment et fidèlement recueillis en son histoire ; et de ma part voyant le fruict qui en estoit réussi, j'ay désiré d'y contribuer quelque peu par un recueil de plusieurs vies des saints de nostre France, où encore que je n'aye pas approché de l'éloquence du R. P. de Ribadeneira, l'un des plus doctes et éloquents de nostre siècle, si me suis-je efforcé d'y apporter la même sincérité. »

Pendant tout le cours du dix-septième siècle, et jusque dans les premières années du dix-huitième, cette traduction fut souvent réimprimée et remaniée au gré des éditeurs ; mais dans aucune de ces nombreuses éditions elle n'atteignit les beautés de l'original. René Gauthier était un homme d'une haute intelligence, d'une piété profonde : aux mêmes qualités le vénérable André du Val joignait une vaste science, des connaissances aussi variées que solides. Ni l'un ni l'autre toutefois n'occupaient un rang distingué parmi les écrivains de leur temps ; ni l'un ni l'autre n'avaient un goût assez formé, une réputation littéraire assez fondée pour tirer la langue française de l'incertitude où elle hésitait encore. C'était au contraire l'âge d'or de la littérature espagnole ; et Ribadeneyra en était une des gloires

les plus purs. Il écrivait, dans une magnifique langue parvenue à sa perfection, des ouvrages qui sont restés des chefs-d'œuvre et des modèles. La *Fleur des Saints* est de ce nombre. Or il était difficile que des traducteurs qui ne se distinguaient point par leur talent d'écrivains fissent passer dans une langue encore incertaine, quoique riche d'expressions, de tours et de grâces, toutes les beautés de l'œuvre d'un des plus grands maîtres d'une langue parvenue à sa perfection. Aussi la traduction de la *Fleur des Saints* par René Gauthier et André du Val resta-t-elle loin de l'original; et tous les remaniements qu'on y fit ne l'en rapprochèrent pas.

Nous ne voulons pas dire cependant qu'elle soit sans mérite : les nombreuses éditions qu'on en fit pendant plus d'un siècle et l'accueil empressé qu'elles reçurent prouvent le contraire. Nous concevons même que des hommes capables de la refaire n'aient pas été tentés de l'entreprendre, et que, dans le désir de communiquer aux fidèles la connaissance et les avantages de ce livre admirable, ils se soient contentés de reproduire, avec des additions et quelques modifications, l'édition la moins ancienne de cette traduction. Ainsi M. l'abbé Daras, qui a rendu ce service aux familles chrétiennes, pense que cette traduction, sans égaler l'original, n'est pas indigne du sujet, et qu'il n'est pas facile de la remplacer par une meilleure. « J'avais depuis longtemps, dit-il, le désir d'entreprendre en ce genre quelque grande publication, lorsque je lus la *Fleur des Saints* du P. Ribadeneyra. Je devins, je l'avoue, enthousiaste de ce livre admirable, et n'osant point refaire ce qui avait été si bien fait, je me suis contenté d'en donner cette nouvelle édition.. Je ne connais point d'homme qui ait su mieux résumer en quelques pages les traits les plus admirables de la vie d'un saint. La plupart de ses biographies sont des chefs-d'œuvre. Il est toujours pieux et intéressant dans ses écrits, et il atteint souvent la plus haute éloquence..... Quant à la profondeur de son esprit, je ne connaîtrais que ses *Discours* sur les Fêtes mobiles, qui précèdent sa *Fleur des Saints*, que je le tiendrais encore

pour une des intelligences les plus élevées de son siècle. Le dogme y est exposé d'une manière si claire et si nette; les aperçus y sont si ingénieux, les images si riches et si vives, les idées quelquefois si sublimes, que l'on devine partout, en le lisant, le penseur hardi et l'éloquent écrivain.....

« On me reprochera peut-être de n'avoir point fait une traduction nouvelle. Je crois qu'après avoir comparé le style du dix-septième siècle et le mien, on ne le regrettera plus... J'avoue que je préfère de beaucoup la naïveté, la piété, la richesse et la force du vieux langage de nos pères à la correction du nôtre quand toutefois il est correct. Cette langue un peu antique, mais toujours belle, m'a paru convenir davantage au charme de ces récits... (1). »

Plusieurs autres partageront comme nous l'avis de M. l'abbé Daras : il y a dans le vieux style français une simplicité, une richesse, des grâces naïves qu'on regrette de ne plus retrouver dans le langage moderne. Nous avouons même que la traduction primitive de la *Fleur des Saints*, par M. René Gauthier et André du Val respire à la fois la piété de Ribadeneyra et celle de ses deux vertueux interprètes, et que, pour cette raison, nous la préférons volontiers à toutes celles qui l'ont suivie, parce que les remaniements qu'elles ont subis leur ont enlevé souvent les grâces naïves du texte primitif, sans leur donner la correction et l'élégance du langage moderne. Mais il y a très-peu de lecteurs qui puissent aujourd'hui goûter les allures un peu désordonnées, la naïveté un peu inculte du vieux langage : la plupart d'entre eux au contraire aiment mieux un style en harmonie avec le progrès de notre langue; des mots surannés, des tournures embarassées, un ton d'une simplicité qui n'est plus dans nos mœurs les déconcertent et les dégoûtent du meilleur ouvrage. Nous croyons, par exemple, que le *Traité de la Perfection chrétienne* du P. Alphonse Rodriguez, serait beaucoup moins populaire parmi nous, si, au lieu de revêtir un si

(1) Préface de la 2e édition.

riche fonds des formes de notre langue enfin fixée par les grands écrivains de la seconde moitié du dix-septième siècle, Régnier Desmarais se fût contenté de retoucher une des vieilles traductions qu'on en avait déjà faites.

C'est pourquoi, sans donner à nos regrets un caractère de reproche, nous aurions désiré que M. l'abbé Daras, se méfiant moins de lui-même, n'eût pas craint, dans l'intérêt du commun des lecteurs, de refaire ce qui lui paraissait si bien fait : le jugement qu'il porte de Ribadeneyra prouve qu'il l'a compris ; et les biographies qu'il a ajoutées à la *Fleur des Saints* le défendent d'avance contre tout reproche de témérité.

Ribadeneyra écrivit moins encore une œuvre de grande et belle littérature qu'un livre plein de l'esprit de Dieu ; et si, avant de mourir, il put voir dans les éloges des savants un gage d'immortalité pour son ouvrage, il eut surtout la consolation de recueillir pour lui-même, avec les bénédictions des familles chrétiennes, le gage de celles que le Seigneur lui préparait dans le ciel.

Ribadeneyra n'avait encore publié que la première partie de la *Fleur des saints*, lorsque le duc de Feria, vice-roi de Catalogne, frappé de la sagesse et de l'habileté avec laquelle elle était écrite et de l'accueil que lui faisait le monde chrétien, résolut d'engager l'auteur à rendre le même service à la mémoire des saints de l'Ancien-Testament, de ceux du moins qui peuvent servir de modèles aux rois et à leurs ministres.

« Il y a bien longtemps, lui écrivit-il, que je veux vous faire une demande ; et cette pensée me préoccupe si vivement, que je la prendrais volontiers pour une inspiration du ciel. Vous vous occupez, mon Révérend Père, à remettre en lumière avec autant de vérité que d'élégance les vies des saints ; il était vraiment bien nécessaire, pour nous porter à les vénérer et à les imiter, de purger leurs vies de toutes les fables qui les déshonoraient. Une fois que vous aurez terminé cette grande entreprise, vous pourriez vous charger d'une autre peut-être aussi utile : ce serait d'écrire les vies de Moïse, de David et de Josias.

Ici, il n'y aurait pas de recherches à faire pour établir la vérité historique; mais il s'agirait de réfuter Machiavel et ses semblables, et leurs disciples cachés, qui, interprétant à leur manière les œuvres et les paroles de Moïse et de David, les citent à l'appui de leur système. A la vérité, des saints se sont occupés de la vie de ces grands serviteurs de Dieu, mais ce fut pour en tirer plutôt des conséquences morales que des leçons pour l'instruction des princes et des gouverneurs; ou s'ils ne purent éviter ce point, ils ne le touchèrent qu'en passant... (1). »

Ribadeneyra ne put satisfaire aux vœux de son noble ami : la *Fleur des Saints* l'occupa longtemps encore; et quand il l'eut terminée, il lui resta sur les bras l'histoire de l'Assistance d'Espagne. D'ailleurs il voulait, avant de mourir, laisser à son Ordre un dernier hommage d'estime et d'affection, et il sentait qu'il devait se hâter de le lui consacrer. « A la vue, dit le P. La Palma, de tant d'hommes doctes, de tant de graves auteurs que Dieu daignait susciter à la Compagnie, et de l'accueil empressé que le public savant faisait aux livres qu'ils publiaient chaque jour sur toute sorte de matières, le P. Ribadeneyra forma le projet de dresser le catalogue de tous les écrivains que la Compagnie avait produits jusqu'à l'an 1610. »

Il aurait été difficile pour Ribadeneyra d'entreprendre le premier ce travail, si, dans sa longue carrière, il n'eût rencontré la plupart des écrivains dont il voulait transmettre le nom à la postérité, ou si la considération que lui attiraient ses vertus, ses talents, ses travaux et sa qualité de disciple de saint Ignace, n'avait étendu ses relations dans toutes les Provinces de la Compagnie. En outre, son affection pour la famille de son vénéré Père ne lui permettait pas de rester étranger à ce qui la concernait : il voulait prendre part à ses succès comme à ses revers; il connaissait les noms et les œuvres de ceux qui l'honoraient par leurs vertus, leurs talents et leur ministère; il saluait avec bonheur tous les jeunes talents, tous les généreux

(1) Lettre écrite de Barcelone le 9 décembre 1600. Lopez, *Recueil de pièces relatives à la Vie de Ribadeneyra.*

caractères, qui lui promettaient des écrivains ou des apôtres; il connaissait les auteurs et recherchait leurs ouvrages. Ce fut ce sentiment qui, en lui inspirant l'idée de son Catalogue des Écrivains de la Compagnie de Jésus, lui donna aussi la force de l'exécuter. Peu content d'indiquer les titres des livres, il donna aussi d'intéressants détails sur les auteurs; « et il les peignit, ajoute le P. La Palma, avec des couleurs si vraies, que ceux qui les connurent s'étonnent qu'il les ait si bien jugés, et qu'il ait employé, pour les faire connaître, des expressions si justes et si convenables. »

Ribadeneyra se mit au dernier rang parmi les auteurs dont il avait dressé la liste. L'article consacré à son nom nous fait connaître, outre les ouvrages dont nous avons parlé, ceux qui occupèrent les derniers jours de sa vie. Il est ainsi conçu dans la seconde édition de son Catalogue :

« Moi, Pierre de Ribadeneyra, le dernier et le moins digne des enfants de la Compagnie de Jésus, né à Tolède en Espagne, et conduit à Rome, encore jeune, par un bienfait singulier du Seigneur, je fus reçu par notre Bienheureux P. Ignace dans la Compagnie naissante, le 18 septembre de l'an 1540, avant même qu'elle eût été confirmée par le Siége Apostolique. Après avoir accompli de grands et nombreux travaux, j'ai écrit jusqu'à ce jour les ouvrages dont voici les titres. » Aux titres de ces écrits imprimés, il ajoute les *Officia propria sanctorum Ecclesiæ Toletanæ*, la Vie de *Doña Maria de Mendoza*, fondatrice du collége d'Alcala; la Vie de *Doña Stephania Manrique de Castella*, fondatrice de la maison-professe de Tolède (1), et trois Dialogues, contenant des exemples de la vengeance de Dieu sur ceux qui sortent de la Religion. « Enfin, ajoute Ribadeneyra, je travaille actuellement à l'Histoire de la Compagnie en Espagne, en Sardaigne, dans les Indes, c'est-à-dire au récit des

(1) Ces deux biographies forment deux cahiers petit in-4°, que nous avons vus dans les Archives de la Prov. d'Espagne. Il est regrettable qu'elles n'aient pas été publiées, car elles sont bien écrites, et elles offrent d'intéressants détails et de sages réflexions.

choses que, depuis son établissement, la Compagnie a opérées dans les Provinces de Tolède, de Castille, d'Aragon et d'Andalousie; au Mexique, au Pérou, au Paraguay, dans les îles Philippines, pays sur lesquels s'étend l'Assistance d'Espagne... Ce travail, ou plutôt ce fardeau, que notre R. P. Général m'a mis sur les épaules, déjà chargées de près de quatre-vingt-quatre ans, est au-dessus de mes forces, — tout le monde le voit; — mais un religieux doit toujours rester soumis et fermement obéir jusqu'au dernier soupir. Soit que nous vivions, nous vivons pour le Seigneur; soit que nous mourions, nous mourons pour le Seigneur. Ainsi à la vie, à la mort, nous sommes au Seigneur. Puissions-nous lui rester toujours fidèles! A Dieu, très-bon, très-grand, auteur de tous les biens, à sa très-sainte Mère, la Vierge Marie, aux saints, à tous les esprits célestes, gloire, honneur, actions de grâces, jubilation dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

C'était dans ces sentiments et dans ces occupations que Ribadeneyra s'avançait vers la fin de sa vie : l'affaiblissement de ses forces et son grand âge l'avertissaient qu'il n'en était pas éloigné. Chaque jour lui apportait de nouvelles infirmités, qui lui disputaient, pour ainsi dire, le reste de son existence. Il se préoccupa donc plus que jamais du moment où il paraîtrait devant le souverain Juge; et pour se préparer à lui rendre compte de ses actions, il jeta un regard sur la longue carrière qu'il venait de parcourir, observant avec une scrupuleuse attention les voies par où Dieu l'avait conduit, pour lui rendre grâces des bienfaits qu'il en avait reçus, lui demander pardon des fautes qu'il aurait pu commettre, et puiser dans le souvenir des aimables attentions de la Providence, et des anciennes bontés du Seigneur, des motifs de confiance pour l'avenir. Il écrivit alors le livre de ses *Confessions* dans la forme et sur le plan de celles de saint Augustin, qu'il avait traduites en castillan. Mais il imita surtout l'humilité qui avait inspiré au saint docteur l'aveu de ses fautes : à la dévotion extraordinaire avec laquelle il les écrivait, au recueillement presque solennel dans

lequel il entrait pour les rédiger en présence de Dieu seul, on s'apercevait qu'il faisait plutôt un acte de religion qu'une œuvre littéraire. « Il les écrivait lui-même, dit son secrétaire, et avec de grandes précautions ; et dès qu'il avait cessé d'écrire, il recueillait ses feuilles et les cachait soigneusement. Cependant comme ses papiers, ainsi que ses affaires, me passaient par les mains, je pus aussi voir ces feuilles et savoir quelque chose de ce que le serviteur de Dieu y disait. Dès qu'il fut mort, je les cherchai, je les trouvai, je m'empressai de les lire. J'avoue que je fus touché jusqu'aux larmes en voyant avec quelle sincérité le saint homme raconte sa vie au Seigneur ; avec quelle humilité il lui confesse ses fautes, avec quelle effusion il le remercie de ses bienfaits, avec quelle piété il rappelle le nom et les souvenirs de notre Bienheureux P. Ignace, avec quelle dévotion il célèbre les louanges de la très-sainte Vierge, des anges et des saints (1). » En effet, ces Confessions ne sont qu'une abondante

(1) Lopez entreprit de publier ces *Confessions* après la mort de l'auteur. Il les distribua en deux livres, dont le I^er^ comprenait vingt-deux chapitres, et le II^e^, huit. Il y ajouta un troisième livre, divisé en douze chapitres, où il entrait dans de curieux et intéressants détails sur les qualités et les vertus de Ribadeneyra. Cet ouvrage, précédé d'une dédicace à la comtesse Anne Manrique, et d'un Avis au lecteur, devait être suivi, dans un même volume, du *Traité de la manière de gouverner de saint Ignace*, de cinquante lettres écrites par Ribadeneyra à ses confrères, à ses parents, à ses amis, sur des affaires de famille et sur d'autres sujets. Toutes ces diverses pièces copiées furent réunies dans un volume in-folio, ms., que le R. P. Du Bourg, supérieur du Grand-Séminaire d'Aire, a bien voulu mettre à notre disposition, et que nous avons quelquefois cité sous le titre de : *Recueil de pièces relatives à la Vie de Ribadeneyra*. Quoique nous en ayons retrouvé ailleurs, du moins en grande partie, les originaux, ou les autographes, ou de bonnes copies, ce recueil nous a été cependant fort utile : nous y avons puisé quelques documents que nous avions vainement cherchés à d'autres sources. Il paraît que, plus tard, Lopez changea de projet : de ces divers documents il composa lui-même une *Vie* abrégée de Ribadeneyra, qui est aussi restée inédite, mais d'où nous avons tiré quelques faits curieux.

Le P. La Palma à son tour puisa dans ces Confessions les principaux éléments d'une Vie de Ribadeneyra, auxquels il ajouta ses propres sou-

effusion d'un cœur reconnaissant et humilié, les derniers accents d'une sainte âme qui, parvenue au terme de son exil, salue la céleste patrie où elle va bientôt entrer.

C'était, pour ainsi dire, sur le seuil de l'éternité, que Ribadeneyra célébrait ainsi les bontés et les merveilles du Seigneur. Bientôt les progrès de la maladie qui le conduisit au tombeau le forcèrent d'interrompre ce cantique de louanges et de renfermer dans son cœur les sentiments de sa piété. Après avoir fait deux fois au directeur de sa conscience l'aveu des fautes de toute sa vie, il demanda les derniers sacrements de l'Église, et les reçut avec une expression de piété qui arracha des larmes aux assistants. Dans cette circonstance, ses confrères le prièrent de leur donner ses derniers avis; il ne leur répondit que par un geste; mais ce signe fut plus éloquent qu'un long discours : il leur montra du doigt le portrait de leur saint Fondateur, qu'il avait en face, comme pour leur dire : *Inspice et fac secundum exemplar*. Pour lui, il trouvait en ce moment la plus douce consolation dans le souvenir de

venirs et des renseignements pris ailleurs. Cet ouvrage (petit volume in-4°) est écrit avec la sagesse et la noble simplicité qui distinguent les œuvres du P. Louis de La Palma. Mais évidemment il n'y avait pas encore mis la dernière main : il y a laissé quelques négligences, quelques inexactitudes, enfin ces légères taches qu'un auteur se réserve ordinairement à effacer au moment de mettre sous presse, ou même sur les épreuves. Si donc on voulait livrer ce petit travail au public, il faudrait respecter le style d'un homme tel que le P. La Palma, et ajouter aux marges des notes pour corriger ce que l'auteur aurait certainement revu et corrigé, s'il avait lui-même fait imprimer son livre. C'est pourquoi nous regrettons que M. Garcia n'ait pas fait ces observations. M. l'abbé Ildefonso Garcia, autrefois jésuite, aujourd'hui grand-vicaire de Buenos-Ayres, publia en 1859, dans cette ville, l'opuscule du P. La Palma (petit in-8° de 155 pages); mais il en a retouché le style, qui certes n'en avait pas besoin; il en a modifié le plan; il en a retranché quelques détails, y en a ajouté d'autres; et ces remaniements ôtent à ce travail tout caractère d'originalité pour lui donner un ton vague, une marche incertaine, deux défauts que ne réparent pas les appréciations littéraires de l'éditeur, quoique judicieuses.

ce qu'il avait fait et écrit pour révéler les vertus de saint Ignace, et conserver les traditions des premiers jours de la Compagnie : on aurait même dit que ces souvenirs étaient pour lui un gage de salut, tant il aimait à y reposer la pensée.

Cependant le danger que courait sa vie avait mis en émoi le collége et la ville : quoique son grand âge et ses longues infirmités eussent préparé tout le monde à cet événement, on ne pouvait se familiariser avec l'idée qu'on devait être pour toujours privé de sa présence. Une douleur commune attirait auprès de lui ses confrères et ses amis, qui confondaient leurs regrets et leurs larmes. Ribadeneyra étendu sur son lit de mort, le visage serein, les yeux fixés sur le portrait de saint Ignace, semblait étranger à cette scène d'affliction : il répondait brièvement et avec sa douceur ordinaire aux demandes qu'on lui faisait. Mais il s'entretenait longuement avec son Bienheureux Père : les regards constamment tournés vers l'image vénérée, il lui adressait la parole comme s'il eût vu saint Ignace en personne, et lui exprimait les sentiments de la plus tendre reconnaissance. Quand on voulait le soulager, on n'avait qu'à lui faire l'éloge du saint Fondateur : il semblait alors oublier ses souffrances pour applaudir aux éloges qu'on donnait à celui qu'il avait si tendrement aimé. Tant qu'il conserva l'usage de la parole, il adressait toutes ses prières à Dieu et à la très-sainte Vierge par la médiation de saint Ignace; il continua à l'invoquer par ses regards, quand la voix lui manqua. Enfin, la vie s'éteignant en lui, ses confrères accoururent auprès de son lit de douleur pour recueillir son dernier soupir; et il expira paisiblement au milieu des prières qu'ils répandaient pour lui, le 22 septembre de l'année 1611, à 5 heures après-midi.

Cette perte, quoique prévue, causa dans le collége, dans la ville et à la cour, une consternation universelle : partout on se préoccupait de cet événement; et l'on ne parlait du défunt que pour le louer. Bientôt cette fatale nouvelle réveilla les mêmes sentiments dans toutes les Provinces : le P. Hernando Lucero,

recteur du collége de Madrid, se hâta d'apprendre à ses confrères que le P. de Ribadeneyra, objet commun de leur vénération, n'était plus, et de les associer à sa douleur, aux éloges que méritait l'illustre défunt et aux prières qu'on faisait pour lui. C'était le sujet de la circulaire suivante, commencée le jour même du trépas du P. Ribadeneyra et expédiée deux jours après :

« Mon Révérend Père,

Pax Christi, etc.

« Aujourd'hui, 22 septembre, à 5 heures du soir, le P. Pierre de Ribadeneyra a rendu son âme à Notre-Seigneur. Sa mort fait parmi nous un vide d'autant plus grand que sa présence nous consolait, nous honorait et nous édifiait davantage.

« Il n'avait pas encore quatorze ans quand il entra dans la Compagnie, neuf jours avant qu'elle fût confirmée par le Saint-Siége; le 18 de ce mois, il avait célébré pour la soixante et onzième fois le retour annuel de cet heureux jour; et le 1er novembre, Fête de tous les Saints, il aurait accompli la quatre-vingt-cinquième année de son âge. Enfant et disciple chéri de notre saint Père, il se montra toujours digne d'une si glorieuse prérogative : Notre-Seigneur nous avait accordé la faveur et la consolation de nous le conserver jusqu'à une si heureuse et si sainte vieillesse, afin qu'il illustrât la Compagnie par sa plume, et qu'il nous laissât dans ses écrits l'impérissable souvenir des exemples de nos premiers Pères, qu'il nous semblait voir revivre dans sa personne.

« Après avoir consacré ses premières années de religion à se former aux belles-lettres dans diverses universités, au prix de longs et pénibles voyages et de toutes les privations de la pauvreté, il se rendit deux fois en Flandre et de là en Angleterre, pour y traiter d'importantes affaires de la Compagnie. Il devint ensuite Provincial de Toscane, de Sicile, Visiteur de la Province de Lombardie, deux fois Assistant, d'abord quand le P. Laynez, obligé d'aller de Rome en France, laissa le gou-

vernement de la Compagnie au P. Salmeron, ensuite lorsque le P. François vint en Espagne, accompagné des deux Assistants d'Espagne et de Portugal, dont le P. Ribadeneyra remplit les fonctions ; il représenta la Province de Sicile à la seconde Congrégation générale, et la Province romaine à la troisième.

« Depuis, il fut pendant quelques années surintendant des maisons et colléges que la Compagnie avait à Rome. Il consacra à ces diverses fonctions, pendant ses trente-quatre premières années de religion, ses forces et sa santé, et ce ne fut que pour les réparer qu'il revint en Espagne vers la fin de l'année 1574. Néanmoins, pendant les trente-sept ans qu'il passa parmi nous, il ne sut jamais prendre le repos qu'il était venu chercher : au contraire, il s'occupa toujours à écrire et à procurer par différents moyens l'honneur de notre Père, qu'il aimait si sincèrement, non-seulement dans sa personne, mais encore dans la Compagnie et dans chacun de ses membres. Dieu Notre-Seigneur a couronné une vie si sainte et si bien remplie par la grâce d'une sainte mort et de la persévérance dans la Religion, ce que le bon Père demandait tous les jours dans ses prières.

« Dès le printemps dernier, il éprouva une évacuation excessive, qui, devenue presque incessante, a épuisé peu à peu ses forces, et amené, ces derniers jours, une fièvre et une extrême faiblesse à laquelle il a dû céder. Forcé de garder le lit, il s'est d'abord préparé à son dernier moment par une confession générale de toute sa vie. Depuis lors jusqu'au jour de sa mort, il a conservé une tranquillité, une paix, une douceur, une sérénité admirables : il faisait à tous cet accueil gracieux qu'il avait coutume de leur faire avant sa maladie ; cependant, il parlait très-peu : il ne sortait de son recueillement que pour répondre en quelques mots aux questions qu'on lui adressait. Dieu lui a conservé, jusqu'à son dernier soupir, la mémoire et les facultés intellectuelles aussi vives, aussi saines et aussi entières qu'il les avait jamais eues. Le

jour même de sa mort, il a reçu en viatique la sainte eucharistie, qu'il avait souvent reçue en communion pendant sa maladie. On lui a aussi administré le sacrement d'Extrême-Onction. Enfin, les regards toujours fixés sur l'image de notre bienheureux Père, entouré de nous tous, qui recueillions avec édification ses derniers exemples, il a rendu paisiblement son âme à Notre-Seigneur.

« L'immense concours de religieux et de séculiers qui ont assisté à ses funérailles ; l'empressement avec lequel on appliquait sur ses restes vénérés des médailles, des chapelets et d'autres objets de dévotion, ont montré l'estime générale dont il jouissait auprès de tous.

« Je ne vous parlerai point ici de ses nombreuses vertus ; c'est la matière d'une histoire ; je ne vous écris cette lettre que pour prier Votre Révérence de prescrire à sa communauté, pour le P. Pierre de Ribadeneyra, les suffrages ordinaires de la Compagnie, et de me recommander à Notre-Seigneur dans vos prières et vos saints sacrifices.

« Madrid, 22 septembre 1611.

« Hernando Lucero (1). »

Quelque consolants que fussent ces détails, ils ne purent cependant pas atténuer l'effet de la triste nouvelle : partout elle causa une affliction égale à la perte qu'on regrettait ; partout du moins on essaya de soulager la douleur commune par les honneurs qu'on rendit à la mémoire de l'illustre défunt. Mais nulle part on l'entoura d'hommages plus solennels qu'à Madrid : obligés par l'estime publique de sortir de la modestie qui préside ordinairement aux obsèques des religieux de la Compagnie, les Pères du collége acceptèrent la pompe que les nobles amis du P. de Ribadeneyra voulurent mettre à ses funérailles. Le lendemain de son décès, on exposa son corps dans une salle voisine de la porte d'entrée et transformée en chapelle ardente. Les portraits de saint Ignace, de ses neuf

(1) *Orig. Academ. de la Hist. de Madrid.* Jesuitas. Pap. varios. Cartas de edificacion. Legajo 2.

premiers compagnons et de saint François de Borgia, rangés avec ordre autour du lit de parade entre un grand nombre de flambeaux, rappelaient le glorieux passé du défunt; et ces grands personnages, représentés par leurs images, semblaient applaudir, en s'y unissant, aux hommages rendus à la mémoire d'un religieux, qui avait si noblement partagé leurs travaux et imité leurs vertus. Pendant tout le cours de la journée, une foule sans cesse renouvelée, mais toujours recueillie, alla déposer aux pieds de ce corps inanimé les témoignages de sa vénération. Le jour suivant, elle accourut plus nombreuse encore au service funèbre qu'on fit dans l'église du collége. Presque toute la cour voulut y assister ; et la messe fut célébrée par la Chapelle du roi. Après l'absoute, on enterra les dépouilles mortelles du P. Ribadeneyra dans la chapelle de Saint-Ignace, au pied de l'autel qu'il avait lui-même fait élever à son bien-aimé Père.

On déposa dans son cercueil, entre deux feuilles de plomb, un écrit où le P. Pineda rappelait ses vertus, ses qualités et ses travaux ; et le P. Mariana, plein d'admiration pour l'illustre défunt, voulut composer lui-même l'épitaphe qu'on grava sur sa tombe.

Le P. de Ribadeneyra était, quand il mourut, le doyen de toute la Compagnie : avec lui disparaissait cette génération qui, élevée par saint Ignace et ses neuf premiers compagnons, leur avait succédé dans leurs travaux, après les avoir longtemps exercés avec eux.

Son existence, prolongée jusqu'à une extrême vieillesse, continua longtemps dans son Ordre cette race généreuse ; et avant de mourir il légua aux générations suivantes les grandes traditions qui doivent continuellement les rattacher au premier âge de la Compagnie.

Digne lui-même de servir de modèle, il offrit, dans sa vie, des exemples de toutes les vertus, d'une inviolable fidélité à l'esprit de saint Ignace, d'un dévouement sans bornes à l'Eglise de Jésus-Christ, à la gloire de Dieu. Et si les fruits de

son zèle, de ses talents et de ses peines, dont nous jouissons, lui donnent droit à notre reconnaissance, ses vertus nous commandent de l'associer, dans notre admiration, aux illustres personnages dont il nous a transmis les souvenirs. Puisse le modeste monument que nous avons entrepris de lui élever, aider à rendre cette justice à une mémoire jusqu'à présent plus aimée que connue!

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER.

ÉDUCATION ET RÉGENCE DE RIBADENEYRA.

1527-1554.

	Pag.
Naissance de Ribadeneyra. — Sa famille. — Sa première éducation	1— 6
Il accompagne en Italie le cardinal Farnèse. — Son séjour à la Cour de ce prélat	7— 8
Il est admis dans la société de saint Ignace. — Ses qualités. — Ses défauts. — Conduite du saint à son égard	9— 21
De l'importance que saint Ignace attachait aux études littéraires	22— 25
Ribadeneyra est envoyé à l'Université de Paris. — Fatigues et dangers qu'il essuie dans ce voyage	25— 30
Son arrivée à Paris. — Vertus du P. Domenech, son supérieur.	31— 32
Ribadeneyra se rend de Paris à Louvain	32— 34
État des études dans cette Université	35
Application de Ribadeneyra aux belles lettres. — Son découragement	36— 38
Il retourne à Rome avec le P. Domenech. — Incidents et dangers de ce voyage	39— 44
Son arrivée à Rome. — Longue tentation qu'il éprouve. — Il en est délivré par saint Ignace	44— 53
Maladies de Ribadeneyra. — Il fait ses vœux de religion	54— 59
Il est envoyé à l'Université de Padoue. — Son aptitude, son application aux études. — Succès qu'il y obtient	60— 70
Saint Ignace l'envoie à Palerme. — Fondation et ouverture du collége de cette ville. — Emplois qu'y exerce Ribadeneyra	71— 76

Ribadeneyra est rappelé à Rome pour inaugurer le Collége Germanique, et y diriger les études ..... 77— 80
Il est promu au sacerdoce..... 81— 84

LIVRE SECOND.

MISSIONS REMPLIES PAR RIBADENEYRA.
1554-1560.

Mission de Ribadeneyra en Belgique ..... 85— 86
Etat et vicissitudes de la Compagnie à Louvain, depuis le premier séjour de Ribadeneyra jusqu'au temps de son retour... 87— 99
Arrivée de Ribadeneyra à Louvain. — But de sa mission. — Ses premières préoccupations..... 100—106
Ses conférences latines à Louvain ..... 107—110
Ses sermons à Bruxelles..... 111—113
Ribadeneyra présenté à Philippe II par le comte de Figueroa, lui remet d'abord ses lettres de créance, puis une supplique touchant l'objet de sa mission..... 114—120
Il reprend ses conférences latines à Louvain..... 121—122
Vocation de Diego de Ledesma à la Compagnie..... 123—125
Retour de Ribadeneyra à Bruxelles. — Difficultés qu'y rencontre sa négociation. — Succès de ses démarches..... 126—131
Mort de saint Ignace. — Regrets de Ribadeneyra..... 132—133
Retour de Ribadeneyra à Rome..... 133—134
Il se rend de nouveau en Belgique, avec le P. Salmeron, à la suite du cardinal Caraffa..... 135—136
Ribadeneyra poursuit à Bruxelles l'ampliation des facultés qu'il avait déjà obtenues. — Obstacles que lui suscitent les ennemis de la Compagnie..... 137—142
Voyage de Ribadeneyra en Angleterre..... 143
Il retourne à Bruxelles, d'où il est rappelé à Rome par le P. Laynez 144
Ribadeneyra fait les vœux solennels..... 145—146

LIVRE TROISIÈME.

EMPLOIS EXERCÉS PAR RIBADENEYRA.
1560-1574.

Ribadeneyra est chargé du gouvernement de la *Province* de Toscane..... 147

Laynez veut résigner sa charge. — Avis de Ribadeneyra sur ce projet. — Pie IV maintient Laynez dans sa charge..... 148—152
Ribadeneyra exerce ses fonctions dans la *Province* de Toscane. 152—153
Sa visite au monastère des PP. Camaldules *della Frate*..... 153—157
Arrivée de saint François de Borgia à Lorette. — Ribadeneyra l'accompagne à Rome..... 158
Mission de Laynez en France. — Salmeron, nommé vicaire général, gouverne la Compagnie avec Ribadeneyra..... 159
Laynez et Salmeron au Concile de Trente. — Saint François de Borgia, vicaire général de la Compagnie..... 159
Ribadeneyra est chargé du gouvernement de la *Province* de Sicile. Sagesse de son administration..... 160—162
Nommé Commissaire général de la Compagnie en Sicile, il exerce ses fonctions d'un commun accord avec le P. Domenech, Provincial..... 163—169
Vertus et travaux du P. Venusti. — Il périt sous les coups d'un assassin. — Conduite de Ribadeneyra et de ses confrères dans cette circonstance..... 170—173
Mort du P. Laynez. — Congrégation générale. — Ribadeneyra y représente la Province de Sicile..... 174
Conseils de Ribadeneyra et de Salmeron à Saint François de Borgia..... 175—176
Election de saint François de Borgia..... 177—179
Ribadeneyra est nommé Surintendant du Collége Romain. — Services qu'il rend à cette maison, de concert avec le P. Diego de Ledesma..... 182—189
Saint François étend aux autres maisons de Rome la juridiction de Ribadeneyra..... 190
Etat du noviciat de Saint-André à cette époque..... 191
Rapports entre Skarga et Ribadeneyra..... 192
Sollicitude des successeurs de saint Ignace pour maintenir son esprit dans la Compagnie..... 194—196
Lettre de saint François de Borgia sur ce sujet..... 197—198
Ribadeneyra est nommé Visiteur de la Province de Lombardie. — Ses rapports avec saint Charles Borromée. — Sentiments du saint prélat envers la Compagnie..... 199—208
Ribadeneyra, de retour à Rome, est chargé de la haute inspection sur les colléges et le noviciat de cette ville..... 209
Saint François de Borgia accompagne le cardinal Bonelli en Espagne et en France. — Ribadeneyra occupe l'Assistance d'Espagne et de Portugal..... 210
Mort de S. François de Borgia. — Troisième congrégation géné-

rale. — Election du P. Everard Mercurien..... 211—213
Infirmités de Ribadeneyra. — Les médecins obligent le P. Everard de l'envoyer en Espagne..... 214—217

LIVRE QUATRIÈME.

RETOUR DE RIBADENEYRA EN ESPAGNE. — SES VERTUS ET SES RELATIONS SOCIALES.

Séjour de Ribadeneyra à Barcelone..... 219—220
Mort de sa mère. — Relations qu'il avait entretenues avec elle. 220—232
Ribadeneyra visite quelques maisons de la Compagnie. — Son voyage à Séville pour arranger les affaires de sa famille..... 232—234
Après quelques années de résidence àTolède, il se fixe à Madrid. — Ses séjours à Jesus-del-Monte, maison de campagne du collége d'Alcala... ..... 234—237
Rapports de Ribadeneyra avec ses confrères..... 238—246
Mort du P. Domenech. Lettre de Ribadeneyra sur ses vertus.. 243—244
Rapports de Ribadeneyra avec sa famille..... 246—249
Ses rapports avec les personnes pieuses. — Son discernement dans les choses spirituelles..... 250—254
Ses relations avec les grands du monde..... 255—258
Sa reconnaissance envers ses bienfaiteurs..... 256—261
Constance de son amitié. — Son respect pour la réputation d'autrui..... 262—263
Sagesse et franchise de ses avis aux grands du monde..... 264—265
Sa sollicitude pour les intérêts temporels et spirituels des peuples 266—269
Ses avis au duc de Feria, ambassadeur de Philippe II aux États généraux de la Ligue..... 270—274
Du cardinal Gaspar de Quiroga, archevêque de Tolède et grand-inquisiteur..... 275—277
Confiance de ce prélat dans les conseils de Ribadeneyra..... 278—283
Mémoire de Ribadeneyra au cardinal Quiroga sur le choix des évêques..... 283—290
Mémoire du même à Philippe II sur la guerre contre le Portugal 291—294
Quiroga consulte Ribadeneyra sur son testament. — Réponse qu'il en reçoit..... 295—297

LIVRE CINQUIÈME.

TENTATIVES DOMESTIQUES ET ATTAQUES ÉTRANGÈRES CONTRE L'ŒUVRE DE SAINT IGNACE, EN ESPAGNE. — INTERVENTION DE L'INQUISITION. — SOLLICITUDE DE RIBADENEYRA POUR L'INTÉGRITÉ DE L'INSTITUT.

1575-1588.

Soins de Ribadeneyra pour transmettre à ses confrères les traditions des premiers temps de la Compagnie, et l'esprit de saint Ignace..... 299—304
Denys Vasquez. — Ses talents. — Son caractère..... 305—310
Il essaie d'introduire des innovations dans l'Institut. — Ribadeneyra le combat de vive voix et par écrit..... 310—314
Chagrins que causent à Ribadeneyra quelques mémoires du parti de Vasquez..... 315—317
Hommages rendus par les supérieurs à sa fidélité..... 318—323
Mort du P. Everard Mercurien. — Avènement du P. Aquaviva. — Ses qualités..... 324—327
Affection mutuelle d'Aquaviva et de Ribadeneyra..... 328—329
Attaques contre l'Institut. — Melchior Cano et son parti..... 330—339
Propositions de Diego Peredo contre l'Institut. — Suites de cette affaire. — De la part qu'y prend Ribadeneyra..... 340—346
De l'Inquisition d'Espagne. — De son but. — De son caractère ecclésiastique..... 347—356
Déclamations d'Alonso Avendano contre la Compagnie. — Préventions du Conseil de l'Inquisition. — Emprisonnement du P. Marcen. — Suite de cette affaire..... 357—363
Nouvelles tentatives de Denys Vasquez. — Lettre que lui adresse Ribadeneyra..... 367—375
Mémoire de Ribadeneyra au Grand-Inquisiteur, en faveur de la Compagnie..... 376—380
Ribadeneyra cesse de paraître au palais de Quiroga ; le prélat l'y rappelle..... 381—384
Mémoire du P. Porrès aux Inquisiteurs. — Sixte-Quint évoque la cause des Pères à son tribunal. — Issue de cette affaire... 384—392

LIVRE SIXIÈME.

INTERVENTION DE PHILIPPE II DANS LES AFFAIRES DE LA COMPAGNIE EN ESPAGNE. — OPPOSITION DE RIBADENEYRA. — CINQUIÈME CONGRÉGATION GÉNÉRALE. — DERNIÈRES TENTATIVES DES NOVATEURS. — DÉMARCHES DE RIBADENEYRA CONTRE EUX. — SIXIÈME CONGRÉGATION GÉNÉRALE. — TRIOMPHE DE L'INSTITUT.

1588-1608.

Philippe II et l'Inquisition veulent soumettre la Compagnie à la visite de l'évêque de Carthagène..... 393—394
Opposition du P. Porrès. — Du P. Ribadeneyra. — Du P. Aquaviva et des *Provinces* d'Espagne..... 395—404
Rigueurs de Sixte-Quint contre la Compagnie..... 405—411
Mort de Denys Vasquez. — Son repentir..... 412
Le P. Joseph Acosta. — Ses talents. — Ses travaux. — Sa mission en Espagne..... 414-417
On demande une Congrégation générale. — Les Congrégations provinciales et celle des Procureurs s'y opposent..... 417—419
Avènement de Grégoire XIV. — Bulle *Ecclesiæ Catholicæ*..... 419—420
Défection de Joseph Acosta.—Il poursuit auprès de Clément VIII, de la part de Philippe II, la convocation d'une Congrégation générale..... 421—428
Le P. Tolet est créé cardinal, malgré les démarches de ses supérieurs et du P. Ribadeneyra..... 428—435
Cinquième Congrégation générale. — Ses mesures pour maintenir l'Institut. — Satisfaction que sa conduite donne à Clément VIII, à Philippe II, à l'Inquisition. — Réflexions de Ribadeneyra sur ces événements..... 436—439
Reconnaissance d'Aquaviva envers Ribadeneyra. — Piété filiale de Ribadeneyra envers le P. Aquaviva..... 439—442
Clément VIII, d'abord résolu d'élever Aquaviva sur le siége de Naples, renonce à ce projet. — Satisfaction que le P. Aquaviva témoigne à Ribadeneyra..... 443—447
Fondation du noviciat de Madrid..... 447—450
Hernando de Mendoza. — Ses prétentions soutenues par la comtesse de Lemos. — Combattues par Ribadeneyra..... 451—462
Congrégations *de Auxiliis*..... 463—468
Sixième Congrégation générale. — Issue et résultats de ces débats. — Hommages rendus à l'Institut de saint Ignace..... 468—476

LIVRE SEPTIÈME.

ÉCRITS DE RIBADENEYRA. — SA MORT. — HONNEURS RENDUS A SA MÉMOIRE.

1583-1611.

Des écrits de Ribadeneyra en général. — Qualités qui les distinguent ..... 477—482
De la *Vie de saint Ignace* par Ribadeneyra ..... 483—496
Démarches et travaux de Ribadeneyra pour la béatification de saint Ignace ..... 498—514
Béatification de saint Ignace. — Efforts de Ribadeneyra pour répandre le culte de saint Ignace ..... 517—527
Du *Traité de la manière de gouverner, de saint Ignace*, par Ribadeneyra ..... 527—529
Traité de l'Institut de la Compagnie de Jésus ..... 530—542
Histoire des Persécutions de la Compagnie ..... 543—547
Vies des PP. Laynez et du P. Salmeron ..... 548—551
Vie de saint François de Borgia ..... 552—556
Dialogues sur les apostats ..... 557—559
Observations sur un passage de l'*Histoire du Chili*, par M. l'abbé Eyzaguirre ..... 560—564
De l'histoire générale de la Compagnie de Jésus ..... 565—571
Histoire de l'Assistance d'Espagne, par Ribadeneyra ..... 571—576
Autres ouvrages de Ribadeneyra. — Histoire du schisme d'Angleterre ..... 577—582
Traité de la Tribulation ..... 582—582
Traité de la Religion et des vertus du Prince chrétien ..... 583—605
La Fleur des Saints ..... 606—624
Catalogue des Écrivains de la Compagnie de Jésus ..... 625—626
Dernière maladie de Ribadeneyra. — Sa mort. — Honneurs rendus à sa mémoire ..... 627—635

ERRATA

Page	2,	ligne	17 : l'an 1527; ajoutez : selon le P. Pineda, 1526 d'après le P. La Palma.		
—	14,	—	30 : qualités *nécessaires*;	lisez :	qualités accessoires.
—	25,	—	27 : pour *ses* compagnons;	—	pour compagnons.
—	43,	—	1 : *opur* le guérir;	—	*pour* le guérir.
—	53,	—	17 : *coûté*;	—	*coûtées.*
—	84,	—	3 : 1552;	—	1553.
—	159,	—	32 : d'une sorte, et Ribadeneyra ·		d'une sorte, et Ribadeneyra.
—	191,	—	16 : Warswitz;		Warscewiski.
—	199,	—	11 : plus avant;	—	le plus avant.
—	434,	—	20 : 1592;	—	1593.
	513,	—	16 : mais prenait;	—	mais *il* prenait.
—	527,	—	23 : *medio*:	—	*modo.*

TYPOGRAPHIE MONNOYER FRÈRES, AU MANS.

060.97
R 356 PRAT, J. M. 6897

AUTHOR Histoire... Ribadeneyra

TITLE

DATE LOANED	BORROWER'S NAME	ROOM NUMBER
	Kohls	NOV 25
	Kohls	FEB 9
	Brown	MAR
	Harris	DE
	Heck	
	Henry	
	Rud	

6897